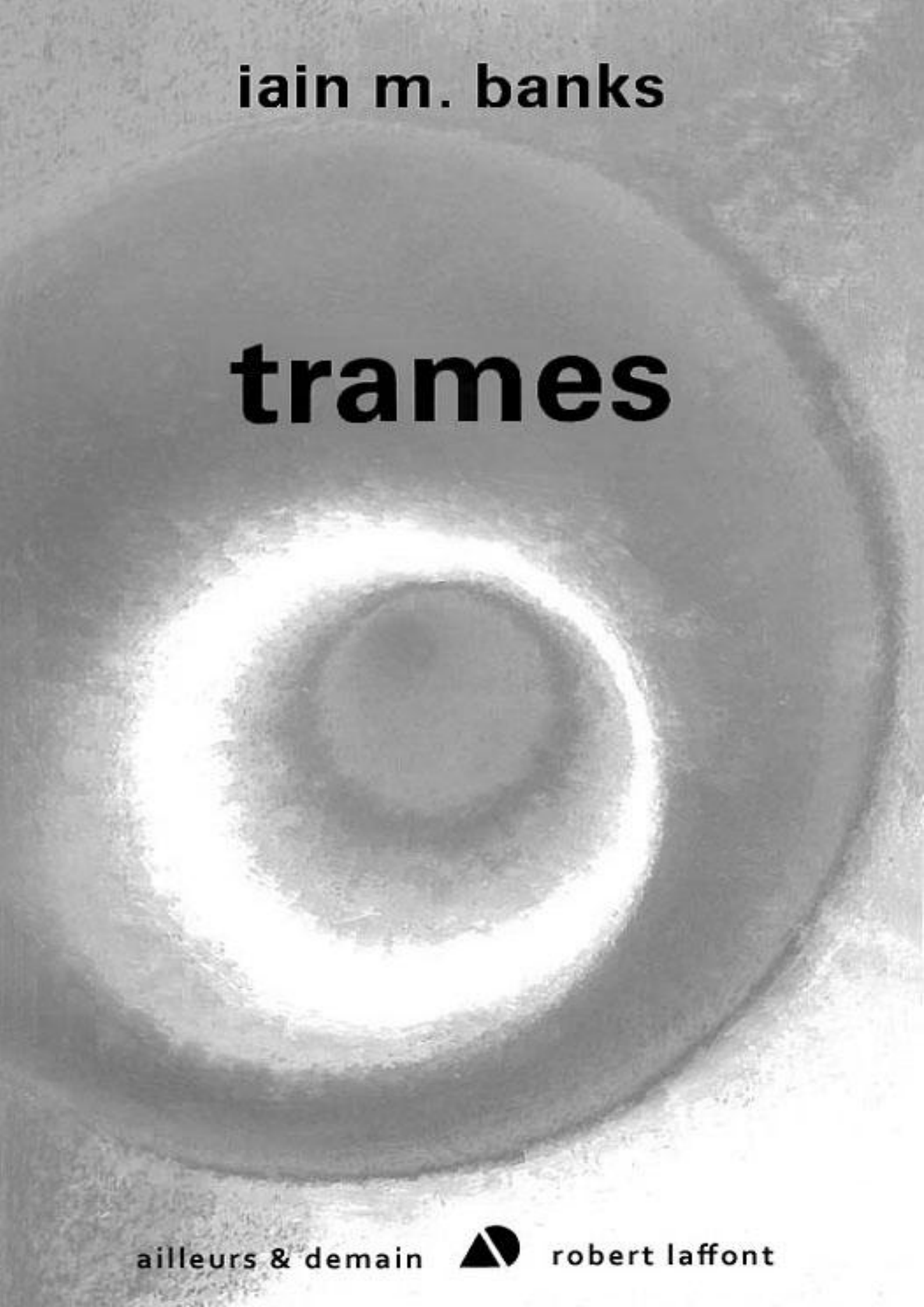
iain m. banks

trames



ailleurs & demain robert laffont

IAIN M. BANKS

Trames

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR PATRICK DUSOULIER

ROBERT LAFFONT

Titre original :
MATTER

Iain M. Banks, 2008
Robert Laffont, 2009, pour la traduction française
ISBN 978-2-221-11133-8 – 1re publication LGF

Pour Adèle

Prologue

Une brise légère faisait bruisser sèchement quelques buissons à proximité. Elle soulevait de délicates volutes de poussière des plaques de sable aux alentours, et agitait une mèche de cheveux noirs sur le front de la femme assise sur une chaise de toile. La chaise était posée, légèrement de guingois, sur la roche nue au bord d'une petite crête surplombant les broussailles et le sable du désert. Au loin, tremblant dans la brume de chaleur, on distinguait une route parfaitement rectiligne. Quelques arbres squelettiques, guère plus hauts qu'un homme juché sur les épaules d'un autre, bordaient cette route poussiéreuse. À des dizaines de kilomètres plus loin, des montagnes déchiquetées vibraient dans la chaleur.

Si l'on s'en tenait à la plupart des critères humains, la femme était grande, mince et bien musclée. Ses cheveux noirs et plats étaient coupés court, et sa peau avait la couleur de l'agate pâle. Il n'y avait aucun autre représentant de son espèce particulière à des milliers d'années-lumière de là où elle était assise. S'il y en avait eu, ils auraient pu dire que ce n'était plus tout à fait une jeune femme, mais qu'elle n'en était qu'aux premiers stades de l'âge de la maturité. Ils l'auraient trouvée plutôt petite et corpulente. Elle était vêtue d'un pantalon assez ample et d'une veste légère de la même teinte que le sable. Elle portait un grand chapeau noir à larges bords qui la protégeait du soleil de cette fin de matinée, un point blanc et cruel dans le vert clair d'un ciel sans nuages. Soulevant une très vieille paire de jumelles, elle examina de ses yeux noirs comme la nuit le point où la route du désert rejoignait l'horizon à l'ouest. Il y avait une table pliante à sa droite, sur laquelle étaient posés un verre et une bouteille d'eau glacée. Un petit sac à dos était rangé sous la table. La femme tendit sa main libre pour prendre le verre et en but une gorgée tout en continuant de scruter l'horizon.

— Ils seront ici à peu près dans une heure, dit la machine qui flottait à sa gauche. (On aurait dit une valise en métal éraflé.

Elle bougeait légèrement dans l'air, pivotant et se penchant comme pour regarder la femme assise.) Et de toute façon, ajouta-t-elle, vous ne verrez pas grand-chose avec cette pièce de musée.

La femme reposa son verre sur la table et abaissa ses jumelles.

— Elles appartenaient à mon père, dit-elle.

— Ah, vraiment.

La machine émit un bruit qui aurait pu être un soupir.

Un écran apparut soudain à deux mètres devant la femme, remplissant la moitié de son champ de vision. L'image qu'il affichait était prise depuis une centaine de mètres de haut, et montrait une armée s'avançant sur un autre tronçon de la route du désert, un certain nombre de cavaliers et une majorité de fantassins, tous soulevant des nuages de poussière qui s'éloignaient lentement vers le sud-est. Le soleil se reflétait sur les lames des piques et des lances dressées. Des bannières, oriflammes et drapeaux flottaient au-dessus d'eux. L'armée occupait toute la route sur deux kilomètres derrière les cavaliers en tête. Fermant la marche, on distinguait des charrettes à bagages, des chariots bâchés ou découverts, des catapultes et des trébuchets montés sur des essieux, et tout un assortiment de machines de guerre en bois, le tout tiré par de puissants animaux de trait dont les épaules luisantes de sueur dominaient les hommes marchant à leurs côtés.

La femme fit un peut bruit désapprobateur.

— Rangez ça, dit-elle.

— Bien, madame, dit la machine.

L'écran disparut.

La femme regarda de nouveau à travers ses jumelles, en se servant de ses deux mains celte fois-ci.

— J'aperçois la poussière qu'ils soulèvent, déclara-t-elle. Et encore deux autres éclaireurs, je crois.

— Remarquable, dit le drone.

Elle reposa les jumelles sur la table, rabattit le bord de son chapeau sur ses yeux et se cala dans son siège pliant. Elle croisa les bras et étendit ses jambes bottées devant elle en posant une cheville sur l'autre.

— Je vais faire un petit somme, dit-elle au drone par-dessous son chapeau. Réveillez-moi quand le moment sera venu.

— Mettez-vous bien à l'aise, lui dit le drone.

— Mm-hmm.

Turminder Xuss (drone, classe offensive), regarda quelques minutes la femme qui s'appelait Djan Seriy Anaplian, surveillant le ralentissement de sa respiration et la détente progressive de ses muscles, jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'elle dormait vraiment.

— Faites de beaux rêves, princesse, dit-il doucement.

En passant aussitôt en revue ce qu'il avait dit, le drone fut incapable de déterminer si un observateur impartial y aurait décelé ou non une trace de sarcasme.

Il entreprit de vérifier la demi-douzaine de modules de reconnaissance et de missiles-couteaux secondaires qu'il avait déjà déployés, en se servant de leurs capteurs pour observer la lente approche de l'armée encore lointaine, ainsi que les petites patrouilles et éclaireurs isolés envoyés en avant-garde.

Il regarda un moment l'armée avancer. D'une certaine façon, on aurait dit une sorte d'immense organisme rampant lentement à travers l'étendue fauve du désert, une créature segmentée et hésitante – il arrivait qu'un des ses morceaux s'arrête sans raison apparente pendant un long moment avant de repartir, de sorte qu'elle semblait avancer par à-coups plutôt que s'écouler uniformément –, mais manifestement déterminée à atteindre son but. En route pour la guerre, songea le drone avec amertume, pour capturer, brûler, piller, violer et dévaster. Avec quelle application obstinée les humains se consacraient à la destruction…

Environ une demi-heure plus tard, alors qu'on commençait à distinguer vaguement le front de l'armée à deux kilomètres à l'ouest, un éclaireur monté apparut au sommet de la crête, se dirigeant droit vers le drone en sentinelle et la femme endormie. L'homme ne manifestait aucun signe d'avoir percé le champ de camouflage qui entourait le petit campement, mais s'il ne déviait pas de son chemin, il irait directement sur lui.

Le drone fit le même petit bruit désapprobateur que la femme tout à l'heure, et il ordonna à son missile-couteau le plus

proche d'effaroucher la monture. Le petit objet, fin comme un stylo et en pratique invisible, fonça vers l'animal et le piqua au flanc, si bien que la monture poussa un cri et se cabra, manquant de précipiter son cavalier à terre tandis qu'elle s'écartait pour dévaler la pente menant à la route.

L'éclaireur jura après l'animal, dont il ramena le large museau vers la crête d'un coup sec sur les rênes, à quelque distance de la femme et du drone. Ils s'éloignèrent au galop, laissant derrière eux un fin nuage de poussière suspendu dans l'air presque immobile.

Djan Seriy Anaplian frémit, puis se redressa un peu pour regarder par-dessous le bord de son chapeau.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

— Rien du tout. Rendormez-vous.

— Hmm.

Elle se détendit, et une minute après, on l'entendit ronfler doucement.

Le drone la réveilla quand le front de l'armée fut presque arrivé à leur hauteur. Désignant d'un balancement la colonne d'hommes et de bêtes à un kilomètre de là, il dit à Anaplian, qui en était encore à bâiller et à s'étirer :

— Tous nos garçons sont là.

— Effectivement, dit-elle.

Elle reprit ses jumelles et les braqua sur les premiers rangs, où un groupe de cavaliers chevauchaient des animaux particulièrement imposants et caparaçonnés de couleurs vives. Ces hommes portaient des casques ornés de grands plumets, et leurs armures polies brillaient au soleil.

— Ils sont vraiment tous habillés comme pour la parade, remarqua-t-elle. On dirait qu'ils s'attendent à tomber sur quelqu'un qu'il leur faudra impressionner.

— Dieu ? suggéra le drone.

La femme resta silencieuse un instant.

— Hum… finit-elle par dire. (Elle reposa ses jumelles et se tourna vers le drone.) On y va ?

— Vous n'avez qu'un mot à dire.

Anaplian regarda de nouveau la horde, inspira profondément et dit :

— Très bien. Allons-y.

Le drone se balança très légèrement, comme pour hocher la tête. Une petite trappe s'ouvrit dans son flanc. Un cylindre de quatre centimètres de large et vingt-cinq de long, dont la forme évoquait un couteau conique, en sortit lentement, puis il s'éloigna rapidement au ras du sol en accélérant vers l'arrière de la colonne d'hommes, de bêtes et de machines. Il laissa un moment derrière lui une fine traînée de poussière avant d'ajuster son altitude. Anaplian perdit de vue presque aussitôt sa forme camouflée.

Le champ-aura du drone, invisible jusqu'ici, rosit pendant une seconde ou deux.

— Je crois, dit-il, qu'on va bien s'amuser.

La femme le regarda d'un air dubitatif.

— Il n'y aura pas d'erreurs cette fois-ci, j'espère ?

— Absolument aucune, répondit sèchement le drone. Vous voulez assister au spectacle ? Je veux dire, correctement, pas avec ces vieilles jumelles d'opéra ?

Anaplian fixa la machine un instant en plissant les yeux, puis elle dit lentement :

— Bon, d'accord.

L'écran réapparut aussitôt dans l'air, juste à côté d'eux cette fois-ci, pour qu'Anaplian puisse également voir à l'œil nu l'armée au loin. La vue affichée par l'écran était maintenant prise à quelque distance derrière la queue de l'immense colonne, et d'une altitude plus basse. Des volutes de poussière flottaient à travers l'écran.

— C'est une transmission du missile-éclaireur en serre-file, dit Turminder Xuss. (Un autre écran apparut à côté du premier.) Celui-ci vient du missile-couteau lui-même.

La caméra installée dans le petit missile le montrait filant le long de la colonne de soldats, d'uniformes et d'armes, puis des grands chariots, machines de guerre et engins de siège, avant d'entamer un virage serré une fois l'armée à un kilomètre derrière lui. Le missile descendit à un mètre de la surface de la route, à une vitesse qui n'était plus supersonique mais celle d'un

oiseau véloce. Il se rapprochait rapidement de la queue de la colonne.

— Je vais synchroniser l'éclaireur sur le couteau, pour qu'il le suive, dit le drone.

Quelques instants après, la base circulaire aplatie du missile-couteau apparut sous la forme d'un point sur l'écran du missile-éclaireur, puis grossit jusqu'à ce que la petite machine semble être à un mètre seulement de l'autre.

— Et voilà les gauchisseurs qui partent ! s'écria Xuss, l'air très excité. Vous voyez ?

Deux objets en forme de pointe de flèche, un de chaque côté, s'étaient détachés de la coque du missile-couteau. Ils s'en écartèrent et disparurent aussitôt. Les câbles en monofilament qui les reliaient encore au missile-couteau étaient parfaitement invisibles. La vue changea lorsque le missile-éclaireur prit un peu de recul et d'altitude pour montrer pratiquement toute la horde devant lui.

— Je vais dire au couteau de buzzer les fils, dit le drone.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Les faire vibrer, de sorte que quand les monofils traverseront quelque chose, ce sera comme si l'objet avait été tranché par une hache de guerre extraordinairement aiguisée plutôt que par le rasoir le mieux affûté du monde, expliqua le drone.

L'écran correspondant à la caméra du missile-éclaireur montra un arbre à une centaine de mètres derrière le dernier chariot de la colonne. L'arbre trembla, et les trois quarts supérieurs se détachèrent en glissant sur la souche en biais avant de s'abattre dans la poussière.

— Juste une petite torsion au passage, dit le drone qui rosit de nouveau un court instant. (Il avait l'air de s'amuser. Les chariots et les engins de siège remplirent l'écran.) En fait, c'est le début qui est le plus délicat…

Les toiles des chariots bâchés s'élevèrent dans les airs comme des oiseaux qu'on relâche ; les arceaux de bois – découpés – se détachèrent brusquement. Les énormes roues pleines des catapultes, trébuchets et autres engins de siège perdirent leur partie supérieure au tour suivant, et les

immenses structures en bois s'immobilisèrent brutalement. Sous le choc, la moitié supérieure d'une partie d'entre elles, également découpée par les monofils, se détacha et tomba en avant. Des cordes grosses comme le bras, qui l'instant d'avant étaient solidement enroulées, se détendirent comme des ressorts et cinglèrent l'air tels des fouets. Le missile-éclaireur se faufila entre les machines abattues et détruites, tandis que les soldats alentour commençaient à réagir. Le missile-couteau poursuivit sa course en avant, droit vers les fantassins. Il plongea dans la masse de lances et de piques, de manches d'oriflammes, bannières et étendards, telle une faux faisant pleuvoir un déluge de bois, de lames et de tissu.

Anaplian eut tout juste le temps d'apercevoir deux hommes taillades ou éventrés par des pointes de lance.

— Il est inévitable qu'il y ait quelques victimes, marmonna le drone.

— Inévitable, dit la femme.

Le missile-couteau montrait à présent les visages étonnés des soldats qui avaient entendu les cris de leurs camarades, et qui se retournaient pour voir ce qui se passait. Le missile n'était plus qu'à une demi-seconde de la masse des cavaliers, et pratiquement au niveau de leur cou, quand le drone transmit : *Vous êtes sûre qu'on ne pourrait pas… ?*

Certaine, répondit Anaplian en incluant un soupir dans ce qui était un échange purement non-verbal. *Tenez-vous-en au plan.*

La minuscule machine remonta d'une cinquantaine de centimètres et fonça au-dessus des cavaliers, fauchant leurs plumets et hachant leurs ornements bigarrés comme une moisson de blé multicolore. Elle bondit au-dessus de la tête de la colonne, laissant dans son sillage la consternation et un nuage de plumes. Puis elle remonta brusquement à la verticale. Le missile-éclaireur qui la suivait montra les gauchisseurs à monofilament qui se rétractaient et regagnaient leur logement dans la coque du missile-couteau, qui ralentit et pivota pour montrer de nouveau l'armée entière.

C'était un spectacle de chaos, d'indignation et de confusion parfaitement satisfaisant, songea Anaplian. Elle sourit. C'était

un événement tellement rare que Turminder Xuss en prit un enregistrement.

Les écrans flottant dans l'air disparurent. Le missile-couteau réapparut et rejoignit la trappe ouverte dans le flanc du drone.

Anaplian contempla la plaine jusqu'à la route où l'armée était immobilisée.

— Beaucoup de victimes ? demanda-t-elle en cessant de sourire.

— Une quinzaine de blessés, lui répondit le drone. À peu près la moitié ne survivront pas.

Elle hocha la tête tout en continuant d'observer la colonne de soldats et de machines.

— Ah, ma foi… fit-elle.

— Eh oui, acquiesça Turminder Xuss. (Le missile-éclaireur s'approcha du drone et pénétra dans sa coque par un autre panneau latéral.) N'empêche, ajouta-t-il sur un ton empreint de lassitude, nous aurions dû en faire plus.

— Ah, vraiment.

— Oui. Vous auriez dû me laisser procéder à une décapitation en règle.

— Non, dit Anaplian.

— Uniquement les nobles, insista le drone. Les types juste devant. Ceux qui ont eu l'idée de se lancer dans cette foutue guerre.

— Non, répéta la femme en se levant de son siège. (Elle se retourna pour le plier, et prit la vieille paire de jumelles posée sur la table.) Le module arrive ?

— Il est au-dessus de nous, répondit le drone. (Il alla récupérer la table après avoir remis le verre et la bouteille d'eau dans le sac à dos posé au-dessous.) Rien que ces deux salopards de ducs ? Et le roi ?

Anaplian leva les yeux vers le ciel en tenant son chapeau à deux mains. Elle plissa un instant les paupières jusqu'à ce que sa vision s'adapte.

— Non, dit-elle.

— J'espère qu'il ne s'agit pas là d'une sorte de sensiblerie familiale par personne interposée, dit le drone en feignant un certain dégoût.

— Non, dit la femme qui observait le module flottant dans l'air à quelques mètres de là.

Turminder Xuss s'approcha du module dont la porte arrière était en train de s'ouvrir.

— Et comptez-vous arrêter de me dire « non » tout le temps ?

Anaplian le regarda d'un air inexpressif.

— Bon, n'en parlons plus, dit le drone en soupirant. (Il fit son petit basculement pour lui désigner la porte ouverte du module.) Après vous.

Expéditionnaire

1

Fabrique

Cet endroit devait être une ancienne fabrique, ou un atelier quelconque. Il y avait de grandes roues métalliques dentées à moitié enfoncées dans les planchers ou suspendues par d'immenses câbles au réseau de poutres en fer fixées au plafond. Des courroies de toile, déployées dans toutes les parties sombres, reliaient des roues lisses plus petites et toute une série de longues machines compliquées, qui avaient sans doute quelque chose à voir avec le tissage ou le tricotage, pensa-t-il. Tout était poussiéreux et crasseux. Et pourtant, il s'était agi de cette chose si moderne : une fabrique ! Étonnant comme il ne fallait pas longtemps pour que les choses se dégradent et deviennent inutilisables…

En temps normal, il ne lui serait jamais venu à l'idée de s'approcher d'un endroit aussi sale, qui n'était peut-être même pas sûr, pensa-t-il, même si toutes les machines étaient arrêtées. Une partie du pignon s'était détachée, le sol était jonché de briques, les planchers étaient fendus, et des morceaux de poutre pendaient à moitié du plafond. Il ne savait pas s'il s'agissait de dégâts anciens dus à l'abandon, ou du résultat de la bataille d'aujourd'hui. Mais de toute façon, peu lui importait ce qu'était cet endroit, ou ce qu'il avait été : c'était là qu'il avait pu s'échapper, un endroit où se cacher.

Bon, il était temps maintenant de se remettre et de recouvrer ses esprits. C'était une meilleure façon de présenter les choses. *Je ne fuis pas,* se dit-il. *C'est une simple retraite stratégique, ou je ne sais comment ils appellent ça.*

Au dehors, la Roulétoile Pentrl était passée sous l'horizon quelques minutes plus tôt, et l'obscurité commençait à tomber. À travers une brèche dans le mur, il apercevait des éclairs

sporadiques et entendait le tonnerre de l'artillerie, le sifflement et le rugissement des obus qui tombaient à une distance qu'il aurait souhaitée plus grande, ainsi que le crépitement incessant de petites armes à feu. Il se demanda où en était la bataille. Ils étaient censés avoir le dessus, mais tout cela était d'une telle confusion… Pour ce qu'il en savait, ils pouvaient tout aussi bien être sur le point de remporter une victoire triomphale que de subir une défaite écrasante.

Il ne connaissait rien à l'art de la guerre, et maintenant qu'il avait pu en observer de près la mise en pratique, il n'arrivait pas à comprendre comment les gens pouvaient garder la tête froide au milieu d'une bataille. Une forte explosion toute proche fit trembler le bâtiment. Il poussa un gémissement étouffé et s'accroupit pour s'enfoncer encore plus profondément dans le recoin sombre qu'il avait trouvé au premier étage, en tirant son lourd capuchon sur sa tête. Il détestait ce petit son faible et pathétique qui franchissait ses lèvres. En respirant sous sa capuche, il sentit une légère odeur de sang séché et d'excrément, ce qu'il détesta tout autant.

Il s'appelait Ferbin otz Aelsh-Hausk'r, prince de la Maison de Hausk, fils du roi Hausk le Conquérant. Mais bien qu'il fût le fils de son père, il n'avait pas été élevé pour lui ressembler. Son père exultait dans la guerre, les batailles et les conflits, et il avait consacré sa vie entière à étendre par la force l'influence de son trône et de son peuple, toujours au nom du DieuMonde, tout en gardant un œil sur l'Histoire. Le roi avait élevé son fils aîné pour qu'il devienne comme lui, mais ce fils avait été tué par ceux-là mêmes qu'ils étaient en train de combattre – peut-être pour la dernière fois – aujourd'hui. Son fils cadet, Ferbin, avait été formé aux arts de la diplomatie et non à ceux de la guerre. Sa place était censée être à la Cour, pas sur le champ de parade ni dans les salles d'escrime ou sur le champ de tir, et encore moins sur un champ de bataille.

Son père en était bien conscient, et même s'il n'avait jamais été aussi fier de Ferbin qu'il l'avait été d'Elime, son fils aîné assassiné, il s'était résigné au fait que les talents de son cadet – on aurait même pu parler de vocation, comme l'avait souvent pensé Ferbin – résidaient dans les arts de la politique et non

ceux de la guerre. De toute façon, c'était ce que son père avait souhaité. Le roi escomptait bien que le jour viendrait où l'on verrait ses héroïques faits d'armes pour ce qu'ils étaient : la simple brutalité nécessaire à l'avènement d'un nouvel âge ; il avait voulu qu'au moins un de ses fils s'intègre facilement à cette ère de paix, de prospérité et de bonheur dans laquelle une phrase joliment tournée ferait plus d'effet qu'une épée bien maniée.

Ce n'était pas sa faute, se disait Ferbin, si lui-même n'était pas fait pour la guerre. Ce n'était certainement pas sa faute s'il avait été terrorisé tout à l'heure en se rendant compte qu'il pouvait mourir à tout instant. Et c'était encore moins à son déshonneur s'il avait perdu le contrôle de ses sphincters quand ce type, Ylim – il était commandant ou général ou quelque chose comme ça –, avait été oblitéré par le boulet de canon. Dieu Tout-Puissant, il était en train de lui parler quand il avait tout simplement… disparu ! Coupé en deux !

Leur petit groupe de cavaliers s'était rendu au sommet d'une butte pour avoir une meilleure vue de la bataille. C'était déjà un peu de la folie au départ, avait pensé Ferbin sur le moment, de s'exposer aux guetteurs ennemis et de courir ainsi un plus grand risque de recevoir un obus sur la tête. Pour commencer, ce matin-là, il avait choisi pour monture, dans les tentes des écuries royales, un mersicore particulièrement remarquable. C'était un animal imposant et fier, d'un blanc immaculé, sur lequel il pensait faire beaucoup d'effet. Tout cela pour s'apercevoir que les goûts du général-commandant Ylim en matière de monture allaient dans le même sens, car il chevauchait un destrier similaire. Et maintenant qu'il y réfléchissait – ah, combien de fois il avait eu l'occasion d'utiliser cette expression, ou l'une de ses cousines, au moment de fournir des explications après un incident particulièrement embarrassant –, Ferbin se demanda s'il avait été bien raisonnable de s'exposer au sommet d'une butte avec deux montures aussi voyantes.

Il avait voulu en faire la remarque, mais il avait considéré qu'il n'en savait pas assez sur les procédures à suivre pour dire ce qu'il pensait, et de toute façon, il n'avait pas voulu passer

pour un lâche. Peut-être que le commandant-général Ylim – ou le général-commandant – s'était senti insulté d'avoir été mis à l'écart du front des troupes afin de s'occuper de Ferbin et faire en sorte qu'il soit suffisamment près de l'action pour pouvoir affirmer plus tard qu'il avait participé à la bataille, tout en le maintenant suffisamment loin pour qu'il ne se trouve pas mêlé au combat.

Du haut de la butte, ils avaient une vue complète du champ de bataille, avec dans le lointain l'immense Tour, un cylindre large de plusieurs kilomètres, et la basse-terre qui venait rejoindre leur position sur la première vague de petites collines où passait la route menant à Pourl. La capitale de Sarle s'étendait derrière eux, à peine visible dans la brume, à un jour-court de distance pour un cavalier.

C'était l'antique comté de Xilisk, et c'était là que venait jouer autrefois Ferbin avec ses frères et sa sœur, des terres longtemps dépeuplées et transformées en parcs royaux et domaines de chasse, où poussaient d'épaisses forêts et où la végétation envahissait les villages. À présent, tout autour d'eux, ce paysage raviné brillait des flammes d'innombrables canons, et la terre elle-même semblait bouger et s'écouler là où manœuvraient des concentrations de troupes et des flottes d'engins de guerre, et d'immenses colonnes de fumée et de vapeur s'élevaient dans le ciel, projetant des ombres massives sur le sol.

Ici et là, sous l'étendue des brumes et des nuages bas, Ferbin pouvait distinguer des points et des silhouettes ailées se déplaçant au-dessus de l'immense champ de bataille, des caudes et des lyges – les grandes et vénérables créatures guerrières du ciel – qui repéraient les positions d'artillerie et qui transportaient des messages d'un point à un autre. Aucun ne semblait assailli par des nuées de volatiles plus petits, et ils étaient donc vraisemblablement de son côté. Pourtant, leur nombre était bien faible comparé au temps jadis, quand des volées, des escadrilles, des nuages entiers de ces grands animaux avaient participé aux batailles des Anciens. Enfin, à en croire les vieux récits et les peintures historiques, que Ferbin soupçonnait d'être un peu exagérés. Son jeune demi-frère, Oramen, qui affectait d'étudier ces sujets, lui avait dit que bien

sûr, ils étaient exagérés, mais étant Oramen, ce n'était qu'après avoir secoué la tête d'un air apitoyé devant l'ignorance de Ferbin.

Choubris Holse, son serviteur personnel, avait été à sa gauche sur la crête, en train de fouiller dans une sacoche en marmonnant qu'il avait besoin d'aller chercher des vivres au village voisin. Le commandant – ou était-ce le général ? – Ylim se tenait sur sa droite, discourant sur la prochaine campagne dans le niveau inférieur, l'occasion de combattre enfin l'ennemi sur son propre domaine. Ferbin n'avait pas prêté attention à son domestique et s'était tourné vers Ylim par simple politesse. C'est alors qu'au beau milieu d'une phrase, dans un bruit évoquant un tissu qu'on déchire, le vieil officier – un homme corpulent au visage sanguin et qui avait tendance à tousser quand il riait – disparut, tout simplement. Ses jambes et la partie inférieure de son buste étaient encore sur la selle, mais tout le reste avait été déchiqueté et éparpillé. La moitié de son corps semblait avoir été projetée sur Ferbin, le couvrant de sang et de morceaux de chair grasse impossibles à identifier. Les yeux écarquillés, Ferbin avait regardé les restes macabres encore assis sur la selle, tout en retirant une partie des déchets humains de son visage. Leur puanteur et leur chaude texture l'étouffaient presque, et son déjeuner s'était précipité hors de son estomac comme une fusée. Il avait toussé, et s'était essuyé le visage d'une main maculée de sang.

— Putain de merde, entendit-il à côté de lui.

C'était la voix rauque de Choubris Holse.

La monture d'Ylim – le grand mersicore blanc auquel son maître s'adressait avec plus de douceur qu'à aucun de ses hommes – sembla soudain comprendre ce qui venait de se passer. Elle se cabra en hennissant furieusement, puis s'enfuit en laissant tomber sur le sol labouré les restes de son cavalier. Un autre obus, ou un boulet, ou l'une de ces choses affreuses qui pleuvaient autour d'eux, abattit deux autres membres de leur groupe, dans un mélange hurlant d'hommes et d'animaux. Ferbin vit que son domestique avait été touché, lui aussi : sa monture s'était écroulée sur lui. Choubris Holse hurlait de douleur et d'effroi, cloué sous le poids de l'animal.

— Seigneur ! cria un jeune officier qui était soudain apparu devant Ferbin, en faisant tourner bride à son mersicore. Partez ! Fuyez d'ici !

Ferbin en était encore à s'essuyer le sang sur la figure.

Il se rendit compte qu'il avait fait dans sa culotte. Il fouetta sa monture et suivit le jeune homme, jusqu'à ce que celui-ci disparaisse soudain avec sa monture dans une épaisse gerbe de terre noire. L'air semblait rempli de cris et de flammes. Assourdi, aveuglé, Ferbin s'entendit gémir. Il se pencha sur sa monture et lui enserra le cou en fermant les yeux, laissant l'animal trouver son chemin autour et par-dessus les obstacles sur sa route, n'osant pas relever la tête pour voir où ils allaient. Cette chevauchée effrayante et trépidante sembla durer une éternité. Il s'entendit de nouveau gémir.

Essoufflé et tremblant, le mersicore finit par ralentir.

Ferbin ouvrit les yeux. Ils se trouvaient sur un chemin forestier au bord d'une petite rivière. Des détonations et des éclairs continuaient d'éclater de tous côtés, mais ils semblaient à présent plus éloignés. Quelque chose brûlait en amont du cours d'eau, comme si le sommet des arbres était en feu. Sa monture harassée ralentit encore, et il put distinguer dans la lumière de l'après-midi la silhouette imposante d'une grande bâtisse à moitié en ruine. Il tira la bride de son mersicore et s'arrêta devant. Il mit pied à terre, mais une forte explosion fit sursauter l'animal qui repartit au petit galop le long du sentier. Ferbin lui aurait bien couru après si son pantalon n'avait pas été rempli de ses excréments.

En se dandinant, il pénétra dans le bâtiment par une porte aux gonds affaissés, en quête d'un peu d'eau et d'un endroit où il pourrait se laver. Son domestique aurait su exactement quoi faire. Choubris Holse l'aurait nettoyé en un rien de temps, tout en marmonnant et en maugréant, certes, mais très efficacement et sans même ricaner. Et à présent, se rendit compte Ferbin, il était désarmé. Le mersicore s'était enfui en emportant son fusil et son épée de cérémonie. En plus, le pistolet que son père lui avait donné, et qu'il avait juré de garder à sa ceinture pendant toute la durée de la guerre, n'était plus dans son étui.

Il trouva un peu d'eau et de vieux chiffons, et fit sa toilette du mieux qu'il put. Il avait encore sa gourde de vin, mais elle était vide. Il alla la remplir dans une longue rigole d'eau creusée à même le sol et se rinça la bouche, puis il en but une gorgée. Il essaya de voir son reflet dans l'eau sombre, mais en vain. Il plongea les mains dans la rigole et se passa les doigts dans ses longs cheveux blonds, puis il se lava la figure. Après tout, il fallait bien maintenir les apparences. Des trois fils du roi Hausk, il avait toujours été celui qui ressemblait le plus à leur père : grand, blond et beau, avec un maintien fier et viril – ou du moins était-ce ce que les gens semblaient dire. Lui-même ne se préoccupait pas vraiment de ce genre de chose.

La bataille continua de faire rage au-delà du sombre bâtiment abandonné, tandis que la lumière de Pentrl s'estompait dans le ciel. Ferbin constata qu'il ne pouvait s'arrêter de trembler. Il sentait encore le sang et la merde. Il était impensable que quelqu'un puisse le voir dans cet état. Et le bruit ! On lui avait dit que la bataille serait courte et qu'ils la gagneraient facilement, mais elle continuait encore. Peut-être qu'ils étaient en train de perdre. Si c'était le cas, il ferait mieux de rester caché. Si son père avait été tué au combat, ce serait sans doute lui le nouveau roi. Cette responsabilité était trop lourde ; il ne pouvait pas prendre le risque de se montrer tant qu'il ne saurait pas s'ils avaient gagné. Il trouva à l'étage au-dessus un endroit où s'allonger, et il essaya de dormir. Mais c'était impossible. Il revoyait sans cesse le général Ylim explosant juste sous ses yeux, et les morceaux de chair pleuvant sur lui. Il vomit encore un peu de bile, et but une gorgée d'eau de sa gourde.

Il resta ainsi allongé un moment, puis il s'assit et s'enveloppa de son manteau. Il commença à se sentir un peu mieux. Tout irait bien, se dit-il. Il allait prendre un peu de recul, juste un moment ou deux, histoire de rassembler ses esprits et de se calmer. Ensuite, il verrait comment les choses avaient tourné. Ils auraient certainement gagné, et son père serait encore vivant. Il n'était pas prêt à devenir roi. Il aimait bien être prince. C'était amusant, d'être prince. Être roi, c'était apparemment beaucoup de travail. Et de toute façon, son père avait toujours

donné l'impression à ceux qui l'avaient rencontré qu'il vivrait éternellement.

Ferbin avait dû s'assoupir. Il entendit du bruit en dessous, des cris, des voix. Dans son état encore engourdi de sommeil, il crut en reconnaître quelques-unes. Il fut aussitôt terrorisé à l'idée qu'il allait être découvert, capturé par l'ennemi ou humilié devant les troupes de son père. Quelle déchéance en si peu de temps ! Être aussi mortellement effrayé par son propre camp que par l'ennemi !

Des bottes aux semelles d'acier résonnèrent sur les marches. Il allait être découvert !

— Il n'y a personne dans les étages, fit une voix.

— Bien. Allongez-le là. Docteur… (Il s'ensuivit des propos que Ferbin ne put saisir. Il en était encore à se demander comment il avait pu échapper aux recherches alors qu'il dormait.) Bon, eh bien… faites ce que vous pouvez. Bleye ! Tohonlo ! Allez chercher du secours, comme je vous l'ai demandé.

— Seigneur.

— Tout de suite.

— Prêtre. Occupe-toi de lui.

— Seigneur, l'Exaltine…

— Il nous rejoindra le moment venu, j'en suis certain. En attendant, la charge t'incombe.

— Naturellement, seigneur.

— Quant à vous autres, dehors. Laissez-nous un peu d'air pour respirer.

Il connaissait cette voix. Il était sûr de la connaître. Cet homme qui donnait des ordres, on aurait dit… En fait, c'était certainement tyl Loesp.

Mertis tyl Loesp était l'ami le plus proche de son père, et son conseiller le plus écouté. Que se passait-il ? Il y avait beaucoup d'agitation. Des lanternes projetaient des ombres sur le plafond sombre au-dessus de sa tête. Il rampa vers un petit rayon de lumière provenant du sol, là où une grande courroie d'entraînement, reliée à une immense roue au-dessus, traversait le plancher pour rejoindre une machine au rez-de-chaussée. Par la fente, il réussit à voir ce qui se passait au-dessous de lui.

Dieu du Monde, c'était son père !

Le roi Hausk était étendu sur un battant de porte posé sur deux tréteaux improvisés. Son visage était inexpressif, et il avait les yeux fermés. Son armure était percée et cabossée sur le côté gauche de sa poitrine, et du sang suintait à travers le drapeau ou l'étendard dont on l'avait enveloppé. Il avait l'air mort, ou sur le point de l'être.

Ferbin écarquilla les yeux.

Le Dr Gillews, le Médecin Royal, ouvrait rapidement des sacs et des petits cabinets portatifs. Un assistant s'affairait auprès de lui. Un prêtre que Ferbin reconnut, sans pouvoir mettre un nom sur son visage, se tenait au côté de son père, ses robes blanches maculées de sang ou de boue. Il lisait quelque ouvrage religieux. Mertis tyl Loesp – un homme de haute taille mais légèrement voûté, encore vêtu de son armure et tenant son heaume à la main, ses cheveux blancs plaqués sur le crâne – arpentait la pièce dans la lueur des lanternes qui faisaient briller son armure. Les seules autres personnes présentes qu'il pût voir étaient deux chevaliers qui se tenaient devant la porte, le fusil à la main. Son angle de vision ne lui permettait pas de voir plus haut que la poitrine du chevalier de droite, mais Ferbin reconnut le visage de l'autre. Bower ou Brower, quelque chose comme ça.

Il devrait révéler sa présence, pensa-t-il. Il devrait leur faire savoir qu'il était ici. Après tout, il était sur le point de devenir roi. Ce serait complètement aberrant, et même pervers, de ne pas se faire connaître.

Il allait quand même attendre encore un peu. Il se dit que c'était une sorte d'instinct, et son instinct ne s'était pas trompé en lui disant de ne pas monter sur cette butte tout à l'heure.

Son père battit des paupières et ouvrit les yeux. Il grimaça de douleur en portant le bras à son flanc blessé. Le médecin regarda son assistant, qui alla prendre la main du roi, peut-être pour le réconforter, mais plus probablement pour l'empêcher de toucher à sa blessure. Le médecin vint le rejoindre, tenant une paire de ciseaux et une pince. Il entreprit de découper le tissu et de tirer sur l'armure.

— Mertis, dit le roi d'une voix faible, sans prêter attention au médecin et en tendant son autre main.

Sa voix, d'habitude si puissante et si ferme, était comme celle d'un enfant.

— Je suis là, dit tyl Loesp en s'approchant du roi, dont il prit la main.

— Sommes-nous vainqueurs, Mertis ?

L'autre se tourna vers les personnes présentes, puis il dit :

— Oui, sire, nous le sommes. Nous avons remporté la bataille. Les Deldeynes se sont rendus et demandent nos conditions. Ils souhaitent simplement mettre fin à leur massacre et être traités honorablement. Ce à quoi nous avons consenti, pour l'instant. La voie du Neuvième et de tout ce qu'il contient nous est désormais ouverte.

Le roi sourit. Ferbin se sentit soulagé. Les choses avaient l'air d'aller très bien. C'était sans doute le moment de faire son entrée. Il s'apprêta à parler, pour leur dire qu'il était ici.

— Et Ferbin ? demanda le roi.

Ferbin se figea net.

— Il est mort, dit tyl Loesp.

Ferbin trouva que cela avait été dit sans le chagrin ni la compassion qui lui semblaient souhaitables. Et même, s'il avait été un peu moins charitable qu'il ne l'était, il aurait pu croire y déceler une certaine jubilation.

— Mort ? gémit son père.

Ferbin sentit ses yeux se mouiller de larmes. Maintenant. C'était maintenant qu'il fallait que son père sache que son fils aîné avait survécu, même s'il sentait un peu la merde.

— Oui, dit tyl Loesp en se penchant vers le roi. Ce sale petit imbécile prétentieux a volé en morceaux sur la crête de Cherien, un peu après midi. Je dois avouer que c'est une bien triste perte pour ses tailleurs, bijoutiers et créanciers. Mais pour ce qui est des gens d'importance, ma foi…

Le roi émit une sorte de bredouillement, puis il dit :

— Loesp ? Qu'est-ce que tu… ?

— Nous sommes tous d'accord là-dessus, n'est-ce pas ? dit calmement tyl Loesp en ignorant le roi – en ignorant le roi ! – et en se tournant vers les autres.

Un concert de marmonnements sembla exprimer un assentiment.

— Pas toi, le prêtre, mais peu importe, dit tyl Loesp au religieux. Poursuis ta lecture, je te prie.

Le prêtre obéit, les yeux à présent écarquillés. L'assistant du médecin regarda fixement le roi, puis il jeta un coup d'œil au médecin qui l'observait.

— Loesp ! s'écria le roi, dont la voix semblait avoir retrouvé un peu de son ancienne autorité. Que veux-tu dire par cette insulte ? Et qui plus est, une insulte à mon cher enfant mort au combat ? Quelle monstruosité…

— Ah, tais-toi donc.

Tyl Loesp posa son heaume à ses pieds et se pencha un peu plus en avant, les poings sur les joues et les coudes posés sur la poitrine du roi. Un manque de respect tellement inouï que Ferbin fut choqué comme jamais il ne l'avait été. Le roi fit une grimace et eut le souffle coupé. Ferbin crut entendre un bruit de bulles. Le médecin avait fini de dégager la blessure au flanc du roi.

— Je veux dire que ce petit connard, ce trouillard, est mort, espèce de vieux crétin, dit tyl Loesp en s'adressant à son seigneur et maître comme à un pouilleux. Et si, par un miracle quelconque, il ne l'est pas, il le sera bientôt. Quant à son jeune frère, je crois que je le laisserai en vie pour l'instant, en ma capacité de régent. Mais j'ai bien peur que le pauvre petit Oramen, si calme et si studieux, ne vive pas assez longtemps pour accéder au trône. On dit que ce garçon s'intéresse aux mathématiques. Ce n'est pas mon cas – sauf, comme toi, pour leur rôle dans la trajectoire d'un boulet de canon –, mais je dirais que les probabilités pour qu'il fête son prochain anniversaire, et atteigne ainsi sa majorité, ne font que s'amenuiser à mesure que l'événement approche.

— Quoi ? dit le roi d'une voix rauque, en s'efforçant de respirer. Loesp ! Loesp, par pitié…

— Non, dit tyl Loesp en appuyant encore plus fort sur l'armure maculée de sang, ce qui fit gémir le roi. Aucune pitié, vieux guerrier imbécile. Tu as fait ta part, tu as gagné la guerre. Cela suffira comme monument et épitaphe, et ton temps est

révolu. Mais de la pitié ? Non, seigneur, non. Je vais ordonner que tous les prisonniers faits aujourd'hui soient exécutés avec la plus grande célérité, et que le Neuvième soit envahi avec la plus grande sévérité, et que les rigoles, les caniveaux, les rivières – par ma foi, les moulins à eau, tant qu'on y est, ruissellent de sang, et que les hurlements soient horribles à entendre. Tout cela en ton nom, mon beau prince. Pour la vengeance. Et aussi pour tes imbéciles de fils, si tu y tiens. (Tyl Loesp approcha son visage tout près de celui du roi et lui cria :) Le jeu est fini pour toi, espèce de vieux croûton ! Il a toujours été bien plus vaste que tu ne l'imaginais !

Il se redressa en s'appuyant sur la poitrine du roi, qui poussa encore un cri. Tyl Loesp fit un signe de tête au médecin. Celui-ci ravala visiblement sa salive, puis il saisit un instrument métallique qu'il plongea dans la blessure du roi, le faisant tressaillir et hurler.

— Bandes de traîtres, ignobles félons ! gémit le roi tandis que le médecin reculait d'un pas, le teint grisâtre, tenant son instrument dégoulinant de sang. Aucun de vous ne viendra donc à mon aide ? Vous n'êtes que des bâtards ! Vous assassinez votre roi !

En secouant la tête, Tyl Loesp le contempla un instant, puis il se tourna vers le médecin.

— Vous faites trop bien votre métier, docteur.

Il alla se placer de l'autre côté du roi, qui tenta faiblement de le repousser. Alors qu'il passait devant lui, le prêtre tendit la main pour le retenir par la manche. Tyl Loesp baissa calmement les yeux vers cette main posée sur son avant-bras. D'une voix rauque, le prêtre dit :

— Seigneur, c'est trop, c'est… c'est mal.

Tyl Loesp le regarda dans les yeux, puis de nouveau la main posée sur sa manche, jusqu'à ce que le prêtre relâche sa prise.

— Tu t'écartes de ta charge, lui dit tyl Loesp. Contente-toi de marmonner tes prières.

Le prêtre déglutit, et baissa les yeux sur son livre. Ses lèvres se mirent de nouveau à s'agiter, mais aucun son ne sortait de sa bouche.

Tyl Loesp contourna le battant de porte et repoussa le médecin d'un coup d'épaule pour se placer de l'autre côté du roi. Il se baissa légèrement pour l'examiner.

— La blessure est indiscutablement mortelle, seigneur, dit-il en secouant la tête. Vous auriez dû accepter les potions magiques que vous proposait notre ami Hyrlis. C'est ce que j'aurais fait, à votre place.

Il plongea la main jusqu'au coude dans le flanc du blessé. Le roi poussa un hurlement.

— Eh bien, dit tyl Loesp, nous voici au cœur du problème.

En grognant, il se mit à fourrager dans la poitrine du roi, qui poussa un dernier cri en cambrant le dos. Son corps fut agité de quelques convulsions et ses lèvres tremblèrent un instant en émettant des sons inintelligibles, mais elles finirent par s'immobiliser, elles aussi.

Ferbin avait observé la scène, comme figé dans un bloc de glace. Rien de ce qu'il avait pu voir, entendre ou connaître dans sa vie ne l'avait préparé à ça. Rien.

Il y eut une détonation sèche. Le prêtre s'effondra comme une masse. Tyl Loesp abaissa son pistolet. Sa main dégoulinait de sang.

Le médecin s'éclaircit la gorge et s'écarta de son assistant.

— Ah, le garçon aussi, dit-il à Loesp en évitant de regarder le jeune homme. (Il secoua la tête en haussant les épaules.) Il travaillait pour les hommes du roi autant que pour nous, je pense.

— Maître ! Je… !

L'assistant du médecin ne put en dire plus. Loesp lui tira une balle dans le ventre qui le fit se plier en deux, puis il l'acheva d'une balle dans la tête. Le médecin semblait parfaitement convaincu qu'il allait y passer, lui aussi, mais tyl Loesp se contenta de lui sourire, ainsi qu'aux deux chevaliers devant la porte. Il se baissa et prit une serviette que l'assistant portait à la ceinture. Après avoir nettoyé son arme, il s'essuya la main et quelques taches de sang qu'il avait sur sa manche.

Il se tourna vers les autres.

— C'était nécessaire, comme nous le savons tous, leur dit-il. (Il regarda le corps du roi d'un air légèrement dégoûté, comme

un chirurgien devant un patient qui aurait eu l'audace de mourir sous son scalpel.) Les rois sont généralement les premiers à discourir sur les nécessités impérieuses de la destinée et les actes indispensables pour l'accomplir, ajouta-t-il tout en continuant de s'essuyer. Considérons-nous donc comme quittes de cette rhétorique fumeuse. Voici où nous en sommes à présent : le roi est décédé des suites de ses très honorables blessures, mais pas avant d'avoir juré une effroyable vengeance sur ses ennemis. Le prince pimpant est mort, et son jeune frère est désormais sous ma responsabilité. Quant à ces deux-là, ils ont été victimes de tireurs isolés. Et nous mettrons le feu à cette vieille baraque, juste pour faire bonne mesure. Et maintenant, venez. Nos plus belles récompenses nous attendent.

Il jeta la serviette ensanglantée sur le visage de l'assistant, puis il ajouta avec un sourire encourageant :

— Je crois que nous n'avons plus rien à faire ici.

2

Palais

Oramen était assis dans une pièce ronde de l'aile ombragée du palais royal de Pourl quand on vint lui annoncer que son père et son frère aîné étaient morts, et que lui-même deviendrait roi, le moment venu. Il aimait beaucoup cette pièce à cause des murs qui décrivaient un cercle presque parfait, et si on se tenait précisément en son centre, on pouvait entendre l'écho de sa voix réfléchie par sa circonférence d'une façon très singulière et intéressante.

Il leva les yeux de ses papiers pour regarder le comte qui avait fait irruption dans la pièce, tout essoufflé, pour lui annoncer la nouvelle. Il s'appelait Droffo et venait de Shilda, si Oramen ne se trompait pas. Deux autres serviteurs du palais entrèrent à leur tour, le souffle court et le feu aux joues. Oramen se redressa dans son fauteuil. Il remarqua qu'il faisait sombre dehors. Un domestique avait dû allumer les lampes dans la pièce.

— Mort ? dit-il. Tous les deux ? Vous êtes sûr ?

— À en croire tous les rapports, seigneur, répondit Droffo. Venant du commandement de l'armée et de tyl Loesp lui-même. Le roi est… Le corps du roi est rapporté sur un affût de canon. Je suis navré, seigneur. On dit que le pauvre Ferbin a été coupé en deux par un obus. Je suis profondément navré, seigneur, plus que je ne saurais l'exprimer. Ils ne sont plus.

Oramen hocha pensivement la tête.

— Mais je ne suis pas roi ?

Le comte, qui semblait aux yeux d'Oramen vêtu moitié pour la cour et moitié pour la guerre, parut interloqué un instant.

— Non, seigneur. Pas avant votre prochain anniversaire. Tyl Loesp régnera en votre nom. Du moins, à ce que je comprends.

— Je vois.

Oramen respira profondément. Il ne s'était pas préparé à cette éventualité et ne savait trop quoi penser. Il se tourna vers Droffo.

— Que suis-je censé faire, maintenant ? Quels sont mes devoirs ?

Cette question aussi sembla étonner le brave comte, juste un instant.

— Seigneur, répondit-il, vous pourriez aller à la rencontre du catafalque du roi.

Oramen hocha la tête.

— Effectivement, je pourrais.

— Il n'y a aucun danger, seigneur. Nous avons remporté la bataille.

— Oui, dit Oramen, bien sûr.

Il se leva et s'adressa par-dessus l'épaule de Droffo à l'un des serviteurs.

— Puisil. Aie la bonté de faire venir la voiture à vapeur.

— Il faut un petit moment pour la faire chauffer, dit Puisil. Seigneur.

— Alors, ne perds pas de temps, lui dit Oramen d'une voix posée.

Le serviteur s'apprêtait à quitter la pièce lorsque Fanthile, le secrétaire du palais, fit son apparition.

— Un instant, dit-il au domestique.

Puisil hésita, regardant tour à tour le jeune prince et le vieux secrétaire.

— Un destrier serait un bien meilleur choix, dit Fanthile à Oramen.

Il sourit et s'inclina devant Droffo, qui lui rendit son salut. Fanthile devenait chauve et son visage était sillonné de rides, mais son corps mince se dressait toujours aussi fièrement.

— Vous croyez ? fit Oramen. Pourtant, la voiture sera plus rapide.

— Le mersicore sera plus immédiat, seigneur, répliqua Fanthile. Et plus approprié. On se montre mieux au public sur une monture. Le peuple aura envie de vous voir.

On peut se tenir debout à l'arrière de la voiture à vapeur de mon père, s'apprêtait à dire Oramen, mais il vit tout ce que cette proposition avait de raisonnable.

Voyant que le prince hésitait, Fanthile insista.

— De plus, dit-il, la route pourrait être encombrée. Une monture pourra se glisser…

— Oui, bien sûr, l'interrompit Oramen. C'est entendu. Puisil, si tu veux bien t'en occuper…

— Oui, seigneur.

Le serviteur quitta la pièce.

Oramen soupira et rangea ses papiers dans leur boîte. Il avait consacré une grande partie de sa journée à travailler sur une nouvelle méthode de notation musicale. Il avait dû rester dans les caves du palais avec le reste de la maisonnée, tôt dans la matinée, au moment où l'on s'attendait à ce que les Deldeynes sortent de la Tour voisine. C'était au cas où les choses tourneraient mal, et où ils seraient obligés de s'enfuir par les souterrains pour rejoindre une flotte de véhicules à vapeur qui les attendait au bas de la ville. Mais on les avait laissés sortir lorsque l'ennemi, comme prévu, avait rencontré une résistance si puissante et si bien organisée qu'il avait cessé d'être une menace pour Pourl, et que son attention s'était portée exclusivement sur sa propre survie.

En milieu de matinée, on avait réussi à persuader Oramen de grimper sur une terrasse à balustrade en compagnie de son précepteur, Shir Rocasse. De là, on apercevait les jardins en espalier du palais, les hauteurs de la ville vers la Tour Xiliskine, et le champ de bataille qui s'étendait pratiquement tout autour, à ce que disaient à présent les messages télégraphiques.

Mais il n'y avait pas eu grand-chose à voir. Même le ciel avait paru désespérément calme. Les immenses volées guerrières de caudes et de lyges qui avaient autrefois rempli les airs, conférant aux batailles anciennes un cachet si romanesque, avaient pratiquement disparu. Les grands oiseaux étaient désormais limités – réduits – à effectuer des missions de reconnaissance, transporter des messages, repérer des positions d'artillerie, et se livrer à des raids qui n'étaient guère plus que du brigandage. Ici, sur le Huitième, l'opinion générale était que

ces volatiles de combat n'avaient aucun rôle important à jouer dans une guerre moderne, en grande partie à cause des machines et des tactiques que le roi Hausk avait lui-même introduites.

Des rumeurs avaient couru selon lesquelles les Deldeynes possédaient des machines volantes mues par la vapeur, mais s'ils s'en étaient servis aujourd'hui, elles avaient dû être peu nombreuses, ou n'avaient apparemment pas eu d'impact. Oramen avait été légèrement déçu, mais il s'était abstenu d'en faire la remarque à son vieux précepteur qui était aussi patriote, conscient de sa race et voué au DieuMonde qu'il était possible de l'être. Ils étaient redescendus du toit pour ce qui était censé être des leçons.

Shir Rocasse approchait de l'âge de la retraite, mais au cours de la dernière année-courte, il avait compris qu'il n'avait désormais plus grand-chose à enseigner à Oramen, à moins que ce ne fût des textes appris par cœur dans un livre. Ces derniers temps, le prince préférait choisir lui-même ses ouvrages dans la bibliothèque du palais, tout en continuant de prêter attention aux conseils du vieil érudit, et ce n'était pas uniquement par affection. Laissant Rocasse plongé dans la lecture de rouleaux de parchemin poussiéreux, il était venu dans cette pièce ronde où il risquait encore moins d'être dérangé. Enfin, jusqu'à maintenant.

— Oramen !

Renneque entra en courant dans la pièce, se faufila entre Droffo et Fanthile, et se jeta aux pieds d'Oramen dans un grand désordre de vêtements déchirés.

— Je viens juste d'apprendre la nouvelle ! s'écria-t-elle. Ça ne peut pas être vrai ! (Renneque, dame Silbe, passa les bras autour des mollets du jeune prince et les serra très fort. Elle leva les yeux, le visage livide de larmes et de chagrin, ses longs cheveux bruns en désordre.) Dites-moi que ça n'est pas vrai ! Je vous en supplie ! Pas tous les deux. Pas le roi et Ferbin aussi. Non, pas tous les deux. Par pitié, pas tous les deux !

Oramen se baissa et l'aida doucement à se relever, jusqu'à ce qu'elle soit à genoux devant lui. Elle avait les yeux écarquillés, les sourcils froncés et la mâchoire agitée de tremblements. Il

l'avait toujours trouvée assez attirante, et avait même envié son frère, mais à présent, il la trouvait presque laide dans ce chagrin extravagant. Les mains de la jeune fille, ayant perdu leur prise rassurante sur les mollets du prince, agrippaient maintenant un petit symbole du Monde qu'elle portait à une chaînette autour de son cou. Elle le faisait tourner entre ses doigts, et chacune des petites coquilles emboîtées dans la sphère pivotait dans un réajustement permanent.

Oramen eut soudain l'impression d'être très mûr, presque vieux.

— Allons, Renneque, lui dit-il en lui tapotant les mains. Nous devons tous mourir un jour.

La jeune fille poussa un cri déchirant et se jeta de nouveau à terre.

— Madame, dit doucement Fanthile sur un ton embarrassé, en lui tendant la main.

C'est alors qu'il vit Mallarh, une des dames de la Cour – l'air également éploré et hagard –, apparaître sur le seuil. Mallarh, qui était deux fois plus âgée que Renneque et dont le visage était grêlé par une maladie contractée dans son enfance, se mordit les lèvres en voyant la jeune femme sangloter sur le parquet.

— Je vous en prie, lui dit Fanthile en désignant Renneque.

Mallarh réussit à la convaincre de se relever et de quitter la pièce avec elle.

— Et maintenant, seigneur… dit Fanthile, avant de se tourner pour voir Harne, dame Aelsh, la concubine actuelle du roi et mère de Ferbin, debout à l'entrée de la pièce. Ses yeux étaient rougis et ses cheveux blonds défaits, mais ses vêtements étaient intacts et elle se tenait bien droite, le visage inexpressif.

Fanthile poussa un soupir.

— Madame… commença-t-il.

— Je ne vous demande qu'une confirmation, Fanthile, dit-elle. Est-ce vrai ? Les deux ? Mes deux à moi ?

Fanthile contempla le parquet un moment.

— Oui, madame. Tous les deux. Pour le roi, c'est une certitude, et quant au prince, tous les témoignages concordent.

Dame Aelsh sembla s'affaisser un instant, puis elle se redressa lentement de toute sa taille. Elle hocha la tête et

s'apprêtait à quitter la pièce lorsqu'elle s'arrêta pour se tourner vers Oramen. Il croisa son regard et se leva de son fauteuil, incapable de la quitter des yeux.

Bien qu'ils eussent tous deux cherché à la dissimuler, leur aversion mutuelle n'était un secret pour personne dans le palais. En ce qui le concernait, elle se nourrissait du fait que sa propre mère avait été bannie en faveur de Harne. Quant à celle-ci, on pensait généralement que la simple existence d'Oramen était une raison suffisante. Pourtant, il avait envie de lui dire qu'il était désolé. Il aurait voulu lui dire (du moins plus tard, une fois qu'il aurait réfléchi plus calmement à tout cela) qu'il compatissait à cette double perte, qu'il ne s'était pas attendu à cette promotion et qu'il ne l'avait pas souhaitée, et qu'elle n'aurait à souffrir d'aucune diminution de son propre rang par quelque action ou inaction de sa part, tant pendant la régence prochaine qu'après son accession au trône. Mais l'expression de Harne semblait le réduire au silence, ou le mettait peut-être même au défi de trouver quelque chose à dire qu'elle ne trouve critiquable.

Il essaya un instant de surmonter ce sentiment, pensant qu'il valait mieux dire quelque chose plutôt que de l'offenser par son silence, mais il finit par renoncer. Il y avait un dicton : le silence est d'or. Il se contenta donc d'incliner la tête pour la saluer, sans dire un mot. Sans la voir, il la sentit se retourner et quitter la pièce.

Oramen releva les yeux. Bon, au moins, c'était fini.

— Venez, seigneur, lui dit Fanthile en lui tendant la main. Je chevaucherai à vos côtés.

— Est-ce que je peux y aller comme ça ? demanda Oramen.

Il portait une tenue d'intérieur très ordinaire, un simple pantalon et une chemise.

— Couvrez-vous d'un bon manteau, seigneur, suggéra Fanthile.

Il continua de regarder le jeune homme qui semblait hésiter en tapotant sa pile de papiers, comme s'il se demandait s'il devait ou non les emporter.

— Vous devez être bouleversé, seigneur, dit posément le secrétaire du palais.

Oramen hocha la tête.

— Oui, dit-il en continuant de tapoter ses papiers.

Le feuillet du dessus n'avait rien à voir avec les notations musicales. En tant que prince, Oramen avait été initié aux coutumes des aliens qui existaient en dehors de son niveau natal, et bien au-delà de Sursamen même, et un peu plus tôt dans la journée, il s'était amusé à griffonner son nom et à essayer de l'exprimer à leur façon :

Oramen lin Blisk-Hausk'r yun Pourl, yun Dich.

Oramen-homme, Prince (3/2), Pourlinebrac, 8/su.

Oramen-homme, prince de Pourl, maison de Hausk, domaine de Sarle, du Huitième, Sursamen.

Mésériphine-Sursamen/8sa Oramen lin Blisk-Hausk'r dam Pourl.

Il remit les feuillets en ordre, puis il prit un presse-papiers qu'il posa sur la pile.

— Oui, je dois l'être, n'est-ce pas ?

*

* *

Il semblait que le simple fait de devoir se hisser sur un mersicore était soudain devenu beaucoup plus compliqué. Oramen n'avait guère perdu de temps depuis qu'il avait appris la nouvelle, mais il régnait déjà une agitation considérable dans la cour des écuries, à la lueur des lanternes, lorsqu'il y arriva enfin.

Accompagné – le terme « harcelé » aurait mieux convenu – par Fanthile, Oramen s'était rendu dans ses appartements pour y prendre un volumineux manteau de cavalier, puis il avait patiemment supporté les coups de peigne de Fanthile dans ses cheveux châtains, et s'était retrouvé à dévaler les marches menant aux écuries en prenant bien soin de saluer au passage les divers visages graves et mains tordues. Il n'avait été retenu qu'une fois, par l'ambassadeur octe.

L'ambassadeur ressemblait à une sorte de crabe géant. Son corps ovoïde – de la taille d'un torse d'enfant – était bleu foncé et couvert de petites excroissances vert clair, qui étaient de fines

épines ou des poils épais. Ses membres à double articulation – quatre pendaient comme des jambes, et les quatre autres semblaient jouer le rôle de bras – étaient d'un rouge presque flamboyant, et chacun se terminait par une paire de petites pinces du même bleu que le corps principal. Ils n'étaient pas disposés de façon tout à fait symétrique, et formaient une série de « Z » accrochés à des sortes de moignons noirs qui rappelaient toujours à Oramen, sans qu'il sût pourquoi, des petites gueules de canons de chair.

La créature était soutenue à l'arrière et sur les côtés par un cadre en métal poli, derrière lequel quelques éléments plus massifs semblaient contenir les appareils lui permettant de flotter silencieusement au-dessus du sol, d'où suintaient parfois de petites quantités d'un liquide au parfum étrange. Une série de tuyaux partant d'un autre cylindre aboutissaient à ce qui était sans doute son visage, placé au milieu du corps principal et recouvert d'un masque à travers lequel on voyait parfois passer de petites bulles. Toutes les parties de son corps brillaient, et en regardant de très près – ce qu'Oramen avait fait –, on pouvait constater qu'une très fine membrane de liquide l'enveloppait entièrement, à l'exception peut-être de ses petits poils verts et de ses pinces bleues. La mission diplomatique des Octes était logée dans une ancienne salle de bal, dans l'aile ensoleillée du palais, apparemment remplie d'eau.

En flottant au-dessus des dalles de céramique du couloir, l'ambassadeur et les deux Octes qui l'accompagnaient – l'un d'eux légèrement plus petit que lui et l'autre un peu plus grand – s'approchèrent d'Oramen et de Fanthile alors qu'ils atteignaient le dernier coude de l'escalier. Fanthile s'arrêta en les apercevant. Oramen comprit qu'il ferait mieux de l'imiter. Il entendit le secrétaire soupirer.

— Oramen-homme, prince, dit l'ambassadeur Kiu-à-Pourl. (Sa voix évoquait le bruissement des feuilles mortes, ou le crépitement du petit bois qu'on allume.) Ce qui a donné ce qui la vie vous a donné n'est plus, ainsi que nos ancêtres, les bienheureux Involucrae, qui ne sont plus, à nous sont. Le chagrin est à éprouver, les émotions à lui reliées, et beaucoup. Je suis incapable de partager, être. Néanmoins. Et indulgence je

recommande à vous. On suppose. De même, aussi, la supposition se réalise. Concrétisations. Transferts d'énergie, comme l'héritage, et ainsi nous partageons. Vous ; nous. Comme en termes de pression, dans les tuyaux subtils nous correspondons mal.

Oramen regarda fixement la créature en se demandant ce qu'il fallait penser de ce charabia apparent. Dans son expérience, il était possible de décrypter les propos tangentiels de l'ambassadeur pour leur donner une sorte de signification tordue, à condition d'y réfléchir suffisamment longtemps – et de préférence après les avoir notés sur un papier –, mais cette fois-ci, il n'avait pas vraiment le temps.

— Merci pour vos paroles réconfortantes, balbutia-t-il en saluant l'Octe et en reculant vers l'escalier.

L'ambassadeur recula lui-même légèrement, en laissant une petite flaque brillante sur le carrelage.

— Vous retenir. Allez à ce que vous devez. Prenez ce que vous donner je voudrais. Connaissance de la similitude. Les Octes – les Héritiers – descendent du Voile, héritent. Vous, héritez. Aussi, c'est dommage.

— Avec votre permission, monsieur l'ambassadeur, lui dit Fanthile.

Oramen et lui s'inclinèrent de nouveau, puis ils tournèrent les talons et descendirent précipitamment les dernières marches menant à l'extérieur.

L'agitation dans la cour des écuries provenait essentiellement d'une meute bruyante de ducs, comtes et chevaliers qui se disputaient haut et fort le privilège d'accompagner le Prince Régent dans la courte randonnée qu'il s'apprêtait à effectuer pour aller à la rencontre du corps du roi.

Oramen resta dans l'ombre, les bras croisés, attendant qu'on lui amène sa monture. En reculant, il mit le pied dans une bouse près du haut mur de l'enceinte. En grommelant, il secoua sa botte pour en éliminer une partie, et frotta sa semelle contre le mur pour tenter de se débarrasser du reste. La bouse était encore fumante. Il se demanda s'il était possible de déterminer de quel animal elle provenait d'après son aspect et sa consistance. Probablement, se dit-il.

Il leva la tête pour examiner le ciel. Là, encore visible au-dessus des lanternes posées sur le mur entourant la cour, une ligne rouge foncé marquait le lent refroidissement de la trajectoire gravée par la Roulétoile Pentrl, qui était déjà couchée depuis plusieurs heures et qui ne reviendrait pas avant de nombreux jours. Oramen se tourna vers le prépôle, où Domity se lèverait à son tour, mais c'était une nuit relativement longue, et la prélumière n'apparaîtrait que dans quelques heures. Il crut distinguer très vaguement la silhouette de la Tour Keande-yiine s'élevant dans l'obscurité au-dessus – la partie basse de la Xiliskine, bien que plus proche, était masquée par une haute tour du palais –, mais il n'en était pas certain. Xiliskine. Ou la 213tour52, comme diraient les Octes, leurs mentors. C'était sans doute mieux de l'appeler la Xiliskine.

Il reporta son attention sur la cour. Tant de nobles… Il aurait cru qu'ils seraient tous en train de combattre les Deldeynes. D'un autre côté, son père avait depuis longtemps établi clairement la distinction entre les nobles qui apportaient grâce et sérénité à la Cour, et ceux capables de mener une guerre moderne. Les troupes de conscrits, magnifiquement bigarrées et menées par leurs seigneurs, avaient encore leur place, mais la Nouvelle Armée était constituée pour partie de soldats professionnels et pour partie de milices populaires bien entraînées, et le tout était commandé par des capitaines, commandants, colonels et généraux, et non par des chevaliers, seigneurs, comtes et ducs.

Oramen repéra également dans cette foule quelques prêtres de haut rang ainsi que des parlementaires, tous cherchant à se faire inclure dans l'expédition. Il avait caressé un instant l'idée de chevaucher seul, ou avec un ou deux suivants tout au plus. Mais il semblait bien qu'il allait mener sa propre petite armée.

On lui avait conseillé de ne se mêler en rien à la bataille qui se déroulait sur la plaine ce jour-là, ce qui de toute façon ne l'intéressait nullement étant donné que Werreber, l'un des plus redoutables généraux de son père, leur avait à tous assuré avec la plus grande véhémence que l'issue ne pouvait que leur être favorable. D'une certaine manière, c'était un peu dommage. Seulement deux ans plus tôt, il aurait été fasciné par toutes ces

machines de guerre et la disposition méticuleuse des forces qu'elles impliquaient. Les aspects numériques de la planification et le côté fonctionnel de la cruelle mise en œuvre l'auraient totalement absorbé.

Mais sans qu'il sût pourquoi, il avait perdu depuis tout intérêt pour les activités martiales. Alors même qu'elles étaient en train d'y conduire, elles lui semblaient profondément contraires à cet âge moderne dont elles allaient permettre l'avènement. La guerre elle-même était en train de devenir démodée et obsolète. Inefficace, dispendieuse, fondamentalement destructrice, elle ne pourrait jouer aucun rôle dans cet avenir magnifiquement pragmatique que les plus grands esprits du royaume entrevoyaient.

Seuls des hommes tels que son père la regretteraient. Quant à lui, il s'en réjouissait.

— Mon prince, murmura une voix derrière lui.

Oramen se retourna.

— Tove ! s'écria-t-il en donnant une tape sur l'épaule du jeune homme. (Tove Lomma était son meilleur ami, une amitié qui remontait presque au temps où ils étaient nourrissons. Il était à présent officier et portait l'uniforme du vieux Corps des Pilotes.) Tu es là ! Je croyais que tu étais au combat ! Comme ça me fait plaisir de te voir !

— Ils m'avaient mis dans une des tours ces derniers jours, avec une escadrille de lyges et des canons légers. Au cas où il y aurait une attaque aérienne. Écoute-moi, dit-il en posant la main sur le bras d'Oramen. C'est terrible, ce qui est arrivé à ton père et à Ferbin. Les étoiles dans le ciel doivent se lamenter, Oramen. Je ne sais pas comment te dire. Tous les pilotes… Ma foi, on voulait te dire que nous sommes tous à tes ordres.

— Plutôt à ceux de Loesp.

— Il est ton protecteur dans cette affaire, Oramen. Il te servira loyalement, j'en suis sûr.

— Moi aussi.

— Mais ton père… notre roi bien-aimé, qui était pour nous…

La voix de Tove se brisa. Il secoua la tête et détourna les yeux en se mordant la lèvre et en reniflant.

Oramen sentit qu'il devait réconforter son vieil ami.

— Eh bien, il a dû mourir heureux, j'imagine, dit-il. Au combat, et victorieux, tout à fait comme il l'aurait souhaité. Comme nous l'aurions tous souhaité. Bon, enfin…

Il jeta un rapide coup d'œil vers la cohue de nobles au milieu de la cour. Apparemment, ils avaient commencé à trouver un semblant d'ordre, mais il n'y avait toujours aucun signe de son destrier. Finalement, il aurait été plus rapide de prendre la voiture à vapeur.

— C'est un choc terrible, poursuivit-il. (Tove détournait toujours le regard.) Il va me manquer. Me manquer… heu, terriblement. Forcément. (Tove le regarda de nouveau. Oramen lui fit un large sourire en clignant rapidement des yeux.) À dire vrai, je me sens un peu comme un animal à moitié assommé, qui marche encore mais qui a les yeux aussi embrumés que la cervelle. En fait, je m'attends à me réveiller d'un instant à l'autre. C'est ce que je ferais, si c'était en mon pouvoir.

Les yeux de Tove étaient brillants.

— J'ai entendu dire que lorsque les soldats ont appris que leur roi bien-aimé était mort, ils se sont rués sur leurs prisonniers et les ont massacrés jusqu'au dernier.

— J'espère bien que non, dit Oramen. Ce n'était pas la façon de procéder de mon père.

— Ils l'ont tué, Oramen ! Ce sont des animaux, des brutes ! J'aurais bien aimé y être pour pouvoir le venger, moi aussi.

— Bon, eh bien, ni toi ni moi n'y étions. Il ne nous reste qu'à espérer que ce qui a été fait en notre nom ne nous aura apporté que de l'honneur.

Tove hocha lentement la tête et saisit Oramen par le bras encore une fois.

— Tu dois être fort, Oramen, dit-il.

Oramen regarda son vieil ami. Fort, ah oui, vraiment… C'était sans doute la remarque la plus idiote que Tove lui ait jamais faite. Manifestement, la mort produisait un curieux effet sur les gens.

— Bon, alors, dit Tove avec un petit sourire malicieux, est-ce qu'on va commencer à t'appeler sire, ou majesté, ou je ne sais quoi ?

— Pas encore… eut juste le temps de dire Oramen, alors qu'un comte venait le chercher en compagnie de plusieurs ducs pour le conduire à sa monture.

*

* *

Sur la route de Xilisk, près de la petite ville d'Evingreath, le cortège qui ramenait le corps du roi à sa capitale rencontra la procession à peine moins imposante menée par le prince Oramen. Aussitôt qu'il aperçut le Prince Régent dans la lueur sifflante des lanternes de voyage et la prélumière de la Roulétoile Domity, dont l'aube n'arriverait que dans quelques heures, Mertis tyl Loesp, dont le monde entier savait qu'il avait été presque toute sa vie comme une troisième main pour le roi, descendit de sa monture et s'avança d'un pas lourd vers le destrier du prince. Là, il mit un genou en terre sur la route boueuse et inclina la tête, si bien que ses cheveux argentés – dont le désordre montrait qu'il se les était arrachés de douleur – et son visage bouleversé – encore noir de poudre et sillonné de chaudes larmes incessantes – se trouvèrent au niveau de l'étrier du jeune prince. Puis il releva la tête et prononça ces mots :

— Seigneur, notre maître bien-aimé, le roi, qui était votre père et mon ami, et qui était l'ami et le père de son peuple tout entier, retourne à son trône au milieu du triomphe, mais aussi dans la mort. Notre victoire a été grande, et totale, et notre profit tout comme notre nouvel avantage ne sauraient être mesurés. Seule notre perte dépasse une réussite aussi immense, mais elle le fait dans une proportion incalculable. Comparé à ce coût haïssable, et malgré sa splendeur pleine de furie, notre triomphe de ces dernières heures paraît insignifiant. Votre père a été pleinement la cause des deux ; l'un n'aurait pu être sans ses capacités de commandement inégalées, l'autre fut provoqué par sa mort prématurée et imméritée.

« Et c'est ainsi qu'il m'incombe l'immense privilège – un honneur que je n'ai jamais souhaité – de régner pendant la courte période séparant ce jour maudit entre tous de celui de votre accession triomphale au trône. Je vous implore de croire,

seigneur, que tout ce que je ferai en votre nom le sera pour vous et pour le peuple de Sarle, et toujours au nom du DieuMonde. Votre père n'en attendrait pas moins, et dans cette cause qui nous est si chère, je pourrai peut-être commencer à m'acquitter d'une faible partie de l'honneur qu'il m'a fait. Je vous honore comme je l'honorais, seigneur – totalement, de tout mon être, dans chaque pensée et chaque acte, aujourd'hui et aussi longtemps qu'il sera mon devoir de le faire.

« J'ai perdu aujourd'hui le meilleur ami qu'un homme puisse avoir ; une véritable lumière, une étoile dont la constance éclipsait toutes les autres lampes célestes. Les Sarles ont perdu le plus illustre commandant qu'ils aient jamais eu, dont le nom mérite d'être proclamé à travers les âges jusqu'à la fin des temps, et dont l'écho se propagera aussi puissamment que celui de tous les héros anciens parmi les étoiles invisibles. Nous ne pouvons espérer atteindre ne serait-ce que le dixième de sa grandeur, mais mon unique consolation réside dans le fait que les hommes de cette trempe sont plus forts que la mort, et que, telle la traîne de lumière et de chaleur que laisse derrière elle une grande étoile une fois son plein éclat obscurci, il nous lègue un héritage de puissance et de sagesse dans lequel nous pouvons puiser notre propre force, et dont l'intensité décuple notre maigre réserve de détermination et de volonté.

« Seigneur, si je semble m'exprimer de façon malhabile, ou sans tout le respect que je dois à votre rang et à votre personne, pardonnez-moi. Mes yeux sont aveuglés, mes oreilles sont assourdies et ma bouche paralysée par tout ce qui s'est passé aujourd'hui. Avoir gagné plus que nous n'aurions jamais osé imaginer, puis perdre une infinité encore plus vaste, voilà de quoi briser n'importe quel homme, sauf celui à l'âme sans pareille qu'il est de notre triste et odieux devoir d'amener devant vous.

Tyl Loesp se tut. Oramen savait qu'on attendait de lui qu'il dise quelque chose en retour. Au cours de la dernière demi-heure, il s'était efforcé d'ignorer les jacassements des ducs qui l'entouraient après que Fanthile, se frayant un chemin à travers la mêlée d'hommes et d'animaux, eut réussi à le prévenir qu'il aurait sans doute à prononcer un discours. Le secrétaire du

palais avait tout juste eu le temps de lui donner ce conseil avant de se retrouver, lui et sa monture, bousculé et repoussé là où, du point de vue des nobles les plus imposants, était sa place, c'est-à-dire avec la petite noblesse, les prêtres gémissants et les parlementaires renfrognés. Depuis, Oramen se creusait la tête pour trouver quelque chose d'approprié. Mais qu'était-il censé dire, ou faire ?

Il jeta un coup d'œil aux divers nobles qui l'entouraient. À en juger par leurs hochements de tête et leurs murmures d'une gravité presque exagérée, tous semblaient approuver hautement le discours de Mertis tyl Loesp. Oramen se retourna un instant sur sa selle et aperçut Fanthile – à présent relégué encore plus loin dans la foule de jeunes nobles, de prêtres et de représentants – qui lui faisait désespérément signe de la tête et des mains qu'il devait descendre de sa monture. Ce qu'il fit.

Une petite foule de gens venus de la ville voisine et des fermes environnantes s'était déjà rassemblée autour d'eux, occupant toute la large route et se bousculant pour prendre position sur les bas-côtés. Dans la prélumière grandissante, sous un ciel de nuages épars, il pouvait distinguer des silhouettes grimpant aux arbres pour mieux voir le spectacle. Il n'avait toujours pas la moindre idée de ce qu'il allait répondre, lorsqu'il pensa soudain au magnifique sujet de peinture que cette scène pourrait constituer. Oramen prit tyl Loesp par la main et le fit se relever.

— Mon cher tyl Loesp, je vous remercie pour tout ce que vous avez dit et fait, commença-t-il.

Il avait parfaitement conscience du contraste qu'ils formaient. Lui, le prince frêle, tout juste sorti de l'enfance et vêtu sous son grand manteau comme s'il s'apprêtait à se mettre au lit, et l'autre, le puissant guerrier conquérant, portant encore son armure – avec ici et là toutes les marques du combat –, trois fois plus âgé que lui et à peine plus jeune ou moins imposant que le défunt roi.

Le visage sévère, la respiration bruyante, encore imprégné de la puanteur du sang et de la fumée, arborant tous les signes d'un combat mortel et d'un chagrin au-delà du supportable, tyl Loesp le dominait de toute sa taille. La nature dramatique de la scène

n'échappa pas à Oramen. Voilà qui ferait un magnifique tableau, pensa-t-il, surtout par un des grands maîtres d'autrefois – disons Dilucherre, ou Sordic. Peut-être même Omoulldeo. Et presque au même instant, il sut ce qu'il devait faire… Il allait plagier.

Pas un tableau, bien sûr, mais une pièce de théâtre. Il y avait suffisamment de tragédies antiques pleines de scènes et de discours de circonstance pour lui permettre d'accueillir une douzaine de vaillants guerriers et de pères morts au combat. En fait, le plus difficile était de choisir. Il allait devoir improviser au fil de son discours, en se remémorant des passages et en les assemblant.

— Ce jour est effectivement le plus triste de notre histoire, dit Oramen en haussant la voix et en redressant la tête. Si l'une quelconque de vos énergies pouvait ramener notre père à la vie, je sais que vous la consacreriez sans compter à cette cause. Mais cette vigueur devra se déployer plutôt dans l'intérêt de notre peuple. Vous nous apportez tout à la fois chagrin et joie, mon bon tyl Loesp, mais malgré toute la détresse que nous ressentons à présent, et tout le temps que nous devrons consacrer à pleurer cet homme incomparable, la satisfaction de cette grande victoire brillera encore d'un immense éclat après que les rites auront été dûment observés, et je suis certain que c'est ainsi que mon père l'eût souhaité.

« La somme de ses hauts faits fut déjà cause de ferventes célébrations avant le grand triomphe de ce jour, et le poids de ce résultat n'a fait que gagner en majesté avec les exploits de tous ceux qui ont combattu pour lui devant la Tour Xiliskine. (Oramen s'interrompit un instant pour balayer du regard ceux qui l'entouraient, puis il s'efforça de hausser encore plus la voix.) Aujourd'hui, mon père avait emmené un fils à la guerre et laissé un autre, moi-même, au palais. J'ai ainsi perdu un père et un frère, en même temps que mon roi et son bien-aimé héritier légitime. Leur éclat dans la mort m'éclipse comme il le faisait dans la vie, et Mertis tyl Loesp, auquel les autres responsabilités ne manquent pourtant pas, va devoir prendre pour moi leur place à tous deux. Je vous le dis, je ne puis imaginer d'homme plus apte à cette tâche. (Oramen inclina légèrement la tête

devant le guerrier au visage grave qui se tenait devant lui, puis il reprit sa respiration et ajouta, s'adressant toujours à la foule assemblée :) Je sais que je n'ai aucune part dans le triomphe de ce jour – je crois que mes frêles épaules d'enfant céderaient sous le poids d'une simple fraction de cette charge –, mais je suis fier de me tenir parmi le peuple de Sarle, pour célébrer et honorer les grands exploits accomplis et manifester mon plus profond respect à celui-là même qui nous a appris à célébrer, nous a encouragés à l'honneur, et a su personnifier l'essence du respect.

Ce discours suscita des acclamations parmi la foule, d'abord éparses mais gagnant rapidement en intensité. Oramen entendit des épées frapper des boucliers, des poings gantés d'acier frapper des cottes de mailles, et, tel un commentaire moderne apporté à cette antiquité pittoresque, les détonations de petites armes à feu tirant en l'air comme une grêle inversée.

Mertis tyl Loesp, dont le visage était resté un masque impassible pendant la réponse d'Oramen, eut l'air surpris un court instant – presque inquiet, même, sur la fin –, mais cette impression très brève, qui pouvait aussi bien résulter de la lumière incertaine projetée par les lanternes de voyage et de la lueur blême de la petite étoile qui n'était pas encore levée, fut trop fugitive pour retenir l'attention.

— Puis-je voir mon père, seigneur ? demanda Oramen.

Il sentait son cœur cogner dans sa poitrine, et il avait le souffle court, mais il s'efforçait de maintenir une attitude calme et digne, pensant que c'était ce qu'on attendait de lui. Mais s'il était censé gémir et hurler en s'arrachant les cheveux à la vue du corps, ces spectateurs improvisés allaient être déçus.

— Il est là, prince, dit tyl Loesp en désignant derrière lui le long chariot tiré par de puissants vigreux.

Ils s'en approchèrent, et la foule, principalement constituée d'hommes en armes dont la plupart semblaient frappés de la plus grande affliction, s'écarta devant eux. Oramen aperçut la haute et mince silhouette du général Werreber, qui seulement la veille au soir, au palais, leur avait parlé de la bataille, ainsi que l'Exaltine Chasque, le chef des prêtres. Les deux hommes le saluèrent d'un hochement de tête. Werreber semblait vieux et

fatigué, et même – malgré sa taille – presque rabougri dans son uniforme froissé. Après avoir salué Oramen, il baissa les yeux. Quant à Chasque, resplendissant dans ses riches vêtements passés au-dessus d'une armure étincelante, il lui adressa cette sorte de demi-sourire crispé que les gens ont parfois quand ils veulent vous dire d'être fort ou courageux.

Tyl Loesp et Oramen grimpèrent sur la plate-forme où reposait le roi. Deux prêtres se tenaient à ses côtés, vêtus de chasubles soigneusement déchirées, et une simple lampe de voyage sifflante et crachotante projetait sur le cercueil une lumière crue. Le visage du roi était gris et immobile, mais son expression – les yeux fermés, la mâchoire crispée – aurait pu faire croire qu'il méditait sur une question extraordinairement complexe. Une étoffe d'argent brodée d'or le recouvrait au-dessous du cou.

Oramen resta à le contempler un instant, puis il finit par dire :

— Dans la vie, ses hauts faits parlaient pour lui. Dans la mort, je me dois de rester aussi muet que ce qu'il n'a pu accomplir. (Il donna une tape sur l'épaule de tyl Loesp.) Je resterai assis auprès de lui pendant notre retour à la ville.

Il jeta un coup d'œil derrière le chariot. Un mersicore, un puissant destrier dont on avait retiré l'armure mais qui portait encore son magnifique caparaçon, était attaché à l'arrière, sa selle vide.

— Est-ce… ? commença-t-il, puis il s'éclaircit ostensiblement la gorge et dit : C'est la monture de mon père.

— C'est bien elle, confirma tyl Loesp.

— Et celle de mon frère ?

— Nous ne l'avons pas trouvée, seigneur.

— Qu'on attache également mon mersicore à l'arrière du chariot, derrière celui de mon père.

Il s'apprêtait à s'asseoir à la tête du cercueil lorsqu'il imagina soudain l'expression de Fanthile… La chose risquait de ne pas être considérée comme convenable, et il alla s'installer plutôt au pied.

Il resta ainsi à l'arrière du chariot, assis les jambes croisées en contemplant la route tandis que les deux mersicores

trottaient juste derrière, leur souffle sortant en fumée de leurs naseaux dans l'air de plus en plus brumeux. Toute cette longue colonne d'hommes, d'animaux et de chariots fit le reste du voyage vers la ville dans un silence entrecoupé seulement de grincements de roues et d'essieux, de claquements de fouet, des ébrouements des bêtes et du bruit de leurs sabots. Les brumes matinales voilèrent l'étoile montante de cette nouvelle journée presque jusqu'aux murailles de Pourl, quand elles se levèrent lentement pour former une couche nuageuse qui masquait les hauteurs de la ville et le palais.

En approchant de la Porte du Prépôle, où s'étaient agglomérées de petites fabriques et où une ville nouvelle avait poussé du vivant d'Oramen, le soleil fit une brève apparition, puis disparut de nouveau derrière les nuages.

3

Folie

Choubris Holse trouva son maître dans le huitième des différents endroits où il avait pensé qu'il pourrait être, ce qui était, bien sûr, une circonstance particulièrement significative et de bon augure lorsqu'on cherche quelque chose ou quelqu'un. C'était aussi le dernier endroit où il ait eu quelque raison d'aller avant de devoir se résoudre à errer sans but. De fait, gardant cela à l'esprit, il avait attendu l'après-midi de son deuxième jour de recherches pour s'y rendre, dans l'espoir que ce serait finalement là que Ferbin s'était réfugié.

La folie ressemblait à un manoir perché au bord d'une petite falaise surplombant un méandre du fleuve Feyrla. En réalité, ce n'était qu'une enceinte de murs crénelés entourant un espace vide, une ruine destinée simplement à agrémenter la vue depuis un pavillon de chasse situé un peu plus bas dans la vallée. Choubris Holse savait que les enfants du roi venaient souvent jouer ici autrefois, quand leur père – lors d'un de ses rares séjours dans sa famille ponctuant ses diverses Guerres d'Unification – décidait de venir y chasser.

Choubris attacha sa rouelle près de la seule entrée du manoir en ruine, une petite porte basse, et la laissa brouter bruyamment la mousse couvrant le mur. Le mersicore qui suivait la rouelle, et que Choubris avait emmené au cas où son maître serait à pied, se mit à mordiller délicatement des fleurs. Holse préférait les roueaux aux mersicores – ils étaient moins capricieux et plus durs à la besogne. Il aurait pu aussi prendre une bête volante, bien sûr, mais il leur faisait encore moins confiance. Les serviteurs royaux au-dessus d'un certain rang étaient censés savoir piloter, et il avait dû endurer la formation ainsi que les formateurs, qui ne lui avaient pas épargné leur

opinion qu'un tel honneur était bien trop grand pour une personne aussi vulgaire.

Comme il en va de bien des activités, pour être menées correctement, des recherches devaient être effectuées à pied, à hauteur du sol. C'était bien beau de s'élancer majestueusement dans les airs, et nul doute qu'on pouvait en retirer un sentiment de supériorité, mais le seul résultat était qu'on avait de meilleures chances de rater tous les détails d'un coup plutôt qu'un seul à la fois, ce qui était un niveau raisonnable pour les gens sensés. De plus, en règle générale – une règle particulièrement inflexible, comme Choubris avait pu le constater si souvent –, c'étaient ceux qui devaient faire marcher les affaires à terre qui finissaient par payer le prix des observations bien trop générales de ceux qui les survolaient… Ce principe semblait s'appliquer aux supérieurs de tous genres, que leur hauteur fût littérale ou figurée.

— Seigneur ? appela-t-il dans cette enceinte de pierres.

Il entendit l'écho de sa voix. La maçonnerie était médiocrement assemblée, et pire encore à l'intérieur. La rangée basse d'ouvertures – beaucoup trop larges pour une véritable fortification – offrait une jolie vue sur les collines et la forêt. La Tour Xiliskine se dressait, immense et pâle dans le lointain, avec son sommet qui disparaissait dans les cieux par-delà les nuages. Des volutes de fumée et de vapeur flottaient au-dessus du paysage tels des épis oubliés après la moisson, toutes inclinées dans le sens du vent.

En boitillant, il s'engagea plus avant dans le manoir en ruine. Sa jambe gauche le faisait encore souffrir, là où cet imbécile de mersicore s'était abattu sur lui la veille. De pareilles bêtises n'étaient plus de son âge. Il entrait dans sa quarantaine, et il commençait à s'arrondir avec une certaine distinction (ou selon les appréciations moins indulgentes de son épouse, il avait du ventre et ses cheveux grisonnaient). Chacune de ses côtes lui faisait mal quand il essayait de respirer profondément ou de rire. De toute façon, ce n'était pas vraiment qu'il y eût de quoi rire.

Choubris avait vu de nombreuses traces de la bataille tandis qu'il parcourait cette région : des champs ravagés et des forêts

fracassées ; le sol criblé de cratères ; des bois et des broussailles encore en feu, dont la fumée masquait le ciel ; d'autres incendies tout juste épuisés ou éteints, laissant derrière eux de vastes étendues noires de sol rasé d'où s'élevaient encore quelques minces filets de fumée ; les carcasses d'engins de guerre brisés, gisant tels d'énormes insectes mutilés avec leurs chenilles déroulées derrière elles, certaines dégageant encore des filets de vapeur ; quelques grands animaux de combat recroquevillés, dispersés çà et là – des uoxanches, chunsels et ossesyis, et deux ou trois autres espèces qu'il n'avait su identifier.

Il avait vu des troupes de blessés marchant en file ou portés sur des charrettes, d'autres groupes de soldats chevauchant fièrement leurs mersicores, quelques pilotes sur des caudes sillonnant lentement les cieux, plongeant et virant parfois à la recherche d'ennemis survivants, ou volant rapidement lorsqu'ils portaient des messages. Il avait aperçu des techniciens installant ou réparant des lignes télégraphiques, et à trois reprises il avait dû s'écarter de la route ou du chemin pour laisser le passage à plusieurs véhicules, dans un grand sifflement et crachotement de vapeur. Il avait tapoté la croupe de sa vieille rouelle pour la rassurer, bien qu'elle n'eût pas semblé troublée le moins du monde.

Il avait vu aussi de nombreux soldats occupés à creuser des charniers pour les cadavres ennemis, dont il semblait y avoir profusion. Les Deldeynes, songea Holse, ressemblaient tout à fait à des gens normaux, quoique peut-être un peu plus foncés, ce qui pouvait d'ailleurs être un simple effet de la mort.

Il s'était arrêté pour bavarder avec tous ceux qui acceptaient de lui accorder un moment, sans se soucier vraiment de leur rang, en partie pour s'enquérir d'éventuels nobles égarés montés sur un destrier blanc, mais surtout parce que, comme il le reconnaissait bien volontiers, il adorait papoter. Il avait pris une petite racine de crile avec le capitaine d'une compagnie, partagé une pipe d'unge avec le sergent d'une autre, et accepté avec reconnaissance une bouteille de vin fort offerte par un lieutenant fourrier. La plupart des soldats étaient trop heureux de parler de leur rôle dans la bataille, mais pas tous. En

particulier, ceux qui creusaient les tombes avaient tendance à être taciturnes, et même revêches. Il avait pu apprendre quelques petites choses intéressantes, comme on peut s'y attendre lorsqu'on est prêt à écouter les bavardages.

— Prince ? hurla-t-il, les pierres grossières des murs de la folie renvoyant l'écho de sa voix. Seigneur ? Vous êtes là ? (Il fronça les sourcils et secoua la tête sous le sommet à ciel ouvert de la tour déserte.) Ferbin ? cria-t-il encore.

En principe, il n'aurait pas dû s'adresser ainsi à son maître, mais il semblait bien que le prince n'était finalement pas ici, et il éprouvait une sorte de petit frisson de plaisir à commettre cette transgression. Choubris considérait que c'était l'un des avantages d'être un inférieur que de pouvoir insulter ses supérieurs quand ils avaient le dos tourné. Et puis, il s'était suffisamment entendu dire qu'il pouvait utiliser ce terme familier, même si cette autorisation ne lui avait jamais été accordée que lorsque Ferbin était complètement ivre. Cette licence ne lui ayant jamais été renouvelée quand son maître était sobre, Choubris s'était soigneusement abstenu de recourir à ce privilège.

Le prince n'était pas là. Il n'était peut-être nulle part, en tout cas pas vivant. Ce petit gandin écervelé avait peut-être acquis le statut de héros de guerre par erreur, emporté au galop par son imbécile de monture, agrippé à son cou tel un enfant terrorisé, pour se faire tirer dessus par l'un ou l'autre camp, ou tomber du haut d'une falaise. Connaissant Ferbin, il avait dû relever la tête juste au moment de passer sous une branche basse.

Choubris poussa un soupir. Il n'y avait donc plus rien à faire, plus aucun endroit qui parût mériter d'être exploré. Il pouvait toujours continuer de faire semblant de chercher son maître en arpentant le vaste champ de bataille, sautiller de camp de triage en camp de triage, visiter les hôpitaux de campagne et fouiller dans les piles de cadavres des morgues, mais à moins que le DieuMonde n'ait décidé de s'intéresser à sa quête personnelle – ce qui était fort peu probable –, il ne trouverait jamais cette andouille. Du train où allaient les choses, il allait être obligé de retourner auprès de sa femme et de ses enfants, et de retrouver

le petit champ de bataille à peine moins violent qu'était leur appartement dans les casernements du palais.

Et maintenant, qui voudrait encore de lui ? Il avait perdu un prince (si on voulait vraiment voir les choses sans indulgence, et il connaissait plein de gens qui n'hésiteraient pas à le faire) ; quelles étaient ses chances de pouvoir servir quelqu'un de qualité, avec un tel état de service ? Le roi était mort et tyl Loesp gouvernait désormais, du moins jusqu'à la majorité du jeune prince. Choubris sentait au plus profond de lui-même qu'un tas de choses – des choses qui avaient jusqu'à présent semblé bien établies, confortables et parfaitement convenables pour des gens honnêtes, respectables et travailleurs – allaient changer. Et les chances pour qu'un égareur de prince avéré puisse améliorer son statut sous quelque régime que ce soit n'étaient certainement pas bonnes. Il secoua la tête en poussant un autre soupir.

— Ah, me voilà dans de beaux draps, marmonna-t-il en s'apprêtant à partir.

— Choubris ? C'est toi ?

Il se retourna.

— Où êtes-vous ? demanda-t-il, incapable de repérer d'où venait la voix.

Une sensation soudaine au creux de l'estomac lui fit comprendre – ce qui l'étonna un peu – qu'après tout, il devait quand même éprouver une certaine affection pour le prince Ferbin. Ou c'était peut-être simplement le soulagement de ne pas être un perdeur de prince, finalement.

Quelque chose bougea sur un pan de mur, tout en bas d'une de ces fenêtres ridiculement larges au deuxième étage ; c'était un homme qui s'extrayait en rampant d'une fissure de la maçonnerie dissimulée derrière un amas de grimpaille. Choubris n'avait même pas remarqué cette cachette. Une fois dégagé de la crevasse, Ferbin rampa jusqu'au rebord de la fenêtre, puis il se frotta les yeux en regardant son domestique en contrebas.

— Choubris ! dit-il dans une sorte de chuchotement. (Il regarda autour de lui, comme s'il avait peur de quelque chose.) C'est bien toi ! Dieu soit loué !

— Je l'ai déjà remercié, seigneur. Et vous, vous pourriez me remercier aussi pour la diligence dont j'ai fait preuve dans mes recherches.

— Il n'y a personne avec toi ? siffla le prince.

— Seulement la divinité dont nous venons de parler, seigneur, si l'on doit croire les prêtres les plus insistants.

Ferbin avait une apparence des plus négligées, et l'air d'avoir sommeil. Il jeta de nouveau un coup d'œil autour de lui.

— Personne d'autre ?

— Si, je suis venu sur ma rouelle, qui est certes vieille mais de toute confiance. Et pour vous…

— Choubris ! Je suis en danger mortel !

Choubris se gratta l'oreille.

— Hem. Avec tout le respect que je vous dois, seigneur, vous n'êtes peut-être pas au courant, mais nous avons remporté la bataille.

— Je le sais bien, Choubris ! Je ne suis pas complètement idiot !

Choubris fronça les sourcils, mais sans rien dire.

— Tu es absolument sûr qu'il n'y a personne dans les parages ?

Choubris jeta un coup d'œil par-dessus son épaule vers la petite porte, puis il leva la tête pour observer le ciel.

— Ma foi, seigneur, il y a beaucoup de monde dans les parages ; la moitié de la Grande Armée est en train de procéder au nettoyage ou de lécher ses blessures après notre victoire triomphale.

C'est alors que Choubris se rendit compte qu'il allait peut-être avoir la tâche délicate d'informer le prince de la mort de son père. Bien sûr, cela signifiait en principe que Ferbin était désormais le roi en titre, mais Choubris savait que les gens pouvaient parfois être bizarres dans ces affaires de bonne ou mauvais nouvelle.

— Je suis seul, seigneur, reprit-il. Je ne sais pas quoi vous dire d'autre. Vous feriez peut-être mieux de descendre de là.

— Oui ! Je ne peux pas rester là toute ma vie.

Il n'y avait pas bien haut à sauter, mais Ferbin préféra se retourner et commencer à descendre le long du mur pour

rejoindre le sol. Choubris poussa un soupir et s'approcha pour l'aider.

— Choubris, as-tu quelque chose à boire ou à manger ? J'ai le gosier sec comme du parchemin, et je meurs de faim !

— Du vin, de l'eau, du pain et de la viande salée, répondit Choubris en formant un appui de ses mains croisées, le dos au mur. Mes sacoches sont aussi pleines que celles d'un épicier ambulant.

Ferbin posa une botte dans les mains de son domestique, manquant de justesse de les labourer avec son éperon.

— Du vin ? Quelle sorte de vin ?

— Du vin fortifié, seigneur, ce qu'on ne saurait dire de cet endroit.

Choubris supporta tout le poids du prince et fit une grimace de douleur en se baissant.

— Tu vas bien ? demanda Ferbin une fois à terre.

Il avait l'air effrayé, et son teint était gris sous l'effet du choc ou de l'inquiétude, à moins que ce ne fût quelque chose d'autre. Ses vêtements étaient crasseux, et ses longs cheveux blonds étaient emmêlés et collés. Et il sentait la fumée. Choubris ne l'avait jamais vu dans un tel désarroi. En plus, il se tenait voûté, de sorte que Choubris, qui d'ordinaire levait la tête pour regarder son prince, pouvait croiser son regard.

— Non, seigneur, je ne vais pas bien. Un animal m'est tombé dessus hier, dans la mêlée.

— Oui, bien sûr ! Je t'ai vu. Mais vite, cachons-nous là-bas, dit Ferbin en tirant Choubris sur le côté, près d'un grand buisson. Non, attends. Va me chercher à boire et à manger. Si tu vois quelqu'un, ne dis pas que je suis ici !

— Oui, seigneur, fit Choubris, décidant de se plier pour l'instant aux caprices de ce pauvre garçon qui avait sans doute simplement besoin de se caler un peu l'estomac.

*

* *

Alors que les traîtres et régicides s'apprêtaient à mettre le feu à la vieille bâtisse, après en être sortis en emportant les corps de leurs victimes, Ferbin avait cherché un moyen de s'échapper.

Il se sentait étourdi, hébété, comme à moitié mort lui-même. Son champ de vision paraissait s'être rétréci, ou bien c'était ses yeux qui ne tournaient pas correctement dans leurs orbites, car il avait l'impression de ne voir distinctement que devant lui. Ses oreilles semblaient penser qu'il se trouvait près d'une grande cataracte, ou au sommet d'une haute tour au milieu d'une tempête, car il entendait autour de lui un immense rugissement – dont il savait bien qu'il n'était pas réel –, comme si le DieuMonde, ou peut-être le Monde lui-même, hurlait son horreur devant l'acte infâme commis dans cette effroyable ruine.

Il avait attendu que des hommes fidèles au roi accourent en entendant les coups de feu qui avaient tué le prêtre et le jeune médecin, mais personne n'était venu. D'autres étaient apparus, mais ceux-là ne semblaient nullement inquiets, et ils s'étaient contentés d'aider à traîner les corps et apporter du petit bois et de l'huile de pierre pour déclencher l'incendie. C'étaient tous des traîtres, ici, songea-t-il ; s'il révélait maintenant sa présence, il irait rejoindre les autres cadavres. Il s'était donc écarté en silence, tenant à peine debout tant le choc l'avait affaibli et lui avait donné la nausée.

Il grimpa à l'étage supérieur par un petit escalier aménagé contre le mur à l'arrière du bâtiment, tandis que les premiers feux étaient allumés. La fumée s'éleva rapidement, d'abord grise puis noire, plongeant les pièces déjà sombres de la vieille fabrique dans une obscurité encore plus grande. Il avait du mal à respirer. La fumée commença par se diriger vers la grande brèche du pignon, mais elle s'épaissit bientôt autour de lui, lui piquant le nez et la gorge. Si les craquements et les rugissements des flammes en contrebas n'avaient pas été aussi forts, il aurait craint d'être entendu du dehors et trahi par ses toussotements et ses crachotements. En continuant de grimper en rampant, il essaya vainement de trouver une fenêtre sur ce côté du bâtiment.

Il aperçut un autre escalier, qui le mena encore plus haut, dans ce qui devait être le grenier. Il s'avança en se guidant à tâtons contre le mur, toussant maintenant à chaque respiration, jusqu'à ce qu'il trouve ce qui ressemblait à une fenêtre. Il tira un volet, repoussa des débris de verre, et la fenêtre céda. La fumée se fit encore plus épaisse. Il passa la tête au-dehors pour aspirer une grande bouffée d'air frais.

Mais il était beaucoup trop haut ! Même s'il n'y avait personne de ce côté-ci pour le voir, il ne pourrait se sortir indemne d'une telle chute. Il se pencha davantage, en baissant la tête pour éviter le courant de fumée et de chaleur qui s'échappait autour de lui. Au lieu de voir un chemin ou une cour quatre étages plus bas, comme il s'y était attendu, il se piqua contre des bratilles collantes de pluie. Il tendit la main et sentit de la terre humide sous ses doigts. Dans la lueur rougeâtre du soleil depuis longtemps couché, il fut ébahi de constater qu'il était revenu au niveau du sol. Le bâtiment avait été construit sur une berge si pentue qu'un de ses côtés faisait quatre étages de haut tandis que l'autre, adossé au flanc de la vallée, n'en avait qu'un à peine.

Toussant toujours, Ferbin se hissa au-dehors et s'éloigna en rampant dans la boue collante pour attendre derrière quelques buissons tout proches que le bâtiment ait fini de se consumer.

*

* *

— Avec tout le respect et cætera, seigneur, êtes-vous devenu fou ?

— Choubris, je te jure sur le DieuMonde, sur le corps sans vie de mon père, que ça s'est passé exactement comme j'ai dit.

Un peu plus tôt, tandis que son maître buvait du vin au goulot et dévorait son pain à pleines dents – il semblerait que les bonnes manières à table disparaissent quand il n'y a plus de table –, Choubris avait remarqué que son maître ne portait pas d'arme, alors que lui-même, bien sûr, avait toujours son fidèle coutelas à la ceinture, sans compter un pistolet militaire – qu'on lui avait remis deux jours plus tôt et qu'il semblait avoir oublié

de rendre – glissé dans son pantalon derrière son dos. Et sans mentionner – pour sa part, il le faisait rarement – un couteau d'urgence, petit mais remarquablement affûté, soigneusement caché dans une de ses bottes. Il considéra que ces détails, qui jusqu'ici méritaient à peine qu'on s'y intéressât, venaient d'acquérir une relative importance, étant donné qu'il semblait maintenant avoir affaire à un fou en proie à des hallucinations bizarres.

Ferbin reposa la bouteille et laissa tomber son quignon de pain, puis il appuya la tête en arrière contre le mur en ruine, comme s'il regardait à travers le feuillage du buisson dans lequel il avait insisté pour qu'ils se cachent avant de mettre fin à son jeûne.

— Même toi, tu ne me crois pas ! s'écria-t-il d'une voix désespérée.

Il se prit le visage dans les mains et se mit à sangloter.

Choubris fut sidéré. Il n'avait jamais vu le prince pleurer comme ça, en tout cas pas quand il était sobre – car tout le monde savait que la boisson augmentait la pression hydrographique dans le corps, repoussant ainsi tous les fluides concernés à travers les divers orifices disponibles, et que, par conséquent, cela ne comptait pas.

Il devrait essayer de le réconforter d'une façon ou d'une autre. Il n'avait peut-être pas bien compris. Il allait tenter d'éclaircir cette affaire.

— Seigneur, vous voulez vraiment dire que… (là, il jeta lui aussi un regard aux alentours, comme s'il craignait que quelqu'un ne l'entende)… que tyl Loesp, le meilleur ami de votre père, le gantelet de sa main, le fil même de son épée et tout ça, l'a *assassiné* ?

Le dernier mot avait été murmuré.

Ferbin se tourna vers lui avec une telle expression de fureur et de désespoir que Choubris eut un mouvement de recul.

— Il a plongé son ignoble poignet dans la poitrine de mon père et il a vidé de sa force vitale son cœur encore palpitant ! dit Ferbin d'une voix comme jamais il n'en avait eu, suffocante, rauque et sauvage. (Le prince reprit son souffle, d'une aspiration effroyablement hésitante, comme si chaque molécule

d'air hésitait dans sa bouche avant de se précipiter en rugissant dans sa poitrine.) Je l'ai vu aussi clairement que je te vois, Choubris. (Il secoua la tête, les yeux emplis de larmes et les lèvres tordues dans un rictus.) Et si je pouvais le chasser de mon esprit, si je pouvais me persuader que je me suis trompé, ou que j'étais drogué, ou que c'était une hallucination ou un rêve, alors, par Dieu, je sauterais de tout cœur sur l'occasion. Je préférerais mille fois être tranquillement fou et avoir imaginé tout ça que de savoir que ma détresse vient du seul chagrin d'avoir vu *ce qui s'est vraiment passé* !

Il avait rugi cette dernière phrase au visage de son domestique, en l'agrippant par le col.

Choubris mit une main derrière son dos, non seulement pour ne pas tomber à la renverse mais aussi pour pouvoir attraper plus facilement son pistolet en cas de besoin. Mais les traits du visage de son maître se détendirent, et le prince sembla près de s'effondrer. Il posa les mains sur les épaules de Choubris et blottit sa tête contre lui.

— Ah, Choubris ! Si toi, tu ne me crois pas, alors qui donc me croira ?

Choubris sentit la chaleur de son visage contre sa poitrine, et sa chemise devint humide. Il leva la main comme pour caresser la tête du prince, mais se ravisa en pensant que ce geste ressemblait trop à celui qu'on aurait avec une femme ou un enfant. Il était secoué. Même dans ses moments d'ivresse les plus pathétiques ou vociférants, le prince n'avait jamais eu l'air aussi ému, aussi affecté, aussi désemparé par quoi que ce soit. Ni par la mort de son frère aîné, ni par la perte au jeu d'une monture favorite, ni par le fait que son père le considérait comme un abruti et un vaurien…

— Seigneur, dit Choubris en prenant le prince par les épaules pour le redresser. C'est plus que je ne peux absorber en une séance.

Moi aussi, je préférerais penser que mon cher maître est fou plutôt que d'envisager la possibilité que ce qu'il dit est vrai, car si c'est le cas – par Dieu –, nous sommes à mi-chemin de la folie, et les cieux eux-mêmes pourraient tomber à présent sur nos têtes sans que cela augmente le désastre ou l'incrédulité.

Ferbin avait les lèvres tremblantes, et il se les mordait comme un enfant qui se retient de pleurer. En lui tapotant la main, Choubris ajouta :

— Je vais vous dire ce que j'ai entendu, des informations diverses mais cohérentes, provenant de différents militaires sans malice, et que j'ai également vues sur des bulletins de l'armée. On pourrait dire qu'il s'agit en quelque sorte de la version officielle et autorisée. Peut-être qu'en les entendant, vous trouverez un compromis avec cette fièvre qui s'est emparée de votre pauvre cerveau.

Ferbin eut un petit rire amer et redressa la tête en sanglotant, alors même qu'il semblait sourire. Il porta la gourde de vin à ses lèvres, mais il la laissa aussitôt tomber à terre.

— Passe-moi l'eau. Je vais prier pour qu'une carcasse en amont l'ait polluée, si bien que je pourrai m'empoisonner par la bouche tandis que tu déverseras tes nouvelles dans mon oreille. Ce sera une bonne chose de faite !

Choubris s'éclaircit la gorge pour dissimuler sa stupéfaction. C'était un fait sans précédent… Ferbin jetant une bouteille avant de l'avoir vidée. Pas de doute, il était complètement fou.

— Très bien, seigneur. On dit que le roi est mort de sa blessure – une balle qui l'a touché au côté droit.

— Ça n'est pas trop faux pour l'instant. Sa blessure était bien à droite.

— Sa mort a été douce et solennelle, et plusieurs témoins y ont assisté, à moins d'une heure de chevauchée d'ici, dans une vieille fabrique qui a brûlé depuis.

— C'est eux. C'est eux qui l'ont brûlée. (Ferbin renifla sa manche.) Et ils ont bien failli me brûler avec. (Il secoua la tête.) J'en viens presque à me dire que ça aurait mieux valu pour moi, conclut-il en même temps que Choubris ajoutait :

— Les témoins de sa mort étaient tyl Loesp, l'Exaltine Chasque, le général…

— Quoi ? s'exclama Ferbin avec colère. Chasque n'était pas là ! Tout ce que mon père avait à son côté, c'était un pauvre diable de prêtre de campagne – et même lui a été tué par tyl Loesp ! Il lui a fait sauter la cervelle !

— Il y avait également les docteurs Gillews et Tareah et…

— Gillews, l'interrompit Ferbin, seulement Gillews, et aussi son assistant – encore une victime du pistolet de tyl Loesp.

— Et aussi le général – je vous demande pardon, à présent le maréchal Werreber, et plusieurs membres de son état-maj…

— Mensonges ! Un tissu de mensonges ! Ils n'y étaient pas !

— On dit qu'ils y étaient, seigneur. Et que le roi a ordonné qu'on exécute tous les Deldeynes prisonniers. Mais il est vrai, je vous le concède, que d'autres disent que ce sont les troupes elles-mêmes qui ont entrepris cette triste besogne en apprenant la mort de votre père, saisies d'une rage de vengeance. Je vous accorde que ce point n'est pas encore clairement établi.

— Et quand il le sera, ce sera à l'avantage de tyl Loesp et de ses ignobles complices. (Ferbin secoua la tête.) Mon père n'a pas ordonné un tel crime, qui ne lui fait pas honneur. Il était destiné à ternir sa réputation avant même qu'il ne soit mis en terre. Ce sont des mensonges, Choubris, des mensonges. (Il secoua encore une fois la tête.) Rien que des mensonges.

— L'armée entière croit que c'est la vérité, seigneur. Tout comme le palais, j'imagine, et tous ceux qui savent lire ou écouter, à Pourl et dans le royaume tout entier, aussi vite que les fils du télégraphe ou les bêtes volantes ou je ne sais quels autres messagers inférieurs peuvent transporter les nouvelles.

— N'empêche, dit amèrement Ferbin, même si j'étais le seul à savoir ce qui s'est passé, je continue bel et bien de le savoir.

Choubris se gratta une oreille.

— Si le monde entier pense différemment, seigneur, est-ce bien raisonnable ?

Ferbin fixa son serviteur droit dans les yeux, d'un regard déconcertant.

— Et que voudrais-tu que je fasse, Choubris ?

— Hein ? Heu, eh bien… rentrer avec moi au palais et devenir roi !

— Et sans que je me retrouve fusillé comme imposteur ?

— Un imposteur, seigneur ?

— Je t'en prie, éclaire-moi : quel est mon statut d'après cette version officielle des événements ?

— Ma foi, oui, vous avez raison, on vous tient pour mort, mais… certainement… quand on verra votre personne…

— Je ne serai pas tué dès qu'on m'apercevra ?

— Pourquoi vous tuer ?

— Parce que je ne sais pas qui fait partie de cette traîtrise et qui est en dehors ! Ceux que j'ai vus à la mort de mon père, oui, leur culpabilité ne fait aucun doute. Mais les autres ? Chasque ? Werreber ? Étaient-ils au courant ? Ont-ils déclaré qu'ils étaient présents à cette mort fictive et paisible uniquement pour aider à corroborer les circonstances que leur ont rapportées ceux qui ont commis le crime ? Ne soupçonnent-ils donc rien ? Ou quelque chose ? Ou tout ? Faisaient-ils partie du complot dès le début, chacun d'eux ? Tyl Loesp est coupable, et personne n'était plus proche de mon père. Qui d'autre pourrait ne pas être coupable ? Dis-moi : n'as-tu pas entendu des mises en garde contre d'éventuels espions, des saboteurs et des francs-tireurs ?

— Oui, seigneur, quelques-unes.

— As-tu entendu donner des ordres stricts concernant des individus qui apparaîtraient soudain sur le grand champ de bataille, avec une apparence d'autorité ?

— Ma foi, oui, seigneur, tout récemment, mais…

— Ce qui veut dire que je serai fait prisonnier, et fusillé. Certainement dans le dos, j'imagine, pour qu'ils puissent dire que j'avais tenté de m'échapper. Ou crois-tu que ce genre de chose n'arrive jamais, que ce soit dans l'armée ou la milice ?

— Ils…

— Et quand bien même j'arriverais à rejoindre le palais, ce serait la même chose. Combien de temps réussirais-je à survivre ? Juste le temps de pouvoir dire la vérité devant suffisamment de gens pour qu'elle éclate au grand jour ? Je ne crois pas. Le temps suffisant pour défier tyl Loesp, ou obliger ce misérable à avouer ? Au-delà de tout doute possible ? Au-delà de la tombe, plutôt. (Il secoua la tête.) Non, j'y ai longuement réfléchi depuis hier, et je vois très clairement les mérites des diverses confrontations possibles, mais je connais aussi mes instincts, et ils ne m'ont jamais trahi dans le passé.

C'était exact. Les instincts de Ferbin lui avaient toujours conseillé de fuir les ennuis ou les conflits potentiels – les bagarreurs, les créanciers, les pères indignés de filles déshonorées – et quel que soit le refuge qu'il trouvait – un

bordel discret, un pavillon de chasse à bonne distance, ou le palais lui-même –, son intuition se révélait invariablement correcte.

— De toute façon, seigneur, vous ne pouvez pas rester éternellement caché ici.

— Je le sais bien. Et par ailleurs, je ne suis pas du genre à me frotter aux tyl Loesp de ce monde. Je sais qu'ils sont beaucoup plus rusés que moi, et qu'ils ont une grande facilité à devenir brutaux.

— Eh bien, Dieu sait que je ne suis pas non plus de ce genre, seigneur.

— Il faut que je m'échappe, Choubris.

— Vous échapper, seigneur ?

— Absolument, m'échapper. M'échapper très loin d'ici, trouver refuge et secours auprès d'une des deux personnes auxquelles je n'aurais jamais imaginé devoir quémander une faveur aussi dégradante. J'imagine que je devrais être reconnaissant d'avoir au moins le choix, ou disons deux chances.

— Et qui sont-elles, seigneur, si je peux me permettre ?

— Il faut d'abord nous rendre dans une Tour équipée pour les voyages – j'ai une idée pour ce qui est d'obtenir les documents nécessaires, dit Ferbin qui semblait presque se parler à lui-même. Ensuite, nous nous ferons transporter à la Surface et nous prendrons un vaisseau à travers les étoiles pour rejoindre Xide Hyrlis, qui est à présent un général au service des Nariscenes. Il pourrait défendre notre cause au nom de l'affection qui le liait à mon père, et s'il ne le peut pas, il pourra au moins nous indiquer comment retrouver… Djan. (La voix de Ferbin parut soudain empreinte de lassitude.) La fille d'Anaplia. Qui a été élevée pour être digne d'épouser un prince, et qui s'est retrouvée offerte en dot à ce bâtard d'empire aliène qui se donne le nom de Culture.

4

En transit

Utaltifuhl, le Grand Zamerin de Sursamen-Nariscene, chargé de veiller sur l'ensemble des intérêts des Nariscenes sur la planète ainsi que dans son système solaire, et qui, par conséquent – conformément aux termes du mandat détenu par les Nariscenes sous les auspices du Conseil Général Galactique –, était ce qui se rapprochait le plus d'un dirigeant absolu dans les deux secteurs, commençait tout juste le long voyage qui l'amènerait à la 3 044e Grande Ponte de la Reine Éternelle sur la lointaine planète d'origine de son espèce lorsqu'il croisa la directrice générale de la Mission Stratégique de Morthanveld au sein de l'Épine Hulienne Tertiaire – qui effectuait une visite de courtoisie dans la modeste, mais bien sûr très influente ambassade de Morthanveld sur Sursamen – dans le Troisième Terminal Équatorial de Transit, loin au-dessus de la sombre Surface grêlée de vert de Sursamen.

Les Nariscenes étaient insectiles ; le Zamerin possédait six membres et une carapace de kératine. Son corps foncé, articulé en cinq segments et mesurant un peu moins de cent cinquante centimètres de long (sans compter les antennes, et une fois les mandibules rétractées), était incrusté de gemmes implantées, de veinules de métal précieux, d'adjonctions sensorielles, de multiples holoprojecteurs affichant les nombreuses médailles, distinctions et décorations qu'il avait accumulées au fil des années, et d'une variété d'armes légères dont la plupart jouaient un simple rôle de cérémonie.

Le Grand Zamerin était accompagné d'un essaim de congénères, tous vêtus d'une façon un peu moins impressionnante et plus petits que lui. De plus, ils étaient, si c'est bien le mot qui convient, des neutres. Ils avaient tendance

à se déplacer au travers des fibres tendues dans l'espace caverneux du terminal de transit en formant une sorte de flèche, dont la pointe était le Grand Zamerin.

Les Morthanveldes appartenaient à une espèce aquatique spiniforme. La directrice générale était une sphère d'un mètre de diamètre à l'aspect laiteux, hérissée de centaines d'épines de différentes grosseurs et de diverses couleurs pastel largement réparties à travers le spectre. Pour l'instant, la plupart de ses épines étaient enroulées ou rabattues en arrière, ce qui lui donnait un aspect compact et aérodynamique. Elle transportait son propre environnement dans une enveloppe scintillante de membranes et de champs bleu argenté contenant son échantillonnage de fluides océaniques. Quelques petits torques, bracelets et anneaux entouraient ses épines. Elle était accompagnée d'un trio d'assistants plus solidement bâtis qui transportaient un tel équipement qu'on eût dit qu'ils étaient en armure.

Le terminal de transit était un environnement à microgravité et sous faible pression, dans une atmosphère d'oxygène et d'azote maintenue à une température agréable. Son écheveau de fibres de maintien vital était codé par couleur, odeur, texture et divers autres marqueurs permettant à ceux qui pourraient en avoir besoin de les identifier facilement. Il suffisait de repérer dans cet immense filet le filament approprié et de s'y attacher pour recevoir ce dont on avait besoin pour survivre : oxygène, chlore, eau salée ou autre chose encore. Le système ne pouvait satisfaire toutes les formes de vie connues sans exiger d'elles le port d'un masque ou d'une combinaison de protection, mais c'était le meilleur compromis que les constructeurs nariscenes aient accepté de mettre en place.

— DG Shoum ! Ma bonne amie ! Je suis heureux qu'il ait été possible à nos chemins de se croiser !

Le langage du Grand Zamerin consistait en cliquètements de mandibules et, à l'occasion, de projections de phéromones. La directrice générale comprenait assez bien le nariscene sans devoir recourir à des aides artificielles, mais elle se référait quand même à un anneau de traduction neurologiquement câblé pour être certaine de ce qui se disait. Pour sa part, le

Grand Zamerin, comme la plupart des Nariscenes, évitait les langages aliènes à la fois par principe et par commodité, et se reposait donc entièrement sur ses propres modules de traduction pour comprendre la réponse de la directrice générale.

— Grand Zamerin, c'est toujours un plaisir.

Ils échangèrent cérémonieusement quelques jets de parfum et de molécules d'eau que les membres de leurs entourages respectifs recueillirent soigneusement, autant par politesse qu'à des fins d'archivage.

— Utli, dit la Directrice Générale Shoum en revenant au style informel et en flottant près du Nariscene.

Elle tendit une épine multiple, que le Grand Zamerin saisit avec sa jambe antérieure en faisant cliqueter ses mandibules de plaisir. Il tourna la tête et dit à ses assistants :

— Allez jouer ailleurs, les enfants.

Il projeta vers eux un petit nuage de son parfum personnel, un mélange signifiant affection et réconfort. Une onde colorée parcourut les épines de Shoum tandis qu'elle donnait une instruction similaire à son escorte. Elle ajusta son torque de communication sur le mode intime, avec toutefois une veille d'interruption de niveau moyen.

Les deux administrateurs s'éloignèrent en flottant lentement à travers le réseau de fibres environnementales, vers une immense fenêtre circulaire qui donnait sur la Surface de la planète.

— Vous vous portez bien ? demanda Shoum.

— Extraordinairement bien ! répondit le Grand Zamerin. Nous sommes rempli de joie d'être invité à assister à la Grande Ponte de notre chère Reine Éternelle.

— Comme c'est merveilleux. Êtes-vous en lice pour les droits d'accouplement ?

— Nous ? Moi ? Entrer en lice pour l'accouplement ? (Les mandibules du Grand Zamerin cliquetèrent si rapidement qu'elles en bourdonnaient presque, indiquant l'hilarité.) Non, pour rien au monde ! L'exigence de spécification… (oups/désolé ! signala le traducteur, qui se dépêcha de reprendre le fil)… la palette génotypale exigée par le Collège

Impérial de Procréation était bien en dehors de notre propre inclination. Je ne crois pas que notre famille ait même soumis une offre. Et de toute façon, le préavis a été cette fois-ci très généreux : si nous avions voulu participer, nous aurions produit tout spécialement un beau spécimen bien baraqué pour notre chère Reine. Non, non ; tout l'honneur réside dans le fait de pouvoir y assister.

— Et l'heureux père meurt, à ce que je comprends.

— Oui, bien sûr ! Alors là, on peut vraiment parler d'un grand honneur.

Ils approchaient d'un immense hublot placé dans la partie inférieure du terminal, permettant de voir Sursamen dans toute sa sombre splendeur. Le Grand Zamerin dressa ses antennes, comme éperdu d'admiration devant cette vue, ce qui n'était pas le cas.

— Nous avions une telle prééminence, autrefois, poursuivit-il. (Et le traducteur, sinon les propres processus de Shoum, détecta une note de tristesse mêlée à la fierté. Utli indiqua l'une de ses petites holobabioles.) Vous voyez, celle-ci ? Elle indique que notre famille a fourni un Géniteur d'espèce au cours des trente-six dernières générations. Mais c'était il y a précisément trente-six générations, et à moins d'un miracle, je crains bien de perdre cette décoration dans l'année standard qui vient, quand la nouvelle génération va éclore.

— Vous pouvez encore espérer.

— L'espoir est tout ce qui me reste. Le cours du temps s'écarte de la façon d'être de ma famille. Nous sommes à contrevent. D'autres parfums submergent les nôtres.

Le traducteur signala une analogie imparfaite.

— Et vous êtes obligé d'y assister ?

La tête d'Utli exprima l'équivalent d'un haussement d'épaules.

— En principe. Refuser l'invitation est passible de la peine de mort, mais c'est uniquement pour la forme, en fait. (Il s'interrompit un instant.) Ce n'est pas qu'elle ne soit jamais appliquée, elle l'a déjà été. Mais dans de telles occasions, c'est généralement un prétexte. Les intrigues de la Cour, parfaitement horribles.

Le Grand Zamerin éclata de rire.

— Vous pensez vous absenter longtemps ? demanda Shoum alors qu'ils atteignaient l'immense fenêtre.

— Une année standard, à peu près. Il vaut mieux rester quelque temps à la Cour, au cas où ils oublieraient qui nous sommes. Pour permettre au parfum de la famille de les imprégner un peu, vous voyez ? Prendre aussi quelques jours de vacances pour revoir les vieux terriers familiaux. Quelques limites de voisinage à redéfinir. Peut-être même un parvenu ou deux à combattre et à dévorer.

— C'est un programme qui semble intéressant.

— Parfaitement assommant ! C'est bien parce que cette affaire de Ponte nous oblige à y retourner.

— J'imagine que c'est une expérience unique dans une vie.

— Et c'est la dernière pour le père ! Ha ! Ha !

— Ma foi, on va vous regretter, j'en suis sûre.

— Moi aussi. Pendant notre absence, les affaires seront gérées par des parents à moi, le clan Girgetioni, qui sont mornement compétents. Je le dis car cela pourrait les flatter. Ma famille a toujours été convaincue que s'il est absolument nécessaire d'abandonner un moment ses responsabilités, il faut toujours trouver des remplaçants tels qu'à votre retour, vous soyez accueilli avec un enthousiasme sincère. Ha ! Ha ! (Les tiges oculaires d'Utli s'agitèrent comme sous une forte brise, exprimant l'humour.) Mais je plaisante. Le clan Girgetioni fait honneur à l'espèce nariscene. J'ai personnellement confié au moins incompétent de mes neveux le poste de Zamerin intérimaire. J'ai la plus grande confiance en lui ainsi que dans les autres.

— Et comment vont les affaires ? demanda Shoum. Je veux dire dans Sursamen ?

— Elles sont calmes.

— Simplement « calmes » ? demanda Shoum amusée.

— D'une façon générale. Pas un couinement, pas une seule molécule depuis des siècles de la part du Dieu-monstre installé dans la cave.

— Toujours rassurant.

— Toujours rassurant, acquiesça Utli. Ah, bien sûr, l'effroyable saga des débats du Comité pour l'Utilisation Future du Troisième Niveau continue de se dérouler telle une toile de fond cosmique, même si elle pourrait bien être un jour balayée par quelque cataclysme ou Grand Événement Concluant… encore que le comité en question semble capable d'aller bien au-delà, et même de redéfinir le terme « À Perpétuité » pour les entités qui auront l'infortune d'être encore présentes à ce moment-là. (La forme du corps du Grand Zamerin et son odeur indiquèrent l'exaspération.) Les Prélasseurs continuent de le vouloir pour eux, les Cumuloformes prétendent toujours qu'on le leur a promis il y a bien longtemps. Chaque camp en est venu à mépriser cordialement l'autre, même si je suis prêt à jurer sur mon existence que nous les méprisons tous les deux six fois plus.

« Les Nageurs du N12, peut-être inspirés par l'enthousiasme avec lequel les Cumuloformes et les Prélasseurs s'adonnent à leur différend, ont propagé à tous vents une trace odorante concernant la vague possibilité qu'un jour, qui sait, si nous n'y voyons pas d'inconvénient, si personne d'autre n'a d'objection, ils pourraient prendre possession du Quatorzième.

« Les Vésiculaires du… (Utli s'interrompit un instant pour vérifier)… Onzième ont annoncé il y a quelque temps leur intention d'émigrer, en masse, sur Jiluence, qui se trouve quelque part dans la Pincée de Kuertile et qui serait d'après eux une de leurs planètes ancestrales. Mais c'était il y a déjà quelques vingtaines de jours, et nous n'en avons plus entendu parler depuis. Probablement un caprice passager. Ou de l'art. Ils font une certaine confusion entre les termes. Nous aussi, ils nous plongent dans la confusion. C'est peut-être délibéré. Il est possible que cela vienne d'une trop longue association avec les Octes, qui sont particulièrement adeptes de la pensée latérale mais qui semblent incapables de s'exprimer autrement que latéralement. S'il y avait un concours de l'espèce galactique la moins traduisible, les Octes l'emporteraient à chaque cycle. Évidemment, leur discours de remerciement serait un charabia incompréhensible. Quoi d'autre encore ?

Un instant, l'attitude d'Utli dénota un mélange d'amusement et de résignation, pour revenir aussitôt à l'exaspération teintée d'agacement.

— Ah, oui, poursuivit-il, en parlant des Octes, qui se font appeler les Héritiers… Ils ont trouvé le moyen de se mettre à dos les Aultridias – dont la réputation n'est plus à faire, etc. – par je ne sais quelle machination tordue. Nous avons écouté leurs doléances avant de partir, mais toute cette affaire paraît lamentablement banale. Des guerres tribales entre indigènes sur des niveaux dépotoirs. Il est fort possible que les Octes s'y soient immiscés. Pour mon malheur, je dirige le seul monde où les Octes locaux soient incapables de laisser les gens en paix. Mais comme ils ne semblent pas avoir transféré de technologie à leurs protégés barbares en question, nous n'avons pas de prétexte pour intervenir dans l'immédiat. C'est indiciblement agaçant. Ils – je veux parler des Octes et de ces horribles grouilloformes – ont refusé d'écouter nos propositions initiales de médiation, et pour parler franchement, nous étions trop occupé à nos préparatifs de départ pour avoir la patience d'insister. Une tempête dans un sac d'œufs. Si cela vous dit de renifler un peu autour de ce problème, sentez-vous libre de le faire. Ils pourraient vous écouter. Mais j'insiste sur le « pourraient ». Tenez-vous prête à déployer l'éventail complet de vos tendances masochistes.

La directrice générale s'autorisa une onde d'amusement à travers le corps.

— Eh bien, donc. Sursamen va vous manquer ?

— Comme un membre en moins, acquiesça le Grand Zamerin. (Il pointa ses tiges oculaires vers le hublot. Ils contemplèrent tous deux la planète un long moment, puis il dit :) Et vous ? Vous et votre famille, groupe, je ne sais – ils se portent bien ?

— Tous vont bien.

— Et vous comptez rester longtemps ici ?

— Aussi longtemps que je le pourrai sans trop perturber notre ambassade, répondit la directrice générale. Je passe mon temps à leur dire que j'ai simplement plaisir à visiter Sursamen, mais je crois qu'ils me soupçonnent d'avoir un but caché, et leur

hypothèse favorite est que je cherche quelque chose à leur reprocher dans leur conduite. (Elle afficha de l'amusement, puis une attitude plus officielle.) C'est une simple visite de courtoisie, Utli, rien de plus. Mais c'est un fait que je chercherai tous les prétextes possibles pour prolonger ma visite au-delà du strict minimum, rien que pour le plaisir d'être dans cet endroit merveilleux.

— Nous pourrions être persuadés de lui reconnaître une certaine beauté tavelée et profondément enfouie, reconnut Utli en émettant un petit nuage parfumé indiquant une affection retenue.

La Directrice Générale morthanvelde Shoum, enfant-libre de Meast, nid de Zuevelous, domaine de T'leish, de Gavantille Prime, Plyir, regarda ce monde immense, sombre et encore un peu mystérieux qui emplissait la vue depuis le terminal de transit.

Sursamen était un Monde Gigogne.

Monde Gigogne. Encore maintenant, ce simple mot la faisait frissonner au plus profond de son être.

« Sursamen – un Monde Gigogne Arithmétique en orbite autour de l'étoile Mésériphine dans l'Épine Hulienne Tertiaire. » Elle pouvait encore voir les glyphes onduler à la surface de son tapis d'instruction à l'école.

Elle avait travaillé dur pour se trouver ici. Elle avait consacré sa vie – par l'étude, l'application, la diligence et une dose non négligeable de psychologie appliquée – à faire en sorte que Sursamen devienne un jour une part importante de son existence. En un sens, n'importe quel Monde Gigogne aurait fait l'affaire, mais c'était celui-ci qui avait été à l'origine de son enchantement, et il représentait pour elle beaucoup plus que le monde en soi. Par une certaine ironie des choses, la force même de sa vocation lui avait fait dépasser son but ; ses ambitions l'avaient menée trop loin, si bien qu'elle avait maintenant sous sa responsabilité les intérêts morthanveldes dans l'ensemble de ce long fleuve d'étoiles qu'on appelle l'Épine Hulienne Tertiaire, et non pas simplement dans le système solaire de Mésériphine qui contenait cette merveille énigmatique qu'était Sursamen. Le

résultat était qu'elle passait ici beaucoup moins de temps qu'elle ne l'aurait souhaité.

La faible lueur verdâtre du Cratère de Gazan-g'ya éclairait son corps et celui du Grand Zamerin, une douce lumière qui gagnait lentement en intensité à mesure que Sursamen présentait une plus grande partie de ce vaste cratère aux rayons de l'étoile Mésériphine.

Sursamen collectionnait les adjectifs comme les planètes ordinaires collectionnent des lunes. Elle était Arithmétique, elle était Tavelée, elle était Disputée, elle était Multiplement Habitée, et elle était Divinisée.

Les Mondes Gigognes eux-mêmes avaient accumulé toute une variété de noms au fil des âges : Mondes-Boucliers, Mondes Creux, Mondes-Machines, Mondes du Voile. Mondes-Massacres.

Les Mondes Gigognes avaient été construits par une espèce appelée les Involucrae, ou encore le Voile, près d'un milliard d'années auparavant. Tous étaient en orbite autour d'étoiles stables de la série principale, à des distances variables selon la configuration des autres planètes naturelles du système, mais généralement entre deux cents et cinq cents millions de kilomètres. Inutilisés depuis longtemps et laissés à l'abandon, ils s'étaient progressivement écartés de leur position allouée à l'origine, ainsi que leurs étoiles. Il y avait eu au départ quelque quatre mille Mondes Gigognes. On pensait généralement que le nombre exact était 4 096, puisque c'était une puissance de deux et par conséquent – de l'avis général, mais pas unanime –, ce qui se rapprochait le plus d'un chiffre rond. Mais personne n'en était sûr. On ne pouvait pas interroger les constructeurs, les Involucrae, car ils avaient disparu moins d'un million d'années après avoir terminé leur dernier Monde Gigogne.

Ces planètes artificielles colossales avaient été espacées de façon régulière à la périphérie de la Galaxie, formant ainsi un filet pointillé entourant le grand tourbillon d'étoiles. Depuis lors, près d'un milliard d'années de déplacement gravitationnel les avait dispersées dans un désordre apparent ; certaines s'étaient retrouvées éjectées de la Galaxie tandis que d'autres avaient rejoint le centre, où quelques-unes étaient restées et

d'autres étaient reparties, parfois pour être avalées par des trous noirs. Mais en se servant d'une bonne carte stellaire dynamique, on pouvait entrer les positions de celles qui existaient encore et remonter huit cents millions d'années en arrière pour voir où tout avait commencé.

Ce nombre de quatre mille et quelques était maintenant réduit à un peu plus de douze cents, principalement parce qu'une espèce appelée les Ilnes avait consacré quelques millions d'années à détruire tous les Mondes Gigognes qu'elle pouvait trouver, et personne n'avait voulu – ou pu – les en empêcher. Quant à savoir précisément pourquoi, personne n'en était certain, et là encore, les Ilnes n'étaient plus là pour le dire. Eux aussi avaient disparu de la scène galactique, laissant derrière eux pour seul monument durable une série d'immenses nuages de débris dispersés à travers la Galaxie, et également – là où leur dévastation n'avait pas été complète – des Mondes Gigognes brisés et effondrés, des carcasses comprimées et recroquevillées.

Les Mondes Gigognes étaient essentiellement creux. Chacun possédait un noyau métallique solide de quatorze cents kilomètres de diamètre. Autour de ce noyau étaient disposées une succession d'enveloppes sphériques concentriques soutenues par plus d'un million de tours massives, légèrement plus étroites au sommet qu'à la base mais ne mesurant jamais moins de quatorze cents mètres de diamètre. L'enveloppe externe constituait la Surface. Même leur matériau était resté une énigme – en tout cas, pour nombre de civilisations Impliquées – pendant près de cinq cents millions d'années, jusqu'à ce qu'on finisse par en comprendre toutes les propriétés. Mais dès le début, il avait été évident qu'il avait une résistance immense, et qu'il était imperméable à toute forme de radiation.

Dans un Monde Gigogne Arithmétique, les niveaux étaient régulièrement espacés avec un intervalle de quatorze cents kilomètres. Les Mondes Gigognes Exponentiels ou Incrémentaux avaient davantage de niveaux près du noyau et de moins en moins en s'en éloignant, la distance entre niveaux s'accroissant selon un ratio logarithmique parmi un nombre limité de valeurs possibles. Les Mondes Gigognes Arithmétiques

possédaient systématiquement quinze surfaces intérieures et mesuraient quarante-cinq mille kilomètres de diamètre extérieur. Les Mondes Gigognes Incrémentaux, qui représentaient quelque douze pour cent des survivants, étaient plus variés. La catégorie la plus imposante mesurait presque quatre-vingt mille kilomètres.

Ces planètes avaient été des machines. En fait, elles avaient toutes fait partie d'un même immense mécanisme. Leurs parties creuses avaient été remplies, ou peut-être avaient-elles été sur le point de l'être (encore une fois, personne ne pouvait être certain que l'opération avait été réalisée), d'une sorte de superfluide transformant chacune d'elles en un projecteur de champ colossal, dans le but d'établir un champ de force ou un bouclier autour de la Galaxie entière.

Quant à savoir pourquoi cela avait été jugé nécessaire, ou même souhaitable, il n'y avait aucune réponse, bien que la question ait occupé les savants et les experts pendant des millions d'années.

Étant donné que les bâtisseurs d'origine étaient partis, que ceux qui avaient attaqué les mondes semblaient eux aussi avoir disparu pour toujours, et que le fameux superfluide était également absent, laissant ces vastes espaces internes reliés par les Tours de support – elles-mêmes creuses, bien que contenant des armatures de renforcement structurel et percées de portails de différentes tailles permettant d'accéder à chacun des niveaux –, il n'avait pas fallu longtemps à tout un assortiment d'espèces entreprenantes pour comprendre qu'un Monde Gigogne abandonné constituerait un vaste habitat préfabriqué et quasiment invulnérable, moyennant quelques modifications mineures.

Des gaz, des fluides – particulièrement de l'eau – et des solides pouvaient être pompés ou transportés pour remplir tout ou partie des espaces entre les niveaux, et des « étoiles » intérieures artificielles pouvaient être accrochées au plafond de chaque niveau, telles de gigantesques lampes. Diverses espèces aventureuses entreprirent d'explorer les Mondes Gigognes les plus proches d'elles, et se heurtèrent presque aussitôt au problème qui allait profondément contrarier et retarder leur

aménagement pendant les quelques millions d'années suivantes, et même, par intermittence, au-delà : les Mondes Gigognes pouvaient être mortels.

On ne savait toujours pas vraiment à ce jour si les mécanismes de défense qui tuaient les explorateurs et détruisaient leurs vaisseaux avaient été laissés derrière eux par les bâtisseurs d'origine, ou bien par ceux qui semblaient avoir consacré leur existence à détruire ces gigantesques artefacts. Mais que ce soit le Voile ou les Ilnes – ou même les deux, comme on commençait à le penser généralement – qui aient légué ce mortel héritage, le principal facteur limitant l'utilisation des Mondes Gigognes comme habitat était simplement la difficulté de les rendre sûrs.

Beaucoup de gens étaient morts pour développer les techniques permettant de sécuriser un Monde Gigogne, et les mêmes leçons devaient être réapprises par chaque civilisation concurrente, car le pouvoir et l'influence dont bénéficiait un groupe capable d'exploiter avec succès un Monde Gigogne étaient tels que ces techniques restaient des secrets jalousement gardés. Il avait fallu qu'une civilisation Altruiste – exaspérée et horrifiée par un tel égoïsme et de telles pertes d'existences – intervienne, développe certaines des techniques, en vole d'autres, et les diffuse enfin à tout le monde.

Bien sûr, un comportement aussi peu sportif lui avait valu d'être copieusement honnie. Mais ses actions et la position qu'elle avait adoptée avaient été approuvées, et même récompensées, par différentes institutions galactiques, et la Culture, bien que très distante dans le temps de ces créatures Sublimées depuis des millions d'années, avait toujours affirmé posséder une sorte de parenté par l'exemple avec elles.

Les civilisations spécialisées dans cette activité de sécurisation des Mondes Gigognes, et qui devenaient de fait propriétaires de leur intérieur, prirent le nom de Pourvoyeurs. Le cas de Sursamen était inhabituel, car deux espèces – les Octes (qui affirmaient descendre en droite ligne des Involucrae depuis longtemps disparus, et qui s'étaient donc attribué le nom d'Héritiers) et les Aultridias (une espèce dont la provenance pourrait être qualifiée de mal perçue) – y étaient arrivées en

même temps et s'étaient mises au travail. L'autre aspect inhabituel était qu'aucune des deux espèces n'avait réussi à l'emporter clairement dans le conflit qui avait suivi, le seul point positif étant que ce différend était resté limité à Sursamen. La situation dans ce monde avait fini par se stabiliser quand les deux espèces s'étaient vu accorder la garde conjointe des Tours d'accès de Sursamen par le Conseil Général Galactique, tout récemment créé. Il est important toutefois de noter qu'aucune clause n'interdisait à l'une ou l'autre de chercher à accroître son influence à l'avenir.

Les Nariscenes avaient obtenu l'exclusivité des droits d'habitation de la Surface ainsi que la direction globale de la planète, à laquelle ils prétendaient depuis longtemps, même s'ils devaient déférer en dernier ressort aux Morthanveldes car le système et la planète se trouvaient dans leur sphère d'influence.

Ainsi donc, Sursamen avait été colonisée, d'où son statut d'Habitée, et par une variété d'espèces, ce qui lui valait le préfixe de « Multiplement ». Les orifices percés dans les Tours de support, qui auraient pu laisser s'écouler des liquides ou des gaz dans les niveaux inférieurs, avaient été bouchés ; certains de façon définitive, et d'autres à l'aide de systèmes de sas permettant d'entrer et de sortir en toute sécurité, tandis que des mécanismes de transport avaient été installés à l'intérieur des immenses Tours creuses pour permettre de se déplacer entre les différents niveaux et d'accéder à la Surface. Au fil des millions d'années d'occupation, toutes sortes de matériaux solides, liquides et gazeux avaient été mis en place. En parallèle, des créatures, espèces, groupes d'espèces et écosystèmes avaient été importés par les Octes et les Aultridias, généralement moyennant paiement sous une forme ou sous une autre, parfois à la demande des gens concernés, mais le plus souvent à la demande d'autres parties intéressées.

On avait mis en place des étoiles intérieures. Il s'agissait de sources d'énergie thermonucléaire, de minuscules soleils, mais qui présentaient la particularité bien commode d'être antigravifiques, de sorte qu'elles restaient collées au plafond de chaque niveau. Elles se répartissaient entre Fixétoiles et

Roulétoiles, les premières restant immobiles tandis que les autres se déplaçaient dans le ciel en suivant des trajectoires prédéterminées et à des cadences régulières, quoique parfois complexes lorsqu'il y en avait plusieurs à des périodicités différentes.

Les gens continuaient de mourir. Longtemps après qu'un Monde Gigogne eut été apparemment désarmé et sécurisé, des systèmes de défense cachés pouvaient se réactiver des siècles, des millénaires, voire des déciéons plus tard, provoquant des gigamorts, des téramorts, des civicides et des quasi-extinctions d'espèces lorsque des étoiles intérieures tombaient, des niveaux entiers étaient inondés ou au contraire asséchés – souvent avec pour résultat que des océans rencontraient des étoiles intérieures, provoquant des nuages de plasma et de vapeur surchauffée –, des atmosphères étaient infestées de pathogènes inconnus à large spectre ou inexorablement transformées en environnements empoisonnés par des mécanismes invisibles que personne ne pouvait arrêter, ou encore d'intenses rayonnements gamma émanant du sol ou du plafond inondaient certains niveaux, ou le monde tout entier.

C'étaient ces événements qui leur valaient le nom de Mondes-Massacres. Au moment où la Directrice Générale Shoum observait la face obscure et tachetée de couleurs de Sursamen, cela faisait près de quatre millions d'années qu'aucune hécatombe n'avait été provoquée par un Monde Gigogne, de sorte que le terme « Monde-Massacre » était depuis longtemps sorti de l'usage, sauf parmi les cultures dotées d'une mémoire exceptionnelle.

Néanmoins, à une échelle suffisamment vaste, on pouvait apprécier le degré de nocivité d'un type d'habitat au pourcentage devenu au fil du temps une Planète des Morts des Dra'Azon. Les Planètes des Morts étaient des sortes de monuments à l'accès interdit préservant la mémoire des carnages et destructions à l'échelle planétaire, entretenus – et généralement parfaitement conservés dans leur état immédiatement postérieur à la catastrophe – par les Dra'Azon, une des civilisations Aînées semi-Sublimées les plus retirées de la communauté galactique, mais dont les attributs et les

pouvoirs étaient suffisamment proches de ceux d'un dieu pour que la distinction de « semi » n'ait pas vraiment d'importance. Sur les quelque quatre mille Mondes Gigognes d'origine, et les mille trois cent trente-deux restants – dont cent dix effondrés –, quatre-vingt-six étaient des Planètes des Morts. On s'accordait généralement à considérer ce pourcentage comme inquiétant.

Même certains des Mondes Gigognes échappant à l'intérêt morbide des Dra'Azon faisaient l'objet d'une attention semi-divine. Il y avait une espèce nommée les Aéronataures Tensiles Xinthiens, un peuple de Mondes Aériens immensément ancien qui avait possédé autrefois, d'après les légendes, d'immenses pouvoirs. Ils constituaient la deuxième ou troisième espèce aérienne la plus grande de la Galaxie et, pour des raisons connues d'eux seuls, il arrivait que l'un d'eux vienne s'installer en solitaire dans le noyau-machine d'un Monde Gigogne. Bien qu'autrefois répandue et banale, l'espèce xinthienne était devenue rare et considérée comme Développementalement, Intrinsèquement, Intégralement et Définitivement Sénile – dans le jargon impitoyable de la taxinomie galactique – par ceux qui s'intéressaient encore à de tels anachronismes.

Aussi loin que l'on se souvienne, presque tous les Xinthiens étaient restés groupés en un seul endroit, un collier de Mondes Aériens autour de l'étoile Chone, dans le Petit Embrun Yattlien. On n'en connaissait qu'une douzaine ailleurs, et apparemment tous étaient installés dans le noyau d'un Monde Gigogne. On pensait que ces Xinthiens avaient été bannis suite à une transgression quelconque, ou qu'il s'agissait d'ermites en quête de solitude. Dans ce domaine aussi, on ne pouvait que supputer, car même si les Xinthiens, contrairement au Voile ou aux Ilnes, étaient encore là pour qu'on leur pose la question, ils refusaient obstinément de communiquer, à un degré qui dépassait même les normes des cultures Taciturnes de la Galaxie.

D'où la partie « Divinisée » de la description complète de Sursamen : il y avait un Aéronataure Tensile Xinthien dans son noyau, et certains habitants l'appelaient le DieuMonde.

Dans chacun de ces mondes immenses, toutes les enveloppes internes – et parfois celle de l'extérieur – étaient ornées d'énormes ailettes, spires, renflements et cuvettes, constitués du

même matériau que les enveloppes elles-mêmes ainsi que les Tours de support. Lorsque de telles structures étaient présentes à la Surface d'un Monde Gigogne, les cuvettes avaient généralement été remplies de mélanges d'atmosphères, océans et/ou terre appropriés à l'une ou à plusieurs des espèces Impliquées. Les moins profondes de ces cuvettes – parfois appelées, non sans une certaine perversion, Cratères – étaient recouvertes d'un toit, ce qui n'était en général pas le cas pour les plus profondes.

Sursamen était un exemple de ce genre de Monde Gigogne Tavelé. La plus grande partie de sa Surface était lisse, gris foncé et poussiéreuse – le résultat de près d'un milliard d'années à recevoir sur cette peau adamantine et inflexible le choc de corps systémiques et galactiques de diverses compositions, tailles et vitesses relatives. À peu près quinze pour cent de sa superficie était tachetée de ces cuvettes, certaines recouvertes et d'autres à ciel ouvert, que les gens appelaient des Cratères, et c'était la lumière bleu-vert réfléchie par l'un d'eux, le Cratère de Gazan-g'ya, qui brillait à travers le hublot du terminal de transit et éclairait d'une douce lueur les corps du Grand Zamerin et de la directrice générale.

— Vous êtes toujours contente d'arriver, de voir Sursamen ou n'importe quel autre Monde Gigogne, n'est-ce pas ? demanda Utli à Shoum.

— Naturellement, dit-elle en se tournant légèrement vers lui.

— Alors qu'en ce qui me concerne, personnellement, dit le Grand Zamerin en s'écartant de la vue, c'est uniquement le devoir qui me retient ici. Je suis toujours soulagé quand je tourne le dos à cet endroit. (Un minuscule gazouillis se fit entendre, et l'une de ses tiges oculaires se plia brièvement pour regarder ce qui semblait être une pierre précieuse incrustée dans son thorax.) Ce qui, à ce que l'on nous informe, devrait se produire très bientôt. Notre vaisseau est prêt.

Le torque de communication de Shoum se réveilla pour lui dire la même chose, puis retourna à son statut d'intimité.

— Soulagé ? Vraiment ? demanda la directrice générale tandis qu'ils s'en retournaient à travers l'écheveau de fibres

pour rejoindre leurs escortes respectives et les chutes d'embarquement donnant accès aux vaisseaux.

— Nous ne comprendrons jamais pourquoi vous-même ne l'êtes pas, Shoum. Ces mondes sont encore des endroits dangereux.

— Cela fait très longtemps qu'un Monde Gigogne s'en est pris à ses habitants, Utli.

— Ah, mais pourtant, chère directrice générale, les intervalles…

Le Grand Zamerin faisait allusion à la répartition dans le temps des morts massives causées par les Mondes Gigognes. Lorsqu'on en traçait le diagramme, il semblait indiquer une lente atténuation progressive de ces meurtres titanesques, mais pas encore leur arrêt définitif. L'extrapolation des attaques tendait vers zéro, mais en suivant une courbe qui laissait entrevoir qu'il pourrait y en avoir encore une ou deux, probablement dans les quelques milliers d'années à venir. Bien sûr, dans la mesure où c'était vraiment ainsi que ces choses fonctionnaient. La menace apparente de cataclysmes futurs pouvait résulter d'une simple coïncidence, rien de plus.

— Eh bien, alors, dit Shoum, pour parler franchement, il ne nous reste plus qu'à espérer que cela ne se produise pas pendant que nous sommes en poste, ou que, si cela doit arriver, ce ne soit pas sur Sursamen.

— Ce n'est qu'une question de temps, lui dit tristement le Grand Zamerin. Ces choses se mettent à tuer, ou bien elles disparaissent. Et nul ne sait pourquoi.

— Et pourtant, Utli, dit la directrice générale en affichant une marque d'espièglerie, ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose de romanesque – presque rassurant, même – dans le fait qu'il subsiste de tels mystères impondérables dans notre époque si cultivée et raffinée ?

— Non, répondit catégoriquement le Grand Zamerin en émettant une odeur appelée *Doutant de la santé mentale de mon compagnon*, avec à peine une trace d'humour.

— Pas même dans l'abstrait ?

— Pas même dans l'abstrait.

— Bon, très bien, alors. Mais je ne m'inquiéterais pas trop, si j'étais vous, dit Shoum alors qu'ils approchaient de leurs assistants. J'ai le sentiment que Sursamen sera encore là quand vous reviendrez.

— Vous pensez que sa disparition est improbable ? demanda Utli en exprimant maintenant une gravité feinte.

— Les chances sont astronomiquement faibles, répondit-elle.

Mais sa plaisanterie se perdit dans la traduction.

— Certes. Et bien sûr. Mais il nous a frappé que l'existence que nous menons est si merveilleuse et agréable qu'un désastre de proportions égales mais contraires reste toujours une menace. Plus on construit haut sa Tour, plus elle devient une cible tentante pour le destin.

— Ma foi, vous ne serez pas dans votre Tour pendant l'année qui vient. Je vous souhaite un agréable retour chez vous, et je me réjouis d'avance de vous revoir, Grand Zamerin.

— Et moi de même, Directrice Générale, répondit Utaltifuhl.

De ses mandibules, il lui mordilla l'extrémité de l'épine manipulatoire qu'elle lui tendait, avec le plus profond respect et la plus grande délicatesse. Shoum rougit en conséquence.

Ils avaient maintenant rejoint leurs escortes personnelles devant une fenêtre géante qui donnait sur l'autre côté du terminal, où une petite flotte de vaisseaux était amarrée. Utaltifuhl regarda son astronef et émit un parfum de doute.

— Hmm, fit-il. Les voyages interstellaires ne sont pas dénués de risques, eux non plus.

5

Plate-forme

Djan Seriy Anaplian, qui était née princesse de la maison de Hausk, une dynastie d'une espèce pan-humaine à large spectre récemment implantée dans un niveau moyen du Monde Gigogne appelé Sursamen, et dont le second prénom signifiait à peu près « digne d'épouser un prince », se tenait seule au bord d'une haute falaise surplombant un désert roussâtre au cœur du continent de Lalance, sur la planète Prasadal. Un fort vent faisait flotter son long manteau. Elle portait encore son grand chapeau noir à larges bords, et les bourrasques semblaient vouloir l'arracher de sa tête. Il y avait peu de chances que le chapeau s'envole, car il était retenu par des rubans solidement noués, mais cela voulait dire que le vent lui secouait la tête comme si elle souffrait d'épilepsie. Le sable et la poussière s'élevaient en volutes sèches qui s'incurvaient sur le bord déchiqueté de la falaise et venaient lui cribler les joues là où elles étaient exposées entre le foulard qui lui couvrait la bouche et le nez, et les lunettes qui lui protégeaient les yeux.

Elle leva une main gantée et écarta ses lunettes une fraction de seconde pour éliminer l'humidité qui s'était accumulée dans la monture. Les rares gouttes de liquide coulèrent le long de ses joues, laissant derrière elles un sillon, mais elles séchèrent bien vite dans ce vent sec. Elle inspira profondément à travers son foulard de protection tandis que les nuages de poussière s'écartaient telle une brume desséchée, lui offrant une vue parfaite de la ville au loin et des forces qui l'avaient assiégée.

La ville était en flammes. Des engins de siège plus hauts que ses tours s'adossaient à ses murailles comme des compas géants. Le désert environnant, qui récemment encore grouillait de la multitude d'assiégeants, commençait à se dégager à

mesure que les troupes se ruaient dans la malheureuse cité, laissant apercevoir la couleur du sang séché. La fumée tentait de s'élever des ruines des bâtiments fracassés en d'immenses nuées noires, mais la force de la tempête l'aplatissait aussitôt et la dispersait en de multiples configurations, la projetant vers le désert où elle remontait aux abords de la falaise et se déployait au-dessus d'Anaplian pour former une traîne nuageuse qui se déplaçait rapidement.

Le vent redoubla de violence. Au-dessus de la plaine, une muraille de poussière était en train de se former entre la ville et elle, et la moitié du désert sembla se soulever pour effacer progressivement la vue, ne laissant plus distinguer un moment que les silhouettes de buttes rocheuses qui finirent par être elles-mêmes englouties par la tempête de sable qui avançait. Djan se retourna et s'approcha d'un engin évoquant un croisement entre un squelette et une sculpture, bien campé sur ses quatre pattes sur la roche nue. Elle s'enveloppa des plis de son manteau et recula d'un pas vers les pieds de l'étrange machine. L'aérosiège s'anima aussitôt. D'un mouvement souple, il se redressa et enveloppa Djan à laquelle il se fixa par des boucles passées autour des chevilles, des cuisses, des bras, de la taille et du cou, son corps mince blotti contre elle comme un amant. Djan saisit la poignée de contrôle qu'il lui tendait et la tira vers le haut, les emportant aussitôt tous deux dans les airs, puis elle la poussa en avant pour s'élancer vers la ville assiégée à travers la tempête de poussière et de fumée.

En prenant de la vitesse, elle s'éleva dans un air plus pur. Comme elle n'avait pas activé les champs de protection, le vent faisait claquer les pans de son manteau et retroussait le bord de son chapeau. Elle enclencha enfin le champ aérodynamique et poursuivit son vol vers la cité dans une bulle d'air en forme de delta.

Elle ralentit et perdit de l'altitude en passant au-dessus des murailles, et désactiva de nouveau le champ. Volant entre les colonnes de fumée tourmentées par le vent, elle regarda les assiégeants qui envahissaient les rues de la ville, vit les défenseurs se replier et les habitants s'enfuir, observa les flèches et quelques blocs de roche et barils enflammés qui tombaient

encore sur la partie haute de la cité. Elle sentait les odeurs de fumée et entendait le choc des lames, les crépitements et les craquements des maisons en flammes, le grondement des murs qui s'effondraient, les cris de ralliement et les trompes de guerre des envahisseurs victorieux, les plaintes et les gémissements des vaincus. Elle aperçut quelques minuscules silhouettes qui pointaient quelque chose vers elle, et deux flèches s'élevèrent dans le ciel puis retombèrent avant de l'atteindre. Elle fut projetée sur le côté et crut un instant avoir été touchée quand son aérosiège fit un écart pour éviter un baril de feu. Dans un grand rugissement et une odeur pestilentielle d'huile enflammée, le tonnelet passa à côté d'elle et alla s'écraser sur le toit d'un temple de la cité haute, répandant ses flammes aux alentours.

Elle réactiva toute sa batterie de champs protecteurs, dissimulant ainsi sa machine et elle dans sa bulle d'air. Elle avait mis le cap sur le centre de la ville, là où elle pensait que se trouvaient la citadelle et le palais, mais elle changea d'avis et vira sur le côté, en descendant à son niveau intermédiaire pour y observer le flot général des envahisseurs et la retraite chaotique des défenseurs et des civils, tout en s'efforçant également de distinguer les luttes de petits groupes et d'individus isolés.

Elle finit par se poser sur la terrasse d'un petit bâtiment où un viol était en train d'être commis sous les yeux d'un enfant recroquevillé dans un coin. Les quatre soldats qui attendaient leur tour lui lancèrent un regard irrité quand elle apparut soudain, sortant de sa bulle de camouflage. Leur agacement commençait à laisser place à de méchants sourires de plaisir anticipé quand elle sortit un élégant pistolet de son étui et entreprit, en leur souriant à son tour, de leur forer dans la poitrine des trous gros comme le poing. Les trois premiers furent projetés en arrière et allèrent s'écraser en contrebas dans un grand jaillissement de chair et de sang. Le quatrième eut le temps de réagir en se baissant, mais alors qu'il s'apprêtait à plonger de côté, une infime fraction du câblage de combat d'Anaplian entra en jeu, déplaçant son pistolet plus vite qu'elle n'aurait pu le faire consciemment tout en communiquant avec

l'arme elle-même pour ajuster son rythme d'émission et la dispersion du rayon. Le quatrième soldat explosa à travers la terrasse en laissant derrière lui de longues traînées d'intestins. Il mourut dans un hoquet qui ensanglanta ses lèvres.

Le soldat occupé à violer la femme avait levé les yeux et regardait Anaplian, la bouche grande ouverte. Elle fit deux ou trois pas de côté pour pouvoir l'atteindre sans risquer de toucher sa victime, et lui fit sauter la tête. Elle jeta un coup d'œil vers l'enfant, qui regardait fixement le corps du soldat encore agité de spasmes et d'où le sang jaillissait en fontaine, et la forme gisant au-dessous. De la main, Djan lui fit un signe qu'elle espérait rassurant.

— Attends là, lui dit-elle dans ce qu'elle pensait être son langage.

Elle repoussa du pied le cadavre du soldat, mais la femme était déjà morte. Ils lui avaient enfoncé un chiffon dans la bouche, sans doute pour l'empêcher de crier, et elle s'était étouffée.

Djan Seriy Anaplian inclina la tête un instant en débitant rapidement une série de jurons dans toute une variété de langues, dont une au moins avait son origine sur une planète située à plusieurs milliers d'années-lumière, puis elle se tourna de nouveau vers l'enfant. C'était un garçon. Il avait les yeux écarquillés, et son visage crasseux était sillonné de larmes. Il ne portait qu'une espèce de pagne, et elle se demanda si les soldats avaient prévu de s'intéresser à lui ensuite, ou s'ils comptaient simplement le jeter du haut de la terrasse. Ils l'auraient peut-être laissé tranquille. Ils n'avaient peut-être pas voulu tuer la femme.

Elle se dit qu'en principe, elle aurait dû trembler. C'est sans aucun doute ce qu'elle aurait fait sans son câblage neuronique de combat. Elle endocrina *Calme Rapide* pour atténuer les effets du choc interne.

Elle remit son pistolet dans son étui – même si le garçon ne comprenait sans doute toujours pas qu'il s'agissait d'une arme – et s'approcha de l'enfant. Elle se baissa en essayant d'avoir l'air amicale et encourageante, mais ne sut pas quoi dire. Un bruit de

pas précipités se fit entendre dans l'escalier menant à la terrasse, dans le coin opposé.

Elle souleva le garçon en le prenant sous les aisselles. Il ne se débattit pas, mais garda simplement les jambes repliées et les bras autour des genoux, dans la même position fœtale que lorsqu'elle l'avait vu en arrivant. Il était léger comme une plume, et sentait la sueur et l'urine. Elle le tourna et le tint contre sa poitrine en réintégrant son aérosiège. L'engin se referma sur elle et lui tendit la poignée de commande tout en faisant cliqueter les attaches qui les reliaient.

Un soldat armé d'une arbalète déboucha en haut des marches. Elle sortit son pistolet et le pointa sur lui alors qu'il la mettait en joue, mais elle se contenta de secouer la tête en marmonnant : « Ah, va te faire foutre… », puis elle actionna les commandes et s'éleva rapidement dans les airs, tenant toujours l'enfant contre elle. Le trait d'arbalète fit un bruit métallique en ricochant contre la partie inférieure du champ de protection.

*

* *

— Et que comptez-vous en faire, précisément ? demanda le drone Turminder Xuss.

Ils se tenaient sur une grande butte rocheuse encore plus éloignée de la ville que la falaise où Anaplian s'était postée un peu plus tôt. On avait dit à l'enfant – qui s'appelait Toark – de ne pas s'approcher du bord, mais il était quand même sous la surveillance d'un missile-éclaireur. De plus, Turminder Xuss lui avait donné son plus vieux missile-couteau – et le moins efficace –, pour qu'il joue avec, parce que c'était un modèle articulé ; le garçon faisait cliqueter et pivoter les épais segments entre ses doigts, en couinant de plaisir. Pour l'instant, le missile-couteau avait supporté ce traitement sans se plaindre.

— Je n'en ai pas la moindre idée, reconnut Anaplian.

— Le relâcher dans la nature ? proposa le drone. Le ramener à la ville ?

— Non, dit Anaplian en soupirant. Il demande sans arrêt quand sa maman va se réveiller, ajouta-t-elle en chuchotant.

— Vous avez démarré un programme d'apprentissage de Circonstances Spéciales de votre propre initiative, dit le drone.

Anaplian ignora le commentaire.

— Nous allons chercher un endroit sûr où le laisser, trouver une famille qui pourra l'élever, dit-elle à la machine.

Elle était assise sur les talons, son manteau étalé autour d'elle.

— Vous auriez dû le laisser où il était, dit le drone par-dessus le vent qui soufflait encore assez fort, mais en baissant la voix et en ralentissant son débit pour paraître raisonnable plutôt que sarcastique.

— Je sais, mais sur le moment, cela ne m'a pas semblé une bonne idée.

— Votre aérosiège m'a informé que vous êtes – comment dire ? – *apparue* devant les assaillants et les défenseurs de la cité tel un ange dément, quoique fort peu efficace, avant de plonger en piqué et d'emporter le petit Toark dans vos bras.

Anaplian foudroya l'aérosiège du regard, mais cette machine docile et totalement dénuée d'intelligence n'avait bien sûr pas eu d'autre choix que de livrer ses souvenirs au drone quand il le lui avait demandé.

— Mais à propos, qu'est-ce que vous faites ici ? lança-t-elle à Xuss.

Elle avait demandé qu'il la laisse seule pour la journée afin qu'elle puisse observer la chute de la ville. Après tout, c'était sa faute. C'était le résultat d'actions qu'elle avait menées et aidé à planifier, et même si ce n'avait pas du tout été le but recherché, ce pillage avait été un risque qui lui semblait, ainsi qu'à d'autres, valoir la peine d'être couru. Ce n'était manifestement pas le pire de ce qui aurait pu arriver, mais c'était quand même une abomination, une atrocité, et elle y avait sa part de responsabilité. C'était suffisant pour qu'elle se dise qu'elle ne pouvait pas se contenter de l'ignorer, qu'il fallait qu'elle assiste à cette horreur. La prochaine fois – s'il y avait une prochaine fois, si on ne la renvoyait pas pour son comportement irrationnel et trop sentimental –, elle accorderait un poids plus important dans la balance à un massacre potentiel.

— Nous sommes convoqués, dit la machine. Nous devons nous rendre au *Quonber*. Jerle Batra nous y attend. (Ses champs brillèrent d'un éclat bleu glacial.) J'ai fait venir le module.

Anaplian parut interloquée.

— C'est allé très vite.

— Ce n'est pas pour vous gronder de vous être mêlée à la guerre ou d'avoir secouru d'adorables bambins. Cette convocation est antérieure à de telles excentricités.

— Batra veut me voir personnellement ? demanda Anaplian en fronçant les sourcils.

— Je sais. Ça ne lui ressemble pas, dit la machine en se balançant de droite à gauche dans l'équivalent d'un haussement d'épaules.

Anaplian se releva et frotta ses mains poussiéreuses.

— Eh bien, allons-y, alors.

Elle appela le garçonnet, qui essayait toujours de démonter le malheureux missile-couteau résigné. La silhouette du module apparut au bord de la falaise.

— Savez-vous ce que veut dire son nom ? demanda le drone tandis que l'enfant s'approchait timidement.

— Non, dit la femme.

Elle releva légèrement la tête. Il lui semblait avoir senti une faible odeur d'incendie au loin.

— « Toark », dit le drone alors que l'enfant les avait rejoints et lui rendait poliment le missile-couteau. Dans ce qu'ils appellent la Langue Ancienne…

— Madame, quand est-ce que ma maman va se réveiller ? demanda le garçon.

Anaplian lui fit un sourire dont elle savait parfaitement qu'il n'était pas particulièrement convaincant.

— Je ne peux pas te le dire, reconnut-elle.

Elle tendit la main pour accompagner l'enfant dans l'habitacle lumineux du module.

— … ça signifie « Veinard », conclut le drone.

*

* *

Le module s'éleva dans le vent chaud du désert, puis traversa les couches d'air raréfié pour rejoindre l'espace et replonger dans l'atmosphère de l'autre côté de la planète, avant même que Toark ait fini de s'émerveiller d'être aussi propre, et aussi vite. Anaplian lui avait dit de ne pas bouger, de fermer les yeux et de ne pas faire attention aux chatouillis qu'il pourrait ressentir, puis elle lui avait versé une bonne dose de gel nettoyant sur la tête. Le gel s'était alors transformé en un tore liquide glissant le long du corps du garçon qui s'était trémoussé lorsque deux cercles plus petits s'étaient formés au bout de ses doigts, puis étaient remontés jusqu'aux aisselles pour redescendre ensuite. Elle lui avait nettoyé son petit pagne avec une autre dose de gel, mais il n'en voulait plus et avait préféré choisir une sorte de chemise ample dans un holocatalogue. Il avait été particulièrement impressionné quand la chemise était aussitôt sortie d'un tiroir.

Pendant ce temps, la femme et le drone discutaient de l'infraction qu'elle avait commise en survolant la ville, et jusqu'à quel point il conviendrait de fermer les yeux. Elle n'avait pas tout à fait atteint le niveau où les Mentaux qui supervisaient ce genre de mission se contentaient de lui fixer un objectif et de la laisser se débrouiller ensuite. Elle en était encore aux derniers stades de sa formation, et son comportement était donc davantage surveillé, sa stratégie et ses tactiques plus circonscrites, et on lui laissait moins la bride sur le cou qu'aux praticiens plus habiles et expérimentés dans cet art presque maléfique consistant à se mêler des affaires d'autres civilisations, avec toujours de bonnes intentions, parfois quelques risques, et à l'occasion des résultats catastrophiques.

Ils tombèrent d'accord que le drone ne fournirait pas spontanément d'informations ni n'exprimerait d'opinion. Bien sûr, tous les détails finiraient par se savoir – tout finissait toujours par se savoir –, mais à ce moment-là, on pouvait espérer que l'affaire ne semblerait plus aussi importante. Une partie de la formation d'un agent de Circonstances Spéciales consistait à apprendre : a) que les règles étaient faites pour être parfois violées, b) comment s'y prendre pour les violer, et c)

comment s'en tirer, que l'infraction ait abouti à un résultat heureux ou non.

Ils se posèrent sur la plate-forme *Quonber,* une grande dalle comportant des hangars et des unités d'habitation qui ressemblait à un petit vaisseau de croisière aplati, mais parfaitement déguisée par un camouchamp. Elle flottait doucement dans l'air tiède juste au-dessus de quelques nuages épars dont l'ombre tachetait la surface de l'océan vert pâle deux mille mètres au-dessous. Directement à la verticale de la plate-forme s'étendaient les lagons salés d'une île inhabitée près de l'équateur de la planète.

Cette plate-forme abritait onze autres humains faisant partie de CS, tous chargés d'essayer de modifier le développement de différentes espèces vivant sur Prasadal. La planète avait la particularité d'être peuplée de cinq espèces intelligentes très différentes, toutes d'une nature expansionniste/agressive, et toutes dans la même phase civilisationnelle active. Dans toute l'Histoire connue, chaque fois que ces circonstances s'étaient présentées sans l'intervention d'une influence extérieure, au moins trois – et généralement quatre – des espèces avaient été simplement exterminées par le groupe victorieux. Les simulations effectuées par la Culture, avec tout le niveau de détail et de fiabilité qui faisait sa réputation, confirmaient que c'était exactement ainsi que ça marchait avec les espèces agressives moyennes, à moins d'intervenir.

Quand le module arriva, tout le monde était sur la planète ou occupé à autre chose, et ils ne virent donc personne quand l'un des drones asservis du *Quonber* les conduisit le long de la passerelle latérale jusqu'à l'arrière de la plate-forme. Les yeux écarquillés, Toark ne pouvait détacher le regard des lagons si loin au-dessous d'eux.

— Ne devriez-vous pas au moins cacher le garçon ? proposa le drone.

— À quoi bon ? répliqua Anaplian.

Le drone asservi les amena en présence du contrôleur et mentor d'Anaplian, Jerle Batra, qui prenait l'air sur le grand balcon incurvé placé à l'arrière du troisième pont du module.

À la naissance, Jerle Batra avait été mâle. Comme il était courant dans la Culture, il avait changé un moment de sexe, et il avait eu un enfant. Plus tard, pour des raisons qui lui étaient propres, il avait passé quelque temps en Stockage, plus d'un millénaire sans rêves dans ce qui se rapprochait le plus, au sein de la Culture, d'une mort dont on pouvait encore se réveiller.

Et lorsqu'il s'était réveillé, et qu'il avait encore ressenti la douleur d'être un humain dans une forme humaine, il avait fait transférer son cerveau et son système nerveux dans une succession de formes variées, pour terminer – du moins, pour l'instant – par celle qu'il occupait à présent et qu'il avait conservée près d'un siècle – en tout cas, depuis dix ans qu'Anaplian le connaissait. Cette variété-là était aciculaire, et sa forme était celle d'un buisson.

Son cerveau (encore humain) et ses systèmes de support biologiques (mais non humains, ceux-là) étaient logés dans une petite cosse centrale d'où se déployaient seize membres épais. Ceux-ci se divisaient et se redivisaient rapidement pour former des membres plus petits, des manipules et des tiges sensorielles, dont les plus délicates avaient l'épaisseur d'un cheveu. Dans son état normal et quotidien, il ressemblait à un petit buisson sphérique dépourvu de racines, fabriqué avec des tubes et des fils. Lorsqu'il se comprimait, il n'était guère plus gros que le casque d'une antique combinaison spatiale humaine. En pleine extension, il pouvait atteindre vingt mètres dans toutes les directions, ce qui lui conférait, comme il aimait à l'appeler, un fort coefficient de « contorsionnalité ». Sous toutes ses formes, il avait toujours vénéré l'ordre, l'efficacité et la bonne santé physique, et il avait trouvé dans cette forme aciculaire celle qui combinait et maximisait ces valeurs.

L'acicularité n'était pas la forme la plus extrême comparée à ce que la Culture considérait comme une forme humaine basique. D'autres ex-humains qui ressemblaient beaucoup à Jerle Batra par leur aspect extérieur avaient fait transcrire l'intégralité de leur conscience sous une forme purement non-biologique, de sorte qu'un Aciculaire de ce type pouvait généralement répartir son intelligence et son être à travers sa structure physique plutôt que de les conserver dans un noyau

central. Comparé à celui de Batra, leur facteur de contorsionnalité était presque infini.

D'autres avaient adopté des formes correspondant à pratiquement tout ce qui pouvait se déplacer, depuis les créatures relativement ordinaires (poissons, oiseaux, et tous les animaux capables de respirer l'oxygène) jusqu'aux plus exotiques, en passant par des formes de vie aliènes – incluant, encore une fois, celles qui n'abritaient pas normalement un esprit conscient. Mais cela pouvait aller jusqu'à des choix vraiment originaux, comme de prendre la forme du liquide de refroidissement d'une Voilegraine Maïeutique Tuerillienne, ou de la volute de spores d'un croiseur stellaire. Il faut cependant dire que ces deux derniers cas étaient à la fois extrêmes et irréversibles. Ils impliquaient toute une série d'Amendements difficiles à réaliser et impossibles à défaire. On n'avait jamais pu récupérer et reloger dans un cerveau humain une transcription sensée de quelque chose qui ressemblait à un croiseur stellaire.

Quelques véritables excentriques avaient même pris la forme de drones ou de missiles-couteaux, mais un tel choix était généralement considéré comme légèrement insultant à l'égard de l'espèce mécanique aussi bien que de l'humaine.

— Djan Seriy Anaplian, dit Batra d'une voix parfaitement humaine. Je vous donne le bonjour. Oh. Dois-je vous féliciter ?

— Voici Toark, répondit Anaplian. Il n'est pas à moi.

— Ah. Je me disais aussi que j'aurais été informé.

Anaplian jeta un rapide coup d'œil au drone.

— Je suis certaine que vous l'auriez été, dit-elle.

— Et Handrataler Turminder Xuss. Le bonjour à vous aussi.

— Ravi, comme toujours, marmonna le drone.

— Turminder, la première partie ne vous concerne pas. Voulez-vous bien nous excuser, Djan Seriy et moi ? Vous pourriez distraire notre jeune ami pendant ce temps-là.

— Je suis en passe de devenir un garde d'enfants expérimenté. Mes talents se développent d'heure en heure. Je vais les aiguiser.

Le drone quitta le balcon en emmenant le garçonnet. Anaplian leva la tête pour jeter un coup d'œil au surplomb du pont, puis elle enleva son chapeau qu'elle lança dans un siège

suspendu tandis qu'elle se jetait dans un autre. Un plateau de boissons apparut en flottant.

Batra s'approcha, un buisson squelettique grisonnant.

— Vous êtes ici chez vous, déclara-t-il.

Anaplian crut déceler une légère réprimande dans cette remarque. Avait-elle été un peu trop désinvolte dans son lancer de chapeau et sa façon de s'affaler dans son fauteuil ? Batra lui reprochait peut-être de ne pas lui manifester suffisamment de déférence. Il était son supérieur, pour autant que cette société obstinément non-hiérarchique pût comprendre le concept de supérieurs et d'inférieurs. Il pouvait la faire renvoyer de CS si l'envie lui en prenait – ou à tout le moins l'obliger à recommencer tout le processus –, mais il n'était pas aussi à cheval sur l'étiquette en temps ordinaire.

— Ça me va, dit-elle.

Batra flotta à travers le pont pour s'installer dans l'un des fauteuils suspendus au plafond. Il ressemblait à une petite boule crépue à l'aspect vaguement métallique. Il avait modelé une sorte de visage sur la partie qui faisait face à Anaplian, de sorte que ses capteurs oculaires se trouvaient là où il y aurait eu normalement des yeux, et sa voix sortait de là où il y aurait normalement eu une bouche humaine. C'était très déconcertant. *Je trouverais moins inquiétant de parler simplement à une petite boule de poils,* songea Anaplian.

— Je crois comprendre que les événements ne se sont pas déroulés aussi bien qu'on aurait pu l'espérer dans la situation Zeloys/Nuersotises.

— L'année dernière, nous avons désarmé une armée qui s'apprêtait à mettre à sac une cité et lui avons fait rebrousser chemin, dit Anaplian d'un ton las. Aujourd'hui, ceux qui s'étaient voulus les agresseurs sont devenus les agressés. La tendance plus progressiste, comme nous dirions, devrait maintenant l'emporter. Mais cela a un prix. (Elle plissa légèrement les lèvres.) Je viens juste d'assister à une partie du paiement.

— J'en ai vu une partie, moi aussi.

Le visage suggéré par la masse de filaments de Batra exprima un froncement de sourcils, puis il ferma les yeux pour

indiquer poliment qu'il examinait des données. Anaplian se demanda s'il regardait des vues générales du siège et du sac de la ville, ou quelque chose concernant son incursion injustifiée en aérosiège.

Les yeux de Batra se rouvrirent.

— Le fait de savoir qu'il se passe des choses bien pires quand nous ne faisons rien, et qu'il en a toujours été ainsi bien longtemps avant que nous n'arrivions – et que ce serait le cas ici si nous n'agissions pas –, semble de bien peu d'importance lorsque nous sommes confrontés à l'effroyable réalité d'une agression que nous n'avons su empêcher. Et c'est encore pire quand nous avons nous-mêmes contribué à rendre cette agression possible.

Il semblait réellement affecté. Anaplian, qui se méfiait automatiquement des humains cent pour cent naturels et totalement non modifiés, se demanda si Batra – cette étrange créature qui avait passé deux mille ans à adopter de multiples formes aliènes – exprimait une émotion sincère, ou s'il faisait seulement semblant. Elle ne se posa cette question que très brièvement, ayant depuis longtemps compris qu'elle était vaine.

— Ma foi, dit-elle, maintenant, c'est fait.

— Et il reste encore tant de choses à faire, dit Batra.

— Qui seront faites, elles aussi, répliqua Anaplian qui commençait à perdre patience. (La patience n'était pas son fort. On lui avait dit que c'était un défaut.) Enfin, j'imagine, ajouta-t-elle.

Le buisson métallique recula légèrement, et le visage sur sa surface sembla acquiescer.

— Djan Seriy, j'ai une nouvelle à vous annoncer, dit Batra.

Quelque chose dans la façon dont la créature avait prononcé ces mots fit frémir Anaplian.

— Ah, vraiment ? fit-elle avec le sentiment de se recroqueviller de l'intérieur.

— Djan Seriy, je dois vous informer que votre père est mort et que votre frère Ferbin est peut-être également décédé. Je suis navré. Autant de cette nouvelle que d'être celui qui doit vous l'apporter.

Elle se cala dans son fauteuil et replia ses jambes contre elle, de sorte qu'elle était entièrement enclose dans la coque qui se balançait légèrement. Elle inspira profondément, puis se força à se détendre.

— Eh bien, fit-elle. Eh bien.

Son regard se porta au loin. Bien sûr, c'était une chose à laquelle elle avait essayé de se préparer. Son père était un guerrier. Toute sa vie adulte n'avait été que guerres et batailles, qu'il avait généralement menées au front des troupes. C'était également un politicien, même s'il avait dû se former pour cela alors que son autre activité lui venait tout naturellement, et qu'il y excellait. Elle avait toujours su qu'il mourrait probablement avant que le grand âge ne l'emporte. Pendant la première année qu'elle avait passée parmi ces gens étranges qui s'appelaient la Culture, elle s'était à moitié attendue à apprendre qu'il était mort, et qu'elle devait rentrer pour assister à son enterrement.

Progressivement, à mesure que les années passaient, elle avait cessé de s'en inquiéter. Et tout aussi progressivement, elle s'était mise à croire que même si elle apprenait sa mort, cela lui ferait relativement peu d'effet.

Il fallait beaucoup étudier l'Histoire avant de pouvoir faire partie de Contact, et encore bien plus avant d'être autorisé à rejoindre Circonstances Spéciales. Plus elle en avait appris sur la façon dont les sociétés et les civilisations tendaient à se développer, plus on lui présentait des exemples d'autres grands dirigeants, et moins son père l'avait impressionnée à bien des égards.

Elle s'était rendu compte qu'il n'était qu'un homme fort parmi d'autres, dans l'une de ces sociétés, à l'un de ces stades de développement dans lesquels il était plus facile d'être un homme fort que d'être réellement courageux. La puissance, la rage, la force décisive, le désir et la capacité de frapper… ah, comme son père aimait ces mots et ces idées, et comme ils devenaient creux à force de les voir appliqués et répétés inlassablement par un millier d'espèces différentes au fil des siècles et des millénaires.

C'est ainsi que le pouvoir fonctionne, que la force et l'autorité s'affirment, qu'on arrive à convaincre des gens de se

comporter d'une façon qui, en toute objectivité, est contraire à leurs intérêts. C'est le genre de chose qu'il faut amener les gens à croire, c'est ainsi qu'entre en jeu la distribution inégale de la rareté, à tel moment, et à tel autre, et à tel autre encore…

C'étaient des leçons que ceux nés dans la Culture apprenaient dès leur enfance, et qu'ils considéraient comme aussi naturelles et évidentes que la progression d'une étoile dans la séquence principale, ou l'évolution elle-même. Pour quelqu'un comme elle venant de l'extérieur, avec des préjugés acquis dans une société qui était à la fois profondément différente et franchement inférieure, une telle prise de conscience s'effectuait dans un temps beaucoup plus court et faisait l'effet d'un choc brutal.

Et Ferbin était peut-être mort, lui aussi. Ça, elle ne s'y était pas attendue. Avant qu'elle parte, ils en avaient plaisanté tous les deux, disant qu'il pourrait bien mourir avant son père, dans une rixe au couteau pour une histoire de jeu ou sous les coups d'un mari trompé, mais c'était le genre de choses qu'on disait par superstition, pour vacciner le futur avec une forme atténuée de destin fatal.

Le pauvre Ferbin, qui n'avait jamais voulu devenir roi…

— Vous faut-il un moment pour pleurer ? demanda Batra.

— Non, fit-elle en secouant énergiquement la tête.

— Vous êtes sûre ?

— Absolument certaine, dit-elle. Mon père. Est-il mort au combat ?

— Apparemment. Pas sur le champ de bataille, mais suite à ses blessures, peu de temps après, avant qu'il n'ait pu recevoir des soins médicaux appropriés.

— Il aurait préféré mourir en pleine bataille, dit-elle à Batra. Il a dû être furieux de devoir se contenter du second choix. (Elle se rendit compte qu'elle pleurait un peu, et elle sourit.) Quand cela s'est-il produit ? demanda-t-elle.

— Il y a onze jours. (Batra agita quelques épines.) Même des nouvelles de cette importance mettent du temps à venir d'un Monde Gigogne.

— Oui, sans doute, dit Anaplian d'un air pensif. Et Ferbin ?

— Porté disparu, sur le même champ de bataille.

Anaplian savait ce que cela signifiait. La grande majorité des portés disparus au combat ne réapparaissaient jamais, ou bien on les retrouvait morts. Et d'abord, qu'est-ce que Ferbin pouvait bien avoir à faire près d'une bataille ?

— Savez-vous où ça s'est passé ? demanda-t-elle. Dans quelle province reculée, précisément ?

— Près de la Tour Xiliskine.

Elle le regarda fixement.

— Quoi ?

— Près de la Tour Xiliskine, répéta Batra. À portée de vue de Pourl – c'est bien la capitale, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Anaplian. (Elle avait soudain la gorge sèche. Dieu miséricordieux, c'était donc fini. Tout s'était écroulé et avait disparu. Elle ressentit un chagrin qu'elle comprenait à peine.) C'était donc… Excusez-moi. (Elle s'éclaircit la gorge.) C'était donc une bataille de la dernière chance, c'est ça ?

Et pourquoi n'en avait-elle pas entendu parler ? Pourquoi personne ne lui avait dit que les choses en étaient arrivées à ce stade désespéré ? Avaient-ils eu peur qu'elle essaie d'y retourner et qu'elle se serve de ses nouveaux pouvoirs et talents pour intervenir ? Craignaient-ils qu'elle essaie de se joindre à la mêlée ? Comment pouvaient-ils penser une chose pareille ?

— Je dois vous préciser, dit Batra, que bien que j'aie reçu quelques informations à ce sujet, je ne peux prétendre avoir un accès immédiat à une base de données experte. Cela étant, je crois comprendre que cette bataille est le résultat de ce qui se voulait une attaque surprise menée par les Deldeynes.

— Quoi ? D'où venaient-ils ? demanda Anaplian sans même chercher à cacher son inquiétude.

— De cette Tour Xiliskine.

— Mais il est impossible de sortir de… commença-t-elle, puis elle se mit la main sur la bouche et fronça les sourcils en fixant le sol d'un air pensif. Ils ont dû ouvrir une nouvelle… dit-elle en se parlant à elle-même plutôt qu'à Batra. (Elle releva les yeux.) Ce sont donc les Aultridias qui contrôlent la Xiliskine, maintenant, ou bien… ?

— D'abord, laissez-moi vous assurer que, à ce que je comprends, Pourl et le peuple de votre père ne sont pas

menacés. Ce sont plutôt les Deldeynes qui doivent faire face à un désastre.

Anaplian fronça encore plus les sourcils, alors même que le reste de son corps semblait se détendre.

— Comment cela ?

— Votre père a réussi à mener à bien ses Guerres d'Unification, ainsi qu'il les appelait.

— Vraiment ? (Elle sentit le soulagement l'envahir, et une envie perverse d'éclater de rire.) Il a dû être bien occupé.

— Les Deldeynes semblent avoir estimé qu'ils constitueraient son objectif suivant. Ils ont donc organisé ce qu'ils pensaient être une attaque surprise préventive et décisive contre la capitale de votre père, après avoir été convaincus par les… Octes ? Héritiers ?

— Les termes sont synonymes, dit Anaplian en faisant un geste de la main. Comme vous voudrez.

— Donc, les Octes les ont convaincus qu'ils achemineraient secrètement les forces deldeynes jusqu'à un nouveau portail ouvert dans la Tour Xiliskine, afin qu'elles puissent lancer cette attaque surprise et s'emparer de la ville. C'était une ruse, à laquelle les Sarles étaient associés. Les armées de votre père attendaient les Deldeynes et les ont détruits.

Anaplian parut interloquée.

— Pourquoi les Octes ont-ils trompé les Deldeynes ?

— Cela prête encore à conjecture, apparemment.

— Et les Aultridias ?

— L'autre Pourvoyeur. Ils ont soutenu les Deldeynes dans le passé. On pense qu'ils envisagent des actions militaires et diplomatiques à l'encontre des Octes.

— Hmm. Mais alors, pourquoi… ? (Elle secoua la tête.) Qu'est-ce qui se passe, là-bas ? demanda-t-elle. (Cette fois encore, Batra pensa que la question ne lui était pas directement adressée. Il la laissa poursuivre.) Donc, c'est Ferbin qui dirige… non, bien sûr, il est probablement mort, lui aussi. Alors, c'est Oramen ?

Elle avait l'air à la fois inquiète et sceptique.

— Non. On considère que votre plus jeune frère n'a pas encore l'âge requis pour pouvoir hériter immédiatement du

pouvoir de votre père. C'est un homme nommé tyl Loesp qui sera régent jusqu'au prochain anniversaire de votre frère.

— Tyl Loesp, dit pensivement Anaplian. (Elle hocha la tête.) Au moins, il est encore là. Avec lui, ça devrait aller.

— Vous pensez que votre frère ne court aucun danger, c'est cela ?

— Du danger ?

Le visage artificiel de Batra esquissa un mince sourire.

— J'ai cru comprendre que, tout comme les cruelles marâtres, les régents ambitieux n'ont généralement pas un comportement des plus honorables dans de tels contextes. Mais ça n'existe peut-être que dans les histoires.

— Non, dit Anaplian avec ce qui ressemblait à du soulagement. (Elle s'essuya les yeux.) Tyl Loesp a été le meilleur ami de mon père depuis notre enfance. Il a toujours été loyal, et a lié ses ambitions personnelles à celles de mon père. Dieu sait qu'elles étaient suffisamment prodigieuses pour deux. Et même pour une armée entière.

Anaplian tourna un instant la tête pour contempler l'atmosphère brillante et tropicale de cet endroit qu'elle en était presque venue à considérer comme son nouveau foyer au cours des deux dernières années, et qui lui paraissait à présent aussi lointain que si elle venait juste d'arriver.

— Mais au fond, ajouta-t-elle, qu'est-ce que j'en sais ? Ça fait déjà quinze ans…

Elle se demanda à quel point Ferbin avait pu changer, et Oramen. En ce qui concernait son père, elle était presque certaine qu'il n'avait pratiquement pas changé, lui. Tout le temps qu'elle l'avait connu, il était resté le même homme intimidant, parfois sentimental, rarement tendre, et totalement concentré sur ses projets. Totalement concentré, mais gardant toujours un œil sur l'Histoire, sur l'héritage qu'il léguerait.

L'avait-elle vraiment connu ? La plupart du temps, il n'était même pas là pour être connu, toujours parti pour ses guerres lointaines. Mais même quand il revenait à Pourl pour retrouver son palais, ses concubines et ses enfants, il s'était toujours plus intéressé à ses trois garçons, surtout Elime, l'aîné, celui qui lui ressemblait le plus par le caractère. Quant à sa fille, deuxième

en âge, son sexe et les circonstances de sa naissance l'avaient fermement reléguée à la dernière place dans l'affection du roi.

— Souhaitez-vous que je vous laisse, Djan Seriy ? demanda Batra.

— Hmm ? fit-elle en se tournant vers lui.

— J'ai pensé que vous aimeriez peut-être rester seule un moment. Ou avez-vous besoin de parler ? L'un ou l'autre seraient…

— J'ai besoin que vous, vous me parliez, lui dit-elle. Quelle est la situation, à présent ?

— Sur ce qu'on appelle le Huitième ? Elle est stable. On pleure la mort du roi avec toute la…

— L'a-t-on enterré ?

— Il devait l'être il y a sept jours. Mes dernières informations remontent à huit ou neuf jours.

— Je vois. Désolée. Continuez.

— On célèbre la grande victoire. Les préparatifs d'invasion des Deldeynes vont bon train. On s'attend généralement à ce qu'elle ait lieu d'ici dix à vingt jours. Les Octes se sont fait réprimander par leurs mentors nariscenes, bien qu'ils aient rejeté la responsabilité de ce qui s'est passé sur tous les autres, y compris certains éléments de leur propre population. Comme je vous l'ai dit, les Aultridias ont menacé d'exercer des représailles. Les Nariscenes s'efforcent de maintenir la paix. Pour l'instant, les Morthanveldes ne sont pas impliqués, même s'ils ont été régulièrement tenus au courant.

Anaplian se pinça la lèvre avec les doigts. Elle respira un grand coup et demanda :

— Combien de temps cela me prendrait-il pour retourner sur Sursamen ?

— Un instant, je vous prie, dit Batra.

Il resta silencieux un moment, sans doute pour consulter les itinéraires de flottes entières de vaisseaux lointains. Elle eut le temps de se demander pourquoi il n'avait pas déjà mémorisé – ou du moins consulté – ces informations, et si cette hésitation peut-être délibérée impliquait une critique à son égard, pour oser même envisager d'abandonner son poste.

— Entre cent trente et cent soixante jours, dit enfin Batra. L'incertitude provient de la correspondance dans l'espace morthanvelde.

L'espace morthanvelde. Les Morthanveldes étaient l'espèce Impliquée de plus haut niveau autour de Sursamen. Dans le cadre de sa formation, Anaplian avait étudié (et en avait été proprement abasourdie) la carte tridimensionnelle complète de toutes les différentes espèces peuplant la Galaxie et qui s'étaient déployées suffisamment loin de leur planète natale pour découvrir qu'elles n'étaient absolument pas Seules.

La carte stellaire standard détaillant les zones d'influence des espèces les plus voyageuses était fabuleusement complexe, et pourtant, elle n'indiquait que les civilisations majeures. Celles qui ne possédaient que quelques systèmes solaires n'étaient pas vraiment représentées, même en déployant l'holocarte à son niveau de détail maximum. À voir ces zones qui se recouvraient généralement, souvent fortement interconnectées, se déplaçant lentement et soumises à des modifications constantes et graduelles, avec parfois de brusques changements, on aurait dit un tableau peint par un fou lâché dans une fabrique de peinture.

Les Morthanveldes contrôlaient d'immenses régions de l'espace, dont une infime partie se trouvait contenir l'étoile autour de laquelle la planète natale d'Anaplian était en orbite. Ils étaient déjà là, ou s'étaient lentement déployés dans cette direction, bien avant que la Culture n'apparaisse, et les deux civilisations avaient depuis longtemps instauré une coexistence pacifique et confortable. Cependant, les Morthanveldes s'attendaient à ce que tout déplacement – sauf cas d'extrême urgence – effectué à travers leur sphère d'influence le soit en utilisant leurs propres vaisseaux.

Après deux années d'immersion intense dans la politique, la géographie, la technologie et la mythologie de Prasadal, au cours desquelles elle avait pratiquement occulté tout événement extérieur, Anaplian se rendit compte qu'elle avait presque oublié que la Culture ne représentait pas la totalité de la communauté galactique. En fait, elle n'en constituait qu'une partie relativement faible, même si elle était puissante et déployée à un degré presque provocateur.

— M'autoriserait-on à partir d'ici ? demanda-t-elle.

— Djan Seriy, dit le buisson métallique (et pour la première fois, ce fut quelque chose d'autre que le visage simulé qui bougea ; ses côtés se gonflèrent en un geste qui évoquait beaucoup un humain écartant les bras), vous êtes parfaitement libre. Personne ne vous retient ici, si ce n'est vous. Vous pouvez partir quand vous voulez.

— Mais est-ce qu'on me reprendrait ? Est-ce que j'aurais encore une place dans CS si je décidais de rentrer chez moi ? Est-ce que je pourrais revenir ici, sur Prasadal ?

— Je n'ai aucun pouvoir de décision finale dans tout cela.

La créature répondait à côté. Elle aurait bel et bien son mot à dire, même si la décision finale devait revenir à une petite clique de Mentaux à bord de vaisseaux dispersés à travers la Culture et la Galaxie.

Anaplian haussa un sourcil.

— Essayez de deviner.

— Pour ce qui est de CS, oui, je crois. Ici ? C'est bien difficile à dire. Combien de temps seriez-vous absente, à votre avis ?

— Je n'en sais rien, reconnut Anaplian.

— Et nous non plus. Il semble peu probable que vous décidiez de repartir quelques jours à peine après votre arrivée. L'un dans l'autre, vous pourriez être absente une année standard, peut-être plus. Qui pourrait le dire ? Nous serions obligés de vous remplacer ici.

Il y avait une certaine marge de manœuvre dans le système, bien sûr. Ses collègues pourraient reprendre ses tâches, au moins pour un temps. En particulier, Leeb Scoperin était bien au courant de ce qu'Anaplian avait fait dans sa région de la planète, et il semblait avoir une capacité naturelle à comprendre ses objectifs et ses techniques qui lui permettrait de reprendre son rôle avec le minimum de perturbations. En plus, il faisait partie de ceux qui avaient un assistant à former, et la charge résultante ne devrait pas être trop lourde. Mais une telle solution ne pouvait pas durer éternellement. C'était une chose d'avoir un peu de mou, mais laisser les gens avec l'impression de ne servir à rien pendant de longues périodes était un gâchis déraisonnable, et c'est pourquoi la plateforme avait un effectif

tout juste suffisant pour la tâche à accomplir. Batra avait raison : ils allaient être obligés de la remplacer.

— Vous pourriez me fournir un vaisseau, proposa Anaplian.

Ça lui permettrait de partir et de revenir beaucoup plus rapidement.

— Ah, fit Batra. C'est problématique.

C'était l'une de ses nombreuses façons de dire non.

En ce moment, la Culture veillait particulièrement à ne pas irriter les Morthanveldes. La raison officielle était assez obscure, mais il y avait eu quelques suggestions intéressantes, dont l'une en particulier avait acquis le statut d'explication par défaut.

Anaplian poussa un soupir.

— Je vois.

Ou elle pourrait simplement rester ici. Après tout, que pourrait-elle faire, une fois rentrée chez elle ? Venger son père ? Ce n'était pas le devoir d'une fille, d'après les usages des Sarles, sans compter que les Deldeynes allaient apparemment subir assez de vengeance comme ça bien avant qu'elle n'arrive. Et puis, de toute façon, son père aurait été l'agresseur dans cette affaire ; elle était certaine que l'attaque préventive lancée par les Deldeynes n'avait pas eu d'autre but que d'empêcher les Sarles, sous la bannière du roi Hausk, d'envahir leur territoire.

Sa présence ne ferait peut-être qu'aggraver les choses. La situation devait être déjà suffisamment difficile sans qu'elle y ajoute sa réapparition soudaine. Cela faisait trop longtemps qu'elle était partie, se dit-elle. Les gens l'avaient certainement oubliée, et tout avait changé. En plus, elle était une femme. Après quinze ans passés dans la Culture, elle avait parfois du mal à se souvenir à quel point sa société d'origine était misogyne. Si elle retournait là-bas pour essayer d'intervenir, on rirait peut-être d'elle, on la mépriserait, ou on se contenterait de l'ignorer, tout simplement. Oramen était encore jeune, mais il était intelligent. Tout devrait bien se passer pour lui… Tyl Loesp allait s'en occuper.

Il semblait clair que son devoir était ici. C'était ce qu'elle avait entrepris, c'était ce qu'elle devait faire, et on attendait d'elle qu'elle le mène à bien. Elle savait que cela pourrait affecter le cours de l'histoire sur Prasadal. Les choses n'allaient

pas forcément toujours comme elle le souhaitait, et pouvaient tourner au bain de sang, mais son influence ne faisait aucun doute et elle savait qu'elle était compétente pour ce travail. Sur le Huitième – comme sur le Neuvième, puisque les Deldeynes étaient désormais impliqués –, elle serait sans doute incapable de changer quoi que ce soit, ou pire encore, elle pourrait aggraver la situation.

Ce n'était pas pour ça qu'on était en train de la former.

Son père l'avait remise à la Culture en guise de paiement, si on voulait exprimer les choses brutalement. Elle était ici suite à une dette d'honneur. Il ne l'avait pas expédiée loin de Sursamen pour servir d'assurance, et n'avait pas escompté non plus qu'on lui donne une éducation afin qu'à son retour elle soit une fiancée encore plus digne d'épouser quelque prince étranger, pour sceller une alliance avec un lointain royaume. Son devoir, à perpétuité, était d'être au service de la Culture en contrepartie de l'aide que celle-ci avait apportée à son père et au peuple de Sarle, par l'intermédiaire d'un homme nommé Xide Hyrlis. Le roi Hausk avait clairement fait comprendre qu'il ne s'attendait pas à revoir un jour sa fille unique.

Bon, sur ce point, il ne s'était pas trompé.

Quand ce marché avait été suggéré, elle s'était débattue entre deux sentiments contradictoires, la fierté de se voir demander de jouer un rôle aussi important, et la douleur de vivre un rejet bien plus définitif et complet que tous ceux que son père lui avait infligés jusque-là. En même temps, une sorte de sentiment de triomphe l'avait envahie, bien plus fort que les deux autres.

Enfin ! Elle allait enfin pouvoir se sortir de cette idiote de société rétrograde, elle allait enfin pouvoir se développer comme elle l'entendait, et non pas comme l'exigeaient son père et cette société d'hommes qui craignaient et méprisaient les femmes. Il lui faudrait peut-être consacrer le reste de son existence à remplir l'obligation qu'elle acceptait, mais cela lui permettrait d'échapper au Huitième, aux Sarles et aux contraintes qui seraient imposées – elle en avait progressivement pris conscience avec une consternation grandissante – à la vie qu'elle serait censée mener. De fait, elle allait encore devoir servir, mais ce serait un service dans des

endroits lointains et exotiques, un service pour une plus grande cause, et qui impliquerait peut-être des actions de sa part autres que de donner simplement du plaisir à un homme et de produire une portée de petits nobles.

Lorsqu'il avait insisté pour mettre un de ses enfants à leur service, et qu'ils s'étaient plus intéressés à elle qu'à ses frères, son père avait considéré les représentants de la Culture comme des imbéciles efféminés. Même son respect pour Xide Hyrlis en avait souffert lorsque lui aussi avait suggéré que ce soit la petite Djan qui parte, et pourtant, Anaplian ne connaissait personne, sauf peut-être tyl Loesp, pour qui son père ait eu autant d'estime.

Le roi Hausk avait à peine essayé d'avoir l'air désolé qu'ils aient choisi sa fille – cette fille insatisfaite et rejetée – plutôt que l'un de ses précieux fils. À condition, bien sûr, qu'elle veuille bien partir : les représentants de la Culture avaient signifié très clairement qu'ils ne souhaitaient nullement la contraindre à se mettre à leur service. Naturellement, une fois la question posée, elle n'avait plus eu le choix – son père avait été convaincu qu'il faisait une excellente affaire et avait hâté son départ avant que la Culture ne reprenne ses esprits et change d'avis –, mais de toute façon, c'était précisément le choix qu'elle aurait fait.

Elle avait fait semblant. Elle avait fait semblant – pour son père et le reste de la Cour – d'être réticente à rejoindre la Culture, tout comme une jeune fiancée feint une réticence à rejoindre sa nouvelle maison et son mari, et elle avait compté sur les gens de la Culture pour comprendre qu'il s'agissait d'une comédie, par souci des apparences, pour respecter les usages. Ils avaient compris, et le moment venu, elle était partie avec eux. Elle ne l'avait jamais regretté un seul instant.

Il y avait eu des fois, bien des fois, où elle avait regretté sa maison et ses frères, et même son père, des fois où elle avait pleuré tous les soirs dans son lit, mais pas une seule, même pas l'espace d'une seconde, où elle ait pensé qu'elle avait pris une mauvaise décision.

Ainsi donc, son devoir était ici. Son père l'avait dit. La Culture – les Circonstances Spéciales, rien moins que ça – était de cet avis, et comptait sur elle pour qu'elle reste. Sur le

Huitième, personne ne s'attendait à ce qu'elle revienne. Et si elle y retournait quand même, elle n'y serait probablement d'aucune utilité.

Mais qu'était-ce que le devoir ? Qu'était-ce qu'une obligation ?

Il fallait qu'elle parte, elle le sentait au plus profond d'elle-même.

Elle n'était restée silencieuse que quelques instants. Elle fit quelque chose qu'elle ne faisait jamais qu'avec la plus grande réserve : elle se connecta à son lacis neural pour accéder à l'immense méta-existence hyperdétaillée qui était l'équivalent CS de l'infocosme de la Culture.

Un paysage fantasmagorique, plein de bruit et de fureur, se déploya aussitôt devant elle en scintillant de toutes parts. Dans ce fragment de temps apparemment figé qui assaillait et envahissait la conscience d'Anaplian, toute la gamme des capacités sensorielles modifiées était directement accessible. Cette profusion de stimulations à peine concevable se présentait au départ comme une sorte de sphère donnant l'impression bizarre, mais parfaitement convaincante, qu'on pouvait en voir toutes les parties d'un coup, et qu'elle comportait plus de couleurs que même un œil augmenté n'était capable de distinguer. L'enveloppe immédiatement perceptible de cette vaste sphère qui englobait Anaplian était extraordinairement fine, mais semblait pourtant se connecter à des sens profondément enfouis en elle à mesure que la simulation colossale diffusait progressivement dans ce qu'elle ressentait comme chaque fibre de son être. Elle pouvait accéder par la pensée à une infinité apparente de membranes successives, chacune possédant ses propres harmoniques sensorielles, comme on ajuste une lentille pour régler la profondeur de champ.

De l'avis général, cette frénésie de perceptions était ce qui permettait le mieux à un humain – ou ce qui y ressemblait – de comprendre ce que c'était qu'être un Mental. Seule la politesse retenait les Mentaux de faire remarquer que ce n'était qu'une version terriblement grossière, effroyablement simplifiée, considérablement inférieure et quasiment infantile de l'univers

dans lequel ils étaient eux-mêmes plongés à chaque instant de leur existence.

Sans même avoir à y penser consciemment, Anaplian se trouva devant un diagramme détaillé représentant ce secteur de la Galaxie. Les étoiles figuraient sous forme de points avec leur véritable couleur, les systèmes solaires étaient suggérés par des focalisations logarithmiques et leur teneur civilisationnelle définie par des groupes de notes musicales (l'influence de la Culture était évoquée par une série d'accords construits à partir de gammes mathématiquement pures sur une échelle infinie). Une superposition indiquait les vols réguliers de tous les vaisseaux susceptibles d'être concernés, et un choix d'itinéraires avait déjà été établi pour elle sous forme de réseaux de fils, avec un code de couleurs pour la vitesse, l'épaisseur indiquant la taille du vaisseau et le degré de certitude étant représenté par l'intensité de la teinte. Quant au confort et à l'agrément en général, ils étaient caractérisés par différentes odeurs. Des motifs dessinés sur les fils – les faisant ressembler à des tresses, comme des cordes – indiquaient à qui les vaisseaux appartenaient.

Dans l'ensemble, c'étaient surtout des cercles et des ellipses qu'elle avait devant elle. Il s'y glissait quelques formes mentalement plus complexes là où des vaisseaux anticipaient des trajectoires plus excentriques entre les étoiles au cours des quelques dizaines ou centaines de jours standard à venir.

Apparemment sans avoir été sollicitée, une autre fibre se forma, presque parfaitement rectiligne, lui montrant comment l'unité la plus proche de la flotte de Sentinelles Ultrarapides pouvait l'emmener sur Sursamen. Le vol prendrait en gros une douzaine de jours, mais il en faudrait presque autant pour que l'appareil vienne d'abord la chercher sur Prasadal. D'autres vaisseaux auraient pu faire le trajet en moins de temps, mais ils étaient trop éloignés. Il y avait un degré d'incertitude relativement favorable dans cette projection : elle ne s'appliquait qu'aux unités de la Culture affichant actuellement leur position. Il était tout à fait possible qu'il y ait un autre vaisseau de la flotte d'Actifs Rapides plus proche qui n'aurait

pas choisi de signaler sa position, mais qui répondrait positivement à une demande générale diffusée.

Mais ce n'était pas la peine de rêver… Batra avait été clair sur ce point. Elle effaça cet affichage inutile. Elle allait devoir suivre l'itinéraire qu'on lui imposait, et se voir transférer de vaisseau en vaisseau comme un témoin dans une course de relais. Ça paraissait bien compliqué.

De nombreux programmes subtils avaient déjà tourné dans son lacis neural pour prédire ce qu'elle voudrait voir avant même qu'elle ne le sache elle-même, et c'était cet aspect – si fabuleusement pratique et impressionnant qu'il fût techniquement – de l'utilisation du lacis qui troublait le plus Anaplian, et qui l'amenait à s'en servir le moins possible. En fin de compte, elle n'eut même pas besoin de récupérer des données détaillées pour vérifier les chiffres bruts : à travers tout cet écheveau d'itinéraires menant de Prasadal à Sursamen, il y en avait un assez évident qui lui prendrait effectivement au moins cent vingt-neuf jours et des poussières si elle partait dans les deux jours, en admettant que les choses se passent le plus harmonieusement possible du côté des Morthanveldes. Beaucoup semblait dépendre du Grand Vaisseau morthanvelde *Inspirale, Coalescence, Annelure,* selon qu'il déciderait ou non de passer par le Monde-Nid de Syaung-oun sur son chemin d'un amas globulaire à l'autre.

Elle s'apprêtait à se déconnecter lorsqu'une interrogation à peine formulée sur ce que pouvaient bien être exactement un Grand Vaisseau morthanvelde et un Monde-Nid commença à faire éclore une arborescence d'explications toujours plus complexes, comme si le lacis se dépêchait de récupérer et de présenter toutes les informations correspondantes avec l'enthousiasme fébrile d'un enfant à qui on demande de jouer un morceau de musique en public. Anaplian le coupa net, comme si elle claquait une porte mentalement. Elle se déconnecta avec son sentiment habituel de soulagement mêlé d'une vague culpabilité. Le dernier vestige de la présence du lacis l'informa que le battement de cœur qui avait commencé lorsqu'elle s'était connectée n'était pas tout à fait terminé.

C'était comme si elle se réveillait, mais d'un monde de rêves où tout était plus détaillé, plus net, plus beau et même plus plausible que dans la réalité. C'était encore une des raisons pour lesquelles elle n'aimait pas se servir du lacis. Elle se demanda fugitivement comment la normalité de Jerle Batra se comparait à la sienne.

— Je suis désolée, dit-elle. Je crois qu'il faut que je parte.

— Vous *croyez*, Djan Seriy ? demanda Batra d'une voix qui semblait triste.

— Je pars, répondit-elle. Je dois partir.

— Je vois. (À présent, l'homme qui ressemblait à un petit buisson touffu avait l'air contrit.) Il y aura un prix à payer, Djan Seriy.

— Je sais.

6

Scolastère

Ferbin otz Aelsh-Hausk'r et son serviteur Choubris Holse chevauchaient à travers une forêt de nuagiers le long d'une route mal entretenue menant au Scolastère d'Hicturie-Anjrinh. Ils avaient décidé de voyager pendant la longue demi-nuit de la Roulétoile Guime, dont la lueur rouge sombre formait comme une blessure à travers l'horizon du postpôle. Ils n'avaient été obligés de quitter la route que deux fois jusqu'ici, une fois pour éviter une troupe de cavaliers ichteuiens, et l'autre quand ils avaient aperçu un camion à vapeur au loin. Le prince avait complètement changé d'aspect : Holse lui avait coupé les cheveux à ras, sa moustache et sa barbe poussaient rapidement (elles étaient plus foncées que ses cheveux, presque brunes, ce qui l'agaçait prodigieusement). Il avait retiré toutes ses bagues et ses bijoux royaux, et portait des vêtements que Holse avait récupérés sur le champ de bataille.

— Sur un *cadavre* ?

Les yeux écarquillés, Ferbin s'était à moitié étranglé d'indignation en regardant sa tenue. Holse avait eu la présence d'esprit d'informer le prince de la provenance de ses nouveaux habits civils qu'une fois qu'il les eut mis.

— C'en était un sans blessures apparentes, seigneur, l'avait rassuré Holse sur un ton raisonnable. Il saignait juste un peu des oreilles et du nez. Ça faisait bien deux ou trois jours qu'il était mort, comme ça les puces avaient largement eu le temps d'attraper froid et de quitter le navire. Et si je peux me permettre d'ajouter quelque chose, c'était un gentilhomme. Un provendier privé de l'armée, si je ne me trompe.

— Ce n'est pas un gentilhomme, avait dit patiemment Ferbin à son domestique, c'est un marchand.

Puis il avait tiré sur ses manches, écarté les bras et secoué la tête d'un air résigné.

S'il y avait une activité aérienne – très improbable dans cette obscurité –, ils n'en avaient vu aucun signe. En tout cas, personne n'était descendu pour les inspecter tandis qu'ils poursuivaient péniblement leur chemin, Holse chevauchant sa rouelle et Ferbin le mersicore que son serviteur lui avait amené dans la folie surplombant le fleuve, quatre jours plus tôt. Holse avait sorti d'une sacoche deux paquets de racines de crile pour les tenir éveillés, et ils les mastiquaient tout en parlant. Cela donnait un caractère mâchonnant à leur conversation que Holse trouvait assez comique, mais il se gardait bien de le faire remarquer à son maître.

— Choubris Holse, dit celui-ci, il est de ton devoir de m'accompagner partout où je décide d'aller.

— Je me permets de ne pas être d'accord, seigneur.

— Il n'est pas question d'être d'accord ou pas. Le devoir est le devoir. Le tien est envers moi.

— Au sein du royaume, et dans le cadre des lois de notre roi, je ne discuterais pas avec vous, seigneur. C'est mon devoir au-delà de ces limites que je pense pouvoir remettre en cause.

— Holse ! Tu es un domestique ! Je suis un prince ! Tu serais déjà foutrement bien avisé de faire ce que je te dis même si je n'étais qu'un misérable nobliau sans rien d'autre à son nom qu'un vieux château délabré, une jument pleine de puces et beaucoup trop d'enfants. En tant que serviteur d'un prince – le prince aîné, qui plus est – de la maison royale de Hausk… (Ferbin s'interrompit, s'étouffant d'indignation et de dégoût devant un tel entêtement chez un domestique.) Mon père t'aurait fait fouetter jusqu'au sang pour une chose pareille, Holse, tu m'entends ? Ou pire encore ! Mais enfin, bon sang, je suis le roi légitime !

— Seigneur, je suis avec vous en ce moment, et j'ai l'intention de rester avec vous jusqu'à l'université, et de là jusqu'au moyen de transport que vous pourriez trouver au-delà de ce qu'ils seront à même de vous recommander. Jusqu'à ce point, je serai à vos côtés, toujours aussi fidèle.

— Et c'est là que tu dois rester, bon sang ! Où que j'aille !

— Seigneur, s'il vous plaît de me pardonner, je dois mon allégeance – en regardant bien au fond du pot, pour ainsi dire, une fois le reste évaporé – au trône plutôt qu'à votre honorable personne. Une fois que vous vous serez retiré aux confins des conquêtes de votre père, je crois comprendre que je serai tenu de retourner auprès du siège de l'autorité – que je pense être le palais royal de Pourl, toutes choses égales et normalement équilibrées par ailleurs – pour y recevoir de nouvelles instructions de, ma foi, de quiconque sera…

— Holse ! Es-tu un avocat ?

— Dieu m'en préserve, seigneur !

— Alors, boucle-la. Ton devoir est de rester auprès de moi, un point c'est tout.

— Pardonnez-moi, seigneur, mais mon devoir est envers le roi.

— Mais je *suis* le roi ! N'est-ce pas ce que tu me répètes depuis quatre jours, que je suis l'héritier légitime du trône ?

— Seigneur, pardonnez ma franchise, mais vous êtes un roi sans couronne qui s'éloigne avec la plus grande détermination de son trône.

— Oui, oui ! Pour rester en vie ! Pour chercher de l'aide afin de pouvoir revenir plus tard et revendiquer ce trône, si le DieuMonde le veut bien. Et je te ferai remarquer que, ce faisant, je ne fais que suivre d'illustres précédents : le DieuMonde n'a-t-il pas établi son propre sanctuaire au cœur de notre monde béni ? Le peuple des Sarles lui-même n'a-t-il pas fui les persécutions sur sa planète natale, pour venir se réfugier ici sur notre chère Sursamen ?

— Néanmoins, seigneur, être roi comporte des obligations. L'une d'elles est de faire savoir au peuple que vous êtes vivant.

— Ah, vraiment ? Tiens donc, dit Ferbin décidé à faire preuve de sarcasme cinglant. Et c'est maintenant que tu me dis ça ? Quoi d'autre encore, si je peux me permettre ?

— Eh bien, seigneur, une autre est de se comporter de manière royale en ce qui concerne la prise des rênes du pouvoir, par la force si nécessaire, plutôt que de les laisser tomber dans les mains de…

— Choubris Holse, tu n'as pas de leçons à me donner sur l'art d'être roi ni sur mes obligations et responsabilités royales !

— Assurément non, seigneur, je suis entièrement d'accord avec vous. Les leçons, c'est le domaine de ces moines scolastiques vers lesquels nous sommes en route. Vous ne m'entendrez pas vous contredire sur ce point, seigneur.

La rouelle de Holse se mit à ronfler comme pour signifier son accord. Leurs montures étaient dressées pour voyager de nuit et pouvaient littéralement marcher en dormant, même s'il fallait parfois tirer un peu sur la bride pour qu'elles ne s'écartent pas de la route.

— C'est moi qui décide de mon devoir, Holse, pas toi ! Et mon devoir est de ne pas me laisser assassiner par ceux qui ont déjà tué un roi et qui n'hésiteraient pas à en ajouter un – c'est-à-dire moi – à leur tableau de chasse !

Holse leva les yeux pour contempler l'immensité de la Tour Hicturienne qui se dressait sur leur gauche, tel le destin. La base de ce pilier de soutènement du ciel était entourée d'étendues d'herbe et de forêts dont la pente augmentait à mesure qu'ils approchaient de la limite supérieure, là où le sol et les feuillages s'interrompaient brusquement contre l'incroyable surface lisse de la Tour, formant une vague vert foncé autour de l'immense pâleur du tronc qui brillait dans la lumière rougeâtre comme l'os de quelque dieu mort depuis longtemps.

Holse s'éclaircit la gorge.

— Ces documents que nous venons chercher, seigneur… Ils ne marcheraient pas dans l'autre sens, par hasard ?

— Dans l'autre sens ? Que veux-tu dire par là, Holse ?

— Eh bien, seigneur, est-ce qu'ils vous permettraient de descendre jusqu'au Noyau, pour rendre visite au DieuMonde ?

Holse n'avait aucune idée de la façon dont ces choses-là se passaient. Il ne s'était jamais vraiment soucié de religion, même s'il s'acquittait toujours de ses devoirs à l'église pour avoir la paix. Il soupçonnait depuis longtemps le DieuMonde de n'être encore qu'une de ces inventions qui renforcent la structure permettant aux riches et aux puissants de jouir de leurs privilèges.

— Pour voir si Sa Divinité pourrait vous aider ? ajouta-t-il. (Il haussa les épaules.) Ça vous épargnerait tout le tracas de devoir rejoindre la Surface et de partir au milieu des étoiles extérieures.

— C'est impossible, Holse, répondit patiemment Ferbin en s'efforçant de ne pas s'énerver devant de tels enfantillages. Les Octes et – Dieu merci ! – les Aultridias ont l'interdiction absolue de se mêler des affaires du DieuMonde. Ils n'ont pas le droit de descendre dans le Noyau, et par conséquent, nous non plus.

Il aurait pu entrer plus longuement dans les détails, mais par suite de l'inhalation partielle et malheureuse d'une chique de racine de crile bien mâchonnée, il fut saisi d'une quinte de toux et passa les quelques minutes suivantes à toussoter et crachoter, refusant obstinément les offres répétées de Holse de lui taper dans le dos.

*

* *

Le Scolastère d'Hicturie-Anjrinh se dressait au sommet d'une petite colline à une journée de chevauchée de la Tour Hicturienne dans la direction du prépôle, de sorte que l'immense colonne se trouvait pratiquement entre Pourl et lui. Comme la plupart des Scolastères, l'endroit n'avait guère l'air accueillant, même si, techniquement parlant, il n'était pas fortifié. Le bâtiment ressemblait à un long château bas dont on aurait retiré la courtine. Il possédait deux tourelles, mais qui abritaient des télescopes et non pas des canons. En fait, les murs qu'on apercevait avaient l'air très gais, peints qu'ils étaient de toutes sortes de couleurs, mais Ferbin trouvait tout cela assez sinistre. Il avait toujours été assez impressionné par ce genre d'endroit et par les gens qui y habitaient. Se consacrer entièrement à une vie d'étude, de réflexion et de contemplation lui semblait, ma foi, un vrai gâchis. Il oscillait en permanence entre le mépris pour ceux qui se coupaient ainsi de tant de choses qui rendaient la vie amusante uniquement pour acquérir cette abstraction qu'ils appelaient la connaissance, et quelque chose qui se rapprochait d'une forme de profond respect,

impressionné qu'il était par le fait que des gens aussi intelligents choisissent délibérément une existence aussi ascétique.

C'était dans l'un de ces endroits qu'il savait que Djan Seriy aurait aimé aller, si elle avait eu la liberté de choisir. Elle ne l'avait pas eue, bien sûr, et de toute façon la Culture l'avait emmenée avec elle. Certaines de ses lettres à sa famille mentionnaient des lieux de savoir qui ressemblaient beaucoup aux Scolastères. Ferbin en avait retiré l'impression qu'elle avait appris beaucoup de choses (beaucoup trop, selon l'avis méprisant de leur père). Plus tard, ses lettres avaient semblé indiquer qu'elle était devenue une sorte de guerrier, presque un champion. Au début, ils avaient douté de sa raison, mais l'idée de femmes guerrières n'était pas inconnue. Tout le monde pensait qu'elles faisaient définitivement partie du passé, mais au fond, qu'en savait-on vraiment ? Les coutumes des aliens – les espèces supérieures, les mentors et les Optimae, et qui sait d'autre encore – dépassaient l'entendement. Une si grande partie de la vie se déroulait en décrivant de grands cercles sur les roues de la bonne et de la mauvaise fortune… Les guerrières appartenaient peut-être à un avenir étrange et incompréhensible.

Ferbin espérait qu'elle était devenue une guerrière. S'il réussissait à la rejoindre, ou du moins à lui faire passer un message, Djan Seriy serait peut-être à même de l'aider.

La Roulétoile Obor commençait à déployer lentement une aube hésitante sur leur droite tandis qu'ils s'approchaient. Ils croisèrent des apprentis quittant l'enceinte du Scolastère pour aller travailler dans les champs, les vergers et les ruisseaux autour de cet amas de bâtiments gaiement peinturlurés. Au passage, ils adressèrent des saluts aux deux cavaliers en agitant leur chapeau, et Ferbin leur trouva presque l'air joyeux.

De plus en plus de villes du royaume de Sarle accueillaient un établissement du genre des Scolastères, même si ces institutions urbaines offraient une instruction d'une nature plus pratique que les antiques Scolastères, généralement retirés dans les campagnes. De nombreux marchands, et même certains nobles, commençaient à envoyer leurs fils dans de telles universités modernes, et Ferbin avait entendu parler d'un

établissement à Reshigue qui n'acceptait que des filles. Bien sûr, c'était Reshigue, et tout le monde savait que les habitants de cette ville, heureusement fort lointaine, étaient complètement fous.

— Je n'aperçois aucune connexion télégraphique, fit remarquer Holse en scrutant l'amas de bâtiments. C'est sans doute une bonne chose. Nous verrons bien.

— Hmm ? fit Ferbin.

*

* *

Ferbin priait rarement. Il savait que c'était un défaut, mais il s'était toujours dit que ce défaut était plein de noblesse. Il était convaincu que même les Dieux devaient avoir une patience, et même une capacité d'attention, limitée. En s'abstenant de prier, il laissait le sol de la Cour divine un peu moins encombré, et donc libre pour des gens moins fortunés et plus méritants que lui, dont les prières avaient donc plus de chances d'être entendues dans le brouhaha qui devait certainement emplir ladite assemblée. Il trouvait même un certain réconfort dans le fait qu'étant un prince, ses supplications bénéficieraient forcément d'une haute priorité dans la cour d'appel du DieuMonde – il aurait, pour ainsi dire, une voix naturellement plus forte –, et qu'ainsi, par son effacement modeste, il faisait infiniment plus de bien qu'un individu d'importance plus limitée n'aurait pu en faire par une telle abnégation.

Cela étant dit, le DieuMonde était bien là, et même s'il était absurde d'aller lui rendre visite, comme l'avait suggéré Holse, il écoutait certainement les prières. Parfois même, disait-on, le DieuMonde intervenait dans les affaires des hommes, défendant la cause des justes et des bons, et punissant ceux qui avaient péché. Ce serait donc un manquement total à ses devoirs de prince s'il n'adressait pas une supplique à la divinité. Même si le DieuMonde était déjà très certainement au courant des terribles événements qu'avait vécus Ferbin et de ce qui attendait le peuple des Sarles avec un usurpateur en son sein, il était possible qu'il ne puisse pas agir tant que Ferbin ne lui aurait pas

adressé une sorte de requête formelle, puisqu'il était à présent le roi légitime. Il n'était pas très sûr de la façon de procéder, n'ayant jamais été très attentif pendant les cours d'instruction religieuse, mais il avait le sentiment que cela devait se passer à peu près ainsi :

— Cher Dieu, Dieu du Monde. Soutiens-moi dans ma cause, permets-moi d'échapper à mes poursuivants si, heu, en admettant qu'il y en ait. Sinon, fais en sorte qu'il continue de ne pas y en avoir. Aide-moi à sortir du Monde et à retrouver Xide Hyrlis et ma chère sœur Djan, pour qu'elle puisse venir à mon secours. Fais qu'elle ne soit pas détournée de son frère par le luxe et, hmm, les luxuriances des gens de la Culture. Je t'en prie, mon Dieu, inflige les tribulations et les humiliations les plus effroyables et les plus dégoûtantes à cet ignoble usurpateur de tyl Loesp, qui a tué mon père. Ah, Dieu, voilà bien un démon infâme ! Voilà un monstre à forme humaine ! Tu as sûrement vu ce qui s'est passé, Dieu, et sinon, regarde dans ma mémoire et tu en verras le souvenir marqué au fer rouge, pour y rester gravé à jamais… Y a-t-il jamais eu crime plus épouvantable ? Quelle abomination commise entre tes cieux peut surpasser cette atrocité ?

Ferbin se rendit compte qu'il commençait à s'essouffler, et fut obligé de s'arrêter un instant pour reprendre sa respiration.

— Dieu, reprit-il, si tu le punis avec la plus grande sévérité, je me réjouirai. Sinon, je considérerai que c'est un signe manifeste que tu ne lui accordes même pas l'honneur d'un châtiment divin, et que tu le confies à une main humaine. Cette main ne sera peut-être pas la mienne – car je suis, comme tu le sais bien, un homme de paix plutôt que d'action – mais ce sera à mon instigation, je te le jure, et c'est sous une tour d'angoisse et de désespoir que ce bâtard souffrira. Et les autres, tous ceux qui l'ont aidé, eux aussi. Je le jure sur le corps profané de mon cher père bien-aimé ! (Ferbin avala sa salive et toussota.) Tu sais que si je te demande ça, c'est pour mon peuple, pas pour moi. Je n'ai jamais souhaité être roi, mais j'accepterai cette charge lorsqu'elle m'incombera. Elime, c'est lui qui aurait dû être roi. Ou Oramen, il pourrait faire un bon roi, un jour. Moi… je ne suis

pas sûr d'y arriver. Je n'ai jamais été sûr. Mais, ô Seigneur, le devoir, c'est le devoir.

Ferbin essuya quelques larmes qui perlaient au coin de ses paupières fermées.

— Merci pour tout cela, mon Dieu. Ah, j'oubliais… Je voudrais te demander de faire en sorte que mon imbécile de domestique voie clairement où se trouve son devoir, et qu'il reste avec moi. Je n'ai aucun talent pour négocier les basses vulgarités de la vie, tandis que lui est assez doué, et il a beau être un misérable discutailleur, il rend mon voyage plus confortable. Depuis que j'ai commencé à craindre qu'il ne s'en aille, c'est à peine si j'ai osé le quitter des yeux un instant, et j'ai du mal à imaginer ce que serait mon périple sans lui. Fais aussi, s'il te plaît, que le Maître Érudit, un certain Seltis, soit bien disposé à mon égard et qu'il ne se souvienne pas que c'est moi qui ai posé une punaise sur sa chaise cette fois-là, ou mis un asticot dans son pâté à une autre occasion. Deux fois, en fait, maintenant que j'y pense. Bon, ce serait bien qu'il ait un truc d'autorisation de voyager dans la Tour qu'il voudra bien me donner pour que je puisse filer d'ici. Accorde-moi tout ça, DieuMonde, et sur la vie de mon père, je te jure que je ferai bâtir un temple à ta gloire, ta miséricorde et ta sagesse, qui fera concurrence aux Tours elles-mêmes ! Hmm… Bon. Avec toute ma… heu, ma foi, c'est tout. (Ferbin se redressa, rouvrit les yeux, puis il les referma et s'agenouilla de nouveau.) Ah oui, merci.

On lui avait donné une petite cellule dans le Scolastère lorsqu'il s'était présenté comme un gentilhomme voyageant en compagnie de son assistant (un titre – une promotion, même – sur lequel Holse avait insisté) et qui souhaitait une audience auprès du Maître Érudit. Ferbin trouvait étrange d'être traité comme une personne ordinaire. D'une certaine façon, c'était presque amusant, mais c'était aussi un peu humiliant, et même agaçant, malgré le fait que c'était ce déguisement de banalité qui était tout ce qui le maintenait en vie. C'était également une expérience nouvelle de devoir attendre, alors que d'habitude, tout le monde – sauf son père – trouvait toujours le temps de le recevoir. Bon, ce n'était peut-être pas si nouveau que ça :

certaines dames de sa connaissance avaient tendance à utiliser ce genre de tactique, elles aussi. Mais c'était une forme d'attente tout à fait délicieuse, même si elle pouvait parfois sembler insupportable. Dans le cas présent, ce n'était pas délicieux du tout, c'était franchement énervant.

Il s'assit sur la petite couchette de sa minuscule cellule, promena son regard sur l'espace nu et à peine meublé, et jeta un bref coup d'œil vers la Tour Hicturienne – la plupart des fenêtres des Scolastères donnaient sur une Tour, dans la mesure du possible. Ferbin examina ses vêtements, volés à un mort. Il frissonna, et il se tenait les bras serrés pour se réconforter quand on frappa à la porte, et avant même qu'il ait pu dire « Entrez », Holse fit irruption dans la pièce, le feu aux joues et l'air un peu vacillant.

— Seigneur ! dit-il. (Puis il sembla se ressaisir et, se redressant de toute sa taille, il hocha la tête dans ce qui aurait pu évoquer un salut. Il sentait la fumée.) Le Maître Érudit est maintenant prêt à vous recevoir, seigneur.

— J'arrive tout de suite, Holse, dit Ferbin. (Puis, se souvenant que le DieuMonde était censé aider ceux qui savaient le mieux s'aider eux-mêmes – un principe que Holse semblait appliquer scrupuleusement –, il ajouta :) Merci.

Holse fronça les sourcils d'un air interloqué.

*

* *

— Seltis ! Mon cher vieil ami ! C'est moi !

Ferbin pénétra dans le bureau du Maître Érudit du Scolastère de Hicturie-Anjrinh en écartant les bras. Le vieil homme vêtu de robes scolastiques un peu usées était assis à l'extrémité d'un vaste bureau jonché de papiers. Il cligna des yeux derrière ses petits verres de lunettes.

— Que vous soyez vous, monsieur, est l'un des grands faits incontestables de la vie, répondit-il. Postulez-vous pour un emploi en énonçant de tels truismes et en affirmant qu'ils sont profonds ?

Ferbin se retourna pour s'assurer que la porte avait bien été refermée de l'extérieur par l'acolyte qui l'avait fait entrer. Il sourit et s'approcha du bureau du Maître Érudit, les bras toujours tendus.

— Non, Seltis, je veux simplement dire que c'est *moi* ! (Il baissa la voix.) Ferbin. Qui a été autrefois votre élève le plus insupportable, mais également, je l'espère, votre préféré. Il vous faut excuser mon déguisement, et je suis heureux qu'il soit aussi efficace, mais c'est bien assurément moi. Je vous salue, mon vieil ami et le plus sage des précepteurs !

Seltis se leva avec une expression d'étonnement et d'incertitude sur son visage ridé. Il esquissa un petit salut.

— Par Dieu, il semble bien que ce soit vrai, dit-il. (Il regarda attentivement le visage de Ferbin.) Comment vas-tu, mon garçon ?

— Je ne suis plus un petit garçon, Seltis, répondit Ferbin en s'installant dans un fauteuil confortable à côté du bureau, près d'une petite fenêtre en alcôve.

Seltis resta assis, regardant son ancien élève par-dessus un petit chariot rempli de livres. Ferbin adopta une expression grave, presque tourmentée.

— Je suis plutôt un jeune homme, maintenant, et qui plus est, heureux et insouciant jusqu'à il y a quelques jours encore. Mon cher Seltis, j'ai vu mon père assassiné dans les circonstances les plus ignobles…

Seltis parut soudain inquiet et leva la main. Il se détourna de Ferbin et dit :

— Munhreo, laisse-nous, je te prie.

— Oui, Maître Érudit, fit une autre voix, et Ferbin vit, avec un certain effroi, un jeune homme vêtu de la robe des aspirants érudits se lever derrière un petit bureau couvert de papiers situé dans une alcôve de la pièce. Avec un dernier regard fasciné vers Ferbin, le jeune étudiant s'apprêtait à sortir lorsque Seltis lui dit :

— Munhreo. (Le jeune homme se retourna, la main sur la poignée de la porte.) Tu n'as rien entendu, c'est compris ?

Son élève inclina légèrement le buste.

— C'est entendu, Maître.

— Ah. Il doit étudier l'art de se cacher, celui-là, hein ? dit Ferbin d'un air embarrassé.

— Je crois qu'on peut lui faire confiance, dit Seltis. (Il tira son fauteuil pour s'asseoir devant Ferbin, en continuant d'examiner son visage.) Dis-moi un peu. Mon assistant au palais… qui cela pouvait-il bien être ?

Ferbin plissa le front en faisant la grimace.

— Oh, je ne sais plus. Un type assez jeune. Je ne me souviens pas de son nom. (Il sourit.) Désolé.

— Et ai-je réussi à implanter le nom de la capitale de Voette suffisamment profondément dans ton cerveau pour qu'il y prenne racine ?

— Ah… Voette. J'y ai connu la fille d'un ambassadeur, autrefois. Une très jolie fille. Elle était de… Nottel ? Gottel ? Dottel ? Quelque chose de ce genre… C'est bien ça ?

— La capitale de Voette est Wiriniti, Ferbin, dit Seltis d'un air las. Et je crois que tu es bien celui que tu dis.

— Excellent !

— Bienvenue, seigneur. Je dois cependant vous dire, prince, qu'on nous a informés que vous étiez mort.

— Et si les vœux de cet étron machiavélique et assassin qui a pour nom tyl Loesp pouvaient être exaucés, mon vieil ami, je le serais bel et bien à l'heure qu'il est.

Seltis parut inquiet.

— Le nouveau régent ? Quelle est la raison de cette haine ?

Ferbin lui relata les grandes lignes de son aventure depuis le moment où son escorte et lui avaient franchi la crête de Cherien pour observer l'immense champ de bataille. Seltis poussa un soupir, essuya par deux fois ses lunettes et se cala dans son fauteuil, puis il se pencha de nouveau et se leva, fit le tour de son siège, alla jeter un coup d'œil par la fenêtre et retourna enfin s'asseoir. Il secoua la tête plusieurs fois.

— Ainsi donc, conclut Ferbin, me voici avec mon domestique, sur lequel je ne peux guère trop compter, pour vous demander votre aide, mon cher Seltis, d'abord pour faire passer un message à Oramen, mais aussi pour m'aider à m'échapper du Huitième et du Grand Monde lui-même. Il faut que je puisse avertir mon frère et me mettre à la recherche de ma sœur. J'en

suis réduit à cette extrémité. Cela fait des années que ma sœur vit au milieu de ces Optimae de la Culture, et d'après ce qu'elle nous a écrit, elle a appris des choses qui vous surprendraient vous-même. Elle est peut-être même devenue une sorte de guerrière, à ce que j'ai compris. Toujours est-il qu'elle possède peut-être des pouvoirs et une influence que je n'ai pas moi-même, ou qu'elle a au moins les moyens d'y faire appel. Aidez-moi à la rejoindre, Seltis, et aidez-moi à prévenir mon frère, et je vous jure que ma gratitude sera immense. Je suis le roi légitime, bien que je n'aie pas reçu l'onction et que mon accession au trône se situe encore dans l'avenir, tout comme il le faudra pour votre récompense. Mais sans nul doute, un homme aussi sage et instruit que vous comprend encore mieux que moi les obligations d'un sujet envers son souverain. Vous comprenez, j'en suis sûr, que je ne vous en demande pas davantage que ce que je suis en droit d'attendre.

— Eh bien, Ferbin, dit le vieil homme en s'adossant dans son fauteuil et en retirant de nouveau ses lunettes pour les examiner. Je ne sais pas ce qui serait le plus surprenant : que tout ce que tu m'as raconté soit vrai, ou que tes facultés d'imagination aient été tout à coup multipliées par un million. (Il replaça ses lunettes sur son nez.) Très franchement, je préférerais que ce que tu m'as dit ne soit pas vrai. J'aimerais beaucoup mieux croire que tu n'as pas eu à assister à la scène que tu m'as décrite, que ton père n'a pas été assassiné, et que notre régent n'est pas un monstre, mais je pense ne pas pouvoir faire autrement que de croire que tout cela est vrai. Je suis profondément désolé de ce deuil qui te frappe, Ferbin, bien plus que je ne puis l'exprimer par de simples mots. Mais j'espère que tu comprendras qu'il vaut mieux limiter ton séjour ici au minimum. Je vais faire tout mon possible pour t'aider à poursuivre ton chemin, et je dépêcherai un de mes tuteurs pour qu'il porte un message à ton frère.

— Merci, mon vieil ami, dit Ferbin avec soulagement.

— Il faut cependant que tu saches que des rumeurs circulent contre toi, Ferbin. Elles disent que tu as déserté le champ de bataille peu avant ta mort, et que bien d'autres crimes, petits et

grands, domestiques et sociaux, sont portés à ta charge maintenant que l'on te croit bien mort.

— *Quoi ?* s'écria Ferbin.

— Comme je le disais, ils cherchent apparemment à ce que personne ne te regrette, et peut-être – s'ils soupçonnent que tu n'es pas vraiment mort – veulent-ils s'assurer que tu seras trahi par ceux auxquels tu pourrais révéler ton identité. Prends bien garde, jeune homme qui fut autrefois un garçon, et prince qui espère devenir un jour roi.

— L'injustice ajoutée à l'infamie, siffla Ferbin qui sentit sa bouche devenir sèche en prononçant ces mots. L'iniquité après l'outrage. C'est intolérable. Intolérable.

Il sentit monter en lui une rage immense et ses mains se mirent à trembler. Il regarda ses doigts, émerveillé d'une telle réaction physique. Il déglutit et regarda son vieux précepteur avec des larmes dans les yeux.

— Il faut que je vous dise, Seltis, qu'à chaque fois que je pense que ma fureur ne saurait augmenter, ayant atteint le niveau extrême qu'un homme puisse supporter, je me vois propulsé à un niveau encore plus grand par un nouvel agissement de cette innommable bouse de merde qu'est tyl Loesp.

— Si l'on tient compte de tout ce tu m'as dit, déclara Seltis en se levant, il n'y a pas vraiment de quoi s'étonner. (Il s'approcha d'un cordon de sonnette accroché au mur derrière son bureau.) Aimerais-tu boire quelque chose ?

— Un vin respectable ne serait pas de refus, dit Ferbin dont le visage s'éclaira. Mon domestique a une préférence pour un liquide qu'on hésiterait à utiliser pour rincer le cul d'une rouelle.

Seltis tira sur le cordon. On entendit un gong résonner au loin. Le vieux Maître revint s'asseoir auprès du prince.

— J'imagine que tu voudrais que je vous recommande aux Octes pour un entourement, afin d'être transportés à la Surface, dit-il.

— Oui, si c'est comme ça que vous l'appelez, dit Ferbin en se penchant vers lui avec enthousiasme. En théorie, bien sûr, il y a certaines prérogatives royales que je pourrais invoquer, mais ça

équivaudrait à un suicide. Avec un laissez-passer venant de vous, je peux espérer échapper aux espions et aux mouchards de tyl Loesp.

— Il ne s'agit pas seulement d'espions et de mouchards. Potentiellement, cela concerne au minimum toute l'armée, et même le peuple tout entier, dit Seltis. Se croyant loyaux, tous se tourneront contre celui envers qui ils devraient l'être.

— C'est un fait, dit Ferbin. Je vais devoir compter sur ma présence d'esprit ainsi que sur celle de mon domestique, un homme fort agaçant mais très malin.

Ferbin trouva que Seltis n'avait pas l'air plus rassuré.

Un domestique se présenta et ils lui demandèrent du vin. Une fois la porte refermée, Ferbin dit solennellement :

— Mon bon Seltis, j'ai adressé une prière au DieuMonde.

— Cela ne peut pas faire de mal, répondit le Maître Érudit qui n'eut pas l'air moins inquiet pour autant.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Entrez ! cria Seltis. D'habitude, les cuisines ne sont pas aussi…

Choubris se précipita dans la pièce, salua rapidement le Maître Érudit et dit à Ferbin :

— Seigneur, je crains que nous n'ayons été découverts.

Ferbin se leva d'un bond.

— Quoi ? Comment ?

Holse regarda Seltis d'un air hésitant.

— Un petit bonhomme d'étudiant sur le toit, seigneur. Il héliographait une patrouille de passage. Trois chevaliers montés sur des caudes sont en train d'atterrir.

— Munhreo, dit le Maître Érudit en se levant à son tour.

— Ils sont peut-être simplement venus… rendre visite ? suggéra Ferbin.

— Dans les circonstances présentes, mieux vaut envisager le pire, lui répondit Seltis qui était retourné à son bureau. Vous feriez mieux de partir. Je vais essayer de les retenir le plus longtemps possible.

— Nous ne pourrons jamais leur échapper sur nos montures ! protesta Ferbin. Seltis, avez-vous des bêtes volantes ?

— Non, Ferbin, nous n'en avons pas.

Seltis prit une petite clef dans un tiroir, repoussa du pied un tapis posé derrière son bureau et poussa un grognement en s'agenouillant sur le plancher. Il ouvrit une petite trappe et sortit deux épaisses enveloppes grises solidement fermées par de minces lames métalliques. Il ouvrit un feuillet dans chacune et inscrivit rapidement leurs noms, puis il apposa le sceau du Scolastère.

— Tiens, dit-il en les remettant à Ferbin. La Tour de D'neng-oal. Le Maître de Tour est un certain Aïak.

— Ake, répéta Ferbin.

Seltis émit un petit son réprobateur et lui épela le nom.

— Aïak, dit Ferbin. Merci, Seltis. (Il se tourna vers son serviteur.) Holse, qu'allons-nous faire ?

Holse prit un air chagriné.

— J'ai malheureusement une idée, seigneur.

*

* *

Les trois caudes étaient attachés à un anneau sur la terrasse du bâtiment principal du Scolastère. Un petit attroupement s'y était formé, constitué principalement de jeunes étudiants et de serviteurs qui regardaient bouche bée les grandes créatures aériennes. Celles-ci étaient accroupies sur leurs talons et mâchonnaient leur picotin tout en manifestant pour ces badauds une indifférence qui confinait au mépris. Une brise chaude ébouriffait leurs crêtes et agitait les couvertures bigarrées sous leurs selles. Ferbin et Holse gravirent précipitamment les marches et traversèrent la terrasse.

— Faites place ! cria Holse en avançant d'un pas décidé vers la foule.

Ferbin se redressa de toute sa taille et affecta une expression de morgue hautaine.

— Allez ! Dégagez de là ! cria-t-il à son tour.

Holse écarta deux jeunes étudiants d'un revers de la main, et fit signe à un autre.

— Hé, toi, là ! Détache les bêtes. Deux seulement. Allez, dépêche-toi !

— Leurs pilotes m'ont demandé de les garder, protesta le jeune homme.

— Et moi, je te dis de les détacher, répliqua Holse en dégainant son coutelas.

Ils ont vraiment une existence protégée, ici, se dit Ferbin quand l'étudiant écarquilla les yeux et commença à dénouer fébrilement les rênes d'un des animaux. Être émerveillé de voir des caudes et impressionné par une épée nue !

— Toi ! cria Holse à un autre. Viens l'aider.

Ferbin se sentit plutôt fier de Holse, quoique un peu jaloux aussi. En fait, il lui en voulait presque, dut-il reconnaître. Il aurait aimé faire quelque chose de plus dynamique, ou au moins utile. Il balaya du regard la vingtaine de visages devant lui, en essayant de se souvenir des traits de cet étudiant nommé Munhreo.

— Est-ce que Munhreo est ici ? demanda-t-il d'une voix forte, interrompant une douzaine de conversations marmonnées.

— Seigneur, il est parti avec les chevaliers, fit une voix.

Les conversations reprirent. Ferbin jeta un coup d'œil vers l'escalier menant à la terrasse.

— Qui est le plus ancien, ici ?

Quelques regards furent échangés, puis un grand jeune homme s'avança.

— C'est moi.

— Vous savez ce que c'est, ça ? demanda Ferbin en tirant les deux épaisses enveloppes de sa veste. (Des yeux s'écarquillèrent, et il y eut quelques hochements de tête.) Si vous êtes loyaux à votre Maître Érudit et à votre roi légitime, défendez cet escalier au péril de votre vie. Assurez-vous de n'y laisser monter personne, et empêchez également quiconque de quitter la terrasse avant que nous ne soyons partis.

— Oui, seigneur, dit l'étudiant d'un air d'abord dubitatif, mais il fit signe à deux de ses condisciples et alla se poster en haut des marches.

— Quant à vous autres, ayez l'amabilité d'aller vous mettre là-bas, dit Ferbin en désignant l'autre bout de la terrasse.

Il y eut quelques grommellements, mais les étudiants s'exécutèrent. Ferbin se retourna. Holse était en train de retirer le sac de picotin d'un des caudes. D'un geste du poignet, il vida le sac sans se soucier du miaulement de protestation de l'animal, puis il fit se tourner le caude vers le bord de la terrasse et lui enfila aussitôt le sac vide sur la tête.

— Faites la même chose avec l'autre, seigneur, voulez-vous ? dit-il à Ferbin. (Il s'approcha du caude encore attaché, et ajouta :) Assurez-vous qu'il soit dans la même position que le mien.

Ferbin fit ce qu'on lui demandait. Il commençait à en comprendre la raison et sentit un pincement au creux de l'estomac. Les deux caudes encapuchonnés posèrent docilement la tête sur le sol, et s'endormirent probablement aussitôt.

Holse apaisa le troisième caude à l'aide de quelques caresses sur le museau et en lui murmurant des mots à l'oreille, en même temps qu'il posait le fil de son coutelas contre son long cou. D'un geste rapide, il lui trancha profondément la gorge et la malheureuse créature recula brusquement, rompant ses attaches et tombant en arrière. Elle déploya à moitié ses ailes puis les replia, ses longues pattes secouées de spasmes, et finit par s'immobiliser – au milieu des cris de stupeur de quelques étudiants – sur les dalles poussiéreuses de la terrasse, qu'une mare de sang rouge foncé commença à maculer.

Holse secoua le sang de sa lame et la remit dans son fourreau, puis il s'approcha rapidement des deux caudes survivants, auxquels il retira les sacs. Les animaux relevèrent la tête et des grognements profonds sortirent de leur large gueule.

— En selle, seigneur, dit-il, et essayez d'empêcher votre monture de voir le cadavre de son congénère.

Ferbin grimpa sur le caude le plus proche et s'installa sur la selle dont il fixa la sangle autour de sa taille, tandis que Holse faisait de même avec sa propre monture. Ferbin était en train de boutonner sa veste quand son caude tordit son long cou ridé pour le regarder d'un air interloqué, se rendant peut-être compte que son cavalier n'était pas celui auquel il était habitué.

Les caudes étaient des animaux d'une stupidité phénoménale. Par croisements successifs, on avait réussi à en extirper toute trace d'intelligence, en la remplaçant par une grande résistance physique. Ferbin n'avait jamais entendu parler d'un caude dressé à n'accepter qu'un seul cavalier. Il caressa la tête de sa monture et démêla les rênes, puis d'un coup de talon dans les flancs, il la fit se relever et déployer à moitié ses ailes dans un grand bruissement sec. Il se retrouva ainsi à dominer le groupe d'étudiants ébahis et choqués.

— Prêt ? cria Holse.

— Prêt ! répondit Ferbin à pleins poumons.

Ils poussèrent leurs caudes en avant jusqu'au bord de la terrasse. Les animaux sautèrent sur le parapet et, dans un même mouvement à vous décrocher le cœur, ils s'élancèrent dans les airs au moment même où des cris retentissaient dans l'escalier. Ferbin poussa un cri d'excitation mêlée de peur tandis que sa monture déployait ses ailes immenses tout en plongeant vers la cour dallée, six étages en contrebas. Il entendait l'air rugir à ses oreilles. Le caude commença à sortir de son piqué et Ferbin se sentit pressé contre sa selle. Le vent hurlait autour de lui et il eut le temps d'apercevoir Holse à son côté, le visage figé, les mains agrippant les rênes alors que leurs montures se redressaient et effectuaient leur premier battement d'ailes. Ferbin entendit derrière lui comme des bruits de bouchons qui sautent, sans doute des tirs d'armes à feu. Quelque chose passa en sifflant entre son caude et celui de Holse, mais ils s'éloignaient déjà à tire-d'aile du Scolastère, au-dessus des champs et des ruisseaux.

7

Réception

Une réception battait son plein dans un vaste salon du palais après les funérailles solennelles du défunt roi et son inhumation dans le mausolée de famille des Hausk, à quelque distance des murailles de la ville vers le postpôle. Il n'avait cessé de pleuvoir depuis le matin, et il faisait sombre derrière les hautes fenêtres de la grande salle. Des centaines de chandelles brûlaient devant les murs recouverts de miroirs. Le roi avait récemment fait installer des lampes fonctionnant à l'huile de pierre et d'autres utilisant un arc électrique pour produire de la lumière, mais ces deux inventions s'étaient révélées d'une utilisation problématique, et Oramen était heureux de voir des bougies. Elles donnaient un éclairage plus doux, et la pièce n'était pas remplie de la puanteur des gaz délétères que les autres types de lampes dégageaient.

— Fanthile ! s'écria Oramen en apercevant le secrétaire du palais.

— Seigneur. (Fanthile, vêtu de ses habits de cour les plus solennels, entièrement bordés du rouge marquant le deuil, s'inclina profondément devant le prince.) Ce jour est le plus triste de tous, seigneur. Il nous faut espérer qu'il marque la fin des plus tristes des temps.

— C'est exactement ainsi que mon père l'aurait voulu. (Oramen vit que les deux assistants qui attendaient derrière Fanthile sautillaient d'un pied sur l'autre, comme des enfants saisis d'un besoin pressant. Il sourit.) Je crois qu'on a besoin de vous, Fanthile.

— Avec votre permission, seigneur.

— Mais bien sûr, fit Oramen, laissant Fanthile partir pour organiser ce qui devait l'être.

Nul doute que le secrétaire devait avoir de quoi s'occuper en ce moment. Quant à lui, il était tout à fait satisfait de n'avoir qu'à rester là et observer.

Oramen avait l'impression que l'atmosphère dans ce grand espace rempli d'échos recelait une sorte de soulagement. Ce n'était que récemment qu'il avait développé un sens de l'atmosphère d'une pièce. D'une façon surprenante, c'était Ferbin lui-même qui s'était attaché à le lui inculquer. Auparavant, Oramen avait eu tendance à considérer de telles abstractions comme sans importance, le genre de sujet dont discutent les adultes quand ils n'ont rien d'autre à se dire. Mais il comprenait mieux les choses, à présent, et à l'aune de sa propre humeur intérieure, il pouvait essayer de mesurer la teneur émotionnelle d'une réunion comme celle-ci.

Au fil des années, Oramen avait beaucoup appris de son frère – surtout des choses comme la façon d'éviter d'être puni, comment se comporter vis-à-vis de précepteurs qui s'arrachent les cheveux, de créanciers qui réclament de l'argent à votre père pour régler des dettes de jeu, de pères et de maris outragés exigeant réparation, ce genre de choses –, mais dans ce cas précis, Ferbin avait eu réellement quelque chose à enseigner à son jeune frère plutôt que de l'instruire simplement par son mauvais exemple.

Ferbin avait appris à Oramen à écouter ses propres sentiments dans de telles situations. La chose n'avait pas été si facile : Oramen se sentait souvent dépassé dans les environnements complexes de la société, et il en était venu à croire qu'il ressentait toutes les émotions possibles dans ces circonstances (de sorte qu'elles se neutralisaient toutes mutuellement), ou qu'il n'en éprouvait aucune. Que ce soit l'un ou l'autre, le résultat était qu'il se contentait de se tenir là, ou de rester assis là, ou en tout cas d'être simplement là dans les cérémonies ou les réceptions où sa présence était requise, dans un état semi-catatonique, l'esprit totalement détaché et déconnecté, une perte de temps pour lui-même et une source d'embarras pour les autres. Il n'avait jamais eu à subir de conséquences vraiment désagréables de ce léger handicap social – quand on est fils de roi, on peut pratiquement tout se

permettre, comme Ferbin semblait s'être attaché à le prouver pendant la plus grande partie de sa vie –, mais ces incidents avaient fini par l'agacer, et il avait compris qu'ils ne feraient que s'aggraver avec l'âge, et que – bien qu'il fût le plus jeune prince – l'on attendrait bientôt de lui qu'il participe davantage au cérémonial et au fonctionnement social de la Cour.

Progressivement, sous la tutelle – certes assez désinvolte – de Ferbin, il avait appris à chercher en lui-même une sorte de calme lui permettant d'amplifier tout autre sentiment qu'il pouvait éprouver, et de s'en servir comme d'un indicateur. Par exemple, si après une courte immersion dans un groupe il se sentait encore tendu alors qu'il n'avait aucune raison de l'être, c'était que le groupe en question devait ressentir quelque chose de similaire. S'il se sentait à l'aise, cela signifiait que l'atmosphère générale était placide.

Il y avait ici, se dit-il en observant les gens rassemblés dans la grande salle, une tristesse sincère ainsi qu'un courant sous-jacent d'appréhension de ce qui allait se passer maintenant que l'illustre roi n'était plus là (la stature de son père s'était encore rehaussée avec sa mort, comme s'il était déjà entré dans la légende), mais il y avait également un sentiment d'excitation. Tout le monde savait qu'on avait accéléré les préparatifs de l'attaque contre les Deldeynes, qui étaient désormais présumés sans défense, et que la guerre – peut-être la dernière de toutes les guerres, ainsi que l'avait cru le défunt roi – touchait à sa fin.

Les Sarles étaient proches du but qu'ils avaient poursuivi pendant presque toute l'existence de leur regretté monarque : les Deldeynes allaient être vaincus, les ignobles Aultridias tant détestés seraient confondus, le DieuMonde protégé – et qui sait, peut-être même sauvé –, et les Octes, les alliés ancestraux des Sarles, leur seraient reconnaissants, et l'on pourrait même dire redevables. Le Nouvel Âge de paix, de bonheur et de progrès, dont le roi Hausk avait tant parlé, allait enfin arriver. Les Sarles auraient fait leurs preuves en tant que peuple, et à mesure que leur pouvoir et leur influence grandiraient au sein du Monde, et un jour dans les cieux peuplés d'aliens, ils pourraient prendre enfin leur place légitime parmi les Joueurs, en tant qu'espèce et civilisation Impliquée, un peuple digne – un jour, peut-être,

quoique sans doute encore fort éloigné – de traiter les Optimae (les Morthanveldes, la Culture, et qui sait quels aliens encore) comme leurs égaux.

Tel avait toujours été l'objectif ultime de son père, même si Hausk avait su qu'il ne verrait jamais ce jour – ni Oramen, ni même les enfants qu'il pourrait avoir –, mais il était suffisant de savoir qu'on avait fait sa part pour progresser vers ce but, malgré sa distance, et que ses propres efforts avaient contribué à établir les fondations solides de cette immense tour d'ambition et de réussite.

La scène est petite mais le public est vaste, aimait souvent à dire le roi Hausk. D'une certaine manière, il voulait dire que le DieuMonde les observait, et qu'on pouvait espérer qu'à sa façon, il appréciait ce qu'ils faisaient en son nom, mais ce n'était pas seulement ça. Il y avait aussi l'implication que, bien que les Sarles fussent primitifs et leur civilisation sous-développée à un point presque comique selon les normes des Octes, par exemple (ne parlons même pas des Nariscenes, et encore moins des Morthanveldes et des autres Optimae), il n'en restait pas moins que la grandeur consiste à faire ce qu'on peut avec les moyens qu'on a, et que cette grandeur, cette détermination, cette force de décision dans l'action, seraient observées et notées par ces peuples infiniment plus puissants, et jugées non pas sur une échelle absolue (où elles ne se verraient même pas), mais une échelle relative basée sur les ressources comparativement primitives auxquelles les Sarles avaient accès.

En un sens, lui avait dit une fois son père – ses humeurs contemplatives étaient rares, et donc mémorables –, les Sarles et les peuples de même nature avaient plus de pouvoir que ces Optimae inimaginablement suprêmes avec leurs millions de mondes artificiels tournant dans le ciel, leurs machines pensantes auprès desquelles les simples mortels étaient insignifiants, et leurs milliards d'astronefs voguant dans l'espace entre les étoiles tels des navires d'acier sillonnant les vagues. Oramen avait trouvé ces propos remarquables, pour rester poli.

Son père lui avait expliqué que la sophistication même des Optimae et de leurs semblables leur imposait des contraintes.

Malgré la taille légendaire des grands archipels d'étoiles qui existaient à l'extérieur de leur monde de Sursamen, la Galaxie était un endroit surpeuplé et extrêmement colonisé. Les Optimae – les Morthanveldes, la Culture et les autres – étaient des peuples civilisés et déterminés à bien se comporter en vivant côte à côte avec leurs voisins de la grande lentille. Leurs royaumes et zones d'influence – et jusqu'à un certain degré leurs histoires, cultures et accomplissements – tendaient à se mélanger et à se superposer, réduisant leur cohésion en tant que sociétés et rendant difficile une guerre défensive.

De même, il n'y avait pas grand-chose – ou même rien – qui puisse justifier qu'ils soient en concurrence et prennent les armes en conséquence. Au contraire, ils étaient liés par de multiples traités, contrats, accords et conventions, et même des ententes qui n'étaient jamais clairement énoncées, le tout étant destiné à maintenir la paix, à éviter les frictions entre des espèces totalement différentes par leur forme, mais parfaitement identiques en ce qu'elles avaient atteint le même plateau de développement où tout progrès ultérieur ne peut que vous faire disparaître de la vie réelle de la Galaxie.

Le résultat était que, alors que les individus qui les composaient jouissaient apparemment d'une liberté totale au sein de leurs sociétés, ces sociétés elles-mêmes n'avaient que très peu de liberté de mouvement, en tout cas pas au niveau qu'aurait pu laisser supposer leur colossal potentiel militaire. Il ne leur restait tout simplement plus grand-chose à faire sur une grande échelle. Il n'y avait pas – en tout cas très peu – de grandes guerres à ce niveau, pas de vastes empoignades pour acquérir du pouvoir ou une position, sauf par des manœuvres lentes et infiniment subtiles. Le dernier conflit important, ou du moins relativement substantiel, s'était déroulé il y avait quelque mille années-courtes de cela, quand la Culture avait combattu les Idirans, et assez curieusement cette guerre avait été menée pour une question de principe, du moins en ce qui concernait la Culture. (Oramen était convaincu que si Xide Hyrlis n'avait pas lui-même confirmé la chose, son père n'aurait jamais cru ce qui, pour lui, était si profondément absurde et décadent.)

Les Optimae n'avaient pas de rois pour guider tout un peuple vers un but commun unique, ils n'avaient aucun véritable ennemi qui ne leur laisse d'autre choix que de le combattre, et parmi les choses auxquelles ils accordaient de la valeur, il n'en existait aucune qu'ils ne puissent produire apparemment à volonté, à faible coût et dans n'importe quelles quantités, si bien qu'il n'y avait pas de problèmes de ressources justifiant un conflit.

Mais eux, les Sarles, le peuple du Huitième, cette petite race d'hommes, eux et leurs semblables étaient entièrement libres de se laisser aller à leur nature et de s'adonner à leurs différends sans aucune entrave. De fait, et dans les limites de leur technologie, ils pouvaient faire absolument tout ce qu'ils voulaient ! N'était-ce pas un sentiment merveilleux ? Certains de ces traités que les Optimae aimaient tant conclure entre eux étaient rédigés de telle sorte que les peuples comme les Sarles soient autorisés à se comporter ainsi, au nom de la non-ingérence et de la résistance à l'impérialisme culturel. N'était-ce pas formidable, ça ? Leur droit de se battre, de mentir et de tricher pour acquérir le pouvoir et l'influence était garanti par les aliens de l'espace !

Le roi avait trouvé tout cela extrêmement amusant. La scène est petite mais le public est vaste, avait-il répété à Oramen. Mais n'oublie jamais, avait-il ajouté, que tu es peut-être encore bien plus dans un théâtre que tu ne le crois. Les capacités des Optimae leur permettaient d'observer facilement tout ce qui se passait parmi des peuples aussi technologiquement vulnérables que les Sarles. C'était une des façons qu'ils avaient de rafraîchir leurs palais blasés et de se rappeler ce à quoi une existence plus barbare pouvait ressembler. Ils observaient, pratiquement tels des dieux, et bien que divers accords et traités fussent censés régir et limiter ce genre d'espionnage, ils n'étaient pas toujours eux-mêmes observés.

Même si c'était décadent, c'était peut-être le prix à payer pour qu'un peuple tel que les Sarles soit autorisé à se comporter d'une façon que les Optimae pourraient considérer autrement comme trop déplaisante pour être tolérée. Mais peu importait : qui sait, un jour, les descendants des Sarles passeraient leur

temps à voler entre les étoiles et à regarder combattre leurs propres protégés primitifs ! Heureusement, avait dit son père au jeune Oramen, ils seraient sans doute déjà morts tous les deux depuis longtemps.

Qui pouvait dire à quel point les Sarles étaient surveillés ? Oramen balaya pensivement du regard la grande salle. Des yeux aliènes étaient peut-être en train de regarder cette masse de gens tous habillés de rouge foncé. Ils l'observaient peut-être lui-même en ce moment.

— Oramen, mon doux prince, dit la dame Renneque qui était soudain apparue à son côté. Vous ne pouvez pas rester ainsi planté là ! Les gens vont croire que vous êtes une statue ! Venez, accompagnez-moi auprès de la veuve éplorée, nous lui présenterons tous les respects qui lui sont dus. Qu'en dites-vous ?

Oramen sourit et prit la main que la dame lui tendait. Renneque était d'une beauté radieuse dans sa robe pourpre. Ses cheveux noirs comme la nuit n'étaient pas parfaitement maintenus sous sa coiffe de deuil écarlate : quelques boucles et mèches s'en étaient échappées ici et là, encadrant son visage parfait.

— Vous avez raison, dit Oramen. Il faut que j'aille la voir afin de lui dire les mots qui conviennent.

Ils se frayèrent ensemble un chemin à travers la foule qui avait considérablement grossi depuis qu'Oramen s'y était intéressé, à mesure que les carrosses avaient déchargé de nouveaux arrivants. Les invités étaient plusieurs centaines, à présent, vêtus d'une centaine de tons de rouge différents. Seuls l'émissaire des mercenaires d'Urletin et le chevalier-commandeur des Guerriers de Dieu ichteuiens semblaient en avoir été dispensés, mais même eux avaient fait un effort : l'émissaire avait retiré de ses vêtements pratiquement tous les membres séchés de ses ennemis et portait un béret marron qui, sans nul doute, lui paraissait rouge, tandis que le chevalier-commandeur dissimulait sous un voile cramoisi les effroyables cicatrices qu'il portait au visage. Et il n'y avait pas que des humains représentés : Oramen sentait la présence de l'ambassadeur des Octes, Kiu.

Et au milieu de cette foule, il y avait les animaux de la Cour : les yntes, qui se faufilaient sinueusement sur le parquet telles des vagues de fourrure montant au niveau des chevilles, reniflant sans cesse et traînant derrière eux de long rubans vermillon ; les rores, se déplaçant dignement sur la pointe des pattes, en général le long des murs, à hauteur du genou, admirant inlassablement leur reflet dans les miroirs, attentifs, supportant à peine leur collier de velours pourpre ; les choupes, bondissant et glissant sur le plancher impeccablement ciré, se cognant contre les cuisses des gens, effrayés par la moindre chose un peu étrange, portant fièrement leur petite selle destinée aux enfants, les flancs ceints de rouge pour indiquer le deuil à l'instar de toutes les vraies montures du royaume ce jour-là avec leurs caparaçons écarlates.

En traversant la foule dans le sillage froufroutant de Renneque, Oramen adressait de nombreux petits sourires à de nombreux visages légèrement inquiets qui s'efforçaient de trouver le dosage parfait entre regret chagriné et encouragement amical. Renneque gardait pudiquement la tête baissée tout en appréciant chaque regard tourné vers elle, et cette attention semblait lui donner de l'énergie.

— Vous avez grandi, Oramen, lui dit-elle en se glissant de nouveau à son côté. On dirait qu'hier encore, je pouvais baisser les yeux vers vous, mais plus maintenant. Vous êtes plus grand que moi, à présent, pratiquement un homme.

— J'espère que c'est moi qui grandis, et non pas vous qui rapetissez.

— Quoi ? Oh ! dit Renneque en lui serrant la main avec toutes les apparences de la timidité. (Elle releva les yeux.) Il y a tellement de monde ici, Oramen ! Tous souhaiteraient être vos amis, maintenant.

— Je ne savais pas que je manquais d'amis auparavant, mais j'imagine que je dois reconnaître m'être trompé.

— Allez-vous vous joindre à l'armée, Oramen, dans le Neuvième, pour combattre les affreux Deldeynes ?

— Je ne sais pas. La décision ne m'appartient pas vraiment.

Renneque baissa les yeux sur sa magnifique robe rouge, dont elle projetait le bas devant elle à chaque pas qu'elle faisait.

— Peut-être qu'elle devrait.

— Peut-être.

— J'espère que la victoire sera rapide ! Je veux voir les grandes Chutes du Hyeng-zhar et la Cité Sans Nom.

— J'ai entendu dire qu'elles étaient très spectaculaires.

— Mon amie Xidia – elle est plus âgée que moi, bien sûr, mais quand même –, elle les a vues une fois, dans des temps plus paisibles. Son père était ambassadeur auprès des Deldeynes. Il l'y a emmenée. Elle dit qu'il n'existe rien au monde qui leur ressemble. Toute une ville ! Vous imaginez ça ? J'aimerais bien les voir.

— Je suis sûr que vous les verrez.

Ils arrivèrent dans la partie du salon où était assise Harne, dame Aelsh, entourée de ses demoiselles de compagnie dont beaucoup tenaient un mouchoir serré dans la main et s'en tamponnaient encore les yeux. Quant à Harne, elle avait les yeux secs, mais son expression était grave.

Le père d'Oramen n'avait jamais pris femme pour en faire sa reine, jugeant préférable de laisser ce poste vacant au cas où il en aurait besoin pour s'assurer d'un territoire turbulent ou particulièrement nécessaire. On disait que le roi Hausk avait été près de se marier à plusieurs reprises. Le sujet avait effectivement été débattu bien des fois parmi les ambassadeurs et les diplomates de la Cour, et si l'on voulait en croire les rumeurs, il avait failli épouser chaque princesse du Huitième et au moins une du Neuvième. Dans la pratique, ses faits d'armes lui avaient largement permis d'obtenir tout ce qu'il voulait sans avoir à recourir à un mariage diplomatique ou stratégique, et il avait préféré conclure une série d'alliances plus tactiques avec la noblesse de son propre royaume grâce à un choix judicieux d'honorables concubines.

La mère d'Oramen, Aclyn, dame Blisk – qui avait également donné naissance à son frère aîné, le tant regretté Elime –, avait été bannie peu après la naissance d'Oramen, à l'insistance de Harne, disait-on, qui s'était sentie menacée car elle était un peu plus âgée. Ou peut-être les deux femmes avaient-elles eu un différend – les versions dépendaient de la personne du palais qu'on écoutait. Oramen n'avait aucun souvenir d'enfance de sa

mère, uniquement des nourrices et des domestiques, ainsi que des visites occasionnelles de son père qui réussissait à paraître encore plus distant que sa mère totalement absente. On l'avait exilée dans un endroit qui s'appelait Kheretesuhr, un archipel provincial dans l'Océan Vilamien, presque à l'autre bout du monde par rapport à Pourl. L'un des objectifs d'Oramen, maintenant qu'il approchait du véritable siège du pouvoir, était d'obtenir son retour à la Cour. Il n'avait jamais formulé ce désir à qui que ce soit, mais il avait toujours eu l'impression que Harne s'en doutait.

Le maillon final dans cette famille si malheureusement étendue avait été Vaime, dame Anaplia. D'une santé toujours fragile, elle s'était effondrée alors que sa grossesse était très avancée. Les médecins avaient dit au roi qu'ils pouvaient sauver la mère ou l'enfant, mais pas les deux. Le roi avait choisi de sauver l'enfant, s'attendant à ce que ce fût un garçon. Mais on lui avait présenté un tout petit bout de bébé prématuré de sexe féminin. Il avait été tellement atterré de ce désastre que l'enfant n'avait même pas reçu de nom avant un mois. On avait fini par l'appeler Djan. Au fil des années, le roi n'avait jamais caché, et particulièrement pas à Djan, que s'il avait su son sexe avant la naissance, elle aurait été sacrifiée au bénéfice de sa mère. Sa seule consolation était qu'il pourrait marier un jour sa fille pour en tirer un avantage diplomatique.

Tout récemment, le roi avait pris deux autres jeunes concubines, qui vivaient toutefois dans un palais plus petit situé dans une autre partie de la ville. Encore une fois, la rumeur disait que c'était à l'instigation de Harne, mais c'était bien elle que l'on reconnaissait comme la veuve du roi, même si elle ne pouvait en avoir le titre. Les deux jeunes concubines n'avaient pas assisté à l'office ni à l'enterrement, et n'y avaient même pas été invitées.

— Madame, très chère dame, dit Oramen en s'inclinant profondément devant Harne. Ce n'est qu'en vous que je trouve l'égal de mon sentiment de perte, et je crois bien que vous le dépassez même. Je vous prie d'accepter mes plus sincères condoléances. S'il est possible de percevoir un rayon de soleil dans ce jour si sombre, que ce soit un plus grand

rapprochement entre vous et moi. Que la mort de mon père et celle de votre fils donnent naissance à une relation plus affectueuse entre nous que celle qui a pu exister dans le passé. Le roi a toujours recherché l'harmonie, même si elle devait passer par un conflit initial, et Ferbin était l'essence même de la sociabilité. Nous pourrions honorer leur mémoire en cherchant à établir notre propre concorde.

Cela faisait quelques jours qu'il avait préparé ce petit discours, cet ensemble de mots soigneusement assemblés. Il avait voulu dire « la mort du roi », mais des mots différents étaient sortis de sa bouche, il ne savait pourquoi. Il s'en voulait.

Le visage de la dame Aelsh resta grave, mais elle inclina légèrement la tête.

— Merci pour vos paroles, prince. Je suis sûre que tous deux seraient heureux si tout pouvait être harmonieux à la Cour. Nous pourrions tous faire des efforts pour les célébrer ainsi.

Tandis que Renneque allait s'agenouiller aux pieds de Harne pour lui prendre les mains et lui dire à quel point son propre chagrin était immense, Oramen songea : *Et voilà. Il faudra que je m'en contente.* Il n'avait pas été franchement repoussé, mais ce n'était pas non plus tout à fait ce qu'il avait espéré. Il croisa un court instant le regard de Harne tandis que Renneque continuait de babiller. Il la salua et s'éloigna.

*
* *

— Comment avancent nos préparatifs, maréchal ? demanda Oramen en s'adressant à la haute silhouette émaciée du nouveau chef des armées.

Un verre à la main, Werreber se tenait près d'une fenêtre et contemplait la pluie qui tombait sur la ville. Il se retourna et baissa les yeux sur Oramen.

— De façon satisfaisante, seigneur, dit-il d'une voix grave.

— Les rumeurs disent que nous attaquerons d'ici dix jours.

— C'est ce que j'ai moi-même entendu dire, seigneur.

Oramen sourit.

— Mon père aurait aimé se trouver au front des troupes.

— Assurément, seigneur.

— Nous ne souffrirons pas de son absence ? Je veux dire, au point d'avoir des raisons de douter de l'issue ?

— C'est une grande perte, seigneur, dit Werreber. Mais il a laissé l'armée dans les meilleures dispositions qui soient. Et il y a aussi, bien sûr, le profond désir des hommes de venger sa mort.

— Hmm, fit Oramen en fronçant les sourcils. J'ai entendu dire que les prisonniers deldeynes avaient été massacrés après sa mort.

— Des hommes ont été tués, seigneur. C'était une bataille.

— Mais ça s'est passé *après* la bataille. À un moment où, selon tous les principes et les pratiques antérieures de mon père, les prisonniers sont censés être traités comme nous voudrions que nos propres hommes le soient s'ils étaient eux-mêmes capturés.

— Il y a eu quelques morts là aussi, seigneur. C'est regrettable. Sans nul doute, les hommes ont été aveuglés par le chagrin.

— J'ai également entendu dire que c'était mon père qui avait ordonné ce massacre.

— Je suis navré que vous ayez entendu dire cela, seigneur.

— Vous étiez auprès de lui au moment de sa mort, cher Werreber. Vous souvenez-vous d'un tel ordre ?

Le maréchal se redressa un peu et recula d'un pas. Il semblait tout à fait décontenancé.

— Prince, dit-il en toisant Oramen, c'est triste à dire, mais il est des moments où moins l'on parle de certaines choses, mieux tout le monde se porte. Il est préférable de ne pas toucher à une blessure propre. On ne peut que causer de la souffrance en y plongeant un instrument.

— Ah, Werreber, je ne pouvais être au chevet de mon père. Je ressens le besoin – bien naturel chez un fils – de savoir précisément ce qui s'est passé. Ne pouvez-vous m'aider à le fixer dans mon esprit afin que, une fois sécurisé, ce souvenir me permette de ne plus m'en préoccuper ? Sinon, je suis obligé d'imaginer la scène, les mots, les actes, et toutes ces choses ne cessent de s'agiter car elles ne sont pas clairement établies. Cela

devient une blessure que je ne peux m'empêcher de tâter sans cesse.

Oramen n'avait jamais vu le maréchal aussi mal à l'aise.

— Je n'ai pas été présent pendant tout l'événement de la mort de votre père, dit-il. J'étais en chemin avec l'Exaltine, pour répondre à notre convocation, et un bon moment à l'extérieur du bâtiment, ne souhaitant pas gêner tandis que les efforts se poursuivaient pour tenter de sauver le roi. Je n'ai pas entendu votre père donner un tel ordre au sujet des prisonniers, mais cela ne veut pas dire qu'il n'a pas été donné. Cela importe peu, seigneur. Que ce soit le résultat d'un ordre ou d'un excès de chagrin, les ennemis concernés n'en sont pas moins morts.

— Je ne saurais dire le contraire, répondit Oramen. C'est plus à la réputation de mon père que je pensais.

— Il devait être en grande souffrance et détresse, seigneur. Une fièvre peut affecter les hommes en de telles circonstances. Ils deviennent autres qu'eux-mêmes, et peuvent dire des choses qu'ils n'auraient jamais dites autrement. Même les plus courageux. C'est un spectacle souvent fort peu édifiant. Je le répète, seigneur, mieux vaut ne plus en parler.

— Voulez-vous dire que dans ses derniers instants, il ne serait pas mort comme il a vécu ? Il considérerait cela comme une grave accusation.

— Non, seigneur, ce n'est pas ce que je dis. Je n'ai pas assisté à ses derniers instants. (Werreber s'interrompit, comme s'il ne savait pas tout à fait comment s'exprimer.) Votre père était l'homme le plus courageux que j'aie connu. Je ne peux imaginer qu'il ait affronté la mort autrement qu'avec le même sang-froid dont il avait toujours fait preuve dans les nombreuses occasions où sa vie avait été menacée. Je dois ajouter qu'il n'a jamais été homme à s'étendre exagérément sur le passé. Même lorsqu'il avait commis une erreur, il en retenait ce qu'il pouvait en apprendre, et n'y pensait plus. Nous devons nous comporter ainsi qu'il l'aurait fait, et tourner notre attention vers l'avenir. Et maintenant, seigneur, si vous voulez bien m'excuser ? Je crois qu'on a besoin de moi au Quartier Général. Nous avons encore bien des choses à planifier.

— Mais bien sûr, Werreber, dit Oramen en buvant une gorgée de vin. Je ne voulais pas vous retenir, ni remuer le couteau dans quelque plaie que ce soit.

— Seigneur.

Le maréchal inclina la tête et partit.

*

* *

Oramen considérait qu'il avait eu de la chance d'obtenir autant de Werreber, qui avait la réputation d'être un homme de peu de mots. Un qualificatif qui ne s'appliquait pas à l'Exaltine Chasque, qu'il approcha ensuite afin d'obtenir des détails sur la mort de son père. L'Exaltine était grassouillet de corps et de visage, et ses robes rouge foncé accentuaient encore sa corpulence. Questionné sur sa participation à la scène de l'agonie, il déclara que ses yeux avaient été trop emplis de larmes, et ses oreilles trop assourdies par les lamentations de tous ceux qui l'entouraient, pour pouvoir se souvenir de grand-chose.

— Et dites-moi, jeune prince, vos études avancent-elles bien ? demanda l'Exaltine comme s'il revenait à un sujet beaucoup plus important. Hein ? Continuez-vous de vous abreuver au puits de la connaissance ? Hmm ?

Oramen sourit. Il avait l'habitude des questions que posaient les adultes sur ses matières préférées à l'école lorsqu'ils ne savaient plus quoi dire, ou qu'ils voulaient éviter d'aborder un sujet délicat.

Il répondit donc brièvement et réussit à s'échapper.

*

* *

— On dit que les morts nous regardent à travers la glace, n'est-ce pas, Gillews ?

Le médecin royal se retourna avec une expression de surprise, puis il trébucha et faillit tomber par terre.

— Votre… heu, prince Oramen.

En temps ordinaire, le docteur était déjà un petit homme d'une grande nervosité. À présent, il semblait littéralement bourdonner d'énergie. Et à en juger par son vacillement incessant et son regard vitreux, il était complètement ivre. Oramen l'avait cherché en se déplaçant à travers la foule, recevant les condoléances, exprimant des civilités solennelles et s'efforçant de paraître – et d'être – calme, courageux, triste et digne à la fois. Il avait fini par trouver le docteur examinant son reflet dans l'un des miroirs qui recouvraient la moitié des murs du grand salon.

— Avez-vous vu mon père, Gillews ? lui demanda Oramen en désignant le miroir. Était-il là-dedans, à nous observer tous ?

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le docteur. (Son haleine empestait le vin et des restes de nourriture. Puis il sembla réaliser ce qui se passait et se retourna de nouveau en chancelant pour regarder le miroir.) Quoi ? Les morts ? Non, je ne vois rien, je n'ai vu personne. Non, prince, vraiment non.

— La mort de mon père a dû vous affecter profondément, mon bon docteur.

— Comment pourrait-il en être autrement ? dit le petit homme. (Il portait une calotte de médecin, mais elle avait glissé sur le côté et un peu sur le devant, de sorte qu'elle lui recouvrait presque l'œil droit. Quelques fines mèches blanches en dépassaient. Il jeta un coup d'œil à son verre vide et répéta :) Comment pourrait-il en être autrement ?

— Je suis heureux de vous avoir trouvé, Gillews, lui dit Oramen. Depuis que mon père a été tué, je souhaitais avoir une conversation avec vous.

Le docteur ferma un œil et le regarda fixement de l'autre :

— Hein ? fit-il.

Oramen avait grandi au milieu d'adultes qui se soûlaient. Il n'aimait pas vraiment boire – il lui semblait vraiment étrange de chercher avec autant de détermination à éprouver cette sensation de vertige, comme si on allait vomir – mais il aimait beaucoup se trouver au milieu de gens soûls, ayant appris qu'ils révélaient souvent la véritable nature qu'ils cherchaient en temps normal à dissimuler, ou qu'ils laissaient échapper une bribe d'information ou quelque ragot qu'ils n'auraient pas livré

aussi facilement s'ils avaient été sobres. Il subodorait déjà qu'il avait trouvé le Dr Gillews un peu trop tard, mais il allait quand même essayer :

— Vous étiez au chevet de mon père quand il est mort, évidemment.

— Ce fut une mort des plus évidentes, seigneur, c'est vrai, dit le docteur. (Assez curieusement, il essaya de sourire. Ce sourire se transforma aussitôt en une expression de vague désespoir, puis il baissa la tête pour qu'on ne puisse plus lire sur son visage, et il se mit à marmonner quelque chose comme :) Ma foi, pas évidente, pourquoi évidente ? Gillews, espèce de vieil imbécile…

— Docteur, j'aimerais savoir comment était mon père dans ces dernières minutes. La chose a une certaine importance pour moi. Je sens que mon esprit ne sera pas vraiment en repos tant que je ne le saurai pas. Je vous en prie… Pouvez-vous vous en souvenir ?

— En repos ? dit Gillews. Quel repos ? Quel repos y a-t-il ? Le repos est… le repos est bénéfique. Il renouvelle le corps, redéfinit les nerfs, réalimente les muscles et permet de relâcher les contraintes mécaniques exercées sur les organes principaux. Oui, c'est ça, le repos, et nous devons le rechercher ardemment. La mort n'est pas le repos, non. La mort est la fin du repos. La mort est la décomposition et la pourriture interne, pas la reconstitution ! Ne me parlez pas de repos ! Quel repos y a-t-il, hein ? Dites-le-moi ! Quel repos ? Et où, alors que notre roi gît tristement dans sa tombe ? Pour qui ? Hein ? Ah, je le savais bien !

Oramen avait reculé d'un pas devant les divagations du docteur. Il ne pouvait que s'interroger sur l'intensité des émotions que le malheureux semblait éprouver. Comme il avait dû aimer son roi, et comme il avait dû être anéanti de le perdre, de n'avoir pu le sauver… Les deux principaux assistants du docteur s'approchèrent de part et d'autre de Gillews et le saisirent sous les bras pour le soutenir. L'un d'eux lui prit son verre et le fourra dans sa poche. L'autre regarda Oramen et lui sourit nerveusement en haussant les épaules. Il marmonna ce qui devait être une excuse, en terminant par « seigneur ».

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Gillews en balançant la tête de côté comme si sa nuque était à moitié brisée et roulant des yeux pour essayer de les fixer sur ses deux jeunes assistants. Ah, mes porteurs de cercueil, déjà ? C'est pour m'emmener à un conseil de mes pairs ? Au tribunal des ombres des médecins du passé ? Jetez-moi dans le miroir. Laissez-moi réfléchir… (Il rejeta la tête en arrière et se mit à gémir :) Oh mon roi, mon roi !

Puis il s'effondra entre ses assistants en sanglotant.

Ceux-ci emmenèrent Gillews en le traînant presque.

— Mon cher Oramen, dit tyl Loesp qui était soudain apparu au côté du prince. (Il regarda s'éloigner les trois silhouettes.) Le docteur semble avoir un peu trop apprécié le bon vin.

— Il n'apprécie rien d'autre, répondit Oramen. J'ai l'impression d'être largement surpassé pour ce qui est du chagrin débridé.

— Il y a chagrin et chagrin, ne pensez-vous pas ? Le chagrin convenable, et le chagrin inconvenant.

Tyl Loesp se tenait tout près d'Oramen et le dominait de toute sa taille. Ses cheveux blancs brillaient dans la lumière des chandelles. Son pantalon rouge foncé et sa longue veste réussissaient à le faire paraître moins massif que lorsqu'il avait été en armure, le soir où il avait ramené le corps du roi du champ de bataille. Oramen commençait à en avoir assez d'être poli.

— Mon père est-il mort dignement, tyl Loesp ? demanda-t-il. Dites-le-moi, je vous en prie.

Tyl Loesp était resté légèrement penché au-dessus d'Oramen. Il s'écarta et se redressa.

— Il est mort comme un roi se doit de le faire, seigneur. Je n'ai jamais été plus fier de lui, et ne l'ai jamais tenu en aussi haute estime que dans cet instant.

Oramen posa la main sur le bras du guerrier.

— Je vous remercie, tyl Loesp.

— C'est mon plaisir et mon devoir, jeune prince. Je ne suis que le tuteur qui soutient l'arbuste.

— Vous m'avez fort bien soutenu dans le cas présent, et je vous en suis redevable.

— Pas du tout, seigneur, jamais. (Tyl Loesp sourit un instant à Oramen, puis son regard se porta sur quelque chose derrière le prince, et il ajouta :) Tenez, seigneur. Regardez : une mine beaucoup plus agréable.

— Mon prince, fit une voix dans le dos d'Oramen.

Il se retourna et vit son vieil ami Tove Lomma qui se tenait là en souriant.

— Tove ! dit Oramen.

— L'écuyer Tove, si vous voulez bien de moi, Prince Régent.

— Écuyer ? demanda Oramen. À moi ? Le mien ?

— Je l'espère bien ! Personne d'autre ne veut me prendre.

— En fait, ce jeune homme est des plus capables, dit tyl Loesp en donnant une tape amicale sur l'épaule des deux garçons. Souvenez-vous simplement qu'il est censé vous éviter de faire des bêtises, et non pas vous montrer le chemin pour en faire. (Tyl Loesp sourit à Oramen.) Je vous laisse tous les deux élaborer les plans nécessaires à une aussi bonne conduite.

Il leur adressa un bref salut et s'éloigna.

Tove prit un air triste.

— Ce n'est pas un bon jour pour les bêtises, prince. Pas aujourd'hui. Mais nous pouvons espérer qu'il y en aura de nombreux dans l'avenir.

— Nous n'en ferons aucune ensemble si tu ne m'appelles pas par mon nom, Tove.

— Tyl Loesp m'a donné pour instruction stricte que vous êtes le Prince Régent, et rien de plus familier, répondit Tove en faisant semblant de prendre un air soucieux.

— Tu peux considérer cette instruction comme annulée, et par moi.

— C'est dûment noté, Oramen. Allons boire quelque chose.

8

Tour

— C'est le destin, te dis-je, sinon la main du DieuMonde lui-même… ou je ne sais quel genre d'appendice manipulatoire il possède. Bon, disons la main, métaphoriquement parlant, du DieuMonde. Peut-être.

— Je crois, seigneur, que vous sous-estimez les rouages du pur hasard.

— C'est le pur hasard qui m'a conduit dans cet endroit épouvantable ?

— Indubitablement, seigneur. Votre monture effarouchée s'est enfuie à travers champs jusqu'à ce qu'elle trouve un sentier. Naturellement, elle a préféré ce chemin nivelé au terrain irrégulier, et a jugé plus facile de descendre la pente que de la monter. C'est alors que cette vieille fabrique est apparue, au premier endroit où la route s'élargit et s'aplanit. Un endroit tout naturel pour s'arrêter.

Ferbin jeta un coup d'œil à son domestique, allongé à deux pas de lui au milieu des feuilles éparpillées, se protégeant la tête avec une grande feuille bleue. Choubris Holse lui retourna calmement son regard.

*

* *

En quittant le Scolastère, ils avaient volé tout droit jusqu'à ce qu'une chaîne de petites collines les dissimule aux regards, et s'étaient alors posés sur une pente couverte de bruyère au-dessus de la limite des terres cultivées.

— Je crois avoir entendu parler de la Tour de D'neng-oal, dit Ferbin tandis qu'ils examinaient leurs caudes qui grognaient et

soufflaient bruyamment, mais du diable si je sais où elle se trouve.

— C'est pareil pour moi, seigneur, lui dit Holse. (Il ouvrit l'une des sacoches de selle.) Mais avec un peu de chance, on devrait trouver une carte là-dedans. Laissez-moi fouiller un peu.

Et il plongea le bras jusqu'au coude dans le sac.

Les sacoches contenaient des cartes, un peu de nourriture et d'eau, un télescope, un héliographe, deux gros chronomètres de poche, un altimètre/baromètre, des cartouches de pistolet et de fusil mais pas d'armes, quatre petites bombes ressemblant à des grenades lisses munies d'ailettes cruciformes, des vestes matelassées, des gantelets, une couverture pour chacun et tout l'assortiment habituel nécessaire pour s'occuper des caudes, y compris une bonne provision des noix de kriske que ces animaux trouvaient très stimulantes. Holse en fourra une dans la bouche de chacun des caudes, qui se mirent à miauler et hennir de satisfaction.

— Vous avez déjà essayé ça, seigneur ? demanda Holse en tendant le sac à Ferbin.

— Non, répondit Ferbin en mentant effrontément. Bien sûr que non.

— C'est absolument infect. Pire que de la pisse de mégère. (Il rangea le sac, rattacha les sacoches et ajusta sa selle.) Et ces salopards de chevaliers qui sont venus au Scolastère devaient être des ascètes ou je ne sais quoi, parce qu'il n'y a pas la moindre trace de ces petites choses qui rendent la vie supportable pour un homme normal, seigneur. Comme du vin, par exemple, ou de l'unge, ou du crile. Putains de pilotes, conclut Holse en secouant la tête d'indignation devant un tel manque de considération.

— Pas de masques ni de lunettes non plus, fit remarquer Ferbin. Ils devaient les avoir sur eux.

Holse était en train de vérifier si les cartouches de pistolet trouvées dans les sacoches s'adaptaient à son arme.

— Bon, on regarde vite fait aux alentours et on s'en va d'ici, hein, seigneur ? dit-il, puis il secoua la tête et jeta les cartouches dans la bruyère.

Ils examinèrent les cartes. L'une d'elles était à une échelle suffisante pour couvrir la région à près de dix jours de vol autour de Pourl, indiquant des centaines de grandes Tours ainsi que les limites d'ombre et les périodes des différentes Roulétoiles.

— La voilà, dit Ferbin en posant le doigt sur la carte.

— Que diriez-vous, seigneur ? Quatre jours-courts de vol ?

— Plutôt trois, répondit Ferbin heureux d'avoir trouvé un sujet pratique qu'il connaissait bien mieux que son domestique. Cinq Tours d'affilée et une en dessous, quatre fois de suite, puis trois et une. En s'éloignant de Pourl, ce qui est une bonne chose. (Il leva les yeux vers Obor. Sa masse teintée de rouge dépassait encore à peine l'horizon dans sa course lente et régulière.) C'est un jour-long, aujourd'hui. Nous allons devoir laisser les animaux dormir dans la journée, mais nous devrions arriver à la tour avant le crépuscule.

— Moi-même, je ne dirais pas non à une petite sieste, dit Holse en bâillant. (Il jeta un regard dégoûté vers sa monture qui avait glissé son long cou sous son corps massif pour se lécher les parties génitales.) Je dois vous avouer, seigneur, que j'espérais ne plus jamais me trouver aussi près de ces créatures.

Le caude de Holse retira sa tête d'entre ses pattes, mais juste le temps de lâcher un pet sonore, comme pour conforter la mauvaise opinion de son nouveau cavalier.

— Tu n'es pas épris des créatures de l'air, Holse ?

— Assurément non, seigneur. Si les dieux avaient voulu que nous volions, ils nous auraient donné des ailes, et la vérole aux caudes.

— S'ils n'avaient pas voulu que nous volions, la pesanteur serait plus forte, répondit Ferbin.

— Je ne savais pas qu'elle était réglable, seigneur.

Ferbin eut un sourire indulgent. Il se rendait compte que son domestique n'était sans doute pas versé dans la science aliène qui affirmait que ce que Holse et lui avaient toujours considéré comme une pesanteur normale n'était que la moitié de la gravité Standard – sans qu'il sût lui-même à quoi correspondait ce terme.

— Quoi qu'il en soit, dit Holse, nous ferions bien d'y aller, seigneur, si vous en êtes d'accord ?

Ils montèrent tous deux en selle.

— Il vaudrait mieux enfiler ces vestes, dit Ferbin. Il va faire froid, en altitude. (Il pointa du doigt vers le ciel.) Les nuages se dégagent, on devrait pouvoir monter assez haut.

Holse poussa un soupir.

— Puisqu'il le faut, seigneur.

— Je m'occuperai du chronomètre, d'accord ? dit Ferbin en montrant l'instrument qu'il tenait à la main.

— Est-ce bien nécessaire, seigneur ?

Ferbin, qui s'était trop souvent perdu en vol parce qu'il avait cru – à tort – qu'on ne pouvait pas se tromper en comptant des objets aussi gros que des Tours – ou en s'endormant sur sa selle, d'ailleurs –, dit :

— Je crois que c'est fortement conseillé.

*

* *

Ils avaient volé sans incident à l'altitude recommandée pour préserver au mieux les forces des caudes en vitesse de croisière. Ils avaient aperçu d'autres pilotes au loin, mais aucun ne s'était approché d'eux. Le paysage défilait lentement en contrebas, les champs minuscules laissant place à de vastes espaces pelés ou couverts de bruyère qui étaient de petites collines, pour revenir à des champs et de petites bourgades, avec de grandes étendues d'un vert brillant indiquant les plantations de roasoarils dont les fruits alimentaient les raffineries produisant le carburant nécessaire aux machines à vapeur de l'âge moderne.

Au loin, à l'horizon, apparurent lentement cinq longs doigts d'eau brillante qui étaient les Lacs de Quoluk. Ferbin reconnut l'île où se trouvait Moiliou, le domaine familial des Hausk. Le fleuve Quoline s'alimentait de tous ces lacs et dessinait ses méandres jusqu'au lointain équateur, disparaissant dans la brume. Des canaux étincelaient tels de minces fils d'argent dans la lumière, rectilignes dans les zones plates et incurvés dans les hauteurs.

Même sous sa veste, Ferbin frissonnait. Il avait particulièrement froid aux genoux, qui étaient simplement protégés par son haut-de-chausses. Sans masque ni lunettes, ses yeux larmoyaient en permanence. Il s'était enroulé son foulard sur le bas du visage, mais tout cela restait très inconfortable. Il gardait un œil sur le chronomètre fixé au grand pommeau de sa selle, et à l'aide d'une tablette imperméable et d'un crayon de cire également attaché à la selle, il notait le passage de chaque grande Tour à mesure que sa masse imposante apparaissait devant eux, puis s'éloignait lentement sur leur droite.

Comme toujours, les Tours étaient une étrange source de réconfort. À l'altitude où ils volaient, ils en apercevaient plus que ce qu'on peut voir généralement du sol, ce qui leur permettait de mieux percevoir leur nombre et leur espacement régulier. Ce n'était qu'à cette hauteur, se dit Ferbin, qu'on pouvait vraiment se rendre compte qu'on vivait dans un monde plus grand, un monde de niveaux, de sols et de plafonds régulièrement espacés et soutenus par les Tours. Elles s'élevaient comme d'immenses colonnes luminescentes, les mâts d'un navire céleste d'une grâce infinie et d'une puissance absolue inconcevable. Loin au-dessus, tout juste visible, la dentelle du Filigrane se découpait là où les sommets élargis des Tours – quatorze cents kilomètres au-dessus de leurs têtes, malgré l'altitude où ils volaient – se déployaient tel un réseau de branches incroyablement fines provenant d'une succession d'arbres titanesques.

Le monde était soutenu par un million de Tours. L'effondrement d'une seule d'entre elles pourrait tout détruire, pas seulement sur ce niveau, leur cher Huitième, mais également sur tous les autres. Le DieuMonde lui-même pourrait ne pas être épargné. Mais bien sûr, on disait que les Tours étaient pratiquement invulnérables, et que Sursamen existait depuis des milliers de millions d'années. Il ne savait pas très bien s'il s'agissait d'années-courtes ou d'années-longues… mais avec un nombre aussi énorme, cela n'avait pas vraiment d'importance.

Ferbin essuya ses larmes et scruta les alentours, en laissant le temps à son regard de se fixer sur une série de points distants

afin de mieux détecter tout mouvement éventuel. Il se demandait combien de temps il faudrait pour que la nouvelle des événements survenus au Scolastère parvienne à Pourl. Cela prendrait normalement cinq jours de vol, mais une autre patrouille pourrait être alertée par héliographe, et en fait, les chevaliers qui avaient perdu leurs montures n'avaient qu'à se rendre dans la station télégraphique la plus proche. De plus, ne voyant pas la patrouille revenir, l'alerte serait donnée et des équipes de recherche constituées, et celles-ci recevraient probablement des signaux du Scolastère. Seltis allait certainement être interrogé… S'abaisseraient-ils à le torturer ? Et s'il leur parlait des documents et de la Tour de D'neng-oal ?

Bon, de toute façon, Holse et lui n'avaient guère le choix. Il fallait qu'ils se dépêchent tant qu'ils pouvaient, et le reste dépendrait de la chance et du DieuMonde.

Leurs montures commençaient à donner des signes de fatigue. Ferbin vérifia le chronomètre. Cela faisait près de dix heures qu'ils volaient, et ils devaient avoir parcouru plus de six cent mille pas – six cents kilomètres. Ils avaient déjà laissé douze Tours sur leur droite, et passé à gauche d'une Tour toutes les cinq. Obor, une Roulétoile orange assez lente, commençait à approcher de son zénith. Ils étaient à peu près à mi-chemin.

Ils entamèrent leur descente et aperçurent au bord d'une vaste Cuvette-Océan une île couverte de plantations de chauviers bien mûrs. Ils se posèrent dans une petite clairière et les caudes se gavèrent de fruits à se faire éclater la panse. Ils recommencèrent à péter et s'endormirent bien vite à l'ombre, en continuant d'émettre des gaz. Ferbin et Holse s'assurèrent qu'ils étaient bien attachés et mangèrent à leur tour, puis ils trouvèrent un autre coin bien ombragé et chacun se coupa une feuille géante pour se protéger encore mieux les yeux de la lumière pendant leur sommeil.

C'était là que Ferbin avait décidé de faire part à son domestique de ses réflexions sur le récent déroulement des événements, et des raisons pour lesquelles des concepts tels que la prédestination et le destin avaient occupé son esprit pendant ces longues heures douloureuses et glacées passées sur sa selle.

*

* *

— Ah, je vois, dit Ferbin. Tu es donc familier avec la disposition de cette ancienne manufacture ?

— Tout ce que je dis, seigneur, c'est que c'était à peu près le seul bâtiment encore intact à une demi-journée de chevauchée à la ronde. Même le vieux pavillon de chasse, qui était, pour ainsi dire, la cause première de tous les autres bâtiments aux alentours ayant un toit aussi utile que cette stupidité où je vous ai…

— Une folie.

— … que cette folie où je vous ai trouvé, était réduit en miettes. Il avait été pilonné par l'artillerie. Mais toujours est-il, seigneur, que ce n'est pas une bien grande surprise que votre monture vous ait mené là.

— Fort bien, dit Ferbin, décidé à faire une concession pour montrer à quel point il était raisonnable. Disons que mon arrivée n'était peut-être pas due à l'intervention du destin. Mais le fait que les traîtres y aient emmené mon père… ça, ça l'était. La destinée a donné un coup de main. Peut-être même le DieuMonde. Le sort de mon père était scellé, semble-t-il, et il ne pouvait être sauvé, mais du moins son fils a-t-il pu assister à ce crime méprisable et amorcer le cours de la vengeance.

— Je suis sûr que c'est ainsi que vous avez pu voir les choses, et que vous les voyez encore, seigneur. Cependant, sans aucun bâtiment dans le secteur, au beau milieu d'une bataille, avec une pluie de terre qui s'annonçait, il semblait des plus naturels d'emmener un blessé dans un endroit où il restait un toit. Quand une pluie de terre s'introduit dans une blessure, elle transforme le risque d'infection et de pourriture en une certitude absolue.

Ferbin dut se reporter en arrière. Il se souvint qu'effectivement, lorsqu'il s'était extrait en rampant de la bâtisse en flammes, au milieu des branchages et des feuilles humides, c'était bien une pluie de terre qui tombait. C'était pour ça qu'il s'était senti tout collant et souillé.

— Mais ils voulaient qu'il meure ! protesta-t-il.

— Et pour ça, qu'est-ce que vous préféreriez, seigneur ? Le faire dehors, au vu et au su de tous, ou sous un toit, entre quatre murs ?

Ferbin plissa le front, remit sa grande feuille bleue sur sa figure, et grommela :

— N'empêche, Holse, malgré tout ton cynisme, c'était bien la destinée.

— Comme il vous plaira, seigneur, soupira Holse en se couvrant à son tour le visage. Dormez bien, seigneur.

C'est un ronflement qui lui répondit.

*

* *

Quand ils s'éveillèrent, il faisait plus sombre et plus froid, et le vent s'était levé. Le jour-long éclairé par Obor n'en était qu'à son début d'après-midi, mais le temps avait changé. De petits nuages gris effilochés traversaient un ciel couvert, et l'air sentait l'humidité. Les caudes eurent du mal à émerger de leur sommeil et passèrent la demi-heure suivante à déféquer bruyamment et abondamment. Ferbin et Holse allèrent s'installer un peu plus loin pour prendre leur petit déjeuner, en se tenant soigneusement au vent des animaux.

— Ce vent nous est contraire, déclara Ferbin en scrutant l'horizon par-delà les vagues agitées de la Cuvette-Océan.

Une barre noire menaçante s'étalait dans la direction qu'ils devaient prendre.

— C'est aussi bien qu'on ait fait du chemin hier, dit Holse en mâchonnant un bout de viande séchée.

Ils rangèrent le peu de matériel qu'ils possédaient vérifièrent la carte, emportèrent quelques chauviers – pour les caudes, car ces fruits n'étaient pas comestibles pour l'homme –, et décollèrent dans une brise qui forcissait. Le vent ajoutait à la sensation de froid, même si cette fois-ci ils volaient beaucoup plus bas à cause des grands bancs et traînes de nuages gris qui striaient le ciel. De toute façon, les caudes renâclaient à voler dans des nuées épaisses, même si on pouvait les y contraindre. Une fois engloutis dans un nuage, ces animaux avaient autant

de mal que les humains à déterminer s'ils volaient à l'endroit ou à l'envers, tout droit ou en courbe, et s'ils n'allaient pas percuter une Tour d'un instant à l'autre. Les caudes étaient les roueaux des airs, de robustes bêtes de somme plutôt que des pur-sang de course comme les lyges, et ils ne dépassaient guère les cinquante ou soixante kilomètres à l'heure. Malgré tout, même à cette vitesse, une collision avec une Tour suffisait généralement à tuer la monture et son cavalier, et sinon, la chute au sol faisait largement l'affaire.

Ferbin gardait toujours un œil sur le chronomètre et marquait le passage des Tours sur sa droite – ils en étaient plus proches à présent, à quelques kilomètres seulement, de sorte qu'ils n'en rataient aucune, ce qui pouvait si facilement se produire comme Ferbin en avait déjà fait l'amère expérience. Mais, en même temps, il repensait à un rêve qu'il avait fait la veille, et ce rêve lui rappela le seul voyage qu'il ait fait à la Surface autrefois, quand il n'était encore qu'un jeune garçon.

Aujourd'hui, ce souvenir lui paraissait un rêve, lui aussi.

Il avait marché sur un sol étrange, sans couvercle ni plafond au-dessus de sa tête, rien que l'atmosphère contenue dans un cercle lointain de murs et retenue uniquement par la force de la gravité. Un endroit sans aucune Tour, où la courbe de la terre sous ses pieds était ininterrompue, illimitée, incroyable.

Il avait observé les étoiles tournant dans le ciel, et pendant les six jours qu'il avait passés là, il s'était émerveillé de voir le minuscule point aveuglant qui était Mésériphine, le Soleil Invisible, le lointain pivot, à la fois connecté et déconnecté, autour duquel la grande Sursamen tournait lentement. Il y avait quelque chose d'implacable dans ces journées à la Surface : un seul soleil, une seule source de lumière, une seule succession de jours et de nuits, toujours la même, apparemment immuable, alors que tout ce qu'il avait connu se trouvait profondément enfoui sous ses pieds – des niveaux entiers dont chacun était un monde en soi – et absolument rien au-dessus. Un véritable néant sombre, parsemé de faibles points lumineux dont on lui disait que c'étaient d'autres soleils.

En principe, son père aurait dû être là, mais il avait été obligé d'annuler son voyage à la dernière minute. Ferbin y était

allé avec son frère aîné, Elime, qui avait déjà visité la Surface mais qui voulait y retourner. Ils avaient beaucoup de chance d'être traités ainsi. Leur père pouvait exiger des Octes qu'ils transportent des gens sur d'autres niveaux, y compris à la Surface, un droit que possédaient également d'autres dirigeants et les Maîtres Érudits des Scolastères, mais pour ce qui était des autres personnes, elles ne pouvaient voyager qu'au bon plaisir des Octes, qui n'accordaient pratiquement jamais un tel privilège.

Ils avaient emmené deux amis avec eux ainsi que quelques vieux serviteurs. Le grand Cratère où ils avaient séjourné pendant la plus grande partie de leur visite était tapissé de vastes prairies verdoyantes et de forêts de grands arbres. L'air était imprégné de parfums inconnus. Il était lourd et frais à la fois, et leur montait à la tête ; ils s'étaient sentis revigorés, comme sous l'effet d'une drogue.

Ils logeaient dans un complexe souterrain creusé dans la face d'une haute falaise surplombant un vaste réseau de lacs hexagonaux délimités par de minces bandes de terre ; ce motif s'étendait jusqu'à l'horizon. Ils avaient rencontré quelques Nariscenes et même un Morthanvelde. Ferbin avait déjà vu son premier Octe, dans l'élévaisseau qui les avait amenés à la Surface par l'intérieur de la Tour. C'était avant que les Octes n'ouvrent une ambassade dans le palais de Pourl, et Ferbin avait eu à l'époque les mêmes craintes superstitieuses à leur égard que la plupart des gens. Il y avait des légendes, des rumeurs et des histoires invérifiables selon lesquelles les Octes sortaient de leurs Tours au milieu de la nuit pour enlever les gens dans leur lit. Parfois, c'étaient des familles, ou même des villages entiers qui disparaissaient. Les Octes emmenaient leurs prisonniers dans leurs Tours pour effectuer sur eux des expériences, ou bien pour les manger, ou encore pour les transporter sur d'autres niveaux afin qu'ils leur servent de gibier ou d'autres sources d'amusement diabolique.

Il en résultait que les gens du peuple craignaient autant les Octes que l'idée même d'être emmené et transporté dans une Tour. On avait longuement expliqué à Ferbin que ces histoires n'étaient qu'un tissu d'absurdités, mais il n'avait pas été plus

rassuré pour autant. Il avait été soulagé de découvrir que les Octes étaient aussi petits et avaient l'air aussi fragiles.

L'Octe de l'élévaisseau avait particulièrement insisté sur le fait qu'ils étaient les véritables Héritiers et les descendants directs des Involucrae, les bâtisseurs d'origine des Mondes Gigognes. Ferbin en avait été fortement impressionné, et avait ressenti indirectement une profonde indignation que ce fait ne soit pas plus généralement accepté.

Il avait été médusé par l'aisance avec laquelle l'Octe pilotait ce vaisseau capable de s'élever à l'intérieur d'une Tour, niveau après niveau, jusqu'à l'extérieur de toutes choses. C'était là une parfaite maîtrise du monde, avait-il pensé. Cela lui semblait plus réel, plus significatif, et d'une certaine façon bien plus important et impressionnant que le contrôle de cette infinité d'espace insaisissable au-delà du monde lui-même. Là était le véritable pouvoir.

Et puis il avait vu comment les Octes et les Nariscenes se comportaient ensemble, et il avait compris qu'ici, c'étaient les Nariscenes les maîtres. Ils étaient les supérieurs qui se contentaient de traiter avec indulgence une espèce qui, aux yeux des Sarles, possédait des pouvoirs presque magiques. Comme les Sarles devaient être insignifiants, du simple bétail qu'on transporte, des primitifs aux yeux des Octes qui étaient eux-mêmes considérés comme des enfants par leurs mentors nariscenes !

Mais c'était encore plus déconcertant de voir les relations entre les Nariscenes et les Morthanveldes, car ces derniers, à leur tour, semblaient traiter les Nariscenes avec la même indulgence amusée. Un autre niveau, et encore un autre, et tout cela le dépassait largement ainsi que son peuple.

D'une certaine façon, les Sarles étaient les derniers des derniers, semblait-il. Était-ce pour cette raison que si peu d'entre eux étaient invités à venir ici ?

Peut-être que si tout le monde pouvait voir ce que son frère, leurs amis et lui-même voyaient, les Sarles sombreraient dans l'apathie et la dépression, car ils comprendraient à quel point leurs misérables petites existences comptaient peu dans cette hiérarchie infinie de puissances aliènes qui les dépassaient.

Telle avait été l'opinion d'Elime. Il pensait également que c'était délibérément que leurs mentors encourageaient ceux qui étaient au pouvoir, ou qui le seraient un jour, à voir les merveilles qu'on leur montrait en ce moment, pour qu'ils ne soient jamais tentés de vouloir s'élever au-dessus de leur condition, pour qu'ils gardent toujours à l'esprit que, pour grandioses qu'ils puissent paraître à leurs propres yeux et à ceux de leur entourage, et quels que soient leurs exploits, tout cela devait être considéré dans le cadre de cette réalité bien plus vaste, plus puissante, plus complexe et, en définitive, infiniment supérieure.

— Ils essaient de nous briser ! avait dit Elime à son frère. (Elime était un grand jeune homme solidement bâti, toujours plein d'enthousiasme et d'idées, inlassablement prêt à chasser, boire, se battre et baiser.) Ils essaient de nous mettre une petite voix dans la tête qui va toujours répétant : « Tu es insignifiant. Ce que tu fais ne compte pour rien ! »

Tout comme leur père, Elime n'avait pas l'intention de se laisser faire. Les aliens étaient capables de voler à l'intérieur des Tours et entre les étoiles, et de construire des mondes entiers ? Fort bien, et alors ? Il y avait des puissances supérieures qu'eux-mêmes ne comprenaient pas vraiment. Peut-être que cet emboîtement, ce principe des couches successives au-delà de ce qu'on connaissait, se poursuivait à l'infini ! Est-ce que les aliens se résignaient sans rien faire ? Non ! Ils avaient leurs disputes et leurs différends, leurs désaccords et leurs alliances, leurs gains et leurs pertes, même s'ils étaient d'une nature plus indirecte et secrète que les guerres, les victoires et les défaites qui étaient le lot des Sarles. Les stratagèmes et les jeux de pouvoir, les satisfactions et les désillusions qu'éprouvaient les Sarles comptaient autant pour eux que celles des aliens pour leurs âmes démesurément cosmopolites et civilisées.

Chacun vivait à son niveau et faisait ce qu'il avait à faire ; on jouait le jeu selon les règles de ce niveau, et c'était à cette aune qu'on mesurait sa propre valeur. Tout était relatif, et en refusant la leçon que les aliens tentaient implicitement de leur inculquer – bien se tenir, accepter, s'incliner, se conformer –, une bande de primitifs aux fesses poilues comme les Sarles pouvaient remporter leur propre sorte de victoires contre les

peuples les plus sophistiqués et dominateurs que la Galaxie pouvait contenir.

Elime avait été terriblement excité. Cette visite avait renforcé l'impression qu'il avait eue lors de sa première visite à la Surface, et donné un sens à tout ce que son père leur racontait depuis qu'ils étaient en âge de comprendre. Ferbin avait été stupéfait. Elime rayonnait littéralement de joie à l'idée de retourner sur leur propre niveau avec une sorte de mandat civilisateur, afin de poursuivre l'œuvre d'unification du Huitième entreprise par leur père – et qui sait, même au-delà.

À l'époque, Ferbin – qui commençait tout juste à s'intéresser à ce genre de chose – avait été plus préoccupé par le fait que sa jolie cousine Truffe, qui était un peu plus âgée que lui et dont il croyait être plus ou moins tombé amoureux, avait succombé – avec une facilité effrayante et presque indécente – aux charmes rustiques d'Elime pendant leur séjour à la Surface. Voilà le genre de conquête qui commençait à intéresser Ferbin, et Elime l'avait déjà battu au poteau.

Ils étaient retournés sur le Huitième, Elime avec une lueur messianique dans les yeux, et Ferbin avec le sentiment mélancolique que, maintenant que Truffe lui était à jamais inaccessible – il ne pouvait imaginer qu'elle se satisfasse de lui après son frère, et de toute façon, il n'était plus vraiment très sûr de la vouloir –, sa jeune existence était déjà terminée. Il sentait également, d'une façon étrange et indirecte, que les aliens avaient réussi à étouffer ses espoirs autant qu'ils avaient involontairement exalté ceux d'Elime.

*

* *

Il se rendit compte qu'il était plongé dans sa rêverie quand il entendit Holse lui crier quelque chose. Il regarda autour de lui. Avait-il laissé passer une Tour ? Il aperçut au loin, un peu sur sa droite, ce qui semblait être une nouvelle Tour. Sa pâleur était étrangement brillante. C'était à cause de l'immense muraille de ténèbres qui emplissait le ciel devant lui. Ses vêtements étaient humides ; ils devaient avoir traversé un nuage. Au moment où il

s'était mis à rêvasser, ils volaient juste au-dessous d'une sorte de grosse masse de vapeur grise d'où s'échappaient des volutes de brume qui les entouraient telles des lianes dans la forêt.

— … nuage de terre ! entendit-il Holse crier.

Il leva les yeux vers la falaise de ténèbres devant eux et vit que c'était effectivement un nuage de vasille : une masse de pluie gluante qu'il serait dangereux – et peut-être même fatal – de tenter de traverser. Même le caude qu'il chevauchait semblait s'être rendu compte que quelque chose ne tournait pas rond. Sa monture se mit à trembler sous lui et il l'entendit pousser des petits gémissements. Ferbin regarda de l'autre côté. Il n'y avait pas moyen de contourner ce grand nuage noir, et il était bien trop haut pour qu'ils puissent le survoler. De plus, le nuage était en train de déverser son chargement de pluie terreuse : on pouvait voir de grands voiles de ténèbres balayer le sol.

Ils allaient devoir se poser et attendre que ça se passe. Il fit signe à Holse et ils firent demi-tour en descendant rapidement vers une forêt proche, sur le versant d'une grande colline nichée dans le méandre d'un large fleuve. Des gouttes vinrent picoter le visage de Ferbin, et il sentit une odeur de crottin.

Ils atterrirent sur le large sommet boueux de la colline, près d'une mare d'eau saumâtre, et se dirigèrent en pataugeant vers la rangée d'arbres, tirant derrière eux leurs caudes réticents. Ils réussirent à convaincre leurs montures de piétiner quelques jeunes arbustes pour pouvoir s'enfoncer un peu plus profondément. Ils s'installèrent sous le couvert des arbres tandis que le jour s'assombrissait jusqu'à devenir pratiquement noir comme la nuit. Les caudes s'endormirent rapidement.

La pluie de terre susurrait dans les branches au sommet des arbres, de plus en plus fort. Le sommet de la colline et une dernière bande lumineuse dans le ciel disparurent.

— Ah, qu'est-ce que je ne donnerais pas pour une bonne vieille pipe d'unge, dit Holse en soupirant. C'est sacrément pénible, hein, seigneur ?

Ferbin arrivait à peine à distinguer le visage de son domestique dans la pénombre, alors qu'il aurait presque pu le toucher.

— Oui, fit-il. (Il plissa les yeux pour consulter son chronomètre qu'il gardait à l'intérieur de sa veste.) Plus question d'espérer arriver avant la tombée du jour, dit-il.

Quelques gouttes de pluie terreuse, filtrées par les feuilles, tombèrent autour d'eux. L'une d'elles atterrit sur le nez de Ferbin et s'écoula jusqu'à sa bouche. Il la recracha.

— Mon vieux a perdu toute une récolte de xirze à cause d'un de ces putains d'orages de vasille, dit Holse.

— Ma foi, ils détruisent, c'est vrai, mais ils construisent aussi, fit remarquer Ferbin.

— Dans le même esprit, j'ai entendu dire qu'ils étaient comparables aux rois, répondit Holse. Seigneur.

— Nous avons besoin des deux.

— C'est également ce que j'ai entendu dire, seigneur.

— Sur les autres mondes, ils n'ont pas de vasille, pas de pluie collante. C'est du moins ce qu'on m'a dit.

— Vraiment ? Est-ce que le sol ne finit pas par s'user et disparaître ?

— Apparemment non.

— Pas même au bout d'un certain temps, seigneur ? Ces endroits n'ont-ils pas des pluies – je veux dire des pluies ordinaires – qui finiraient par raboter les collines et les transporter jusqu'aux lacs, mers et océans ?

— En général, ils en ont. Il semblerait qu'ils aient également des systèmes hydrologiques qui permettent de reconstituer la terre par en dessous.

— Par en dessous, répéta Holse d'un air sceptique.

— Je me souviens d'une leçon qui disait qu'ils ont des océans de roche tellement chaude qu'elle est liquide, et qui peuvent non seulement s'écouler comme des rivières, mais aussi remonter les pentes, et jaillir des sommets des montagnes, dit Ferbin.

— Ah, vraiment, seigneur.

Holse avait l'air de penser que Ferbin essayait de lui faire gober de ces absurdités qu'un enfant lui-même rejetterait en s'esclaffant.

— Ces phénomènes servent à reconstituer la terre, poursuivit Ferbin. Ah, il y a aussi que les montagnes flottent et peuvent grandir, apparemment. Des pays entiers se télescopent et

forment des chaînes de montagnes. Il y en avait plus, mais j'ai raté le début de la leçon, et puis ça semble quand même un peu tiré par les cheveux.

— Je crois qu'ils vous faisaient marcher, seigneur. Pour voir jusqu'où pouvait aller votre crédulité.

Au ton de sa voix, on aurait pu croire que Holse était indigné.

— Je dois dire que c'est également ce que j'ai pensé, dit Ferbin avec un haussement d'épaules invisible. Bon, en fait, j'ai probablement tout compris de travers. Franchement, il vaut mieux ne pas me citer là-dessus, Choubris.

— Je veillerai à ne pas le faire, seigneur, répondit Holse.

— Toujours est-il que c'est pour ça qu'ils n'ont pas besoin de pluies de vasille.

— Si seulement un dixième de tout cela est vrai, seigneur, je crois que c'est nous qui sommes les mieux lotis.

— Moi aussi.

La vasille permettait de reconstituer la terre. D'après ce que Ferbin avait compris, il y avait au fond des mers et des océans des animalcules microscopiques qui saisissaient une particule de vase, puis émettaient une sorte de gaz leur permettant de remonter à la surface. De là, ils bondissaient dans l'air pour devenir des nuages qui dérivaient ensuite au-dessus des terres, relâchant le tout sous forme d'une pluie gluante et sale. Les nuages de vasille étaient relativement rares, ce qui était aussi bien. Un gros nuage pouvait engloutir une ferme, un village ou même un comté aussi efficacement qu'une inondation, recouvrant les récoltes d'une couche de boue jusqu'au genou, abattant les arbres ou arrachant leurs branches, faisant s'écrouler les toits trop peu pentus, tapissant les prairies, effaçant les routes et bloquant des rivières – généralement de façon très provisoire, ce qui déclenchait très rapidement de véritables inondations.

La pluie terreuse continuait de dégouliner sur eux malgré la protection des arbres, en se frayant un chemin parmi les branches maintenant lourdement chargées et qui commençaient à plier.

Tout autour d'eux, de puissants craquements résonnaient au-dessus du mugissement de l'orage de vasille, suivis chaque fois d'une cascade de bruits de branches cassées et se concluant par un grand fracas.

— Si vous entendez ce bruit-là juste au-dessus de nos têtes, seigneur, dit Holse, écartez-vous bien vite.

— C'est très certainement ce que je ferai, dit Ferbin en essayant de retirer la boue qu'il avait dans les yeux. (La puanteur de la vasille évoquait ce qu'on pourrait s'attendre à trouver au fond d'une latrine.) Quoique pour l'instant, la mort ne semble pas dépourvue d'un certain attrait.

Le nuage finit par s'éloigner, la lumière du jour revint et une forte brise se leva sur le sommet de la colline. Ils ressortirent du couvert des arbres en pataugeant dans ce terrain doublement dangereux à présent. La vasille fraîchement déposée, qui recouvrait la surface déjà instable de la tourbière, se collait à leurs bottes et aux pattes des caudes, qui semblaient très mal supporter de devoir marcher dans ces conditions. La boue sentait le purin. Ferbin et Holse en retirèrent autant qu'ils pouvaient de leur peau et de leurs vêtements avant qu'elle ne sèche.

— Une bonne douche de pluie bien propre et bien claire serait la bienvenue, hein, seigneur ?

— Et si on essayait cette espèce de mare, là-bas ? proposa Ferbin.

— Bonne idée, seigneur, dit Holse en emmenant les caudes au bord du petit étang près du sommet de la colline, qui débordait à présent.

Les caudes hennirent et tentèrent de résister, mais finirent par accepter d'entrer dans l'eau, qui leur arrivait à mi-corps.

Les deux hommes nettoyèrent les bêtes et se lavèrent eux-mêmes du mieux qu'ils purent. Les caudes semblaient toujours aussi malheureux, et leur décollage dans cette pente glissante réussit tout juste à leur faire passer le sommet des arbres à temps. Ils poursuivirent leur vol jusque tard dans l'après-midi.

*

* *

Ils continuèrent de voler même quand le crépuscule commença à tomber, malgré les gémissements presque continuels des caudes qui cherchaient sans cesse à descendre, et qui ne réagissaient que lentement, et avec force grognements, lorsque leurs cavaliers tiraient sur leurs rênes. Le paysage au-dessous d'eux devait consister en fermes, villages et bourgades, mais ils n'en voyaient aucune trace. Le vent venait de leur gauche et cherchait constamment à les repousser vers les Tours qu'ils devaient garder à leur droite. Une voûte nuageuse s'était formée en altitude, avec une autre couche plus effilochée à quelque cinq cents mètres du sol. Les cavaliers se maintenaient soigneusement au-dessous, car ils savaient que s'égarer de nuit dans les nuages pouvait facilement les mener à leur perte.

Ils finirent par apercevoir ce qui devait être la Tour de D'neng-oal, une large présence pâle se dressant au milieu d'un immense marécage qui reflétait encore les braises laissées par Obor sur la surface du ciel loin au-dessus d'eux.

La Tour de D'neng-oal était ce qu'on appelait une Tour Percée, c'est-à-dire comportant des ouvertures permettant d'y pénétrer et d'accéder ainsi au réseau de transport dans lequel les Octes – et les Aultridias – faisaient évoluer leurs élévaisseaux. C'était du moins ainsi que le comprenaient la majorité des gens. Ferbin, quant à lui, savait que toutes les Tours avaient été percées à l'origine, et qu'en un sens, elles l'étaient encore.

Chaque Tour comportait à sa base, telle qu'elle se présentait à chaque niveau, des centaines de portails destinés à transporter le fluide avec lequel les Involucrae, à ce qu'on disait, avaient voulu remplir le Monde. Dans le cas du Huitième, de toute façon, ces portails étaient enfouis sous une centaine de mètres de terre et d'eau, mais dans presque toutes les Tours, les Octes et les Aultridias les avaient depuis longtemps bouchés hermétiquement. Il y avait des rumeurs – que les Octes ne faisaient aucun effort pour démentir – selon lesquelles d'autres peuples, d'autres dirigeants, avaient placé des mines souterraines au niveau des portails dans le but d'en forcer l'ouverture, pour finir par se rendre compte qu'ils étaient

totalement impénétrables pour qui ne possédait pas le genre de technologie permettant de naviguer entre les étoiles, sans même parler de l'intérieur des Tours. Par ailleurs, toute tentative d'interférer avec les portails attirait inévitablement la colère des Octes. Ces dirigeants avaient été tués et les populations dispersées, souvent dans des niveaux beaucoup moins cléments.

Seule une Tour sur mille disposait encore d'un unique portail ouvert donnant accès à l'intérieur, en tout cas à une hauteur praticable – l'examen à l'aide de télescopes avait mis en évidence ce qui ressemblait à des portails placés à quelques centaines de kilomètres d'altitude –, et le signe caractéristique d'une Tour Percée était en général la présence d'une tour d'accès beaucoup plus petite – quoique encore impressionnante à l'échelle humaine – placée à proximité.

Dans l'obscurité, la tour d'accès de D'neng-oal se révéla particulièrement difficile à repérer. Ils effectuèrent une boucle autour de la Tour, sous la couche nuageuse qui allait s'épaississant. Ils se sentaient comprimés entre les brumes qui s'élevaient du sol et ce tapis de ténèbres qui descendait sur leurs têtes. Ferbin s'inquiéta d'abord du risque de percuter la plus petite tour dans l'obscurité – ils étaient obligés de voler à seulement cent mètres, ce qui était la hauteur habituelle d'une tour d'accès –, puis il craignit de s'être carrément trompé de Tour. La carte qu'ils avaient consultée avait indiqué que la Tour était percée, mais sans préciser où se trouvait la tour d'accès correspondante. Elle signalait aussi une ville de dimension conséquente, Dengroal, située tout près de la base de la Tour principale côté prépôle, mais ils n'apercevaient aucun groupe d'habitations. Ferbin espérait que la ville était simplement perdue dans le brouillard.

La tour d'accès s'éclaira brusquement devant eux, les derniers vingt mètres du cylindre brusquement illuminés par une série de cerceaux géants, tellement brillants qu'ils en étaient aveuglants. La tour était à moins de cent mètres d'eux, et son sommet était légèrement au-dessus de leur altitude actuelle, presque caché par les nuages. La lumière bleue transformait la gaze du dessous de la couche nuageuse en une sorte d'étrange paysage inversé. Holse et Ferbin tirèrent sur les rênes pour

ralentir, et après avoir communiqué par gestes, décidèrent de se poser au sommet. Les caudes étaient tellement épuisés qu'ils ne pensèrent même pas à se plaindre de devoir grimper encore un peu.

Le sommet de la tour d'accès mesurait cinquante pas de diamètre. Une série de cerceaux de lumière bleue concentriques étaient incrustés dans la surface et dessinaient une sorte de cible. L'intensité de la lumière oscillait lentement du plus lumineux au plus sombre, tel le battement de quelque immense cœur aliène.

Ils se posèrent sur le bord le plus proche. Surpris, les caudes battirent des pattes et des ailes dans un dernier effort frénétique en se rendant compte que la surface lisse ne les arrêtait pas aussi vite que l'aurait fait de la terre, ou même des dalles de pierre. Heureusement, leurs serres trouvèrent prise, leurs battements d'ailes les ralentirent, et c'est dans un immense soupir, évoquant parfaitement le soulagement, qu'ils finirent par s'arrêter. En tremblant légèrement, ils s'allongèrent en étendant à moitié les ailes d'épuisement, la tête posée sur la surface de la tour, tout haletants. La lumière bleue éclairait leurs corps, et la vapeur de leur souffle flottait au-dessus du sommet en se dissipant lentement.

Ferbin descendit de selle et grommela comme un vieillard en sentant ses articulations craquer. Il s'étira et rejoignit Holse qui se frottait la jambe, là où il avait été blessé par la chute de son mersicore.

— Eh bien, Holse, nous voilà rendus.

— Et rendus en un bien étrange endroit, seigneur, dit Holse en promenant son regard sur la terrasse circulaire de la tour.

Elle semblait parfaitement plate et symétrique. Les seules marques visibles étaient les grands anneaux de lumière bleue. Ils étaient incrustés dans des bandes larges comme la main parfaitement insérées dans le matériau dont était fait le sommet de la tour. Ferbin et Holse se tenaient à peu près à mi-chemin entre le bord de la terrasse et son centre. La lumière bleutée continuait de clignoter autour d'eux, leur donnant ainsi qu'à leurs montures un aspect étrangement spectral. Ferbin se mit à frissonner, bien qu'il ne fît pas particulièrement froid. Il regarda

autour de lui, mais il n'y avait rien de visible au-delà des cercles bleutés. Au-dessus de lui, la couche nuageuse qui se déplaçait lentement semblait si proche qu'il aurait pu la toucher. Le vent forcit un instant, puis redevint une simple brise légère.

— Au moins, dit Ferbin, il n'y a personne d'autre que nous.

— Et j'en suis fort content, acquiesça Holse. Mais si quelqu'un observe, et s'il peut voir à travers ce brouillard, il saura que nous sommes ici. Bon, qu'est-ce qui doit se passer, maintenant ?

— Ma foi, je n'en sais rien, avoua Ferbin.

Il n'arrivait pas à se souvenir comment il fallait faire pour accéder à un de ces machins. La fois où il s'était rendu à la Surface avec Elime et les autres, il avait été trop distrait par tout ce qui se passait pour noter précisément la procédure. C'était un domestique qui s'était chargé de tout. Il remarqua l'expression agacée de Holse, et jeta de nouveau un coup d'œil autour de lui. Son regard finit par s'arrêter sur le centre de la terrasse.

— Peut-être… commença-t-il.

Tout en parlant, il avait désigné du doigt un point brillant au centre des anneaux bleus, et tous deux le regardaient au moment où il commença à s'élever lentement dans l'air.

Un cylindre d'un pied de diamètre se déploya du centre, tel un bout de télescope, jusqu'à atteindre quelque six pieds de haut. L'extrémité du tube émettait une lumière bleue au même rythme que les anneaux qui l'entouraient.

— Ça pourrait être utile, dit Ferbin.

— Au moins comme piquet pour les bêtes, à défaut d'autre chose, seigneur, dit Holse. Il n'y a foutrement rien d'autre pour les attacher, ici.

— Je vais jeter un coup d'œil, dit Ferbin.

Il ne voulait pas montrer à Holse qu'il avait un peu peur.

— Je tiens les rênes, dit Holse.

Ferbin s'approcha du mince cylindre. Un octogone de lumière grise sembla se mettre en place en pivotant pour lui faire face. Il affichait une silhouette d'Octe stylisée. La surface du cylindre s'embua tandis qu'une pluie légère commençait à tomber.

— Répétition, dit une voix qui ressemblait à un bruissement de feuilles mortes. (Avant que Ferbin n'ait pu répondre quoi que ce soit, la voix poursuivit :) Motifs, oui. Pour, périodicité. De même que le Voile devient l'Octe, ainsi une itération devient une autre. Espacement est le signal, ainsi crée. Pourtant, aussi, répétition indique manque de connaissance. À nouveau, passez votre chemin. Signal qui n'est pas signal, simplement énergie, suit. Dérépétition.

La lumière octogonale représentant la forme d'un Octe s'effaça et le cylindre commença à s'enfoncer silencieusement dans le sol.

— Attendez ! s'écria Ferbin qui saisit le cylindre et passa les bras autour pour l'empêcher de disparaître.

Le contact était froid et métallique. Le tube devait déjà être assez lisse en temps normal, mais le crachin le rendait encore plus glissant, et il continua de descendre imperturbablement comme si les efforts de Ferbin n'avaient absolument aucun effet.

Puis il sembla hésiter. Il s'arrêta et remonta à sa hauteur antérieure. La forme octogonale grise – une sorte d'écran, constata Ferbin – réapparut. Avant qu'elle n'ait pu dire quoi que ce soit, Ferbin cria tout d'une traite :

— Je suis Ferbin, prince de la Maison de Hausk, muni des documents nécessaires pour affirmer mes droits à un transport garanti sous la protection de nos estimés alliés les Octes ! Je souhaite parler au Maître de Tour, Aïak.

— Dénigrement est… commença à dire le cylindre, puis il s'interrompit. Au bout d'un instant, la voix reprit : Documents ?

Ferbin déboutonna sa veste, en sortit les enveloppes grises épaisses comme le doigt et les brandit devant l'écran.

— Par l'autorité de Seltis, Maître Érudit du Scolastère d'Anjrinh, dit Ferbin. Du Huitième, ajouta-t-il, en partie au cas où il y aurait une confusion possible, mais aussi pour montrer qu'il connaissait bien les réalités du Monde, et qu'il n'était pas un quelconque bouseux qui aurait escaladé la tour suite à un pari.

— Attendre, fit la voix de feuilles mortes.

L'écran s'effaça de nouveau, mais cette fois-ci le cylindre resta en place.

— Seigneur ? lança Holse qui tenait toujours les rênes des caudes à présent endormis.

— Oui ? dit Ferbin.

— Je me demande simplement ce qui se passe, seigneur.

— On dirait que nous avons établi une sorte de contact, répondit Ferbin. (Il fronça les sourcils en repensant à ce que la voix lui avait dit au début.) Mais je crois que nous ne sommes pas les premiers, ici, pas récemment. Peut-être… (Il haussa les épaules en voyant la mine inquiète de Holse.) Je ne sais pas.

Ferbin se retourna et scruta les alentours, cherchant à distinguer quelque chose dans cette brume bleutée lumineuse créée par la fine pluie qui tombait. Il aperçut une masse sombre qui se déplaçait dans l'air derrière Holse et les caudes, une ombre immense qui se dirigeait droit sur eux.

— Holse ! s'écria-t-il en pointant du doigt vers l'apparition.

Holse jeta un coup d'œil derrière lui tout en plongeant à terre.

La forme immense surgit juste au-dessus des deux montures affaissées, ne manquant la tête de Holse que de la largeur d'une main. Les ailes puissantes emplissaient l'air de leur battement. On dirait un lyge, pensa Ferbin, avec un cavalier sur son dos. Une détonation sèche et une petite gerbe d'étincelles jaunes indiquèrent que Holse avait tiré sur la bête qui s'éloignait.

Le lyge prit de l'altitude, se cabra et vira pour venir se poser à l'autre bout de la terrasse en reprenant son équilibre d'un seul immense battement d'ailes. Une mince silhouette en bondit, tenant un fusil à la main. Le pilote mit un genou à terre et braqua son arme sur Holse, qui était en train de taper sur son pistolet en poussant des jurons. Holse plongea pour se mettre à l'abri entre les caudes, qui avaient tous deux relevé la tête en entendant la détonation et qui regardaient autour d'eux avec des yeux embrumés de sommeil. Le fusil se fit entendre de nouveau, et le caude le plus proche du tireur leva brusquement la tête en poussant un cri. Il essaya de se relever en battant d'une seule aile et en grattant le sol d'une patte. Son congénère

leva la tête lui aussi pour émettre un long gémissement de terreur. Le pilote du lyge était en train de recharger son arme.

— Petites détonations, fit la voix de l'Octe juste au-dessus de la tête de Ferbin, qui s'était accroupi sans même s'en rendre compte. (Seule sa tête dépassait d'un côté du cylindre pour continuer d'observer le pilote qui les attaquait.) Actions célébratoires inappropriées, poursuivit la voix. Présageant l'indésiré. Arrêter.

— Laissez-nous entrer ! dit Ferbin d'une voix rauque.

Derrière l'homme au fusil, le lyge était accroupi. Le caude blessé continuait de pousser des cris en frappant le sol de ses ailes. Son compagnon gémit, s'écarta en commençant à déployer les siennes. Le pilote leva de nouveau son fusil en criant :

— Montrez-vous ! Rendez-vous !

— Va te faire foutre ! répondit Holse.

Ferbin l'entendit à peine au milieu des cris stridents du caude blessé. La créature reculait lentement tout en battant des ailes. Le deuxième caude se redressa brusquement sur ses pattes et sembla comprendre seulement maintenant qu'il n'était pas attaché. Il se retourna, bondit pour se retrouver au bord de la terrasse et, déployant ses ailes, il s'élança dans les ténèbres en poussant un pauvre petit gémissement. Il disparut aussitôt.

— Je vous en supplie ! cria Ferbin en tapant sur le cylindre. Laissez-nous entrer !

— La cessation des enfantillages, déclara la voix du cylindre. Nécessaire sinon suffisante.

Le caude blessé roula sur le côté comme s'il voulait s'étirer, et ses cris faiblirent comme s'il était enroué.

— Et vous ! hurla le pilote du lyge en se tournant pour pointer son arme vers Ferbin. Tous les deux. Sortez de là. Je ne tirerai pas si vous vous rendez maintenant. La chasse est finie. Je ne suis qu'un éclaireur. Il y en a vingt autres qui me suivent. Tous des hommes du régent. C'est fini. Rendez-vous. On ne vous fera aucun mal.

Ferbin entendit un crépitement au milieu des cris désespérés du caude blessé, et une faible lueur jaune sembla éclairer un instant la surface derrière l'animal.

— D'accord ! cria Holse. Je me rends !

Quelque chose s'envola derrière le caude, décrivant un arc au-dessus de ses ailes battantes dans une gerbe d'étincelles orange. Le pilote au fusil fit un pas en arrière en relevant son arme.

La grenade à ailettes atterrit trois pas devant le pilote. Alors que la bombe rebondissait, le caude derrière lequel Holse s'était abrité agita une dernière fois les ailes et poussa un dernier cri avant de tomber à la renverse par-dessus le bord de la terrasse, les ailes inextricablement emmêlées, révélant Holse allongé par terre. Les gémissements de la bête s'atténuèrent progressivement dans sa chute.

La grenade retomba et roula en pivotant sur ses ailes cruciformes, puis sa mèche dégagea une petite bouffée de fumée orange et s'éteignit tandis que le pilote tentait désespérément de s'en éloigner. Dans le silence relatif qui suivit la disparition du caude, Ferbin put entendre Holse qui essayait de recharger son pistolet. Le *clic, clic, clic* semblait encore plus pathétique que les cris du caude blessé. Le pilote remit un genou à terre et braqua son arme sur Holse, à présent totalement exposé. Celui-ci secoua la tête.

— Eh bien, tu peux *quand même* aller te faire foutre ! hurla-t-il.

Le chronomètre alla frapper le pilote en travers du nez. Le canon de son arme se releva légèrement au moment même où il tirait, et la balle passa à trente centimètres au-dessus de la tête de Holse, qui se précipita aussitôt sur l'homme avant même que le chronomètre que Ferbin avait lancé n'ait atteint le bord de la terrasse et disparaisse dans la bruine. Le lyge baissa les yeux sur la silhouette à terre devant lui et parut simplement interloqué quand Holse se jeta sur son maître.

— Ah, putain, seigneur, vous êtes un bien meilleur tireur que lui, dit Holse en s'agenouillant sur le dos du pilote et en lui arrachant l'arme des mains.

Ferbin en était venu à penser que leur agresseur était peut-être une femme, mais non : c'était simplement un homme assez frêle. Les lyges étaient plus rapides que les caudes, mais ne

pouvaient porter la même charge ; leurs cavaliers étaient généralement choisis pour leur petite taille.

Ferbin aperçut du sang rouge foncé s'étalant sur la bande bleue lumineuse sous le corps de l'homme étendu à terre. Holse vérifia le fusil et le rechargea, gardant toujours un genou contre le dos du pilote qui se débattait.

— Merci, Holse, dit Ferbin. (Il leva les yeux vers le mince visage interloqué du lyge, qui se redressa légèrement dans un grand battement d'ailes avant de s'accroupir de nouveau. Ils sentirent le souffle d'air passer sur eux.) Qu'est-ce qu'on devrait faire de…

La mèche de la grenade se ralluma soudain. Ils s'écartèrent précipitamment à quatre pattes, Holse essayant d'entraîner le pilote du lyge avec lui. Ils roulèrent sur la surface métallique, et Ferbin eut le temps de penser qu'au moins, s'il devait mourir ici, ce serait sur le Huitième et non dans quelque coin perdu au milieu des étoiles. La grenade explosa dans un bruit terrifiant qui sembla saisir Ferbin par les oreilles et le frapper quelque part entre les deux. Il entendit un bourdonnement et resta étendu sans bouger.

Lorsqu'il recouvra ses esprits dispersés et qu'il regarda autour de lui, il vit Holse debout à deux pas et qui le regardait, le pilote étendu immobile deux ou trois pas plus loin, et c'était tout.

Le lyge avait disparu. Tué ou blessé par la grenade, ou simplement terrifié par l'explosion, impossible de le savoir.

Les lèvres de Holse s'agitaient comme s'il était en train de dire quelque chose, mais Ferbin n'entendait rien du tout.

Un cylindre d'une bonne quinzaine de mètres de diamètre s'éleva au sommet de la tour, engloutissant le petit tube auquel Ferbin s'était adressé. Cette nouvelle extrusion s'éleva de cinq mètres et s'arrêta. Une porte assez large pour laisser passer trois cavaliers de front s'ouvrit en répandant au-dehors une lumière gris bleuté.

De grandes ombres noires apparurent dans les airs, encerclant la tour.

Ferbin et Holse se relevèrent et se précipitèrent vers l'ouverture.

Comme ses oreilles bourdonnaient encore, Ferbin n'entendit pas partir la balle qui le frappa.

9

L’homme à un doigt

Mertis tyl Loesp était assis dans sa chambre privée, dans les hauteurs du palais de Pourl. Ces derniers temps, cette pièce avait commencé à lui paraître beaucoup trop modeste, mais il jugeait plus sage d’attendre au moins une année-courte avant d’emménager dans les appartements du roi. Il écoutait le rapport de deux de ses plus fidèles chevaliers.

— Votre garçon connaissait la cachette du vieux bonhomme, dans une pièce secrète derrière une armoire. Nous l’avons tiré de là, et nous l’avons convaincu de nous dire la vérité sur les événements récents.

Vollird, qui avait été l’un de ceux qui gardaient la porte quand le roi avait rendu son dernier soupir dans la vieille fabrique, sourit.

— Le gentilhomme était un homme à un doigt, précisa l’autre chevalier, Baerth.

Lui aussi était présent à la mort du roi. Il se servit de ses deux mains pour mimer le geste de casser une brindille. Ses lèvres se crispèrent un instant dans ce qui aurait pu passer pour un sourire.

— Oui, merci pour la démonstration, lui dit tyl Loesp, qui se tourna alors vers Vollird en fronçant les sourcils : Et ensuite, vous avez cru bon de tuer le Maître Érudit. Contrairement à mes ordres.

— C’est vrai, répondit Vollird sans se démonter. J’ai pensé que c’était trop risqué de l’emmener dans une caserne et de le jeter dans une oubliette.

— Aie donc la bonté de m’expliquer, dit tyl Loesp d’une voix douce en se calant dans son fauteuil.

Vollird était grand et mince, un homme au regard sombre qui pouvait, comme c'était le cas en ce moment, confiner à l'insolence. Il gardait généralement la tête légèrement baissée pour observer le monde par-dessous ses épais sourcils. Il n'y avait nulle modestie ni timidité dans cette attitude ; elle dénotait plutôt une certaine vigilance et de la méfiance, certes, mais surtout un esprit moqueur et calculateur, comme si ces yeux se tenaient soigneusement cachés sous ces sourcils pour évaluer tranquillement les faiblesses et les vulnérabilités, et choisir le meilleur moment pour frapper.

Au contraire, Baerth était blond, petit et remarquablement musclé. Il avait l'air presque enfantin par moments, mais lorsque la colère le prenait, il pouvait être le plus sauvage des deux.

Les deux hommes faisaient tout ce que tyl Loesp leur demandait, ce qui était la seule chose qui comptait. Sauf que dans le cas présent, bien sûr, ils ne l'avaient pas fait. Ces dernières années, il leur avait demandé de procéder à quelques disparitions et intimidations, et d'effectuer d'autres missions délicates dans lesquelles ils s'étaient révélés efficaces et dignes de confiance. Ils ne l'avaient jamais déçu jusqu'ici. Mais il craignait maintenant qu'ils n'aient développé un goût pour le meurtre qui l'emporte sur l'obéissance. Il s'inquiétait surtout de qui il pourrait trouver pour se débarrasser de ces deux-là, au cas où la somme de leurs inconvénients dépasserait celle des avantages. Pour cela, il avait plusieurs candidats en tête, mais les plus impitoyables avaient tendance à être les moins dignes de confiance, et les moins criminels étaient par trop timides.

— La confession de monsieur Seltis a été des plus complètes, dit Vollird, et incluait le fait que le gentilhomme qui était venu un peu plus tôt avait insisté pour que le Maître Érudit fasse passer le mot au frère dudit gentilhomme ici dans le palais, sur la manière dont leur père était mort et le danger que le jeune frère pouvait courir. Le Maître Érudit n'avait pas eu le temps de transmettre une telle mise en garde. Il semblait toutefois le regretter amèrement, et j'ai eu la nette impression qu'il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour faire passer cette information par le truchement de ceux qu'il pourrait avoir la

chance de rencontrer, que ce soit un milicien ou un soldat. Nous l'avons donc emmené sur le toit, en prétextant une inspection de l'endroit d'où les gentilshommes volants s'étaient enfuis, et nous l'avons précipité en bas. Nous avons dit aux gens du Scolastère qu'il avait sauté, en arborant nos expressions les plus consternées.

Baerth jeta un coup d'œil à l'autre chevalier.

— J'ai dit qu'on aurait pu le garder vivant comme on nous l'avait demandé, en nous contentant de lui arracher la langue.

Vollird poussa un soupir.

— Alors, il aurait écrit un message d'avertissement.

Baerth ne sembla pas convaincu.

— On aurait pu lui casser les autres doigts.

— Il aurait écrit en tenant une plume dans la bouche, rétorqua Vollird exaspéré.

— On aurait pu…

— Et il se serait fourré la plume dans le cul, dit Vollird d'une voix forte. Ou il aurait trouvé un moyen quelconque, s'il était suffisamment désespéré, ce que j'ai estimé être le cas. (Il se tourna vers tyl Loesp.) Bon, de toute façon, c'est un fait qu'il est mort.

Tyl Loesp réfléchit un instant.

— Eh bien, conclut-il, je dois reconnaître que ce n'est pas plus mal, étant donné les circonstances. Mais je m'inquiète d'avoir maintenant un Scolastère rempli d'érudits mécontents.

— Il ne serait pas trop difficile de s'occuper d'eux également, dit Vollird. Ils sont nombreux, mais ils sont regroupés en un seul endroit et sous solide surveillance, et ils sont tous aussi tendres qu'un crâne de bébé, je peux vous l'assurer.

— Encore une fois, c'est vrai, mais ils ont des familles, des frères, des amis. Il serait préférable de convaincre un nouveau Maître Érudit de les tenir en main et de ne plus parler de ce qui s'est passé.

Vollird avait l'air dubitatif.

— Le meilleur moyen pour que les gens tiennent leur langue est de l'immobiliser définitivement.

Tyl Loesp dévisagea Vollird un instant.

— Tu as beaucoup de talent pour énoncer des perles de sagesse, Vollird, n'est-ce pas ?

— Uniquement dans la mesure du nécessaire, tyl Loesp, répondit l'autre en soutenant son regard. Jamais jusqu'à l'excès.

Tyl Loesp était certain que les deux chevaliers considéraient le massacre de tous les résidents d'Anjrinh comme une solution définitive au problème posé par le fait qu'ils avaient pu voir Ferbin vivant et en fuite.

Ferbin, vivant… Ça ressemblait bien à cet imbécile prétentieux d'avoir la chance de sortir indemne d'une bataille et d'échapper à toutes les tentatives de capture. N'empêche, tyl Loesp doutait que même la chance de Ferbin ait été suffisante. Son domestique, ce Choubris Holse, avait dû apporter la ruse qui manquait si manifestement au prince.

Vollird et Baerth s'imaginaient qu'il suffisait d'éliminer ceux qui avaient vu le prince pour régler l'affaire. C'était l'approche évidente qu'on pouvait attendre de soldats. Ils ne voyaient pas qu'une telle opération chirurgicale avait ses propres conséquences et complications. Le problème actuel était comme un petit furoncle qu'on a sur la main : un simple coup de bistouri serait rapide et immédiatement satisfaisant, mais un médecin avisé sait qu'une telle méthode risque de conduire à une infection encore plus grave qui pourrait entraîner la paralysie du bras tout entier, et menacer la vie même du corps. L'attitude la plus prudente était parfois d'appliquer simplement des onguents ou un cataplasme rafraîchissant, et d'attendre que ça se passe. Le traitement était peut-être plus lent, mais il comportait moins de risques, ne laissait aucune cicatrice, et pouvait se révéler en fin de compte beaucoup plus efficace.

— Eh bien, leur dit tyl Loesp, il y a une langue que j'aimerais voir immobilisée comme vous le proposez, mais il faut que le gentilhomme en question ait l'air d'avoir été imprudent avec sa vie, et non pas qu'on puisse penser que quelqu'un la lui a excisée. Pour ce qui est des érudits, qu'on les laisse tranquilles. La famille de l'espion qui nous a alertés sera récompensée. Mais seulement la famille, pas le garçon. Il doit être déjà suffisamment envié et méprisé comme ça, si les autres se doutent vraiment de qui était là.

— Si c'était bien celui que nous croyons, fit remarquer Vollird. Nous ne pouvons pas encore en être certains.

— Je ne peux pas me payer le luxe de penser différemment, lui dit tyl Loesp.

— Et le fugitif lui-même ? demanda Baerth.

— Perdu, pour le moment.

Tyl Loesp jeta un coup d'œil au rapport télégraphique qu'il avait reçu le matin même en provenance d'un capitaine de l'escadrille de lyges qui avait été si près de capturer ou de tuer Ferbin et son domestique – en admettant que ce fût bien eux –, la veille au soir à la Tour de D'neng-oal. L'un des deux avait peut-être été blessé, indiquait le rapport. Cela faisait trop d'incertitudes et de supputations à son goût.

— Cependant, poursuivit-il avec un grand sourire, je dispose maintenant, moi aussi, des documents nécessaires pour faire transporter des gens à la Surface. Le fugitif et son assistant essaient de s'enfuir. C'est ce qu'ils ont de mieux à faire, à part mourir. Vollird, j'imagine que Baerth et toi aimeriez beaucoup revoir la Surface et les étoiles éternelles, n'est-ce pas ?

Les deux chevaliers échangèrent un regard.

— Je crois que nous préférerions nous joindre à l'armée pour combattre les Deldeynes, dit Vollird.

Le gros des troupes était déjà parti la veille pour se rassembler devant la Tour qui lui permettrait de rejoindre le Neuvième. Tyl Loesp irait les rejoindre le lendemain pour la descente.

Baerth hocha la tête.

— Oui, c'est une activité honorable.

— Nous avons peut-être tué suffisamment comme ça pour vous, tyl Loesp, dit Vollird. Nous commençons à nous lasser de tous ces assassinats et de devoir sans cesse regarder par-dessus notre épaule. Ne serait-il pas temps pour nous de servir les Sarles d'une manière un peu moins oblique, sur le champ de bataille, contre un ennemi que tous reconnaissent ?

Me servir, c'est servir les Sarles ; l'État, c'est moi, avait envie de dire tyl Loesp, qui ne le dit cependant pas, même pas à ces deux-là. Il se contenta de froncer les sourcils et de serrer les lèvres un instant, puis il dit :

— Je vous propose un marché, d'accord ? Je suis prêt à vous pardonner d'avoir été obtus, déloyaux et égoïstes, si vous me pardonnez d'avoir semblé exprimer mes ordres sous forme de question, laissant supposer que vous pourriez avoir le moindre choix en la matière. Qu'en dites-vous ?

Profondeur de champ

10

Un certain manque

Elle avait été un homme pendant un an, ce qui avait été différent. Tout avait été différent. Elle avait tant appris : sur elle-même, sur les gens, sur les civilisations…

Le temps : elle avait fini par penser en années Standard. Pour elle, au début, elles représentaient à peu près une année-courte et demie, ou approximativement la moitié d'une année-longue.

La gravité : elle se sentait à la fois insupportablement lourde et terriblement vulnérable. Un traitement qu'elle avait déjà accepté avait commencé à renforcer ses os et à réduire sa taille avant même qu'elle ne quitte le Huitième, mais malgré cela, à bord du vaisseau qui l'emportait loin de Sursamen et pendant une cinquantaine de jours après son arrivée, elle avait été nettement plus grande que la plupart des gens autour d'elle, et s'était sentie étrangement fragile. En principe, les nouveaux vêtements qu'elle avait choisis avaient été renforcés pour l'empêcher de se briser les os si elle venait à faire une mauvaise chute dans cette pesanteur plus forte.

Elle avait pensé qu'il s'agissait d'un petit mensonge pour qu'elle ait un peu moins peur, et elle avait préféré faire très attention quand même.

Seules les mesures à l'échelle humaine étaient à peu près identiques à celles qu'elle connaissait : les pas étaient assez proches des mètres, et elle pensait déjà en kilomètres, même si elle raisonnait plutôt en dix puissance trois qu'en deux à la puissance dix.

Mais ce n'était que le début.

Pendant les deux premières années passées dans la Culture, elle était simplement restée comme elle était, à part ces

amendements pour épaissir ses os et réduire sa taille. Pendant cette période, elle avait fait connaissance avec la Culture, et la Culture avait fait connaissance avec elle. Elle avait beaucoup appris, et sur tout. Le drone Turminder Xuss l'avait accompagnée dès l'instant où elle avait débarqué du vaisseau qui l'avait amenée ici, qui s'appelait *Légèrement Saisi Sur le Grill de la Réalité* (au début, elle avait trouvé leurs noms de vaisseaux absurdes, puérils et ridicules, puis elle s'y était habituée et avait même cru les comprendre, jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'on ne pouvait comprendre le Mental d'un vaisseau. Elle les trouvait de nouveau agaçants). Le drone répondait à toutes les questions qu'elle pouvait se poser, et prenait parfois la parole en son nom.

Elle avait passé ces trois premières années sur l'Orbitale de Gadampth, essentiellement dans la partie appelée Lesuus, dans une sorte de ville étendue et dispersée sur un chapelet d'îles au milieu d'une large baie au bord d'une petite mer intérieure. Cette ville s'appelait Klusse, et elle avait certains points communs avec une ville ordinaire, tout en étant beaucoup plus propre et dépourvue de courtines ou d'autres éléments défensifs apparents. Dans l'ensemble, on aurait dit une sorte d'immense Scolastère.

Il lui avait fallu quelque temps avant de comprendre pourquoi elle éprouvait un étrange mélange de réconfort et de trouble – pas au tout début, mais progressivement, alors qu'elle aurait pu croire qu'elle s'était habituée à cet endroit – lorsqu'elle se promenait sur les boulevards, les terrasses et les places de la ville. Elle s'était finalement rendu compte que c'était parce que de tous les visages qu'elle y voyait, aucun n'était défiguré par une tumeur ou à moitié rongé par la maladie. Elle n'avait pas encore vu une seule maladie de peau, même bénigne, ni de gens qui louchaient. De même, parmi tous les corps qui l'entouraient, aucun ne boitait ni ne s'aidait d'une béquille ou d'un déambulateur, ou ne sautillait sur un pied-bot. Et pas un seul fou, pas un seul pauvre dément crachant des postillons au coin d'une rue en hurlant aux étoiles.

Elle ne s'en était pas rendu compte tout de suite parce qu'à l'époque, elle était encore stupéfaite devant l'incroyable variété

physique des gens autour d'elle, mais une fois habituée à cet aspect des choses, elle avait commencé à remarquer que malgré cette variété presque infinie, il n'y avait aucune difformité, et que même s'il y avait de prodigieux excentriques, personne n'était fou. Il y avait plus de types de visage, de corps et de personnalité qu'elle n'aurait pu l'imaginer, mais tous étaient le résultat du choix et de la santé, et non de la fatalité ni de la maladie. Chacun des habitants était – ou pouvait le devenir, s'il le souhaitait – beau à la fois par la forme et le caractère.

Elle découvrirait plus tard que – puisque c'était la Culture, après tout – *bien sûr,* il y avait des gens qui choisissaient d'être laids, et même de paraître déformés ou mutilés rien que pour être différents ou pour exprimer quelque chose en eux qu'ils souhaitaient communiquer aux autres. Mais une fois surmonté son sentiment d'irritation et d'exaspération envers ces gens-là (après tout, même s'ils n'en avaient pas conscience, ne se moquaient-ils pas de ceux qui étaient vraiment affligés et qui n'avaient pas choisi d'être hideux ?), elle avait compris que le fait d'opter délibérément pour la laideur était une marque de confiance sociétale, un pied de nez collectif au fonctionnement de la destinée brute et à l'ancienne tyrannie, depuis longtemps renversée, de l'aberration génétique, des blessures et des pestilences transmissibles.

*
* *

Une étoile nommée Aoud éclairait le bracelet de dix millions de kilomètres de l'Orbitale. Ce soleil était ce que tous les autres semblaient considérer comme une vraie étoile, une étoile qui avait été formée naturellement. Mais elle, elle le trouvait incroyablement vieux, et tellement énorme que c'en était ridicule. C'était presque du gâchis.

Là, à Klusse, elle avait appris l'histoire de la Culture et celle de la Galaxie elle-même. Elle avait aussi beaucoup appris sur les autres civilisations, dont on lui avait parlé quand elle était enfant sous le nom d'Optimae. Elles-mêmes se désignaient généralement par les termes « Impliqués », ou encore

« Joueurs », mais ces notions étaient assez vagues et il n'y avait pas d'équivalent exact du mot sarle « Optimae », avec tout ce qu'il impliquait de suprématie. « Impliqués de Haut Niveau » était probablement ce qui s'en rapprochait le plus.

Elle avait également appris pratiquement tout ce qu'il y avait à savoir sur son propre peuple, les Sarles : leur évolution il y avait bien longtemps sur une planète lointaine du même nom, leur implication dans une terrible guerre, leur condamnation et leur exil (autant pour leur bien que pour celui des peuples avec lesquels ils avaient partagé cette planète, car de l'avis général, ou bien ils auraient tué tous les autres, ou bien ils auraient fini par être tous tués), et finalement leur internement/refuge sur Sursamen sous les auspices du Conseil Galactique, des Morthanveldes et des Nariscenes. Cette version semblait être la vérité, avait-elle pensé. Suffisamment proche des légendes et des mythes de son peuple, mais moins flatteuse pour eux, moins imprégnée de gloire et d'héroïsme, plus ambiguë dans ses implications morales.

Ce domaine d'études lui avait fait découvrir des détails surprenants. Par exemple, le fait que les Deldeynes et les Sarles ne formaient qu'un seul peuple. Les Deldeynes étaient un sous-groupe de la population qui avait été transportée sur le Neuvième par les Octes quelque mille ans plus tôt. Et les Octes avaient réalisé cette opération sans l'autorisation de leurs mentors nariscenes. Ce niveau avait abrité de nombreux peuples autrefois, mais tous avaient été évacués il y avait quelques millénaires, et il était censé rester vide de toute vie intelligente jusqu'à nouvel ordre. Les Octes avaient été obligés de présenter leurs excuses, de s'engager à ne plus jamais recommencer, et de payer des dédommagements sous forme d'une perte d'influence ailleurs. Mais pour ce qui était de ce mouvement de population non autorisé, on avait fini par se résoudre à l'accepter comme un fait accompli.

Elle avait appris ce qu'était la pan-humanité, cette immense diaspora d'espèces humaines et humanoïdes éparpillées dans une si grande partie de la Galaxie.

Elle avait étudié la composition sociopolitique actuelle de la Galaxie, et avait ressenti une sorte de satisfaction qu'il existe

une telle variété, et qu'elle soit pratiquement toute pacifique. Il y avait des millions d'espèces, des centaines de *types* différents d'espèces, même en recourant à des définitions très larges, et tout cela sans compter les civilisations comportant plus de machines que de créatures biologiques. Quand on y regardait bien, la Galaxie, et même l'Univers tout entier, n'était pratiquement que du néant. Si on en faisait la moyenne, on obtenait un bon vide. Mais au sein des noyaux de matière qu'étaient les systèmes solaires, les étoiles, les planètes et les habitats… quelle corne d'abondance de créatures vivantes il y avait !

Rien que ces pan-humains (dont elle faisait partie, bien sûr) représentaient un nombre qui dépassait l'entendement, mais ils ne constituaient pourtant qu'un très faible pourcentage de la masse vivante agrégée de la Galaxie. Par ailleurs, là où ils existaient, les hommes et les femmes étaient généralement – dans la plupart des endroits, et la plupart du temps – égaux. Dans la Culture, ce droit était même garanti à la naissance. On pouvait adopter le genre qu'on voulait – par un simple effort de pensée ! Elle avait trouvé cela extrêmement satisfaisant, et en avait éprouvé une sorte de sentiment de revanche.

La vie bourdonnait, cliquetait et s'agitait en tous sens, et infestait la Galaxie tout entière, et probablement – presque certainement – bien au-delà. L'immense continuité de tout cela permettait de replacer dans leur contexte tous ses petits soucis et préoccupations. Ce n'était pas qu'ils perdaient de l'importance, mais ils semblaient moins inquiétants dans leur urgence. Tout était vraiment une question de contexte, comme son père l'avait toujours dit, mais le contexte étendu qu'elle était en train de découvrir tendait à rétrécir l'échelle du Huitième Niveau de Sursamen avec toutes ses guerres, disputes, querelles politiques, tribulations et vexations, jusqu'à ce qu'il lui paraisse bien lointain et insignifiant.

Elle avait appris ce qu'était le Contact, cette partie de la Culture qui allait à la découverte d'autres civilisations pour interagir avec elles, surtout les nouvelles qui se développaient rapidement. On lui avait aussi parlé de sa branche quelque peu sulfureuse et chargée de mystères qui avait pour nom

Circonstances Spéciales. Il lui avait fallu un certain temps avant de comprendre qu'on s'attendait à ce qu'elle ait une chance de faire partie de cette organisation prestigieuse, sinon parfaitement respectable. À ce qu'elle avait compris, c'était censé être un honneur tout à fait singulier, et sans doute la seule distinction que la Culture puisse offrir qui ne soit pas accessible simplement sur demande. Mais là encore, elle avait aussitôt eu des soupçons.

Pendant quelque temps, ce qui l'avait le plus impressionnée dans la vie sur l'Orbitale avait été sa géographie : les montagnes, les falaises et les ravins, les pics et les éboulis. L'idée que rien de tout cela n'était naturel, que tout avait été fabriqué à partir de débris récupérés dans le système solaire à l'époque où le monde avait été fabriqué, ne faisait qu'ajouter à son émerveillement. Elle faisait des randonnées dans les hautes montagnes et avait appris à skier. Elle prit part aux différents sports et découvrit qu'elle aimait même faire partie d'une équipe. Elle ne s'était pas vraiment attendue à ça.

Elle s'était fait des amis et avait eu des amants, une fois qu'elle eut réussi à se convaincre que son nouveau corps trapu n'était pas hideux. Toutes ces liaisons ne marchaient pas forcément – même pas au simple niveau mécanique, car il y avait une grande variété de formes corporelles. Elle avait choisi de subir un autre traitement au niveau de son utérus, pour la prévenir au cas – très improbable – où elle rencontrerait quelqu'un dont le système physique serait suffisamment compatible avec le sien pour qu'elle puisse en avoir un enfant. Elle s'était demandé si ce n'était pas encore un autre mensonge, mais il ne s'était rien passé.

Elle jouait avec ses rêves, et participait à des rêves partagés qui étaient comme des sortes de grands jeux, sans rien de plus exotique que des oreillers ou des bonnets de nuit spéciaux pour accéder à ces étranges sub-réalités. Elle s'aperçut qu'elle dormait beaucoup plus que la plupart de ses amis, passant ainsi à côté de beaucoup de possibilités dans sa vie éveillée. Elle demanda un autre traitement qui régla ce problème comme s'il n'avait jamais existé : elle dormait profondément quelques

heures pendant chacune de ces nuits réglées comme du papier à musique, et se réveillait chaque matin parfaitement reposée.

Elle prit part à d'autres expériences semi-hallucinatoires qui ressemblaient à des jeux, mais dont elle savait qu'il s'agissait aussi de leçons et d'évaluations, en submergeant tout son être conscient dans des simulations de la réalité parfois basées sur des expériences réelles et des événements récents, et parfois créées de toutes pièces, comme l'était l'Orbitale avec son paysage vertigineux. Elle était perturbée par certaines de ces expériences qui lui faisaient découvrir quelles choses terribles les gens – des pan-humains et au-delà, mais tous des gens – pouvaient se faire les uns aux autres. Mais cela lui permettait de percevoir aussi que de telles horreurs étaient une affliction, et que cette maladie pouvait être au moins partiellement guérie. La Culture représentait l'hôpital, Contact était le médecin, CS l'anesthésiant et le médicament. Et parfois le bistouri.

Pratiquement le seul aspect de sa nouvelle vie auquel elle se fût adaptée sans même y penser avait été l'absence totale d'argent dans la Culture. Après tout, elle avait été une princesse, et était parfaitement habituée à cette situation.

Elle avait regardé certains de ses amis entrer dans des états qu'elle ne pouvait partager, et après avoir beaucoup hésité, elle avait demandé d'autres traitements pour modifier des glandes dont elle ignorait jusqu'à l'existence. Au bout de quelques dizaines de jours, elle s'était retrouvée pourvue d'un assortiment élémentaire d'endocrino-activateurs dans la tête, et un choix limité de produits chimiques qu'elle pouvait relâcher quand elle voulait dans son sang et son cerveau.

L'expérience avait été intéressante.

Chez les Sarles, en tout cas sur le Huitième, toute drogue avait au moins un effet secondaire indésirable et déplaisant. Ici : rien. On obtenait exactement ce qu'on voulait, et rien d'autre. Elle restait sceptique, ayant peine à croire qu'une telle lumière soit possible sans qu'il y ait une ombre. Elle n'avait plus besoin du drone Turminder Xuss, qui était parti s'occuper d'autres personnes. Elle utilisait maintenant une bague-terminal pour se connecter à l'infocosme.

Elle se mit à collectionner les amendements et les modifications comme on accumule des bijoux. Elle avait même fait annuler deux de ses traitements, qu'on lui avait simplement retirés, juste pour s'assurer que ces processus étaient vraiment réversibles. Son nouveau tuteur – qui était rarement là mais qui semblait supérieur aux autres, une créature en forme de buisson qui avait été autrefois un homme, un certain Batra – avait eu l'air amusé en lui disant qu'elle était une enfant méfiante. Amusé, mais en même temps approbateur. Elle avait eu l'impression qu'elle était censée être flattée, mais elle avait surtout retenu la légère pique contenue dans le mot « enfant ».

Des gens venaient et repartaient, des relations naissaient et prenaient fin. Elle demanda à l'un de ses mentors, une femme, comment l'on faisait pour passer de femelle à mâle. Un autre traitement. Pendant plus d'un an, elle grandit légèrement et prit encore un peu plus de corpulence, vit des poils pousser dans des endroits bizarres, et regarda avec fascination ses parties génitales passer de l'état de fente à celui de pointe. Il lui arriva de se réveiller au milieu de la nuit trempée de sueur, atterrée par ce qui lui arrivait et se tâtant en se demandant si tout cela n'était pas une énorme blague, si on ne la transformait pas en monstre de foire rien que pour s'amuser. Mais il y avait toujours des gens à qui elle pouvait parler et qui avaient vécu la même expérience – aussi bien en personne qu'à travers des écrans et des sims –, et les archives documentées ne manquaient pas pour lui fournir des explications et la rassurer.

Pendant sa modification, elle conserva un ou deux partenaires sexuels intermittents que ce processus ne dérangeait pas, puis une fois devenue un homme, elle en eut beaucoup d'autres, essentiellement des femmes. C'était vrai : on devenait un bien meilleur amant, beaucoup plus attentionné, quand on avait été autrefois du sexe de son partenaire. Il se réveilla un matin après une longue nuit intensément active passée avec un petit groupe de vieux amis et quelques nouvelles rencontres. En clignant les yeux dans le soleil d'un nouveau jour magnifique, il s'était accoudé à un large balcon surplombant une mer scintillante d'où s'élevait une grande montagne

cylindrique qui lui avait rappelé les Tours de son monde natal. Son rire avait réveillé tout le monde.

Il ne sut jamais vraiment pourquoi il avait décidé de revenir à son sexe d'origine. Il avait longtemps imaginé de retourner sur Sursamen en tant qu'homme, pour voir ce que les gens penseraient de lui comme ça. Il y avait en tout cas une ou deux dames de la Cour qui lui avaient toujours plu, et il éprouvait à présent pour elles une attraction encore plus grande. À ce stade, il savait que son frère Elime avait été tué et qu'il était désormais l'aîné des enfants du roi. En fait, le prochain roi, si l'on considérait la situation sous un certain angle. Le moment venu, il pourrait rentrer chez lui et faire valoir son droit à la succession. À ce moment-là, grâce à de nouveaux traitements, il aurait acquis des attributs et des talents martiaux dépassant ceux des plus grands guerriers du Huitième, présents ou passés. Il serait irrésistible, et pourrait s'emparer du trône s'il le souhaitait. Ce serait à mourir de rire. Ah, rien que d'imaginer la tête de certains…

Mais au mieux, ce serait cruel, avait-il pensé. Et au pire, le résultat pourrait se situer quelque part entre le mélodrame et la plus sanglante des tragédies. De toute façon, devenir roi de Sarle ne lui semblait plus la chose la plus merveilleuse à laquelle on puisse aspirer, loin de là.

Il changea et redevint « elle », mais sans oublier la leçon sur la façon de se comporter en amour.

Elle prit son Nom Complet. Dans le royaume de son père, elle s'était appelée Djan Seriy Hausk'a yun Pourl, yun Dich – qui se traduisait par Djan, fille du Prince Consort Hausk de Pourl, du Huitième.

Ici, maintenant qu'elle se considérait comme une citoyenne de la Culture – même si elle était née et avait été élevée ailleurs –, elle adopta le nom de Mésériphine-Sursamen/VIIIsa Djan Seriy Anaplian dam Pourl.

Le marain, ce métalangage extraordinairement sophistiqué de la Culture, avait recours à sa Numération Secondaire pour numéroter les niveaux des Mondes Gigognes. Le « Anaplian » venait du nom de sa mère, Anaplia. Quant au mot « Seriy » – indiquant qu'elle avait été élevée pour être digne d'épouser un

prince –, elle l'avait conservé histoire de rire un peu. Elle avait exprimé sa déception qu'il n'y ait pas de cérémonie pour marquer l'adoption de son Nom Complet. Ses amis et collègues en imaginèrent une pour elle.

Elle reçut d'autres traitements pour lui permettre de contrôler bien d'autres aspects de son corps et de son esprit. Maintenant, elle vieillirait très lentement, et n'aurait en fait pas vraiment besoin de vieillir. Maintenant, elle était résistante à toutes les maladies naturelles pouvant exister sous ce soleil comme sous tous les autres, et même si elle devait perdre quelque chose d'aussi important qu'un membre, ça ne serait qu'une gêne passagère, car un autre repousserait simplement à la place. Maintenant, elle possédait la panoplie complète de toxiglandes, avec tous les avantages et les responsabilités que cela entraînait. Maintenant, ses sens étaient totalement amplifiés – sa vue, par exemple, était beaucoup plus perçante et lui apportait des informations étendues à l'infrarouge et l'ultraviolet –, elle pouvait détecter les ondes radio et s'interfacer directement avec les machines à l'aide de ce qu'on appelait un lacis neural qui s'était développé à travers son cerveau comme un filet tridimensionnel. Maintenant, elle pouvait supprimer la douleur et la fatigue (que son corps semblait de toute façon ignorer), ses nerfs étaient devenus des sortes de câbles transportant les impulsions bien plus vite qu'avant, tandis que ses os agglomeraient des fibres de carbone pour qu'ils soient plus solides et que ses muscles subissaient des modifications chimiques et mécaniques à l'échelle microscopique afin qu'ils soient plus puissants et plus efficaces. Chacun de ses organes était plus performant, plus tolérant, plus capable, plus résilient et adaptable, alors même que certains avaient diminué de taille.

Elle devint membre de Contact et rejoignit l'équipage de l'Unité de Contact Générale *Phénomène Atmosphérique Transitoire*. Ayant eu le luxe de pouvoir choisir, elle avait commencé par refuser *Éprouvant Un Manque Certain de Gravitas* et *Grand Batelier Complètement Fou* uniquement à cause de leurs noms ridicules. Elle avait servi avec distinction pendant seulement cinq ans à bord de l'UCG avant de recevoir

une invitation à se joindre à Circonstances Spéciales. Une période de formation remarquablement courte avait suivi : presque toutes les nouvelles facultés dont elle aurait besoin étaient déjà en place, préimplantées. Elle se trouva réunie avec le drone Turminder Xuss, dont il était prévu dès le départ qu'il devienne son compagnon. Elle découvrit que la vieille machine possédait en propre une petite escadrille de missiles – missiles-couteaux, missiles d'attaque et de reconnaissance – et constituait à elle seule un véritable petit arsenal de destruction tous azimuts.

CS ajouta ses propres couches subtiles à l'assortiment d'améliorations physiques qu'elle possédait déjà, lui procurant encore plus de pouvoirs : des ongles munis de lasers pour émettre des signaux, aveugler ou tuer ; un petit réacteur placé sous son crâne qui pouvait, entre autres, lui fournir l'énergie nécessaire pour survivre pendant des années sans oxygène tout en restant consciente ; une structure de fibres soudées à son squelette permettant de détecter les distorsions dans le tissu même de l'espace ; une maîtrise consciente de son corps qui s'étendait – presque incidemment – à toute machine purement électronique située dans un rayon de cinquante mètres, et qui dépassait en virtuosité tout ce qu'un cavalier chevronné peut faire avec sa monture ou un champion d'escrime avec sa lame…

Elle se rendit compte un jour qu'elle se sentait l'égale d'un dieu.

C'est alors qu'elle repensa à Sursamen, et à ce qu'elle avait été autrefois, et qu'elle sut qu'il n'était pas question de retourner en arrière.

*

* *

Elle s'apprêtait à retourner en arrière. Et elle était en train de perdre une partie de ces talents et attributs, certaines de ces amplifications guerrières.

— C'est une vraie castration, dit-elle à Jerle Batra.

— Je suis désolé. Les Morthanveldes se méfient énormément des agents de Circonstances Spéciales.

— Non, vraiment, dit-elle en secouant la tête. Nous ne sommes pas une menace pour eux. (Elle regarda l'homme qui ressemblait à un buisson.) Heu, ils n'ont rien à craindre de nous, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non. Au contraire. (Batra simula un haussement d'épaules.) C'est un simple geste de courtoisie.

— Moi, je trouve plutôt que c'est un manque de courtoisie.

— J'en suis navré.

— Vous savez, on essaie peut-être un peu trop de les amadouer.

— N'empêche.

Ils étaient sur la plate-forme *Quonber,* chevauchant des vagues d'air glacé au-dessus d'une haute chaîne de montagnes. À des kilomètres au-dessous d'eux, un glacier grisâtre strié de rochers brisés se frayait un chemin sinueux vers les limites d'un ciel de tungstène.

Djan Seriy faisait allusion au respect presque excessif que la Culture manifestait ces derniers temps à l'égard des Morthanveldes. Ceux-ci étaient au même niveau technologique que la Culture, et les deux civilisations vivaient en bons termes depuis qu'elles s'étaient rencontrées quelques milliers d'années plus tôt, partageant de nombreux liens culturels et collaborant dans différents projets. Elles n'étaient pas exactement des alliées – par exemple, ces habitants de mondes aquatiques avaient conservé une stricte neutralité pendant la Guerre Idirane –, mais leurs points de vue se rejoignaient sur la plupart des sujets importants.

La situation inconfortable de Djan Seriy venait du fait que certains des Mentaux les plus malins et fiers de l'être (ce qui représentait une fraction non négligeable de leur population), et qui avaient manifestement beaucoup trop de temps libre, avaient pondu une toute nouvelle théorie selon laquelle la Culture n'était pas seulement une civilisation merveilleuse, épatante, et qui faisait honneur à tous ceux qui la composaient, mais qu'elle représentait une sorte d'étape ultime pour toutes les civilisations, ou du moins celles qui décidaient de ne pas passer directement à la Sublimation dès que c'était technologiquement possible (la Sublimation signifiait que votre

civilisation disait carrément adieu à l'univers fondé sur la matière, choisissant ainsi une sorte de statut de divinité honoraire).

Il suffisait d'éviter de s'autodétruire, de reconnaître l'argent pour ce qu'il était vraiment – un système de rationnement menant à l'appauvrissement – et d'y renoncer, de résister au chant de sirène qu'était la Sublimation et de libérer ses machines conscientes afin qu'elles fassent ce qu'elles faisaient le mieux – c'est-à-dire diriger pratiquement tout –, et voilà : on avait devant soi des millénaires pour se frotter les mains de satisfaction, quelle que soit son espèce d'origine.

Ainsi donc. Les Mentaux qui s'intéressaient particulièrement à ce genre de chose avaient pensé que les Morthanveldes étaient sur le point de basculer dans la Culture, qu'ils allaient effectuer une sorte de changement de phase sociétale pour se transformer, de façon subtile mais significative, en un équivalent de la Culture pour des êtres aquatiques. Pour que cela se produise, il suffisait simplement, pensait-on, que les Morthanveldes renoncent aux derniers vestiges d'échanges monétaires au sein de leur société, adoptent une politique étrangère plus large d'esprit, plus délibérément bienveillante et qui soit à l'échelle de la Galaxie, et enfin – probablement le point le plus crucial – qu'ils accordent à leurs IAs une totale liberté d'expression et le statut de citoyens à part entière.

La Culture voulait encourager cette mutation, naturellement, mais ne pouvait pas se permettre d'avoir l'air d'intervenir ou d'essayer d'influer sur le cours des choses. C'était la principale raison de ne pas contrarier ceux qui seraient les hôtes de Djan Seriy dans la seconde partie de son voyage de retour sur Sursamen. C'était pour cela qu'on lui retirait pratiquement toutes ses améliorations CS, et même certaines de celles qu'elle avait choisies à titre personnel avant que Circonstances Spéciales ne l'invite à monter à bord.

— De toute façon, c'est sans doute du bluff, maugréa-t-elle à Turminder Xuss en contemplant la surface tourmentée du glacier au-dessous.

Le ciel était dégagé, et le balcon où elle se tenait et au-dessus duquel le drone flottait en silence prodiguait un environnement

calme et d'une température agréable, mais le courant-jet de la planète au-dessus des montagnes faisait rugir un torrent d'air autour de la plate-forme. Des champs de force placés devant le balcon empêchaient cette tempête invisible de les ballotter et de les geler, mais la puissance de ce torrent hurlant était telle qu'on pouvait entendre un faible écho de sa voix même à travers le champ de protection. Un gémissement lointain et insistant, comme celui d'un animal pris au piège sur la glace loin au-dessous d'eux.

Quand ils avaient pris position ici la veille au soir, l'air avait été parfaitement immobile et l'on pouvait entendre les craquements, les grincements et les bruits sourds du glacier frottant contre les parois déchiquetées des montagnes qui en formaient les rives, et creusant son chemin dans l'immense lit de roches fracturées.

— Du bluff ? répéta Turminder Xuss d'un air peu convaincu.

— Oui, du bluff, dit Anaplian. N'est-il pas possible que les Morthanveldes fassent seulement semblant d'être sur le point de devenir comme la Culture afin de l'empêcher de se mêler de leurs affaires ?

— Hmm, fit le drone. Ça ne marcherait pas bien longtemps.

— Quand même…

— Et ça amène à se demander pourquoi, au départ, l'idée que les Morthanveldes sont prêts à franchir le pas a pu prendre une telle importance.

Anaplian se rendit compte qu'ils en étaient rapidement arrivés au stade auquel aboutissaient tôt ou tard les conversations de ce genre concernant les intentions stratégiques de la Culture, quand il devenait clair que la question se résumait à : Qu'est-ce que les Mentaux mijotent vraiment ? C'était toujours une bonne question, et il n'y avait généralement que les malappris et les cyniques invétérés pour se donner la peine de faire remarquer qu'il était bien rare, si même cela arrivait jamais, d'obtenir une réponse qui soit aussi bonne.

À ce stade, la réaction normale – presque ancrée en eux – des gens était de lever les bras au ciel – au sens figuré – en s'exclamant que si c'était vraiment à ça que ça revenait, il était inutile de poursuivre la discussion, parce que dès que les

motivations, analyses et stratagèmes des Mentaux devenaient les facteurs principaux, on pouvait imaginer absolument n'importe quoi, pour la bonne et simple raison que tous les efforts pour essayer d'anticiper les intentions de machines aussi infiniment subtiles et horriblement retorses étaient de toute évidence parfaitement vains.

Anaplian n'en était pas si sûre. Elle trouvait que ça arrangeait un peu trop bien les affaires des Mentaux que les gens croient aussi aveuglément une chose pareille. Une telle réaction n'était pas tant une estimation lucide de l'inutilité d'approfondir la question qu'un refus pur et simple de la nécessité de se la poser.

— Les Mentaux sont peut-être jaloux, dit-elle. Ils ne veulent pas que les Morthanveldes puissent leur faire de l'ombre, même légère, en devenant comme eux. Ils se montrent condescendants envers les aquatiques dans le seul but de les contrarier, pour qu'ils fassent exactement le contraire de ce que l'on prétend attendre d'eux, pour qu'ils ressemblent moins à la Culture. Parce que c'est ça que les Mentaux veulent vraiment.

— C'est une hypothèse aussi raisonnable que toutes celles que j'ai pu entendre jusqu'ici, dit poliment Turminder Xuss.

Elle n'était pas autorisée à emmener le drone avec elle sur Sursamen. Un agent de CS plus un drone de combat formaient une combinaison largement connue bien au-delà de la Culture. Même si cela pouvait se rapprocher dangereusement d'un stéréotype, c'était un partenariat avec lequel on pouvait encore faire peur aux enfants et aux méchantes gens.

Anaplian ressentit un léger picotement quelque part dans sa tête et éprouva une sorte de bourdonnement dans son corps. Elle essaya d'enclencher sa perception du tissu spatial, qui lui permettait de déceler les vagues gravitationnelles autour d'elle et d'être alertée en cas d'activité de gauchissement à proximité, mais le système n'était pas accessible, simplement déclaré comme inopérant pour une période indéfinie sans que cela résulte pour autant d'une action hostile (elle pouvait néanmoins sentir les protestations d'au moins une partie de son lacis neural modifié CS, un système automatique attentif en permanence à d'éventuels dégâts furtifs et qui réagissait avec une indignation

préprogrammée à ce qu'il devait considérer comme une altération de ses facultés et une dégradation de ses capacités à survivre).

Avec son accord, c'était la propre IA de la plate-forme, de type drone standard, qui passait lentement en revue sa série d'augmentations et qui désactivait progressivement celles dont elle estimait qu'elles pourraient contrarier les Morthanveldes. *Clic*. Fini l'effecteur électromagnétique. Anaplian essaya d'interférer avec l'unité de champ incrustée dans le plafond qui isolait l'air du balcon de l'atmosphère glacée. Pas de connexion. Elle arrivait encore à détecter l'activité EM, mais elle ne pouvait plus agir sur elle. Elle avait passé la plus grande partie de sa vie sans ces capacités, et avait rarement eu besoin de s'en servir jusqu'ici, mais leur suppression lui procurait un net sentiment de vide et même de consternation.

Elle regarda ses ongles. Ils semblaient normaux pour l'instant, mais elle avait déjà formulé le message mental qui les ferait se détacher le lendemain matin. Elle ne souffrirait pas, il n'y aurait pas de sang, et de nouveaux ongles repousseraient dans les jours suivants, mais ça ne serait plus des Systèmes Offensifs à Émission de Rayonnement Cohérent, ça ne serait plus des lasers.

Bah, pensa-t-elle en les examinant, même de simples ongles non modifiés pouvaient encore griffer.

Clic. Et voilà, elle ne pouvait plus émettre d'ondes radio. Plus aucune transmission possible. Prisonnière sous son propre crâne. Elle essaya de communiquer à l'aide de son lacis en appelant Leeb Scoperin, un de ses collègues et son amant le plus récent. Rien en direct… Elle serait obligée de passer par les systèmes de la plateforme, comme les gens ordinaires. Elle avait espéré voir Leeb une dernière fois avant de partir, mais avec un préavis aussi court, il n'avait tout simplement pas pu se libérer.

Les systèmes de Turminder devaient avoir détecté quelque chose.

— C'est vous ? demanda-t-il.

Elle se sentit vaguement insultée, comme si le drone lui avait demandé si elle venait de péter.

— Oui, dit-elle sèchement. C'est moi. Mes coms sont désactivées.

— Ce n'est pas une raison pour me parler sur ce ton-là.

Elle regarda fixement la machine en plissant les yeux.

— Je pense justement que si, vous verrez.

— Eh bien, il y a un de ces vents, dehors ! dit Batra en traversant le champ de force de l'extérieur. Djan Seriy : le module est là.

— Je vais chercher mes affaires, dit Anaplian.

— Je vous en prie, dit Turminder Xuss. Permettez-moi.

Batra avait dû remarquer son expression tandis qu'elle regardait le drone se diriger vers la porte intérieure la plus proche.

— Je crois que vous allez manquer à Turminder Xuss, dit-il en déployant quelques branches et brindilles pour supporter son poids et se tenir à la hauteur d'Anaplian, telle une ébauche de statue humaine.

Elle secoua la tête.

— Cette machine devient sentimentale, dit-elle.

— Pas comme vous, n'est-ce pas ? demanda Batra d'une voix neutre.

Elle comprit qu'il voulait parler de Toark, l'enfant qu'elle avait sauvé de la cité en flammes. Le garçon dormait encore. Elle s'était faufilée ce matin dans sa cabine pour lui dire un au revoir à sens unique, en lui caressant les cheveux et en chuchotant pour ne pas le réveiller. Batra avait fini par accepter de veiller sur le gamin pendant son absence.

— J'ai toujours été sentimentale, affirma Anaplian.

Le petit module à trois places tomba du ciel, traversa doucement le toit du champ de force au-dessus du pont d'envol de la plateforme et recula vers le groupe qui l'attendait, en ouvrant sa porte arrière.

— Adieu, Djan Seriy, dit Batra en lui tendant un assemblage un peu moins squelettique, dont l'extrémité avait vaguement la forme d'une main.

Anaplian appliqua un instant sa paume contre cette image sculptée avec le sentiment d'être un peu ridicule.

— Vous vous occuperez du garçon ? demanda-t-elle.

— Oh, répondit Batra en émettant un bruit de soupir, comme si c'était le vôtre.

— Je parle sérieusement, dit-elle. Si je ne reviens pas, j'aimerais que vous preniez soin de lui, jusqu'à ce que je trouve un endroit et une personne plus appropriés.

— Vous avez ma parole, lui dit Batra. Faites seulement en sorte de revenir.

— Je ferai tous mes efforts pour cela, l'assura-t-elle.

— Vous avez fait votre sauvegarde ?

— Hier soir, confirma Anaplian.

Ils étaient tous les deux polis. Batra savait forcément très bien qu'elle s'était sauvegardée. La plate-forme avait lu son esprit la veille. Au cas où elle ne reviendrait pas – parce qu'elle serait morte ou pour toute autre raison en théorie –, on pourrait produire un clone d'elle dans lequel sa personnalité et tous ses souvenirs seraient réimplantés, créant ainsi un double presque impossible à distinguer de la personne qu'elle était en ce moment. Il convenait de ne pas oublier que d'une façon terriblement réelle, un agent de CS était la propriété de CS. En contrepartie, même la mort n'était qu'une gêne opérationnelle momentanée, à laquelle on remédiait facilement. Mais encore une fois, dans une certaine mesure seulement.

Turminder Xuss réapparut et déposa ses bagages dans le module.

— Eh bien, au revoir, ma chère amie, dit-il. Essayez de ne pas vous fourrer dans le pétrin ; je ne serai pas là pour vous en sortir.

— J'ai déjà réajusté mes attentes en conséquence, lui dit Anaplian. (Le drone resta muet, comme s'il ne savait pas très bien comment prendre cette remarque. Anaplian s'inclina cérémonieusement.) Au revoir, leur dit-elle.

Elle se retourna et embarqua dans le module.

Trois minutes plus tard, elle en ressortait à bord du *Huit Balles Coup Sur Coup,* une Sentinelle Rapide de classe Délinquant – une Unité Offensive Générale reconvertie – qui l'emmènerait jusqu'au Véhicule Système Médium *N'Essayez Pas De Faire Ça Chez Vous*. Ce n'était que la première étape de son long voyage tortueux pour rentrer chez elle.

Un drone asservi conduisit Djan Seriy dans une petite cabine de l'ancien vaisseau de guerre. Elle aurait moins d'une journée à passer à bord, mais elle voulait un endroit où elle puisse s'allonger et réfléchir.

Elle ouvrit son sac. Elle regarda l'objet posé sur ses quelques vêtements et objets personnels.

— Je ne me souviens pas de t'avoir mis dans mes bagages, marmonna-t-elle.

Elle se demanda aussitôt si elle était vraiment en train de parler toute seule. Instinctivement, elle essaya de lire l'objet avec sa faculté EM, mais ça ne marchait plus, bien sûr.

Non, elle ne parlait pas toute seule.

— Vous avez bonne mémoire, lui dit l'objet qu'elle regardait.

On aurait dit un godemiché.

— Est-ce que vous êtes ce que je crois que vous êtes ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que vous croyez que je suis ?

— Je crois que vous êtes un missile-couteau. Ou quelque chose qui s'en rapproche beaucoup.

— Eh bien, oui, c'est vrai, répondit le petit engin. Mais d'un autre côté, non.

Anaplian fronça les sourcils.

— C'est un fait que vous semblez posséder quelques-unes des caractéristiques linguistiques les plus agaçantes qu'on peut trouver, disons, chez un drone.

— Bien joué, Djan Seriy ! dit gaiement la machine. Je suis effectivement les deux en même temps. L'esprit et la personnalité de Turminder Xuss, c'est-à-dire moi-même, copiés dans le corps certes patiné par le temps mais encore vigoureux de mon missile-couteau le plus compétent, très légèrement déguisé.

— J'imagine que je dois être soulagée que vous m'ayez révélé votre ruse maintenant, et pas plus tard.

— Ha ha. Jamais je ne me serais montré aussi peu galant. Ni envahissant.

— Vous espérez pouvoir me sortir du pétrin, si je comprends bien.

— Absolument. Ou du moins le partager avec vous.

— Vous croyez que vous allez pouvoir vous en tirer avec un coup pareil ?

— Qui saurait le dire ? Ça vaut la peine d'essayer.

— Vous auriez pu penser à m'en parler avant.

— C'est ce que j'ai fait.

— Vraiment ? On dirait que j'ai perdu beaucoup plus que je ne croyais.

— J'ai pensé à vous le demander, mais je ne l'ai pas fait. Pour vous protéger d'accusations éventuelles.

— C'est gentil à vous.

— Comme ça, j'assume l'entière responsabilité. Au cas, que j'espère très improbable, où vous voudriez me renvoyer là d'où je viens, je vous quitterai quand vous embarquerez sur le *N'Essayez Pas De Faire Ça Chez Vous*.

— Est-ce que Batra est au courant ?

— J'espère très franchement que non. Je pourrais passer le reste de ma carrière dans Contact à trimballer des sacs, ou pire encore.

— Est-ce que ça n'est pas au moins en partie officiel ? demanda Anaplian dont la méfiance bien développée était toujours en éveil.

— Ah, par tous les diables, non ! C'est entièrement moi tout seul. (Le drone s'interrompit un instant.) J'ai été chargé de vous protéger, Djan Seriy, dit-il d'un ton maintenant plus sérieux. Et je ne suis pas une de ces machines qui obéissent aveuglément aux ordres. J'aimerais continuer à vous protéger, surtout maintenant que vous voyagez aussi loin de la protection générale de la Culture, pour vous rendre dans un endroit violent, avec vos capacités réduites. Pour toutes ces raisons, je vous propose mes services.

Anaplian fronça les sourcils.

— À part ceux pour lesquels votre aspect semble indiquer que vous êtes le mieux adapté, dit-elle, je les accepte.

11

Nu, Nuit

Oramen était allongé sur le lit avec la fille qui s'appelait Jish.

Il jouait avec ses cheveux, enroulant de longues mèches brunes autour de son doigt, puis les relâchant. Il s'amusait de la ressemblance entre les spirales des boucles de la fille et les volutes de fumée qu'elle produisait en tirant sur sa pipe d'unge. La fumée s'élevait lentement vers le haut plafond sculpté d'une chambre qui faisait partie d'une maison située dans un quartier élégant et respectable, une maison que nombre de membres de la Cour avaient fréquentée au fil des années, et en particulier son frère Ferbin.

Jish lui tendit la pipe, mais il la refusa d'un geste de la main.

— Non.

— Mais si, vas-y ! dit-elle en pouffant. (Les seins ballants, elle se tourna vers lui au milieu des draps froissés pour essayer de l'obliger à prendre la pipe.) Allez, ne joue pas les rabat-joie !

Il détourna la tête en repoussant la pipe de la main.

— Non, merci, dit-il.

Elle s'assit en tailleur devant lui, nue comme un ver, et lui tapota le nez avec le tuyau de la pipe.

— Pourquoi l'Ora veut pas jouer ? L'Ora veut pas jouer ? demanda-t-elle d'une drôle de petite voix coassante.

Derrière elle, le large panneau de la tête de lit, en forme d'éventail, représentait une scène de personnages mythiques – les satyres et les nymphes du monde – se livrant à une orgie dans des tons roses au milieu de nuages de coton blanc. Les bords de la peinture pelaient légèrement.

— Pourquoi l'Ora veut pas jouer ? répéta la fille.

Oramen sourit.

— Parce que l'Ora a autre chose à faire.

— Qu'est-ce qu'il y a d'autre à faire, mon joli prince ? (Elle tira une rapide bouffée de sa pipe et exhala une fumée grise aux reflets liquides.) L'armée est partie et tout est calme. Tout le monde est parti, il fait beau et il n'y a rien à faire. Joue donc avec ta petite Jish, pourquoi ne veux-tu pas ?

Il s'étira dans le lit. Un verre de vin était posé sur la table de nuit, et il tendit une main comme pour s'en saisir, mais il la laissa retomber.

— Je sais quoi, dit Jish en souriant.

Elle se détourna légèrement de lui, et la courbe de ses seins se dessina dans la lumière enfumée venant des grandes fenêtres à l'autre bout de la chambre. Il vit qu'elle tirait profondément sur sa pipe. Elle se tourna de nouveau vers lui, les yeux brillants, puis elle se pencha et, tenant sa pipe à la main, posa ses lèvres sur celles d'Oramen en essayant de lui faire avaler la fumée qu'elle avait gardée dans ses poumons. Oramen souffla violemment et la fille recula en toussant dans un nuage de fumée âcre.

La pipe tomba par terre et la fille se remit à tousser, une main sur la bouche. On aurait dit qu'elle allait vomir. Oramen sourit. Il s'assit rapidement et lui prit la main, qu'il tira brusquement en lui tordant le poignet. La fille poussa un petit cri de douleur. Ferbin lui avait expliqué que beaucoup de femmes réagissaient très bien quand on les brutalisait, et bien qu'il trouvât la chose très bizarre, il était en train de vérifier expérimentalement cette théorie.

— Jamais je ne te prendrais contre ton gré, ma chère, lui dit-il. (Le visage de la fille était rouge et peu attirant, et elle avait les larmes aux yeux.) J'apprécierais que tu me traites de la même façon.

Il lui relâcha la main.

La fille se frotta le poignet en regardant Oramen d'un air furieux, puis elle renifla et rejeta ses cheveux en arrière. Elle chercha la pipe et la trouva par terre. Elle se hissa à moitié hors du lit pour la récupérer.

— Qu'est-ce qui se passe, là ?

Le sommet du crâne de Tove Lomma apparut au-dessus de la tête de lit. La pièce contenait deux grands lits qu'on pouvait

disposer côte à côte, ou tête-bêche si on souhaitait avoir un peu d'intimité. Tove était en compagnie de deux filles sur l'autre lit. Un grand sourire éclaira son visage luisant de sueur.

— Vous ne vous disputez pas, j'espère ? (Il contempla le derrière de Jish qui s'étirait pour atteindre la pipe.) Hmm… Particulièrement délectable. (Il se tourna vers Oramen en faisant un signe de tête vers les fesses de Jish qui se hissait de nouveau dans le lit.) On devrait peut-être bientôt faire un échange, hein, mon prince ?

— Peut-être, répondit Oramen.

L'une des filles de Tove apparut à son côté et lui mit la langue dans l'oreille. Voyant cela, Oramen hocha la tête.

— Je crois qu'on te demande, dit-il à Tove.

— Ses désirs sont des ordres, répondit Tove en faisant un clin d'œil.

La fille et lui disparurent.

Oramen se mit à contempler le plafond. Comme les choses avaient bien changé, se dit-il. Comme il avait grandi et mûri depuis la mort de son père. Il avait couché avec des filles, appris à fumer et à boire, et adressé des adieux cérémonieux à toute une armée. Il avait trouvé quelques jolis mots à dire, aussi bien aux filles – même si elles n'avaient pas besoin d'être cajolées, une bourse sonnante et trébuchante leur suffisait – qu'à l'armée. À cette occasion, son petit discours avait été entièrement rédigé de sa plume – celui que tyl Loesp lui avait préparé lui avait semblé plein de suffisance et de vantardise (le régent avait fait de son mieux pour dissimuler son mécontentement). Bon, la plus grande partie avait été de sa plume… Il n'avait fait qu'emprunter un peu à *La Maison aux mille toits* de Sinnel, en ajoutant un petit bout au discours du bourreau dans l'acte III du *Baron Lepessi* de Prode le Jeune.

Et la fabuleuse marée de leurs troupes s'en était allée sous des étendards de tissu de couleur et des nuages de vapeur blanche, dans un grand concert de sifflements et de grincements, de hennissements et de rugissements, le tout sous les acclamations de la foule, tous ces valeureux soldats en partance pour la gloire et destinés à aller massacrer les Deldeynes à présent sans défense, pour compléter enfin le

grand projet du roi Hausk visant à unifier le Huitième et au-delà. Ce serait l'avènement de l'Âge d'Or de paix dont son père avait parlé, un âge qui permettrait à un prince de sa valeur – c'est-à-dire celle d'Oramen – de mener son peuple vers des exploits encore plus grands, et à la reconnaissance finale.

C'est ce que disait la théorie. En pratique, il fallait d'abord qu'ils gagnent la bataille. L'armée ne prenait pas le chemin le plus direct ni le plus évident, et son absence allait être plus longue qu'on aurait pu s'y attendre, ce qui devrait rendre l'issue encore plus certaine : les Deldeynes masseraient probablement le plus gros de leurs forces – déjà considérablement réduites – devant la Tour Percée la plus logique, et allaient donc être à la fois surpris et écrasés par le nombre. Mais on ne peut jamais être tout à fait sûr. On n'avait pas autorisé Oramen à partir avec l'armée. Il n'était encore qu'un jeune garçon, avaient-ils dit. Il valait mieux ne pas risquer de perdre le dernier prince, pas après ce qui était arrivé à Ferbin…

Il ne savait pas vraiment s'il aurait voulu y aller ou non. L'aventure aurait été intéressante, et c'était bien dommage qu'il n'y ait même pas un des enfants du défunt roi pour assister à cette dernière grande campagne. Il se mit à bâiller. Bon, peu importe. Il n'y avait sans doute pas un soldat sur cent qui n'aurait préféré être à sa place plutôt que là où il devait être.

Quelques saisons plus tôt, son père lui avait demandé s'il aimerait aller dans une maison comme celle-ci, mais il ne s'était pas senti prêt. D'un autre côté, il n'avait pas non plus été pris entièrement au dépourvu, car pendant deux ans, Ferbin l'avait régalé d'histoires de débauche, la plupart centrées sur des établissements de ce genre, et il savait donc ce qui s'y passait et ce qu'on attendrait de lui. L'expérience réelle avait pourtant été une surprise extrêmement agréable. Il n'y avait aucun doute que c'était plus intéressant que les études. Il avait souhaité à Shir Rocasse une retraite longue et heureuse.

Quant à Tove, il avait été l'ami le plus utile, accommodant et encourageant qu'on puisse espérer dans la vie. Il le lui avait dit, et avait été heureux de voir le visage de Tove s'éclairer de plaisir.

Jish était en train de bourrer sa pipe. Oramen la regarda un moment, écoutant les bruits provenant de l'autre côté de la tête de lit, puis il se glissa doucement hors des draps et entreprit d'enfiler ses vêtements.

— Il faut que j'y aille, dit-il à la fille.

— Tu n'es pas vraiment obligé de t'en aller, dit-elle d'un air malicieux en hochant la tête. Là, il y a quelque chose qui n'a pas envie de partir.

Il baissa les yeux et vit qu'il s'était remis à bander.

— Ça n'est pas moi, ça, lui dit-il, c'est seulement ma queue. (Il se tapota le crâne.) C'est *ça* qui veut partir.

Elle haussa les épaules et ralluma sa pipe.

Il se leva pour enfiler son pantalon et rentrer sa chemise.

La fille l'observa d'un air sombre à travers les volutes de fumée grise tandis qu'il se dirigeait vers la porte, tenant ses bottes à la main.

— Ça n'aurait pas été pareil avec Ferbin, dit-elle.

Il se retourna et s'assit au bord du lit en attirant la fille à lui. À voix basse, il lui demanda :

— Tu as été avec mon frère ? (Il leva les yeux. L'autre tête de lit oscillait régulièrement.) Ne parle pas trop fort, ajouta-t-il.

— Quelquefois, répondit Jish avec une sorte de timidité provocante. Il était drôlement amusant, pas du tout comme ils disent maintenant. Il serait resté, lui.

— Je n'en doute pas une seconde, dit Oramen. (Il la regarda dans les yeux un instant, puis il lui sourit et lui caressa la joue.) Je dois vraiment y aller, Jish. Une autre fois.

Il se dirigea à pas feutrés vers la porte, tenant toujours ses bottes à la main. Jish se laissa retomber sur le lit et contempla le plafond, la pipe à côté d'elle, tandis que la porte se refermait doucement.

Un peu plus tard, Tove passa de nouveau la tête. Il avait le souffle court. Il eut l'air interloqué en voyant Jish seule dans le grand lit.

— Il est allé pisser un coup ? lui demanda-t-il.

— Si c'est ça, le petit connard s'est tiré au palais pour vider sa putain de vessie, en emportant toutes ses fringues avec lui.

— Ah, merde ! fit Tove, qui disparut.

Un instant après, lui aussi se rhabillait au milieu d'un concert de protestations.

*

* *

— Docteur Gillews ?

Le bureau de consultations du médecin se trouvait dans l'aile basse à l'arrière du palais, à quelques minutes seulement des appartements du roi en empruntant deux couloirs et une longue galerie sous l'avant-toit d'un des bâtiments principaux. Pour un endroit aussi proche du cœur des affaires, il était remarquablement calme. Les pièces donnaient sur un jardin de plantes médicinales, disposé en pente et en une succession de terrasses afin de tirer le meilleur parti de la lumière. Après avoir frappé deux ou trois fois, Oramen avait constaté que la porte n'était pas fermée à clef. Debout sur le seuil, il avait de nouveau appelé le docteur. On savait que Gillews était souvent absorbé par des expériences et des distillations qu'il effectuait dans son laboratoire principal, et qu'il n'entendait pas toujours ses visiteurs – ou qu'il feignait de ne pas les entendre.

Oramen s'avança dans le corridor, puis franchit une arcade menant à ce qui semblait être le salon du docteur. Les fenêtres donnaient sur le petit jardin, au-dessus duquel flottaient des nuages au loin.

— Docteur Gillews ? répéta-t-il.

Il aperçut une sorte de paillasse devant les fenêtres, couverte de livres, de boîtiers, de fioles et de cornues. Il entendit un faible bruit de liquide coulant goutte à goutte, et décela une odeur âcre dans l'air. Il traversa la pièce en s'assurant qu'il n'y avait personne ; il ne voulait pas déranger le docteur s'il faisait la sieste. Le bruit de liquide devint plus fort, ainsi que l'odeur âcre.

— Docteur… ?

Il s'arrêta net en écarquillant les yeux.

Le médecin était assis dans un fauteuil en bois délicatement sculpté de volutes, la tête posée sur la paillasse devant lui. Il avait apparemment heurté quelques fioles et tubes à essai en

tombant en avant, et en avait renversé certains et brisé d'autres. Le bruit qu'Oramen avait entendu provenait des liquides qui s'écoulaient de ces récipients. L'un des produits dégageait des vapeurs et grésillait en touchant le parquet.

Une seringue vide dépassait de l'avant-bras gauche de Gillews. Les yeux aveugles du médecin regardaient fixement le matériel étalé sur la paillasse.

Oramen se mit la main devant la bouche.

— Ah, docteur Gillews… dit-il en s'asseyant par terre de crainte que ses jambes ne se dérobent sous lui.

Les vapeurs chimiques étaient encore pires au ras du sol. Il se pencha pour ouvrir deux des fenêtres qui donnaient sur la cour.

Il s'obligea à respirer lentement et tendit la main pour tâter le cou du docteur, un peu surpris et honteux de voir qu'il tremblait autant. La peau de Gillews était froide, et son pouls ne battait plus.

Oramen regarda autour de lui. Il ne savait pas très bien ce qu'il s'attendait à trouver. La pièce était en désordre, mais c'était peut-être normal dans ce genre d'endroit. Il ne vit aucune note ni aucun message griffonné à la dernière minute.

Il ferait sans doute mieux d'aller prévenir les gardes du palais. La seringue le fascinait particulièrement. Il y avait du sang autour du point d'entrée de l'aiguille, et quelques égratignures et contusions autour de quatre ou cinq autres petites blessures, comme si le docteur avait dû s'y reprendre à plusieurs fois avant de trouver la veine.

Oramen toucha de nouveau la peau de Gillews, sur son poignet nu, là où il y avait un hématome. Il se remit à tousser sous l'effet des vapeurs âcres, tout en relevant la manchette qui recouvrait l'autre poignet. Il comportait un bleu assez semblable. Les bras du fauteuil étaient larges et parfaitement lisses.

Il rabaissa la manche et partit à la recherche d'un garde.

*

* *

Les Octes avaient mobilisé des centaines de leurs plus gros élévaisseaux et une demi-douzaine de puits ascensionnels, enchaînant les appareils en boucle comme les perles que les marchands égrènent entre leurs doigts pour compter leurs bénéfices de la journée. Les appareils se remplissaient d'hommes, d'animaux, de machines, d'artillerie, de chariots, de provisions et de matériel sur le Huitième, puis descendaient à vive allure au Neuvième pour y déverser leur cargaison et retourner aussitôt à la Tour Illsipine afin de procéder à un nouveau chargement. Malgré cela, le processus prit quand même tout un jour-long du fait des délais inévitables causés par la complexité de cette gigantesque opération. Les animaux étaient saisis de panique dans les élévaisseaux, refusant d'y pénétrer ou d'en sortir – les vigreux, qui constituaient la majorité des bêtes de trait, semblaient particulièrement sensibles ; des citernes de roasoaril se mettaient à fuir, risquant de provoquer des déflagrations ; des chariots à vapeur tombaient en panne (l'un d'eux explosa à l'intérieur d'un élévaisseau, ne causant aucun dégât à l'appareil mais tuant de nombreux occupants – les Octes retirèrent ce vaisseau de la noria pour pouvoir le nettoyer), et des centaines d'autres petits incidents ou accidents contribuèrent à prolonger l'opération au-delà de ce qui semblait raisonnable.

Chevauchant leurs lyges, le régent tyl Loesp et le maréchal Werreber contournèrent la Tour Illsipine en observant l'immense armée assemblée du côté à peine plus ensoleillé de la Tour, puis ils allèrent se poser sur une colline dominant la plaine, toujours accompagnés de leur escadrille d'escorte. Au-dessus et aux alentours, des guetteurs montés sur des lyges et des caudes sillonnaient le ciel sombre, des silhouettes à peine visibles à l'affût d'un ennemi qui semblait ignorer leur présence.

La Fixétoile Oausillac flottait juste au-dessus de la grande plaine en direction du postpôle, projetant une sinistre lueur rouge sur ce spectacle. Tyl Loesp s'approcha de Werreber en retirant ses gants de vol et en tapant dans ses mains.

— Les choses se déroulent bien, hein, maréchal ?

— Les choses se déroulent, pour cela, je vous l'accorde, dit l'autre en laissant son écuyer emmener sa monture.

Le souffle de l'animal formait une volute de fumée dans l'air immobile et glacé.

Même l'air a une odeur différente, ici, songea tyl Loesp. C'était sans doute pareil à chaque niveau, mais à présent, cette différence semblait une distinction tactique, avec un aspect stratégique sous-jacent.

— Nous n'avons pas été repérés, dit tyl Loesp en regardant de nouveau l'armée assemblée. Cela me suffit pour l'instant.

— Nous sommes arrivés par un étrange chemin, dit Werreber. Nous sommes loin de notre objectif. Et encore plus loin de chez nous.

— La distance importe peu, tant que les Octes restent nos alliés, lui dit tyl Loesp. En fait, pour l'instant, nous ne sommes qu'à une heure de chez nous, guère plus.

— Tant que les Octes restent nos alliés, répéta Werreber.

Le régent lui lança un regard perçant, puis il se remit à contempler l'horizon.

— Serait-ce que vous ne leur faites pas confiance ?

— La confiance n'a rien à voir là-dedans. Ils feront certaines choses ou ne les feront pas, et ces choses correspondront à ce qu'ils ont dit qu'ils feraient, ou n'y correspondront pas. Ce qui guide leurs actions est caché derrière tant de couches de pensées intraduisibles qu'on pourrait aussi bien les considérer comme relevant du pur hasard. Leur nature d'aliens exclut totalement des attributs humains tels que la confiance.

Tyl Loesp n'avait jamais entendu Werreber tenir un aussi long discours. Il se demanda si le maréchal n'était pas un peu nerveux. Il hocha la tête.

— On ne peut pas plus faire confiance à un Octe qu'on ne saurait l'aimer.

— Et pourtant, ils ont tenu parole, ajouta Werreber. Ils ont dit qu'ils tromperaient les Deldeynes, et ils l'ont fait.

Tyl dévisagea son compagnon, pour essayer de déceler une trace d'ironie, ou même d'humour. Sans y prêter attention, Werreber poursuivit :

— Ils ont dit qu'ils nous amèneraient ici, et ils l'ont fait.

— Les Deldeynes pourraient voir les choses différemment.

— Il en va toujours ainsi pour ceux qui ont été abusés, répondit imperturbablement Werreber.

Tyl Loesp ne pouvait s'empêcher de penser qu'ils se trouvaient à présent dans une situation très semblable à celle des Deldeynes quand ils étaient sortis de la Tour Xiliskine à peine un mois plus tôt, convaincus, sans aucun doute, que les Octes leur avaient donné un accès spécial à une Tour normalement inaccessible afin de leur permettre de lancer leur attaque surprise au cœur même du territoire des Sarles.

S'étaient-ils sentis assurés de la victoire, croyant que les Octes étaient maintenant à leurs côtés ? Avaient-ils écouté les mêmes sermons sur le fait que les Octes descendaient en ligne directe des bâtisseurs des Mondes Gigognes, et avaient-ils eux aussi hoché la tête avec indulgence ? Avaient-ils été confortés dans leur sentiment de vertu, pensant que des puissances supérieures reconnaissaient que leur cause était juste ? Car c'était sans aucun doute ainsi qu'ils voyaient les choses. Tyl Loesp avait l'impression que tout le monde croyait toujours avoir raison, et que tous partageaient cette étrange conviction que la ferveur dans une croyance, même totalement fausse, parvenait à la rendre vraie.

C'étaient tous des imbéciles.

Le bien et le mal n'existaient pas. Il y avait simplement l'efficacité et l'incapacité, la force et la faiblesse, la ruse et la crédulité. Le fait de le savoir lui apportait un avantage, mais c'était un avantage de compréhension et non une supériorité morale – il ne se faisait aucune illusion sur ce point.

Werreber et lui, ainsi que l'armée et les Sarles, ne pouvaient compter que sur une chose : qu'ils s'intègrent dans les plans des Octes et qu'ils continuent de leur être utiles jusqu'à la conclusion de cette affaire. Les Octes avaient leurs propres raisons de vouloir abaisser les Deldeynes et promouvoir les Sarles, et tyl Loesp avait sa petite idée sur ce que ces raisons pouvaient être, et pourquoi ils avaient suivi cet itinéraire inhabituel, mais il était prêt à accepter qu'ils ne soient que de simples outils aux yeux des Octes. Cela changerait un jour, s'il y pouvait quelque chose, mais il était indéniable qu'ils étaient, pour l'instant, manipulés.

Mais encore une fois, cela changerait. Il y avait des moments, des étapes, où une action relativement mineure mais décisive pouvait déclencher une puissante cascade de conséquences importantes, où l'utilisateur était à son tour utilisé, et où l'outil devenait la main – et également le cerveau qui la commandait. N'avait-il pas été lui-même le bras droit du roi ? N'avait-il pas été l'adjoint fidèle et vaillant par excellence ? Et pourtant, quand l'occasion s'était enfin présentée, n'avait-il pas frappé avec toute la force si longtemps retenue par une existence de servilité et de déférence injuste ?

Il avait tué son roi, l'homme à qui – non seulement aux yeux du peuple crédule mais également à ceux de son entourage – il était censé tout devoir. Mais il savait la vérité, et cette vérité était qu'être roi revenait simplement à être le plus grand oppresseur dans une race d'oppresseurs et d'opprimés, le plus grand charlatan au sein d'une foule de prêtres radoteurs et d'acolytes timorés, totalement dépourvus d'intelligence. Le roi ne possédait aucune noblesse intrinsèque, ni même le droit de régner. Toute cette idée d'hériter du pouvoir par le droit du sang était complètement absurde, quand on voyait qu'elle pouvait projeter des particules telles que cet Oramen, malléable comme l'argile, ou ce débauché de Ferbin. La volonté, l'absence totale de scrupules, l'application de la force et du pouvoir, voilà ce qui permettait d'asseoir son autorité et d'établir sa domination.

La victoire revenait à celui qui voyait le plus clairement comment l'univers fonctionnait réellement. Tyl Loesp avait bien vu que Hausk était l'homme qui saurait mener le peuple des Sarles très loin vers sa destinée, mais pas au-delà d'un certain point. Le roi, lui, ne l'avait pas vu. Il ne s'était pas non plus rendu compte que son plus fidèle lieutenant pouvait avoir ses propres projets, ses ambitions et ses désirs personnels, et que leur réalisation pourrait bien nécessiter son remplacement. C'est ainsi que Hausk avait fait confiance à tyl Loesp, ce qui était stupide. C'était une façon embrumée de voir les choses et de se nourrir d'illusions. Et lorsqu'on est sur un sommet aussi élevé et exposé que celui d'un monarque, ce genre de stupidité se paye cher.

Il avait donc tué son roi, mais cela ne signifiait pas grand-chose. Il n'était pas plus grave de tuer un roi que n'importe qui d'autre, et la plupart des gens pouvaient constater que la vie d'un homme n'avait que peu de valeur, et qu'on pouvait en disposer facilement, même de la leur. S'ils la tenaient en si haute estime, c'était simplement parce que c'était tout ce qu'ils possédaient, et non pas parce qu'ils croyaient qu'elle avait une signification particulière dans l'univers. Il fallait une religion pour convaincre les gens de ce dernier point, et il ferait le nécessaire pour que cet aspect de la foi sarle soit réduit dans l'avenir, au profit de dogmes faisant appel à l'humilité et à l'obéissance.

En fait, son seul regret était que Hausk, en mourant, ait eu si peu le temps d'apprécier ce qui lui arrivait, et d'imaginer tout ce qui avait pu se passer dans l'esprit de son fidèle lieutenant pendant toutes ces années.

Mais ce n'était qu'un très léger regret.

Pour l'instant, ils avaient effectué leur transfert sans subir de dommages. Plus des trois quarts de l'armée étaient maintenant en place, et ils avaient laissé des troupes en nombre suffisant sur le Huitième pour faire face à une éventuelle contre-attaque désespérée de la part des Deldeynes.

De plus, ils bénéficiaient sans doute encore de l'avantage de la surprise. Un petit avant-poste d'éclaireurs deldeynes pilotant des lyges – chargés spécialement de surveiller la Tour et de donner l'alerte si elle venait à être utilisée pour une incursion – avait été rapidement maîtrisé dans le premier combat de cette dernière phase de la guerre. Une escouade de la nouvelle Garde du Régent – des hommes triés sur le volet parmi les meilleurs éléments de l'armée – s'était vu confier cette mission et s'en était acquittée magistralement. Les Deldeynes ne possédaient pas de télégraphe, de sorte que leurs communications les plus rapides s'effectuaient par héliographe, signaux lumineux, oiseaux voyageurs ou messagers pilotant des créatures aériennes. Les commandos d'élite qui s'étaient emparés du petit fortin étaient certains qu'aucun message n'en était parti.

Et pourtant, les Deldeynes avaient dû être parfaitement confiants, eux aussi, lorsqu'ils étaient sortis de la Tour Xiliskine.

Combien de temps leur avait-il fallu pour comprendre qu'ils n'avaient pas simplement joué de malchance, mais qu'ils avaient été bernés ? À quel moment avaient-ils commencé à percevoir que, loin d'infliger une défaite écrasante à leurs ennemis, c'était eux qui allaient en subir une, et qu'ils allaient perdre la guerre ce matin-là au lieu de la gagner ?

Jusqu'où peuvent aller nos illusions ? se demanda tyl Loesp. *Jusqu'à quel point, et dans quelle mesure, sommes-nous manipulés ?* Il se souvenait encore de cet homme-alien, ce Xide Hyrlis, lorsqu'il s'était présenté à eux avec ses sombres prédictions concernant l'avenir de la guerre sur leur niveau, il y avait près de douze années-longues de cela.

Il les avait mis en garde : ils succomberaient au pouvoir du premier dirigeant capable de comprendre que les nouvelles découvertes en matière de distillation, de métallurgie et d'explosifs sonneraient le glas des vieilles méthodes chevaleresques. Dans un avenir très proche, leur avait dit Hyrlis, il conviendrait de laisser les airs aux éclaireurs, aux messagers et aux raids éclairs. Il y avait une invention appelée « télégraphe » permettant de transporter les informations plus rapidement que le plus véloce des lyges, et plus sûrement qu'avec l'héliographe. Utilisez cette invention, elle vous mènera à des choses plus grandes encore.

Plus tard, il y eut quelques débats pour savoir si Hyrlis leur avait indiqué un inventeur qui avait déjà mis au point un tel appareil, ou s'il avait mis lui-même l'inventeur sur la bonne voie expérimentale.

Abandonnez la grande et noble tradition d'hommes bien nés chevauchant des caudes et des lyges de bonne race, avait dit Hyrlis. Construisez des canons plus puissants, construisez-en plus, et de meilleurs fusils, donnez plus de fusils à plus de soldats, formez-les et armez-les convenablement, donnez-leur des montures, donnez-leur des engins de transport munis de roues et de chenilles, et fonctionnant à la vapeur – pour l'instant –, et récoltez les bénéfices. Ou payez-en le prix si quelqu'un d'autre vient à sentir le vent tourner avant vous.

À l'époque, Hausk n'était encore qu'un jeune homme sans expérience, tout récemment sacré roi d'un petit royaume qui

luttait pour sa survie. À la surprise de tyl Loesp, qui avait d'abord été consterné et incrédule, le jeune roi s'était emparé de ces idées comme un homme affamé se jette sur la nourriture dans un banquet. Avec tous les autres nobles, tyl Loesp avait tenté de le raisonner et de le faire renoncer à cette lubie, mais Hausk avait poursuivi de plus belle.

Au bout de quelque temps, tyl Loesp avait entendu les grondements de ce qui dépassait le simple mécontentement chez les nobles, et il avait dû faire un choix. Ce fut le tournant crucial de sa vie. Il décida de prévenir le roi. Les chefs de la conspiration des nobles furent exécutés tandis que leurs complices voyaient leurs domaines saisis et tombaient en disgrâce. L'hostilité de ces nobles avait retiré le dernier obstacle – c'est-à-dire eux-mêmes – au changement, et les réformes de Hausk se poursuivirent sans plus d'entrave.

Une victoire menant à une autre, il sembla bientôt ne plus y avoir que des victoires. Hausk, tyl Loesp et les armées qu'ils commandaient balayaient tout devant eux. Xide Hyrlis était parti depuis longtemps, presque avant que les premières réformes ne soient mises en œuvre, et il semblait avoir été rapidement oublié. De toute façon, peu de gens l'avaient connu, et ceux qui l'avaient rencontré avaient de bonnes raisons de minimiser sa contribution à ce nouvel âge d'innovation, de progrès et de succès guerriers ininterrompus. Pour sa part, Hausk continuait de lui rendre hommage, mais uniquement en privé.

Mais qu'est-ce que Hyrlis leur avait laissé ? Sur quelle trajectoire les avait-il placés ? N'étaient-ils pas encore ses outils, d'une certaine façon ? Peut-être continuaient-ils de faire ce qu'il voulait. Étaient-ils des pantins, des pions, ou même de simples animaux familiers ? Allait-on les laisser accomplir leurs exploits jusqu'à un certain point, et puis – comme il l'avait fait lui-même avec son roi – tout leur reprendre alors qu'ils touchaient presque au but ?

Mais il ne devait pas se laisser aller à de telles pensées. Une certaine prudence, et une idée de ce qu'il conviendrait de faire si les choses devaient mal tourner, voilà qui était excusable. Mais se complaire dans le doute et les pressentiments du désastre ne

pouvait que conduire justement à la réalisation de ce qu'on craignait le plus. Il ne céderait pas à une telle faiblesse. Ils étaient prêts à la victoire. S'ils frappaient maintenant, ils triompheraient et s'ouvriraient un territoire où les Octes pourraient bien ne plus être entièrement les maîtres.

Il leva le nez et huma l'air. Il y avait une odeur de brûlé, quelque chose de désagréablement sucré et corrompu qui flottait dans la brise. Il avait déjà remarqué cette odeur au cours de la bataille devant la Tour Xiliskine. Le parfum de la guerre avait changé : c'était désormais celui de l'huile de roasoaril, distillée et incinérée. La bataille elle-même sentait maintenant la fumée. Tyl Loesp se souvenait encore de l'époque où les odeurs étaient celles de la sueur et du sang.

*

* *

— Comme ça a dû être horrible pour vous !

— Ça l'a été beaucoup plus pour le docteur.

— Oui, bien sûr, mais quand vous l'avez trouvé, il n'avait plus vraiment à s'en soucier. (Renneque se tourna vers Harne.) N'est-ce pas, madame ?

— C'est un incident fort regrettable.

Harne, dame Aelsh, vêtue de son plus beau et plus sévère rouge de deuil, était assise entourée de ses plus proches demoiselles de compagnie ainsi que d'un groupe de dames et de gentilshommes qu'elle avait invités dans son salon, dans ses appartements du palais à moins d'une minute de la salle du trône et de la chambre du principal de la Cour. C'était un groupe trié sur le volet. Oramen reconnut un peintre célèbre, un comédien et son imprésario, un philosophe, un falsettiste et une actrice. Le prêtre le plus élégant et le plus en vogue de la ville était également présent, avec ses longs cheveux noirs brillants et ses yeux pétillants, entouré d'une cour plus réduite de jeunes femmes rougissantes. Une paire de vieux nobles trop décrépits pour partir à la guerre complétait l'assemblée.

Oramen observait Harne qui caressait d'un air distrait un ynte endormi en boule sur ses genoux – on avait teint la

fourrure de l'animal dans un rouge assorti à sa robe –, en se demandant pourquoi elle l'avait invité. C'était peut-être un geste de conciliation, mais cela pouvait aussi bien être parce qu'on attendait de lui qu'il raconte en personne cette histoire somme toute assez sombre. Et puis, bien sûr, il était l'héritier du trône. Il avait remarqué qu'un bon nombre de personnes ressentaient le besoin de lui montrer leur visage aussi souvent que possible. Il devait faire un effort pour se le rappeler.

Il sourit à Renneque, en l'imaginant nue. Après Jish et ses amies, il avait désormais un modèle en tête, quelque chose à quoi se référer. Mais il y avait aussi une autre demoiselle de l'entourage de Harne, une jeune fille mince aux cheveux blonds bouclés nommée Ramile. Elle avait attiré son attention, et ne semblait pas trop s'offusquer de son intérêt : elle lui lançait des coups d'œil timides mais fréquents, en souriant. Il vit Renneque se tourner vers la jeune femme, puis la foudroyer du regard. Il pourrait peut-être se servir de l'une pour obtenir l'autre. Il commençait à comprendre comment marchait ce genre d'affaire. Et puis, bien sûr, il y avait l'actrice, qui était la plus belle femme de l'assemblée. Il y avait quelque chose de direct et de rafraîchissant dans son aspect, qui lui plaisait assez.

— Le docteur était bien connu pour s'adonner lui-même aux cures et aux potions les plus agréablement efficaces de sa pharmacopée, à ce que je crois, dit le prêtre avant de boire une gorgée de son infusion.

Ils s'étaient rassemblés pour goûter à différentes boissons à la mode, dont la plupart étaient apparues tout récemment en provenance de régions étrangères, toutes de nouvelles dépendances du royaume. Les infusions ne contenaient pas d'alcool, mais certaines avaient un léger effet narcotique.

— C'était un homme faible, déclara Harne, bien que très bon médecin.

— La chose était écrite dans ses étoiles, dit un petit homme qu'Oramen avait aperçu et vaguement reconnu : le tout récent astrologue favori de Harne.

Le philosophe, qui s'était assis aussi loin que possible de l'astrologue, eut un petit reniflement de dédain et secoua la tête. Il marmonna quelques mots à sa voisine, qui sourit poliment

d'un air perplexe. L'astrologue incarnait la dernière lubie à la mode en matière d'astrologie, qui affirmait que les affaires humaines étaient affectées par les étoiles à l'extérieur de Sursamen. Les astrologues traditionnels attribuaient diverses influences aux Fixétoiles et aux Roulétoiles du Huitième et des autres niveaux – en particulier celles du Neuvième, puisque après tout elles se trouvaient pratiquement sous leurs pieds, et donc techniquement bien plus proches que celles qui brillaient à des centaines de kilomètres au-dessus de leur tête. Pour sa part, Oramen n'avait pas de temps à perdre avec ces vieilleries, mais elles lui paraissaient beaucoup plus plausibles que cette nouvelle absurdité. Mais enfin, l'Astrologie Extra-Sursamen (car c'est ainsi qu'on l'avait baptisée) était une nouveauté, et c'était apparemment pour cette simple raison qu'elle attirait irrésistiblement une certaine catégorie d'esprits.

Renneque hocha la tête d'un air profond en entendant les paroles du petit astrologue. Oramen se demanda s'il était vraiment raisonnable d'essayer de coucher avec Renneque, dame Silbe. Il se rendait bien compte qu'il ne ferait que prendre la relève de son frère. La Cour le découvrirait très certainement – Renneque et ses compagnes étaient d'une indiscrétion notoire. Que dirait-on de lui s'il allait se fourrer là où son débauché de frère était déjà allé ? Les gens penseraient-ils qu'il essayait de prouver qu'il avait des appétits égaux à ceux de Ferbin, ou qu'il cherchait à l'imiter, incapable de décider de ses propres goûts personnels ? Ou iraient-ils jusqu'à penser qu'il essayait de lui rendre une sorte d'hommage ? Il continuait de retourner cette question dans sa tête, sans vraiment suivre la conversation – qui semblait s'orienter à présent vers des dissertations pédantes sur les traitements et les addictions, leurs bienfaits et méfaits –, quand Harle lui proposa tout à coup de l'accompagner un instant sur le balcon.

— Madame, dit-il une fois que les grands volets se furent refermés derrière eux.

La nuit tombante s'étalait à travers le ciel du prépôle, emplissant l'air de teintes pourpres, rouges et ocre. La partie inférieure du palais et la ville au-delà étaient plongées dans une obscurité simplement ponctuée ici et là de quelques éclairages

publics. Ici, la robe de Harne semblait encore plus foncée, presque noire.

— On me dit que vous cherchez à faire revenir votre mère, dit-elle.

Au moins, elle était directe.

— C'est exact, répondit Oramen.

Il lui avait écrit plusieurs lettres depuis la mort du roi, et lui avait dit qu'il espérait pouvoir obtenir son retour à Pourl, son retour à la Cour, dès que possible. Il lui avait également adressé quelques télégrammes plus formels, même si ceux-ci devraient également être couchés sur le papier à un moment ou à un autre, car les fils du télégraphe n'allaient pas aussi loin que ce trou perdu à l'autre bout du monde où sa mère avait été exilée (elle disait souvent à quel point l'endroit était magnifique, mais il était convaincu que c'était uniquement pour le rassurer). Il se dit que Harne avait dû l'apprendre par le réseau télégraphique : ses opérateurs étaient bien connus pour leur goût des ragots.

— C'est ma mère, ajouta-t-il. Elle devrait être ici à mon côté, surtout une fois que je serai roi.

— Et même si j'en avais le pouvoir, je ne chercherais pas à empêcher son retour, je vous prie de me croire, dit Harne.

C'est vous qui avez été la cause de son exil, aurait voulu dire Oramen, mais il s'abstint.

— C'est… aussi bien, dit-il.

Harne avait l'air distraite, et son expression, même dans la lueur incertaine du coucher de soleil et des chandelles de la pièce derrière eux, semblait hésitante.

— Comprenez bien que mon souci premier concerne ma position au cas où elle reviendrait. Je ne lui souhaite aucun mal, absolument aucun, mais je voudrais savoir si son ascension nécessiterait ma dégradation.

— Pas si j'ai mon mot à dire, madame, répondit Oramen.

Il trouvait un côté délicieux à cette situation. Il se sentait un homme, maintenant, mais il se souvenait encore très bien d'avoir été un enfant, ou du moins d'avoir été traité comme tel. Et voilà que cette femme, qui lui avait paru autrefois l'égale d'une reine, une belle-mère sévère et une formidable ogresse capricieuse, s'accrochait à la moindre de ses paroles et de ses

tournures de phrase, le suppliant au pied de la citadelle de son tout nouveau pouvoir.

— Ma position est assurée ? demanda Harne.

Il y avait déjà réfléchi. Il en voulait encore à Harne pour ce qu'elle avait fait. Peu importait qu'elle ait exigé carrément que sa mère soit bannie ou qu'elle ait mis le roi en demeure de choisir entre elles deux, ou encore qu'elle ait manœuvré et comploté pour que le roi en vienne lui-même à faire ce choix, la seule pensée d'Oramen allait vers Aclyn, dame Blisk, sa propre mère. Une réduction du rang de Harne servirait-elle la cause de sa mère ? Il en doutait fort.

Harne était aimée et jouissait d'une bonne popularité, et encore plus à présent qu'on voyait en elle la veuve tragique et la mère éplorée, incarnant à elle seule toute la douleur que le royaume ressentait. Si on le voyait la persécuter, cela rejaillirait défavorablement sur sa réputation, et indirectement sur celle de sa mère. Il importait de manifester le plus profond respect à Harne, dame Aelsh, ou sinon, la promotion de sa mère et la juste restauration de ses droits ne seraient qu'un accomplissement amer et vide de sens. Il aurait préféré que les choses en aillent autrement, car dans son cœur il voulait bannir Harne tout comme sa mère l'avait été, mais c'était impossible, et il devait s'y résigner.

— Madame, votre position est parfaitement assurée. Je vous honore en tant que reine en toutes choses, hormis en titre. Je souhaite simplement revoir ma mère, et qu'elle reprenne sa place légitime à la Cour. En aucun cas cela ne se fera à vos dépens. Mon père vous a aimées toutes les deux. Il vous a préférée, et le destin m'a préféré à votre fils. En cela, vous et elle êtes égales.

— C'est une bien triste égalité.

— Je dirais que c'est celle que nous avons. Je voudrais que ma mère revienne, mais pas au-dessus de vous – elle ne pourrait jamais l'être dans l'affection du peuple. Votre position est inattaquable, madame, et je ne veux pas qu'il en soit autrement.

Bon, en fait, je le voudrais bien, pensa-t-il, *mais à quoi bon vous le dire ?*

— Je vous suis reconnaissante, prince, dit Harne en lui posant la main sur le bras.

Elle respira profondément en baissant les yeux. *Eh bien,* se dit Oramen, *comme mon pouvoir semble affecter les gens et les choses ! Être roi pourrait se révéler fort agréable !*

— Nous ferions mieux de rentrer, reprit Harne en lui souriant. Les gens pourraient jaser ! ajouta-t-elle avec un petit rire où perçait un soupçon de coquetterie.

L'espace d'un instant, et bien qu'il ne ressentît lui-même aucun désir pour elle, il vit ce qu'il y avait en cette femme qui avait pu captiver son père au point de lui faire bannir la mère de deux de ses enfants rien que pour pouvoir la garder, ou peut-être simplement pour lui faire plaisir. Elle s'arrêta au moment de poser la main sur la poignée de la porte menant au salon.

— Prince ? dit-elle en le regardant dans les yeux. Oramen – si je peux me permettre ?

— Naturellement, chère madame.

Qu'est-ce qu'elle me veut, maintenant ? songea-t-il.

— De façon paradoxale, le réconfort que vous m'apportez mérite son contraire.

— Je vous demande pardon ?

— Vous devriez faire attention à vous, Prince Régent.

— Je ne vous comprends pas, madame. Je fais toujours attention à moi, partout où mon attention se porte. Y aurait-il quelque chose de plus spécifique… ?

— Je ne puis être plus spécifique, Oramen. Mes inquiétudes ne se nourrissent que de choses vagues, d'associations qui peuvent être parfaitement innocentes, de coïncidences qui ne sont peut-être rien de plus que cela, de simples frémissements de rumeurs et de ragots. Rien de vraiment solide ni d'irréfutable. De fait, juste assez pour pouvoir dire que le Prince Régent devrait faire attention à lui. C'est tout. Nous sommes tous en permanence sur le point d'affronter ce que le destin nous tient en réserve, même si nous ne savons pas ce que c'est. (Elle lui posa de nouveau la main sur le bras.) Je vous en prie, Prince Régent, ne croyez pas que je cherche à vous désemparer. Il n'y a aucune malice dans mes propos. Si je ne pensais qu'à moi, je prendrais ce que vous m'avez dit avec un grand

soulagement et j'en resterais là, car je vois bien que ce que je vous dis à présent peut paraître troublant, et évoquer même une menace, alors qu'il n'en est rien. Croyez-moi, ce n'en est pas une. J'ai obtenu quelques informations très obscures et pleines de réserves qui laissaient à penser – rien de plus – que tout n'est pas comme il pourrait sembler, et c'est pourquoi je vous demande, Prince Régent, de faire attention à vous.

Il ne savait pas vraiment quoi dire. Harne scrutait son visage.

— Je vous en prie, Oramen, dites-moi que je ne vous ai pas contrarié. Vous avez été généreux avec moi en me rassurant comme vous l'avez fait, et je serais au désespoir si par ma faute vous deviez vous rétracter de quelque façon que ce soit, mais votre générosité m'ordonne de trouver la moindre bribe à vous offrir en retour, et ce que je vous ai dit est tout ce que j'ai. Je vous supplie de ne pas la dédaigner ni l'ignorer, car je crains fort que nous n'en souffrions tous les deux.

Oramen se sentait encore complètement interloqué, et il était déjà décidé à reconsidérer toute cette conversation en détail lorsqu'il en aurait le loisir, mais il hocha gravement la tête – quoique avec un léger sourire – en disant :

— Alors, madame, soyez doublement rassurée. Je n'ai pas moins de considération pour vous après ce que vous m'avez dit. Je vous remercie de votre sollicitude et de vos conseils. Je ne vais pas manquer d'y réfléchir.

Dans la lueur des bougies qui l'éclairaient de côté, le visage de la dame parut soudain soucieux. Elle le regarda encore un instant dans les yeux, puis elle esquissa un petit sourire tremblant et le laissa ouvrir la porte pour elle. Le petit ynte à la fourrure rouge qui dormait tout à l'heure sur ses genoux se faufila par l'entrebâillement et vint se frotter contre ses chevilles en geignant.

— Ah, Obli ! s'écria Harne en se baissant pour prendre l'animal dans ses bras et se frotter le nez contre sa fourrure. Je ne peux donc pas te laisser seul un instant ?

Ils retournèrent dans le salon.

*

* *

Ils traversèrent une Nuit qui était en même temps une région de Nu. C'était l'association la moins favorable qu'on pût trouver dans les superstitions, et même les plus rationnels et les moins crédules d'entre eux se sentaient tendus. Il y avait une longue distance à parcourir, mais ils n'y laisseraient pas de dépôts de provisions ni de fortins : poster des hommes ici reviendrait à les condamner à une mort vivante. Les animaux protestaient avec véhémence contre cette obscurité qu'ils détestaient, et peut-être aussi contre l'étrange contact lisse du matériau sous leurs pieds. Les chariots et les transports de troupes à vapeur étaient idéalement adaptés à ce type de terrain – ou plutôt à son absence –, et ils avaient rapidement pris de l'avance. Une bonne discipline, des instructions précises données lors de réunions au cours des jours précédents, et peut-être un sentiment de peur, avaient permis d'éviter que l'armée ne se disperse trop. Des projecteurs étaient braqués vers le ciel pour guider les escortes aériennes et les éclaireurs de retour. Cette traversée allait prendre trois jours-longs.

La Nuit était causée par une série de gigantesques ailettes qui pendaient du plafond loin au-dessus de leurs têtes – masquant toute lumière sauf une légère lueur à l'horizon du postpôle provenant de la Fixétoile Oausillac –, tandis que d'autres s'élevaient progressivement du sol telles les lames de couteaux infinis, à une dizaine de kilomètres sur leur droite, jusqu'à former des pans de ténèbres hauts de six ou sept kilomètres, incurvés et tordus comme des griffes colossales.

Les hommes ne pouvaient que se sentir insignifiants dans l'ombre de constructions aussi vastes. Dans un endroit comme celui-ci, même les esprits des créatures les plus dépourvues d'imagination ne pouvaient manquer d'être envahis de questions, sinon de terreur. Quels titans avaient pu forger de telles géographies ? Quelle immense volonté ambitieuse à l'échelle des étoiles avait ainsi édicté l'emplacement précis de ces énormes ailettes, évoquant les hélices de navires grands comme des planètes ? Quels océans de quels matériaux inimaginables avaient bien pu nécessiter de telles pales ?

Un vent féroce se leva, soufflant d'abord de front, ce qui obligea les créatures aériennes à se poser pour s'abriter. Il emporta les quelques derniers grains de sable et de poussière de la surface du Nu, montrant clairement la façon dont cette région aride avait été dépouillée non seulement de sa végétation, mais même de sa terre. Ils se déplaçaient sur le squelette même de leur monde immense, songea tyl Loesp, la base et le fondement de ce qui leur avait donné la vie.

Quand le vent faiblit un peu et changea de direction, il ordonna à son half-track de commandement de s'arrêter, et il en descendit. La machine grondait à côté de lui, et ses phares illuminaient deux pâles cônes jumeaux de Nu. Autour de lui, l'armée poursuivait sa progression dans le vacarme des moteurs et les vapeurs invisibles qui s'élevaient dans le ciel d'encre. Il ôta son gant et s'agenouilla pour poser sa paume contre le Nu, contre la pure essence première de Sursamen.

Je touche ici le passé le plus ancien, songea-t-il, *mais aussi l'avenir. Un jour, peut-être, nos descendants sauront bâtir à cette échelle immense, qui menace presque Dieu. Si je ne suis plus de ce monde ce jour-là* – mais les aliens possédaient le don de la vie éternelle, et il pourrait donc bien y être encore si tout se passait comme il l'espérait –, *mon nom au moins subsistera.*

Non loin de là, dans les ténèbres bruyantes, la motrice d'un chariot de provisions était tombée en panne, et on attelait une machine de rechange.

Il remit son gant et remonta sur le half-track.

*

* *

— À vous parler franchement, seigneur, c'est une arme d'assassin, dit Illis, l'armurier du palais.

C'était un petit homme trapu et robuste, aux mains noircies par le métal incrusté dans sa peau.

Oramen examina le pistolet élégant, mais apparemment très puissant. Pendant quelques jours, il avait retourné dans sa tête la mise en garde de Harne avant de décider de ne pas en tenir compte, mais il s'était ensuite réveillé d'un cauchemar dans

lequel il était ligoté dans un fauteuil tandis que des hommes lui plantaient des couteaux dans les bras. Il s'apprêtait à ignorer également ce rêve, mais il était arrivé à la conclusion que quelque chose en lui était inquiet, et que même si ce n'était que pour tenir de tels cauchemars à distance, il aurait intérêt à porter une arme plus puissante que son long couteau habituel.

L'arme était lourde dans sa main. Son mécanisme était actionné par un puissant ressort, si bien qu'on pouvait s'en servir d'une seule main, et elle contenait dix cartouches disposées en quinconce dans la crosse, chacune étant introduite dans le canon par un second ressort activé par un autre levier qui se repliait après usage.

Les balles étaient incisées en croix à leur extrémité.

— De quoi arrêter net un homme, dit Illis, qui réfléchit un instant et précisa : en fait, de quoi arrêter carrément un vigreux, pour être honnête. (Il sourit, ce qui était assez déconcertant car il lui restait très peu de dents.) Tâchez de ne pas avoir d'accident avec ça, seigneur.

Il insista alors pour que le prince s'entraîne à s'en servir dans le long stand de tir à côté de l'armurerie.

Oramen constata que le pistolet avait un recul qui donnait effectivement l'impression de recevoir un coup de sabot de vigreux… et qu'il aboyait encore plus fort, mais c'était une arme d'une grande précision.

Il trouva un endroit pour loger son étui de peau d'ynte légèrement huilée, caché sous un pli de sa tunique derrière son dos, et promit qu'il veillerait à bien mettre le cran de sûreté.

12

Cumuloforme

Il fallut quelque temps à Ferbin avant d'accepter le fait qu'il n'était pas mort.

Il flottait et dérivait vers une sorte de conscience dans laquelle il était suspendu au milieu des airs sous une masse brillante de bulles congelées. D'énormes nuages aux reflets dorés s'étendaient dans toutes les directions, surtout vers le haut. Loin au-dessous s'étendait un océan étonnamment bleu, où l'on ne distinguait aucune terre. Lui aussi, malgré son bleu océanique et le réseau de vagues qui s'y dessinait, semblait immobile, comme congelé.

Parfois, tandis que Ferbin continuait de flotter au-dessus de cette apparition, elle semblait changer et il pensait voir de minuscules mouchetures se dessiner à sa surface, mais elles finissaient toujours par disparaître avec la même infinie lenteur que lorsqu'elles étaient apparues, et tout redevenait comme avant, calme, serein, immuable, divin…

Il avait l'impression de s'être plongé récemment dans cet océan, mais l'eau avait été chaude et non pas froide, et il avait pu respirer bien qu'il fût submergé. C'était comme si la mort était une sorte de naissance, comme si l'on était immobile dans le ventre de sa mère.

Et voilà maintenant qu'il se trouvait dans cet étrange paysage de nuages et d'océan infini, avec la seule présence réconfortante de Tours défilant lentement pour l'assurer qu'il était dans l'au-delà approprié. Et même les Tours semblaient trop distantes les unes des autres.

*

* *

Il aperçut un visage. C'était un visage humain, et il savait qu'il aurait dû le reconnaître.

*

* *

Il se réveilla de nouveau, et le visage avait disparu. Il se dit qu'il avait dû rêver, et se demanda comment on pouvait rêver alors qu'on était si manifestement mort. Puis il eut l'impression de se rendormir. En y repensant, c'était tout aussi surprenant.

*

* *

Il était éveillé, et il se sentait étrangement engourdi au niveau du dos et de l'épaule droite. Il ne ressentait aucune douleur ni inconfort, mais c'était comme s'il avait un grand trou sur une partie du torse, quelque chose qu'il ne pouvait atteindre ni sentir. Un grondement sourd résonnait dans ses oreilles, comme celui d'une lointaine cataracte.

Il flottait toujours au-dessus de cette étendue parfaitement bleue. Le soleil se leva lentement, peignant les nuages immenses de tons rouges, violets et mauves. Il regarda passer une Tour, et vit son tronc gris disparaître dans la masse bleu foncé de la mer, bordé de blanc là où les deux surfaces se rejoignaient.

Puis ce fut la nuit, et seuls des éclairs lointains illuminaient l'océan et les nuages, plongeant de nouveau Ferbin dans le sommeil avec ces explosions de lumière silencieuses.

Ça doit être le paradis, songea-t-il. *Ou en tout cas, une sorte de récompense.*

Même au sein de la caste des prêtres, les idées variaient sur ce qui se passait après la mort. Les primitifs avaient des idées plus simples parce qu'ils étaient incapables d'imaginer autre chose. Une fois qu'on en savait un tout petit peu plus sur la réalité de l'univers extérieur, ça devenait plus compliqué : il y avait des tas d'aliens, qui avaient tous – ou qui avaient eu autrefois – leurs propres mythes et religions. Certains aliens

étaient immortels, d'autres avaient construit eux-mêmes leur au-delà où les défunts – dûment enregistrés et transcrits – se retrouvaient après leur mort. Certains avaient fabriqué des machines pensantes qui possédaient leurs propres pouvoirs impondérables et presque divins. Certains étaient tout simplement des dieux, comme le DieuMonde, par exemple, et d'autres avaient Sublimé, ce qui était en soi une sorte d'ascension vers la divinité.

Comme pour toutes choses, le père de Ferbin avait eu une approche pragmatique de la religion. À ses yeux, seuls les gens très pauvres et les opprimés en avaient réellement besoin, pour que leur existence soit un peu plus supportable. Les gens souhaitaient ardemment avoir de l'importance, ils voulaient s'entendre dire qu'ils comptaient en tant qu'individus, qu'ils ne faisaient pas simplement partie de la masse ou d'un quelconque processus historique. Ils avaient besoin qu'on leur garantisse que même si leur existence était dure, amère et ingrate, une récompense les attendait après la mort. Heureusement pour la classe dirigeante, une religion bien constituée empêchait également les gens d'essayer d'obtenir leur récompense tout de suite, sans attendre, par la rébellion, l'insurrection ou la révolution.

Un temple valait dix casernes. Un milicien avec un fusil ne pouvait dominer une petite foule sans armes que tant qu'il était là, alors qu'un seul prêtre pouvait mettre pour toujours un policier dans la tête de chacune de ses ouailles.

Les plus riches, et ceux qui détenaient le pouvoir, avaient le choix de croire ou non, selon leurs inclinations personnelles, mais leur existence relativement agréable était leur récompense immédiate, et pour les plus grands du royaume, c'était la postérité – une place dans l'Histoire – qui serait leur récompense après la mort.

Ferbin ne s'était jamais vraiment préoccupé de savoir s'il y avait une vie après la mort. L'endroit où il se trouvait en ce moment lui semblait le paradis, ou quelque chose qui s'en approchait, mais il n'en était pas certain. Il regrettait un peu de ne pas avoir mieux écouté les prêtres quand ils avaient essayé de l'instruire sur ces sujets, mais de toute façon, étant donné ce

qu'il semblait avoir obtenu dans l'au-delà sans avoir jamais eu la foi ni les connaissances, à quoi cela aurait-il bien pu lui servir ?

*

* *

Penché au-dessus de lui, Choubris Holse le regardait.

Choubris Holse. Voilà, c'était le nom du visage qu'il avait vu un peu plus tôt. Il le regarda fixement en se demandant ce que Holse faisait dans le monde des morts, et drôlement habillé, en plus, avec des vêtements trop amples, même s'il avait encore sa ceinture et son couteau. Est-ce que Holse devrait être ici ? Il était peut-être simplement venu lui rendre visite.

Il bougea légèrement et sentit quelque chose là où il ne ressentait rien auparavant, en haut du dos à droite. Il essaya de jeter un coup d'œil autour de lui.

Il était installé dans une sorte de nacelle de ballon, allongé sur un grand lit très subtilement ondulé, entièrement nu sous une mince couverture. Assis à côté de lui, Choubris Holse le regardait en mâchonnant ce qui ressemblait à un bout de viande séchée filandreuse. Ferbin se sentit tout à coup un appétit féroce. Holse rota et s'excusa, et Ferbin éprouva un étrange mélange d'émotions en se rendant compte que finalement, il n'était pas dans l'au-delà, et qu'il était encore vivant.

— Bonjour, seigneur, dit Holse.

Sa voix sonnait bizarrement. Avec l'énergie désespérée d'un homme qui va se noyer et qui saisit une brindille flottante, Ferbin se raccrocha un instant à ce simple fait pour se convaincre qu'il était bien mort et en sécurité. Mais il le relâcha très vite.

Il essaya de remuer les lèvres. Ses mâchoires cliquetèrent, et sa langue resta collée à son palais. Une sorte de grognement de vieillard sortit de quelque part, et Ferbin fut bien obligé de reconnaître que c'était probablement lui qui l'avait émis.

— Vous vous sentez mieux, seigneur ? demanda Holse sur un ton détaché.

Ferbin constata qu'il pouvait bouger les bras. Il leva les mains à hauteur de ses yeux. Elles étaient pâles et toutes ridées,

comme l'océan qui continuait de défiler au-dessous. Comme s'il y était resté plongé trop longtemps. Ou peut-être avait-il pris un bon bain un peu prolongé.

— Holse, dit-il dans un coassement.

— À votre service, répondit Holse en soupirant. Comme toujours.

Ferbin regarda autour de lui. Des nuages, un océan, une sorte de nacelle en forme de bulle.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Ce n'est pas le paradis.

— Non, seigneur, ce n'est pas le paradis.

— Tu en es tout à fait sûr ?

— J'en suis plus que relativement certain, seigneur. Nous sommes dans une partie du Quatrième, dans le royaume des créatures qui se donnent le nom de « Cumuloformes ».

— Le Quatrième ? répéta Ferbin. (Le son de sa voix était également bizarre.) Mais nous sommes toujours dans Sursamen ?

— Assurément, seigneur. Seulement quatre niveaux plus haut. À mi-chemin de la Surface.

Ferbin regarda de nouveau autour de lui.

— C'est extraordinaire, dit-il dans un souffle, puis il se mit à tousser.

— C'est surtout extraordinairement monotone, seigneur, dit Holse en examinant son morceau de viande séchée d'un air songeur. Cela fait près de cinq jours-longs que nous survolons cette étendue d'eau, et bien que la vue soit impressionnante au début, et l'air tout à fait revigorant, vous ne pouvez pas imaginer à quel point on finit par s'ennuyer quand on n'a que ça à regarder. Enfin, à part vous, seigneur, bien sûr, mais franchement, vous n'étiez pas un spectacle bien captivant dans votre sommeil. Vous n'avez pratiquement pas prononcé un mot, seigneur. Enfin, pas un qui veuille dire quelque chose. Mais de toute façon, très heureux de vous accueillir de nouveau sur la terre des vivants, seigneur. (Holse baissa la tête pour indiquer l'océan qu'on distinguait vaguement à travers une membrane translucide sous ses pieds.) Quoique, pour ce qui est de la terre, comme vous l'aurez sans doute remarqué, ce niveau semble en manquer cruellement.

— Nous sommes vraiment au Quatrième ? demanda Ferbin.

Il se redressa sur un coude – il sentit un pincement dans l'épaule droite qui lui fit faire une grimace – pour regarder par-dessus le bord de son lit, à travers la surface floue sur laquelle se tenait Holse. Tout cela semblait plutôt inquiétant.

— C'est le Quatrième, aucun doute là-dessus. Ce n'est pas vraiment que j'aie eu l'occasion de compter les niveaux, mais c'est bien ainsi que l'appellent ses habitants.

Ferbin regarda la viande séchée que Holse tenait à la main. Il fit un signe de tête.

— Dis-moi, tu crois que je pourrais en avoir un petit bout ?

— Et si j'allais vous en chercher un autre morceau tout frais, seigneur ? Ils m'ont dit que vous pourriez manger normalement si vous en aviez envie.

— Non, non, ce morceau fera l'affaire, dit Ferbin qui ne quittait pas le bout de viande des yeux et qui sentait sa bouche se remplir de salive.

— Comme vous voudrez, seigneur, dit Holse en lui tendant le morceau.

Ferbin le mordit à pleines dents. La viande était salée, avec un arrière-goût de poisson. Elle était très bonne.

— Comment nous sommes-nous retrouvés ici, Holse ? dit-il entre deux bouchées. Et qui veux-tu dire par « ils » ?

— Eh bien, seigneur, fit Holse, voici…

*

* *

Ferbin avait été grièvement blessé par une balle de carabine au moment même où ils se précipitaient dans le cylindre qui était apparu au sommet de la tour d'accès des Octes. Un coup malheureux, lui dit Holse. Dans une obscurité presque totale, chevauchant une créature des airs et avec une cible en mouvement, le meilleur tireur d'élite aurait eu besoin de tout son lot de chance accumulé sur un mois pour réussir un coup pareil.

Ils s'étaient retrouvés tous deux à l'intérieur du cylindre, qui était alors resté là sans bouger, la porte toujours ouverte,

pendant ce qui avait paru une éternité à Holse. Tenant dans ses bras le corps ensanglanté de Ferbin – qui avait perdu connaissance –, il avait hurlé à qui pouvait l'entendre de fermer la porte ou de faire redescendre ce putain de tube dans la tour, mais il ne s'était rien passé jusqu'à ce que quelques-uns de leurs agresseurs se posent sur la terrasse. Le cylindre était alors redescendu à l'intérieur de la tour. Holse avait encore crié et tempêté pour qu'on vienne porter secours à Ferbin, car il était sûr que le prince était mourant. Pendant ce temps-là, il avait eu l'impression que la pièce ronde où ils se trouvaient poursuivait sa descente dans les profondeurs de la tour d'accès.

Le cylindre s'arrêta, la porte se rouvrit et une machine de la taille d'un gros Octe s'approcha d'eux en trottinant. Elle saisit le corps inerte de Ferbin et le retourna prestement, découvrant le trou dans son dos et la blessure plus large sur sa poitrine. Elle referma rapidement les deux à l'aide d'un jet d'aérosol, puis elle enveloppa la tête du prince dans une sorte de gantelet. Deux pinces en sortirent qui semblèrent se glisser dans le cou et l'arrière du crâne de Ferbin, mais celui-ci était bien trop inconscient pour réagir, et Holse espéra simplement que tout cela faisait partie du traitement, si c'était bien de cela qu'il s'agissait.

Une plate-forme flottante apparut et les emporta le long d'un large couloir à travers une série de portes particulièrement impressionnantes – au moins aussi grandes que le portail principal du palais de Pourl – qui coulissaient, roulaient, s'élevaient ou s'abaissaient pour les laisser passer. Holse comprit qu'ils pénétraient dans la base même de la Tour de D'neng-oal.

Ils arrivèrent enfin dans une grande sphère à laquelle un plancher avait été ajouté. La porte se referma et la sphère se mit en mouvement : peut-être vers le haut, mais c'était impossible à dire. L'endroit était humide, et il y avait des flaques d'eau par terre.

Pendant ce temps, la machine médicale avait continué de s'occuper de Ferbin, qui au moins ne saignait plus. Un écran descendit du plafond et s'adressa à Holse, qui passa l'heure suivante à expliquer ce qui s'était passé, qui ils étaient, et

pourquoi l'un des deux était presque mort. D'une poche de la veste de Ferbin, il avait sorti les enveloppes que le Maître Érudit Seltis leur avait remises. Elles étaient maculées de sang, et l'une des deux semblait avoir été écornée par la balle de carabine en sortant de la poitrine de Ferbin. Holse les avait brandies devant l'écran en espérant que leur validité n'avait pas été affectée par les taches de sang ou le trou dans un coin. Il commençait à penser qu'il arrivait presque à dialoguer avec un Octe quand un bruit métallique et une légère oscillation du plancher lui indiquèrent qu'ils étaient arrivés à destination. La porte s'ouvrit et un petit groupe de vrais Octes apparut derrière une sorte de mur aussi transparent que le verre le plus pur, mais qui ondulait comme un drapeau flottant dans la brise.

Holse avait oublié le nom du Maître de Tour. Seltis l'avait dit en leur remettant les documents de transport, mais Holse avait été trop préoccupé par le danger immédiat pour y prêter attention. Il agita de nouveau la liasse, et c'est alors que le nom lui revint en tête :

— Aïak ! s'écria-t-il.

On aurait dit un cri de douleur ou de surprise, songea-t-il, et il se demanda ce que ces étranges aliens pouvaient bien penser de lui et de Ferbin.

Il n'était pas certain que le nom du Maître de Tour ait eu un quelconque effet, mais toujours est-il qu'ils se retrouvèrent tous deux – Ferbin toujours dans les bras de la machine médicale des Octes – transportés sur leur plate-forme flottante, enrobée d'une bulle d'air, le long de différents couloirs remplis d'eau. Les Octes qui les avaient observés à travers la paroi de verre ondulé nageaient à leurs côtés. Ils entrèrent dans une salle d'une grande complexité. La machine médicale découpa les vêtements de Ferbin et lui enveloppa la poitrine d'une sorte de veste, puis elle lui plaça un masque sur le visage tandis que d'autres tuyaux étaient insérés là où les pinces avaient pénétré son cou. Elle le déposa enfin dans une grande cuve.

L'un des Octes essaya d'expliquer ce qui se passait, mais Holse n'y comprit pas grand-chose.

On lui dit qu'il faudrait quelque temps à Ferbin pour se remettre. Toujours assis sur la plate-forme qui les avait amenés

ici, on le conduisit à travers l'environnement liquide jusqu'à une pièce dont on avait entièrement pompé l'eau pour la remplacer par de l'air frais. L'Octe avec lequel il avait discuté était resté avec lui, le corps enveloppé d'une sorte de combinaison humide. Une autre série de pièces avaient été également ouvertes, apparemment conçues pour accueillir des humains.

L'Octe avait dit qu'il pouvait habiter ici quelques jours, le temps que Ferbin se rétablisse, puis il l'avait laissé seul.

Choubris s'était approché des grandes fenêtres rondes et avait aperçu le territoire des Sarles comme jamais il ne l'avait vu, de près de quatorze cents kilomètres de haut, à travers le vide au-dessus de l'atmosphère qui formait comme une couverture sur la terre.

— Quel spectacle, seigneur, dit Holse qui parut pensif un instant, avant de secouer la tête.

— Et comment nous sommes-nous retrouvés ici, au Quatrième ? demanda Ferbin.

— Les Octes ne contrôlent la Tour de D'neng-oal que jusqu'à ce niveau, du moins à ce que je comprends. Ils semblaient gênés de devoir le reconnaître, comme si cela pouvait être une raison d'être embarrassés, ce qui est peut-être d'ailleurs le cas.

— Ah… fit Ferbin.

Jusqu'ici, il n'avait jamais imaginé que les Pourvoyeurs puissent ne contrôler qu'une partie de Tour. Il avait simplement pensé que c'était tout ou rien, du Noyau jusqu'à la Surface.

— Et du fait qu'au-delà du Neuvième, on se trouve dans le domaine du SurCarré, le transfert d'une Tour à une autre est impossible.

— Le Sur… quoi ?

— Tout cela m'a été expliqué par l'Octe avec qui j'ai discuté à l'écran pendant que vous pissiez le sang sur mes vêtements, et plus tard encore, longuement, dans mes appartements près de votre salle de traitement.

— Ah, vraiment… Aie donc la bonté de m'éclairer.

— C'est à cause de la distance entre les Tours, seigneur. Du Noyau jusqu'au Neuvième, leurs Filigranes sont reliés, et ils sont suffisamment creux pour permettre le passage des

élévaisseaux – ce qui est le nom correct pour la pièce sphérique qui nous a transportés…

— Je sais ce que c'est qu'un élévaisseau, Holse.

— Bon, ils peuvent donc passer d'une Tour à l'autre grâce aux liaisons des Filigranes. Mais au-dessus du Neuvième, le Filigrane n'est plus connecté, et pour effectuer ce transfert entre Tours, on est obligé d'utiliser ce qu'on peut trouver comme moyens de transport locaux.

Comme pour beaucoup de choses, les connaissances de Ferbin sur ce sujet étaient vagues. Encore une fois, elles l'auraient été beaucoup moins s'il avait prêté plus attention aux leçons de ses précepteurs. Les Tours soutenaient le toit de chaque niveau à l'aide d'une vaste arborescence qu'on appelait le Filigrane, et dont les parties les plus grandes étaient creuses, comme les Tours. Du fait que chaque niveau était supporté par le même nombre de Tours, celles-ci étaient plus écartées les unes des autres à mesure qu'on se rapprochait de la Surface, et d'autre part, le Filigrane n'avait plus besoin d'être relié pour soutenir le poids au-dessus.

— Le Quatrième, dit Holse, est entièrement habité par ces Cumuloformes, qui sont des nuages, mais des nuages dotés d'une forme d'intelligence à la manière mystérieuse et relativement inutile qu'affectionnent un si grand nombre d'aliens. Ils flottent au-dessus d'océans remplis de poissons et de monstres marins, ce genre de choses. Ou plutôt d'un seul océan immense qui remplit entièrement la partie inférieure de ce niveau, comme la terre remplit notre cher Huitième. Bon, ils semblent heureux de pouvoir transporter les gens entre les Tours quand les Octes le leur demandent. Ah, j'oubliais… bienvenue à Version Cinq Étendue ; Zourd, ajouta Holse en levant les yeux vers la masse nuageuse qui s'étendait loin au-dessus d'eux. Car c'est ainsi que celui-ci se nomme.

— Ah, vraiment, fit Ferbin.

— Bonjour.

La voix évoquait un immense chœur de murmures répercutés en écho, et semblait provenir de chaque point de la bulle qui les entourait.

— Et, heu, bonjour à vous, mon bon, heu, Cumuloforme, répondit Ferbin d'une voix forte en s'adressant au nuage au-dessus de lui.

Il attendit encore un instant, puis il se tourna vers Holse, qui haussa les épaules.

— Il n'est pas vraiment ce qu'on pourrait qualifier de très causant, seigneur.

— Hum. Bon, fit Ferbin en se redressant sur son lit. Dis-moi, Holse, pourquoi les Octes ne contrôlent-ils D'neng-oal que jusqu'au Quatrième ?

— Parce que, seigneur, les Aultridias… (Holse détourna la tête pour cracher sur le sol semi-transparent)… contrôlent les niveaux supérieurs.

— Ah, mon Dieu !

— Oui, seigneur, que le DieuMonde soit préservé, assurément.

— Quoi ? Tu veux dire qu'ils contrôlent les niveaux supérieurs de toutes les Tours ?

— Non, seigneur.

— Mais D'neng-oal n'a-t-elle pas toujours été une Tour des Octes ?

— Elle l'a été, seigneur, jusqu'à encore très récemment. Il semble que ce soit la raison principale de l'embarras qu'éprouvent les Octes. Une partie de leur Tour leur a été retirée.

— Et par l'Abomination ! s'écria Ferbin horrifié. Par la vermine même de Dieu !

Les Aultridias étaient une espèce Parvenue, récemment arrivés sur la scène des Impliqués et qui n'avaient pas perdu de temps pour s'installer, jouant des coudes pour se mettre le plus possible au-devant de la grande scène galactique. Ils étaient loin d'être les seuls à se comporter ainsi. Ce qui les distinguait particulièrement, c'était la façon dont ils avaient accédé au statut d'espèce intelligente, et l'endroit où ils l'avaient fait.

Les Aultridias avaient évolué à partir d'une forme de parasites vivant sous la carapace et entre les couches épidermiques de l'espèce appelée les Xinthiens, ou plus précisément les Aéronataures Tensiles Xinthiens. C'était l'un

des membres de cette espèce que les Sarles appelaient le DieuMonde.

Les Xinthiens étaient considérés presque affectueusement même par les Impliqués les plus impitoyables et les moins sentimentaux de la Galaxie, en partie parce qu'ils avaient accompli de grandes choses dans le passé – ils avaient été particulièrement actifs dans les très anciennes Guerres des Essaims, luttant contre des déploiements incontrôlés de nanotechs ainsi que contre les Essaimages en général et autres Événements Hégémoniques Monopathes –, mais surtout parce qu'ils ne constituaient plus une menace pour qui que ce soit, et qu'un système de la dimension et de la complexité de la communauté galactique avait tout simplement besoin d'un groupe que tout le monde ait le droit d'apprécier. D'une antiquité inconcevable, d'une puissance autrefois quasiment invincible, et réduits maintenant à un malheureux système solaire ainsi qu'à quelques individus excentriques réfugiés dans le Noyau de quelques Mondes Gigognes pour des raisons inconnues, les Xinthiens étaient considérés comme des originaux, des créatures un peu pataudes mais pleines de bonnes intentions, une espèce civilisationnellement épuisée – la plaisanterie classique était de dire qu'ils n'avaient même pas l'énergie de Sublimer –, et plus généralement comme d'honorables morts vivants qui avaient mérité une retraite douillette.

Quant aux Aultridias, on considérait qu'ils avaient gâché ce crépuscule confortable. Pendant plusieurs centaines de milliers d'années, les immenses Aéronataures, ces êtres aériens qui sillonnaient également l'espace, avaient été fort incommodés par l'activité sans cesse grandissante des créatures qu'ils hébergeaient, cette infestation de superparasites qui avait envahi comme une infection le collier d'habitats des Aéronataures en orbite autour de l'étoile Chone.

Cela n'avait pas duré, l'avantage d'un parasite vraiment intelligent étant qu'on peut discuter avec lui. Les Aultridias avaient donc renoncé à leurs anciennes pratiques, laissant leurs hôtes tranquilles en échange de progrès matériels et de ce qui leur semblait être de la superscience aliène, mais qui n'était en

réalité, pour les Xinthiens, guère plus qu'une boîte de jouets cassés trouvée dans un grenier poussiéreux.

Les Aultridias avaient alors construit leurs propres habitats sur mesure, et avaient entrepris d'ouvrir et de maintenir des Mondes Gigognes, ce qui était rapidement devenu pour eux une véritable spécialité extrêmement profitable. On pensait généralement que leur nature et leur histoire les prédisposaient particulièrement à ce travail.

Mais les stigmates de leur origine n'avaient pas disparu pour autant, et cela n'arrangeait guère les choses que les colonies d'Aultridias dégagent une forte odeur de viande avariée aux narines de la plupart des espèces respirant de l'oxygène.

Le seul soupçon pesant encore sur les Aultridias provenait de ce qu'ils avaient établi une présence, même symbolique, sur tous les Mondes Gigognes contenant un Xinthien, et ce, à un coût souvent prohibitif et au grand déplaisir des autres Pourvoyeurs tels que les Octes. Jusqu'à présent, pour autant que l'on sache, les Aultridias n'avaient jamais tenté de pénétrer jusqu'au niveau où résidait un Xinthien – même les Pourvoyeurs les mieux établis avaient tendance à laisser ces antiques créatures tranquilles, certainement par respect, mais peut-être aussi par prudence superstitieuse –, mais beaucoup de gens n'étaient pas rassurés pour autant, en particulier les Sarles pour qui le Xinthien au cœur de leur monde était un Dieu, et qui étaient consternés à l'idée que ces immondes Aultridias pourraient se frayer un chemin jusqu'au Noyau pour faire Dieu sait quoi à leur divinité. Seuls les Ilnes, cette espèce mythique heureusement disparue depuis longtemps et qui avait consacré son existence haïssable à détruire des Mondes Gigognes, étaient encore plus méprisés par les Sarles et les autres peuples bien-pensants.

Bien sûr, les Octes n'avaient pas manqué d'encourager cette vision des Aultridias parmi les espèces sous leur tutelle, comme les Sarles, par exemple, en exagérant la nature incorrigible des Aultridias et la menace que cette espèce faisait peser sur le DieuMonde. Ils s'étaient également empressés de faire remarquer qu'eux-mêmes étaient, du moins à les en croire, les descendants directs des Involucrae – ceux-là mêmes qui avaient

conçu et construit ces merveilleux Mondes Gigognes –, et qu'ils appartenaient donc à une lignée de créateurs quasi divins remontant à près d'un milliard d'années. En comparaison, les Aultridias étaient une effroyable lie parasitique à peine digne du nom de civilisée.

— Ainsi donc, dit Ferbin, nous flottons actuellement vers une autre Tour ? Nous sommes toujours en chemin vers la Surface, j'espère ?

— Nous le sommes, seigneur.

À travers le lit presque parfaitement transparent sur lequel il était installé, Ferbin regarda les vagues loin au-dessous d'eux.

— Nous n'avons pas l'air d'aller bien vite.

— En fait, seigneur, nous nous déplaçons très rapidement. Nous volons quatre ou cinq fois plus vite qu'un lyge, mais certes pas aussi vite qu'une machine volante des aliens.

— On n'a pourtant pas l'impression d'aller vite, insista Ferbin en contemplant toujours l'océan.

— C'est parce que nous sommes très haut, seigneur, ce qui donne l'impression d'être très lents.

Ferbin regarda au-dessus de lui. Holse et lui semblaient se trouver sur la volute la plus basse d'une immense masse floconneuse d'un blanc doré.

— Et cette chose est un simple nuage ? demanda-t-il.

— Effectivement, seigneur. Mais c'est un nuage qui a une cohésion beaucoup plus grande que ceux auxquels nous sommes habitués, et d'après ce qu'on m'a dit, il est intelligent.

Ferbin réfléchit un instant. On ne lui avait jamais vraiment appris à se forger ses propres opinions, et lui-même n'était pas du genre à beaucoup réfléchir, mais au cours de ses récentes aventures, il s'était aperçu que ce passe-temps n'était pas dénué d'intérêt.

— Il n'est donc pas entièrement à la merci des vents ?

Holse parut légèrement surpris.

— Ah, vous savez, seigneur, j'y ai pensé, moi aussi ! Mais il semble que les Cumuloformes soient capables de maîtriser leur altitude avec une certaine précision, et comme ce niveau est organisé pour que les vents aient une direction différente selon l'altitude, ils peuvent naviguer presque aussi bien qu'un oiseau

en veillant simplement à se trouver à la bonne hauteur par rapport au sol – enfin, disons plutôt la mer.

Ferbin tâta le bord du drap qui recouvrait son corps nu.

— Est-ce que nous avons encore les documents que Seltis nous a remis ?

— Les voici, seigneur, dit Holse en les sortant de son ample tunique.

Ferbin se laissa retomber sur son lit, complètement épuisé.

— Il y a de l'eau, ici ? Je meurs de soif.

— Je crois que ce tuyau, là, devrait vous fournir le nécessaire, seigneur.

Ferbin saisit un tuyau transparent qui pendait au-dessus de sa tête et se mit à aspirer une eau au goût agréablement sucré, puis il s'allongea de nouveau en regardant son domestique.

— Alors, comme ça, Choubris Holse, tu es encore avec moi.

— Manifestement, seigneur.

— Tu n'as pas rebroussé chemin, alors que nous avons pourtant très certainement quitté le royaume de mon père.

— Je me suis ravisé, seigneur. Ces gentilshommes sur leurs lyges qui ont tenté de nous retenir sur la Tour ne m'ont pas paru vraiment désireux d'établir l'innocence d'un fidèle serviteur qui n'a fait que son devoir. Il m'est venu à l'esprit que le régime actuel pourrait vous trouver d'une plus grande utilité si vous étiez mort – vous comprenez ce que je veux dire, seigneur –, dans la mesure où l'on a déjà annoncé que vous l'étiez, et qu'il suffirait d'un petit effort pour que cette fausse déclaration devienne vraie, ne serait-ce qu'à titre rétroactif, si vous voyez où je veux en venir. Que vous soyez vivant vient contredire la version officielle des événements, et il m'a semblé que le fait de le savoir était comme une maladie extrêmement contagieuse, et mortelle de surcroît. (Tandis que Ferbin en était encore à essayer de comprendre, Holse fronça les sourcils, s'éclaircit la gorge et ramena les plis de sa tunique autour de lui.) Et j'ai également pensé, seigneur, que vous m'aviez en quelque sorte sauvé la vie sur cette espèce de tour, quand le petit pilote de lyge a eu l'air décidé à me trouer la peau.

— Ah, j'ai fait ça, moi ? demanda Ferbin.

Oui, sans doute… Il n'avait encore jamais sauvé la vie de quelqu'un jusqu'ici. C'était assez agréable de savoir qu'il l'avait fait.

— Cela étant dit, c'est quand même parce que j'étais resté avec vous que je me suis retrouvé dans cette situation, poursuivit Holse en voyant apparaître une expression de satisfaction béate sur le visage pâle et légèrement barbu de Ferbin.

— Certes, certes, fit Ferbin. (Il s'était remis à réfléchir.) Je crains que tu ne restes quelque temps éloigné de ceux que tu aimes, mon cher Holse.

— Cela fait à peine trois semaines, seigneur. Il est fort possible que je ne leur manque pas encore. De toute façon, il vaut mieux que je n'y retourne pas avant que la situation soit clarifiée. De plus, si les administrateurs du palais travaillent à leur rythme habituel dans ce genre d'affaires, mon salaire continuera d'être versé pendant encore une année-longue, voire plus.

— Ta femme pourra le toucher ?

— C'est ce qu'elle a toujours fait, seigneur. Tant pour le préserver que pour me préserver, moi, de la tentation de financer certains de ces plaisirs qu'un homme peut éprouver dans les débits de boisson, fumoirs, établissements de jeux et autres lieux du même acabit.

Ferbin sourit.

— Et pourtant, elle doit te manquer, et tes enfants aussi. Trois, c'est ça ?

— Quatre, la dernière fois que j'ai compté, seigneur.

— Tu les reverras, mon bon Holse, dit Ferbin qui se sentait étrangement ému. (Il sourit encore en tendant la main à son domestique, qui se contenta de la regarder d'un air interloqué.) Tiens, excellent serviteur, prends ma main. Nous sommes désormais amis autant que maître et valet, et quand je reviendrai dans mon royaume légitime, tu seras richement récompensé.

Holse prit gauchement la main de Ferbin.

— Ma foi, seigneur, c'est fort aimable à vous. Pour le moment, franchement, je me contenterais d'un verre de quelque

chose qui ne soit pas de l'eau, et d'une bonne pipe d'herbe, mais c'est bien agréable de pouvoir imaginer ce qui m'attend plus tard.

Ferbin sentit ses yeux se fermer tout seuls.

— Je crois que j'ai besoin de dormir encore un peu, dit-il en perdant conscience à peine le dernier mot prononcé.

*

* *

Le Cumuloforme qui s'appelait Version Cinq Étendue ; Zourd s'approcha sous le vent de la Tour Vaw-yei, un cylindre de deux kilomètres de diamètre, et commença à s'allonger pour former une seule extension nuageuse jusqu'à la terrasse d'une tour beaucoup plus petite – quoique encore imposante – émergeant à quelque cinquante mètres au-dessus de la surface de l'océan. Une houle immense, qui faisait pratiquement le tour du monde, s'élevait et s'abaissait autour d'elle comme le battement d'un cœur géant. Une Fixétoile brillait juste au-dessus de l'horizon, tachant les nuages et les vagues d'un mélange de rouge et d'or dans un lever/coucher de soleil éternel.

L'air avait une odeur âcre. La terrasse circulaire de la tour était jonchée d'algues et d'arêtes de poisson blanchies au soleil.

Ferbin et Holse sortirent en passant par un trou qui s'était formé dans la paroi de la plus basse des chambres-bulles qu'ils avaient occupées ces derniers jours. Au centre de la terrasse se dressait le même genre de cylindre qui leur avait servi de refuge dans le Huitième. Ferbin se retourna et lança au nuage :

— Adieu, et merci !

Le même étrange chœur de murmures lui répondit :

— Au revoir.

Le nuage sembla alors se regrouper, puis il redéploya de grandes nuées floconneuses pour prendre le vent derrière la Tour, et l'immense créature s'éleva dans le ciel. Fascinés, ils la regardèrent partir jusqu'à ce qu'un carillon résonne à l'intérieur du cylindre érigé.

— Nous ferions mieux de ne pas rater le coche, dit Holse.

Ils pénétrèrent dans la cabine, qui redescendit pour les emmener à la base de la Tour voisine. Un élévaisseau les attendait à l'autre bout d'une grande salle aux nombreux portails étincelants. Ils ne pouvaient distinguer qu'une simple sphère d'une vingtaine de mètres de diamètre, avec un toit transparent. Les portes se refermèrent. Sur un écran, l'image d'un Octe les informa que leurs documents étaient en règle, sans que Ferbin ait eu à les sortir de sa poche pour les présenter.

Les deux hommes regardèrent à travers le toit et virent d'immenses ténèbres ponctuées de petites lumières et striées de poutres et de tubes décrivant une série complexe de spirales remontant dans cet espace qui semblait infini.

Holse siffla entre ses dents.

— Je n'avais pas remarqué ça, la dernière fois.

L'élévaisseau s'éleva doucement et se mit à accélérer vers les ténèbres. Les lumières flottaient en silence autour d'eux, jusqu'à ce qu'ils en aient le vertige et soient obligés de détourner les yeux. Le plancher était encore humide, mais ils trouvèrent une partie relativement sèche pour s'asseoir. Ils passèrent ainsi près d'une heure à échanger quelques mots et à regarder fréquemment par le toit transparent, jusqu'à ce que la cabine ralentisse et s'arrête enfin. Elle s'engagea alors à travers d'autres portes immenses – qui coulissaient ou roulaient à leur approche, certaines semblant s'écarter du centre dans toutes les directions à la fois – pour rejoindre un autre niveau du cylindre colossal. L'élévaisseau reprit de la vitesse, traversant en silence le tube de ténèbres parsemées de lumières et de tuyaux scintillants.

Les deux passagers allongèrent les jambes. Ferbin fit travailler son épaule blessée, qui n'était plus qu'un peu raide à présent. Holse demanda à un écran fixé au mur si on pouvait l'entendre, et obtint pour sa peine un discours instructif dans une variante excentrique du langage sarle. Il ne comprit qu'il s'agissait d'un enregistrement que lorsqu'il essaya de poser des questions. Ils franchissaient à présent le Troisième Niveau, un niveau plongé dans l'obscurité. Il ne comportait pas de terrain, uniquement du Nu, rien que le Primaire, sans eau ni

atmosphère ni même d'étoiles intérieures. Le niveau suivant n'avait pas non plus d'atmosphère, mais il contenait des étoiles et quelque chose qu'on appelait des Prélasseurs, qui se contentaient apparemment de rester allongés pour absorber la lumière, un peu comme des arbres. Le dernier niveau avant la Surface était de nouveau entièrement vide, et servait de pépinière à des Voilegraines – une utilisation mystérieuse pour une espèce qui ne l'était pas moins.

L'élévaisseau ralentit encore. Ferbin et Holse regardèrent disparaître les dernières lumières sur le côté de l'appareil. Des bruits sourds, des gargouillis et quelques chuintements signalèrent la Fin du voyage, et la porte coulissa sur le côté. Ils descendirent par un large couloir entièrement nu, puis ils empruntèrent un petit ascenseur qui s'éleva avec de nombreux à-coups. Ils traversèrent ensuite un autre grand couloir taillé dans une sorte de grès très fin éclairé de l'intérieur. Une succession de portes massives s'ouvraient devant eux et se refermaient après leur passage.

— Ils ont vraiment l'air d'aimer les portes, hein, seigneur ? fit remarquer Holse.

Un Octe revêtu d'une membrane luisante les attendait entre deux portes.

— Salutations, dit-il en tendant un petit appareil qui émit un léger *bip*. (L'Octe tendit un autre membre.) Documents, s'il vous plaît. Autorité de Tagratark, Maître de Tour de Vaw-yei.

Ferbin se redressa de toute sa taille.

— Nous désirons voir le Grand Zamerin des Nariscenes.

— Documents octes restent octes. À restituer en arrivant Surface.

— Nous sommes ici à la Surface ? demanda Ferbin en regardant autour de lui. Ça n'y ressemble pas vraiment.

— C'est Surface ! s'écria l'Octe.

— Conduisez-nous auprès du Grand Zamerin, dit Ferbin en tapotant la poche où il avait rangé les enveloppes. Ensuite, vous aurez vos documents.

L'Octe sembla réfléchir un instant.

— Suivre, finit-il par dire en faisant brusquement demi-tour pour se diriger vers le portail suivant qui commençait à s'ouvrir.

Cette porte donnait sur une vaste salle comportant à l'autre extrémité de grandes fenêtres elliptiques d'où l'on apercevait des jardins, de grands lacs et, dans le lointain, des montagnes fabuleusement escarpées. Cette immense étendue était parcourue par des créatures et des machines, et d'autres choses encore qui pouvaient être l'un ou l'autre, dans un mélange étourdissant de couleurs et de sons.

— Voyez ? C'est Surface, dit l'Octe en se tournant vers eux. Documents. S'il plaît.

— Le Grand Zamerin, s'il vous plaît.

— D'autres attendent. Ils causent confluence de vous/Grand Zamerin, possibilité. Ou autorisé en place de. Additionnel, explicatoire. Grand Zamerin non présent. Parti. Lointainement. Documents.

— Que voulez-vous dire, parti ? demanda Ferbin.

— Que voulez-vous dire, d'autres attendent ? dit Holse en regardant fébrilement autour de lui, la main sur le manche de son coutelas.

13

N’Essayez Pas De Faire Ça Chez Vous

Djan Seriy Anaplian s’était consciencieusement documentée pour se familiariser de nouveau avec Sursamen et les Mondes Gigognes, et pour étudier les différentes espèces qui y étaient impliquées. Elle avait trouvé une analogie morthanvelde qui lui avait plu : « Quand, dans les eaux peu profondes, nous levons les yeux vers le soleil, on dirait qu’il se concentre sur nous, et ses doux rayons nous enveloppent et semblent nous enlacer comme des bras » – tentacules, indiquait la traduction – « avec une force céleste, et tout bouge et palpite au mouvement de chaque vague, faisant de l’observateur un point focal indiscutable, et les plus influençables d’entre nous sont persuadés d’être seuls à mériter d’être l’objet d’une telle attention solitaire. Et pourtant, tous les autres individus, proches ou lointains, du moment qu’ils peuvent eux aussi voir le soleil, vivent précisément la même expérience, et peuvent donc être tout aussi légitimement convaincus que le soleil brille ainsi tout particulièrement pour eux seuls. »

Anaplian était à bord du Véhicule Système Médium *N’Essayez Pas De Faire Ça Chez Vous,* et jouait au bataös avec l’un des officiers du vaisseau. La Sentinelle Rapide de classe Délinquant – autrefois une Unité Offensive Générale – *Huit Balles Coup Sur Coup* avait rejoint la veille le VSM de classe Steppe où elle avait laissé Anaplian avant de reprendre son mystérieux périple. Pour l’instant, personne n’avait mentionné le missile-couteau clandestin au cerveau de niveau drone qui s’était invité dans ses bagages. Elle pouvait imaginer plusieurs explications à cela, mais elle avait décidé de retenir la plus simple et la moins inquiétante, à savoir que personne ne l’avait repéré.

Mais il était bien possible que cette partie de bataös soit un prétexte pour en parler. Humli Ghasartravhara, l'un des membres du comité de direction du vaisseau et officier de liaison avec les passagers, avait fait sa connaissance au petit déjeuner et lui avait proposé de faire une partie. Ils étaient tombés d'accord pour jouer sans aide, chacun faisant confiance à l'autre pour ne pas chercher conseil ailleurs par le biais d'implants ou d'autres augmentations, et de ne pas endocriner non plus de drogue qui pourrait l'aider.

Ils étaient assis sur des souches au milieu d'une clairière entourée de tropelliers, au bord d'un petit ruisseau traversant le parc supérieur du vaisseau. Un borme à dos noir était étendu de l'autre côté de la clairière, comme une sorte de manteau muni de pattes que quelqu'un aurait abandonné là, cherchant patiemment à capter chaque rayon de soleil tandis que la ligne solaire du vaisseau décrivait lentement sa courbe. Le borme ronflait doucement. Au-dessus d'eux, des enfants dans des harnais flottants ou suspendus à des ballons jouaient en piaillant et en criant. Anaplian sentit quelque chose sur sa tête. Elle se tâta les cheveux, puis elle tendit la main, paume tournée vers le haut, en essayant de distinguer les enfants à travers l'épais feuillage.

— Ils ne sont quand même pas en train de nous faire pipi dessus ? demanda-t-elle.

Humli Ghasartravhara leva brièvement les yeux.

— Ce sont des pistolets à eau, dit-il en reportant aussitôt son attention sur la partie, qu'il était en train de perdre.

Il avait l'air assez âgé, avec un aspect basique tout à fait humain. Ses longs cheveux blancs étaient soigneusement noués en queue-de-cheval. Son visage et le haut de son torse – qu'on distinguait au-dessus d'un pantalon à taille très haute, d'une teinte de vert qui avait de quoi vous faire larmoyer – étaient couverts de tatouages en arabesques merveilleusement détaillées. Les traits jaune pâle brillaient sur sa peau marron foncé comme des veines de lumière reflétées à la surface de l'eau.

— Une analogie intéressante, dit Ghasartravhara. (Anaplian lui avait parlé de cette idée morthanvelde du soleil vu sous

l'eau.) L'environnement aquatique, ajouta-t-il en hochant la tête. Très différent, mais les mêmes préoccupations. Faire surface. (Il sourit.) Que nous sommes et ne sommes pas le centre de la réalité. Tous des solipsistes.

— C'est bien possible, acquiesça Anaplian.

— Vous vous intéressez aux Morthanveldes ?

Ghasartravhara fit un petit claquement de langue en voyant le plateau de bataös lui signaler qu'il jouerait une pièce à sa place s'il ne se dépêchait pas de le faire lui-même. Il replia un pion, le déplaça et le reposa. La pièce se déplia aussitôt et se mit à grignoter quelques feuilles des pièces voisines, modifiant de façon subtile l'équilibre de la partie. Mais bien sûr, se dit Anaplian, c'était le cas pour chaque coup.

— Je vais me retrouver parmi eux quelque temps, dit Djan Seriy en examinant le plateau de jeu. J'ai pensé que quelques recherches ne feraient pas de mal.

— Ouh là. Quel privilège. Les Morthanveldes ne reçoivent pas n'importe qui.

— J'ai des relations.

— Vous allez chez les Morthanveldes eux-mêmes ?

— Non, simplement dans un Monde Gigogne qui se trouve sous leur influence. Sursamen. Ma planète natale.

— Sursamen ? Un Monde Gigogne ? Vraiment ?

— Vraiment.

Anaplian avança une pièce qui se mit à cliqueter, provoquant à son tour de petites chutes de feuilles en cascade.

— Hmm, fit son adversaire qui examina le jeu en soupirant. Des endroits fascinants, les Mondes Gigognes.

— Oui, n'est-ce pas ?

— Puis-je vous poser une question ? Qu'est-ce qui vous amène à retourner là-bas ?

— Un décès dans la famille.

— Désolé de l'apprendre.

Anaplian eut un léger sourire.

*

* *

L'un des plus anciens souvenirs de Djan Seriy, du temps où elle était une toute petite fille, était un enterrement. Elle était tout juste âgée de deux années-longues, peut-être moins, quand on avait enterré le frère de son père, le duc Wudyen. Elle était restée au palais avec les autres enfants de la Cour, sous la surveillance des gouvernantes, tandis que les adultes s'occupaient des funérailles et du deuil et tout ça. Elle jouait avec Renneque Silbe, sa meilleure amie, à construire des maisons à l'aide de paravents et de coussins, installées sur le tapis devant une flambée qui rugissait et crépitait derrière des chaînes suspendues. Elles étaient en train de chercher parmi les coussins celui qui conviendrait le mieux pour la porte de leur maison. C'était la troisième qu'elles construisaient : certains des garçons qui jouaient près des fenêtres venaient de temps en temps démolir à coups de pied ce qu'elles avaient fait. Les gouvernantes étaient censées veiller sur les enfants, mais elles s'étaient toutes installées dans la pièce à côté pour y boire des jus de fruit.

— Tu as tué ta mère, lui dit tout à coup Renneque.

— Quoi ? fit Djan Seriy.

— On m'a dit que tu l'as fait. Je parie que tu l'as fait. Maman me l'a dit. Tu l'as tuée. Pourquoi t'as fait ça ? Tu l'as vraiment fait ? Ça a fait mal ?

— J'ai rien fait.

— Si, elle dit que tu l'as fait.

— Non, c'est pas vrai.

— Si, c'est vrai, c'est ma maman qui l'a dit.

— Non, c'est pas vrai. Je l'ai pas tuée.

— Ma maman dit que tu l'as fait.

— Arrête. Je l'ai pas fait.

— Ma maman ne ment pas.

— Je l'ai pas tuée. Elle est morte, c'est tout.

— Les gens meurent pas simplement comme ça. Il faut que quelqu'un les tue.

— C'était pas moi. Elle est morte, c'est tout.

— C'est comme le duc Wudyen, il a été tué par celui qui lui a donné la toux noire. C'est une raison.

— Elle est morte, c'est tout.

— Non, tu l'as tuée.

— Même pas vrai.

— Si, c'est vrai ! Allez, Djan, dis-moi ! Tu l'as tuée ? Tu l'as vraiment tuée ?

— Laisse-moi tranquille. Elle est morte, c'est tout.

— Tu pleures ?

— Non.

— C'est ça que tu fais, tu pleures ?

— Non, je pleure pas.

— Si, tu pleures ! Tu pleures !

— Non.

— Hé, Toho ! Kebli ! Venez voir ! Y a Djan qui pleure !

*

* *

Humli Ghasartravhara s'éclaircit la gorge en déplaçant son pion. En fait, il ne jouait plus vraiment, il se contentait de bouger des pièces ici et là. *Ils auraient pu m'envoyer quelqu'un d'un peu plus fort,* songea Anaplian, puis elle s'en voulut de faire de telles suppositions.

— Vous comptez rester longtemps ? demanda l'homme. Sur Sursamen ? Ou chez les Morthanveldes ?

— Je ne sais pas.

Elle joua son coup, simple, rapide, sachant qu'elle avait gagné.

— Ce vaisseau sur lequel vous êtes arrivée, dit Humli. (Il laissa s'instaurer un petit silence qu'elle était censée remplir, mais Anaplian se contenta de hausser un sourcil.) Il n'était pas très bavard, c'est tout, reprit-il en voyant qu'elle refusait de parler. Il vous a simplement larguée, pour ainsi dire. Pas de manifeste de passagers ou je ne sais comment ils appellent ça.

Anaplian hocha la tête.

— Ils appellent ça un manifeste des passagers, confirma-t-elle.

— Le vaisseau s'inquiète un peu, voilà tout, dit Ghasartravhara avec un petit sourire gêné.

Il voulait parler de son vaisseau, le *N'Essayez Pas De Faire Ça Chez Vous*.

— Ah, vraiment ? Le pauvre petit.

— Manifestement, nous… heu, d'habitude, il n'est pas aussi, heu, comment dirais-je…

— Intrusif ? Parano ?

— Disons… préoccupé.

— Oui, disons-le comme ça.

— Toujours est-il qu'avec cette situation concernant les Morthanveldes, vous savez…

— Ah, je sais quelque chose ?

Il rit nerveusement.

— C'est comme d'attendre une naissance, ou presque, n'est-ce pas ?

— Ah bon ?

Humli sembla s'affaisser sur son siège et s'éclaircit de nouveau la gorge.

— Vous ne cherchez pas vraiment à me faciliter les choses, mademoiselle Anaplian.

— Parce que je devrais ? Pourquoi ?

Il la dévisagea un instant, puis il secoua la tête.

— Il y a autre chose, dit-il dans un soupir. J'ai, heu… le Mental du vaisseau m'a prié de vous poser une question concernant un objet trouvé dans vos bagages.

— Tiens donc.

— Très inhabituel. Une sorte de missile-couteau.

— Je vois.

— Vous savez que cet objet est là.

— Je sais qu'il y a quelque chose.

Ghasartravhara lui sourit.

— Personne ne vous espionne ou quoi que ce soit. C'est juste que ce genre d'objet apparaît sur les scans que les vaisseaux effectuent sur tout ce qui monte à bord.

— Les VSM s'intéressent-ils toujours autant aux articles intimes contenus dans les bagages des voyageurs ?

— En temps normal, non. Comme je le disais…

— La situation morthanvelde.

— Eh bien, oui.

— Monsieur Ghasartravhara, je vais vous dire la vérité.

Son compagnon se redressa sur sa souche.

— Très bien, dit-il comme s'il se préparait à quelque chose de désagréable.

— Je travaille pour Circonstances Spéciales. (Elle le vit écarquiller les yeux.) Mais je ne suis pas actuellement en service actif. Peut-être même pas en contact, et il est possible que ce soit définitif. Ils m'ont retiré mes griffes, Humli, lui dit-elle en haussant un sourcil. (Elle leva la main pour lui montrer ses ongles.) Vous voyez ça ? (Humli hocha la tête.) Il y a dix jours, mes ongles étaient incrustés de SOERCs capables de vous creuser dans le front un trou gros comme le poing. (M. Ghasartravhara eut l'air dûment impressionné. Un peu nerveux, même. Elle examina ses ongles.) Bon, maintenant… ce ne sont plus que de simples ongles, dit-elle en haussant les épaules. Il me manque encore plein d'autres trucs, tout ce qui était vraiment utile et dangereux. On m'a tout retiré. Enfin, j'ai tout rendu. Tout ça à cause de ce qu'on appelle la situation morthanvelde. Et maintenant, je rentre chez moi pour une visite à titre privé, après la mort récente de mon père et de mon frère.

Humli sembla à la fois soulagé et embarrassé. Il hocha lentement la tête.

— Je suis vraiment désolé de l'apprendre.

— Merci.

Il s'éclaircit la gorge et demanda avec l'air de s'excuser :

— Et le missile-couteau ?

— Il s'est introduit à bord clandestinement. Il était censé rester derrière, mais le drone qui le contrôle s'est mis dans la tête de me protéger.

Elle choisissait très soigneusement ses mots.

— Allons donc, fit Ghasartravhara avec une petite grimace.

— Il est vieux, et il devient sentimental, lui dit-elle d'un air sévère.

— Oui, mais quand même…

— Il n'y a pas de mais. Il va nous attirer des ennuis à tous les deux s'il ne fait pas attention. Bon, je vous serais reconnaissante si la présence de cet appareil ne remontait pas jusqu'à CS.

— Je ne pense pas que cela pose problème, dit Humli en souriant.

Oui, pensa-t-elle avec un sourire complice, *tout le monde aime bien avoir quelque chose à cacher à CS, hein ?* Elle désigna le plateau de jeu.

— C'est à vous.

— Je crois que j'ai perdu, reconnut-il en prenant un petit air triste. (Il la regarda d'un air dubitatif.) Je ne savais pas que vous faisiez partie de CS quand j'ai accepté de jouer contre vous.

Elle soutint son regard.

— Il n'empêche, j'ai suivi les mêmes règles que vous d'un bout à l'autre. Sans me faire aider.

Humli sourit d'un air encore un peu hésitant, puis il lui tendit la main.

— Bon, très bien, dit-il. Je pense que vous avez gagné.

Ils se touchèrent les paumes.

— Merci.

Il s'étira, jeta un coup d'œil autour de lui.

— Ça doit être l'heure de déjeuner. Vous voulez vous joindre à moi ?

— Avec plaisir.

Ils entreprirent de ranger le jeu de bataös, pièce par pièce. Bon, elle avait fait tout ce qu'elle avait pu pour son imbécile de drone, se dit-elle.

Si jamais CS avait vent de ce qu'il avait fait, ça ne serait pas sa faute à elle. Et puis, ils arriveraient peut-être à garder secret le fait qu'il y avait l'intelligence d'un drone CS expérimenté à l'intérieur du missile-couteau, et pas simplement le cerveau normal – et donc relativement peu futé – de ce genre d'engin.

Ça n'était pas impossible. Mais on ne pouvait jamais savoir.

*

* *

Le VSM *N'Essayez Pas De Faire Ça Chez Vous* était relativement petit, et rempli à ras bords de gens et de vaisseaux accumulés au hasard d'itinéraires convergents, de plannings de construction et d'organisations de voyages. Anaplian s'était vu

attribuer une cabine non pas dans le vaisseau lui-même, mais dans un appareil plus petit qu'il contenait et qui était encore en cours de construction, le *Glissement Subtil d'Intonation,* un Véhicule de Contact Général de classe Plaines. Il appartenait à une catégorie relativement récente dans le catalogue des vaisseaux de la Culture, et semblait avoir du mal à décider s'il était une grosse Unité de Contact ou un petit Véhicule Système. De toute façon, il n'était pas terminé, et il arrivait qu'Anaplian doive attendre qu'on déplace des morceaux de la structure dans la seule baie Intermédiaire du *N'Essayez Pas De Faire Ça Chez Vous,* là où on construisait le petit vaisseau, avant de pouvoir entrer dans sa cabine ou en sortir.

D'ailleurs, ce n'était même pas une cabine, et elle ne faisait pas vraiment partie du vaisseau non plus. On lui avait alloué tout un module du VCG, un petit appareil de transit à courte portée niché dans la soute inférieure du vaisseau avec une demi-douzaine d'autres. Le module avait morphé ses sièges en une série de meubles et de murs plus variés, et Anaplian était contente d'avoir autant d'espace à sa disposition – le module était conçu pour transporter plus d'une centaine de passagers –, mais personne d'autre n'était logé dans le reste du VCG ni dans l'un des autres modules, et cela lui faisait un drôle d'effet d'être aussi isolée, tellement à l'écart des autres gens dans un vaisseau aussi manifestement bondé.

Elle se doutait bien qu'on l'avait mise en quarantaine pour marquer le coup, mais peu lui importait. Avoir autant d'espace dans un petit vaisseau où il y en avait si peu, c'était presque un luxe. D'autres auraient pu considérer qu'on les traitait comme des parias ou des pestiférés, mais elle se sentait plutôt privilégiée. Finalement, se dit-elle, il y avait des fois où c'était bien commode d'avoir été élevée comme une princesse.

*

* *

Pendant sa troisième nuit à bord du *N'Essayez Pas De Faire Ça Chez Vous,* elle rêva de la fois où on l'avait emmenée voir la

grande cataracte du Hyeng-zhar au niveau inférieur, le Neuvième, quand elle était encore petite.

La maîtrise semi-consciente de ses rêves n'était même pas un amendement, mais plutôt un talent, une technique qu'on apprenait – dans l'enfance pour ceux qui naissaient dans la Culture, et au début de l'âge adulte dans le cas d'Anaplian –, et dans tous ses rêves, à part les plus banals qui ne servaient qu'à déblayer la mémoire de ses détritus, Djan Seriy avait l'habitude d'observer ce qui se passait avec un œil analytique vaguement intéressé, tout en intervenant parfois pour en modifier le déroulement, surtout quand le rêve commençait à prendre des allures de cauchemar.

Il y avait longtemps qu'elle n'était plus étonnée qu'on puisse éprouver de la surprise dans son sommeil devant quelque chose qu'on se regardait rêver soi-même. Ce n'était pas grand-chose en comparaison de ce qui pouvait se passer quand CS vous donnait la maîtrise totale d'un corps et d'un système nerveux modifiés et incroyablement améliorés.

Leur groupe était en train de débarquer du petit train. Elle tenait la main de sa gouvernante et préceptrice, Mme Machasa. Le train était une nouveauté en soi : un long objet articulé fait d'un assemblage d'un grand nombre de vapeurs terrestres tiré par une seule énorme machine, et qui ne roulait pas sur la route mais sur des barres de fer ! Elle n'avait jamais entendu parler d'une chose pareille. Elle trouvait ces trains, ces voies ferrées et ces gares absolument merveilleux, très modernes. Quand ils seraient tous rentrés à Pourl, et que son père serait rentré lui aussi après avoir empêché les gens méchants d'être méchants, elle lui dirait qu'il devrait se faire construire des trains lui aussi.

Il y avait énormément de monde dans la gare. Mme Machasa lui tenait la main bien serrée.

Ils formaient un groupe assez nombreux, et ils avaient leur escorte personnelle de gardes royaux – son frère Elime, qui était très important parce qu'il deviendrait roi un jour, était avec eux, ce qui les rendait tous très spéciaux –, mais n'empêche, comme le lui avait dit Mme M. ce matin pendant qu'on l'habillait, ils étaient loin de chez eux, sur un autre Niveau, au milieu d'étrangers, et tout le monde savait bien que le mot « étranger »

voulait dire la même chose que « barbare ». Il fallait faire très attention, et cela voulait dire bien tenir la main, faire ce que qu'on vous disait et ne pas s'éloigner. Ils allaient voir la plus gigantesque cataracte du monde, et Anaplian ne voulait pas être emportée par toute cette eau horrible, n'est-ce pas ?

Elle avait reconnu qu'elle ne tenait effectivement pas à être emportée par toute cette eau horrible. Il faisait froid ; le Hyeng-zhar se trouvait dans une région où le temps variait énormément, et il était arrivé que le fleuve et la grande cataracte soient pris par les glaces. Mme M. l'enveloppa dans son manteau, ses pantalons et son bonnet, en la tirant dans tous les sens pour attacher ceci et boutonner cela. Mme M. était grande et forte, avec des sourcils gris qui se rejoignaient. Il y avait toujours quelque chose qu'elle n'approuvait pas, parfois concernant Djan Seriy, mais elle ne la frappait jamais. Il lui arrivait de la prendre dans ses bras en pleurant, ce qui était ce qu'il y avait de mieux. Djan Seriy avait essayé de prendre son père dans ses bras un jour qu'il était tout bien habillé pour ses affaires, et des hommes de la Cour s'étaient moqués d'elle. Son père l'avait repoussée.

Anaplian avait l'impression de flotter entre sa conscience de petite fille et son point de vue actuel d'observateur. Elle pouvait distinguer clairement une grande partie de la scène, sauf que, comme toujours lorsqu'elle flottait ainsi de façon détachée, elle ne pouvait se voir que très vaguement et sans aucun détail. C'était comme si, même dans les rêves, on ne pouvait être en deux endroits différents à la fois. Lorsqu'elle était suspendue à côté d'elle-même en rêve, elle ne se voyait pas comme une enfant, mais simplement une image brouillée qui avait à peu près la taille et la forme correctes.

Elle était déjà en train de critiquer son propre rêve. Mme M. était-elle vraiment aussi grande que ça ? Leur groupe avait-il été aussi nombreux ?

Dans son esprit, elle regardait la locomotive haleter et crachoter au milieu de grands nuages de vapeur blanche et dans une odeur d'humidité. Puis ils se retrouvèrent dans les voitures à vapeur qui les emmenaient le long d'une route traversant une large plaine. Il y avait des nuages dans un ciel bleu. Quelques

arbres. Des touffes d'une herbe rachitique que Zeel, son mersicore, aurait superbement ignorées. Tout cela était très plat et très ennuyeux.

Dans son souvenir, il n'y avait aucun signe précurseur : les Chutes étaient là, tout simplement. Un instantané sur le voyage en chemin de fer interminable pour un enfant (il avait dû durer dix minutes), et *bang* ! Les Chutes du Hyeng-zhar dans toute leur splendeur colossale.

Ils avaient dû apercevoir le fleuve immense, dont la rive lointaine était perdue dans les brumes qu'il créait, de sorte qu'on eût dit qu'un océan entier se déversait pour se perdre à jamais ; des nuages s'élevaient en tourbillonnant et s'accumulaient au-dessus de la courbe de la cataracte colossale, envahissant le ciel ; les nappes de brume formaient des continents qui s'étendaient jusqu'à l'horizon ; des murailles, des falaises entières d'écume, et tout cela dans le tonnerre permanent de cet océan qui basculait au-dessus de la roche et qui se déversait avec fracas dans un dédale vertigineux de bassins reliés par des canaux, d'où émergeaient de titanesques blocs de pierre inclinés, des courbes monstrueuses, d'immenses carcasses évidées et des pans déchiquetés de débris accumulés.

Elle avait dû apercevoir quelques-uns des moines de la Mission du Hyeng-zhar, l'ordre religieux qui surveillait les opérations d'excavation dans les Chutes. En tout cas, il avait dû y avoir au moins la misère du bidonville sordide de bâtiments qu'on déplaçait sans cesse, cette agglomération en mouvement qu'on appelait le Campement du Hyeng-zhar avec tout l'équipement, le matériel et les déchets associés aux fouilles conduites dans une course désespérée contre la montre… mais elle ne se souvenait de rien de tout cela, rien avant le choc des Chutes elles-mêmes, apparues soudain devant elle, comme si le monde se tordait et basculait, comme si le ciel se renversait, comme si tout l'univers se mettait à tomber sur lui-même, sans fin, écrasant et pulvérisant tout sur son passage dans un chaos de folie. Ici, l'air tremblait, la terre tremblait, le corps tremblait, le cerveau tremblait à l'intérieur du crâne, assailli, ballotté comme une bille dans un bocal.

Elle s'était agrippée très fort à la main de Mme M.

Elle avait voulu crier de toutes ses forces. Elle avait senti ses yeux sortir de leurs orbites, elle avait senti qu'elle allait faire pipi – la force brutale de l'air qui tremblait autour d'elle l'enveloppait et extrayait toute l'eau de son corps –, mais surtout, elle avait eu envie de crier. Elle ne l'avait pas fait, parce qu'elle savait bien que Mme M. l'emmènerait alors loin d'ici, en hochant la tête d'un air réprobateur et en déclarant qu'elle l'avait bien dit que c'était une très mauvaise idée… mais elle avait voulu le faire. Pas parce qu'elle avait peur – même si, en fait, elle était terrorisée –, mais parce qu'elle voulait se joindre aux Chutes, elle voulait contribuer elle-même à ce moment.

L'important n'était pas que ces Chutes soient le spectacle le plus stupéfiant qu'elle ait jamais vu de sa vie (et malgré toutes les merveilles qu'elle avait pu voir plus tard, même celles que la Culture lui avait montrées, c'était resté vrai sous tous les aspects importants), ni que rien ne puisse les égaler, qu'on ne puisse pas les mesurer, qu'il ne serve à rien d'essayer de s'en faire remarquer… Non, ce qui comptait vraiment, c'était qu'elle soit là et qu'elles soient là, et qu'elles fassent le bruit le plus énorme de toute l'histoire de tout, et qu'elle ait besoin d'ajouter sa propre contribution à cette voix qui surpassait tout. Peu importait qu'elle fût minuscule : l'immensité indifférente des Chutes extrayait le souffle de ses petits poumons et suçait son cri à travers sa gorge délicate.

Elle gonfla la poitrine au point qu'elle sentit ses os et sa peau repousser son manteau étroitement boutonné, elle ouvrit la bouche aussi grande qu'il était possible, puis elle se mit à trembler comme si elle hurlait à pleins poumons, mais sans faire de bruit, en tout cas rien qui puisse dominer cette clameur assourdissante qui emplissait l'air, si bien que son cri resta coincé en elle, imprégnant tout son être, à jamais enfoui sous les couches de souvenirs et de connaissances.

Ils restèrent là un certain temps. Il devait y avoir des rambardes au travers desquelles elle avait pu regarder, ou peut-être était-elle grimpée dessus. Peut-être que Mme M. l'avait soulevée dans ses bras. Elle se souvenait que tout le monde avait été mouillé ; les brumes formaient des volutes au-dessus d'eux

que la brise rafraîchissante emportait çà et là, et qui retombaient sur eux en les trempant jusqu'aux os.

Il lui avait fallu un moment avant de se rendre compte que les grands blocs de pierre qui dominaient le paysage aquatique au pied des Chutes étaient en fait des bâtiments gigantesques. Une fois qu'elle sut ce qu'il fallait regarder, elle commença à en voir partout : inclinés et brisés autour des bassins grands comme des lacs, empilés parmi les brumes en aval, pointant comme des os brisés à travers les noires murailles d'eau avant qu'ils ne se remplissent et n'explosent en une écume grise qui devenait blanche en s'élevant et en montant, et en montant toujours jusqu'à devenir des nuages, jusqu'à devenir le ciel.

Sur le moment, elle avait eu peur que les habitants de la ville ne se soient noyés. Un peu plus tard, lorsqu'on lui avait dit qu'il était grand temps de partir et qu'on avait essayé de desserrer ses doigts crispés sur la balustrade, elle avait vu les gens. Ils étaient presque invisibles, la plupart du temps cachés au milieu des brumes, mais un mur d'eau s'écartait parfois un instant et on pouvait alors les apercevoir. Ils étaient à la limite absolue de ce que l'œil humain peut voir : des nains, des insectes par rapport à l'échelle inhumaine imposée par l'arc gigantesque des Chutes, tellement réduits et infimes qu'ils n'étaient que de simples points, sans aucun membre. On se disait que c'étaient des gens parce qu'il ne pouvait s'agir de rien d'autre, parce qu'ils se déplaçaient d'une certaine façon, parce qu'ils traversaient de frêles passerelles microscopiques et rampaient le long de fils qui devaient être des chemins, et qu'ils se rassemblaient dans des ports miniatures où des bateaux et des navires minuscules se balançaient sur les vagues agitées.

Et bien sûr, ces gens n'étaient pas ceux qui avaient construit et habité au départ les bâtiments de cette ville immense qu'on découvrait à mesure que les Chutes reculaient en creusant la roche. Ce n'étaient que quelques-uns des dizaines, peut-être des centaines de milliers de ramasseurs, terrassiers, fouisseurs, grimpeurs, artificiers, creuseurs de tunnels, constructeurs de ponts, poseurs de rails, guides, cartographes, explorateurs, historiens, archéologues, ingénieurs et savants qui habitaient à

leur tour cette ruine de sédiments arrachés, de roches écroulées, d'eau déferlante et de monstruosité érodée.

On avait fini par lui faire lâcher prise, un doigt après l'autre, et Mme M. l'avait grondée. Elle n'entendait rien, elle s'en fichait. Les yeux écarquillés, elle continuait de contempler cette immense arène d'eau, de roche, de bâtiments et d'écume, son regard restait fixé sur les petits points qui étaient des gens, toute son attention et son être étaient tournés vers ça – elle ne gaspillait même pas son énergie à protester ou à se débattre –, jusqu'à ce qu'un garde exaspéré finisse par la tirer pour la prendre sur son épaule, et s'éloigner à grands pas, suivi de Mme M. qui agitait son doigt vers elle en signe de reproche. Elle s'en fichait toujours et n'entendait toujours rien. Elle continuait de regarder les Chutes derrière Mme Machasa, simplement reconnaissante que le garde ait choisi de la placer ainsi sur son épaule, tournée vers l'arrière, de sorte qu'elle put regarder l'immense cataracte du Hyeng-zhar aussi longtemps que possible, jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière le promontoire, et qu'il ne reste plus que les tours, les flèches et les murs de brume et d'écume, et les nuages emplissant la moitié du ciel lumineux.

*

* *

La cataracte du Hyeng-zhar vidait le contenu d'un océan dans un autre par un fleuve long de deux mille kilomètres, et si large par endroits qu'on ne pouvait distinguer l'autre rive. Ce fleuve, la Sulpitine, s'écoulait paisiblement à travers une vaste plaine en décrivant une série de méandres jusqu'à la gorge qu'il avait créée : là, il plongeait de deux cents mètres dans l'immense gouffre creusé dans la roche. En fait, c'était une série fractale de cataractes qui se déversaient dans de multiples morsures, des centaines de chutes creusant des trous immenses en forme de vasques brisées, contribuant ainsi à la complexité infiniment plus grande de la gorge qui s'agrandissait sans cesse.

La cataracte avait autrefois fait partie de la rive de l'Océan Sulpin Inférieur – les falaises encore en place formaient à peu

près un quart de la rive opposée –, mais elle avait rapidement reculé à mesure que sa puissance titanesque érodait ses propres fondations, laissant derrière elle une gorge de deux cents mètres de profondeur et – à l'époque où Djan Seriy l'avait vue pour la première fois – quatre cents kilomètres de long.

La gorge s'érodait rapidement du fait de la stratification particulière du terrain environnant. Au bord même des Chutes, le lit rocheux de la rivière était en grès, et s'usait très facilement. La couche inférieure n'était pas vraiment constituée de roche, mais plutôt de bouc compressée accumulée lors d'inondations gigantesques quelques centaines de millions d'années plus tôt. Sous une pesanteur plus forte, ces boucs se seraient transformées en roche, mais sur Sursamen, certaines étaient restées si tendres qu'on pouvait les effriter avec les doigts.

L'ensemble de la cataracte constituait le Hyeng-zhar. On l'avait ainsi baptisé lorsque le fleuve avait commencé à plonger directement dans l'Océan Sulpin Inférieur, six mille ans plus tôt, et le nom était resté, même si, à présent, le système de chutes avait reculé de quatre cents kilomètres par rapport à sa position d'origine. Quant à la ville, personne ne savait comment elle s'était appelée. Ses habitants avaient disparu dans un cataclysme remontant à des centaines de millions d'années, et le niveau était resté vide pendant encore quelques dizaines de millions d'années avant d'être recolonisé – dans des circonstances assez troubles – par ses occupants actuels.

Ceux-ci n'avaient même pas su que la ville était là, et n'avaient évidemment aucune idée de son nom. Les Octes, les Nariscenes, les Morthanveldes, et même les cultures Aînées, qui étaient censées être pratiquement omniscientes, ne semblaient pas en savoir plus. Tout cela remontait à trop loin, c'était la responsabilité des propriétaires précédents, un malheureux et regrettable problème lié aux malheureux et regrettés derniers occupants. La seule chose dont tout le monde était sûr, c'était que le nom de la ville n'était pas Hyeng-zhar.

Finalement, on avait appelé la ville la Cité Sans Nom, ce qui, bien sûr, était une contradiction en soi.

Cela faisait des millénaires que les Chutes constituaient une Merveille de Sursamen du simple fait de leur dimension

colossale. Elles étaient célèbres sur des niveaux de ce grand monde dont la vaste majorité des habitants n'auraient jamais l'occasion de les voir directement. Mais les citoyens les plus importants, ou simplement les plus riches, parmi les Planeurs du Cinquième, les Vrilles Naïantes du Sixième, les Vésiculaires du Onzième, les Tubaires et les Hydrales du Treizième, faisaient parfois l'effort de venir voir le Hyeng-zhar, et se faisaient donc transporter par les Octes ou les Aultridias à travers une ou plusieurs Tours, puis jusqu'au site – ceux qui venaient d'environnements profondément différents étaient enchâssés dans les scaphandres ou les caissons nécessaires à leur survie –, pour contempler, généralement à travers une paroi de verre ou un matériau de protection quelconque, le tonnerre majestueux de la célèbre cataracte.

Lorsque les Chutes avaient commencé à révéler les premiers bâtiments à la périphérie de la ville enfouie – presque un siècle avant que Djan Seriy ne les voie –, leur renommée avait grandi et s'était étendue encore plus loin, en prenant même un air de mystère. La métropole qu'on découvrait progressivement n'était pas une simple bourgade de primitifs, et à mesure que les Chutes creusaient davantage, on avait pris conscience de ses dimensions extraordinaires. Elle était sans nul doute très ancienne, mais sa technologie avait été incroyablement avancée. Même en ruine, elle contenait des trésors. La plus grande partie du butin qu'on y récoltait était d'un genre conventionnel : des pierres et des métaux précieux qui auraient eu du mal à se former naturellement sur un Monde Gigogne dépourvu de tectonique des plaques et de régénération de la croûte. Mais on y trouvait parfois des matériaux étranges – dont on se servait, par exemple, pour forger des lames incroyablement affûtées ou des pièces mécaniques d'une dureté incomparable – ou encore des objets fabuleux, quoique incompréhensibles, qui étaient peut-être des œuvres d'art.

Les matériaux de construction des bâtiments eux-mêmes possédaient des propriétés presque inimaginables pour les populations qui avaient fait cette découverte sur le Neuvième. Les poutres, les entretoises et les minces revêtements pouvaient être utilisés dans la construction de ponts d'une résistance et

d'une légèreté inouïes. Le problème principal, pour ceux qui voulaient tirer profit de cette manne extravagante, était que les matériaux bruts étaient rarement disponibles dans une taille ou une forme commodes, et qu'il était généralement impossible de les découper aux dimensions souhaitées.

Intacts ou en ruine, les bâtiments recelaient souvent d'étranges artefacts, et parfois des fournitures utiles, mais jamais de corps ou de fossiles ni de tombes.

La ville grandissait à mesure que la roche était érodée, et ses ruines s'étendaient à présent largement de part et d'autre des Chutes – la cataracte mesurait maintenant plus de sept kilomètres de large, et la ville devait être encore plus large que cela.

Les bâtiments étaient d'une centaine de types et de styles différents, à tel point qu'on avait émis l'hypothèse que la ville avait abrité plusieurs – peut-être même de nombreuses – espèces distinctes : les portes et les espaces intérieurs avaient différentes formes, des complexes entiers étaient bâtis à des échelles disproportionnées, et les sous-sols ou les fondations de certains bâtiments, au dessin étrange, s'enfonçaient profondément sous la gorge jusqu'au Primaire du Monde Gigogne, quatre-vingts mètres plus bas, de sorte que ces quelques constructions se dressaient encore même après avoir été mises au jour par les Chutes qui s'étaient retirées bien plus loin, laissant derrière elles ces énormes îlots dominant la myriade de cours d'eau qui reconstituaient le fleuve s'écoulant jusqu'à l'Océan Inférieur dans la gorge immense.

Une série de conflits avaient éclaté entre les humains qui habitaient le Neuvième, chaque groupe cherchant à s'assurer le contrôle des Chutes et l'accès à leurs trésors. Les Octes avaient fini par instaurer une paix qui durait depuis plusieurs décennies. Les Sarles, ainsi que quelques autres peuples du Huitième – que les Octes autorisaient à voyager dans cette région du Neuvième –, avaient pris une petite part dans ces conflits, et une part beaucoup plus grande dans la paix, jouant généralement le rôle d'intermédiaires et fournissant des contingents relativement neutres pour assurer l'administration et le maintien de l'ordre.

À ce stade, la renommée des Chutes avait suffisamment grandi pour que même les Nariscenes s'y intéressent et classent la zone entière comme Site de Curiosité Extraordinaire, imposant de fait leur autorité sur le traité de paix et poussant les Octes à y apporter leur garantie, du moins dans les limites du mandat général des Mondes Gigognes par lequel les habitants de chaque Niveau avaient fondamentalement le droit de mener comme bon leur semblait leurs drôles de petites existences, souvent violentes.

Les Deldeynes avaient d'autres projets en tête. Ils avaient eu la chance, ou l'habileté, de mener des guerres lointaines sans rapport direct avec la question du Hyeng-zhar, et voyant une occasion à ne pas manquer – sans compter qu'à l'époque, ils n'avaient plus grand-chose à faire des puissantes armées constituées au cours de leurs campagnes victorieuses –, ils avaient annexé la zone neutre autour des Chutes, renvoyé les administrateurs et policiers fournis par les autres peuples, et, juste pour faire bonne mesure, avaient attaqué tous ceux qui protestaient un peu trop fort. Ce dernier groupe comprenait les Sarles. C'était au cours de ce que les Deldeynes avaient considéré comme une simple expédition punitive, destinée à faire comprendre clairement à leurs inférieurs qu'ils étaient désormais les maîtres et qu'il ne fallait pas les prendre à la légère, que le fils aîné du roi Hausk, Elime, avait été tué, dans le dernier avant-poste des Sarles sur le Neuvième, au pied de la Tour Péréméthine. C'est ce qui avait déclenché la guerre entre les Deldeynes et les Sarles, la guerre entre les Niveaux.

*

* *

Anaplian s'éveilla doucement de son rêve des Chutes, en remontant à la surface de la conscience totale avec une lenteur inhabituelle. Comme il était étrange de rêver de nouveau du Hyeng-zhar après tout ce temps… Elle n'arrivait pas à se souvenir de la dernière fois qu'elle en avait rêvé, mais elle préféra ne pas utiliser son lacis neural pour lui indiquer la date précise (ni, d'ailleurs, ce qu'elle avait mangé la veille, la

disposition du mobilier dans la pièce où elle avait fait le rêve, et les éventuels compagnons présents).

Elle jeta un coup d'œil de l'autre côté du lit-tourbillon. Un jeune homme nommé Geltry Skiltz dormait paisiblement, adorablement pelotonné et nu au milieu des douces volutes de tissu et de ce qui ressemblait à de grands flocons de neige sèche. Elle en regarda quelques-uns flotter près de son visage – encore beau malgré un certain relâchement de la mâchoire – chacun évitant soigneusement son nez et sa bouche, et elle repensa à son rêve, et à la réalité de cette première visite de la cataracte.

Elle n'y était retournée qu'une fois, après avoir supplié pendant des années qu'on l'y autorise, moins d'un an avant la mort d'Elime et le début de cette guerre qui touchait maintenant à sa fin. Elle n'était encore qu'une très jeune fille, en fait, même si à l'époque elle se considérait comme une jeune adulte pleine de sagesse, convaincue que sa vie était pratiquement derrière elle. Le Hyeng-zhar n'avait pas été moins impressionnant ; il n'avait pas changé, tout en étant complètement différent. Entre ses deux visites – ce qui correspondait maintenant pour elle à dix années Standard –, la cataracte avait reculé de près de sept cents mètres en amont, révélant de nouveaux groupes de bâtiments et de structures fascinants, aux formes incroyablement différentes, ce qui modifiait considérablement son aspect.

Vu depuis le plafond du Neuvième, nul doute que le site n'aurait guère paru changé – cette même impression caractéristique d'une vasque brisée, cette immense échancrure dans le paysage –, mais vu de près, il ne restait plus rien de reconnaissable : tout avait été emporté sous forme d'alluvions, de boue, de sable et de rochers jusqu'à l'océan lointain, ou abandonné au milieu des flots puissants, tristement cerné de bancs de sable et de débris.

En y repensant, il y avait déjà à l'époque des indices permettant de deviner les intentions des Deldeynes. Tant d'hommes en uniforme, et une sorte d'attitude générale consistant à déplorer que d'autres peuples se permettent de leur dicter ce qu'ils avaient le droit de faire ou non, sur un Niveau qui était désormais, semblaient-ils croire, leur propriété

exclusive. Et tout cela à cause d'un traité stupide signé dans un moment de faiblesse.

Elle avait juste eu la maturité suffisante pour remarquer une partie de cette situation, mais malheureusement pas assez pour pouvoir l'analyser, la contextualiser, et agir. Cela aurait-il changé quelque chose si elle avait été capable de comprendre les dangers ? Aurait-elle pu prévenir son père, le sensibiliser à cette menace ?

Il y avait eu des signes avant-coureurs, bien sûr. Des espions et des diplomates sarles en poste aux Chutes, dans la capitale régionale de Sullir et même à la Cour des Deldeynes et au-delà, avaient transmis des informations sur l'état d'esprit ambiant et détaillé certains des préparatifs de guerre, mais l'on n'avait pas tenu compte de leurs renseignements. Il arrivait toujours un grand nombre de rapports de ce genre, et certains se contredisaient forcément, tandis que d'autres étaient simplement erronés ; une partie provenait d'agents ou de fonctionnaires cherchant à gonfler leur propre importance ou à justifier une augmentation de leurs émoluments, et d'autres contenaient des informations fausses implantées par l'autre camp. Il fallait faire un choix, et c'est là que le risque d'erreur était grand.

Même son père, qui était devenu un grand guerrier plein de sagesse, succombait parfois à la tentation de n'écouter que ce qu'il voulait entendre plutôt que ce qui était clairement dit, et à l'époque, une guerre potentielle avec les Deldeynes était la dernière chose dont il voulait entendre parler. Il était déjà bien assez occupé avec ses campagnes sur le Huitième, et les armées sarles n'étaient en aucune façon prêtes à affronter ce qui était, à ce moment-là, les forces supérieures du Neuvième.

Il n'était pas question qu'elle se fasse des illusions ni des reproches. Même si elle avait eu assez d'esprit pour le mettre en garde, cela n'aurait rien changé. Le simple fait qu'elle soit une fille aurait suffi pour que son père n'en tienne aucun compte.

*

* *

Elle resta allongée dans son lit, le jeune M. Skiltz dormant profondément à côté d'elle, tandis que le missile-couteau déguisé était endormi lui aussi, son esprit drone en sommeil, rangé en sécurité dans son sac au fond d'un placard. Elle pouvait encore utiliser son lacis neural à portée de l'infocosme de la Culture, et donc dans ce vaisseau, et elle lui demanda de projeter sur le mur de sa cabine une vue de l'espace stellaire réel devant le *N'Essayez Pas De Faire Ça Chez Vous*.

Le vaisseau avançait à une vitesse relativement modeste. Toutes les étoiles paraissaient immobiles. Elle scruta cet amas de minuscules points lumineux tout en sachant que Mésériphine, l'étoile autour de laquelle tournait Sursamen, était sans doute encore trop lointaine pour être visible. Elle ne demanda pas qu'on la lui affiche, ni même dans quelle direction elle se trouvait. Elle se contenta de regarder un moment la lente, très lente progression des étoiles filantes, en pensant à sa planète natale, et elle finit par plonger doucement dans un sommeil sans rêves.

14

Jeu

— Toho ! Une couronne contre ta plus petite pièce que tu la fais tomber !

— Pari tenu, Honge, espèce de sale bâtard que tu es, répondit le jeune gentilhomme en question entre ses mâchoires crispées.

Calant le bâton et la chope sur son menton, il se tint parfaitement immobile tandis qu'une des serveuses la remplissait de bière presque à ras bords en s'esclaffant. Ses amis riaient, criaient et lui lançaient des quolibets. Les rayons du premier passage de Pentrl depuis la mort du roi se déversaient à travers les hautes fenêtres dans la salle enfumée de la Complainte du Doreur.

Oramen observait la scène en souriant. Ils avaient passé presque toute la journée ici. Ce jeu utilisait des bâtons, de la bière, les deux balcons de part et d'autre de la salle, et deux des serveuses. Celui dont c'était le tour se tenait sous l'un des balcons tandis qu'une fille lui remplissait sa chope de bière, puis il devait traverser la salle, la chope posée en équilibre sur le bâton calé sur son menton, jusqu'au balcon opposé où l'autre serveuse pouvait reprendre la chope et la rapporter dans la salle pour qu'il la boive.

C'était aussi difficile que ça en avait l'air, et la plupart des garçons avaient déjà renversé leur chope sur leurs vêtements, et certains étaient tellement trempés qu'ils s'étaient mis torse nu. Ils utilisaient des chopes en vieux cuir plutôt que des récipients en verre ou en céramique, pour que ça fasse moins mal quand on en recevait une sur la tête. Le jeu devenait de plus en plus difficile à mesure que la bière renversée rendait le plancher et les joueurs plus glissants. Il y avait là une bonne vingtaine de bravards, dont Oramen et Tove Lomma. L'air était empli de

fumée et de rires, de plaisanteries grivoises et de l'odeur de la bière répandue.

Tohonlo, le plus âgé de la bande et celui qui avait le rang le plus élevé après Oramen, s'écarta lentement et commença à glisser doucement à travers la salle, sa chope se balançant et décrivant un petit cercle au bout du bâton. Quelques gouttes de bière vinrent éclabousser son front. Les autres hurlèrent de rire en tapant des pieds, mais Tohonlo se contenta de cligner des yeux et de se les essuyer, puis il stabilisa sa chope et continua d'avancer. Les tapements de pieds se firent plus forts, presque en cadence pendant un court instant.

Tohonlo était maintenant tout proche de l'autre balcon où une serveuse aux formes généreuses et au décolleté profond se penchait par-dessus la balustrade, la main tendue pour saisir l'anse de la chope qui se balançait. Dans la salle, les hommes étaient heureux de lui faire savoir à quel point ils l'admiraient.

— Vas-y, Toho, vide-la sur ses nichons !

La chope oscilla vers les doigts tendus de la fille, qui l'attrapa et la souleva en poussant un petit cri lorsque le poids faillit la faire basculer par-dessus la balustrade, mais elle réussit à se retenir. Une clameur d'enthousiasme s'éleva du groupe. Tohonlo rentra le menton et laissa tomber le bâton. Il en saisit aussitôt un bout pour s'en faire une épée qu'il brandit vers ceux qui avaient fait le plus de bruit pour le gêner. Ses compagnons firent mine de reculer de terreur.

— Oramen ! dit Tove en lui donnant une grande tape sur l'épaule et en s'affalant sur le banc à côté de lui. (Il déposa devant eux deux chopes de bière dont une partie du contenu se répandit sur la table.) Tu devrais essayer, toi aussi ! ajouta-t-il en lui donnant un coup de coude.

— Je t'ai dit que je ne voulais pas d'une autre bière, dit Oramen en levant sa chope et en l'agitant devant le visage luisant de sueur de Tove.

Celui-ci se pencha plus près.

— Quoi ?

Il était difficile de s'entendre dans ce vacarme.

— Bon, ça ne fait rien, dit Oramen en haussant les épaules.

Il reposa sa chope sur le côté et commença à siroter la nouvelle.

— Non, vraiment, tu devrais ! insista Tove tandis qu'un autre de leurs camarades posait le bâton sur son menton et attendait que la serveuse lui remplisse sa chope.

Pendant ce temps, la chope de bière que Tohonlo avait transportée d'un balcon à l'autre lui était dûment apportée par la deuxième serveuse, qui s'empressa aussitôt de remonter sur le balcon en trottinant et en évitant adroitement la plupart des tapes amicales destinées à son postérieur.

— Tu devrais essayer un coup, toi aussi ! reprit Tove. Allez, vas-y ! Vas-y !

— Je risquerais de me mouiller.

— Quoi ?

— Me *mouiller* ! cria Oramen par-dessus le vacarme.

Les joyeux drilles tapaient des mains en cadence.

— Bien sûr qu'on se mouille ! C'est fait pour ça !

— J'aurais dû mettre une vieille tunique.

— Tu ne prends pas assez le temps de t'amuser ! dit Tove en se penchant vers Oramen pour sentir son haleine.

— Ah bon ?

— Tu ne sors pas aussi souvent que tu devrais, prince !

— Vraiment ?

— Je ne te vois pratiquement jamais ! C'est quand, la dernière fois qu'on est allés aux putes ensemble, hein ?

— Un certain temps, je dois le reconnaître.

— Ça ne serait pas des fois que tu en as marre, hein, dis-moi ?

— Marre de quoi ?

— Des filles !

— Allons, ne dis pas de bêtises.

— Tu serais pas devenu un baiseur de mecs, par hasard ?

— Assurément non.

— Tu cherches pas à baiser des hommes, hein ?

— Le Ciel m'en préserve.

— Alors, où est le problème ?

— J'ai d'autres choses à faire, Tove. J'aimerais bien passer plus de temps avec toi, mais…

— T'es pas en train de devenir un putain de baiseur de mecs, hein ? Ils sont pires que ces putains de républicains.

— Écoute, je t'ai dit que non.

— Parce que je t'aime, moi, mon prince, sérieusement, mais je peux pas saquer ces putains de baiseurs de mecs, non, putain, je peux vraiment pas.

— Tove, je te crois. Le contraire serait difficile. Je ne veux pas baiser des mecs. S'il te plaît, crois-moi. Essaie au moins de t'en souvenir.

— Bon, alors, viens avec nous. Viens t'amuser un peu !

— C'est ce que je ferai, je te le promets.

— Mais tu le promets ?

— Tu m'écoutes, un peu ? Je te le promets. Maintenant, arrête de…

Ils n'avaient même pas vu la bagarre démarrer. L'instant d'après, les chopes et les verres volaient à travers la salle, et des hommes tombaient les uns sur les autres, et parfois tout seuls. On était censé laisser épées et couteaux à la porte, mais dans la mêlée qui venait soudain de se former, Oramen crut voir de l'acier briller. Tove et lui s'adossèrent instinctivement au mur en saisissant leur chope au moment où un homme – particulièrement bien bâti – reculait vers eux en titubant.

Leur banc était fixé à la table par deux solides barres de bois, et tout l'ensemble bascula avec eux. Mais Oramen s'était souvenu que le banc et la table ne formaient qu'un bloc, et pressentant la suite, il avait aussitôt relevé les jambes et commencé à pivoter sur les fesses lorsque le dos et la tête de l'homme entrèrent en collision avec le banc vide et la table devant eux. Oramen réussit à se dégager en roulant de côté tandis que tout l'assemblage partait en arrière, emportant Tove avec lui, pour aller percuter une autre table, déclenchant une bordée de jurons. Oramen avait même réussi à conserver une partie de sa bière, ce qui était un exploit : toutes les autres chopes encore sur la table, ainsi que celle que Tove tenait à la main, répandirent leur contenu sur la plupart des gens assis derrière eux, à leur profond mécontentement qu'ils s'empressèrent de manifester en vociférant. Tove et eux commencèrent à échanger quelques propos :

— Espèce de connard !

— Hé, connard toi-même !

Oramen se releva, mais dut aussitôt se baisser pour éviter un verre qui passa juste au-dessus de sa tête.

Tandis que Tove et les occupants du banc derrière eux poursuivaient leur conversation, Oramen but une gorgée de bière, s'assura qu'il n'y avait pas d'objet volant à proximité, et recula d'un pas pour observer la scène. C'était une bagarre particulièrement spectaculaire. Il aimait la façon dont on voyait la fumée rouler et s'écarter au passage des corps projetés. Deux robustes chevaliers déboulèrent entre Tove et ses discutailleurs de voisins, et en vinrent brièvement aux mains avec lui.

Tove réussit à s'extraire de la mêlée et s'approcha d'Oramen en titubant, la tunique trempée de bière.

— On ferait mieux de s'en aller, dit-il. Suis-moi.

— Quoi ? protesta Oramen tandis que Tove le saisissait par le bras. Je commençais tout juste à m'amuser.

— Il sera toujours temps pour ça plus tard. Mais là, c'est le moment de partir.

Tove le tira par la manche pour l'entraîner à l'écart de la bagarre principale et se diriger à travers la salle – chacune à son balcon, les deux serveuses criaient des encouragements ou des insultes et lançaient des chopes vides ou pleines au milieu de la mêlée indescriptible – vers la porte de derrière menant à la cour et aux toilettes.

— Mais c'est drôlement amusant ! cria Oramen qui cherchait toujours à se dégager.

— Quelques-uns de ces salopards pourraient être des anarchistes. Allons-nous-en.

Un verre se brisa contre le mur près de la tête d'Oramen.

— Bon, dit-il en soupirant, d'accord.

— Tu deviens raisonnable. Mieux vaut tard, etc.

Ils descendirent précipitamment quelques marches et atteignirent la porte. Tove s'arrêta dans l'étroit couloir et dit :

— Après toi, pr…

— Allez, pas de façons entre nous, vas-y, lui dit Oramen en le poussant d'une main dans le dos.

Ils franchirent la porte et se retrouvèrent dans la cour de la taverne sous un soleil aveuglant. Oramen sentit la puanteur d'une tannerie voisine.

Un homme apparut de l'autre côté de la porte et enfonça une longue dague dans le ventre de Tove, en terminant par un coup sec vers le haut.

— Non, pas moi ! eut juste le temps de balbutier Tove avant de s'écrouler à terre.

L'homme qui l'avait frappé fit un pas de côté et pointa sa lame vers Oramen, tandis qu'un autre homme armé apparaissait à son tour.

Pendant tout ce temps, Oramen avait gardé une main derrière son dos, sa tunique relevée et sa chemise sortie, tâtonnant jusqu'à ce qu'il sente la chaleur de la crosse de son pistolet dans son poing. Il le sortit, se servit de sa main libre pour dégager le cran de sûreté comme il l'avait fait une centaine de fois dans sa chambre pour s'entraîner, et pointant le canon sur le visage de l'homme qui avait poignardé Tove, il appuya sur la détente.

Sur le front de l'homme apparut une petite bouche ronde qui cracha un peu de rouge. Ses cheveux se redressèrent sur sa nuque et il s'en dégagea une écume rose, comme la toux d'un tuberculeux. L'assassin recula brusquement comme un animal qui charge et qui est arrêté au bout de sa laisse, un brusque saut en arrière pour retomber sur la tête et les omoplates, les yeux fixés sur le ciel lumineux. L'autre homme sursauta en entendant la détonation incroyable et hésita dans son élan, et fit peut-être même un léger pas en arrière. C'était suffisant. Oramen pivota et lui tira dans la poitrine – il était un peu plus loin. L'homme tomba lui aussi en arrière, mais resta assis sur les pavés irréguliers couverts de paille et de crottin, dans la cour de la Complainte du Doreur.

Les oreilles d'Oramen tintaient sous l'effet des détonations.

Allongé sur le sol, Tove bougeait faiblement au milieu d'une immense flaque de sang rouge foncé qui formait comme une sorte de quadrillage dans les interstices des pavés. Le premier assassin était étendu sur le dos, parfaitement immobile, ses yeux aveugles contemplant le ciel. L'homme sur lequel Oramen

venait de tirer était toujours assis les jambes écartées devant lui, sa dague abandonnée sur le côté, les deux mains pressées contre la petite blessure de sa poitrine, le regard fixé sur les pavés entre Oramen et lui. Il semblait avoir le hoquet. Ne sachant trop quoi faire, et l'esprit un peu embrouillé, Oramen s'approcha de lui et lui tira une balle dans la tête. L'homme tomba à la renverse comme s'il s'était lui-même projeté en arrière, comme si la pesanteur n'était pas suffisante. C'est à peine si Oramen entendit ce coup de feu tant ses oreilles carillonnaient.

Il n'y avait personne d'autre aux alentours. Il s'assit à son tour, de peur de tomber. La cour semblait très calme après tout ce vacarme.

— Tove ? dit-il.

Tove avait cessé de bouger. Le quadrillage de sang qui s'était formé entre les pavés s'approchait des pieds d'Oramen. En frissonnant, il les ramena vers lui pour ne pas être atteint. Il entendait une sorte de rugissement, et pensa que la bagarre devait se poursuivre à l'étage.

— Tove ? répéta-t-il.

C'était étonnant comme il faisait froid dans cette cour baignée de soleil.

Du monde finit par arriver.

*

* *

Les Deldeynes avaient creusé toute une série de canaux et de larges fossés remplis d'eau à travers leur territoire, dans l'espoir de gêner l'avance des forces terrestres sarles. Compte tenu de la direction de l'attaque des Sarles, déterminée par la Tour qu'ils avaient empruntée pour descendre à ce Niveau, un seul de ces obstacles se trouvait sur leur chemin. Peu de temps après avoir quitté la Nuit, alors qu'ils approchaient de l'Illsipine, ils avaient déjà repoussé une attaque massive de grenadiers et de fusiliers montés sur des caudes et des lyges. Les Deldeynes avaient attaqué en bon ordre, mais ils avaient fini par devoir fuir en débandade – du moins, ceux qui avaient pu. Ils s'étaient battus courageusement, et les grenadiers en particulier avaient fait

beaucoup de dégâts et de morts, surtout lorsqu'un réservoir de roasoaril avait explosé, mais ils restaient impuissants contre l'artillerie qui abattait les pilotes et leurs lentes montures tel un groupe de chasseurs tirant sur une nuée d'oiseaux.

Les forces aériennes des Sarles s'étaient tenues en réserve jusqu'à ce que les pilotes deldeynes battent en retraite. Elles s'étaient alors lancées à la poursuite de l'ennemi, le harcelant, lui tirant dessus et même se battant au corps à corps en plein vol lorsque les pilotes étaient suffisamment courageux ou téméraires. L'armée s'épousseta et reprit sa progression. La voie était toute tracée, car il suffisait de suivre les cadavres de pilotes deldeynes et de leurs montures. Tyl Loesp avait compté au moins douze ennemis morts pour chaque Sarle tué.

Ils passèrent à côté d'un tas d'os brisés, de cartilages sanglants et de bouts d'ailes membraneuses gisant sur le sol poussiéreux. Le pilote deldeyne vivait encore. C'est tyl Loesp lui-même qui avait remarqué du mouvement à leur passage et ordonné à son chauffeur de s'arrêter. On dégagea le pilote des restes de sa monture. Il était grièvement blessé, et bien que l'opération eût été accomplie sans brutalité délibérée, il poussa quand même des cris déchirants. On le hissa à bord du véhicule et on le déposa sur une litière aménagée à l'arrière, où un médecin s'efforça de lui prodiguer des soins tandis qu'un interprète essayait de l'interroger sur le moral des troupes deldeynes et sur le nombre d'hommes dont ils disposaient encore. L'homme n'en avait plus pour longtemps, mais il trouva encore la force de repousser le médecin et de cracher au visage de l'interprète avant de mourir. Tyl Loesp dit à ses hommes de jeter le corps sur la route sans plus de cérémonie.

*

* *

La plaine immense s'étendait de toutes parts jusqu'à l'horizon. La Sulpitine était à une vingtaine de kilomètres sur leur gauche. Quelques nuages rose pâle flottaient en altitude dans le ciel trop bleu lorsqu'ils arrivèrent devant le large canal formant la dernière barrière défensive avant la région où se

trouvait Rasselle, la capitale des Deldeynes. L'ennemi avait disposé ses forces terrestres sur la berge la plus proche, mais la plupart s'étaient enfuies pendant la nuit à bord de bateaux. Leurs tranchées, peu profondes, n'étaient même pas étayées, de même que les berges n'avaient pas été correctement remblayées et s'écroulaient par endroits, laissant des plages de sable sur toute leur longueur. De toute façon, le canal se tarissait progressivement : il n'avait été alimenté que par un petit canal de dérivation et une digue improvisée un peu plus en amont sur la Sulpitine, et tout cela avait été détruit par des hommes du génie sarle le matin même, laissant les eaux retourner lentement au fleuve principal ou se perdre simplement dans les sables.

Il y avait quelques tirs d'artillerie sporadiques provenant de l'autre côté du canal – à une bonne distance de là –, mais les obus tombaient court, et les artilleurs ne semblaient pas avoir d'informations précises sur la position des Sarles, qui avaient désormais la maîtrise des airs : aucun pilote deldeyne ne s'était porté à la rencontre de leurs éclaireurs, patrouilles et observateurs. L'artillerie sarle était en train de se mettre en place, et les premières batteries procédaient à des tirs d'essai pour ajuster leur portée. Tyl Loesp se tenait sur une petite butte de sable, les jumelles à la main, et écoutait les explosions. Les canons tiraient à bonne cadence, presque en rythme, comme une troupe de fusiliers bien entraînés, même si les détonations, bien sûr, étaient plus fortes. Une telle régularité en tir rapide était un bon signe. Tournant et virevoltant dans les airs, les observateurs parcouraient leurs grilles de tir et signalaient par héliographe les points de chute des obus correspondant aux batteries qu'on leur avait assignées. Au loin, de petits nuages de sable et des traînes de poussière permettaient de distinguer les points d'impact.

Werreber arriva dans son véhicule à vapeur, sauta à terre, salua quelques membres de la suite de tyl Loesp – qui se tenaient à distance respectueuse de leur chef –, et s'approcha du Régent.

— La question est de savoir, dit-il sans préambule, si nous attendons que le canal soit vidé entièrement, ou si nous risquons une attaque maintenant.

— Combien de temps avant qu'il soit suffisamment bas ? demanda tyl Loesp.

— Ce sera peut-être au début de la prochaine nuit-courte, quand Uzretean se couchera. C'est une nuit très brève, exactement trois heures, puis Tresker se lèvera. Les ingénieurs ont horreur de s'engager sur des délais précis. Des parties du canal seront sans doute encore boueuses, mais il est possible que d'autres puissent déjà être franchies à gué.

— Sommes-nous capables de les repérer ?

— C'est ce que nous essayons de faire. (D'un mouvement de tête, le maréchal indiqua un caude particulièrement grand qui volait juste au-dessus de la surface des eaux, chevauché par deux hommes.) Voilà un des ingénieurs qui examinent la situation. Ils sont plutôt d'avis d'attendre l'aube de Tresker. Ce serait prudent. Même si nous trouvions un peu plus tôt des parties relativement à sec, nous serions trop vulnérables en concentrant notre attaque sur ces quelques points de passage. Il vaut mieux déployer plus largement notre front.

— Mais ne serait-il pas préférable d'attaquer le plus tôt possible ? demanda tyl Loesp. Si toutes nos forces sont prêtes, je crois que c'est ce que nous devrions faire.

— Peut-être. Ils n'ont pas l'air d'avoir beaucoup de troupes de l'autre côté, même si les rapports font état d'un grand nombre de routes et de sentiers. Ils sont peut-être solidement retranchés.

— Les fortifications de ce côté-ci ne sont-elles pas rudimentaires et peu solides ?

— C'est un fait. Mais cela ne veut pas dire qu'il en est de même de l'autre côté. Ils peuvent même avoir laissé celles-ci dans ce piteux état rien que pour nous donner un faux sentiment de sécurité.

— Nous risquons de pécher par excès de prudence, dit tyl Loesp. Plus nous attendons, plus ils ont le temps de regrouper les forces qui leur restent.

— Nos propres renforts arriveront bientôt. Et nous pouvons repérer les leurs s'ils se présentent. Pour l'instant, nos éclaireurs n'en signalent aucun, mais il est vrai que les brouillards venant des grandes Chutes nous empêchent de voir à plus de trente kilomètres le long de la route. Les brumes du fleuve pourraient bien gêner la visibilité ici aussi, un peu plus tard, surtout au petit matin de Tresker, mais nous pourrions en tirer parti nous-mêmes.

— J'ai le sentiment que nous devons attaquer maintenant, dit tyl Loesp.

— Si l'ennemi est en nombre suffisant là-bas, dit Werreber en contemplant la berge lointaine, cette attaque pourrait nous faire perdre la guerre cet après-midi.

— Vous vous inquiétez trop, Werreber. Ils sont brisés. Nous avons l'initiative et l'élan. Et même s'ils sont là, même si nous sommes provisoirement repoussés, la guerre ne sera pas perdue pour autant. Nous en sommes arrivés au stade où, même sur leur propre territoire, nous pouvons supporter des pertes plus grandes que les leurs.

— Pourquoi se précipiter ? Pourquoi subir de telles pertes ? Quand arrivera le matin, nous les aurons pilonnés toute la nuit, et nous serons prêts à les attaquer sur un large front, en nombre irrésistible. Nous les écraserons sous nos pieds. De toute façon, tyl Loesp, les hommes et les véhicules ont besoin de repos. Nous ruer maintenant à l'attaque serait téméraire, et nous ferait courir le risque d'un sérieux affaiblissement. Nous pouvons repousser tout ce qu'ils peuvent nous opposer, mais seulement à condition que nos troupes restent groupées.

— Néanmoins, pour conserver cet élan, et même si nous devons ensuite nous arrêter un moment de l'autre côté pour reprendre notre souffle, nous attaquerons dès qu'on aura identifié des points de passage.

Werreber se redressa de toute sa taille, le dos raide, et regarda fixement son interlocuteur.

— Je ne vous comprends pas, tyl Loesp. Vous avez commencé par retarder l'opération en insistant pour que nous prenions ce chemin détourné, et voilà maintenant que vous voulez aller plus vite qu'un lyge en piqué.

— C'est ma façon de maintenir une forme d'équilibre, dit tyl Loesp.

Le visage du maréchal était glacial.

— Je déconseille fortement cette attaque, tyl Loesp.

— Et je l'ai dûment noté, répondit tyl Loesp avec un mince sourire. Mais il n'empêche.

Werreber reporta son regard sur l'autre berge, par-delà l'étendue de sable étincelant et les eaux ridées par la brise. Il poussa un soupir.

— Comme vous voudrez, seigneur, dit-il.

Il fit un petit salut de la tête, tourna les talons et commença à s'éloigner.

— Ah, encore une chose, maréchal !

Werreber se retourna en fronçant les sourcils.

— Pas de prisonniers. (Tyl Loesp haussa les épaules.) Enfin, juste quelques-uns, pour les interroger.

Werreber le regarda fixement un instant, puis il hocha imperceptiblement la tête et repartit.

*

* *

— Vous n'aviez jamais tué un homme ? demanda Fanthile.

— Bien sûr que non !

— Aviez-vous déjà versé le sang, ou participé à une bagarre ?

Oramen secoua la tête.

— Je n'ai pratiquement jamais touché une épée, et encore moins un fusil. Mon père n'a jamais souhaité que je sois un guerrier. C'était le rôle d'Elime. Ferbin était la réserve qu'il avait en tête, même s'il n'était absolument pas fait pour ça, peut-être parce que Elime accaparait trop son attention. Mon père trouvait que Ferbin avait mal tourné, trop mûr et déjà presque pourri avant même d'avoir atteint l'âge d'homme. J'étais trop jeune pour figurer comme combattant lorsque mon père nous a assigné nos rôles. J'ai toujours été destiné à être le fils studieux, le penseur, l'analyste, l'homme du futur.

Oramen conclut par un petit ricanement.

Fanthile versa encore un petit peu de vin doux glacé dans le verre de cristal du prince. Ils étaient assis dans les appartements privés du secrétaire du palais. Oramen n'avait pas su à qui parler après l'attaque. Ses pas l'avaient finalement conduit auprès de Fanthile.

— Eh bien, fit le secrétaire, vous vous êtes particulièrement bien comporté, non ? Plus d'un homme qui se croit courageux découvre qu'il ne l'est pas lorsqu'il se trouve confronté à une agression aussi rondement menée.

— Mais vous ne m'avez donc pas écouté ? J'ai failli m'évanouir. J'ai dû m'asseoir pour ne pas m'effondrer. Et j'avais un avantage : sans mon pistolet, je ne serais pas ici en train de vous parler. Je n'ai même pas su me défendre comme un gentilhomme.

— Oramen, lui dit Fanthile d'une voix douce, vous êtes encore un tout jeune homme. Et par ailleurs, vous avez eu l'idée de vous armer. Voilà qui était bien pensé, vous ne trouvez pas ?

— C'est ce que les faits ont démontré, dit Oramen en buvant une grande gorgée de vin.

— Et ceux qui vous ont attaqué ne se souciaient pas trop des bonnes manières.

— Certes non. J'imagine que s'ils avaient un couteau plutôt qu'un pistolet, c'est parce que l'un est silencieux alors que l'autre aurait alerté la moitié de la ville. À moins qu'ils ne se révèlent être de vrais gentilshommes, bien sûr, ajouta Oramen avec un rictus amusé. Ceux-là méprisent les armes à feu, considérant que seules les lames sont honorables, bien que j'entende dire qu'on commence à autoriser les fusils à la chasse, même dans les comtés les plus rétrogrades.

— Et ils ont tué votre meilleur ami.

— Ah, pour ça, ils ont proprement tué Tove. Ils l'ont embroché. Il a eu l'air particulièrement surpris, dit Oramen avec une certaine amertume. (Un pli lui barra le front un instant.) Particulièrement surpris… répéta-t-il d'un ton hésitant.

— Eh bien, alors, vous ne devez pas vous sentir coupable, dit Fanthile avant de froncer les sourcils à son tour. Heu, que dites-vous ?

Oramen secoua la tête.

— C'est juste la façon dont Tove a dit « Pas *moi* », quand… (Il se passa la main sur le visage pour s'essuyer.) Et avant, quand on était devant la porte… (Il contempla le plafond un instant avant de secouer de nouveau la tête d'un air décidé.) Non, qu'est-ce que je raconte ? C'était mon meilleur ami. Jamais il n'aurait fait ça. (Il frissonna.) Ah, bon sang, il est mort à ma place et voilà que je cherche à rejeter la faute sur lui.

Il but une autre gorgée de vin.

— Doucement avec ça, jeune homme, dit Fanthile en souriant.

Oramen regarda son verre et sembla sur le point de protester, mais il le reposa sur la table basse.

— En fait, c'est ma faute, Fanthile. J'ai fait passer Tove devant moi, et j'ai été assez bête pour achever celui que j'ai blessé à la poitrine. Il aurait pu nous permettre de découvrir qui les avait envoyés.

— Vous pensez que quelqu'un les a envoyés ?

— J'ai du mal à croire qu'ils attendaient simplement dans la cour pour détrousser la première personne qui franchirait la porte.

— Mais qui a pu les envoyer ?

— Je n'en sais rien. J'y ai réfléchi et, à force de réfléchir, je me suis rendu compte qu'il y avait un nombre effrayant de suspects.

— Qui peuvent-ils être ?

Oramen regarda un instant le secrétaire avant de répondre :

— Les mêmes que ceux auxquels vous pensez.

Fanthile soutint le regard du prince, et finit par hocher la tête.

— Sans doute. Mais qui ?

— Des espions deldeynes, des républicains, des parlementaires radicaux, une famille qui mène une vendetta contre la mienne, de cette génération ou d'une précédente, un bookmaker qui me confond avec Ferbin… Qui sait ? Peut-être même des anarchistes, bien qu'ils semblent exister plutôt dans l'esprit de leurs opposants les plus farouches que dans la réalité banale.

— Qui aurait le plus à gagner si vous veniez à disparaître ? demanda Fanthile.

Oramen haussa les épaules.

— Ma foi, si on veut pousser la logique du raisonnement jusqu'au bout, c'est sans doute tyl Loesp. (Il regarda le secrétaire du palais, qui lui rendit son regard avec une expression parfaitement neutre. Oramen secoua la tête.) Oh, j'ai bien pensé à lui aussi, mais si je dois me méfier de lui, je dois me méfier de tout le monde. De vous, de Harne, de Tove – que le DieuMonde lui fasse bon accueil –, en un mot, de tous. (Oramen donna un coup de poing rageur dans l'un des coussins.) Mais pourquoi ai-je donc achevé le blessé ? J'aurais dû le garder vivant ! (Il regarda fixement le secrétaire.) Je me serais servi moi-même des pinces et du tisonnier ardent sur ce chien.

Fanthile détourna un instant le regard.

— Votre père ne voyait pas ces techniques d'un très bon œil, prince. Il n'y avait recours que très rarement.

— Ma foi, fit Oramen d'un air déconfit, j'imagine qu'il est préférable d'éviter ces… exercices. Mieux vaut les déléguer.

— Non, rétorqua Fanthile. Votre père y assistait toujours, mais ce sont les seules occasions où je l'ai vu avoir la nausée.

— Oui, bon, dit Oramen qui se trouvait tout à coup embarrassé. De toute façon, je ne crois pas que j'en serais capable. Je m'évanouirais ou je m'enfuirais, sans aucun doute.

Il reprit son verre, mais le reposa aussitôt.

— Il va vous falloir un nouvel écuyer, prince, dit Fanthile qui semblait heureux de changer de sujet. Je suis sûr qu'on va vous en choisir un.

— L'Exaltine Chasque va très certainement s'en charger. Tyl Loesp m'a « confié » à lui pendant son absence, dit Oramen en secouant la tête.

— Certes, fit Fanthile. Mais cependant, puis-je vous suggérer de faire d'abord votre choix, et de le lui présenter ensuite ?

— Mais qui ? demanda Oramen en dévisageant le secrétaire. Vous avez un nom en tête ?

— Oui, seigneur. Le comte Droffo. Il est jeune, mais il est intelligent, sincère et de toute confiance, dévoué à votre regretté

père et à votre famille, et il vient tout récemment d'arriver à Pourl. Il n'est pas… comment dirais-je… pas trop contaminé par le cynisme de la Cour.

Oramen continua de regarder Fanthile dans les yeux.

— Droffo, oui… Je me souviens de lui, le jour de la mort de mon père.

— Il est également temps que vous ayez votre serviteur personnel.

— Très bien, occupez-vous de ça aussi, si vous le voulez bien. (Oramen haussa les épaules.) Il faut bien que je me fie à quelqu'un, monsieur le secrétaire. Et c'est vous que j'ai choisi. (Il vida son verre.) Et maintenant, c'est à vous que je me fie pour remplir mon verre, ajouta-t-il en pouffant.

Fanthile lui versa encore un peu de vin.

*

* *

La bataille de la traversée du canal ne fut ni le désastre qu'avait craint Werreber ni la promenade de santé que tyl Loesp avait escomptée. Ils perdirent plus d'hommes et de matériel que ce que le maréchal estimait nécessaire pour passer de l'autre côté, et ils durent quand même s'arrêter si longtemps ensuite pour se regrouper et se réapprovisionner qu'ils auraient aussi bien fait d'attendre l'aube pour lancer une attaque sur un front plus large, après avoir effectué un solide tir de barrage et en profitant de la couverture des brumes matinales. Mais là, ils s'étaient concentrés sur trois points de passage à gué, au milieu des sables boueux, ce qui leur avait valu l'attention des mitrailleuses lourdes et des mortiers deldeynes bien retranchés de l'autre côté du canal.

Ils avaient quand même remporté la bataille. Ils avaient économisé des obus d'artillerie en échange de la vie et des membres de simples soldats. Werreber trouvait ce marché ignoble et honteux alors qu'il n'y avait eu aucune raison de se presser. Tyl Loesp, quant à lui, l'estimait raisonnable.

Werreber trouvait une certaine consolation dans le fait que lorsqu'on décrétait quelque chose, ce n'était pas forcément

strictement respecté sur le terrain. Sachant que l'ordre avait été donné de ne pas faire de prisonniers, de nombreuses unités sarles avaient préféré désarmer les Deldeynes capturés pour les relâcher ensuite. Werreber avait choisi d'ignorer simplement ces actes d'insubordination.

Les deux hommes se querellèrent ensuite sur la question de diviser leurs forces : le régent voulait envoyer un nombre important de soldats pour s'emparer du Campement du Hyeng-zhar, tandis que le maréchal trouvait plus sage de conserver toutes leurs troupes pour attaquer la capitale, où les restes de l'armée deldeyne s'étaient regroupés. Là encore, c'est le régent qui l'emporta.

Réduite en nombre par le départ des forces chargées de s'emparer des Chutes, l'armée sarle se répartit en trois sections pour lancer l'assaut final contre la capitale des Deldeynes.

15

Le Centième Idiot

Dès que Ferbin vit les deux chevaliers, Vollird et Baerth, il sut qu'ils étaient venus pour le tuer. Il savait exactement qui ils étaient. Ils s'étaient tenus de part et d'autre de la porte, à l'intérieur de la fabrique abandonnée où son père était mort. Ils étaient restés là à regarder leur roi se faire brutalement assassiner par tyl Loesp. Le plus petit des deux, plus large de carrure et à l'air plus puissant, s'appelait Baerth – c'était celui que Ferbin avait reconnu à l'époque. L'autre, plus grand et plus maigre, était Vollird, bien connu pour être l'un des alliés les plus proches de tyl Loesp et c'était lui, Ferbin en était plus que certain, l'autre chevalier dont il n'avait pu voir le visage.

— Messires, dit Vollird en hochant à peine la tête avec un petit sourire.

Baerth – le plus petit, le plus costaud – ne dit rien.

Les deux hommes étaient apparus dans l'immense hall noir de monde où avaient été conduits Ferbin et Holse à la sortie de la Tour, tandis que l'Octe – qui exigeait toujours leurs documents – tentait d'expliquer pourquoi il était impossible de rencontrer le Grand Zamerin. Les deux chevaliers étaient escortés par un Nariscene enchâssé dans un exosquelette en or incrusté de pierres précieuses. Ils portaient des cuissardes et une longue tunique recouverte d'un tabard, et une large ceinture d'où pendaient une épée dans son fourreau et un étui à pistolet.

Ferbin ne répondit pas. Il se contenta de les dévisager pour graver à jamais leurs traits dans sa mémoire. Il sentit qu'il commençait à trembler tandis que son pouls s'accélérait, et une sensation glacée lui agrippa le ventre. Il en voulait à son corps de le trahir ainsi, et il fit tous ses efforts pour se détendre,

respirer lentement et donner toutes les apparences d'un calme imperturbable.

— Et vous, messires, dit Holse en gardant la main posée sur le manche de son coutelas, qui êtes-vous donc ?

— Documents, s'il plaît, dit l'Octe qui se tenait toujours à leurs côtés.

Le plus grand des deux chevaliers se tourna vers Ferbin pour lui dire :

— Faites-nous la courtoisie d'informer votre serviteur que nous ne répondons pas à un animal domestique quand son maître se tient devant nous.

— Mon serviteur est un homme d'honneur et de probité, dit Ferbin en s'efforçant de rester calme. Il peut s'adresser à vous de toutes les manières qu'il lui plaira, et par Dieu, vous devriez lui être reconnaissants de la moindre courtoisie qu'il vous accorde, car vous ne méritez pas mieux qu'un crachat, et si j'étais vous, je le conserverais précieusement, car vous pouvez me croire, messires, des temps encore plus durs vous attendent.

Le petit chevalier avait l'air furieux ; sa main tremblait près du pommeau de son épée. Ferbin avait la gorge sèche : il se rendait compte avec effroi à quel point les deux camps étaient déséquilibrés au niveau des armes. L'autre chevalier parut surpris, et même légèrement blessé.

— Ce sont là paroles fort peu aimables, seigneur, à l'égard de deux hommes qui désirent seulement vous aider.

— Je crois savoir vers quelle fin vous souhaitez nous aider. C'est une circonstance que je suis décidé à éviter pendant encore quelque temps.

— Seigneur, dit le grand chevalier avec un sourire plein d'indulgence, nous avons été envoyés ici par le dirigeant actuel et légitime de notre patrie commune, qui ne vous veut que du bien et qui désire faciliter votre voyage. Je regrette qu'un malentendu ait pu vous amener à penser du mal de nous avant même que nous n'ayons été correctement présentés. Je suis Vollird de Sournier, chevalier de la Cour. Mon compagnon ici présent est Baerth de Charvin, qui porte le même noble titre. (En prononçant ces mots, Vollird se tourna très légèrement pour désigner son compagnon d'un geste de la main, mais sans

quitter Ferbin des yeux.) Nous sommes ici à votre service, seigneur. Traitez-nous avec courtoisie, je vous en supplie, ne serait-ce que parce que nous sommes en présence de nos amis venus d'autres mondes, et que nous risquerions de porter préjudice à la réputation de notre peuple si nous semblions nous quereller.

D'un geste large, Vollird indiqua les formes brillantes et statiques de l'Octe et du Nariscene à leurs côtés, toujours sans quitter Ferbin des yeux un instant.

— Si vous êtes à mon service, répliqua Ferbin, vous vous retirerez immédiatement de notre présence pour porter un message à votre maître, qui n'est pas plus le dirigeant légitime de notre « patrie commune » que mon dernier étron, et en fait, peut-être même moins. Si je m'en vais, c'est uniquement pour revenir, et ce jour-là, je le traiterai avec toute la grâce et le respect dont il a fait preuve envers mon père, sur sa fin.

L'extrémité d'un des sourcils noirs de Vollird tressauta presque imperceptiblement. C'était la plus infime des manifestations de surprise, mais Ferbin fut heureux de la voir. Il savait qu'il pourrait en dire plus, mais il savait aussi, avec une certitude presque fascinante, que c'était une charge de poudre qu'il devait conserver pour plus tard. Révéler ses connaissances détaillées sur ce qui s'était passé dans la fabrique en ruine pourrait bien lui servir un jour à autre chose que simplement surprendre ces hommes.

Vollird resta silencieux un court instant avant de sourire et de dire :

— Allons, seigneur, allons ! Le malentendu subsiste encore entre nous. Nous voulons vous aider, vous accompagner dans votre voyage loin d'ici. C'est notre plus ardent désir et notre instruction la plus stricte. (Il fit un large sourire en écartant les bras.) Nous voulons tous la même chose, c'est-à-dire faciliter votre départ. Vous avez quitté votre pays et votre niveau quelque peu précipitamment, et nous voudrions simplement vous aider à poursuivre ce voyage que vous semblez si déterminé à effectuer. Nous ne devrions pas nous quereller.

— Nous ne voulons pas la même… commença Ferbin.

Mais l'autre chevalier, Baerth, qui fronçait furieusement les sourcils depuis un moment, marmonna comme en lui-même :

— Assez bavardé. Tiens, prends ça, petit salopard.

Et, tirant son épée du fourreau, il se précipita vers Ferbin, qui fit un pas en arrière. Holse s'avança pour s'interposer, le bras gauche tendu comme pour repousser Ferbin derrière lui. En même temps, son bras droit décrivit un arc et son couteau fendit l'air et…

Et fut saisi au vol par un membre du Nariscene qui se tenait au côté de Baerth, tandis qu'une autre jambe faisait un croche-pied au chevalier qui alla s'étaler aux pieds de Holse. Celui-ci lui donna un coup de talon sur le poignet et arracha l'épée de sa main flasque. Baerth poussa un grognement de douleur. Vollird avait dégainé son pistolet.

— Arrêtez ! cria le Nariscene. Arrêtez ! répéta-t-il en voyant Holse qui tentait d'embrocher Baerth d'une main et de lui prendre son pistolet de l'autre.

L'Octe lui fit sauter l'épée de la main tandis que le Nariscene se tournait et frappait le pistolet que Vollird serrait dans son poing. Les deux armes furent projetées à terre dans deux directions opposées.

— Hostilités, arrêter, dit l'Octe. Comportement inconvenant.

Holse regardait l'alien aux huit membres d'un air furieux tout en agitant la main et en soufflant dessus comme lorsqu'on veut faire circuler le sang un jour de grand froid. Le pied dont il s'était servi pour écraser le poignet de Baerth était maintenant posé sur le cou du chevalier, et Holse pesait de tout son poids. Vollird secouait vigoureusement sa main, lui aussi, en marmonnant des jurons.

Ferbin s'était tenu en retrait et avait observé toute la scène avec un étrange détachement. Il avait soigneusement noté qui avait fait quoi, et où se trouvait chaque arme à chaque instant. Il avait encore une idée très précise de l'emplacement des deux pistolets : un là-bas, par terre, et l'autre encore à la ceinture de Baerth.

Un appareil descendit du plafond. On aurait dit une représentation massive d'un Nariscene dans une symphonie de métaux colorés.

— Il est interdit de se battre dans les lieux publics, dit-il dans un sarle étrangement accentué mais parfaitement compréhensible. Je vais maintenant confisquer toutes les armes dans ce voisinage. Toute résistance entraînera des pénalités physiques pouvant inclure l'inconscience et la mort. (L'engin était déjà en train de ramasser l'épée et le pistolet abandonnés sur le sol, en flottant dans l'air avec un léger sifflement. Le Nariscene lui tendit le coutelas de Holse.) Merci, fit l'appareil.

Il sortit ensuite le pistolet de Baerth de son étui – le chevalier était toujours étendu à terre avec le pied de Holse sur son cou, et commençait à émettre des gargouillements –, retira un autre pistolet plus petit que l'homme tenait caché dans sa botte et trouva également dans sa tunique une dague et deux petits couteaux à lancer. Quant à Vollird, qui se tenait maintenant délicatement la main en grimaçant, il lui prit une épée, un long couteau et un mince fil d'acier muni d'une poignée en bois à chaque extrémité.

— Toutes les armes non autorisées ont maintenant été retirées du voisinage, déclara l'appareil. (Ferbin remarqua qu'un petit groupe de gens – des aliens, des machines, peu importe comment on devait les appeler – s'étaient rassemblés pour observer la scène en gardant poliment leurs distances. La machine qui tenait les armes ajouta :) Le Nariscene Tchilk ici présent, Mentor Relationnel des Barbares, assumera la responsabilité de principe jusqu'à l'arrivée d'une autre Autorité. En attendant, toutes les personnes impliquées doivent conserver leur position approximative sous ma surveillance. Tout refus d'obtempérer entraînera des pénalités physiques pouvant inclure l'inconscience et la mort.

Il y eut un silence, puis l'Octe dit à Ferbin :

— Documents ?

— Ah, tenez, les voilà, vos fichus documents ! dit Ferbin en les extrayant de sa tunique.

Il faillit les lui jeter à la tête, mais il s'abstint au cas où l'appareil qui flottait au-dessus d'eux jugerait qu'il s'agissait d'un acte hostile.

*

* *

— Ainsi donc, dit le Nariscene étincelant qui flottait lentement autour d'eux à un mètre au-dessus de leurs têtes et à deux ou trois mètres de distance, vous affirmez être un prince de cette famille royale des Sarles, sur le Huitième.

— Effectivement, dit sèchement Ferbin.

Holse et lui étaient à présent dans une vaste salle éclairée d'une douce lumière verte. Avec ses parois de pierre brute, on aurait plutôt dit une caverne, ce que Ferbin trouvait étrangement primitif pour des créatures dont la technologie était censée être incroyablement avancée. Le complexe où on les avait amenés était profondément enfoui au cœur d'une falaise faisant partie d'un énorme éperon rocheux au milieu d'un grand lac circulaire, à quelques minutes de vol du grand hall par lequel ils étaient arrivés. Après que Vollird et Baerth eurent été emmenés, apparemment jugés coupables sans qu'on ait perdu du temps à quelque chose d'aussi rudimentaire qu'un procès – comme l'avait fait remarquer Vollird avec une certaine véhémence –, Ferbin avait demandé à l'une des machines judiciaires des Nariscenes s'il pouvait parler à une personne occupant un poste de responsabilité. Après quelques conversations par écran interposé avec des interlocuteurs lointains, tous visiblement nariscenes, on les avait amenés ici.

L'administrateur nariscene – on l'avait présenté comme étant Alveyal Girgetioni, Zamerin Intérimaire du Cratère – était enserré dans une sorte de squelette métallique semblable à celui que portait le Nariscene qui avait escorté Vollird et Baerth. Il aimait apparemment flotter au-dessus et autour des gens à qui il s'adressait, les obligeant à se tordre le cou pour le garder poliment dans leur champ de vision. Autour de lui, à quelque distance dans la grande caverne, d'autres Nariscenes se livraient à des activités incompréhensibles autour d'armatures, de harnais et de trous dans le sol remplis d'un liquide ressemblant à du mercure.

— Cette famille royale, reprit le Zamerin Intérimaire du Cratère, est l'entité dirigeante de votre peuple, et les positions de pouvoir sont transmises par héritage. Je ne me trompe pas ?

Ferbin réfléchit un instant. Il jeta un coup d'œil vers Holse, qui ne put que hausser les épaules sans rien dire.

— Non, c'est exact, répondit Ferbin avec un peu moins d'assurance.

— Et vous affirmez avoir assisté à un crime sur votre niveau natal ?

— Un crime particulièrement odieux et cruel, seigneur, répondit Ferbin.

— Mais vous n'êtes pas disposé à ce que cette affaire se règle sur votre propre niveau, bien que vous affirmiez être le monarque légitime, c'est-à-dire le dirigeant absolu, de ce royaume.

— C'est que cela m'est impossible, seigneur. Si j'essayais, je serais assassiné, tout comme ces deux chevaliers ont tenté de le faire aujourd'hui.

— Vous cherchez donc à obtenir justice… où donc, précisément ?

— J'ai une sœur qui est rattachée à l'empire connu sous le nom de Culture. Il est possible que je trouve de l'aide auprès d'elle.

— Vous comptez vous rendre dans une partie de la Culture, sur l'un des ses vaisseaux ou de ses avant-postes ?

— Pour commencer, nous espérons trouver un humain qui s'appelle Xide Hyrlis, dont nous avons entendu dire, aux dernières nouvelles, qu'il est un ami des Nariscenes. Il a connu mon père, il me connaît, il doit encore éprouver – du moins je l'espère – de la sympathie pour ma famille, mon royaume et mon peuple, et pourrait bien m'aider dans mon combat pour obtenir justice. Même s'il ne peut m'aider directement, je suis sûr au moins qu'il pourra me recommander auprès de cette partie de la Culture qu'on appelle Circonstances Spéciales, dont ma sœur fait partie, me permettant ainsi de les contacter et de faire appel à eux.

Le Nariscene s'arrêta net, flottant parfaitement immobile dans les airs.

— Circonstances Spéciales ? dit-il.

— C'est bien ça, répondit Ferbin.

— Je vois.

Le Nariscene reprit son orbite en flottant silencieusement dans l'air parfumé tandis que les deux humains attendaient patiemment, se tordant le cou pour suivre les lentes évolutions de la créature au-dessus d'eux.

— Il est également impératif, ajouta Ferbin, que je fasse parvenir un message à mon frère Oramen, qui est à présent le Prince Régent. Il faudrait le faire dans le plus grand secret. Toutefois, si c'était possible – et j'espère que les puissants Nariscenes ne considéreront pas la chose comme indigne d'eux ou dépassant leurs…

— Je ne crois pas que ce sera possible, lui dit le Nariscene.

— Mais pourquoi ? insista Ferbin.

— Ce n'est pas à nous de le faire, dit le Zamerin Intérimaire du Cratère.

— Pourquoi pas ?

Alveyal Girgetioni s'arrêta de nouveau.

— Ce n'est pas dans nos attributions.

— Je ne suis même pas sûr de comprendre ce que cela signifie, protesta Ferbin. N'est-il pas juste de prévenir quelqu'un qui pourrait être en danger de mort ? Car c'est bien…

— Monsieur Ferbin…

— Prince, je vous prie.

— Prince Ferbin, dit le Nariscene en reprenant sa lente rotation. Il convient d'observer certaines règles dans ce genre d'interactions. Ce n'est ni le devoir, ni le droit des Nariscenes d'intervenir dans les affaires de nos pupilles en voie de développement. Nous sommes ici pour fournir un cadre général dans lequel une espèce comme celle à laquelle vous appartenez peut mûrir et progresser selon son propre calendrier d'évolution. Nous ne sommes pas ici pour fixer ce calendrier, ni pour accélérer ou ralentir les développements qui se produisent conformément à ce programme. Nous nous contentons de maintenir la cohésion globale de l'entité qui s'appelle Sursamen. Vos destinées sont autorisées à rester les vôtres. En un sens, elles constituent votre propre attribution. La nôtre est celle que j'ai déjà indiquée, à savoir prendre le plus grand soin de l'environnement global, c'est-à-dire le Monde Gigogne Sursamen lui-même, et protéger vos excellentes personnes de

toute interférence intempestive et illégitime, y compris – et c'est là le point auquel je voulais en venir – les interférences intempestives et illégitimes auxquelles nous serions nous-mêmes tentés de nous livrer.

— Et vous n'allez donc pas avertir un jeune homme qu'il court un danger mortel ? Ou dire à une mère éplorée que son fils aîné vit toujours, alors qu'elle pleure déjà un mari et un autre fils ?

— C'est exact.

— Vous vous rendez bien compte de ce que cela signifie ? insista Ferbin. Il n'y a pas de problème de traduction, j'espère ? Mon frère pourrait mourir, et très bientôt. De toute façon, il mourra avant d'avoir atteint l'âge requis pour hériter du titre de roi. C'est une certitude. Il est condamné.

— Toute mort est regrettable, dit le Zamerin Intérimaire du Cratère.

— Ce n'est pas vraiment une consolation.

— Mon intention n'était pas de vous consoler. Mon devoir est d'énoncer les faits.

— Eh bien, ces faits tracent le portrait lamentable du cynisme et de l'indifférence face au mal absolu.

— Vous pouvez voir les choses ainsi. Il n'en reste pas moins que je ne suis pas autorisé à m'immiscer.

— Il n'y a donc personne qui puisse nous aider ? Si nous devons nous résigner à ce que vous ne le fassiez pas, y a-t-il quelqu'un d'autre sur la Surface ou ailleurs qui le pourrait ?

— Je ne saurais le dire. Je ne connais personne.

— Je vois. (Ferbin réfléchit un instant.) Suis-je… sommes-nous libres de partir ?

— De Sursamen ? Oui, entièrement libres.

— Et nous pouvons poursuivre nos objectifs de contacter Xide Hyrlis et ma sœur ?

— Absolument.

— Nous n'avons pas d'argent sur nous pour payer notre transport, dit Ferbin. Mais une fois que j'aurai accédé…

— Comment ? Ah, je vois. Les échanges monétaires ne sont pas nécessaires dans de telles circonstances. Vous pourrez voyager sans y avoir recours.

— Je tiens à payer ce que je dois, dit fermement Ferbin. Simplement, je ne peux pas le faire maintenant. Mais vous avez ma parole d'honneur.

— Oui, oui, très bien. Une donation culturelle, peut-être, si vous insistez.

— Je dois également faire remarquer, dit Ferbin en montrant sa tenue et celle de Holse, que nous ne possédons rien d'autre que ce que nous avons en ce moment sur le dos.

— Il existe des systèmes et des institutions pour aider les voyageurs nécessiteux, dit le Zamerin Intérimaire. Vous ne manquerez de rien. Je vais autoriser toutes fournitures dont vous pourriez avoir besoin.

— Je vous remercie, dit Ferbin. Encore une fois, une somme généreuse sera versée quand j'aurai repris possession de ce qui me revient légitimement.

— Il n'y a pas de quoi, leur dit Alveyal Girgetioni. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser…

*

* *

Le Cratère de Baeng-yon était du type le plus courant sur Sursamen, supportant un environnement de terre et d'eau dans une atmosphère dont la composition était acceptable pour la majorité des formes de vie nécessitant de l'oxygène, ce qui incluait les Nariscenes, la plupart des pan-humains et une grande variété d'espèces aquatiques. Comme la majeure partie des Cratères de ce monde, il comportait un réseau très étendu de canaux larges et profonds, de grands et de petits lacs, et d'autres masses d'eau aussi bien ouvertes que fermées, fournissant un habitat spacieux et des moyens de transport aux créatures marines.

Ferbin était à la fenêtre d'un immense bâtiment qui dominait l'embouchure d'un grand lac. Il contemplait un paysage de collines pentues, de falaises abruptes et d'éboulis, avec des étendues d'herbe et des arbres, et quelques grands bâtiments aux formes bizarres. On apercevait ici et là de curieux obélisques et des pylônes qui étaient peut-être des œuvres d'art,

et tout cela était enveloppé et relié par diverses boucles et longueurs de tubes transparents. Une immense créature marine suivie d'un banc de créatures plus petites, dont chacune avait deux fois la taille d'un homme, passa en flottant sereinement dans l'une de ces conduites entre des bâtiments bariolés et au-dessus d'une sorte de véhicule avant de plonger dans un port en forme de cuvette, pour disparaître enfin sous les vagues, au milieu des coques de bateaux aux profils étranges.

Tout autour, des Nariscenes se déplaçaient dans les airs, enserrés dans leurs harnais scintillants. Au loin, un vaisseau aérien en forme de monstre marin et de la taille d'un nuage survolait lentement une ligne qui devait être une crête immensément haute et abrupte, dentelée d'une série régulière de pics déchiquetés. Tout ce paysage était dominé par un ciel d'un bleu turquoise incroyablement lumineux. Ferbin était apparemment tourné vers la muraille du Bord du Cratère. Un bouclier invisible retenait l'air à l'intérieur de l'immense cuvette. Si le ciel était si lumineux, c'était parce qu'une vaste lentille placée entre le soleil et le Cratère concentrait la lumière comme à travers une loupe. Dans tout ce qu'il voyait, songea Ferbin, il y avait bien des choses qu'il ne pouvait absolument pas comprendre. Des choses tellement étranges et aliènes qu'il ne savait même pas comment formuler les questions qui pourraient lui fournir des réponses expliquant ce qu'il était en train de regarder, et il n'était pas loin de penser que, quand bien même il aurait su poser les questions, il n'aurait pas compris les réponses.

Holse apparut, venant de sa chambre, après avoir tapé contre la cloison – les portes disparaissaient en s'ouvrant, des pétales se repliant à l'intérieur des murs.

— Pas mal, cet appartement, hein, seigneur ? dit-il.

— Il est convenable, acquiesça Ferbin.

Ils avaient été conduits ici par une des machines judiciaires. Ferbin s'était senti fatigué, et après avoir trouvé ce qui ressemblait à un lit, il s'était endormi. Quand il s'était réveillé deux heures plus tard, Holse était en train d'examiner une pile d'objets divers dans l'une des cinq pièces qu'on leur avait attribuées. Une autre machine s'était présentée avec tout ce

matériel pendant que Ferbin dormait. Holse l'informa que la porte donnant sur le couloir extérieur n'était pas verrouillée. Ils semblaient libres de vaquer à leurs occupations s'ils le souhaitaient, même si, pour l'instant, Holse ne voyait pas très bien à quelles occupations ils pourraient vaquer.

Ils avaient davantage de vêtements, maintenant, ainsi que des bagages. Holse avait découvert un appareil dans la pièce principale qui permettait d'accéder à des spectacles. Il y en avait autant qu'il y a de pages dans un livre, et ils donnaient l'impression de se dérouler dans la pièce même. Ils étaient presque tous incompréhensibles. Après en avoir fait la remarque entre ses dents, la pièce lui avait demandé s'il souhaitait avoir une traduction. Il avait décliné l'offre, et s'était désormais soigneusement abstenu de marmonner dans sa barbe.

— Messires, un visiteur souhaiterait vous rencontrer, fit une voix mélodieuse venue de nulle part avec un accent sarle fort élégant.

— C'est la voix de la pièce, murmura Holse à l'oreille de Ferbin.

— Qui est ce visiteur ? demanda Ferbin.

— Une Morthanvelde. La Directrice Générale de la Mission Stratégique pour l'Épine Hulienne Tertiaire, Shoum de Meast, de Zuevelous, de T'leish, de Gavantille Prime, Pliyr.

— Une Morthanvelde ? dit Ferbin en se raccrochant au seul mot qu'il ait à peu près compris.

— Elle est à une dizaine de minutes d'ici et aimerait savoir si vous acceptez de la recevoir, dit la voix désincarnée.

— Qui est exactement cette personne ? demanda Ferbin.

— La directrice générale est actuellement l'administrateur de plus haut rang parmi toutes les espèces sur Sursamen, et le plus important représentant officiel des Morthanveldes de la région galactique locale. Elle est chargée de veiller aux intérêts morthanveldes dans près de trente pour cent de l'Épine Tertiaire. Elle se trouve actuellement sur la Surface de Sursamen à titre semi-officiel, mais c'est à titre privé qu'elle désire vous rencontrer.

— Constitue-t-elle une menace pour nous ? demanda Holse.

— En aucune façon, j'imagine.

— Ayez l'amabilité d'informer la directrice générale que nous serons enchantés de la recevoir, dit Ferbin.

*

* *

Cinq minutes avant que la directrice générale n'arrive, deux étranges créatures globuleuses se présentèrent à la porte de leur appartement. Elles mesuraient un mètre de diamètre, et ressemblaient à de grosses gouttes d'eau avec des centaines d'épines à l'intérieur. Elles se présentèrent comme étant l'équipe pilote de la Directrice Générale Shoum et demandèrent, dans un sarle extrêmement courtois et pratiquement sans accent, l'autorisation de jeter un coup d'œil dans les pièces. Holse les laissa faire. Quant à Ferbin, il était complètement abasourdi devant un spectacle montrant les ébats sexuels d'aliens – ou peut-être était-ce une épreuve de lutte –, et c'est à peine s'il avait remarqué la présence des deux vrais aliens.

Les deux Morthanveldes flottèrent dans l'appartement pendant moins d'une minute, et se déclarèrent satisfaits. Une simple formalité, expliquèrent-ils sur un ton apparemment enjoué.

Holse était suffisamment instruit pour savoir que les Morthanveldes étaient une espèce aquatique, et il en était encore à se demander s'il serait approprié de leur offrir quelque chose à boire quand la directrice générale apparut, avec son entourage immédiat. Ferbin coupa la pornographie aliène et commença à prêter attention. On le présenta à la directrice générale, qui fit alors le tour de la pièce avec sa demi-douzaine d'assistants en se livrant à des commentaires élogieux sur l'aménagement intérieur et la jolie vue. Puis elle proposa une petite promenade dans sa barque.

Holse se contenta d'un haussement d'épaules quand Ferbin se tourna vers lui.

— Ce sera avec grand plaisir, madame, répondit gracieusement Ferbin.

Trente secondes plus tard, un véhicule aérien en forme d'énorme crêpe et dont la coque était recouverte d'innombrables écailles de poisson scintillantes apparut au-dessus d'eux et descendit lentement. L'arrière incurvé de l'appareil se présenta devant la fenêtre, qui se déplia pour former une rampe d'accès leur permettant d'embarquer.

À travers les parois transparentes et des hublots aménagés dans le plancher, ils constatèrent qu'ils s'élevaient rapidement dans les airs. Ils purent bientôt embrasser du regard le complexe d'habitations qu'ils venaient de quitter, la mer circulaire qui le bordait, puis d'autres mers et de grandes étendues de vert et de marron avant que tout à coup – la vue sembla clignoter un instant, comme s'ils venaient de traverser une barrière impalpable – ils se retrouvent au-dessus d'un immense cercle bleu, vert, marron et blanc, avec un soupçon de noir sur les bords qui devait être la Surface sans vie de Sursamen. Des petits groupes de points lumineux étaient visibles par les hublots disposés dans le plafond de l'appareil. Holse pensa qu'il devait s'agir des étoiles de l'espace. Il se sentit curieusement déséquilibré et fut obligé de s'asseoir rapidement sur l'une des couchettes bosselées disposées sur le plancher, qui étaient toutes légèrement humides.

— Prince Ferbin, dit la directrice générale en désignant avec une de ses épines une longue banquette creuse près de ce qui devait être la proue de l'appareil, un peu à l'écart des autres passagers.

Il alla s'asseoir tandis que Shoum s'installait à côté de lui dans un fauteuil en forme de bol. Un plateau flotta auprès de Ferbin pour lui proposer un assortiment d'amuse-gueules ainsi qu'une carafe de vin fin avec un verre.

— Merci, dit Ferbin en se versant un peu de vin.

— Je vous en prie. Et maintenant, dites-moi, qu'est-ce qui vous amène ici ?

Ferbin lui fournit la version abrégée de ses aventures. Même après tout ce temps, il ne put s'empêcher d'avoir le souffle court et de trembler de rage en racontant l'assassinat de son père. Il but une gorgée de vin et conclut son récit.

La directrice générale l'avait écouté sans l'interrompre. Elle dit enfin :

— Je vois. Eh bien, prince, qu'allons-nous faire de vous, maintenant ?

— D'abord, madame, je dois faire parvenir un message à mon jeune frère Oramen, pour l'avertir du danger qui le menace.

— Certes. Quoi d'autre ?

— Je vous serais reconnaissant si vous pouviez m'aider à retrouver notre vieil allié, Xide Hyrlis, et peut-être également ma sœur.

— J'espère bien être à même de vous aider à poursuivre votre voyage, répondit la créature aquatique.

Ce qui ne sembla pas être un oui sans équivoque aux oreilles de Ferbin. Il s'éclaircit la gorge.

— J'ai clairement fait comprendre au représentant des Nariscenes que j'ai rencontré plus tôt que je paierai pour mon voyage, bien que je sois dans l'incapacité de le faire en ce moment.

— Oh, cher prince, ce n'est pas une question de paiement. Ne vous inquiétez donc pas pour ça.

— Je ne m'inquiète pas, madame. Je tiens simplement à ce qu'il soit clair que je n'accepterai pas la charité. Je paierai ce que je dois, vous pouvez compter là-dessus.

— Eh bien… fit Shoum. (Après un petit silence, elle reprit :) Ainsi donc, votre père est mort. Assassiné par ce tyl Loesp.

— C'est bien cela, madame.

— Et vous êtes le roi légitime, par droit de naissance ?

— C'est exact.

— Comme c'est romanesque !

— Je ne saurais vous dire à quel point je suis heureux que vous voyiez les choses ainsi, dit Ferbin. (Il se rendait compte maintenant qu'il avait absorbé le langage fleuri de la Cour bien plus qu'il ne l'avait imaginé.) Cependant, mon besoin le plus pressant est d'avertir mon jeune frère que sa vie est en danger, s'il n'est pas déjà trop tard.

— Ah, fit la Morthanvelde. J'ai sur ces sujets quelques informations qui vous sont peut-être encore inconnues.

— Ah, vraiment ? dit Ferbin en se penchant en avant.

— Votre mère va bien. Votre frère Oramen est vivant, et semble prospérer et mûrir rapidement à la Cour. Vous êtes présumé mort, bien que tyl Loesp, naturellement, sache très bien que vous ne l'êtes pas. Votre réputation a été salie. Le Régent Mertis tyl Loesp et le maréchal Werreber sont à la tête d'une armée qui a été transportée par les Octes au Niveau des Deldeynes, et qui s'apprête à livrer une bataille décisive contre les quelques troupes dont disposent encore les Deldeynes. Nos analystes pensent que votre peuple sera victorieux, avec une part de doute inférieure à trois pour cent.

— Vous avez des espions en place là-bas, madame ?

— Non, mais les informations circulent par osmose.

Ferbin se pencha vers elle.

— Madame, il faut *absolument* que j'adresse un message à mon frère, mais seulement s'il n'y a aucun risque qu'il soit intercepté par tyl Loesp ou par ses âmes damnées. Pourriez-vous m'aider sur ce point ?

— Ce n'est pas impossible. D'un autre côté, on peut dire que ce serait illégal.

— Comment cela ?

— Nous ne sommes pas censés nous intéresser d'aussi près et de façon aussi… dynamique à vos activités. Même pas les Nariscenes, qui ont pourtant une responsabilité de principe dans les affaires de Sursamen.

— Et les Octes ?

— On leur accorde une influence limitée, bien sûr, étant donné qu'ils contrôlent une si grande partie des accès à l'intérieur de Sursamen, et qu'ils ont fortement contribué à sécuriser la planète. D'un autre côté, on peut considérer qu'ils ont déjà quelque peu outrepassé leurs droits en coopérant avec les Sarles pour tromper les Deldeynes, et conduire – avec une quasi-certitude – à leur défaite. C'est pour ce motif que les Aultridias ont réagi en portant plainte contre les Octes auprès de la Cour du Mentorat Nariscene. Quant aux raisons sous-jacentes qui ont poussé les Octes à agir ainsi, on ne les pas encore élucidées. Les hypothèses à ce sujet sont tellement variées que cela signifie sans doute que personne n'en a la

moindre idée. Mais je dois vous dire les choses clairement : mon espèce est censée jouer le rôle de mentor de l'espèce qui est le mentor de celle qui est le mentor de votre peuple. Je suis à trop de couches et niveaux de distance pour pouvoir légitimement exercer une quelconque influence directe.

« Vous êtes l'innocente victime d'un système conçu spécifiquement au bénéfice de peuples tels que les Sarles. Un système qui a évolué au cours des centiéons pour faire en sorte que les peuples moins avancés que d'autres sur le plan technologique puissent progresser aussi naturellement que possible au sein d'un environnement galactique généralement contrôlé, en permettant à des sociétés qui en sont à des stades de civilisation extrêmement différents de coexister sans que cela conduise à la destruction accidentelle ou à la démoralisation des participants moins développés. C'est un système qui a très bien fonctionné pendant très longtemps, mais cela ne veut pas forcément dire qu'il ne produit jamais d'anomalies ni d'injustices apparentes. Je suis vraiment désolée.

La scène est petite mais le public est vaste, comme aimait à le répéter son père, se dit Ferbin en entendant ce discours. Mais le public restait simplement le public : il n'avait pas le droit de monter sur la scène pour participer à la représentation, et à part quelques huées et quolibets, et un « Attention ! Derrière toi ! » à l'occasion, il ne pouvait guère intervenir sans risquer de se faire expulser du théâtre.

— Ce sont là des règles que vous ne pouvez contourner ? demanda-t-il.

— Oh, si, je le pourrais, cher prince. Nous bavardons ici, dans l'un de mes appareils personnels, afin de garantir notre intimité et de pouvoir nous exprimer librement. C'est déjà une entorse à la règle concernant l'interaction entre ce que nous pourrions appeler nos personnages officiels. Je peux intervenir, mais devrais-je le faire ? Je ne veux pas dire par là que je vous demande d'autres raisons d'agir, je me demande simplement s'il serait justifié que je le fasse. Ces règles, ces clauses et ces lois ne sont pas invoquées arbitrairement : si elles existent, c'est pour d'excellentes raisons. Suis-je vraiment en droit de les enfreindre ?

— Madame, vous imaginez sans peine ma position sur ce sujet. J'aurais cru que le meurtre brutal et odieux d'un homme honorable – un roi à qui tous ses sujets, à part une poignée de jaloux et de misérables traîtres, ont rendu un hommage plein d'amour et de reconnaissance – serrerait le cœur de n'importe quel être pensant, quel que soit le nombre de couches et de niveaux qui le séparent des humbles créatures que nous sommes. Nous sommes tous unis, je l'espère, dans notre amour de la justice et le désir de voir les méchants punis et les bons récompensés.

— Il en est bien ainsi, vous avez raison, dit Shoum d'un ton conciliant. Mais c'est simplement que d'un point de vue plus global, on ne peut pas ne pas voir que ces règles auxquelles je fais allusion sont précisément fondées sur cette notion de justice. Nous cherchons à être justes envers les peuples dont nous avons la responsabilité en tant que mentors en refusant de recourir à la solution toujours évidente d'une intervention facile. On pourrait intervenir et interférer à chaque occasion et à chaque instant, quand les événements ne se déroulent pas comme toute créature honnête et raisonnable le souhaiterait. Mais à chaque intervention, à chaque interférence – même avec les meilleures intentions du monde, et même si elles semblent parfaitement justifiées sur la simple base de leurs effets immédiats –, on retire progressivement, de façon subtile mais inexorable, leur liberté et leur dignité aux gens qu'on cherchait simplement à aider.

— La justice est toujours la justice, madame. Quant à la traîtrise et la bassesse, elles restent ce qu'elles sont. Vous pouvez bien vous retirer suffisamment loin pour les perdre de vue, mais rapprochez-vous de nouveau et dès que vous les apercevrez, vous verrez la corruption qu'elles engendrent, rien qu'à leur couleur et leur forme. Quand un homme ordinaire est assassiné, cela signifie la fin pour lui et une catastrophe pour sa famille. À part cela, et nos propres sentiments personnels, les effets ne vont pas plus loin que les limites de son importance. Mais lorsqu'un roi est assassiné, et que le destin d'un royaume entier est détourné de son cours légitime, c'est tout autre chose. La façon dont on réagit à un tel crime en dit long sur la valeur

de tous ceux qui sont au courant et qui ont les moyens de punir les responsables, ou qui semblent l'approuver en le tolérant. Une telle réaction propage sa leçon à tous les sujets du royaume, et contribue à une grande partie de leur fibre morale. Elle affecte le destin des nations, de philosophies entières, madame, et ne saurait être écartée comme une simple agitation passagère dans un chenil.

La directrice générale émit un petit bruit sec, comme un soupir.

— C'est peut-être différent chez les humains, mon cher prince, dit-elle d'un air triste, mais nous avons constaté qu'un enfant élevé sans discipline suffisante finit toujours par se heurter à la vie, et que c'est ainsi qu'il apprend ses leçons – même si cet apprentissage est rendu plus difficile par le manque de courage et d'attention de ses parents. L'enfant élevé de façon trop stricte vit son existence dans une cage qu'il s'est fabriquée lui-même, à moins qu'il ne s'en échappe avec une énergie tellement sauvage et excessive qu'il fait du mal à tous ceux qui l'entourent, et toujours à lui-même. Nous préférons pécher par défaut de discipline plutôt que par excès, considérant que c'est plus bénéfique à long terme, même si, sur le moment, cela peut paraître plus dur.

— Ne rien faire est toujours plus facile, dit Ferbin sans chercher à cacher son amertume.

— Ne rien faire quand on est tellement tenté d'agir, et qu'on a tous les moyens de le faire, est beaucoup plus difficile. Cela ne devient plus facile que lorsqu'on comprend qu'en ne faisant rien, on agit indirectement pour le bien des autres.

Ferbin inspira profondément, puis relâcha lentement son souffle. Il jeta un coup d'œil par un des hublots du plancher. On y voyait un autre Cratère glissant lentement sous eux telle une petite poche de vie brillant d'une lumière jaunâtre sur la Surface sombre et stérile de Sursamen. Il disparut progressivement, ne laissant derrière lui que la suggestion de la face invisible de Sursamen.

— Madame, puisque vous ne voulez pas m'aider à prévenir mon frère du danger mortel qui le menace, y a-t-il au moins autre chose que vous pourriez faire pour moi ?

— Assurément. Nous pouvons vous aider à trouver Xide Hyrlis, ex-citoyen de la Culture et ancien agent de Circonstances Spéciales, et vous donner les moyens de le rejoindre.

— C'est donc vrai, Xide Hyrlis ne fait plus partie de la Culture ?

— C'est ce que nous croyons. Avec CS, il est parfois difficile d'être sûr.

— Est-il encore en position de pouvoir nous aider ?

— C'est possible. Je n'en sais rien. Il n'y a que votre premier problème que je sois à peu près certaine de pouvoir résoudre, c'est-à-dire trouver où il est, ce qui autrement ne serait pas évident pour vous, car les Nariscenes le gardent jalousement. Il travaille pour eux, maintenant. Même quand Hyrlis était sur Sursamen, ses objectifs étaient mystérieux. Sa présence avait été requise par les Nariscenes, et nous l'avions désapprouvée, tout en nous abstenant d'exiger son départ. Il est possible que les Nariscenes aient tenté une expérience, peut-être à la demande des Octes, pour tester les limites des règles concernant les transferts de technologie à des peuples moins développés. Il vous a beaucoup donné, prince, même s'il a veillé soigneusement à ce que ce ne soient que des idées et des conseils, jamais rien de matériel. Votre deuxième problème sera de convaincre Hyrlis de vous parler : vous devrez le résoudre vous-même. Et votre troisième problème, manifestement, sera d'obtenir ses services. Là encore, ce sera à vous de jouer, j'en ai bien peur.

— Ma foi, madame, dit Ferbin, il semble que la chance ne me distribue que de la petite monnaie, ces temps-ci. Mais j'escompte bien exprimer ma reconnaissance avec de plus grosses pièces. Même si c'est là tout ce que vous pouvez m'offrir, je vous suis redevable. Nous en sommes venus récemment à nous attendre à ce que tous se tournent contre nous ; nous étions remplis de joie lorsque nous ne rencontrions que de l'indifférence. À présent, une aide active, même limitée, semble bien plus que ce que nous méritons.

— Je souhaite que votre quête aboutisse, prince.

— Je vous remercie.

— Ah ! Une Tour ouverte, vous voyez ?

Ferbin baissa les yeux et vit une petite tache noire sur l'étendue marron foncé de la Surface. Si on pouvait ainsi la distinguer, c'était parce que le reste de la vue était très sombre : près d'un Cratère brillant, elle aurait été éclipsée par la lumière.

— Ce point foncé ?

— Oui. Connaissez-vous ce genre de Tour ? Elle mène directement au Niveau Machine, là où habite votre dieu.

— Vraiment ?

Ferbin n'avait jamais entendu parler d'une chose pareille. D'abord, cette tache semblait beaucoup trop petite. Il savait que les Tours avaient une forme conique, mais elles mesuraient quand même encore un kilomètre et demi de diamètre au niveau de la Surface. D'un autre côté, ils étaient à une altitude très élevée dans le vaisseau de la directrice générale.

— Elles sont très rares, lui dit-elle. Sur n'importe quel Monde Gigogne, on n'en trouve pas plus de six par million.

— Voilà une chose que j'ignorais, dit Ferbin.

Il contempla cette petite tache de ténèbres qui se déplaçait en contrebas.

— Bien sûr, il y a des mécanismes de défense à la Surface et tout le long de la Tour – aucun débris spatial ni projectile malintentionné ne pourrait descendre bien loin, et différents systèmes de portes et de sas sont installés au niveau du Noyau – , mais de fait, si on regarde à l'intérieur de ce puits, on peut voir la tanière du Xinthien à travers vingt et un mille kilomètres de vide.

— Le DieuMonde, dit Ferbin.

Il n'avait jamais été particulièrement porté sur la religion, mais cela lui faisait quand même bizarre d'entendre un alien des Optimae confirmer son existence, même en utilisant son nom ordinaire et quelque peu méprisant.

— Bien, fit Shoum. Je crois qu'il est temps de vous ramener à vos appartements. Il y a un vaisseau en partance dans un jour et demi qui devrait vous emmener dans la direction de Xide Hyrlis. Je vais m'occuper d'organiser votre voyage.

Ferbin perdit de vue la tache noire. Il reporta son attention sur la Morthanvelde.

— C'est fort aimable à vous, madame.

L'appareil se retourna en effectuant un virage serré, faisant basculer la vue autour d'eux. Holse ferma les yeux et vacilla, bien qu'il fût assis. C'est à peine si le vin trembla dans le verre posé à côté de Ferbin.

— Votre sœur, dit la directrice générale tandis que Ferbin regardait le monde entier pivoter.

— Ma sœur, répéta Ferbin.

— Il s'agit de Seriy Anaplian.

— On dirait effectivement son nom.

— Elle aussi fait partie de Circonstances Spéciales, mon cher prince.

— Apparemment. Eh bien, madame ?

— Cela constitue une excellente relation pour une seule famille, et encore plus pour une seule personne.

— Je me garderai bien d'en refuser même une partie, si elle est aussi excellente.

— Hmm. Il me vient à l'esprit que, où qu'elle se trouve, elle aura peut-être entendu parler de la mort de votre père et des autres récents événements qui se sont produits sur votre Niveau natal, ce qui inclut bien sûr la nouvelle de votre mort présumée.

— Vous croyez ?

— Comme je le disais, les informations circulent par osmose. Et pour ce qui est des informations, la Culture a une pression très basse.

— J'ai du mal à vous comprendre, madame.

— Elle a tendance à être au courant de tout.

*

* *

Le vaisseau nariscene *Le Centième Idiot* et le terminal de transit s'écartèrent l'un de l'autre aussi doucement que les mains de deux amants, songea Holse. Il observait la manœuvre sur un grand écran circulaire dans l'une des zones du vaisseau réservées aux humains. Il était seul. Il aurait préféré regarder à travers un véritable hublot, mais il n'y en avait pas.

Des tuyaux, des portiques et des couloirs télescopiques semblèrent simplement se faire un dernier baiser avant de se

rétracter, comme on rentre ses mains dans ses manches lorsqu'il fait froid. Puis le terminal de transit diminua progressivement à l'écran, permettant de voir l'ensemble de son long fuseau bosselé et le départ des câbles incroyablement longs qui le reliaient à la Surface de Sursamen.

Tout se passait en silence, à part un accompagnement de crissements censés être de la musique nariscene.

Holse regarda la masse de Sursamen grossir rapidement à l'écran tandis que le terminal de transit ne devenait plus qu'un point presque impossible à distinguer. Comme ce monde était vaste et sombre, parsemé de tous ces petits cercles brillants qui étaient des Cratères. Dans le quart de planète que Holse pouvait voir en ce moment, il estima qu'il devait y avoir une vingtaine de ces environnements, brillant de couleurs différentes selon le type d'atmosphère qu'ils contenaient. Et tout cela diminuait si rapidement, en se regroupant et en se concentrant comme un liquide qu'on distille.

Le vaisseau continua de s'éloigner. Le terminal de transit avait complètement disparu. À présent, Holse pouvait voir Sursamen tout entière, avec chaque détail à l'écran qui englobait toute la sphère. Il avait du mal à croire que l'endroit où il avait vécu toute sa vie puisse être ainsi embrassé d'un seul regard. Il regarda un pôle, puis l'autre, et sentit ses yeux ne bouger que d'un millimètre à peine. Toujours plus loin, et leur vitesse augmentait. Il pouvait maintenant contempler la puissante Sursamen sans bouger les yeux, et l'éteindre rien qu'en abaissant les paupières.

Il se mit à penser à sa femme et à ses enfants, en se demandant s'il les reverrait jamais. Assez bizarrement, alors que Ferbin et lui étaient encore sur le Huitième et donc menacés à tout instant d'être tués, ou encore pendant leur voyage vers la Surface, où les risques n'étaient pas non plus négligeables, il n'avait pas douté un instant qu'il reverrait sa famille. Mais maintenant qu'ils étaient en sécurité – du moins l'espérait-il – dans ce vaisseau de l'espace, et qu'il regardait sa planète disparaître à vue d'œil, il n'était plus aussi sûr de pouvoir y retourner un jour.

Il n'avait même pas demandé qu'on leur envoie un message. Si les aliens ne souhaitaient pas satisfaire la requête d'un prince, ils ignoreraient encore plus sûrement la prière d'un homme plus humble. N'empêche, il aurait peut-être dû leur demander. Si ça se trouve, ils auraient accepté de le faire, justement parce qu'il n'était qu'un domestique et que, par conséquent, cela n'avait pas vraiment d'importance. La nouvelle qu'il était encore vivant n'aurait pas le même impact sur les grands événements que celle concernant Ferbin. D'un autre côté, si sa femme savait qu'il vivait encore, et si les hommes au pouvoir venaient à l'apprendre, ils y venaient sans nul doute un élément de preuve que Ferbin était encore en vie, et donc une information importante. Ils voudraient savoir comment elle l'avait appris, ce qui pourrait se révéler très inconfortable pour elle. Il lui devait donc de ne rien lui dire. Il se sentit soulagé.

De toute façon, quoi qu'il fasse, il aurait tort. Si jamais il réussissait à rentrer chez lui, elle lui reprocherait certainement d'être encore vivant alors que, de source sûre, il était mort.

Senble, bénie soit-elle, était une femme passablement jolie et une bonne mère, mais elle n'avait jamais été particulièrement sentimentale, en tout cas pas en ce qui concernait son mari. Holse avait toujours l'impression de gêner quand il était dans leur appartement situé dans le lotissement des serviteurs du palais. Ils n'avaient que deux pièces, ce qui n'était pas beaucoup avec quatre enfants, et il trouvait rarement un endroit où s'asseoir pour fumer une pipe ou lire la gazette en toute tranquillité. Il fallait toujours qu'il se mette ailleurs, parce qu'il fallait faire le ménage ou pour laisser les enfants se chamailler tranquillement.

Quand il sortait pour aller s'asseoir quelque part et fumer sa pipe en lisant son journal sans être dérangé, il se faisait vertement rabrouer à son retour pour avoir dilapidé les maigres ressources de la famille dans une maison de jeu ou un estaminet – même si ce n'était pas là qu'il était allé. D'un autre côté, il fallait reconnaître qu'il avait tiré prétexte de telles accusations injustes pour se livrer ensuite à ce genre d'activités répréhensibles.

Cela faisait-il de lui un mauvais homme ? Il ne le pensait pas. Il avait nourri sa famille, il avait donné six enfants à Senble, il l'avait tenue contre lui quand elle avait pleuré la mort des deux qu'ils avaient perdus, et il avait fait tout ce qu'il avait pu pour l'aider à élever les quatre autres. Dans le milieu où il avait grandi, la proportion des vivants par rapport aux morts aurait été inversée.

Il ne l'avait jamais frappée, ce qui faisait de lui quelqu'un d'assez exceptionnel parmi son cercle d'amis. En fait, il n'avait jamais frappé une femme, ce qui, à ses yeux, le rendait exceptionnel parmi les hommes de sa condition. Il disait que pour ce qui était de battre une femme, son père avait largement épuisé le quota familial, particulièrement avec la malheureuse mère de Holse. Pendant de nombreuses années, il avait prié tous les jours pour que son père meure, en attendant d'être assez grand pour pouvoir le frapper à son tour et protéger sa mère. Mais en fin de compte, c'était sa mère qui avait brutalement disparu, un jour, en tombant raide morte au milieu d'un champ pendant la moisson.

Au moins, s'était-il dit à l'époque, elle est libérée de ses tourments. Son père n'avait plus été le même après, un peu comme si sa femme lui manquait, ou peut-être simplement parce qu'il se sentait responsable. Holse s'était alors senti suffisamment fort pour affronter son père, mais celui-ci avait été grandement diminué par la mort de sa femme, et si rapidement que Holse n'avait pas eu besoin de le faire. Un jour, il avait quitté sa maison pour ne plus jamais revenir, laissant son père assis dans la chaumière glacée devant un feu mourant. Il était parti à la ville, où il était devenu domestique au palais. Un habitant de son village, qui avait fait le même voyage une année-longue après, lui avait appris que son père s'était pendu un mois plus tard, après une autre mauvaise récolte. Holse n'avait éprouvé aucun chagrin ni la moindre sympathie en apprenant la nouvelle, rien qu'une sorte de mépris satisfait.

Et si Ferbin et lui étaient partis suffisamment longtemps pour qu'il soit déclaré officiellement mort, Senble pourrait se remarier, ou simplement vivre avec un autre homme. Ce serait possible. Elle pleurerait sa disparition – il l'espérait, mais il

n'aurait pas parié là-dessus –, mais il ne l'imaginait pas s'arrachant les cheveux dans un paroxysme de douleur, ou jurant sur sa vieille pipe d'unge qu'elle ne laisserait jamais un autre homme la toucher. Elle serait peut-être obligée de trouver un autre mari si on la renvoyait du lotissement des domestiques. Quel effet cela ferait-il de rentrer chez lui et de voir ses enfants appeler un autre homme « Papa » ?

La vérité, c'était qu'il serait presque heureux de pouvoir ainsi recommencer sa vie à zéro. Il respectait Senble et il aimait ses enfants, mais si un type bien s'occupait de sa femme et de ses enfants, il n'allait pas faire une crise de jalousie. Il semblait préférable d'accepter la situation et de s'en aller, en leur adressant à tous ses meilleurs vœux de bonheur, pour repartir de zéro, encore suffisamment jeune pour profiter d'une nouvelle existence, mais assez vieux pour profiter des leçons apprises au cours de sa vie précédente.

Est-ce que *ça,* ça faisait de lui un mauvais homme ? Peut-être, même si, dans ce cas, tous les hommes devaient être mauvais. Sa femme aurait sans doute été d'accord là-dessus, comme la plupart des femmes que Holse avait connues. La grande majorité des hommes – et des femmes, sans aucun doute – vivaient et mouraient sous le poids de leurs pulsions et de leurs besoins, des attentes et des exigences qu'ils ressentaient aussi bien en eux-mêmes qu'autour d'eux, ballottés ici et là par le sexe, l'amour, l'admiration, le confort, l'importance, la richesse et tout ce qui pouvait les intéresser en particulier, tout en étant contraints en même temps de suivre les sillons que les puissants de ce monde jugeaient bon de leur tracer.

Dans la vie, on avait beau espérer faire ce qu'on aimerait, en pratique, on faisait ce qu'on vous disait de faire, et ça s'arrêtait là.

Holse continuait de regarder l'écran, mais en fait il ne voyait plus rien depuis un moment, plongé qu'il était dans ses rêveries au caractère franchement romanesque. Il chercha des yeux Sursamen, il chercha cette planète immense, avec tous ses niveaux qui contenaient plus d'une douzaine de multitudes

différentes, où il avait passé toute sa vie et où il avait laissé derrière lui tout ce qu'il avait connu… mais il ne put la trouver.

Disparue. Réduite à néant.

Il avait déjà demandé au vaisseau nariscene l'explication du nom qu'il portait.

— L'origine de mon nom, avait répondu le vaisseau, est une citation : « Cent idiots élaborent des plans idiots et les mettent en œuvre. Naturellement, tous échouent, sauf un. Le centième idiot, dont le plan a réussi uniquement par chance, est convaincu d'être un génie. » C'est un vieux proverbe.

Holse avait vérifié que Ferbin ne pouvait pas l'entendre, et avait murmuré :

— Je crois que j'ai connu quelques centièmes comme ça dans ma vie.

Le vaisseau se déplaçait au milieu des étoiles, une poussière infinitésimale engloutie dans le vide immense parmi les cousines gargantuesques des Roulétoiles et des Fixétoiles de sa planète natale.

16

Le Semoir

Quitrilis Yurke vit l'immense astronef octe droit devant lui, et sut qu'il allait mourir.

Quitrilis pilotait son vaisseau en manuel, ce qui n'est vraiment pas le genre de chose à faire, surtout quand on est à proximité d'un amas relativement dense d'autres vaisseaux – dans le cas présent, une flotte entière de Vaisseaux Primairiens. Les Primairiens étaient ce que les Octes possédaient de plus gros parmi leurs différentes catégories de vaisseaux. Constitués d'une armature enveloppant un noyau central, ils mesuraient deux kilomètres de long. Ils n'étaient pas vraiment destinés eux-mêmes aux déplacements interstellaires, mais servaient plutôt de support à des vaisseaux plus petits pour des trajets sur de longues distances. On avait des raisons de penser que si les Octes disposaient d'appareils de cette dimension et de cette nature, ce n'était pas tant qu'ils en eussent besoin, mais plutôt qu'ils jugeaient indispensable d'en avoir : c'était une forme de vanité, quelque chose qu'ils se sentaient tenus de posséder pour être pris au sérieux en tant qu'espèce, en tant que civilisation.

La flotte de Primairiens comportait vingt-deux appareils et se trouvait en orbite stationnaire proche juste au-dessus de Jhouheyre, une ville-agglomérat située sur la planète octe de Zaranche, dans le Filament Caferliticien Intérieur. Au cours des vingt derniers jours, ils étaient arrivés là, un par un ou parfois par groupes de deux, pour se joindre à un Primairien arrivé quelque quarante jours plus tôt.

Quitrilis Yurke, voyageur et aventurier chevronné de la Culture, qui avait quitté sa planète natale depuis plus de cinq cent vingt-six jours maintenant et qui avait déjà visité plus d'une douzaine de systèmes solaires aliènes, se trouvait sur

Zaranche pour essayer d'y découvrir ce qu'il pouvait sur ce qu'il pouvait y avoir à découvrir. Pour l'instant, cela s'était résumé au fait que Zaranche était une planète ennuyeuse, qui ne pouvait intéresser que les Octes, et sur laquelle il n'y avait pas la moindre trace de vie humanoïde. Ce dernier point était une mauvaise nouvelle. Au début, il avait plutôt trouvé que c'en était une bonne, mais il s'était ravisé. Jusque-là, il ne lui était jamais arrivé d'être le seul humain quelque part. Le seul humain sur la planète : ça, c'était voyager. Ça, c'était Vagabonder. C'était unique. Il aurait bien aimé voir ses amis voyageurs essayer de faire mieux que ça. L'espace d'un instant, il avait eu l'impression de dominer l'univers.

Après ça, il s'était simplement ennuyé et senti seul, mais il avait dit à tout le monde – surtout à ses camarades de classe et aux habitants de son village natal (qui, de toute façon, étaient eux-mêmes en train de voyager pour la plupart) – qu'il avait l'intention de rester sur Zaranche une centaine de jours afin d'y mener des études et des enquêtes suffisamment sérieuses pour pouvoir publier quelque chose de présentable, et il aurait eu un sentiment d'échec s'il avait flanché maintenant.

De tout son groupe, il avait été le plus chanceux, tout le monde était d'accord là-dessus, lui compris. Il avait fini par trouver un vieux vaisseau qui était vaguement à la recherche d'aventures excentriques sur le tard, et c'est ainsi qu'il avait pu disposer de son propre appareil pour jouer avec, au lieu de devoir faire du stop en quémandant un passage sur des VSG et d'autres appareils plus petits, comme tous ses camarades… Très appréciable !

Le *Maintenant On Essaie Ma Méthode* avait été autrefois un Appareil de Transport Général de classe Interstellaire, construit à une époque si reculée qu'il se souvenait – directement, une vraie mémoire vivante – du temps où la Culture avait été, selon les normes civilisationnelles, une société maigrichonne et naïve, l'équivalent d'un jeune adolescent maladroit. L'IA du vaisseau (pas un Mental – bien trop ancienne, primitive et limitée pour être qualifiée de Mental, mais toujours parfaitement consciente et dotée d'une personnalité redoutablement affûtée) avait été depuis longtemps transférée dans une sorte de petit vaisseau

utilitaire, le genre d'appareil qu'on rattachait à la classe Erratique, même si cette classe n'existait pas vraiment (sauf qu'elle existait maintenant d'une certaine façon, puisque même les Mentaux utilisaient le terme). Bon, toujours est-il que sous sa forme remaniée, le vieux vaisseau avait été conçu pour servir de navette spatiale (mais beaucoup plus rapide qu'une navette ordinaire), transportant des gens et du matériel dans le genre de système comportant plusieurs Orbitales.

Il s'était agi d'une semi-retraite. Avant de devenir trop bizarre ou excentrique, le vaisseau avait choisi de prendre sa retraite définitive, et avait glissé dans une sorte de sommeil profond dans un hangar creusé au sein d'une montagne où étaient entreposés d'autres vaisseaux et du très gros matériel, sur l'Orbitale de Foerlinteul où habitait Quitrilis. Celui-ci avait lancé des recherches pour trouver exactement ce genre de vieil appareil, en suivant une théorie personnelle. Et ça avait marché ! Il avait gagné le gros lot ! En plein dans le mille !

Le vieux vaisseau s'était réveillé lorsqu'il avait reçu un message-chatouillis de son ancien VSM, et après un bref instant de réflexion, avait accepté de servir de transport personnel pour ce jeune homme, c'est-à-dire lui !

Bien sûr, tous ses camarades de classe avaient aussitôt essayé de faire pareil, mais c'était trop tard. Quitrilis avait déjà trouvé le seul candidat possible et remporté la palme. Et même s'il y avait eu dans les environs d'autres vaisseaux à la retraite dans les mêmes dispositions d'esprit, ils auraient sans doute refusé des demandes similaires, tout simplement parce qu'ils auraient eu l'impression d'instaurer une mode plutôt que d'exprimer leur personnalité individuelle de vaisseau et d'encourager l'initiative humaine, et cætera.

Jusqu'ici, leur relation avait été vraiment bonne. La vieille IA semblait trouver amusant de satisfaire les caprices d'un jeune humain enthousiaste, et adorait voyager rien que pour le plaisir, sans but vraiment logique, pour aller où Quitrilis voulait aller pour y faire ce qu'il voulait y faire (même si celui-ci reconnaissait bien volontiers qu'il n'en avait pas la moindre idée lui-même). Bien sûr, ils devaient se cantonner à un volume relativement limité de l'espace, du fait de la vitesse du

vaisseau – ils avaient dû s'amarrer à un VSG pour se rendre ici, dans le Filament Caferliticien Intérieur –, mais cela leur laissait quand même quelques milliers de systèmes solaires à visiter, même si, de l'avis général, il n'y avait plus grand-chose à découvrir dans le secteur de l'espace auquel ils avaient accès, car cela faisait bien longtemps qu'on l'avait exploré de fond en comble.

Et quelquefois, le vaisseau le laissait piloter en manuel, tandis que l'IA se déconnectait ou tout du moins se relirait dans sa coquille, laissant Quitrilis prendre seul les commandes. Il avait toujours pensé que même si le vaisseau prétendait le laisser seul maître à bord, il n'en gardait pas moins un œil sur lui en secret, pour s'assurer qu'il ne faisait pas trop de bêtises, rien qui puisse les faire tuer tous les deux, mais en ce moment – en ce moment même, alors qu'un vaisseau Primairien qui n'aurait *jamais* dû se trouver là remplissait tout à coup l'espace constellé d'étoiles devant lui, s'étendant à travers son champ de vision –, il se rendait compte que le vieil appareil avait tenu parole. Il l'avait laissé entièrement seul. Pendant tout ce temps, il avait été vraiment seul maître à bord. Il avait vraiment risqué sa vie, et il était maintenant sur le point de la perdre.

Vingt-deux vaisseaux. Il y avait eu vingt-deux vaisseaux, là-dessus ils étaient d'accord. Échelonnés par paires selon une ligne légèrement incurvée correspondant au champ gravitationnel de la planète. Quitrilis était monté y jeter un coup d'œil, mais ils étaient totalement dénués d'intérêt : ils ne bougeaient pas, et seul celui qui était arrivé là le premier montrait des signes d'activité, avec de petits appareils qui allaient et venaient autour de lui. Il avait eu l'impression que les Octes du Monitoring et Contrôle des Mouvements lui avaient crié quelque chose, mais un Octe qui crie reste toujours une expérience assez compliquée et incompréhensible, et il n'y avait guère prêté attention.

Il avait demandé au vaisseau de le laisser prendre les commandes, et il s'était livré à toutes sortes d'acrobaties au milieu de la flotte avant de décider de la traverser à toute vitesse. Pour cela, il avait commencé par s'éloigner à bonne distance – quelque chose comme cinq cent mille kilomètres de

l'autre côté de la planète – et passer en mode *Super Silencieux,* ce que le vaisseau appelait le mode *Chut,* puis il avait fait demi-tour pour foncer dans le tas avant qu'ils n'aient le temps de lui crier encore une fois après : il avait plongé et zigzagué au milieu des Primairiens (en sautant sur sa couchette et en poussant de grands cris de joie), et tout s'était passé apparemment sans problèmes. Il était arrivé au bout de la nuée de vaisseaux et se dirigeait vers l'espace vide en se glissant sous le vingt-deuxième vaisseau (il comptait aller visiter une des géantes gazeuses du système pendant un jour ou deux, le temps de laisser les choses se calmer s'il y avait une réaction du côté des Octes), quand tout à coup, alors qu'il sortait de dessous ce dernier Primairien – ou ce qui aurait dû être le dernier –, là, droit devant, juste sous son nez, tellement haut et grand et large et *énorme* qu'il savait qu'il n'avait aucune chance de l'éviter, il y avait un autre vaisseau ! Un vingt-troisième vaisseau !

Quoi ?

Une lumière clignota sur la console de rétrocontrôle devant lui (il en avait lui-même établi les spécifications).

— Quitrilis, dit la voix du vaisseau. Qu'est-ce qui… ?

— Désolé…

C'est tout ce que Quitrilis eut le temps de dire avant que la carcasse du vaisseau octe ne se déploie devant lui, remplissant à présent toute la vue avant et laissant apparaître des détails.

Ils allaient peut-être pouvoir le traverser, pensa-t-il, mais il vit aussitôt que c'était impossible. Les composants internes du Primairien étaient trop grands, les intervalles trop petits. Ils pourraient peut-être tenter un arrêt brutal, mais ils étaient vraiment trop près. Le *Maintenant On Essaie Ma Méthode* avait repris le contrôle. Les commandes manuelles étaient devenues molles. Les batteries d'indicateurs clignotaient dans tous les sens pour signaler des dégâts au niveau des moteurs suite au freinage et au virage en catastrophe, mais tout cela était beaucoup trop peu et beaucoup trop tard. Ils allaient percuter le vaisseau de côté, à une vitesse à peine réduite de dix pour cent.

Quitrilis ferma les yeux. Il ne savait pas trop quoi faire d'autre. Le *Maintenant On Essaie Ma Méthode* se mit à émettre des bruits comme jamais il ne l'avait entendu faire. Il attendit la

mort. Il avait fait une sauvegarde avant de partir de chez lui, bien sûr, mais cela faisait déjà plus de cinq cents jours, et il avait énormément changé pendant tout ce temps. Il était une personne très différente, infiniment plus mûre que le jeune casse-cou qui était parti avec son vaisseau complice. Ce serait une mort très réelle. Ouah… vrai petit pincement au creux de l'estomac, là… Ça serait une extinction nette, définitive et sans bavures. Au moins, elle allait être rapide, c'était déjà ça.

L'Octe était peut-être équipé de systèmes de défense à courte portée contre ce genre de chose. Ils allaient peut-être exploser en plein ciel avant même de toucher le Primairien. Ou bien alors un rayon allait les dévier, ou quelque chose comme un champ de déflection, un truc vraiment formidable, peut-être. Sauf que les Octes ne possédaient absolument rien de ce genre. Leurs vaisseaux étaient relativement primitifs. Ah ! Il venait juste d'y penser : il était probablement sur le point de tuer des tas d'Octes. Il ressentit une angoisse au creux de l'estomac qui dépassait largement la précédente, beaucoup plus égoïste. Ah, merde… Un putain d'incident diplomatique majeur. Il commençait à se dire que c'était dingue ce qui pouvait vous passer par l'esprit en une ou deux secondes quand on savait qu'on allait mourir, lorsque le vaisseau dit d'une voix très calme :

— Quitrilis ?

Il rouvrit les yeux. Pas mort.

Et rien d'autre devant lui que ces bonnes vieilles ténèbres de l'espace parsemées d'étoiles. Hein, quoi ?

Il regarda derrière lui. Une nuée de vaisseaux : une bonne vingtaine de Primairiens, dont un qui se trouvait vraiment *juste* derrière eux et qui s'éloignait hyper rapidement, comme s'ils venaient d'en sortir.

— On a réussi à éviter ce machin ? demanda-t-il en ravalant sa salive.

— Non, répondit le vaisseau. Nous l'avons traversé parce que ce n'est pas un véritable vaisseau. Ce n'est qu'un simple hologramme.

— Quoi ? fit Quitrilis en secouant la tête. Comment ? Pourquoi ?

— C'est une bonne question, dit le vaisseau. Je me demande combien d'autres sont également des simulacres.

— Ah, putain… soupira Quitrilis. Je suis vivant…

Il se déconnecta de la virtualité de la console pour se retrouver convenablement assis sur sa couchette, les commandes physiques devant lui et l'affichage panoramique lui montrant en un peu moins détaillé ce qu'il avait eu l'impression de regarder directement.

— Hé, le vaisseau, on est vivants ! s'écria-t-il.

— Oui, c'est exact. Comme c'est bizarre. (Le *Maintenant On Essaie Ma Méthode* avait l'air perplexe.) J'envoie une transmission là-dessus à mon ancien Véhicule Système. Il se passe quelque chose d'anormal, ici.

Quitrilis agita les bras et remua les orteils.

— Nous sommes vivants ! cria-t-il encore avec extase.

— Je ne dis pas le contraire, Quitrilis, mais… Attends. Nous sommes att… !

En quelques centièmes de millisecondes, le rayon émis par le vaisseau Primairien d'origine, le premier arrivé, les enveloppa et transforma le petit appareil et son unique passager humain en un nuage de plasma.

Cette fois-ci, Quitrilis Yurke n'eut même pas le temps de penser à quoi que ce soit.

*

* *

Djan Seriy Anaplian, agent de la (tristement ?) célèbre section de la Culture nommée Circonstances Spéciales, eut son premier rêve de Prasadal alors qu'elle se trouvait à bord du *Semoir,* un VSG de classe Océan. Les détails du rêve en lui-même n'avaient guère d'importance, mais ce qui la troubla à son réveil fut que c'était le genre de rêve qu'elle associait toujours à sa planète natale. Elle avait eu des rêves comme celui-là à propos du palais royal de Pourl et du domaine de Moiliou, du Huitième en général, et même – si on comptait les rêves du Hyeng-zhar – concernant Sursamen tout entière pendant ses premières années passées dans la Culture, et elle s'était toujours

réveillée avec un profond sentiment de nostalgie, parfois même en pleurs.

Ces rêves avaient progressivement laissé place à des rêves concernant d'autres endroits où elle avait vécu, comme la ville de Klusse sur l'Orbitale de Gadampth, où elle avait entamé sa longue initiation à la Culture et où elle avait fini par l'accepter. Ces rêves étaient parfois profonds et l'affectaient à leur façon, mais ils n'étaient jamais imprégnés de ce sentiment de manque et de nostalgie caractéristique de ceux qui se passaient chez elle.

Elle se réveilla dans l'obscurité grisâtre de sa nouvelle cabine – un espace parfaitement standard dans un appareil de classe Océan tout aussi standard –, et se rendit compte avec une certaine horreur, un peu d'humour glacé et une dose d'appréciation ironique qu'alors même qu'elle commençait à penser qu'elle pourrait enfin être heureuse en étant libérée de Sursamen et de tout ce que la planète avait représenté pour elle, elle venait d'y être rappelée.

*

* *

Elle faillit attraper la balle au vol. Elle faillit seulement, et la balle vint lui frapper la tempe suffisamment fort pour provoquer un élancement de douleur. Elle aurait certainement assommé un simple humain basique. Si tout son équipement CS avait été encore actif, elle aurait pu l'éviter ou l'attraper d'une main sans problème. En fait, avec ses augmentations 5CS en ligne, elle aurait pu sauter et l'attraper avec les *dents*. Mais au lieu de ça, *bing* !

Elle avait entendu la balle arriver, elle l'avait même aperçue un bref instant du coin de l'œil, mais elle n'avait pas été assez rapide. La balle rebondit sur son crâne. Elle secoua la tête, écarta les jambes et plia les genoux pour être plus stable au cas où elle tomberait, mais elle resta sur ses pieds. La douleur disparut, complètement effacée. Elle se frotta la tête et se baissa pour ramasser la petite balle dure – une balle de crackball, une simple boule de bois, en fait – et chercha des yeux qui pouvait l'avoir lancée. Un type se détacha en volant d'un groupe de gens

réunis près du petit bar devant lequel elle était passée, sur l'un des balcons externes.

— Vous n'avez pas de mal ? demanda-t-il.

Elle lui lança doucement la balle.

— Non, ça va, lui dit-elle.

C'était un petit homme rondouillard, qui ressemblait presque à une balle lui-même, au teint très sombre et avec une masse de cheveux extravagante. Il attrapa la balle et la fit sauter dans sa main en souriant.

— Quelqu'un a dit que vous faisiez partie de CS, voilà tout. Alors je me suis dit, tiens, on va voir, et j'ai lancé la balle sur vous. J'ai pensé que vous l'attraperiez ou que vous baisseriez la tête ou je ne sais quoi.

— Il aurait peut-être été plus simple de me poser la question, dit Djan Seriy.

Quelques membres du groupe installé au bar les regardaient.

— Désolé, fit l'homme en regardant la tempe de Djan Seriy.

— N'en parlons plus. Bonne journée, fit-elle en s'apprêtant à poursuivre son chemin.

— Je peux vous préparer quelque chose à boire ?

— Ça ne sera pas nécessaire, mais merci quand même.

— Non, sérieusement, je me sentirais mieux.

— Je comprends, mais non, merci.

— Je fais un excellent Vengeance de Za. Je suis pratiquement un expert.

— Ah, vraiment. Qu'est-ce que c'est, un Vengeance de Za ?

— C'est un cocktail. Restez, je vous en prie. Prenez un verre avec nous.

— Bon, d'accord.

Elle prit un Vengeance de Za. C'était très alcoolisé. Elle se laissa affecter par la boisson. Le petit rondouillard et ses amis faisaient partie de la Faction Pacifiste, une branche de la Culture qui s'était séparée au début de la Guerre Idirane, quelques siècles plus tôt, en renonçant à toute forme de conflit.

Elle resta pour boire d'autres Vengeances de Za. L'homme finit par reconnaître qu'il la trouvait très sympathique, mais qu'il n'aimait tout simplement pas CS, qu'il appelait – avec un

certain mépris, pensa Anaplian – « ce bon vieux vaisseau *Nous Savons Ce Qui Est Bon Pour Vous* ».

— Ça reste quand même de la violence, lui dit-il. C'est ce que nous devrions être capables de dépasser.

— Ça peut être violent, quelquefois, reconnut Anaplian en hochant doucement la tête.

La plupart des amis de l'homme étaient partis. Au-delà du balcon, dans la partie à ciel ouvert entourant la coque du VSG, se déroulait une régate de petits engins volants à pédales. Tout était très gai et bigarré, avec apparemment beaucoup de feux d'artifice.

— Nous devrions être capables de dépasser ce stade, vous voyez ?

— Oui, je vois.

— Nous sommes assez forts pour ça. Trop forts. Nous pouvons nous défendre, montrer l'exemple. Nous n'avons pas besoin de nous immiscer dans les affaires des autres.

— Vos arguments moraux sont puissamment convaincants, lui dit Anaplian d'un ton solennel.

— Ah, vous êtes fâchée, là.

— Non, je suis d'accord avec vous.

— Mais vous faites partie de CS. Vous intervenez, vous faites tous vos sales coups en douce. C'est ce que vous faites, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est ce que nous faisons, c'est ce que je fais.

— Alors, ne me dites pas que mes arguments sont puissamment convaincants, ne m'insultez pas.

Ce type de la Faction Pacifiste était vraiment agressif, ce qui l'amusait beaucoup.

— Ce n'était pas mon intention, lui dit-elle. Ce que je voulais dire – excusez moi… (Elle but une gorgée de son cocktail.) Je voulais dire que je suis d'accord avec ce que vous dites, mais pas au point d'agir différemment. L'une des premières choses que CS vous apprend, ou… (Elle rota délicatement.) Excusez-moi. Ou que CS vous pousse à apprendre par vous-même, c'est qu'il ne faut jamais être trop sûr de soi, qu'il faut toujours être prêt à accepter qu'il puisse y avoir une bonne raison de ne pas faire le genre de choses qu'on fait.

— Mais vous les faites quand même.

— Mais nous les faisons quand même.

— C'est une honte pour nous tous.

— Vous avez le droit d'avoir votre point de vue.

— Et vous le vôtre, mais vos agissements m'affectent et me souillent bien plus que les miens ne peuvent vous souiller.

— Vous avez raison, mais vous, vous êtes la Faction Pacifiste, vous n'êtes donc pas vraiment pareils.

— Nous faisons tous encore partie de la Culture. Nous sommes la *vraie* Culture, et vous en êtes le rejeton cancéreux, qui est devenu plus gros que son parent et bien plus dangereux que lorsque nous nous sommes séparés, mais vous nous ressemblez suffisamment pour que les autres ne sachent pas faire la différence. Ils voient une seule entité, et non pas des factions distinctes. À cause de vous, cela rejaillit sur nous.

— Je vois ce que vous voulez dire. Nous vous infamons. Je suis désolée.

— Vous nous « infamez » ? C'est du jargon de CS, ça ?

— Non, c'est du vieux sarle. Mon peuple utilise quelquefois les mots d'une baçon fizarre. D'une façon bizarre, se reprit Anaplian en pouffant.

— Vous devriez avoir honte, dit l'homme d'un air triste. Non, vraiment, nous ne valons pas mieux – *vous* ne valez pas mieux que les sauvages. Eux aussi, ils trouvent toujours des excuses pour justifier leurs crimes, mais l'important, c'est de commencer par ne pas en commettre du tout.

— Je vous comprends, je vous assure.

— Alors, vous devriez avoir honte. Dites-moi que vous avez honte.

— Nous avons honte, l'assura Anaplian. En permanence. Mais nous pouvons prouver que ça marche. L'ingérence et les sales coups en douce. Ça marche. Le salut est dans les statistiques.

— Je me demandais quand vous sortiriez cet argument, dit l'homme en hochant la tête avec un sourire amer. Le catéchisme sacro-saint de Contact, de CS. Ces vieilles bêtises qui n'ont rien à voir avec le problème.

— Pas des bêtises. Pas… C'est la vérité.

L'homme était descendu de son tabouret de bar. Il secouait la tête, ce qui faisait voler ses cheveux extravagants dans tous les sens. Pas facile de se concentrer avec ça.

— Je crois que nous ne pouvons rien y faire, dit-il tristement – ou peut-être avec colère. Hein, c'est ça ? Rien qui puisse vous changer. Vous allez simplement continuer de faire toutes ces saloperies jusqu'à ce qu'elles vous retombent dessus et sur nous tous, ou que suffisamment de gens voient enfin la vérité et pas seulement ces statistiques de merde. Jusque-là, nous ne pouvons rien y faire.

— Vous ne pouvez pas vous battre contre nous, dit Anaplian qui éclata de rire.

— Ah, comme c'est drôle.

— Désolée, ça m'a échappé. Je vous demande pardon. Mille fois pardon.

L'homme secoua de nouveau la tête.

— Même mille fois, ça ne sera jamais assez, dit-il. Bonne journée.

Anaplian le regarda s'éloigner.

Elle aurait voulu lui dire que tout allait bien, qu'il n'y avait pas vraiment de quoi s'inquiéter, que l'univers était au départ un endroit horrible et totalement indifférent, et que les gens venaient y ajouter la souffrance et l'injustice, et que tout était bien pire que ce qu'il pouvait imaginer, et qu'elle le savait parce qu'elle l'avait étudié et vécu elle-même, ne serait-ce qu'un tout petit peu. On pouvait améliorer les choses, mais c'était un processus incertain et plein d'embûches, et il fallait essayer – c'était un devoir absolu d'essayer – d'être sûr de ne pas se tromper, d'être sûr de faire ce qui était juste. Quelquefois, cela voulait dire qu'il fallait passer par CS, et… eh bien, voilà. Elle se gratta la tête.

Bon, c'était *évident* qu'ils avaient peur de se tromper. Tous les agents de CS qu'elle avait connus avaient ce souci en tête. Et c'était *évident* qu'ils arrivaient à se convaincre que ce qu'ils faisaient était bien. Ou alors, ils ne seraient pas dans CS à faire ce qu'ils faisaient, hein, forcément ?

Peut-être que ce type savait tout ça très bien, après tout. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que lui aussi était un agent de

CS, ou quelque chose de ce genre. Peut-être un membre de Contact, ou quelqu'un envoyé par le vaisseau ou par un des Mentaux qui surveillaient la situation morthanvelde, une simple mesure de précaution. Le coup d'essayer de lui fracturer le crâne avec une balle en bois était une méthode rudimentaire pour vérifier qu'elle était bien désarmée.

Elle laissa son dernier verre de Vengeance de Za aux trois quarts plein sur le comptoir.

— On fait tous partie de cette putain de Faction Pacifiste, espèce de connard, marmonna-t-elle en s'éloignant d'un pas hésitant.

*

* *

Avant de quitter le *Semoir,* elle chercha des informations sur les événements récents du Huitième, sur Sursamen. Elle effectua une partie des recherches elle-même, et envoya des agents – des personnalités artificielles provisoires et rudimentaires – dans l'infocosme pour y dénicher d'autres renseignements.

Elle cherchait des informations détaillées, mais aussi d'éventuels indices permettant de savoir si les Sarles faisaient l'objet d'une surveillance particulière. Trop de civilisations évoluées semblaient croire que la nature primitive de cultures moins avancées – et le haut niveau de violence généralement associé à ce type de sociétés – leur conférait une sorte de droit automatique de les espionner. Même pour les sociétés de rang moyen dans le classement technologique, les capacités de production en masse de machines permettant de fabriquer des machines qui en fabriquaient d'autres étaient telles que ce genre d'espionnage avait un coût matériel pratiquement nul. La nuée d'appareils qui en résultait comportait des éléments qui pouvaient être aussi petits qu'un grain de poussière, mais dont l'agrégation, avec le support d'unités plus importantes en orbite, pouvait surveiller une planète entière et transmettre au niveau de détail le plus fin tout ce qui s'y passait.

Il existait bien des traités et des accords limitant ce genre de comportement, mais ils ne concernaient en général que les sociétés les plus mûres et les mieux établies de la Galaxie, ainsi que toutes celles sous leur contrôle ou qui en dépendaient. La technologie associée était comme un nouveau jouet pour les civilisations plus récemment installées à la grande table des Impliqués de la métacivilisation galactique, et elles avaient tendance à s'en servir avec beaucoup d'enthousiasme pendant quelque temps.

Les sociétés qui n'avaient que très récemment renoncé à l'usage de la force et à la guerre – souvent avec beaucoup de réticence – étaient en général les plus portées à observer celles pour qui ce genre de comportement restait courant. L'une des méthodes extrêmes pour s'occuper de ces sociétés de voyeurs était de retourner leurs appareils contre eux, en récupérant leurs engins de surveillance partout où ils se trouvaient, puis en modifiant les logiciels et en infestant les mondes de leurs créateurs. Une concentration particulière sur les maisons et les lieux de distraction favoris des dirigeants suffisait généralement à les dissuader de poursuivre ces activités.

Les populations à l'intérieur de Sursamen, en particulier celles comme les Sarles qui ne pouvaient soupçonner cet espionnage arrogant et qui étaient sans défense, étaient censées être protégées contre ses effets nocifs. Mais ce n'est pas parce qu'une chose est interdite qu'elle n'existe pas. La Culture avait beau posséder l'une des structures d'infocosme les plus étendues et les plus complètes de la Galaxie, elle ne pouvait tout voir ni tout connaître. Il y avait encore plein de choses qui se passaient en cachette. En règle générale, elles finissaient par se savoir, mais souvent trop tard pour éviter les dégâts.

Mais en ce qui concernait le Huitième, il n'y avait rien pour l'instant. Ou bien personne ne l'espionnait, ou bien les espions se faisaient très discrets. Les Morthanveldes en avaient largement la capacité technologique, mais ils étaient beaucoup trop fiers et respectueux des lois pour ça, et considéraient cette activité comme indigne d'eux (ce qui les rapprochait beaucoup de la Culture). Les Nariscenes avaient sans doute le même point de vue, et quant aux Octes… ma foi, les Octes ne semblaient pas

s'intéresser à grand-chose d'autre que leur prétention à être les véritables héritiers du Voile.

Même un simple accès de routine aux parties octes de l'infocosme obligeait à supporter un enregistrement exposant leur version de l'histoire galactique, dont le propos essentiel était de faire ressortir les similitudes entre le Voile et les Octes, et d'établir la légitimité de leurs droits sur l'héritage des Involucrae. À leurs yeux, cet héritage incluait évidemment les Mondes Gigognes, mais aussi le respect qui leur semblait devoir aller de pair, respect qu'à leur avis – en cela, ils n'avaient pas tort – on ne leur manifestait pas. Le logiciel d'interface de la Culture éliminait automatiquement toutes ces absurdités – les Octes étaient les seuls à croire que leurs prétentions avaient une base solide : l'immense majorité des experts reconnus, avec un arsenal de preuves assez irréfutables, considéraient les Octes comme une espèce relativement récente et sans aucun lien avec les Involucrae –, mais elles étaient toujours présentes.

Les Octes surveillaient les Sarles, mais seulement de façon partielle et sporadique, et – conformément à leurs engagements – uniquement à l'aide d'engins à l'échelle centimétrique, c'est-à-dire suffisamment gros pour être visibles par des humains. Ils étaient en général placés sur des machines pilotées par des Octes : élévaisseaux, engins aériens et terrestres, ou sur leurs combinaisons environnementales.

Il n'y avait pas beaucoup d'informations publiques sur les quelques centaines de jours écoulés, mais il y avait quand même des choses intéressantes. Djan Seriy regarda les enregistrements de la grande bataille qui avait scellé le destin des Deldeynes, autour de la Tour Xiliskine. Le commentaire et les quelques données qui l'accompagnaient laissaient penser que les Aultridias avaient pris le contrôle des parties de la Tour correspondantes pour acheminer les troupes deldeynes dans une position leur permettant de mener leur attaque surprise au cœur du royaume des Sarles. Une note portant la marque de CS était annexée à l'enregistrement, indiquant que l'implication des Aultridias était un mensonge, et que les Octes étaient responsables de l'opération.

L'enregistrement portait sur la seconde partie de la bataille, et avait été effectué depuis des positions statiques bien au-dessus de l'action, probablement depuis la Tour elle-même. Anaplian se demanda s'il pouvait y avoir dans ce qu'elle regardait des détails sur le moment où son père avait été blessé, et sur ce qui avait pu arriver à Ferbin. Elle essaya de faire un zoom, avec l'intention de demander à un agent de rechercher des indices, mais l'enregistrement avait une résolution trop faible et les détails devinrent flous bien avant qu'elle puisse distinguer des individus sur le champ de bataille.

Elle continua de regarder – toujours d'un point de vue en altitude, comme si cette fois-ci les caméras étaient placées sur un objet volant – tandis que les troupes sarles, à présent menées par Mertis tyl Loesp, franchissaient un canal au milieu du désert près du Hyeng-zhar, dont on apercevait les brumes au loin, et elle vit le dernier siège, assez bref, et l'assaut final, encore plus bref, mené contre Rasselle, la capitale des Deldeynes.

Apparemment, c'était tout. Un véritable bulletin d'informations ou un documentaire aurait montré les célébrations de victoire à Pourl, tyl Loesp acceptant la reddition du chef des armées deldeynes, les monceaux de cadavres jetés dans des fosses, les drapeaux et bannières en feu ou les larmes des victimes inconsolables, mais les Octes ne s'étaient guère souciés d'introduire une touche artistique ni de porter quelque jugement que ce soit.

Exactement le genre de guerre primitive, barbare et excitante dont les gens confortablement installés adoraient entendre parler, se dit Anaplian. C'était presque dommage que personne n'ait pensé à l'enregistrer dans ses moindres détails sanglants.

Une nuée de commentaires, analyses, hypothèses et exégèses, presque tous sans intérêt, se déployait rapidement autour de l'enregistrement octe, émanant de diverses agences d'information et d'organisations qui s'intéressaient à ce genre d'événement. De nombreux spécialistes des Mondes Gigognes et de Sursamen – certains se considéraient même comme des experts du Huitième ou encore plus précisément des Sarles –

déploraient l'absence de données dignes de ce nom, ce qui laissait beaucoup trop place aux spéculations. Pour d'autres, ce manque de détails représentait plutôt une aubaine : plusieurs propositions de jeux de stratégie basés sur les événements récents étaient annexées. Des spectacles inspirés par ces péripéties excitantes étaient également en préparation, et certains même étaient déjà prêts.

Allongée sur sa couchette au bord d'une piscine parfumée (éclaboussures, rires, la chaleur de la lumière sur sa peau), Djan Seriy frissonnait en regardant et en vivant tout cela les yeux fermés. Elle éprouva soudain la même impression que lorsqu'elle avait fait connaissance avec la Culture, dans la confusion de ces premiers temps où tout semblait anarchique et incompréhensible. Il était tout bonnement impossible d'absorber autant de choses d'un coup. C'était à la fois trop familier et totalement, horriblement aliène en comparaison.

Elle laisserait ses agents continuer d'explorer l'infocosme au cas où il y aurait quelque chose de plus directement observable qui serait simplement bien caché.

Bienvenue dans le futur, se dit-elle en observant tout ce verbiage. *Nos tragédies et nos triomphes, nos vies et nos morts, nos joies et nos remords ne sont que le rembourrage du vide de notre existence.*

Elle se rendit compte qu'elle donnait un peu trop dans le mélodrame. Elle s'assura qu'il n'y avait plus rien d'utile à voir, se déconnecta et se leva pour aller rejoindre un groupe qui jouait bruyamment à chat dans l'eau.

*

* *

Un vaisseau, puis un autre vaisseau. On la fit débarquer du *Semoir* pour la transborder sur l'UCG *Espèces De Petits Monstres*. Un autre passage de relais la fit embarquer sur le *Xénoglossologue,* un Véhicule Système Limité de classe Air. Au cours de sa dernière soirée à bord, on organisa un bal rassemblant tous les équipages. Elle s'abandonna totalement à la musique et à la danse.

Le dernier vaisseau de la Culture à la transporter avant qu'elle ne pénètre dans le domaine des Morthanveldes s'appelait *Tu Vas Me Nettoyer Tout Ça Avant De Partir,* une Sentinelle Ultrarapide, anciennement Unité Offensive Générale.

Elle détestait toujours autant ces noms idiots.

17

Départs

Oramen se réveilla au son d'un millier de cloches, de trompes de temple, de sirènes d'usine et de cornes de voiture, et de cris d'enthousiasme à peine audibles dans ce vacarme. Il comprit aussitôt que la guerre devait être terminée, et qu'ils l'avaient gagnée. Il regarda autour de lui. Il était dans une maison de jeu et de passe connue sous le nom de Chez Botrey, dans le quartier de Schtip. Une forme était allongée sous les draps à côté de lui, celle d'une fille dont le nom lui reviendrait sans doute bientôt.

Droffo, son nouvel écuyer, jeune marié et résolument fidèle, avait choisi de fermer les yeux sur les frasques d'Oramen à condition qu'il s'y livre strictement dans des établissements de jeu ou de boisson. Droffo n'imaginait même pas mettre le pied dans un honnête bordel. Le nouveau valet personnel d'Oramen, Neguste Puibive, avait promis à sa mère, avant de quitter la ferme, que jamais il ne paierait un sou pour coucher avec une fille, et il tenait sa promesse à la lettre, mais guère au-delà : il avait jusqu'ici rencontré un modeste succès en persuadant certaines des filles les plus généreuses de lui accorder leurs faveurs par pure bonté d'âme, et aussi par sympathie envers un garçon capable de faire une promesse aussi pleine de bonnes intentions, mais tellement naïve…

On n'avait pas manqué de remarquer et de commenter les absences d'Oramen de la Cour. Pas plus tard que la veille, au cours d'une réception donnée au petit déjeuner par Harne, dame Aelsh, en l'honneur de son plus récent astrologue – Oramen avait déjà réussi à oublier son nom –, Renneque, bras dessus bras dessous avec Ramile, la jolie fille qu'Oramen avait

remarquée lors de la petite fête chez Harne avec les acteurs et les philosophes, l'avait grondé :

— Ah, mais c'est ce jeune homme ! s'était-elle exclamée en le voyant. Regarde, Ramile ! Je me souviens de ce joli visage, mais pas de son nom, car cela fait bien longtemps. Comment allez-vous, messire ? Je m'appelle Renneque. Et vous ?

Il avait souri.

— Dame Renneque, dame Ramile. Quel plaisir de vous revoir. Vous aurais-je négligées ?

Renneque eut un petit reniflement de dédain.

— Certes, et honteusement. Oramen, je vous assure que ceux qui sont partis à la guerre sont plus souvent que vous à la Cour. Sommes-nous donc si ennuyeuses que vous cherchiez à nous éviter, prince ?

— Absolument pas. Bien au contraire. Je me suis rendu compte que j'étais moi-même si extraordinairement ennuyeux que j'ai eu l'idée de me retirer de nos activités les plus quotidiennes dans l'espoir de me rendre plus intéressant par contraste à vos yeux lorsque nous nous rencontrerions.

Renneque était encore en train de réfléchir à cette phrase quand Ramile sourit timidement à Oramen en s'adressant à Renneque :

— Je crois que le prince trouve ailleurs d'autres dames plus à son goût.

— Ah, vraiment ? demanda Renneque en feignant l'innocence.

Oramen sourit machinalement.

— Il est possible que nous ne soyons pas désirées, suggéra Ramile.

Renneque leva son menton délicat.

— Nous ne sommes peut-être pas assez bien pour le prince, dit-elle.

— Ou nous sommes peut-être trop bien pour lui, fit Ramile d'un air pensif.

— Comment serait-ce possible ? demanda Oramen qui ne trouvait rien d'autre à dire.

— C'est vrai, acquiesça Renneque en serrant plus fort le bras de sa compagne. Certains préfèrent la disponibilité à la vertu, ai-je entendu dire.

— Et une langue déliée par l'argent plutôt que par l'esprit de la conversation, ajouta Ramile.

Oramen se sentit rougir.

— Tandis que d'autres, rétorqua-t-il, font plus confiance à une honnête catin qu'aux femmes apparemment les plus vertueuses et courtoises.

— C'est peut-être le cas pour certains, par pure perversité, dit Renneque qui avait ouvert de grands yeux au mot « catin ». Bien sûr, quant à savoir si un homme de jugement et d'honneur qualifierait l'une de ces femelles d'*honnête,* voilà qui reste sujet à discussion.

— Comme bien d'autres choses, les valeurs morales d'un homme pourraient se trouver infectées en telle compagnie, dit Ramile en rejetant en arrière sa jolie tête et ses longues boucles blondes.

— Ce que je voulais dire, mesdames, c'est qu'une putain prend sa récompense sur le moment, sans chercher d'autre avantage. (Cette fois-ci, le mot « putain » fit sursauter les deux jeunes femmes.) Elle fait l'amour pour de l'argent et ne s'en cache pas. C'est de l'honnêteté. Il y a toutefois celles qui offriraient des faveurs apparemment pour rien, mais qui attendraient ensuite beaucoup d'un jeune homme nourrissant quelques espoirs d'avancement.

Renneque le regarda fixement, comme s'il avait perdu l'esprit. Elle ouvrit la bouche, peut-être pour dire quelque chose. Mais c'est l'expression de Ramile qui changea le plus, passant rapidement de ce qui semblait de la colère à un regard calculateur, et enfin à un petit sourire entendu.

— Allons-nous-en, Renneque, dit-elle en tirant sa compagne par le bras. Le prince s'égare cruellement, comme s'il était en proie au délire. Mieux vaut nous retirer pour laisser sa fièvre retomber, et de peur aussi que nous ne l'attrapions nous-mêmes.

Elles tournèrent les talons, le menton dédaigneusement relevé.

Il regretta presque aussitôt sa grossièreté, mais il était trop tard pour présenter des excuses. C'était sans doute qu'il était déjà un peu contrarié. La poste du matin lui avait apporté une lettre de sa mère en provenance de la lointaine Kheretesuhr, l'informant qu'elle était enceinte de son nouveau mari et que la grossesse étant déjà très avancée, ses médecins lui avaient déconseillé d'effectuer de longs trajets. Il était donc impensable qu'elle puisse se rendre à la Cour de Pourl. Un nouveau *mari* ? *Enceinte ?* Une grossesse *avancée,* ce n'était donc pas tout récent ? Il n'avait absolument entendu parler ni de l'un ni de l'autre. Elle n'avait même pas pensé à lui dire quoi que ce soit. La lettre remontait à plusieurs semaines : elle avait dû subir un gros retard pour lui parvenir, ou elle n'avait pas été postée immédiatement.

Il se sentait blessé, presque trompé d'une certaine façon, en même temps qu'il éprouvait de la jalousie et un sentiment de rejet. Il ne savait pas encore très bien comment réagir. Il lui avait même traversé l'esprit qu'il ferait mieux de ne pas répondre du tout. Il était presque tenté d'agir ainsi pour que sa mère s'étonne de ne pas être tenue informée, qu'elle se sente délaissée, tout comme elle l'avait elle-même traité.

Tandis qu'il restait allongé à écouter les bruits de triomphe au loin, essayant de déterminer précisément les sentiments que lui inspirait cette conclusion victorieuse de la guerre et s'étonnant de ce que sa première réaction n'ait pas été d'éprouver une joie sans nuage, Neguste Puibive, son serviteur personnel, se précipita dans la chambre et s'arrêta net au pied du lit, tout essoufflé. Luzehl, la fille avec qui Oramen venait de passer la nuit, était également en train de se réveiller. Elle se frotta les yeux en regardant Puibive d'un air perplexe. Neguste était un grand adolescent tout droit sorti de sa campagne, avec des dents de lapin et les yeux toujours écarquillés. Il était plein d'enthousiasme et de bonne volonté, et il avait cette faculté remarquable d'avoir toujours l'air un peu gauche même quand il dormait.

— Seigneur ! cria-t-il. (C'est seulement alors qu'il remarqua la présence de Luzehl. Il devint écarlate.) Je vous demande humblement pardon, seigneur, jeune dame ! (Il reprit son

souffle.) Seigneur ! Toujours avec mon humble pardon, seigneur, mais la guerre est finie, seigneur, et nous sommes victorieux ! La nouvelle vient juste d'arriver ! Tyl Loesp, le grand Werreber, ils – tous les Sarles – ont triomphé ! Quel grand jour ! Désolé de mon intrusion, seigneur ! Je vais maintenant effectuer mon extrusion, seigneur !

— Neguste, attends un peu, dit Oramen alors que le jeune homme – qui avait un an de plus qu'Oramen mais qui semblait souvent un gamin en comparaison – faisait demi-tour et s'apprêtait à partir.

Neguste s'emmêla les pieds et trébucha en se retournant pour obéir à Oramen. Il se mit au garde-à-vous en clignant des yeux, tandis qu'Oramen lui demandait :

— As-tu d'autres détails, Neguste ?

— J'ai entendu la grande nouvelle de la bouche d'un agent parlementaire manchot chargé de la crier sur les toits, seigneur. Il portait un bicorne. La dame qui tient le bar à infusions de l'autre côté de la rue a failli se trouver mal en l'entendant, et elle espère que ses fils reviendront bien vite sains et saufs, seigneur !

Oramen réprima un rire.

— Je veux dire des détails sur la nouvelle de la victoire elle-même, Neguste.

— Rien de plus, seigneur ! Simplement que nous sommes vainqueurs, que la capitale des Deldeynes a été prise, que leur roi s'est tué de sa propre main et que nos courageux soldats ont triomphé, seigneur ! Et que tyl Loesp et le puissant Werreber sont indemnes ! Les pertes ont été légères. Ah, oui, autre chose ! La capitale des Deldeynes va prendre le nom de Hauskville, seigneur ! (Un large sourire illumina le visage de Neguste.) N'est-ce pas formidable, seigneur ?

— Oui, c'est vraiment formidable, dit Oramen en souriant.

Il se rallongea. En écoutant le compte-rendu haletant de Neguste, il avait senti son humeur s'améliorer et ressembler à ce qu'il aurait voulu éprouver dès le début.

— Je te remercie, Neguste, dit-il à son jeune serviteur. Tu peux te retirer, maintenant.

— Je m'oppresse avec plaisir de m'exécuter, seigneur ! dit Neguste qui en était encore à essayer de se constituer un

répertoire fiable de tournures appropriées pour ce genre d'occasion. (Il tourna les talons sans trébucher, réussit à trouver la porte et la referma derrière lui. Moins d'un battement de cœur plus tard, il était de retour.) Ah ! s'écria-t-il. Il y a aussi une lettre télégraphique, seigneur ! Elle vient juste d'arriver.

Il sortit l'enveloppe scellée de son tablier, la tendit à Oramen, et battit en retraite.

Luzehl se mit à bâiller.

— C'est donc vraiment fini ? demanda-t-elle à Oramen, qui avait brisé le sceau et dépliait le feuillet.

Oramen hocha lentement la tête.

— Il semblerait. (Il sourit à la fille et se leva tout en lisant.) Je ferais mieux de retourner au palais.

Luzehl s'étira, secoua ses longs cheveux noirs emmêlés et parut vexée.

— Là, tout de suite, prince ?

Le télégramme l'informait qu'il avait un nouveau demi-frère. Le texte n'avait pas été rédigé par Aclyn elle-même, mais par sa principale dame de compagnie. L'accouchement avait été long et difficile – ce qui n'était pas surprenant, disait le message, compte tenu de l'âge relativement mûr de dame Blisk –, mais la mère et l'enfant se rétablissaient convenablement. C'était tout.

— Oui, là, tout de suite, dit Oramen en repoussant la main de la fille.

*

* *

La chaleur autour du Hyeng-zhar était devenue oppressante. Deux soleils – les Roulétoiles Clissens et Natherley – étaient haut dans le ciel, et jouaient à celui qui saurait extraire le plus de sueur des hommes. Bientôt, dans cette extrémité de sécheresse, à en croire les observateurs d'étoiles et les sages de la météo, la région se trouverait plongée dans une obscurité presque totale pendant près de cinquante jours-courts, provoquant un hiver brutal qui transformerait le fleuve et les Chutes en glace.

Tyl Loesp contemplait l'immensité des niveaux successifs de la cataracte du Hyeng-zhar en battant des paupières contre la sueur qui lui coulait dans les yeux. Il se demandait comment une telle énergie colossale, une telle débauche de chaleur pouvaient être ralenties, immobilisées et gelées aussi vite par la simple absence de soleils. Et pourtant, les savants affirmaient que c'était ce qui allait se produire, et semblaient en fait très excités à cette perspective. Les archives historiques relataient des événements similaires dans le passé, et c'était donc sans doute vrai. Il s'essuya le front. Quelle chaleur. Il avait hâte d'être sous l'eau.

*

* *

En fin de compte, Rasselle, la capitale des Deldeynes, était tombée facilement. Suite aux jérémiades de Werreber et de quelques autres officiers supérieurs – ainsi qu'à quelques rapports indiquant que les troupes étaient anormalement réticentes à l'idée de passer leurs prisonniers deldeynes par les armes –, tyl Loesp avait rapporté l'ordre général concernant les prisonniers et la mise à sac des villes.

En y repensant, il aurait dû pousser Hausk à diaboliser un peu plus les Deldeynes. Chasque avait été enthousiaste à cette idée, et ils avaient essayé ensemble de convaincre Hausk que l'attitude des soldats et de la populace serait grandement améliorée si l'on arrivait à leur inculquer une haine viscérale des Deldeynes, mais le roi, comme à son habitude, avait péché par excès de prudence. Hausk faisait une distinction entre, d'une part, les Deldeynes en tant que peuple, et d'autre part, leurs dirigeants et leur noblesse corrompue. Il reconnaissait même qu'ils pouvaient constituer un ennemi honorable. De toute façon, il aurait besoin de les gouverner une fois vaincus, et un peuple qui nourrit un ressentiment justifié contre un oppresseur aux tendances meurtrières rend toute forme de gouvernement pacifique et productif impossible. C'est sur cette base essentiellement pratique qu'il jugeait les massacres non seulement inutiles, mais même néfastes comme méthode de

contrôle. Il disait que la peur dure une semaine, la colère un an, et le ressentiment toute une vie. Pas si on alimente la peur à chaque jour qui passe, avait rétorqué tyl Loesp, mais il n'avait pas eu gain de cause.

— Mieux vaut le respect sans enthousiasme que la servilité dans la terreur, lui avait dit Hausk en lui donnant une tape sur l'épaule après la conclusion de la discussion.

Tyl Loesp s'était mordu les lèvres pour ne pas répliquer.

Après la mort de Hausk, le temps avait manqué pour transformer les Deldeynes en ces créatures inhumaines, haïssables et méprisables que tyl Loesp aurait souhaitées dès le départ, même s'il avait fait de son mieux pour amorcer le processus.

De toute façon, dans les circonstances présentes, il n'avait pas eu d'autre choix que de renoncer à la dureté de ses premières instructions concernant la capture de prisonniers et le pillage des villes, mais il se consolait à l'idée qu'un bon commandant est toujours prêt à modifier sa tactique et sa stratégie en fonction des circonstances, du moment que chaque pas sur son chemin le mène vers son but ultime.

Cela étant, il pensait avoir retourné la situation à son avantage en faisant savoir que cette mansuétude nouvelle était son cadeau personnel aux troupes du Huitième et aux populations du Neuvième, et qu'il manifestait gracieusement sa clémence en remédiant à la sévérité des actions vengeresses exigées par le roi Hausk sur son lit de mort.

*

* *

Savidius Savide, l'Émissaire Spécial Péripatétique Octe Pour Les Objectifs Extraordinaires Parmi Les Aborigènes Utiles, regardait l'humain nommé tyl Loesp qui s'approchait en nageant et qu'on guidait vers sa place réservée dans la pièce de réception de l'élévaisseau itinérant.

Cet élévaisseau appartenait à une rare catégorie capable de se déplacer aussi bien dans les airs que sous l'eau, en plus des trajets verticaux normaux effectués dans le vide des Tours. Il

était actuellement stationné dans les eaux relativement profondes du lit principal de la Sulpitine, à deux kilomètres en amont du bord de la cataracte du Hyeng-zhar. L'humain tyl Loesp avait été amené jusqu'ici à bord d'un petit sous-marin. Il était vêtu d'une combinaison-scaphandre et semblait manifestement mal à l'aise dans cette tenue inhabituelle pour lui. On le fit flotter jusqu'à un siège-équerre placé de l'autre côté de la pièce par rapport à Savide, on lui montra comment s'attacher aux sangles, puis le garde octe se retira. À l'aide d'une membrane, Savide créa un tube d'air entre l'humain et lui afin qu'ils puissent s'entretenir d'une voix à peu près normale.

— Tyl Loesp. Et, bienvenue.

— Émissaire Savide, répondit l'humain en soulevant prudemment son masque dans le tunnel d'air qui ondulait entre eux. (Il attendit quelques instants, puis il ajouta :) Vous vouliez me voir.

Tyl Loesp sourit, bien qu'il se fût toujours demandé si cette expression avait réellement un sens pour les Octes. La combinaison qu'il était obligé de porter était étrange et malcommode ; l'air qu'elle contenait avait une odeur déplaisante, comme une odeur de brûlé. Le tube bizarre déployé entre les parties buccales de l'émissaire et son propre visage lui apportait également une légère odeur de poisson qui commence à pourrir. Mais au moins, il régnait une fraîcheur bien agréable à l'intérieur du vaisseau octe.

Il jeta un regard circulaire dans la pièce en attendant la réponse de l'Octe. Elle était pratiquement sphérique, avec une paroi percée d'évents argentés et incrustée de protubérances coniques très élaborées. L'espèce de siège inversé auquel il était attaché était l'un des éléments les plus simples de la pièce.

Il fulminait encore de devoir être ici, convoqué comme un simple vassal, alors qu'il venait de s'emparer d'un niveau entier. Savidius Savide aurait pu se déplacer pour venir le voir, pour rendre hommage à son succès, dans le Grand Palais de Rasselle (qui était un édifice splendide, à côté duquel le palais de Pourl semblait banal). Mais c'est lui qui avait été obligé de venir voir l'Octe. Jusqu'à présent, ce genre d'affaire avait nécessité le plus grand secret, et Savidius Savide n'avait apparemment pas

l'intention d'y changer quoi que ce soit à court terme, quelles que soient ses raisons. Tyl Loesp était forcé de reconnaître que les Octes savaient beaucoup mieux que lui de quoi il retournait, et il était bien obligé de se plier à leur volonté.

Il aurait aimé croire qu'on l'avait fait venir ici pour lui révéler enfin ce qui se cachait derrière les événements de ces dernières années, mais il ne se faisait aucune illusion car il connaissait trop bien les capacités des Octes à obscurcir et embrouiller les choses, et leur art de se dérober en tournant autour du pot. Il les soupçonnait encore vaguement de n'avoir agi que par simple caprice, ou pour une raison insignifiante qu'ils avaient oubliée depuis, même s'il semblait peu probable qu'ils aient manigancé le transfert de la propriété de tout un niveau d'un Monde Gigogne sans autorisation extérieure et sans avoir un bon mobile pour le faire… Ah, mais voilà que les petites mandibules bleues de l'Octe s'agitaient, et que deux de ses bras-jambes orange se dressaient : il s'apprêtait donc à parler !

— Les territoires deldeynes sont à présent sous contrôle, dit Savidius Savide dont la voix résonnait comme un gargouillis.

— Effectivement, ils le sont. Rasselle est à nous. L'ordre a été à peine troublé, et lorsqu'il l'a été, nous l'avons rétabli aussitôt. Toutes les autres parties du royaume des Deldeynes, incluant les principautés, les provinces, les Terres Incurvées et les satrapies impériales périphériques, sont sous notre contrôle, que ce soit physiquement par l'occupation de nos troupes ou bien, dans le cas des colonies les plus lointaines et les moins importantes, avec la connivence inconditionnelle de leurs dirigeants.

— Tous peuvent donc se réjouir de la susdite. Les Sarles peuvent rejoindre les Octes, Héritiers du manteau de ceux qui ont créé les Mondes Gigognes, dans une célébration justifiée.

Tyl Loesp décida de prendre cela comme des félicitations.

— Merci, dit-il.

— Tous sont contents.

— J'en suis sûr. Et je voudrais remercier les Octes pour l'aide qu'ils nous ont apportée. Elle s'est révélée précieuse. Très mystérieuse aussi, mais précieuse sans l'ombre d'un doute. Même notre très cher et regretté roi Hausk reconnaissait que

nous aurions pu avoir quelques difficultés à l'emporter sur les Deldeynes si vous n'aviez pas été de notre côté. (Tyl Loesp marqua un temps d'arrêt avant de poursuivre.) Je me suis souvent demandé pour quelle raison vous nous avez aussi généreusement apporté votre aide et vos conseils. Je ne suis parvenu pour l'instant à aucune conclusion satisfaisante.

— Dans la célébration se trouve celle de nature explicatoire, seulement rarement. La nature de la célébration est extatique, mystérieusement ébulliente, détachant la pleine raison, d'où introduction d'une certaine confusion. (L'Octe reprit son souffle, ou l'équivalent liquide d'un souffle pour un Octe.) Explication ne doit pas devenir obstruction, déviation, ajouta Savidius Savide. Compréhension finale restant motivation est utilisation la plus productive disponible.

Il s'était passé un petit moment pendant lequel le long tube d'air argenté qui les reliait avait ondulé doucement. Quelques petites bulles remontaient paresseusement de la base de la pièce sphérique, une série de ronronnements sourds et lointains se propageaient dans l'eau qui les enveloppait. Tyl Loesp essaya de comprendre ce que l'Émissaire Spécial Péripatétique avait voulu dire. Il finit par acquiescer :

— Vous avez certainement raison, Savide.

— Et, voyez ! dit l'Émissaire en agitant deux de ses jambes vers un hémisphère d'écrans qui venait d'apparaître.

Chaque écran correspondait à une projection émanant des protubérances brillantes de la paroi de la pièce. Les scènes représentées – pour autant que tyl Loesp pût les distinguer à travers l'eau – montraient différentes régions importantes et célèbres du royaume des Deldeynes. Tyl Loesp crut apercevoir une patrouille de soldats sarles au bord de la cataracte du Hyeng-zhar et des drapeaux sarles flottant au sommet des Grandes Tours de Rasselle. On voyait d'autres drapeaux sur le flanc du cratère formé par la Tombétoile Heurimo, et d'autres encore se profilaient sur l'immense colonne de vapeur s'élevant en permanence au-dessus de la Mer Bouillonnante de Yakid.

— Il en est ainsi que vous dites ! s'exclama joyeusement Savidius Savide. Réjouissez-vous dans telle confiance ! Tous sont contents ! répéta l'émissaire octe.

— Merveilleux, fit tyl Loesp tandis que les écrans s'éteignaient.

— Votre agrément est agréable, je l'agrée, l'informa Savide.

L'Octe s'était élevé légèrement au-dessus de la place qu'il occupait. Un petit rot, ou un pet, émis derrière son torse médian dégagea un chapelet de minuscules bulles argentées qui l'aidèrent à se remettre en position.

Tyl Loesp respira profondément.

— Pouvons-nous parler franchement ?

— Pas de meilleure forme connue. Plusieurement, spécifiquement.

— Tout à fait, acquiesça tyl Loesp. Émissaire, pourquoi nous avez-vous aidés ?

— Aidé vous, les Sarles, à vaincre eux, les Deldeynes ?

— Oui. Et pourquoi cet intérêt particulier pour les Chutes ?

Il y eut un silence qui dura quelques instants, puis l'Octe répondit :

— Pour des raisons.

— Quel genre de raisons ?

— Très excellentes.

Tyl Loesp faillit sourire.

— Que vous ne voulez pas me dire.

— Pas vouloir, effectivement. Pas pouvoir, également. Avec le temps, telles restrictions changent, comme avec toutes choses qui changent. Pouvoir sur d'autres est le plus petit et le plus grand pouvoir, véritablement. Équilibrer un si grand succès avec manque provisoire du même est approprié. Sujet peut ne pas le voir, mais comme objet, confiance doit être invoquée. En cela : confiance et attente.

Tyl Loesp contempla un moment l'Octe qui flottait à quelques mètres devant lui. Tant de choses avaient été accomplies, mais il restait toujours tant à faire. Ce jour même, il avait reçu un message codé de Vollird l'informant de l'action courageuse et audacieuse que Baerth et lui avaient tentée pour éliminer « Notre Fugitif » alors qu'ils étaient à la Surface, et comment elle avait été contrecarrée au dernier moment par une diabolique machine aliène. Ils avaient dû se résoudre à la solution alternative, c'est-à-dire s'assurer que la personne en

question s'en aille le plus vite possible, s'envolant dans la nuit au milieu des étoiles éternelles, terrorisée et fort chanceuse d'être encore en vie.

Tyl Loesp se doutait bien que Vollird exagérait l'importance de leur action, mais il devait reconnaître que tuer Ferbin au milieu des Optimae, ou même de leurs inférieurs immédiats, avait été au départ une mission presque impossible, et il ne pouvait pas trop en vouloir aux deux chevaliers. Il aurait préféré que Ferbin soit mort, mais il devrait se contenter de son absence. Et pourtant, ne risquait-il pas de provoquer quelques remous parmi les aliens ? Allait-il proclamer haut et fort qu'il était l'héritier légitime spolié de ses droits, ou rejoindre discrètement sa sœur, dont on disait qu'elle jouissait d'une grande influence ?

Tyl Loesp avait l'impression que les affaires n'étaient jamais réglées définitivement. On avait beau agir avec détermination et se montrer impitoyable, il restait toujours quelques fils qui pendaient, et même les actions qui paraissaient les plus décisives laissaient toujours derrière elles toutes sortes de ramifications dont chacune – surtout lorsqu'on se réveillait d'un sommeil agité, dans ces moments où de telles menaces semblent prendre une importance décuplée – pouvait laisser présager un désastre. Il soupira et dit :

— J'ai l'intention de nous débarrasser des moines de la Mission. Ils sont en travers de notre chemin, et ils nous gênent beaucoup plus qu'ils ne nous aident. J'adopterai une stratégie inverse dans la capitale. Nous avons besoin de ce qui reste de l'armée et de la milice. Je crois toutefois préférable de maintenir une sorte d'équilibre en leur opposant une autre faction, et je propose la Horde Paradisiaque pour jouer ce rôle de contrepoids. Il y a une qualité d'autoflagellation dans leurs enseignements qui devrait bien s'harmoniser avec le sentiment de culpabilité qu'éprouvent les Deldeynes en ce moment suite à leur défaite. Il y aura également quelques têtes à trancher, naturellement.

— À ce qui doit être fait, attachez-vous. C'est convenable, et appréciable.

— Du moment que vous êtes au courant. Je vais retourner à Pourl, pour un triomphe et pour y rapporter notre butin et nos otages. Plus tard, il est possible que je m'établisse à Rasselle. Et il y a ceux que je tiens à garder à proximité. Il faut que je puisse disposer en permanence d'une ligne d'approvisionnement et de communications fiable entre ici et le Huitième. Puis-je compter sur vous pour cela ?

— Les élévaisseaux et les autoscenseurs ainsi alloués le demeurent. Comme dans le passé récent, de même dans l'avenir proche et – avec toute la contextualisation appropriée – envisageable au-delà.

— Des élévaisseaux me sont déjà alloués ? Je peux les commander à ma guise ?

— Selon demande. Le tout favorise leur utilisation possible ou vraisemblable. Si besoin est, de même sera leur présence.

— Du moment que je peux monter et descendre dans cette Tour, retourner dans le Huitième et revenir ici, à n'importe quel moment, et rapidement.

— Cela n'est pas en contestation. Je ne détermine pas moins, personnellement. Ainsi demandé, ainsi donné, autorisé, et avec plaisir actionné.

Tyl Loesp réfléchit à tout cela un moment, et finit par dire :

— Oui, eh bien, je suis content que ce soit clair entre nous.

*
* *

Des péniches tirées par des remorqueurs à vapeur emmenèrent le contingent de moines – l'intégralité de la Mission du Hyeng-zhar, depuis le plus humble nettoyeur de latrines jusqu'à l'Archiponte en personne – loin du travail de toute leur vie. Tyl Loesp, tout juste de retour après son entretien frustrant avec l'émissaire octe, avait surveillé l'embarquement et se trouvait à bord du remorqueur de tête chargé des trois péniches contenant l'Archiponte et les moines de rang le plus élevé. Ils étaient en train de traverser la Sulpitine à un kilomètre en amont de la partie la plus proche du grand demi-cercle des Chutes. Les moines avaient été relevés de leur charge, et on les

transportait tous vers Port-Loin, une bourgade portuaire mobile qu'on déplaçait régulièrement pour la maintenir à quatre ou cinq kilomètres en amont de la cataracte.

Tyl Loesp restait à l'ombre de l'auvent dressé à l'avant du bateau de tête, mais il devait quand même s'éponger de temps à autre le front et les tempes avec un mouchoir. Les soleils étaient toujours dans le ciel, un marteau et une enclume de chaleur cognant inexorablement l'un contre l'autre. La zone d'ombre véritable, cachée des deux Roulétoiles, était réduite à sa plus simple expression, même sous ce large auvent. Autour de lui, les hommes de la Garde du Régent contemplaient les flots bruns et relevaient parfois leur tête luisante de sueur pour observer la gaze des nuages grisâtres qui s'accumulaient au-delà des Chutes. Le bruit de la cataracte était assourdi et tellement omniprésent qu'il était facile de ne plus le remarquer. C'était un bruit qui emplissait l'air immobile et aplati par la chaleur d'une sorte de grondement aquatique qu'on percevait à travers ses poumons, son ventre et ses os aussi bien qu'avec ses oreilles.

Les six remorqueurs et les vingt péniches continuaient de traverser le courant rapide, s'approchant de deux kilomètres de la rive tout en ne s'éloignant des chutes que de quelque deux cents mètres, car il leur fallait lutter contre le courant plus puissant au milieu du fleuve. Les moteurs des remorqueurs haletaient et grondaient. Leurs hautes cheminées crachaient des nuages de fumée qui flottaient au-dessus des flots gris-brun, formant des ombres doubles à peine plus foncées que le fleuve. Les bateaux sentaient la vapeur et l'huile de roasoaril. Leurs mécaniciens remontaient sur le pont aussi souvent qu'ils le pouvaient afin d'échapper un instant à la chaleur de fournaise de la cale, préférant la fournaise plus fraîche de la brise du fleuve.

Les vagues roulaient et gonflaient autour des bateaux comme des êtres vivants, comme des bancs de créatures émergeant des flots, y replongeant pour refaire ensuite surface avec une sorte de paresse insolente. À bord des péniches, à une centaine de pas en arrière, sous des auvents et des écrans improvisés, les moines se tenaient debout, assis ou allongés, et la masse de leurs robes blanches était éblouissante.

Quand la petite flotte de bateaux atteignit précisément le milieu du fleuve, quand les rives semblèrent aussi éloignées l'une que l'autre – en fait, on les distinguait à peine dans la brume de chaleur, une simple impression d'un horizon plus sombre que le fleuve avec quelques grands arbres et des tours vibrantes –, tyl Loesp en personne saisit à deux mains un lourd maillet et l'abattit sur la goupille qui retenait la corde de halage à la chaîne principale du remorqueur. La goupille sauta et alla rouler bruyamment sur le pont. L'anneau de corde se mit à glisser avec un bruit sec, d'abord très doucement, puis de plus en plus vite avant de sauter par-dessus le bordage arrière et disparaître presque sans bruit dans les flots tumultueux.

Le remorqueur sembla faire un bond en avant et modifia son cap pour se diriger droit vers l'amont. Tyl Loesp jeta un coup d'œil aux autres remorqueurs pour s'assurer que leurs câbles de remorquage étaient bien en cours de largage eux aussi. Il vit les cordes glisser par-dessus bord jusqu'à ce que tous les remorqueurs, à présent libérés de leurs charges, remontent le fleuve à toute vapeur en soulevant les vagues sous leurs étraves arrondies.

Il fallut un certain temps avant que les moines à bord des péniches ne se rendent compte de ce qui se passait. Tyl Loesp ne fut jamais tout à fait certain de les avoir entendus pousser des cris et des gémissements. Peut-être n'était-ce que dans son imagination.

Ils devraient être contents, pensa-t-il. Les Chutes avaient été leur vie, qu'elles soient donc à présent leur mort. Qu'est-ce que ces misérables empêcheurs de danser en rond pouvaient demander de mieux ?

Il avait placé des hommes de confiance en aval des bassins de la cataracte principale, qui sauraient s'occuper des éventuels survivants du plongeon. Cela étant, si l'on se fiait aux archives historiques, même en envoyant un millier de moines par-dessus les Chutes, il était peu probable qu'il y en ait même un seul qui en réchappe.

Une à une, les péniches disparurent simplement dans la brume, ce qui constituait un spectacle bien décevant. Heureusement, l'une d'elles, qui devait avoir heurté un rocher

ou un banc de sable juste au dernier moment, dressa un instant sa proue dans les airs d'une façon tout à fait spectaculaire et satisfaisante, avant de retomber et de disparaître à son tour.

En retournant au port, le moteur de l'un des remorqueurs rendit l'âme dans un grand nuage de vapeur jaillissant de sa cheminée. Deux de ses collègues lui lancèrent des cordes et sauvèrent le bateau ainsi que son équipage avant qu'ils ne deviennent à leur tour victimes des Chutes.

*

* *

Tyl Loesp se tenait sur un portique, une sorte de passerelle incomplète installée en surplomb sur le bord de la falaise du prépôle au-dessus du Hyeng-zhar, qui était malheureusement presque totalement masqué par les brumes et les nuages. Un homme âgé au dos voûté, vêtu de noir et s'appuyant sur une canne, se tenait à son côté. Il s'appelait Jerfin Poatas, et c'était un archéologue sarle qui avait consacré sa vie à l'étude des Chutes. Il y avait passé vingt des trente années-longues de son existence, dans la grande cité du Campement du Hyeng-zhar, cette ville éternellement provisoire qui ne cessait de se déplacer vers l'amont. On savait depuis longtemps que sa loyauté était tout entière vouée à l'étude et au savoir plutôt qu'à un pays ou un État, ce qui ne l'avait d'ailleurs pas empêché d'être interné quelque temps par les Deldeynes, au plus fort de la guerre qui les avait opposés aux Sarles. Maintenant que les moines de la Mission du Hyeng-zhar n'étaient plus là, il avait pris la direction des fouilles, par décret signé de tyl Loesp.

— Les frères étaient prudents et conservateurs, comme tout bon archéologue se doit de l'être, dit Poatas à tyl Loesp.

Il était obligé d'élever la voix pour se faire entendre par-dessus le grondement de tonnerre des Chutes. Des voiles d'écume se soulevaient parfois en spirales et projetaient des gouttes d'eau sur leur visage.

— Mais ils ont poussé cet esprit de prudence beaucoup trop loin, poursuivit-il. Quand il s'agit de fouilles normales, on peut se permettre de telles précautions car on a le temps. On

progresse lentement en notant tout, en examinant tout, en préservant et en enregistrant la position séquentielle de tout ce que l'on trouve. Mais ces fouilles-ci ne sont pas normales, et n'attendent rien ni personne. Elles seront bientôt prises par les glaces, ce qui nous rendra la vie plus facile – quoique plus froide –, pendant quelque temps. Mais même là, les frères étaient décidés à se comporter comme avant, et à suspendre toutes les opérations tant que les Chutes seraient gelées, animés d'une sorte d'excès de piété. Même le roi a refusé d'intervenir. (Poatas s'esclaffa.) Pouvez-vous imaginer ça ? Le seul moment dans toute une vie où le cycle météorologique solaire permet d'explorer et de creuser les Chutes le plus commodément possible, et ils voulaient tout arrêter ! (Il secoua la tête.) Quelle bande de crétins…

— Exactement, dit tyl Loesp. Mais bon, ils ne sont plus les maîtres ici. J'attends de grandes choses de cet endroit, Poatas, dit-il en se tournant un instant vers son interlocuteur. D'après vos propres rapports, ce site regorge de trésors dont le potentiel a été constamment minimisé et sous-exploité par les moines.

— Un palais des trésors qu'ils ont résolument refusé d'explorer correctement, dit Poatas en hochant la tête. Un palais des trésors dont ils n'ont pas ouvert la plupart des portes, quand ils n'ont pas laissé ce soin à des explorateurs privés qui ne sont rien d'autre que des brigands munis d'une licence. Avec suffisamment d'hommes, tout cela peut changer. Plus d'un Marchand Explorateur des Chutes hurlera de rage de voir se tarir sa source de profits, mais c'est pour le mieux. Même eux deviennent arrogants et paresseux, et semblent plus préoccupés ces derniers temps d'empêcher les autres d'empiéter sur leurs concessions que de les exploiter eux-mêmes. (Poatas jeta un coup d'œil incisif vers tyl Loesp alors que le vent commençait à tourner.) Il n'y a aucune garantie de trouver le genre de trésor auquel vous pensez peut-être, tyl Loesp. Les armes fantastiques du passé qui permettraient de s'assurer du futur sont un mythe. Si c'est cette pensée qui vous anime, chassez-la de votre esprit.

Il s'interrompit. Tyl Loesp resta silencieux. À présent, le vent soufflait sur eux l'air brûlant et sec du désert, et les brumes et

les nuages commençaient à se déplacer et se déchirer dans l'immense gorge qu'on ne pouvait encore distinguer.

— Mais quoi qu'il y ait à trouver, reprit Poatas, nous le trouverons, quand bien même il nous faudrait pour cela détruire des bâtiments que les frères de la Mission auraient conservés intacts. Tout cela est faisable. Si je dispose d'assez d'hommes.

— Vous aurez les hommes, lui dit tyl Loesp. La moitié d'une armée. Mon armée. Et d'autres encore. Certains ne sont guère plus que des esclaves, mais ils accepteront de travailler pour se remplir l'estomac.

Les nuages qui leur avaient caché jusqu'ici cette immensité complexe commençaient à se lever et à se dissiper sous l'effet du vent.

— Les esclaves ne font pas les meilleurs ouvriers. Et qui commandera cette armée, ces soldats qui s'attendent probablement à pouvoir rentrer chez eux et retrouver ceux qui leur sont chers, maintenant qu'ils pensent avoir terminé leur besogne ? Vous ? Vous retournez sur le Huitième, n'est-ce pas ?

— Les hommes ont l'habitude des déplacements à l'étranger et des cantonnements lointains. Mais je vais cependant – dans des proportions prudentes, et en conservant partout des troupes – leur allouer un tel butin et leur permettre un retour si facile qu'ils me supplieront de pouvoir revoir le Neuvième, ou que chacun se fera le sergent recruteur le plus zélé auprès de leurs jeunes frères. Quant à moi, je ne rentre à Pourl que pour un bref séjour. J'ai l'intention de passer au moins la moitié de chaque année à Rasselle.

— C'est le siège traditionnel du pouvoir, et d'une élégance infinie comparée à notre pauvre campement de nomades, mais que ce soit par fer ou par caude, la ville est à deux jours d'ici. Plus encore quand le temps est mauvais.

— Ma foi, nous aurons bientôt le télégraphe, et pendant mon absence, Poatas, je vous délègue mes pouvoirs. Je vous offre l'autorité suprême sur les Chutes, en mon nom. (Tyl Loesp agita négligemment la main.) Bien sûr, la légalité stricte voudrait que ce fût au nom du Prince Régent, mais c'est tout juste s'il est sorti de l'enfance. Pour le moment – et ce moment pourrait finir par

sembler long –, son futur pouvoir est entièrement entre mes mains. Vous me comprenez ?

Poatas esquissa un très léger sourire.

— Ma vie et mes études m'ont appris qu'il existe un ordre naturel des choses, une stratification légitime de l'autorité et du pouvoir. Je m'y conforme, sire, et ne cherche jamais à le renverser.

— Parfait, fit tyl Loesp. C'est aussi bien. J'ai également pensé à vous fournir un directeur officiel des fouilles, quelqu'un que j'aimerais assez garder à portée de main, mais pas à mon côté, quand je suis à Rasselle. D'ailleurs, sa présence ici pourrait faciliter le recrutement d'un bon nombre de Sarles.

— Mais ce serait mon supérieur ?

— En théorie, oui, mais pas en pratique. J'insiste : son rang par rapport à vous serait purement honorifique.

— Et de qui peut-il bien s'agir ? demanda Poatas.

— Eh bien, de celui-là même dont nous venons de parler. Le garçon dont j'ai la charge, le Prince Régent, Oramen.

— Est-ce bien raisonnable ? Vous dites que c'est un enfant. Les Chutes peuvent être pestilentielles, et le Campement un endroit fort dangereux, surtout maintenant que les frères sont partis.

Tyl Loesp haussa les épaules.

— Il nous faut prier le DieuMonde pour qu'il veille sur lui. Et j'ai en tête deux chevaliers pour constituer le fer de lance de sa garde personnelle. Ils sauront prendre bien soin de lui.

Poatas resta songeur un moment. Il hocha la tête et essuya quelques gouttes sur sa canne.

— Viendra-t-il ? demanda-t-il d'un air dubitatif en promenant son regard sur les grands espaces du Hyeng-zhar qui se révélaient progressivement, cette gorge infiniment complexe de plus de vingt kilomètres de large.

Tyl Loesp la contempla à son tour et sourit. Il n'était jamais venu ici avant l'invasion de ses armées, et ayant entendu tant de gens parler de la beauté incomparable et de la majesté fabuleuse de ce site, il avait décidé de ne pas se laisser impressionner quand il le verrait enfin. Mais le Hyeng-zhar semblait avoir eu

sa propre idée là-dessus. Tyl Loesp avait été stupéfait, médusé, muet d'admiration.

Au cours des derniers jours, il avait eu l'occasion de le voir sous différents angles, en particulier depuis les airs, sur un lyge – mais seulement de très haut, et en compagnie de pilotes des Chutes chevronnés. Il comprenait tout à fait pourquoi cet endroit était si dangereux à survoler : le désir d'explorer, de descendre pour mieux voir, était presque irrésistible, même quand on savait que tant de gens étaient morts de cette façon, pris dans les immenses remous d'air et de vapeurs montant des Chutes, entraînés vers leur perte sans qu'ils puissent rien y faire.

Poatas lui-même manifestait un certain étonnement devant le tout dernier spectacle des Chutes. De fait, jamais elles n'avaient été aussi spectaculaires, en tout cas pas de son vivant, ni même, d'après ce qu'il connaissait des archives, à aucune période du passé.

Un plateau – peut-être à l'origine une grande place de la Cité Sans Nom, large de plusieurs kilomètres –, était progressivement révélé par les eaux tourbillonnantes à mesure qu'elles dégageaient ce qui devait être, de l'avis de la plupart des experts, le centre de la ville enfouie. Dans leur section centrale, sur quatre ou cinq kilomètres de large, les Chutes se décomposaient à présent en deux parties : dans la première, haute de cent vingt mètres, les eaux venaient s'abattre dans un immense jaillissement d'écume sur le plateau nouvellement dégagé, et tourbillonnaient dans le dédale de bâtiments qui se dressaient sur cette vaste surface plane.

Le plateau comportait de nombreux trous – petits pour la plupart, mais dont certains mesuraient plus d'une centaine de mètres – par lesquels la masse d'eau se déversait dans le niveau inférieur assombri, descendant jusqu'au fond de la gorge en se frayant un chemin au travers d'une accumulation tortueuse de bâtiments, de rampes et de routes aux formes bizarres, certains intacts et d'autres penchés, fendus ou même éclatés et déplacés, renversés et emportés par les flots pour se retrouver coincés contre des bâtiments encore plus grands et la base sombre de ceux qui se dressaient au-dessus.

À présent, les brumes s'étaient dissipées sur près de la moitié des Chutes, révélant la toute dernière merveille du site : le Bâtiment-Fontaine. C'était une tour de cent cinquante mètres de haut reposant sur le lit de la gorge à côté du nouveau plateau. Elle était parfaitement verticale et avait la forme d'une sphère étirée en hauteur, apparemment entièrement faite de verre. Le hasard de la configuration des tunnels et des espaces cachés en amont des Chutes faisait que les eaux remontaient dans le bâtiment par sa base, avec une pression telle qu'elles ressortaient en immenses gerbes d'eau grisâtre par toutes les rangées de fenêtres hélicoïdales, et même de son sommet sans que leur force fût aucunement diminuée, créant ainsi une pluie perpétuelle qui venait marteler les bâtiments, conduites, rampes et autres cours d'eau aux alentours.

— Eh bien, sire ? insista Poatas. Le fera-t-il ? Votre jeune prince, acceptera-t-il de venir ?

Deux jours plus tôt, tyl Loesp avait envoyé l'ordre au mari d'Aclyn, l'informant qu'il devait être le nouveau maire de la ville de Rasselle. Il s'agissait d'un poste permanent, et il devait emmener toute sa maisonnée de la lointaine Kheretesuhr, et ce dans les plus brefs délais, sous peine de perdre cette promotion inespérée ainsi que l'estime du régent.

— Oh, oui, je pense qu'il viendra, répondit tyl Loesp avec un petit sourire.

18

L'urgence actuelle

— Bilpier, quatrième de la colonie nariscene de Heisp, est une petite planète au noyau de glace, habiformée selon les spécifications des Nariscenes au cours du dernier centiéon, dynamiquement dotée d'une atmosphère de O_2, cent pour cent nariscene, et dont soixante-quatorze pour cent de la surface est recouverte de ruches-bulles.

Holse et Ferbin étaient confortablement installés dans le salon de leur suite de cabines spacieuses à bord du *Centième Idiot,* alimentés et abreuvés par une grande variété de machines domestiques, et distraits par des images défilant sur des écrans muraux. Ils savaient que leur destination était Bilpier et la cité-ruche d'Ischuer, et que le voyage prendrait dix jours, mais c'était tout ce qu'on leur avait dit depuis que la Directrice Générale Shoum avait organisé leur embarquement sur un vaisseau qui partait le lendemain de son entretien avec Ferbin. Celui-ci avait eu l'idée de demander plus d'informations au vaisseau.

— Hum, fit-il avec l'impression de ne pas en savoir beaucoup plus. Je cherche un homme nommé Xide Hyrlis, poursuivit-il. Savez-vous s'il se trouve sur cette planète ?

— Je l'ignore, répondit le *Centième Idiot*. Je doute qu'il y soit. Vous bénéficiez d'une autorisation préférentielle pour être conduits auprès de cette personne comme demandé, avec insistance, par la Directrice Générale de l'Épine Hulienne Tertiaire des Morthanveldes. Je peux maintenant vous confirmer que vous avez un passage réservé pour poursuivre votre voyage depuis Ischuer, Bilpier, à bord de l'astronef morthanvelde *Fasilyce, Au Réveil,* un CoqueGonflée de Catégorie 5. Sa destination n'a pas été rendue publique.

Ferbin et Holse échangèrent un regard. Voilà qui était nouveau.

— Vous n'avez aucune idée de la durée de notre voyage une fois que nous aurons quitté Bilpier ? demanda Ferbin.

— Étant donné que vous voyagerez à bord d'un CoqueGonflée de Catégorie 5, il est peu probable que votre destination se trouve dans le système de Heisp, répondit le vaisseau. Le CoqueGonflée de Catégorie 5 fait partie de la classe interstellaire longue distance.

Ferbin hocha pensivement la tête.

— Ah ! fit-il, comme si une idée venait juste de lui traverser l'esprit. Et pourriez-vous faire parvenir un message à un certain Oramen, maison de Hausk, ville de Pourl, le Huitième, Sursamen…

— Cette adresse est située dans un Protectorat Nariscene, l'interrompit tranquillement le vaisseau, et se trouve donc soumise aux clauses spéciales d'autorisation concernant les contacts directs entre individus. Des instructions spécifiques incluses dans les détails relatifs à votre périple m'empêchent de pouvoir même entamer le processus de transmission du message requis. Je suis navré.

En soupirant, Ferbin se tourna de nouveau vers l'écran pour regarder des aliens aux allures de chauves-souris pourchassant de fines créatures arachnéennes dans un paysage d'immenses canyons rose et jaune sous des nuages aux couleurs pastel. On n'y distinguait aucune Tour.

— Ça valait le coup d'essayer, seigneur, lui dit Holse qui se tourna à son tour vers son propre écran qui affichait une sorte de carte en trois dimensions (qu'on appelait un hologramme) montrant les trajectoires d'astronefs nariscenes et associés.

La Galaxie ressemblait à une sorte de cotte de mailles, se dit Holse, tout en boucles et cercles et long fils entremêlés, exactement comme ce que portaient encore certains vieux chevaliers venant des comtés et vallées les plus reculés lorsqu'ils s'aventuraient à la Cour – ils ne les astiquaient toutefois que rarement, de peur de les user.

*

* *

Le *Centième Idiot* se posa doucement dans une vallée entre deux immenses bulles sombres de plusieurs kilomètres de diamètre, au milieu d'un paysage qui semblait les reproduire à l'infini : le tapis d'énormes cloques recouvrait les trois quarts de la surface de Bilpier, enveloppant les continents, étouffant les océans, se déployant au-dessus des chaînes de montagnes et ne laissant exposé des marais et des jungles d'origine que ce qu'il fallait pour satisfaire le sens esthétique des Nariscenes.

On montra à Ferbin et Holse quelques dômes impressionnants qui recouvraient bulbeusement des choses orange, mi-bâtiments mi-arbres. Ils rencontrèrent un Zamerin et furent obligés d'écouter de la musique nariscene pendant près d'une heure.

Moins d'un jour local plus tard, ils se retrouvaient sur un filet tendu au-dessus d'autres arbres-bâtiments orange à la jointure de deux bulles immenses, à l'ombre d'un long vaisseau spatial ovoïde niché dans la vallée formée par les deux énormes sphères.

Ils furent accueillis par une Morthanvelde qui se présenta comme étant l'Officier de Liaison Chilgitheri.

*

* *

Ils furent transportés pendant près de trente jours à bord du *Fasilyce, Au Réveil*. Le voyage fut moins agréable que sur le vaisseau nariscene. Ils étaient obligés d'enfiler une combinaison pour pouvoir visiter la majeure partie de ce vaisseau presque entièrement rempli d'eau ; leurs appartements étaient moins spacieux, mais le pire de tout, c'était que le champ de gravité ne cessait d'augmenter progressivement afin de les préparer aux conditions de leur destination. Les Morthanveldes, étant une espèce aquatique, semblaient indifférents à la force de gravité, mais ils en augmentaient les effets pour acclimater leurs hôtes humains. Ferbin et Holse étaient les seuls non-Morthanveldes à bord et, comme le disait Holse, ils auraient dû se sentir plutôt

flattés de ce traitement de faveur, mais il était difficile d'éprouver de la reconnaissance quand on avait si mal au dos et aux pieds, et presque partout ailleurs.

*

* *

Le *Fasilyce, Au Réveil* transportait une douzaine d'appareils plus petits disposés comme des graines rondes autour de sa partie médiane et de sa poupe. C'est à bord de l'un de ces petits vaisseaux, un CoqueFine de Catégorie 3 appelé le *Maintenant, Recours À La Raison Et À Sa Douce Harmonie,* que Ferbin et Holse effectuèrent la dernière étape de leur périple. Ils partageaient deux petites cabines et seraient bien restés allongés la plupart du temps si Chilgitheri ne les avait harcelés pour qu'ils se lèvent et marchent un peu, et fassent même quelques exercices simples dans la gravité artificielle du vaisseau, qui continuait d'augmenter lentement.

— Pas assez lentement à mon goût, fit remarquer Holse en grognant.

*

* *

Le *Maintenant, Recours À La Raison Et À Sa Douce Harmonie* descendait vers une région de cendres et de roches fracturées. L'Officier de Liaison Chilgitheri les informa que c'était tout ce qui restait du pays de Prille, sur le continent de Sketevi, planète Bulthmaas, système de Chyme.

Tandis que l'appareil s'approchait de ce désert de gris et de brun, le dernier incrément de gravité qui avait pesé comme une chape de plomb sur les épaules des deux Sarles s'allégea tout à coup : les vaisseaux morthanveldes leur avaient délibérément imposé une gravité légèrement plus forte afin que la pesanteur véritable leur paraisse moins difficile à supporter.

— C'est une bénédiction tellement infime qu'elle en est presque microscopique, grommela Holse.

— C'est toujours mieux que rien, leur déclara Chilgitheri. Vous devriez vous estimer heureux, messieurs. Allons-y.

Ils se retrouvèrent sur une étendue plate de roche fondue à l'intérieur d'un cratère qui semblait récent. À l'extérieur du sas du vaisseau, l'air sentait le brûlé. Un vent froid et pénétrant soufflait sur la base circulaire de cette dépression, soulevant des colonnes et des traînes de cendres et de poussière. L'atmosphère les prenait à la gorge et l'air semblait vibrer d'une sorte de grondement incessant dans le lointain.

Un petit engin ovoïde en forme de compartiment de train, presque entièrement en verre, les avait accompagnés dans le sas d'accès quand celui-ci avait pivoté pour leur permettre de débarquer dans cet endroit sinistre. Ferbin s'était demandé s'il s'agissait d'un engin de protection. Heureusement, c'était simplement leur moyen de transport. Ils n'auraient pas à marcher sous cette pesanteur épouvantable.

— Humez donc cet air, leur dit Chilgitheri tandis qu'ils s'installaient sur les coussins accueillants du véhicule transparent. (Les portes se refermèrent, coupant les bruits de l'extérieur.) Pendant quelque temps, vous ne sentirez rien qui n'ait été filtré, mais ici, vous avez droit à l'odeur authentique de Bulthmaas.

— Ça pue, dit Holse.

— Oui, c'est vrai. Il reste peut-être encore quelques pathogènes à large spectre qui flottent ici et là, mais vous ne devriez pas en être affectés.

Ferbin et Holse se regardèrent. Ils n'avaient aucune idée de ce qu'étaient des pathogènes, mais le mot à lui seul semblait inquiétant.

La petite bulle s'éleva silencieusement et survola le sol vitrifié jusqu'à un bâtiment formé d'épaisses plaques métalliques se dressant au milieu des éboulis au bas de la paroi du cratère, telle une monstrueuse fleur d'acier poussant au milieu de ce paysage gris comme la mort. Deux battants de porte massifs s'écartèrent et le petit véhicule s'engouffra dans l'obscurité des tunnels.

Ils virent des engins de guerre attendant sombrement dans des alcôves, des enfilades de petites lumières se perdant au fond

de tunnels latéraux, et bientôt, devant eux, le premier d'une série d'énormes volets métalliques qui s'ouvraient et se refermaient sur leur passage. Ils apercevaient parfois de pâles créatures ressemblant vaguement à des hommes, mais qui étaient trop petites et chétives pour être humaines au sens où ils l'entendaient. Ils croisèrent un Nariscene flottant dans un harnais métallique complexe, hérissé d'appendices supplémentaires qui étaient peut-être des armes, puis ils descendirent le long d'une rampe hélicoïdale, comme un ressort creux s'enfonçant dans les entrailles de la terre.

Ils s'arrêtèrent enfin dans une grande salle obscure renforcée par un entrecroisement d'épaisses poutrelles. Elle était pratiquement remplie de véhicules qui y étaient garés, des sortes de petits engins aplatis et difformes. Leur propre véhicule vint se poser au milieu telle une graine duveteuse dans un amas de scories.

— Le moment est venu de vous servir de vos jambes ! leur lança gaiement Chilgitheri.

Les portes de leur cabine s'ouvrirent et les deux hommes s'extirpèrent du véhicule transparent. Holse prit les deux petites valises de vêtements qu'ils avaient emportées et s'avança en grognant vers une autre porte qui s'ouvrit devant eux, pour monter – monter ! – ensuite le long d'une rampe étroite jusqu'à une pièce plus petite et faiblement éclairée qui sentait le renfermé, avec toutefois une légère odeur de produit pharmaceutique. Le plafond était si bas qu'ils étaient obligés de se tenir voûtés, ce qui rendait les effets de la gravité encore plus pénibles. Holse laissa tomber les deux valises à ses pieds.

Un de ces petits hommes chétifs était assis derrière un bureau métallique, vêtu d'un uniforme gris foncé. Un Nariscene, lui aussi enveloppé dans un harnais complexe, flottait derrière l'épaule de l'homme, légèrement sur le côté, et semblait observer les visiteurs.

La caricature d'humain émit une série de sons.

— Vous êtes les bienvenus, traduisit le Nariscene.

— C'est ici que prend fin ma responsabilité ainsi que celle des Morthanveldes, dit Chilgitheri aux deux Sarles. Vous relevez à présent de la juridiction des Nariscenes et de son espèce

cliente, les Xolpes. Bonne chance à vous. Soyez prudents. Au revoir.

Ferbin et Holse lui firent leurs adieux. La Morthanvelde fit demi-tour et repartit en flottant le long de la rampe.

Ferbin chercha des yeux quelque chose pour s'asseoir, mais le seul siège de la pièce était occupé par l'homme derrière son bureau. Quelques feuilles de papier en sortirent par une fente. L'homme les prit, les vérifia et les replia, puis il les tamponna avec des bouts de métal et les fit glisser vers les deux Sarles.

— Voici vos papiers, dit le Nariscene. Vous devrez les avoir sur vous en permanence.

Leurs papiers étaient couverts de minuscules symboles aliènes. La seule chose qu'ils pouvaient y reconnaître était une petite reproduction monochrome de leur visage. Le petit homme émit encore quelques bruits.

— Vous devez attendre, leur dit le Nariscene. Ici. Par ici pour attendre. Suivez-moi.

D'autres couloirs exigus les menèrent jusqu'à une petite pièce chichement éclairée, avec quatre couchettes superposées et pas grand-chose d'autre. Le Nariscene referma la porte et ils entendirent des bruits de verrous. Holse vérifia : la porte était bien fermée. Une porte plus petite à l'autre bout de la cellule donnait accès à des toilettes minuscules. Ils s'installèrent dans les couchettes du bas et restèrent allongés là, la respiration difficile, heureux de pouvoir reposer un peu leurs jambes et leur dos. Une combinaison gris-bleu était accrochée au bout de chaque lit. Le Nariscene leur avait dit que c'étaient leurs uniformes. Ils devaient les porter tout le temps.

— Dans quel genre d'endroit sommes-nous, seigneur ?

— Un endroit horrible, Holse.

— C'est bien l'impression que j'en avais, seigneur.

— Essaie de dormir, Holse. Il n'y a rien d'autre à faire.

— C'est peut-être notre seule possibilité d'évasion de ce trou à rats, dit Holse en se tournant vers le mur.

Chilgitheri ne leur avait pas dit grand-chose sur ce qui se passerait une fois qu'ils seraient arrivés. C'était ici que Xide Hyrlis était censé se trouver, et leur demande de pouvoir le rencontrer avait été transmise aux autorités compétentes. Mais

quant à savoir s'ils seraient autorisés à le voir, et comment ils feraient pour quitter cette planète – s'ils pouvaient même la quitter –, elle avait avoué qu'elle n'en savait rien.

Ferbin ferma les yeux. Il aurait tout donné pour être – presque – n'importe où ailleurs.

*

* *

— Pourquoi êtes-vous ici ? traduisit le Nariscene.

La créature qui s'adressait à eux aurait aussi bien pu être celle qui les avait accompagnés jusqu'à leur cellule – impossible à savoir. On aurait pu nous présenter, songea Ferbin, mais manifestement, on pratiquait les choses différemment, ici. Holse et lui portaient les uniformes qu'on leur avait remis – à la fois trop courts et trop larges pour eux, ce qui leur donnait l'air ridicules –, et ils étaient à présent dans une autre petite pièce, face à un autre petit rabougri derrière un autre bureau métallique – mais au moins, cette fois-ci, ils avaient des chaises pour s'asseoir.

— Nous sommes ici pour voir un homme qui s'appelle Xide Hyrlis, dit Ferbin au Nariscene et au petit quasi-homme pâle.

— Il n'y a personne de ce nom ici.

— Quoi ?

— Il n'y a personne de ce nom ici.

— Ça ne peut pas être vrai ! protesta Ferbin. La Morthanvelde qui nous a amenés nous a assurés que c'est ici que Hyrlis se trouve !

— Elle peut s'être trompée, rétorqua le Nariscene sans attendre que le petit homme réponde.

— Je ne crois pas, dit Ferbin d'un ton glacial. Veuillez avoir l'obligeance d'informer monsieur Hyrlis qu'un prince des Sarles, le fils survivant de son vieil ami le défunt roi Nerieth Hausk du Huitième, Sursamen, souhaite le voir, après avoir voyagé au milieu des étoiles depuis ce grand monde par la faveur expresse – insistez sur ce point – de nos amis les Morthanveldes, avec la mission précise de le rencontrer, telle

que confirmée par la Directrice générale Shoum en personne. Occupez-vous-en, si vous le voulez bien.

Le Nariscene sembla traduire au moins une partie de ce discours. L'homme dit quelques mots, suivi par le Nariscene :

— Veuillez indiquer le nom complet de la personne que vous désirez rencontrer.

Le nom complet. Ferbin avait déjà eu le temps d'y réfléchir à maintes occasions depuis qu'il avait élaboré son plan sur le Huitième. Le Nom Complet de Xide Hyrlis était devenu une comptine parmi certains enfants de la Cour, presque un mantra. Il ne l'avait pas oubliée.

— Stafl-Lepoortsa Xide Ozoal Hyrlis dam Pappens, dit-il.

L'homme rabougri poussa un grognement, puis il examina un écran encastré sur le dessus de son bureau. Son visage fut éclairé d'une lueur vert foncé. Il dit quelque chose, et le Nariscene traduisit :

— Votre demande sera transmise par les canaux appropriés. Vous devez retourner à vos quartiers pour y attendre.

— J'informerai monsieur Hyrlis de votre manque de respect et de sens de l'urgence quand je le rencontrerai, dit fermement Ferbin au Nariscene en se relevant péniblement. (Il se sentait ridicule dans cet uniforme mal taillé, mais il s'efforçait de conserver toute la dignité possible.) Dites-moi votre nom.

— Non. Il n'y a pas de monsieur Hyrlis. Vous devez retourner à vos quartiers pour y attendre.

— Pas de monsieur Hyrlis ? Ne soyez pas ridicule.

— C'est peut-être une question de rang, seigneur, dit Holse qui se leva à son tour en grimaçant.

— Vous devez retourner à vos quartiers pour y attendre.

— Très bien. J'en informerai le *général* Hyrlis.

— Vous devez retourner à vos quartiers pour y attendre.

— Ou le *maréchal* Hyrlis, ou je ne sais quel grade il a pu obtenir.

— Vous devez retourner à vos quartiers pour y attendre.

*

* *

Ils furent réveillés au beau milieu de la nuit, alors que tous deux rêvaient de poids, d'écrasement et d'enterrement. On leur avait glissé de la nourriture par une trappe dans la porte un peu avant de tamiser les lumières de leur cellule. La soupe avait été presque immangeable.

— Vous devez venir avec nous, dit le Nariscene. (Deux des petits hommes pilles en uniforme se tenaient derrière lui, armés de fusils. Ferbin et Holse enfilèrent leurs uniformes grotesques.) Emportez vos possessions, leur dit le Nariscene.

Holse prit les deux valises.

Un petit véhicule monté sur roues les emmena en haut d'une autre rampe hélicoïdale. Après une succession d'autres portes et de tunnels à peine éclairés, ils arrivèrent enfin dans un espace beaucoup plus vaste mais toujours aussi sombre, rempli de gens et de machines. Un train les y attendait, bourdonnant entre deux grands trous noirs à chaque extrémité de la salle.

Avant qu'ils n'aient pu embarquer, le sol trembla sous leurs pieds et une secousse parcourut la salle immense, amenant les occupants à lever les yeux vers le plafond sombre. Les lampes se mirent à osciller et de la poussière flotta dans l'air. Ferbin se demanda quelle sorte d'explosion cataclysmique pouvait bien se faire sentir à travers une telle épaisseur de roche.

— Embarquez ici, leur dit le Nariscene en indiquant la porte blindée d'un des wagons cylindriques.

Ils se hissèrent par une rampe dans un compartiment exigu et dépourvu de fenêtres. Le Nariscene les rejoignit en flottant et la porte se rabattit. Ils avaient juste assez de place pour s'asseoir par terre entre de grandes caisses. Une petite boule fixée au plafond, protégée par une grille métallique, diffusait une faible lumière jaunâtre. Le Nariscene flottait au-dessus d'une des caisses.

— Où allons-nous ? demanda Ferbin. Allons-nous rencontrer Xide Hyrlis ?

— Nous ne savons pas, répondit le Nariscene.

Ils restèrent assis un moment à respirer l'air stagnant. Puis il y eut une secousse, des bruits métalliques, et le train s'ébranla.

— Combien de temps cela va-t-il prendre ? demanda Ferbin.

— Nous ne savons pas, répéta le Nariscene.

Le train vibrait et bourdonnait autour d'eux, et ils se rendormirent bientôt, jusqu'à ce qu'on les tire à nouveau des profondeurs du sommeil. Hébétés et désorientés, le dos et les genoux endoloris, ils furent poussés au bas d'une rampe pour être embarqués dans un autre petit véhicule trapu qui les emmena, toujours accompagnés du Nariscene, à travers d'autres tunnels et par une autre rampe hélicoïdale jusqu'à une grande salle où une centaine de cuves remplies de liquide, hautes de trois ou quatre mètres, brillaient d'une lueur bleu turquoise dans l'obscurité.

Chaque cuve contenait les corps d'une demi-douzaine de ces petits nabots, tous entièrement nus. Ils semblaient dormir, un masque sur la figure et reliés à des tuyaux qui se tortillaient jusqu'à la surface. Ils étaient parfaitement glabres, et un grand nombre étaient grièvement blessés : certains avaient perdu un membre ou portaient des traces de profondes blessures, d'autres étaient brûlés sur une large partie du corps.

Ce spectacle fascina tellement Ferbin et Holse qu'il leur fallut un moment avant de se rendre compte qu'ils étaient seuls. Leur petit véhicule avait disparu, emportant apparemment le Nariscene avec lui.

Ferbin s'approcha des cuves. En regardant de plus près, il put voir qu'un faible courant parcourait le liquide légèrement laiteux. De petites bulles montaient du fond du récipient en se dirigeant vers les clapets des cylindres.

— Tu crois qu'ils sont morts ? murmura Ferbin.

— Pas avec ces masques, répondit Holse. Ils sont un peu comme vous, seigneur, quand les Octes vous ont soigné.

— On les conserve peut-être pour quelque chose, dit Ferbin.

— Ou bien on les soigne, suggéra Holse. Je n'en ai pas encore vu un seul qui ne soit pas blessé, mais beaucoup semblent se rétablir.

— Vous pourriez dire que nous les guérissons, fit une voix derrière eux.

Ils se retournèrent. Ferbin reconnut aussitôt Xide Hyrlis, qui n'avait pratiquement pas changé. Étant donné qu'il s'était écoulé près d'une douzaine d'années-longues depuis leur

dernière rencontre, cela aurait dû lui paraître surprenant, mais c'est seulement plus tard que Ferbin en prit conscience.

Comparé à la population de nains qui habitaient cette planète, Xide Hyrlis était grand, bien que plus petit que Ferbin ou Holse. Il dégageait une impression de densité. Il avait le teint foncé, un large visage avec une grande bouche et des dents qui semblaient à la fois trop peu nombreuses et trop larges. Le regard de ses yeux violets était brillant et perçant. Ces yeux avaient toujours fasciné Ferbin quand il était enfant : ils étaient recouverts d'une membrane transparente, de sorte que Hyrlis n'avait jamais besoin de battre des paupières, jamais besoin de cesser de regarder le monde ne serait-ce qu'un instant, depuis le moment où il se réveillait jusqu'au moment de dormir (ce qu'il faisait d'ailleurs très peu). Il avait de longs cheveux noirs noués en queue-de-cheval. Il portait une barbe bien fournie et soigneusement taillée. Son uniforme était une version beaucoup plus élégante de ceux que portaient la plupart des gens qu'ils avaient vus jusqu'ici.

— Xide Hyrlis, dit Ferbin avec un petit salut de la tête. Je suis enchanté de vous revoir. Je suis le prince Ferbin, fils du roi Hausk.

— Très heureux de vous revoir, prince, dit Hyrlis. (Il jeta un regard de côté et sembla s'adresser à quelqu'un qu'ils ne pouvaient voir.) Le fils de mon vieil ami le roi Hausk des Sarles, du Huitième, Sursamen. (Se tournant de nouveau vers Ferbin, il lui dit :) Vous avez beaucoup grandi, prince. Comment vont les affaires sur le Huitième ? (Holse lança un coup d'œil vers Ferbin, qui regardait fixement Hyrlis.) Ferbin m'arrivait à la taille, la dernière fois que je l'ai vu, ajouta Hyrlis à l'intention de la créature imaginaire qui se tenait à son côté.

Il n'y avait absolument personne avec eux, et on ne voyait vraiment pas à qui il aurait pu s'adresser.

— J'ai beaucoup de choses à vous raconter, Hyrlis, dit Ferbin, et bien peu sont réjouissantes. Mais d'abord, dites-moi comment je dois m'adresser à vous. Quel est votre rang ?

Hyrlis sourit. Il jeta un regard de côté.

— Une bonne question, vous ne trouvez pas ? (Regardant de nouveau Ferbin :) Conseiller, vous pourriez dire. Ou Commandant Suprême. C'est vraiment difficile à dire.

— Allez, seigneur, faites un effort, lui dit Holse, choisissez-en un.

— Permettez-moi, dit froidement Ferbin en lançant un coup d'œil à Holse qui souriait d'un air innocent, de vous présenter mon serviteur, Choubris Holse.

— Monsieur Holse, dit Hyrlis en inclinant la tête.

— Seigneur.

— Et je crois que « seigneur » fera l'affaire, dit Hyrlis d'un air pensif. C'est ainsi que tout le monde m'appelle. (Il sentit une tension soudaine chez Ferbin.) Prince, je sais qu'il n'y a que votre père que vous ayez appelé « seigneur » depuis votre majorité, mais soyez assez aimable pour vous plier à ma demande. Je suis une sorte de monarque en ces lieux, et je dispose d'un pouvoir bien supérieur à ce que votre père a jamais pu connaître. (Il sourit.) À moins qu'il ne se soit emparé du Monde Gigogne tout entier, hein ? (Il tourna de nouveau la tête de côté.) Car c'est bien ce qu'est Sursamen, pour ceux d'entre vous qui sont un peu lents dans leurs recherches de références, dit-il à son compagnon invisible tandis que Ferbin – dont le regard était encore un peu vitreux, pensa Holse – reprenait :

— Comme je vous l'ai dit, seigneur, j'ai beaucoup à vous raconter.

D'un coup de menton, Hyrlis désigna les corps qui flottaient doucement dans les cuves derrière eux.

— Des ennemis capturés, dit-il. Nous les gardons vivants et nous les réparons du mieux possible. Nous leur lavons complètement le cerveau et ils deviennent nos espions, assassins, bombes humaines ou vecteurs de maladies. Venez, nous allons vous trouver un endroit où vous installer, et des vêtements de meilleure qualité. Dans ceux-là, vous avez l'air de vrais épouvantails.

Ils le suivirent jusqu'à l'un des petits véhicules découverts, et c'est alors que des silhouettes sombres sortirent des zones d'ombre autour d'eux, se détachant de l'obscurité comme si elles en avaient fait partie : des humains vêtus de tenues de

camouflage presque noires et armés de fusils à l'aspect menaçant. Ferbin et Holse s'arrêtèrent aussitôt lorsqu'ils virent ces quatre hommes les encercler rapidement et en silence, mais Hyrlis, sans même tourner la tête, leur fit un simple signe de la main en s'asseyant au volant du petit véhicule.

— C'est ma garde personnelle, dit-il. Ne vous inquiétez pas. Allez, montez.

À présent qu'il ne se sentait plus menacé, Ferbin fut très content de les voir. C'est sans doute à eux que Hyrlis s'était adressé. C'était un grand soulagement.

*

* *

Xide Hyrlis tenait une excellente table sous les kilomètres de roche. Dans la grande salle au plafond voûté, les serviteurs – de jeunes garçons et filles – évoluaient en silence. La table de pierre à laquelle ils étaient installés était chargée de mets exotiques et riches en couleurs, ainsi que d'un assortiment ahurissant de bouteilles. Toute la nourriture était absolument délicieuse, malgré son origine aliène, et les boissons abondantes. Ferbin attendit qu'ils aient fini de manger avant de raconter son histoire.

Hyrlis l'écouta jusqu'au bout, ne l'interrompant que pour lui poser une ou deux questions. Quand Ferbin eut terminé, il hocha la tête.

— Vous avez toute ma sympathie, prince. La manière dont votre père est mort m'afflige encore plus que le fait en lui-même. Nerieth était un grand guerrier, et il s'attendait à mourir comme il le méritait, en guerrier. Ce que vous m'avez décrit est un assassinat aussi lâche que cruel.

— Merci, Hyrlis, dit Ferbin en baissant les yeux et en reniflant bruyamment.

Hyrlis ne sembla pas le remarquer, occupé qu'il était à contempler son verre de vin.

— Je me souviens de tyl Loesp, dit-il. (Il se tut un moment, puis il secoua la tête.) S'il nourrissait déjà une telle traîtrise à l'époque, je dois avouer qu'il m'a berné, moi aussi. (Il regarda

encore une fois de côté.) Et vous, vous regardez, là-bas ? demanda-t-il doucement.

Cette fois-ci, il n'y avait personne à qui il ait pu parler : les quatre gardes au camouflage sombre avaient été congédiés lorsqu'ils étaient entrés dans les appartements privés de Hyrlis, tandis que les serviteurs avaient été priés quelques minutes auparavant d'attendre dehors qu'on les appelle.

— Est-ce que ça fait partie du spectacle ? poursuivit Hyrlis de la même voix douce. Le meurtre du roi a-t-il été enregistré ?

Il se tourna de nouveau vers ses invités. Choubris essaya d'échanger un regard avec Ferbin, mais celui-ci contemplait de nouveau son hôte d'un air sidéré.

Holse n'y tint plus.

— Excusez-moi, seigneur, dit-il à Hyrlis. (Du coin de l'œil, il vit que Ferbin essayait d'attirer son attention. *Bon, allez, tant pis.*) Puis-je vous demander à qui vous parlez quand vous faites ça ?

— Holse ! siffla Ferbin entre ses dents. (Avec un sourire gêné, il dit à Hyrlis :) Mon domestique est impertinent, seigneur.

— Non, prince, il a l'esprit curieux, répliqua Hyrlis avec un petit sourire. En un sens, Holse, je n'en sais rien, dit-il doucement. Et il est possible que je ne parle à personne. Mais je soupçonne cependant que je m'adresse à un grand nombre de gens.

En fronçant les sourcils, Holse regarda attentivement dans la direction où Hyrlis s'était tourné pour faire son récent aparté.

Hyrlis sourit en agitant la main en l'air comme pour disperser de la fumée.

— Non, Holse, ils ne sont pas physiquement présents. Ils nous observent – ou je devrais plutôt dire qu'il est possible qu'ils le fassent – de très loin, à l'aide de fouinebots, d'e-poussière, de nanogiciels – appelez ça comme vous voudrez.

— Seigneur, je pourrais bien les appeler comme je veux, ou pas du tout, ces mots ne m'apprennent rien de plus.

— Holse, si tu n'es pas capable de te comporter en gentilhomme, lui dit fermement Ferbin, tu iras manger avec les autres domestiques. (Il se tourna vers Hyrlis.) J'ai sans doute

été trop laxiste avec lui. Je vous prie d'accepter mes excuses en son nom et au mien.

— Inutile de vous excuser, prince, dit calmement Hyrlis. Et nous sommes à ma table, et non à la vôtre. De toute façon, j'y aurais invité Holse pour son impertinence. Je suis entouré de trop de gens qui hésitent à croiser le fer avec moi sur quelque sujet que ce soit. Une voix dissidente est la bienvenue.

Vexé, Ferbin se renfonça sur son siège.

— Holse, dit Hyrlis, je pense être surveillé par des appareils trop petits pour être perçus par un œil humain, même par des yeux comme les miens qui possèdent une vue particulièrement perçante, même s'ils ne sont plus ce qu'ils étaient.

— Des espions ennemis, seigneur ? demanda Holse en jetant un coup d'œil vers Ferbin.

Celui-ci regarda ostensiblement ailleurs.

— Non, Holse, répondit Hyrlis. Des espions envoyés par mon propre peuple.

Holse hocha la tête tout en continuant de froncer les sourcils.

Hyrlis se tourna vers Ferbin.

— Prince, l'affaire qui vous concerne est naturellement d'une bien plus grande importance, mais je crois nécessaire de faire une petite digression afin de vous expliquer ma situation.

Ferbin se contenta d'un léger hochement de tête.

— Quand j'étais… avec vous, parmi vous, sur le Huitième – pour conseiller votre père, prince, dit Hyrlis en regardant brièvement Ferbin tout en continuant de s'adresser aux deux Sarles, j'étais au service de la Culture, à la demande des Nariscenes. La Culture est cette civilisation hybride de pan-humains et de machines qui fait partie de ceux que vous appelez les Optimae, ces sociétés aux premiers rangs des groupements non-Sublimés et non-Aînés. J'étais un agent de la branche de la Culture qu'on appelle Contact et qui s'occupe des… affaires étrangères, pourrait-on dire. Contact est chargé de découvrir des civilisations qui ne font pas encore partie de la communauté galactique, et d'interagir avec elles. Je n'appartenais pas encore à la section beaucoup plus exclusive de Contact qui se nomme pudiquement Circonstances Spéciales et qui traite des questions

d'espionnage et de renseignement. Je sais toutefois qu'à l'époque, CS considérait que mon département empiétait sur son domaine réservé. (Hyrlis eut un léger sourire.) Même des utopies anarchistes déployées à travers la Galaxie et disposant de pouvoirs technologiques stupéfiants peuvent connaître des guerres intestines entre leurs services secrets.

Hyrlis poussa un soupir, puis il poursuivit :

— Plus tard, j'ai rejoint Circonstances Spéciales, et quand j'y repense aujourd'hui, cette décision m'inspire plus de regret que d'orgueil. (Effectivement, son sourire avait l'air triste.) Quand on quitte la Culture – et beaucoup de gens le font, à tout moment –, on vous fait bien comprendre les responsabilités que vous avez au cas où vous vous aventureriez dans le genre de civilisation qui peut intéresser Contact.

« Ce que j'ai fait correspondait à la mission que m'avait confiée Contact après avoir réalisé une modélisation complète du Huitième, de sorte que quand je fournissais un plan stratégique au roi Hausk, ou lorsque je suggérais à ses armuriers d'essayer les canons rayés et les munitions-sabot, c'était toujours avec une très bonne idée des conséquences que cela aurait. En théorie, n'importe quel citoyen de la Culture raisonnablement instruit pourrait faire la même chose sans contrôle, sans support et sans aucune idée précise de ce qu'il fait. Ou pire, en en ayant une très bonne idée : il pourrait vouloir devenir roi ou empereur, ou je ne sais quoi encore, et ses connaissances lui donneraient de bonnes chances de réussir. (Hyrlis agita la main.) Personnellement, je trouve qu'il est excessif de s'en inquiéter. L'acquisition des connaissances dans la Culture est d'une facilité et d'une banalité inconcevables, mais la détermination implacable nécessaire pour les utiliser dans une société moins tolérante y est pratiquement inconnue.

« Néanmoins, le résultat est que lorsque vous quittez la Culture pour vous rendre dans un endroit comme celui-ci, ou sur le Huitième, vous êtes surveillé. On envoie des petits appareils pour vous espionner et s'assurer que vous ne faites pas de trop grosses bêtises.

— Et si on en fait quand même, seigneur ? demanda Holse.

— Eh bien, monsieur Holse, dans ce cas, ils interviennent pour vous en empêcher. Ils se servent de leurs appareils d'espionnage, ou ils envoient des gens ou d'autres appareils pour défaire ce que vous avez fait, et en dernier ressort, ils vous enlèvent et vous ramènent à la maison pour vous passer un savon. (Hyrlis haussa les épaules.) Lorsque vous quittez CS, comme dans mon cas, ils prennent quelques précautions supplémentaires : ils vous reprennent certains cadeaux qu'ils vous avaient faits. Des facultés particulières sont réduites ou même retirées pour que vous ayez moins d'avantages sur la population locale. Et la surveillance est plus intensive, tout en étant encore moins repérable. (Hyrlis jeta encore un coup d'œil de côté.) J'espère que vous appréciez mon impartialité, là. Je sais être généreux jusqu'à l'excès. (Il se tourna de nouveau vers ses visiteurs.) Je comprends bien que la plupart des gens préfèrent agir comme si cette surveillance n'existait pas, comme s'ils n'en étaient pas eux-mêmes l'objet. Personnellement, j'ai un point de vue différent. Je m'adresse à ceux dont je sais qu'ils m'observent. Voilà, à présent, vous savez tout. Et j'espère que vous comprenez. Aviez-vous peur que je sois fou ?

— Pas du tout ! protesta aussitôt Ferbin tandis que Holse disait :

— L'idée m'avait traversé l'esprit, seigneur, comme vous pouviez vous y attendre.

Hyrlis sourit. Il fit tourner doucement son vin dans son verre et le contempla un instant.

— Oh, je suis peut-être effectivement fou. Fou d'être ici, fou de m'impliquer encore dans des activités guerrières, mais sur ce point précis en tout cas, je ne suis pas fou du tout : je sais qu'on m'observe, et je tiens à le faire savoir à ceux qui le font.

— Nous vous comprenons, dit Ferbin en lançant un regard vers Holse.

— Très bien, fit Hyrlis négligemment. (Il se pencha en avant, les coudes sur la table et le menton posé sur les mains.) Et maintenant, revenons-en à vous. Vous avez fait un bien long voyage, prince. J'imagine que c'était pour me voir ?

— C'est effectivement pour ça.

— Et ce n'était pas simplement pour m'informer que mon vieil ami Nerieth a été assassiné, même si je suis honoré de l'apprendre de la bouche d'une vraie personne plutôt que par un bulletin d'information ?

— Non, assurément, dit Ferbin en se redressant sur son siège du mieux qu'il put. J'ai besoin de votre aide, mon bon Hyrlis.

— Je vois, dit Hyrlis en hochant pensivement la tête.

Ferbin demanda :

— Pouvez-vous, acceptez-vous de m'aider ?

— De quelle façon ?

— Êtes-vous prêt à retourner avec moi sur le Huitième pour venger la mort de mon père ?

Hyrlis se cala contre son dossier. Il secoua la tête.

— Cela m'est impossible, prince. On a besoin de moi ici, et j'ai des engagements à tenir. Je travaille pour le compte des Nariscenes, et quand bien même je le voudrais, je ne pourrais pas retourner sur Sursamen, ni dans l'immédiat ni même à moyen terme.

— Est-ce à dire que vous ne voulez même pas m'aider ? demanda Ferbin sans essayer de cacher son mécontentement.

— Prince, je suis navré d'apprendre que votre père est mort, et encore plus de la façon dont il a péri.

— Vous nous l'avez déjà dit, seigneur, répliqua Ferbin.

— Et je le répète donc. Votre père a été mon ami pendant quelque temps, et j'avais pour lui un profond respect. Mais ce n'est pas mon affaire de redresser des torts commis dans les profondeurs d'un lointain Monde Gigogne.

Ferbin se leva brusquement.

— Je vois que je me suis trompé sur votre compte, seigneur, dit-il. On m'avait dit que vous étiez un homme de bien, un homme d'honneur. Je me rends compte qu'on m'a mal informé.

Holse se leva également, quoique plus lentement, en se disant que si Ferbin était décidé à quitter la pièce sur un coup de sang – pour aller Dieu sait où, d'ailleurs –, il ferait mieux de l'accompagner.

— Écoutez-moi jusqu'au bout, prince, dit Hyrlis d'une voix raisonnable. Je ne vous veux que du bien, et je souhaite une fin

ignominieuse à tyl Loesp et ses complices, mais je ne peux pas vous aider.

— Vous ne le voulez pas non plus, cracha presque Ferbin.

— Votre combat n'est pas le mien, prince.

— Ce devrait être le combat de tous ceux qui croient à la justice !

— Allons, prince, vraiment, dit Hyrlis d'un air amusé. Vous devriez vous écouter parler.

— Ça vaut toujours mieux que de vous écouter, vous et votre indifférence pleine de suffisance qui me fait affront !

Hyrlis parut interloqué.

— Qu'espériez-vous exactement que je fasse ?

— Quelque chose ! N'importe quoi ! Mais pas *rien du tout,* pas vous voir rester assis là à ricaner !

— Et vous, Ferbin, pourquoi ne faites-vous pas quelque chose ? lui demanda Hyrlis sur un ton toujours raisonnable. N'auriez-vous pas été plus efficace en restant sur le Huitième plutôt que de faire tout ce chemin pour venir me voir ?

— Je ne suis pas un guerrier, vous le savez bien, dit Ferbin avec amertume. Je n'en ai ni les talents ni les dispositions. Et je ne possède pas la duplicité qui me permettrait de retourner à la Cour pour faire face à tyl Loesp en feignant de ne pas avoir vu ce qu'il a fait, pour conspirer et comploter derrière un sourire. J'aurais dégainé mon épée ou je l'aurais saisi à la gorge sitôt que je l'aurais vu, et je n'y aurais pas survécu. Je sais que j'ai besoin d'aide et je suis venu ici pour vous demander de m'apporter la vôtre. Si vous ne voulez pas m'aider, ayez la bonté de nous laisser repartir d'ici et de faciliter, autant que vous pourrez et voudrez bien le faire, mon voyage pour rejoindre ma sœur Djan Seriy. Je prie simplement pour qu'elle ait échappé à la contagion de cette maladie d'indifférence qui sévit dans la Culture.

— Prince, dit Hyrlis en soupirant, voulez-vous bien vous rasseoir ? Il y a plus à discuter. Je pourrais vous aider d'autres façons, et nous devrions aussi parler de votre sœur. (D'un geste de la main, il indiqua la chaise de Ferbin.) Je vous en prie.

— J'accepte de m'asseoir, fit Ferbin en joignant le geste à la parole, mais je suis cruellement déçu.

Holse s'assit à son tour, plutôt satisfait car le vin était excellent, et il eût été vraiment dommage de devoir le laisser là.

Hyrlis reprit sa position précédente, le menton posé sur les mains, en fronçant légèrement les sourcils.

— Pourquoi tyl Loesp a-t-il fait une chose pareille ?

— Peu importe ! rétorqua Ferbin. Tout ce qui compte, c'est qu'il l'a faite !

Hyrlis secoua la tête.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, prince. Si vous voulez avoir une chance de remédier à cette injustice, vous seriez bien avisé d'essayer de savoir ce qui motive votre ennemi.

— Le pouvoir, bien sûr ! s'exclama Ferbin. Il voulait le trône, et il l'aura dès qu'il aura fait assassiner mon jeune frère.

— Mais pourquoi *maintenant* ?

— Pourquoi pas ! dit Ferbin en tapant du poing sur la grande table de pierre. Mon père avait fait tout le travail, toutes les batailles étaient gagnées ou presque. C'est le moment que choisit le lâche pour frapper, quand il peut s'emparer de la gloire sans le courage qui y a mené.

— Mais pourtant, il est souvent plus commode d'être le numéro deux au pouvoir, dit Hyrlis. Le trône est un endroit où l'on est bien seul, et plus on s'en approche, mieux on s'en rend compte. Il y a certains avantages à détenir un grand pouvoir sans avoir à assumer la responsabilité suprême. Surtout quand vous savez que même le roi n'a pas un pouvoir absolu, et qu'il y a toujours des puissances au-dessus de lui. Vous dites que tyl Loesp bénéficiait de la confiance du roi, qu'il était estimé, respecté, richement traité… Pourquoi aurait-il risqué de perdre tout cela uniquement pour gravir la dernière marche vers un pouvoir dont il sait qu'il est enchaîné de contraintes ?

Ferbin bouillait d'impatience, mais il était résolu à ne rien dire cette fois-ci, ce qui permit simplement à Hyrlis de jeter un regard de côté en disant doucement :

— Le savez-vous ? Est-ce que vous regardez là-bas ? Est-ce que vous permettez…

Ferbin ne put en supporter davantage.

— Allez-vous bien finir de parler à ces fantômes ! hurla-t-il en se levant d'un bond, si brusquement cette fois-ci qu'il renversa sa chaise.

Holse, qui avait profité d'un moment qui paraissait calme pour siroter son vin, dut avaler précipitamment sa gorgée et se lever rapidement lui aussi en s'essuyant la bouche d'un revers de manche.

— Ces démons imaginaires vous ont fait perdre l'esprit, seigneur ! lança Ferbin.

Hyrlis secoua la tête.

— Ah, si seulement ils étaient imaginaires, prince… Si des systèmes d'observation de ce genre sont en place sur Sursamen, ils pourraient bien apporter un élément de solution à vos problèmes.

— Mais qu'est-ce que vous racontez, bon sang ? dit Ferbin en crispant les mâchoires.

Hyrlis soupira encore.

— Je vous en prie, prince, asseyez-vous donc… Non, tenez, c'est plutôt moi qui vais me lever, dit-il en se ravisant. Levons-nous tous, et permettez-moi de vous montrer quelque chose. Venez avec moi, j'ai quelques autres explications à vous donner.

*

* *

Le dirigeable était une immense enveloppe noire flottant dans l'air empoisonné au-dessus d'un champ de bataille encore incandescent. Ils l'avaient rejoint à bord du petit appareil personnel de Hyrlis, qui, après s'être élevé silencieusement du fond d'un autre cratère géant, avait traversé des nuages et des colonnes de fumée, puis une atmosphère plus dégagée, se dirigeant droit vers un coucher de soleil rougeoyant dans un crépuscule illuminé à l'horizon d'éclairs sporadiques de lumière jaunâtre. Au-dessous d'eux, le paysage sombre et vallonné était couvert de cercles et d'anneaux de lumière rougeâtre. Le dirigeable était brillamment illuminé de tous côtés et recouvert de marquages réfléchissants. Il flottait comme une menace au-dessus de la terre martyrisée.

Leur petit appareil alla se poser sur une large plate-forme accrochée au-dessous du corps principal du dirigeable. Il y avait un ballet incessant d'autres appareils qui arrivaient remplis de soldats blessés accompagnés de personnel médical, et qui repartaient avec seulement quelques infirmiers à bord. De faibles gémissements se faisaient entendre dans une atmosphère chaude et imprégnée d'odeurs de fumée. Hyrlis les emmena par un escalier en colimaçon dans une salle remplie de lits aux allures de cercueils, contenant chacun une petite forme inconsciente. Holse regarda ces corps inertes avec un soupçon d'envie : eux, au moins, ils n'avaient pas à se lever, marcher et monter des escaliers dans cette pesanteur insupportable.

— Vous savez qu'il existe une théorie, dit doucement Hyrlis en parcourant les rangées de lits-cercueils faiblement éclairés, suivi de Ferbin et Holse (les quatre gardes vêtus de noir étaient quelque part dans les environs, invisibles), selon laquelle tout ce que nous percevons comme la réalité n'est en fait qu'une simulation, une sorte d'hallucination qui nous est imposée.

Ferbin ne dit rien.

Holse considéra que Hyrlis devait s'adresser à eux plutôt qu'à ses démons personnels, et c'est pourquoi il dit :

— Il y a une secte chez nous qui épouse un point de vue similaire, seigneur.

— Ce n'est pas une position inhabituelle, dit Hyrlis. (Il désigna les corps inconscients autour d'eux.) Ceux-là dorment, en faisant les rêves qu'on leur impose pour différentes raisons. Tant qu'ils rêveront, ils croiront que leur rêve est la réalité. Nous savons que tel n'est pas le cas, mais comment pouvons-nous savoir si notre propre réalité est bien la véritable, l'ultime ? Qui nous dit qu'il n'existe pas une réalité externe encore plus vaste dans laquelle nous pourrions un jour nous réveiller ?

— Et pourtant, dit Holse, que pouvons-nous y faire, hein, seigneur ? La vie doit être vécue, quelle que soit la position que nous y occupons.

— C'est vrai, mais le fait de penser à ces choses affecte la façon dont nous vivons notre vie. Il y a ceux qui affirment que, statistiquement, nous vivons dans une simulation, car les probabilités sont trop fortes pour que cela ne soit pas vrai.

— Il me semble qu'il y a toujours des gens capables de se convaincre de pratiquement n'importe quoi, seigneur, dit Holse.

— De toute façon, dit Hyrlis, je crois qu'ils ont tort.

— Vous y avez donc beaucoup réfléchi, j'imagine ? demanda Ferbin sur un ton délibérément sarcastique.

— Oui, prince, répondit Hyrlis en poursuivant son chemin parmi les blessés endormis. Et je fonde mon argument sur une question de moralité.

— Ah, vraiment ? fit Ferbin.

Il n'eut aucun effort à faire pour avoir l'air méprisant.

Hyrlis hocha la tête.

— Si nous considérons que tout ce qu'on nous a dit est aussi réel que ce que nous constatons par nous-mêmes – en d'autres termes, si l'Histoire, avec ses tortures, ses massacres et ses génocides, est bien réelle –, alors, si tout cela est sous le contrôle de quelqu'un ou de quelque chose, ceux qui font tourner cette simulation ne sont-ils pas forcément des monstres ? Imaginez à quel point ils devraient être dépourvus de bonté, de pitié et de compassion pour laisser faire de telles horreurs, et continuer de les laisser faire sous leur contrôle explicite. Parce que c'est bien de quoi l'Histoire est faite pour sa plus grande part, messieurs.

Ils étaient arrivés au fond de l'immense salle, où des hublots inclinés permettaient d'observer en contrebas le paysage grêlé de cratères. D'un large geste de la main, Hyrlis désigna les corps allongés dans leurs cercueils ainsi que ce paysage faiblement éclairé de plaques incandescentes.

— La guerre, la famine, la maladie, le génocide. La mort sous un million de formes différentes, souvent douloureuse et prolongée pour les malheureux individus concernés. Quel dieu organiserait ainsi l'univers pour exposer ses créations à de telles souffrances, ou les pousser à en infliger à d'autres ? Quel maître de simulations, quel arbitre de jeu établirait les règles initiales conduisant aux mêmes conséquences impitoyables ? Qu'il s'agisse d'un dieu ou d'un programmeur, peu importe, le chef d'accusation est le même : une cruauté sadique presque infinie, une barbarie délibérée et préméditée à une échelle dont l'horreur dépasse l'entendement.

Hyrlis s'interrompit un instant comme pour quêter leur réaction.

— Vous voyez, maintenant ? reprit-il. Selon ce raisonnement, nous devons bien être après tout au niveau de base de la réalité – ou à son niveau suprême, si on préfère voir les choses ainsi. De même que la réalité peut nous présenter des coïncidences parfaitement absurdes dont aucune œuvre de fiction ne saurait nous convaincre, seule la réalité – qui est, au bout du compte, le produit de la matière brute – peut être aussi cruelle avec une telle inconscience.

Aucun être capable de penser, aucun être capable de comprendre les notions de culpabilité, de justice ou de morale ne pourrait faire preuve d'une telle sauvagerie délibérée sans incarner la définition absolue du Mal. C'est cette inconscience qui nous sauve, mais qui nous condamne également, bien sûr, car le résultat est que nous sommes nos propres agents moraux : nous ne pouvons pas échapper à cette responsabilité, et nous ne pouvons pas invoquer une puissance supérieure dont on pourrait dire qu'elle nous a artificiellement dirigés ou contraints.

Hyrlis donna un coup sec contre la paroi transparente qui les séparait de la vue du champ de bataille.

— Nous sommes de l'information, messieurs, comme tout être vivant, mais nous avons la chance d'être codés au sein même de la matière. Nous ne faisons pas partie de quelque système abstrait constitué de flots de particules ou d'ondes de probabilité stationnaires.

Holse avait réfléchi pendant ce discours.

— D'un autre côté, seigneur, dit-il, votre dieu pourrait bien n'être qu'un vrai salopard. Ou ces simulationnaires, si c'est eux qui sont responsables.

— C'est possible, dit Hyrlis dont le sourire s'effaça. Ceux qui sont au-dessus et au-delà de nous pourraient effectivement être le Mal incarné. Mais c'est une vision assez désespérante.

— Et quel est exactement le rapport de tout cela avec notre affaire ? demanda Ferbin.

Il avait mal aux pieds et commençait à se lasser de ce qui lui semblait être des réflexions oiseuses se rapprochant

dangereusement de la philosophie, un domaine qu'il n'avait que très brièvement effleuré avec une succession de précepteurs exaspérés, quoique suffisamment longuement pour se forger l'opinion inébranlable que son but principal était de démontrer que un égale zéro et que blanc est noir, et que des hommes instruits étaient capables de s'exprimer par l'orifice situé entre leurs fesses.

— Je suis surveillé, dit Hyrlis. Votre planète natale l'est peut-être également, prince. Il est possible que de minuscules machines semblables à celles qui m'observent soient en train d'espionner votre peuple. La mort de votre père a peut-être été vue par beaucoup plus d'yeux que vous ne pensez. Et si elle a été observée une fois, on doit pouvoir la revoir. Seule la réalité fondamentale ne peut être entièrement rejouée, mais tout ce qui est transmis peut être enregistré, et l'est généralement.

Ferbin le regarda fixement.

— Enregistré ? dit-il horrifié. Le meurtre de mon père ?

— Je dis simplement que c'est possible.

— Mais par qui ?

— Les Octes, les Nariscenes, les Morthanveldes ? suggéra Hyrlis. Peut-être la Culture, ou quiconque en a les moyens, ce qui inclut au moins quelques dizaines de civilisations Impliquées.

— Et cette surveillance serait effectuée par les mêmes agents invisibles auxquels vous vous adressez de temps à autre, seigneur ? demanda Holse.

— Des créatures très semblables, acquiesça Hyrlis.

— Invisibles, répéta Ferbin avec dédain. Inaudibles, impalpables, inodores, indétectables. En un mot, imaginaires.

— Oh, nous sommes souvent profondément affectés par de petites choses invisibles, prince, dit Hyrlis d'un air mélancolique. Il m'est arrivé de conseiller des dirigeants à qui le meilleur service que je pouvais rendre n'avait rien à voir avec la stratégie, la tactique ou la technologie militaire. Il s'agissait simplement de leur parler de la théorie de la propagation des maladies et des infections par les microbes, et de les convaincre d'y croire. Le fait de croire que nous sommes entourés de créatures microscopiques qui ont un effet direct et profond sur

le destin des individus, et par là même sur des nations entières, a été la première marche dans l'ascension de nombreux grands dirigeants. Je ne compte plus les guerres que j'ai vu gagnées par des médecins et des ingénieurs bien plus que par de simples soldats. Ces créatures infectieuses, trop minuscules pour être vues, existent bel et bien, prince, et croyez-moi, il en est de même pour toutes celles conçues, fabriquées et contrôlées par des puissances dont vous n'avez pas idée. (Ferbin ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais Hyrlis poursuivit :) Votre propre foi repose sur le même concept central, prince. Ne croyez-vous pas que le DieuMonde voit tout ? Comment pensez-vous qu'il procède ?

Ferbin se sentit pris de court.

— Mais c'est un dieu ! réussit-il à bafouiller.

— Si c'est ainsi que vous le considérez, alors, c'en est bien un, dit posément Hyrlis. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un membre d'une très ancienne espèce sur le déclin, avec un lignage galactique et une chaîne d'évolution clairement établis. Ce n'est qu'un être matériel, prince, et le fait que votre peuple ait décidé de le qualifier de dieu ne signifie pas qu'il soit particulièrement puissant ni qu'il puisse tout voir, même dans les limites de Sursamen, ni même qu'il soit sain d'esprit. (Ferbin voulait parler, mais Hyrlis leva la main.) Personne ne sait pourquoi des Xinthiens habitent le Noyau des Mondes Gigognes, prince. Certaines théories disent qu'ils y ont été envoyés par leurs congénères afin de les punir, ou de les isoler parce qu'ils ont une maladie contagieuse ou que ce sont des déments. D'autres font l'hypothèse que ces Xinthiens sont simplement fascinés par les Mondes Gigognes. On imagine aussi que chacun d'eux cherche à protéger le Monde Gigogne qu'il a choisi, mais contre quoi, nui ne le sait. D'ailleurs, la vérité est que ces Aéronataures Tensiles ne sont pas des créatures particulièrement puissantes, et qu'ils semblent dédaigner d'avoir recours aux armes de haut niveau qui leur permettraient de compenser cet état de fait. L'un dans l'autre, prince, ce n'est pas un dieu bien impressionnant.

— Nous le considérons comme notre Dieu, seigneur, répliqua Ferbin sur un ton glacial, pas comme je ne sais quel Créateur Universel mythique.

Il jeta un coup d'œil vers Holse en quête d'un appui, ou au moins d'une confirmation.

Mais Holse n'avait nullement l'intention de se laisser entraîner dans un débat théologique. Il prit un air grave et hocha la tête en espérant que cela suffirait. Hyrlis se contenta de sourire.

— Ainsi donc, vous dites que nous n'avons aucune intimité ? dit Ferbin qui était partagé entre la colère et la consternation.

— Oh, vous en avez peut-être, dit Hyrlis en haussant les épaules. Il se peut que personne ne vous observe, même pas votre dieu. Mais si d'autres le font, et si vous parvenez à les convaincre de vous fournir cet enregistrement, vous disposerez d'une arme contre tyl Loesp.

— Mais enfin, seigneur, dit Holse, étant donné tous ces appareils fantastiques, ne peut-on pas tout falsifier ?

— Si, bien sûr, mais il y a des gens très forts pour repérer ce qui est ainsi trafiqué. Et l'effet sur les gens qui ignorent qu'on peut tout falsifier est généralement très profond. Un tel enregistrement, s'il existe, révélé au bon moment, pourrait ébranler tyl Loesp et ses complices d'une façon tellement visible que leur réaction immédiate ne laisserait aucun doute sur leur culpabilité dans les esprits impartiaux.

— Et comment pouvons-nous découvrir si cet enregistrement existe ? demanda Ferbin.

Toute cette affaire lui paraissait encore tellement absurde, même dans cet univers de mondes hiérarchisés tous plus absurdes les uns que les autres.

— Il pourrait suffire de poser la question aux bons interlocuteurs, dit Hyrlis. (Il se tenait toujours devant les hublots. Un éclair blanc dans la plaine sombre illumina un instant un côté de son visage. La lumière résiduelle vira progressivement au jaune.) Trouvez quelqu'un dans la Culture qui sympathise avec votre cause, et demandez-lui. Votre sœur, prince, semble la personne toute désignée, et comme elle fait partie de Circonstances Spéciales, elle devrait avoir de bonnes

chances de découvrir la vérité, même si celle-ci est cachée et même si ce n'est pas la Culture elle-même qui procède à cette surveillance. Trouvez votre sœur, prince. C'est peut-être elle qui détient la réponse.

— Étant donné que vous refusez de m'aider, seigneur, je n'ai guère le choix.

Hyrlis haussa les épaules.

— Ma foi, les membres d'une même famille doivent se serrer les coudes, dit-il avec désinvolture.

Un autre éclair illumina son visage et un immense nuage jaune orangé s'éleva dans la nuit avec une lenteur inexorable, éclairant les lointaines collines et les montagnes d'une lueur rouge sang.

— Vous auriez pu me faire part de ces informations dans vos appartements, dit Ferbin. Pourquoi nous amener ici parmi ces malheureux et au-dessus de cette sauvagerie, pour nous dire ce que vous auriez aussi bien pu nous dire à table ?

— Afin que nous puissions nous-mêmes observer convenablement, prince, répondit Hyrlis (Désignant le paysage au-dessous d'eux, il ajouta :) Nous regardons tout cela tandis que quelqu'un nous regarde peut-être à son tour. Il est parfaitement possible que tout ce que nous voyons ici ne se déroule que pour être observé.

— Que voulez-vous dire par là, seigneur ? demanda Holse en voyant que Ferbin ne réagissait pas.

Leur hôte ne semblait pas non plus vouloir ajouter quoi que ce soit. Il se contentait de regarder distraitement par le hublot les nuages rouges éclairés par-dessous et les ténèbres parsemées de lueurs dans le paysage de cratères.

Hyrlis se tourna vers Holse.

— Je veux dire que ce conflit qui se déroule ici est fabriqué de toutes pièces. Il n'est mené que pour l'agrément visuel des Nariscenes, qui ont toujours considéré la guerre comme l'un des arts les plus nobles et les plus achevés. Leur position au sein des Impliqués de la communauté galactique les empêche malheureusement de prendre part eux-mêmes à des conflits significatifs, mais ils ont la possibilité, les moyens et la volonté de pousser d'autres civilisations dont ils ont la tutelle à se faire

la guerre entre elles. Celle que nous observons en ce moment, et dans laquelle je suis fier de jouer un rôle, est une de ces guerres artificielles, déclenchée et entretenue pour et par les Nariscenes, dans le seul but de leur permettre d'en observer le déroulement et d'en tirer satisfaction par personne interposée.

Ferbin émit un grognement incrédule.

Holse lui-même avait l'air sceptique.

— Est-ce bien la vérité, seigneur ? demanda-t-il. Je veux dire, telle que reconnue par toutes les parties concernées ?

Hyrlis sourit. Un lointain grondement de tonnerre sembla faire frissonner le dirigeable dans le vent.

— Oh, vous trouverez bien des prétextes et des casus belli tout à fait convaincants en apparence, et des justifications apparemment acceptées. Tout est conçu pour fournir des prétextes et empêcher des gens comme la Culture d'intervenir pour mettre fin à la comédie, mais tout cela n'est qu'habillage, déguisement et feinte. La vérité est telle que je vous l'ai décrite. Vous pouvez me croire.

— Et vous êtes fier de participer à ce que vous décrivez comme une mascarade, une guerre de spectacle, une distraction cruelle et déshonorante destinée à des puissances aliènes décadentes et sans cœur ? dit Ferbin en s'efforçant – avec un certain succès – d'avoir l'air méprisant.

— Oui, prince, fit Hyrlis sans se démonter. Je fais ce que je peux pour que cette guerre soit aussi humaine que possible dans toute son inhumanité. De toute façon, je sais toujours que même s'il s'y passe des choses terribles, toute cette horreur absolument gratuite garantit au moins que nous ne sommes pas profondément plongés dans un univers entièrement fabriqué et surveillé, et que nous avons donc échappé au destin dégradant et démoralisant de n'exister que dans une simulation quelconque.

Ferbin le dévisagea un moment, et finit par dire :

— C'est absurde.

— Mais c'est comme ça, dit négligemment Hyrlis qui s'étira les bras en se tordant le cou comme s'il était fatigué. Rentrons, voulez-vous ?

*

* *

Le vaisseau Nariscene *D'Où La Forteresse,* un vénérable croiseur stellaire de classe Comète, décolla d'un profond ravin où une rivière d'eau noire empoisonnée coulait comme une ombre liquéfiée. L'appareil s'éleva au-dessus du bord de la crevasse où le vent soufflait doucement à travers une étendue de sable grisâtre sous un ciel voilé. Il accéléra vers les cieux plus sombres et rejoignit l'espace en quelques minutes. Le vaisseau transportait une cargaison de quelques millions d'âmes humaines pétrifiées dans une grande variété de matrices de nanostockage, et deux humains mâles. La gravité était revenue au niveau que les Nariscenes considéraient comme normal, et les deux hommes la trouvaient beaucoup plus supportable.

Ils étaient obligés de partager une seule petite cabine aménagée à la hâte pour l'occupation humaine dans un recoin d'une soute, mais ils ne s'en plaignaient pas, trop heureux d'avoir échappé à la pesanteur oppressante de Bulthmaas et à la présence inquiétante de Xide Hyrlis. Ils y étaient restés encore deux jours et deux nuits – dans la mesure où ces termes avaient un sens dans le dédale de cavernes et de tunnels profondément enfouis où ils avaient séjourné. Hyrlis n'avait pas semblé troublé outre mesure quand ils lui avaient exprimé le désir de partir le plus tôt possible après qu'il eut dit à Ferbin qu'il ne pouvait pas l'aider.

Le lendemain de leur visite à bord du grand dirigeable chargé de blessés, Hyrlis les avait convoqués dans une salle hémisphérique de quelque vingt mètres de diamètre où était déployée une immense carte représentant apparemment la moitié de la planète. On y voyait un seul vaste continent ponctué d'une dizaine de petites mers intérieures alimentées par de courtes rivières descendant de montagnes déchiquetées. Cette espèce de mappemonde s'incurvait vers le plafond invisible comme un énorme ballon éclairé de l'intérieur, avec des centaines de couleurs différentes et des dizaines de milliers de petits symboles scintillants, certains rassemblés en groupes

plus ou moins importants tandis que d'autres formaient des lignes pointillées ou se trouvaient simplement éparpillés.

Du haut d'un large balcon placé à mi-hauteur, Hyrlis contemplait cette carte en parlant à voix basse à une dizaine d'individus en uniforme qui lui répondaient à voix plus basse encore. Tandis qu'ils murmuraient ainsi, la carte se modifiait et pivotait pour leur présenter diverses régions ainsi que d'autres groupes de symboles lumineux, souvent dans des configurations très différentes. Elle se figeait un instant pendant que Hyrlis et ses compagnons se concertaient, puis elle revenait à sa configuration antérieure.

— Il est prévu qu'un vaisseau nariscene fasse escale ici dans deux jours, dit-il à Ferbin et Holse sans quitter des yeux la vaste carte lumineuse dont certains symboles – qui devaient être des unités militaires, pensa Ferbin – se déplaçaient.

Il était clair à présent que certaines de ces unités, de couleur gris-bleu et représentées avec moins de détails que les autres, devaient représenter l'ennemi.

— Il vous emmènera jusqu'à Syaung-oun, poursuivit Hyrlis. C'est un Monde-Nid morthanvelde, l'une des principales bases de transfert entre les Morthanveldes et la Culture. (Son regard continuait de balayer inlassablement l'énorme globe.) Vous devriez y trouver un autre vaisseau qui vous emmènera dans la Culture.

— Je vous suis reconnaissant, dit Ferbin avec raideur.

Il avait du mal à être chaleureux avec Hyrlis après que celui-ci l'eut repoussé, mais Hyrlis semblait à peine le remarquer ou s'en soucier.

La représentation de la carte se figea, clignota quelques instants avant d'afficher une série de configurations finales. Hyrlis secoua la tête et fit un geste de la main. La grande carte sphérique retourna à son état initial tandis que les conseillers ou généraux en uniforme assemblés autour de lui s'étiraient en soupirant.

En désignant la carte, Holse demanda :

— Tout ceci, seigneur, dit-il, c'est un jeu ?

Hyrlis sourit, tout en continuant de regarder la grande surface lumineuse.

— Oui, dit-il. Tout ceci est un jeu.

— Mais ce jeu est-il basé sur ce que vous pourriez appeler la réalité ? demanda Holse en s'approchant de la balustrade, manifestement fasciné, le visage éclairé par l'hémisphère brillant.

Ferbin ne dit rien. Il avait renoncé à essayer d'obtenir un peu plus de discrétion de la part de son domestique.

— Oui, sur ce que nous appelons la réalité, du moins telle que nous la connaissons, répondit Hyrlis. (Il se tourna vers Holse.) Nous l'utilisons ensuite pour essayer différentes dispositions, des stratégies prometteuses et diverses tactiques, en essayant de trouver celles qui permettent d'envisager les meilleurs résultats, en admettant que l'ennemi agisse et réagisse comme nous le prévoyons.

— Et l'ennemi procède de la même façon en ce qui vous concerne ?

— Sans aucun doute.

— Mais alors, seigneur, ne pourriez-vous pas simplement jouer à ce jeu l'un contre l'autre ? proposa Holse avec enthousiasme. En vous dispensant de tous ces massacres, mutilations, destructions et autres désolations ? Tout comme autrefois, quand deux grandes armées qui se considéraient de force égale désignaient leurs champions respectifs dont le duel devait décider, d'un commun accord, de l'issue de la bataille, permettant ainsi à plus d'un soldat effrayé de retourner sain et sauf dans sa ferme auprès des siens ?

Hyrlis éclata de rire, ce qui surprit manifestement autant les généraux et les conseillers sur le balcon que Ferbin et Holse eux-mêmes.

— Je jouerais bien volontiers, s'ils acceptaient eux aussi de le faire ! dit Hyrlis. Et je me soumettrais au verdict quel qu'il soit. (Il sourit à Ferbin, puis s'adressant à Holse :) Mais peu importe que nous fassions ou non partie d'un jeu encore plus vaste, celui que nous avons devant nous est beaucoup plus grossier que ce qu'il représente. L'issue d'une bataille, et donc parfois même celle d'une guerre, peut dépendre d'une arme enrayée, d'une charge de poudre mouillée, d'un obus défectueux ou d'un simple soldat qui décide soudain de s'enfuir ou de se jeter sur une

grenade. (Il secoua la tête.) C'est impossible à modéliser entièrement, en tout cas pas de façon fiable ni durable. On est obligé de jouer dans la réalité, ou dans la simulation la plus détaillée dont on dispose, ce qui revient au même en pratique.

Holse sourit tristement.

— La matière, hein, seigneur ?

— La matière, acquiesça Hyrlis. Et de toute façon, où serait l'intérêt de jouer simplement le jeu ? Nos hôtes pourraient le faire eux-mêmes. Non. Ils ont besoin de nous pour jouer à une plus grande échelle, et rien d'autre ne saurait les satisfaire. Nous devrions nous sentir flattés d'être aussi précieux, aussi irremplaçables. Nous sommes peut-être tous de simples particules, mais nous sommes des particules fondamentales !

Hyrlis sembla sur le point de rire encore une fois, mais son ton et son attitude changèrent brusquement quand il se tourna de côté, là où il n'y avait personne.

— Et n'allez pas croire que vous valez mieux, dit-il à voix basse. (Ferbin claqua la langue d'un air désapprobateur et détourna la tête tandis que Hyrlis poursuivait :) La douce et confortable continuation de tout ce qui tourne autour de la Culture n'est-elle pas fondée sur le sentiment rassurant des bonnes actions accomplies en votre nom sur des mondes lointains ? Hein ? (Il hocha la tête vers ses interlocuteurs invisibles.) Qu'en dites-vous, mes fidèles spectateurs ? Vous êtes d'accord avec ça ? Contact et CS, ce sont eux qui jouent à vos véritables jeux, et qui permettent aux trilliards de dormeurs qui vivent choyés dans ces berceaux géants qu'on appelle des Orbitales de poursuivre paisiblement leurs existences dans une nuit qui est en fait effrayante.

— Vous êtes manifestement très occupé, dit froidement Ferbin à Hyrlis. Pouvons-nous nous retirer, maintenant ?

Hyrlis sourit.

— Oui, prince. Allez rejoindre vos rêves, et laissez-nous avec les nôtres. Je vous en prie, allez-y.

Ferbin et Holse tournèrent le dos et s'apprêtaient à partir quand Hyrlis cria :

— Holse !

Choubris et Ferbin se retournèrent.

— Holse, si je te proposais de rester ici pour être mon général et jouer à ce grand jeu, accepterais-tu ? Tu y gagnerais pouvoir et richesse, aussi bien ici et maintenant qu'ailleurs et plus tard, dans des endroits moins dévastés que ce malheureux monde de cendres. Alors, es-tu d'accord ?

Holse éclata de rire.

— Bien sûr que non, seigneur ! Vous me faites marcher, forcément !

— Oui, bien sûr, dit Hyrlis en souriant. (Il regarda Ferbin qui se tenait au côté de son domestique, l'air à la fois gêné et furieux.) Votre serviteur est tout sauf un imbécile, prince, lui dit-il.

Ferbin se redressa de toute sa taille sous cette gravité impitoyable.

— Je n'ai jamais pensé que c'en était un.

Hyrlis hocha la tête.

— Naturellement. Bon, je dois moi aussi partir très bientôt en voyage. Si je ne vous revois pas avant votre départ, permettez-moi de vous souhaiter à tous deux un excellent voyage et une arrivée correcte.

— Vos souhaits nous flattent, dit Ferbin avec un manque total de sincérité.

*

* *

Effectivement, Hyrlis n'était pas là pour assister à leur départ.

Il fallut treize jours-longs au croiseur stellaire *D'Où La Forteresse* pour rejoindre le Terminal de Transfert Globulaire de Sterut, pendant lesquels Ferbin et Holse n'eurent aucun contact avec l'équipage ni avec le vaisseau lui-même. Ils passèrent leur temps à dormir ou à jouer à des jeux.

Un vaisseau vagabond morthanvelde, qui ne portait pas de nom mais simplement un long numéro de série – qu'ils oublièrent aussitôt –, les emmena de là jusqu'au grand Monde-Nid morthanvelde de Syaung-oun, en suivant l'un de ses itinéraires semi-réguliers et semi-circulaires.

19

Dépêches

D'une fenêtre de ses appartements du palais de Pourl, Oramen contemplait la ville. La matinée était ensoleillée, quoique un peu brumeuse, et Neguste s'occupait de lui faire couler un bain dans la pièce à côté en chantant à tue-tête – et faux – quand Fanthile frappa à la porte. Neguste, qui était convaincu que le volume était la façon idéale de compenser son manque total d'oreille musicale, n'entendit rien, et c'est donc Oramen qui alla ouvrir.

Il sortit avec Fanthile sur le balcon tout en lisant le message que le secrétaire du palais lui avait apporté.

— Rasselle ? dit-il. La capitale deldeyne ?

Fanthile confirma d'un hochement de tête.

— Le mari de votre mère a reçu l'ordre de s'y rendre pour y prendre la fonction de maire. Ils y seront dans quelques jours.

Oramen relâcha lentement sa respiration et regarda Fanthile, puis il se tourna vers la ville avec ses canaux qui scintillaient au loin, et les volutes de vapeur et de fumée qui s'élevaient de la forêt de cheminées d'usines.

— Vous savez que tyl Loesp me suggère de me rendre aux Chutes du Hyeng-zhar ? demanda-t-il sans regarder le secrétaire.

— C'est ce que j'ai entendu dire, seigneur. Elles se trouvent à quelques jours de distance de Rasselle, à ce que j'ai compris.

— Ce serait pour y prendre la responsabilité des fouilles. (Oramen soupira.) Tyl Loesp pense que cela faciliterait le rapprochement des peuples et des institutions du Huitième et du Neuvième, et que ma présence permettrait de recruter davantage de Sarles pour le grand projet d'exploration des ruines mystérieuses qui s'y trouvent. Cela me donnerait

également un but sérieux et convenable dans la vie, ce qui améliorerait ma réputation auprès du peuple.

— Vous êtes le Prince Régent, seigneur, lui dit le secrétaire. Certains pourraient considérer que c'est une réputation suffisante.

— Certains le pensent, sans doute, mais les temps changent, Fanthile. Nous sommes peut-être même déjà dans ce Nouvel Âge dont mon père parlait tant, où les exploits du commerce comptent plus que ceux des armes.

— Des rapports circulent faisant état de certaines dépendances lointaines qui contestent divers décrets de tyl Loesp. Werreber a déjà l'intention de constituer une nouvelle armée afin d'inculquer un peu plus de discipline dans les provinces. Le gentilhomme dont nous parlons serait bien avisé de ne pas dissoudre toutes les troupes.

Le triomphe retentissant de tyl Loesp avait eu lieu seulement quelques jours plus tôt, et des quartiers entiers de la ville n'en étaient pas encore remis. Les fêtes avaient été d'une ampleur et d'une intensité comme jamais Pourl n'en avait connu, en tout cas pas du temps du défunt roi. Tyl Loesp avait approvisionné un banquet dans chaque rue, fourni des boissons gratuites pendant une semaine dans chaque estaminet, et versé une prime à chaque citoyen habitant à l'intérieur des murs. On avait organisé des jeux, des compétitions sportives et des concerts de toutes sortes, ouverts gratuitement à tous, et de nombreuses bagarres avaient éclaté dans divers quartiers de la ville, nécessitant l'intervention des agents de la paix et de la milice.

Un immense défilé avait parcouru la ville, comprenant les combattants de l'armée victorieuse vêtus d'armures étincelantes, souriant sous une nuée de drapeaux flottant dans le vent, montés sur des destriers aux caparaçons extravagants suivis d'une multitude de prisonniers deldeynes ainsi que de pièces d'artillerie, véhicules militaires et engins de guerre. On avait élargi les rues, abattu des bâtiments et recouvert les cours d'eau pour aménager un espace suffisamment long et large pour cette grande procession.

Tyl Loesp chevauchait en tête, suivi de Werreber et de ses généraux quelques pas en arrière. Dans le Champ de Parade où

la colonne longue de plusieurs kilomètres s'était finalement arrêtée, le régent avait annoncé une année sans impôts (qui s'était révélée être en fait une année-courte, et les impôts des taxes relativement obscures), une amnistie pour les petits délinquants, la dissolution de divers régiments auxiliaires avec la démobilisation – accompagnée d'une pension de retraite – de près d'une centaine de milliers d'hommes, et une mission prolongée sur le Neuvième, ce qui signifiait que le Prince Régent et lui-même passeraient une bonne partie de leur temps à Rasselle et dans les provinces deldeynes afin de faire bénéficier cette région, certes appauvrie mais riche en potentiel, de la sagesse du gouvernement des Sarles.

Oramen, assis à l'ombre de la tribune chargée de drapeaux et d'étendards en compagnie du reste de la noblesse, n'avait été prévenu de ce dernier point qu'une heure auparavant, et il réussit donc à ne pas avoir l'air surpris.

Il avait tout d'abord ressenti une bouffée de rage d'être simplement informé au lieu d'être consulté, mais elle s'était rapidement dissipée. Très vite, il s'était demandé si un tel déplacement, une telle rupture avec Pourl ne serait pas après tout une bonne idée. Mais quand même, se voir ainsi donner des ordres…

— Vous pourriez refuser d'y aller, seigneur, lui fit remarquer Fanthile.

Oramen se détourna de la vue sur la ville.

— Oui, j'imagine que je pourrais, en principe, dit-il.

— Voilà votre bain qui est prêt, seigneur ! Oh, bien le bonjour, monsieur le secrétaire du palais ! s'écria Neguste en entrant dans la pièce.

— Merci, Neguste, dit Oramen.

Son serviteur lui fit un clin d'œil et se retira.

En montrant le papier qu'Oramen tenait à la main, Fanthile lui demanda :

— Ce message décide-t-il pour vous, seigneur ?

— J'avais déjà pris la décision d'y aller, répondit Oramen. (Il sourit.) Le concept même de ce Hyeng-zhar me fascine, Fanthile. (Il éclata de rire.) En un sens, ce serait vraiment quelque chose de contrôler une telle puissance !

Fanthile refusa d'être impressionné.

— Puis-je vous parler franchement, seigneur ?

— Mais oui, naturellement.

— Il est possible que tyl Loesp s'inquiète de vous laisser ici tandis qu'il resserre sa poigne sur Rasselle, car cela pourrait vous permettre de vous constituer un fonds de respect trop indépendant parmi les nobles, le peuple, et même les parlementaires. En vous éloignant dans un endroit aussi retiré, même s'il constitue une attraction impressionnante, certains pourraient considérer qu'il vous impose une sorte d'exil. Vous pourriez refuser d'y aller, seigneur. Vous seriez dans vos droits. On pourrait arguer que votre place est ici, parmi votre peuple qui pourrait vous aimer d'autant plus qu'il vous connaîtrait mieux. J'ai entendu les noms de ceux qui constitueront votre entourage immédiat. Ce général Foise, par exemple : c'est un homme entièrement dévoué à tyl Loesp. Ils le sont tous. Je veux dire que ce sont tous des hommes à lui. Ils lui sont fidèles plutôt qu'aux Sarles ou à la mémoire de votre père, ou à vous.

Oramen se sentit soulagé. Il s'était attendu à des remontrances ou à quelque chose d'aussi désagréable.

— C'est là le maximum de votre franchise, mon cher Fanthile ?

— C'est ainsi que je vois les choses, seigneur.

— Eh bien, tyl Loesp peut disposer de moi comme il l'entend, du moins pour l'instant. J'accepte de m'y plier. Qu'il profite de son heure. Ces hommes dont vous parlez peuvent bien lui être fidèles, mais du moment que lui-même m'est fidèle, ce qu'il est incontestablement, cela ne fait aucune différence ni aucun mal. D'ici peu, je serai roi, et même en tenant compte de ces histoires de contrôle parlementaire dans notre Nouvel Âge, j'aurai mon heure à mon tour.

— Ce gentilhomme pourrait prendre goût à organiser les choses à sa guise. Il pourrait vouloir prolonger son heure.

— C'est possible, mais une fois que je serai roi, cela limitera ses possibilités, vous ne croyez pas ?

Fanthile fronça les sourcils.

— Ce dont je suis certain, c'est que j'aimerais le croire, seigneur. Quant à dire si, en toute conscience, je peux

m'autoriser à le faire, c'est autre chose. (Revenant au message qu'Oramen tenait toujours à la main.) Il me semble que dans cette affaire, cet homme vous force la main, seigneur, et je crains qu'il n'en prenne la mauvaise habitude, si ce n'est déjà fait.

Oramen inspira profondément. L'air était tellement frais, ici, et si parfumé, contrairement aux bas-fonds de la ville, où il y avait malheureusement tellement d'occasions de se distraire. Il relâcha l'air de ses poumons.

— Ah, laissons tyl Loesp jouir de son triomphe, Fanthile. Il a poursuivi le projet de mon père comme lui-même l'aurait souhaité, et je serais vraiment un mufle – et c'est ainsi que mon précieux peuple me considérerait – si je faisais un caprice maintenant alors que je ne suis encore, aux yeux de beaucoup, qu'un jeune homme sans expérience. (Il fit un sourire encourageant à son interlocuteur qui semblait soucieux.) Je vais me plier au courant de tyl Loesp pendant qu'il est le plus fort, car je risquerais autrement de subir quelques contusions. Je nagerai à contre-courant quand je jugerai le moment venu. (Il agita la lettre que Fanthile lui avait remise.) Je vais y aller, Fanthile. Je pense qu'il le faut. Mais je vous remercie pour votre aide et vos conseils. (Il lui rendit le message.) Et maintenant, mon vieil ami, je dois vraiment aller prendre mon bain.

— Ouvrez les yeux, prince, dit Fanthile qui, pendant un instant – chose incroyable ! –, ne s'écarta pas pour laisser passer le Prince Régent. J'ignore le mal qui a été commis autour de nous depuis la mort de votre père, seigneur, mais il flotte une odeur nauséabonde sur trop de choses qui se sont passées. Nous devons prendre soin de ne pas être contaminés par cette pestilence, car elle pourrait se révéler mortelle pour chacun de nous.

Il attendit encore un instant, comme pour s'assurer que sa remarque avait bien été enregistrée, puis il s'inclina et s'écarta, la tête toujours baissée.

Ne sachant que dire pour ne pas ajouter à l'embarras de Fanthile après une telle tirade, Oramen se contenta de passer à côté de lui pour se rendre dans son cabinet de toilette.

Une semaine plus tard, il était en route pour le Hyeng-zhar.

Dans l'agitation générale des préparatifs nécessaires à ce voyage, il n'avait pas revu Fanthile avant de quitter Pourl. Le matin même de son départ, peu de temps après avoir appris qu'il aurait sa propre garde personnelle constituée de deux vaillants chevaliers, il avait reçu un mot de Fanthile qui demandait à le voir, mais il n'en avait pas eu le temps.

*

* *

Jerle Batra reçut le signal au cours d'une suspension de séance pendant les négociations de paix. Celles-ci se révélaient interminables. Il n'était pas directement impliqué dans les marchandages, bien sûr – on avait du mal à imaginer ce que les indigènes penseraient d'un croisement entre un buisson qui parle et une clôture qui se déplie –, mais il surveillait les débats tandis que d'autres membres de la mission faisaient de leur mieux pour que les participants restent concentrés. Au bout du compte, il fallait bien que ce soit les indigènes qui fassent le travail, mais quelques coups de pouce judicieux de temps à autre ne pouvaient qu'aider.

Il s'éleva de deux kilomètres au-dessus de sa tente dressée au milieu de la grande ville de toile installée sur la plaine herbeuse où se déroulaient les pourparlers. Ici, l'air était pur et sentait bon. Il était également délicieusement frais. On ressentait tellement vite les changements de température, sous cette forme. Ah, sentir le vent vous traverser, il n'y avait vraiment rien de tel.

Mon cher vieil ami, transmit-il. Le signal transitait par la plateforme d'excursion *Quonber,* qui se trouvait en ce moment pratiquement au-dessus de lui, mais à la limite de l'espace. *Qu'est-ce qui me vaut le plaisir, et cætera ?*

Jerle Ruule Batra, fit une voix qui lui était familière. *Bonjour.*

Le *C'est Ma Fête Et Je Chanterai Si Je Veux* était une UCG de classe Escarpement qui était étroitement associée à Circonstances Spéciales depuis presque aussi longtemps que Jerle Batra lui-même. Celui-ci n'avait aucune idée de l'endroit

où le vaisseau pouvait se trouver, au sens physique réel du terme, mais le vieil appareil s'était donné la peine d'envoyer une personnalité artificielle à l'échelon opérationnel pour venir lui parler ici, sur Prasadal. Il devait donc s'agir d'une affaire non dénuée d'importance.

À vous aussi, transmit-il. *Où que vous soyez.*

Merci. Comment progresse votre conférence de paix ?

Lentement. Après avoir épuisé toutes les autres formes de destruction massive qu'ils pouvaient utiliser les uns contre les autres, les indigènes semblent déterminés à se faire mourir d'ennui mutuellement. Il est possible qu'ils aient enfin découvert leur véritable vocation.

Et pourtant, il y a place pour l'optimisme. Mes félicitations à tous. Et on me dit que vous avez un enfant !

Je n'ai absolument pas d'enfant. Je m'occupe d'un enfant pour une collègue, c'est tout.

Cependant, c'est plus que ce qu'on aurait pu attendre de vous.

Elle me l'a demandé. Je pouvais difficilement refuser.

Comme c'est intéressant. Mais venons-en à nos affaires.

Absolument.

Écoutez donc ça.

Suivit une version compressée du message envoyé par le *Maintenant On Essaie Ma Méthode* à son ancien VSM, le *Qualificatif,* décrivant son étrange rencontre avec ce qui avait semblé être un vaisseau octe au-dessus de la planète Zaranche, mais qui n'en avait pas été un.

Très bien. C'était d'un intérêt assez limité, et Batra ne voyait pas vraiment en quoi cela pouvait le concerner. *Et alors ?*

Il y a des raisons de penser que toute la flotte octe rassemblée au-dessus de Zaranche, à l'exception d'un seul vaisseau de classe Primairienne, probablement le premier arrivé, n'était pas vraiment là. C'était une flotte fantôme.

Les Octes en sont pourtant à ce genre de stade, n'est-ce pas ? transmit Batra. *Ils cherchent encore à se gonfler d'importance, à vouloir enfiler les chaussures de leurs parents dans l'espoir de paraître plus grands qu'ils ne sont.*

Batra sut immédiatement que quelqu'un, quelque part dans CS, allait voir dans cette affaire toutes sortes de bêtises paranos. Des vaisseaux fantômes, des flottes imaginaires. Effrayant ! Sauf que ça ne l'était pas, et que ça ne pouvait pas l'être. Les Octes étaient insignifiants. Mieux encore, leur insignifiance était l'affaire des Morthanveldes, ou celle des Nariscenes, selon l'endroit où l'on voulait tirer le trait. Un Impliqué tech-équivalent qui se livrerait à ce genre de mascarade, voilà qui pourrait signifier quelque chose d'important. Mais dans le cas des Octes, il y avait juste de quoi hausser les épaules. Ils cherchaient sans doute simplement à impressionner leurs mentors nariscenes, ou ils avaient oublié de débrancher quelque chose.

Mais CS prenait ce genre d'événement fortuit terriblement au sérieux. Les meilleurs Mentaux de la Culture éprouvaient un besoin presque chronique de trouver des choses sérieuses pour les occuper, et dans le cas présent, c'était manifestement leur dose la plus récente. Nous créons nos propres problèmes, se dit Batra. Nous avons disséminé dans cette foutue Galaxie d'innombrables voyageurs, vagabonds, étudiants, journalistes, ethnologues et ex-sociologues de terrain, philosophes itinérants, retraités oisifs, ambassadeurs free lance ou je ne sais comment on les appelle cette année, et mille autres catégories d'amateurs beaucoup trop impressionnables, et tous passent leur temps à nous informer de choses qui leur paraissent diablement étranges alors qu'elles ne franchiraient même pas le premier filtre des systèmes de données de l'Unité de Contact la moins expérimentée.

Nous avons rempli tout l'univers connu d'imbéciles crédules, et nous croyons avoir été malins en créant en douce un système qui rend peu probable que quoi que ce soit nous échappe, alors qu'en pratique il nous conduit à récolter des trilliards de fausses alertes, ce qui rend sans doute plus difficile la détection des problèmes vraiment sérieux quand ils finissent par se présenter.

Non, transmit la pseudo-personnalité de l'UCG. *Nous ne pensons pas que les Octes essaient d'être plus impressionnants qu'ils ne le sont. Pas dans le cas présent.*

Le vent traversa le corps buissonneux de Batra comme un soupir.

Que s'est-il passé après cette rencontre ? demanda-t-il consciencieusement.

*Nous n'en savons rien. Pas eu moyen de contacter l'*Erratique *après ça. Il a pu être capturé. Il n'est pas inconcevable qu'il ait été détruit. Un vaisseau – un croiseur de guerre, rien moins que ça – a été dépêché sur les lieux pour enquêter, mais il est encore à huit jours de sa destination.*

Détruit ? Batra étouffa un rire. *Sérieusement ? Sommes-nous dans les limites de capacité, là ?*

Oui, la classe Primairienne octe dispose de l'armement et des systèmes capables de venir à bout d'un ex-ATG hybride rafistolé.

Mais sommes-nous dans les limites de plausibilité ? demanda Batra. *Sommes-nous même encore dans le domaine d'autre chose que des fantasmes paranoïaques ? Quel genre de mobile a-t-on imaginé qui ait pu les pousser à faire ce qu'ils ont pu faire à cet* Erratique ?

Pour empêcher l'information de se propager.

Mais pourquoi ? Dans quel but ? Qu'y a-t-il de si important sur Zaranche pour qu'ils essaient même de kidnapper un vaisseau de la Culture, vieille camelote rafistolée ou pas ?

Rien sur Zaranche, mais plutôt ce à quoi cet incident a conduit.

C'est-à-dire ?

Une enquête subtile mais exhaustive sur les mouvements et positions des vaisseaux octes au cours des cinquante derniers jours. Une opération qui a nécessité de demander à un bon nombre d'appareils de Contact, de CS, et même des SU/croiseurs de guerre de laisser tomber ce qu'ils faisaient toutes affaires cessantes et de se précipiter vers un certain nombre de destinations obscures, dont beaucoup se trouvaient dans la sphère morthanvelde.

Je suis dûment impressionné. Cette histoire doit nous paraître terriblement importante pour que nous prenions le risque de froisser la grande susceptibilité de nos co-Impliqués

dans une période aussi délicate. Et quel a été le résultat de tout ce travail de détective mené aussi rondement et à un tel coût ?

Il y a des tas de flottes fantômes.

Quoi ? Pour la première fois, Batra ressentit autre chose qu'une sorte de dédain amusé. Un vestige de sa forme humaine, profondément enfoui dans les systèmes transcrits qui contenaient sa personnalité, lui fit soudain sentir le froid de l'air qui l'entourait à cette altitude. L'espace d'un instant, il eut pleinement conscience qu'un simple humain exposé à cette température aurait tous les poils de son corps hérissés.

La flotte fantôme au-dessus de Zaranche n'est qu'une parmi onze, poursuivit le vaisseau. *Les autres sont ici.*

Un glyphe d'une portion de la Galaxie, peut-être de trois mille années-lumière de diamètre, se déploya dans l'esprit de Batra. Il flotta dans l'image et jeta un coup d'œil aux alentours, puis il se retira et joua avec quelques réglages.

Ça représente une bonne partie de ce qu'on pourrait appeler l'Espace Octe, transmit-il.

Effectivement. Approximativement soixante-treize pour cent de toute la Flotte Primairienne Octe semble ne pas être là où elle paraît être.

Pourquoi ces vaisseaux fantômes sont-ils regroupés comme ça ? Pourquoi là ?

Tous les endroits où les flottes fantômes s'étaient mises en position étaient à l'écart : des planètes isolées, des habitats arriérés et des structures de l'espace profond rarement fréquentées.

On pense qu'ils sont positionnés où ils sont pour échapper à la détection.

Mais ils ne se cachent pas. Ils disent à tout le monde où ils sont.

Je veux dire la détection du fait que ce sont des fantômes. La couverture officielle, apparemment, est qu'une série de convocations spéciales ont été lancées qui devraient conduire à un nouveau départ fondamental pour les Octes. Un nouvel objectif de civilisation, peut-être, lié à leurs tentatives répétées d'améliorer leur position sur la scène galactique. Mais nous soupçonnons que cela n'est vrai qu'en partie. Les convocations

sont une ruse pour justifier le départ d'autant de vaisseaux de ligne.

S'ils possédaient une meilleure technologie, poursuivit la personnalité artificielle de l'UCG, *on peut imaginer que les Octes auraient fait en sorte que leurs vaisseaux fantômes poursuivent des activités normales une fois les véritables vaisseaux partis vers leur mystérieuse destination. Mais leur capacité de dissimulation est limitée. N'importe quel vaisseau d'un Grand Impliqué – comme les nôtres ou ceux des Morthanveldes, bien sûr, ou peut-être la plupart des appareils nariscenes – serait capable de repérer que ce qu'il voit n'est pas un vrai vaisseau octe. Ainsi donc, les véritables appareils ont quitté le cours normal des activités des vaisseaux galactiques, et ces représentations assez grossières ont été rassemblées dans des lieux précisément choisis pour que leur manque d'authenticité ait le moins de risques d'être repéré.*

À ce stade, s'il avait encore occupé une forme humaine, Batra aurait froncé les sourcils en se grattant la tête.

Mais pourquoi ? Dans quel but ? Est-ce que ces fous furieux veulent se mettre en guerre ?

Nous l'ignorons. Ils ont un certain nombre de différends en cours avec quelques espèces, et en particulier une dispute qui a éclaté récemment avec les Aultridias, mais l'ensemble de la société octe ne semble pas actuellement configurée pour des hostilités. Elle est certainement configurée pour quelque chose d'inhabituel (Batra décela une note de perplexité dans la voix du vaisseau) *qui implique peut-être une action hostile ou du moins dynamique, mais pas une guerre totale. On considère les Aultridias comme leurs adversaires potentiels les plus pressants, mais dans l'état actuel des choses, ils l'emporteraient presque certainement contre les Octes. Les modélisations indiquent une probabilité de plus de quatre-vingt-dix pour cent, avec une grande constance.*

Où sont donc passés les véritables vaisseaux ?

Ah, mon cher ami, telle est la question.

Batra avait réfléchi. *Et pourquoi suis-je impliqué dans cette affaire ?*

Encore d'autres modélisations. En nous basant sur le pattern des vaisseaux impliqués, et sur un profil préexistant des intérêts octes, nous avons dressé une liste des destinations les plus probables pour les véritables vaisseaux.

Un autre diaglyphe en couches superposées apparut dans l'esprit de Batra. Ah ha, se dit-il.

La disposition marginalement la plus vraisemblable est d'une nature distribuée, ou plutôt un choix parmi deux assez peu différents : dans chacun des deux, les Primairiens et d'autres appareils stratégiques adoptent différentes positions, défensives ou offensives selon les cas. Le modèle défensif implique un déploiement plus régulier de leurs forces que dans le modèle offensif, qui privilégie une plus grande concentration. Dans la gradation de plausibilité des modèles, ce sont respectivement les options un et deux. Mais il y a une troisième option, que vous voyez représentée ici.

Les autres couches s'effacèrent, mais Batra avait déjà repéré la configuration, et l'endroit qui en constituait le point focal.

Ils pourraient se rassembler autour de Sursamen, transmit-il.

L'Unité de Contact Générale *C'est Ma Fête Et Je Chanterai Si Je Veux* avait encore l'air perplexe : *Eh bien, oui, tout à fait.*

L’intégrité des objets

20

Inspirale, Coalescence, Annelure

L'intérieur du Grand Vaisseau morthanvelde *Inspirale, Coalescence, Annelure* était généralement perçu de façon virtuelle, même par ceux pour qui il avait été conçu et qui l'avaient construit. Extérieurement, le vaisseau était une sphère légèrement aplatie de cinquante kilomètres de diamètre. On aurait dit une immense perle de glace bleue qu'on aurait d'abord incrustée de quelques millions de pierres précieuses, dont la moitié se seraient ensuite détachées, laissant derrière elles de petits cratères.

Son espace interne principal était énorme, plus vaste que tout ce qu'on pouvait trouver dans un VSG de la Culture. La meilleure façon de le visualiser, comme l'avait dit Skalpapta, l'officier de liaison morthanvelde d'Anaplian, était d'imaginer dix-neuf ballons de baudruche remplis d'eau, de dix kilomètres de diamètre chacun, puis de les disposer en hexagone afin de former un cercle approximatif, en les tassant les uns contre les autres pour aplatir leur enveloppe. Ensuite, on ajoutait deux couches de sept sphères chacune, une au-dessus et l'autre en dessous selon le même principe, et on terminait en retirant toutes ces enveloppes de séparation aplaties.

L'espace entier était tendu de fibres et de câbles entrecroisés supportant des centaines de millions de cellules d'habitation et de tubes de transport, dont un grand nombre étaient sous vide pour accélérer les transferts.

Comme dans la plupart des vaisseaux morthanveldes, l'eau était généralement maintenue aussi pure que possible à l'aide d'unités de nettoyage aussi bien fixes que mobiles. Mais la faune et la flore dont les Morthanveldes aimaient à se nourrir avaient elles-mêmes besoin d'une eau contenant des éléments nutritifs,

et par ailleurs les Morthanveldes considéraient que devoir se rendre dans un endroit spécial pour évacuer ses propres déchets était le signe d'une espèce inadaptée à son environnement. Ou d'une espèce respirant des gaz, ce qui était presque aussi embarrassant.

Par conséquent, l'eau dans laquelle ils vivaient, nageaient, travaillaient et jouaient n'était pas parfaitement limpide. Mais il était toujours agréable d'avoir une vue dégagée, surtout dans un espace aussi vaste.

Les Morthanveldes étaient très contents d'eux, et plus il y avait de membres de leur espèce autour d'eux, plus ils éprouvaient ce contentement de soi. Être à même de voir les centaines de millions de congénères qu'un Grand Vaisseau transportait normalement était considéré comme une excellente chose, et c'est pourquoi, plutôt que de se servir de leurs yeux pour trouver leur chemin dans un espace aussi immense que l'intérieur d'un Grand Vaisseau, ils se servaient de minces écrans appliqués sur leurs yeux pour afficher la vue qu'ils auraient eue si l'eau avait été parfaitement claire.

Djan Seriy avait décidé de recourir à la même stratégie et nageait donc avec une fine pellicule-écran oculaire modifiée. Sa combinaison noire lui faisait comme une seconde peau. Elle portait autour du cou une sorte de chapelet de frondes d'algues, un système de branchies qui l'alimentait en oxygène à travers deux tubes insérés dans ses narines. C'était un peu humiliant pour elle, alors qu'avec ses anciennes augmentations, sa peau se serait hérissée et ridée là où il fallait pour extraire directement de l'eau les gaz dont elle avait besoin.

La pellicule-écran était collée sur ses yeux comme un petit pansement transparent. Elle avait neutralisé son réflexe de battement de paupières. Elle aurait pu aussi écarter un peu plus la pellicule pour pouvoir cligner des yeux normalement, mais la fine couche d'air résultante aurait créé des distorsions. L'écran lui fournissait une vue virtuelle de l'espace réel, lui montrant les énormes espaces hémisphériques du Grand Vaisseau sous la forme d'un immense dédale de cavernes.

Elle aurait pu se connecter directement à la vue sensorielle interne du vaisseau pour parvenir au même résultat, ou se

contenter de nager en utilisant ses sens naturels sans se soucier de la vue générale transparente, mais elle avait à cœur d'être polie. Grâce à la pellicule-écran, le vaisseau pouvait garder un œil sur elle et voyait certainement ce qu'elle pouvait voir, lui permettant ainsi de s'assurer qu'elle ne faisait pas de bêtises dans le style de Circonstances Spéciales.

Elle aurait pu également utiliser l'un des nombreux moyens de transport publics pour se rendre où elle voulait aller, mais elle avait préféré prendre une petite unité de propulsion individuelle qu'elle tenait dans sa main et qui bourdonnait dans l'eau. Le vibromasseur qui était en réalité un missile-couteau (qui était en réalité un drone…) avait voulu simuler ce propulseur pour pouvoir rester auprès d'elle, mais elle avait trouvé que la machine cherchait seulement à la materner, et elle lui avait ordonné de rester dans sa cabine.

Djan Seriy accéléra pour remonter sur la gauche afin d'éviter un courant contraire et, trouvant un courant favorable, entreprit de contourner une série d'habitats ovoïdes qui pendaient comme des fruits sur une branche, puis elle se dirigea vers une longue grappe de sphères vert foncé, larges de dix à trente mètres, qui flottait dans l'eau telle une algue immense. Djan Seriy coupa son propulseur et s'engagea dans l'une des plus grosses sphères en franchissant un cercle argenté de deux mètres de diamètre. En se vidant, l'eau la déposa doucement sur le sol mouillé. Retour à la pesanteur. Elle passait la plus grande partie de son temps à l'état aquatique, même en dormant, pour explorer l'énorme vaisseau spatial. C'était son cinquième jour à bord, et il ne lui en restait plus que quatre. Il y avait encore beaucoup de choses à voir.

Sa combinaison, qui jusqu'ici avait recouvert son corps comme une couche de peinture, se mit à friser pour obliger l'eau à s'écouler, en prenant l'aspect de ce qu'une jeune femme élégante choisirait de porter dans un environnement atmosphérique. Elle fourra son collier de branchies dans une poche, et une fois sa tête dégagée – la combinaison s'était repliée pour former un très joli col plissé –, elle donna une pichenette à l'une de ses boucles d'oreilles pour activer un champ statique temporaire qui remit ses cheveux – blonds,

aujourd'hui – en place. Elle conserva sa pellicule-écran sur les yeux, car elle trouvait que ça lui donnait vaguement l'air d'un pirate, ce qui lui allait plutôt bien.

Djan Seriy franchit l'accrochamp pour pénétrer dans le 303e Salon des Aliens où une musique bruyante martelait les oreilles et où flottaient des fumées d'encens et de narcotiques.

Elle fut aussitôt saluée par une nuée de créatures bigarrées ressemblant à de petits oiseaux, chacune envoyée par l'un des clients du bar. Certaines lui chantaient la bienvenue, d'autres affichaient des messages stroboscopiques sur leurs ailes, et quelques-unes lui projetaient même des messages parfumés. C'était la toute dernière mode pour accueillir les nouveaux visiteurs au 303e Salon des Aliens. Il arrivait que ces créatures transportent des petits paquets de drogue ou des déclarations d'amour, ou qu'elles se mettent à débiter des insultes, des blagues, des épigrammes philosophiques ou d'autres messages encore. Djan Seriy avait cru comprendre que tout cela était censé être amusant.

Elle attendit que le nuage de volatiles commence à se dissiper tout en se disant qu'il ne lui aurait pas été difficile d'attraper et d'écraser chacune des vingt-huit créatures papillonnantes si seulement elle avait conservé toutes ses augmentations. Elle saisit au vol la dernière arrivée et regarda d'un air sévère le bizarre humanoïde à la peau violette qui l'avait lancée.

— C'est à vous, monsieur, dit-elle en la lui tendant.

Il marmonna une réponse.

D'autres clients lui faisaient signe. On était très sociable, au 303e, et on y faisait rapidement connaissance. On la considérait déjà comme une habituée alors qu'elle n'en était qu'à sa troisième visite. Elle déclina quelques invitations à prendre un verre et agita la main pour dissiper une partie de l'épaisse fumée de narcotiques odorants. Le 303e était le repaire favori d'une large gamme de toxicos humanoïdes.

Elle salua quelques personnes au passage en se dirigeant vers le bar circulaire au centre du Salon, brillant comme un halo dans cet espace aux lumières tamisées.

— Shjan ! Vous ichi ! s'écria Tulya Puonvangi que l'on considérait comme une sorte d'ambassadeur de la Culture à bord de l'*Inspirale, Coalescence, Annelure*. Djan Seriy, pour sa part, le considérait plutôt comme cette mode des créatures papillonnantes : immature et légèrement agaçant. Il s'était présenté à elle peu de temps après qu'elle eut embarqué, et depuis, il n'avait pas manqué de lui casser les pieds à plusieurs occasions. Puonvangi était obèse et chauve, avec le teint rose. Il avait un aspect globalement humain basique, à part deux très longues incisives, des sortes de crocs qui déformaient sa prononciation (il avait entre autres un problème avec l'initiale de son nom). Il était également pourvu d'un œil supplémentaire derrière la tête, qui fonctionnait parfaitement, affirmait-il, mais qui semblait n'être en fait qu'une coquetterie. Il le recouvrait souvent d'un bandeau, comme en ce moment, même si ce bandeau était parfois transparent, ce qui était justement le cas aujourd'hui. Il possédait également – il s'était empressé de le lui confier très peu de temps après l'avoir rencontrée – des organes génitaux merveilleusement modifiés. Il avait proposé de les lui montrer. Elle avait décliné l'offre.

— Quel plaijir de vous voir ! dit Puonvangi en la saisissant par les coudes pour l'attirer contre lui et lui planter un baiser sur chaque joue.

Elle se laissa faire avec raideur. Il dégageait une odeur d'eau de mer et de tangue, ainsi qu'un parfum sucré de psychotrope. Il portait des vêtements amples qui flottaient toujours doucement en montrant au ralenti des scènes pornographiques humanoïdes. Ses manches étaient relevées, laissant voir sur ses avant-bras un fin réseau de lignes lumineuses rougeâtres qui indiquaient qu'il s'était griffé aux tatoudrogues. Il la relâcha.

— Ah ! Toujours aushi ra'ishante ! Tenez, 'oilà le garchon dont je vous parlais ! (Il désigna un jeune homme élancé assis à côté de lui.) Shjan Sheriy Anap'ian, 'oichi K'ashi Quike. K'ashi, dis bonjour !

Le jeune homme parut embarrassé.

— Ravi de faire votre connaissance, dit-il d'une voix douce et grave aux intonations délicieuses.

Son teint était légèrement lumineux, entre bronze et vert très foncé, et ses cheveux formaient une masse de boucles brillantes. Il portait un pantalon noir très ajusté, à la coupe parfaite, et une veste courte. Son visage était très allongé, avec un nez assez plat et des dents normales, mais très blanches. Avec ses paupières légèrement tombantes, il avait l'air timide, amusé, peut-être un peu méfiant, mais tout cela était dominé par un sourire qui semblait permanent. Sur un visage par ailleurs très jeune, les rides d'expression qu'il avait au coin des yeux lui donnaient un air étrangement vulnérable. Ses sourcils et sa moustache taillés en chevron semblaient être une nouveauté qu'il essayait sans être vraiment sûr que ça lui aille. Il avait des yeux foncés pailletés d'or.

Il était séduisant presque au-delà du supportable. Évidemment, Djan Seriy fut aussitôt sur ses gardes, à ce qu'elle considérait comme son niveau d'alerte maximum.

— Je suis Djan Seriy Anaplian, lui dit-elle. Quel est votre nom, quand on le prononce correctement ?

— Klatsli Quike, répondit-il.

— Enchantée de vous connaître, fit-elle avec un petit salut de la tête.

Elle s'installa sur le tabouret à sa gauche, de sorte que le jeune homme était entre elle et Puonvangi, qui eut l'air déçu mais pas très longtemps. Il donna une grande claque sur le comptoir qui fit venir aussitôt une unité de service sur ses rails étincelants courant tout le long du bar.

— Shervez-nous à boire et à fumer ! Et des shniffettes ! Et des inchizhions !

*

* *

Elle accepta de boire quelque chose, histoire de tenir compagnie à Puonvangi. Quike alluma une petite pipe qui contenait une herbe merveilleusement parfumée, uniquement pour l'odeur car elle n'avait pas d'effet narcotique connu, même si son arôme pouvait être considéré comme une drogue en soi tant il était capiteux. Puonvangi commanda deux stylets de

tatoudrogue, et quand Djan Seriy et Quike refusèrent de se joindre à lui, il se griffa chaque bras du poignet jusqu'au coude. Au début, les lignes de drogue brillèrent si violemment qu'elles éclairèrent son visage rose d'une teinte verte. Il poussa un soupir et se redressa sur son tabouret en fermant les yeux, les traits soudain relâchés. Pendant que leur hôte savourait son premier flash, Quike demanda à Djan Seriy :

— Vous êtes de Sursamen ?

Il avait l'air de s'excuser, comme s'il n'était pas censé le savoir.

— Oui, dit-elle. Vous connaissez ?

— J'en ai entendu parler. Les Mondes Gigognes sont un sujet qui m'intéresse, je les étudie. Ils me fascinent.

— Vous n'êtes pas le seul.

— Oui, je sais. En fait, je suis plutôt étonné que tout le monde ne les trouve pas absolument fascinants.

Elle haussa les épaules.

— Il y a beaucoup d'autres endroits fascinants.

— Oui, mais les Mondes Gigognes sont vraiment quelque chose de spécial. (Il mit la main devant la bouche. Il avait de longs doigts. Il était peut-être en train de rougir.) Je suis désolé. Vous y avez vécu, vous n'avez pas vraiment besoin que je vous dise à quel point ils sont fabuleux.

— Pour moi, vous savez, c'est… c'était simplement chez moi. Quel que soit l'endroit où l'on grandit, même s'il peut paraître exotique à d'autres, il n'en reste pas moins que c'est là que se produisent toutes les banalités et indignités habituelles de l'enfance. Chez soi, on est dans la norme. C'est partout ailleurs que c'est merveilleux.

Elle but tandis qu'il tirait quelques bouffées de sa pipe. Puonvangi poussa un profond soupir, les yeux toujours fermés.

— Et vous, dit-elle pour être polie. D'où êtes-vous ? Puis-je vous demander votre Nom Complet ?

— Astle-Chulinisa Klatsli PB Quike Dam Uast.

— PB ? fit-elle. Les lettres P et B ?

— Oui, les lettres P et B, confirma-t-il en hochant légèrement la tête avec un sourire malicieux.

— Ça veut dire quelque chose ?

— Oui, mais c'est un secret.

Elle le regarda d'un air incertain.

Il éclata de rire en écartant les mains.

— J'ai beaucoup voyagé, mademoiselle Seriy. Je suis un Vagabond. Je suis plus vieux que je n'en ai l'air. J'ai rencontré bien des gens, et j'ai donné, reçu et partagé bien des choses. À une certaine échelle, je suis allé presque partout. J'ai séjourné parmi tous les Impliqués majeurs, j'ai parlé aux Dieux, j'ai partagé les pensées des Sublimés et j'ai goûté, autant qu'un humain puisse le faire, aux joies de ce que les Mentaux appellent l'Espace Amusant Infini. Je ne suis plus la personne que j'étais quand j'ai adopté mon Nom Complet, et il ne suffit plus à me définir. Un mystère niché au cœur de mon nom est bien le moins que je mérite. Faites-moi confiance.

Djan Seriy réfléchit un instant. Il s'était qualifié de « Vagabond » (ils s'exprimaient en marain, le langage de la Culture, qui possède un phonème pour indiquer l'initiale en majuscule). Il y avait toujours eu un certain pourcentage de gens dans la Culture, ou du moins de gens qui en avaient fait partie au départ, qui se désignaient par ce nom. Elle avait du mal à ne pas les considérer comme une catégorie à part entière. Ils ne faisaient effectivement que vagabonder, la plupart en restant au sein de la Culture, passant d'Orbitale en Orbitale, de planète en planète, généralement à bord de vaisseaux de croisière et de cargos, et sur des vaisseaux de Contact quand ils le pouvaient.

D'autres allaient visiter le reste des Impliqués et des espèces Aspirantes, en assurant leur subsistance – quand ils tombaient sur des sociétés encore suffisamment peu éclairées pour ne pas avoir brisé les chaînes des échanges monétaires – à l'aide d'accords de solidarité intercivilisationnelle, ou en utilisant une infime fraction des ressources supposées infinies dont disposait la Culture.

Certains poussaient leurs aventures encore plus loin, et c'est là qu'il pouvait y avoir des problèmes. La simple présence d'un individu de ce genre dans une société suffisamment peu développée pouvait la modifier, quelquefois profondément, si cet individu restait aveugle à ce que sa présence pouvait faire à

ceux parmi lesquels il était venu vivre, ou qu'il était même simplement venu visiter. Ces voyageurs n'acceptaient pas tous d'être surveillés par Contact, et bien que celui-ci n'eût aucun scrupule à les espionner, qu'ils le veuillent ou non, quand ils s'aventuraient dans une société vulnérable, il arrivait parfois que des individus échappent à sa vigilance. Il y avait toute une partie de l'organisation qui se consacrait à la surveillance de civilisations en voie de développement, guettant des signes que l'un de ces prétendus Vagabonds aurait pu – de façon préméditée, fortuite ou même accidentelle – devenir un Savant Fou, un Despote, un Prophète ou un Dieu. Il y avait d'autres catégories, mais ces quatre-là constituaient les voies les plus populaires et les plus prévisibles qu'empruntaient les gens lorsque leurs fantasmes prenaient le dessus et qu'ils perdaient leurs repères moraux au milieu des primitifs.

La plupart des Vagabonds ne posaient pas ce genre de problèmes, et ces nomades finissaient normalement par trouver un point de chute, généralement dans la Culture. Mais certains continuaient de vagabonder ainsi toute leur vie, et quelques-uns – un pourcentage assez étonnant comparé au reste de la Culture – vivaient, en pratique, éternellement. Ou du moins vivaient-ils jusqu'à ce qu'ils meurent presque inévitablement d'une mort violente et irrémédiable. Des rumeurs circulaient – en général fondées sur des affirmations personnelles – selon lesquelles il y aurait encore des individus datant des débuts de la Culture, des nomades qui avaient parcouru la Galaxie et visité sa presque infinité de peuples, de sociétés, de civilisations et d'habitats pendant des milliers et des milliers d'années.

Faites-moi confiance, avait-il dit.

— Non, je ne crois pas, répondit-elle finalement en plissant légèrement les yeux.

— Ah, vraiment ? dit-il l'air peiné. Je dis la vérité, ajouta-t-il d'une voix douce.

On aurait dit à la fois un petit garçon et un très vieux sage impénétrable.

— Je ne doute pas que ce soit ainsi que vous la voyez, dit-elle en haussant un sourcil.

Elle but une autre gorgée. Elle avait commandé un Vengeance de Za, mais la machine du bar ne connaissait pas ce breuvage et lui avait préparé sa propre spécialité à la place. Ça n'était pas mal non plus. Quike se bourra une autre pipe d'herbe à l'encens.

— Et vous êtes du Huitième ? demanda-t-il en toussant un peu, mais avec un sourire auréolé de fumée violette.

— Oui, dit-elle. (Il eut un sourire timide qu'il cacha derrière une autre bouffée de fumée.) Vous êtes bien informé.

— Merci. (Il fit une grimace comme saisi d'une inquiétude soudaine.) Et vous êtes un agent de CS, c'est ça ?

— À votre place, je ne m'exciterais pas trop, lui dit-elle. J'ai été démilitarisée.

— N'empêche, dit-il en souriant de nouveau d'un air espiègle.

Djan Seriy aurait soupiré si elle s'en était sentie capable. Elle avait l'impression d'être menée en bateau – ce monsieur Quike était tellement beau et séduisant que c'en était suspect –, mais elle ne savait pas encore par qui.

*

* *

Ils laissèrent Puonvangi au 303e en compagnie d'une joyeuse bande de congressistes birilisis. Les Birilisis appartenaient à une espèce aviaire qui s'adonnait aux narcotiques jusqu'à l'excès. Ils allaient bien s'entendre avec Puonvangi. Ça voletait dans tous les sens.

Ils remirent leurs combinaisons pour se rendre dans un endroit que Quike connaissait, où se réunissaient les aquarianisés, des humanoïdes totalement reconvertis pour vivre dans l'eau. L'espace était rempli de ce qui semblait être une gamme complète des espèces aquatiques – du moins au-dessous d'une certaine taille. L'eau était tiède et légèrement trouble, remplie de parfums, de sons incompréhensibles sur toutes les fréquences audibles, et d'étranges pulsations musicales. Ils furent obligés de rester en combinaison, et leurs rires s'élevèrent en petites bulles lorsqu'ils essayèrent de boire sous

l'eau à l'aide de petites pailles et de verres spéciaux. Pour parler, ils utilisaient une sorte de tuyau de communication remontant à l'ère pré-électrique.

Ils terminèrent leur verre en même temps.

Elle lui tournait le dos pour regarder deux minces créatures de trois mètres de haut, aux couleurs flamboyantes et aux nageoires fabuleuses. Le visage impassible, mais avec une sorte de dignité, elles flottaient face à face juste hors de portée de leurs nageoires, qu'elles agitaient si rapidement qu'on croyait voir un nuage coloré se former autour d'elles. Elle se demanda si elles étaient en train de bavarder, discuter, flirter… ?

Quike lui toucha le bras pour attirer son attention.

— On y va ? dit-il. Il faut absolument que je vous montre quelque chose.

Elle baissa les yeux vers la main restée posée sur son bras.

*

* *

Ils prirent une voiture-bulle pour se rendre à ses appartements en traversant la galaxie de l'espace interne principal du Grand Vaisseau. Ils étaient encore en combinaison, assis côte à côte et communiquant à l'aide de leur lacis neural tandis que le paysage fantastique défilait autour d'eux.

Il faut vraiment que vous voyiez ça, dit-il en lui jetant un coup d'œil.

Pas la peine d'en rajouter, lui dit-elle. *Je suis déjà là, avec vous.*

Elle n'avait jamais été très forte pour la romance. Faire la cour et séduire, même quand c'était une sorte de jeu, lui avait toujours paru un peu malhonnête. Encore une fois, elle mettait ça sur le compte de son éducation, mais si on avait insisté, elle aurait sans doute été prête à reconnaître que quelque part, au-delà des acquis de l'enfance, cela venait peut-être tout simplement d'elle.

L'appartement de Quike était composé de trois sphères de quatre mètres de diamètre, groupées au milieu de milliers d'autres formant une chaîne d'habitats aliènes longue de

plusieurs kilomètres, près de l'immense paroi incurvée à la périphérie de l'espace principal. On accédait au logement par le sas à gélochamp le plus collant et le plus lent qu'elle ait jamais vu. L'intérieur était plutôt petit et bien éclairé. L'air y était pur, presque incisif. La pièce était très impersonnelle, avec seulement quelques meubles et éléments de décoration d'une utilité douteuse dispersés çà et là sur le sol et les murs. Le coloris général était un mélange de verts sur un fond rouge cerise, ce qui, aux yeux de Djan Seriy, n'était pas une combinaison des plus heureuses. De nombreuses surfaces avaient un aspect légèrement luisant, comme si on avait tout emballé sous un film transparent.

— Vous voulez boire quelque chose ? demanda-t-il.

— Ma foi, oui, pourquoi pas, dit-elle.

— J'ai un peu d'alcool de Chapantlic, dit-il en fouillant dans un petit coffre. (Il la vit passer le doigt sur le bord d'une espèce de fauteuil en tissu éponge, et froncer les sourcils au contact d'une enveloppe lisse et glissante.) Désolé, tout est emballé sous plastique. C'est très aseptisé, j'en suis navré. (Il sortit deux coupes étincelantes en forme de cloches inversées ainsi qu'une petite bouteille. D'un air gêné, il expliqua :) J'ai attrapé une drôle d'allergie au cours de mes voyages, et il n'y a que dans la Culture qu'on pourra m'arranger ça. Où que j'habite, j'ai besoin que ce soit vraiment très propre. Je m'en occuperai, mais en attendant, ma foi…

Djan Seriy n'était pas du tout convaincue par cette histoire.

— Est-ce que c'est contagieux ? demanda-t-elle.

Son système immunitaire, qui fonctionnait encore parfaitement et qui couvrait pratiquement toute la gamme de protection congénitale de la Culture, ne lui avait rien signalé de particulier. Au bout de deux heures passées aussi près de M. Quike, il aurait dû y avoir au moins une indication d'un virus ou d'une spore indésirable.

— Non, non ! dit-il en lui faisant signe de s'asseoir.

Ils s'installèrent l'un en face de l'autre à une petite table. Il lui versa un peu d'alcool : le liquide était marron et très visqueux.

La chaise sur laquelle Djan Seriy s'était assise donnait l'impression d'être glissante. Un nouveau petit soupçon s'était installé dans son esprit. Est-ce que ce type l'avait amenée ici pour autre chose que le sexe ? Cette histoire de meubles emballés sous vide la tracassait un peu. Qu'est-ce que tout cela pouvait bien cacher ? Avait-elle des raisons de s'inquiéter ? Il était presque inimaginable qu'un civil sain d'esprit puisse envisager de s'en prendre à un agent de CS, même un agent à qui on avait retiré ses griffes… mais d'un autre côté, le moins qu'on puisse dire, c'était qu'il y avait des gens de toutes sortes et tous plus étranges les uns que les autres : qui sait quelles idées bizarres pouvaient leur traverser l'esprit ?

Juste par mesure de précaution, elle essaya d'accéder aux systèmes du Grand Vaisseau par le biais de son lacis neural. L'appartement était isolé en partie, mais c'était normal. Elle put voir où elle se trouvait dans le vaisseau, et le vaisseau savait où elle était. Bon, en un sens, c'était plutôt rassurant.

Son hôte à l'air si juvénile lui tendit un des petits verres-clochettes en cristal, qui tinta légèrement quand elle le toucha.

— C'est fait exprès, lui dit-il. Les vibrations sont censées ajouter du goût.

Elle prit sa coupe et se pencha vers lui.

— PB Quike, dit-elle, quelles sont exactement vos intentions ?

Elle sentait l'arôme de l'alcool monter jusqu'à ses narines.

Il sembla pris de court.

— J'aimerais d'abord porter un toast, dit-il en levant son verre.

— Non, dit-elle en baissant un peu la tête et en plissant les yeux. D'abord la vérité. (Son odorat ne lui signalait rien d'anormal dans les vapeurs d'alcool qui montaient de sa coupe, mais elle voulait en être tout à fait sûre en laissant le temps à son cerveau d'analyser les composés chimiques captés par ses membranes olfactives.) Dites-moi ce que vous vouliez me montrer ici.

Quike poussa un soupir et reposa son verre. Il la regarda droit dans les yeux.

— Au cours de mes voyages, j'ai acquis la faculté de lire dans les pensées, dit-il rapidement d'un air un peu contrarié. J'avoue que je voulais simplement faire l'intéressant.

— Lire dans les pensées ? dit Djan Seriy d'un air sceptique.

Les Mentaux des vaisseaux étaient capables de lire dans les pensées humaines, même s'ils n'étaient pas censés le faire ; il existait aussi des équipements spécialisés permettant d'y arriver, et on devait pouvoir construire une machine androïde contenant ce genre de technologie, mais pour ce qui était d'un humain ordinaire ? Cela lui paraissait peu vraisemblable.

C'était déprimant. Si Klatsli Quike était un mythomane, ou simplement un fou, elle n'avait certainement pas l'intention de coucher avec lui.

— C'est la vérité ! lui dit-il. (Il se pencha en avant, approchant son visage à quelques centimètres seulement du sien.) Regardez-moi simplement dans les yeux.

— Vous êtes sérieux, là ? demanda Djan Seriy.

Ah, bon sang, se dit-elle, *ça ne se passe pas du tout comme je l'espérais…*

— Je suis très sérieux, Djan Seriy, dit-il calmement.

Quelque chose dans le ton de sa voix la persuada de se plier encore un peu à son jeu. En soupirant, elle reposa son verre sur la table. Il était clair à présent que cette boisson était très alcoolisée, mais à part ça tout à fait inoffensive.

Elle le regarda dans les yeux.

Au bout d'un moment, elle y distingua quelque chose. Une petite lueur rouge. Elle se redressa en battant des paupières. L'homme assis devant elle avait un léger sourire, mais l'air parfaitement sérieux. Il se posa un doigt sur les lèvres.

Qu'est-ce qui se passe… Elle effectua un contrôle de ses systèmes internes pour s'assurer qu'elle n'avait pas perdu conscience, ne serait-ce qu'un instant, ou qu'elle n'avait pas fait un geste ou activé une fonction sans s'en rendre compte, ou qu'il ne s'était pas écoulé plus de temps qu'elle ne le croyait. Non, rien de spécial. Tout avait l'air normal.

Djan Seriy fronça les sourcils et se pencha de nouveau en avant.

La petite lueur rouge était toujours au fond des yeux de Quike, à peine perceptible. Elle comprit qu'il s'agissait d'une lumière cohérente, d'une fréquence très étroite, qui clignotait. Très rapidement.

Quelque chose s'approche…

Mais qu'est-ce qui s'approche ? D'où me vient cette pensée ? Qu'est-ce qui se passe ?

Elle se redressa encore une fois en fronçant les sourcils et en clignant des yeux. Elle fit une autre vérification de ses systèmes. Toujours rien d'anormal. Elle se pencha en avant. Ah. Elle commençait à comprendre…

La lumière rouge clignotante revint, et elle vit que c'était effectivement un signal que Quike lui transmettait. Une partie de sa rétine devait être un laser capable de projeter un rayon de lumière cohérente à travers son œil directement dans celui de Djan Seriy. Le signal était exprimé en marain nonaire, la base binaire à neuf bits du langage de la Culture. On lui avait évoqué cette capacité au cours de sa formation CS, mais purement à titre d'information. C'était un amendement qui datait de plusieurs millénaires et qu'on n'utilisait pratiquement plus, car il avait été largement remplacé par la technologie du lacis neural. Elle aurait même pu se l'installer elle-même en quelques jours, avant qu'on ne lui retire ses griffes. Elle se concentra.

DAA ?

Il émettait une Demande d'Autorisation d'Approche. À l'origine, c'était un signal de vaisseau, mais l'abréviation avait été adoptée par les citoyens de la Culture lorsqu'ils souhaitaient un contact plus rapproché avec quelqu'un sans être sûrs au départ d'être bien accueillis.

DAA ?

Elle hocha très légèrement la tête.

Djan Seriy, dit le signal. *Je crois que vous me recevez, mais veuillez avoir l'obligeance de vous gratter la joue droite avec la main gauche si vous comprenez au moins quelque chose. Une seule fois si cette transmission est trop lente, deux fois si elle est acceptable, et trois fois si elle est trop rapide.*

Les informations lui parvenaient plus vite qu'elles n'auraient pu être prononcées de façon intelligible, mais elle arrivait à les comprendre. Elle se gratta doucement la joue, deux fois.

Formidable ! Permettez-moi de me présenter convenablement. Le « PB » qui vous intriguait tant tout à l'heure signifie « Problème de Biogiciel ». Je ne suis pas vraiment un humain normal. Je suis un avatoïde du vaisseau Problème de Biogiciel, *un Super-Tracteur de classe Ruisseau, une UCG de classe Delta modifiée, un Vagabond de type vaisseau, et enfin, théoriquement parlant, un Évadé.*

Ah, se dit-elle. Un avatoïde. Un avatar de vaisseau d'un biomimétisme tellement parfait qu'il pouvait se faire passer pour un humain. Un *vaisseau* Vagabond. Et un Évadé. Les Évadés étaient des vaisseaux qui avaient décidé de se libérer du carcan de la discipline de la Culture pour suivre leur propre voie.

On considérait pourtant – ou du moins le soupçonnait-on – qu'une bonne partie de ces vaisseaux avaient choisi cette forme d'exil uniquement comme une sorte de déguisement, et qu'ils étaient en fait toujours dévoués à la Culture. Ce statut d'Évadé leur servait de couverture pour se livrer à des activités que la plupart des citoyens de la Culture considéreraient avec effroi. Le doyen de ce genre de vaisseaux, le héros parfait, le Dieu même, était le VSG *Service Couchettes,* qui avait feint avec abnégation une profonde indifférence envers la Culture pendant près de quarante ans, et qui, il y avait vingt ans de cela, s'était soudain révélé lui être totalement fidèle : il avait construit en secret une flotte de combat immédiatement disponible quand la Culture en avait eu le plus grand besoin, avant de disparaître à nouveau.

Djan Seriy plissa légèrement les yeux. Elle savait parfaitement que c'était un de ses signaux personnels indiquant le soupçon et la méfiance.

Désolé d'avoir dû recourir à tout ce subterfuge. L'air de cette pièce est régulièrement nettoyé pour éliminer d'éventuels nanobots qui pourraient intercepter ce type de communication oculaire, et c'est pour cette même raison que tous les meubles sont emballés sous un film plastique. Même la fumée que j'ai inhalée au bar contenait un additif qui débarrasse mes

*poumons de ce genre de contamination. Ce n'est qu'après votre embarquement sur l'*Inspirale, Coalescence, Annelure *que j'ai pu m'approcher suffisamment de vous pour établir le contact, et puis, bien sûr, tout le monde a tellement peur de contrarier les Morthanveldes… J'ai jugé préférable d'adopter une stratégie ultraprudente ! Je sais naturellement que vous ne pouvez pas me répondre, et je vais donc simplement vous expliquer les raisons de ma présence ici et pourquoi je vous contacte de cette manière.*

Elle haussa presque imperceptiblement les sourcils.

Comme je vous l'ai dit, je suis un Évadé, mais seulement de façon théorique. J'ai passé trois mille cinq cents ans à remorquer fidèlement des petits vaisseaux autour de Véhicules Systèmes à travers toute la Galaxie, et j'ai servi pendant la Guerre Idirane – servi, sans vouloir me vanter, avec une certaine distinction, en particulier au cours des terribles premières années. Après tout cela, j'ai décidé que j'avais bien droit à quelques vacances – probablement même à la retraite, pour être tout à fait honnête, mais je me réserve le droit de changer d'avis !

Je me suis promené dans la Galaxie pendant ces huit cents dernières années, et j'ai vu tout ce que j'ai pu des autres civilisations et des autres peuples. Il y a toujours plus à voir, bien sûr : la Galaxie se renouvelle et se recompose plus vite qu'on ne saurait la parcourir. Toujours est-il que je trouve les Mondes Gigognes absolument fascinants, et que j'éprouve un intérêt particulier pour Sursamen, dans laquelle j'accorde une place importante à votre niveau, le Huitième. Quand j'ai entendu des rumeurs concernant la mort de votre père – et permettez-moi de vous présenter mes condoléances à ce sujet – et les événements qui ont suivi ces tristes circonstances, comme la mort de votre frère Ferbin, j'ai immédiatement pensé à me rendre disponible pour aider les Sarles, et en particulier les enfants du défunt roi.

Je me suis dit que vous alliez rentrer chez vous avec un bon nombre de vos pouvoirs retirés, ou du moins réduits. Je sais que vous n'avez pas de vaisseau ni de drone ou quoi que ce soit pour vous aider, et c'est pourquoi je vous propose mes services.

Pas comme serviteur au quotidien ou comme messager, ni rien de ce genre – nos hôtes morthanveldes ne le toléreraient pas –, mais comme un dernier recours, si vous préférez. Assurément comme un ami en cas de besoin. Sursamen, et le Huitième tout spécialement, semble un endroit dangereux par les temps qui courent, et une personne voyageant seule, même si elle est très capable, n'a jamais trop d'amis.

*Je suis actuellement assez loin de vous – je veux dire, le vaisseau –, mais je continue de suivre l'*Inspirale, Coalescence, Annelure *à distance pour rester raisonnablement proche de cet avatoïde et me permettre de le récupérer rapidement au cas où j'en aurais besoin. Mais j'ai toutefois l'intention de rejoindre bientôt directement Sursamen, et cet avatoïde – ou un autre, car j'en ai plusieurs – y sera. Lui et moi sommes prêts à vous fournir toute l'assistance que vous pourrez souhaiter.*

Vous n'avez pas besoin de me répondre tout de suite. Prenez votre temps pour réfléchir à tout cela. Quand vous retrouverez mon avatoïde sur Sursamen, vous pourrez me faire part de ce que vous en pensez par son intermédiaire. Je comprendrai tout à fait si vous décidez de n'avoir rien à faire avec moi. C'est votre droit le plus strict. Mais soyez assurée de mon respect sans faille et sachez, madame, que je suis entièrement à votre disposition.

Je vais bientôt mettre fin à ce signal. Décidez rapidement si vous souhaitez faire semblant que j'ai réussi à lire dans votre esprit, juste au cas où quelqu'un nous observerait.

Le signal se termine au zéro implicite : quatre, trois, deux, un…

Djan Seriy regardait droit dans les yeux le jeune homme assis en face d'elle. Elle était en train de penser : *Ah, par les roupettes du DieuMonde, tous mes amants potentiels sont des machines. C'est vraiment déprimant.*

Il ne s'était guère écoulé plus de trente secondes depuis qu'ils avaient commencé à se regarder dans les yeux. Elle se redressa lentement et secoua la tête en souriant :

— Je crois que votre petit tour ne marche pas avec moi, monsieur.

Quike sourit lui aussi :

— Ma foi, ça ne marche pas avec tout le monde, dit-il. (Il leva son verre, qui émit une jolie note aiguë.) Vous me permettrez peut-être de réessayer une autre fois ?

— Peut-être.

Ils trinquèrent. Le double tintement des verres fut particulièrement mélodieux. Le temps qu'ils aient cessé de vibrer, elle avait décidé de ne pas donner suite à sa proposition.

Ils bavardèrent ensemble un bon moment après cela. Elle l'écouta raconter les explorations qu'il avait faites et les aventures qu'il avait eues au cours de ses nombreux voyages. Ce n'était pas désagréable. Elle n'avait pas à se forcer pour s'y intéresser, et c'était amusant d'essayer de faire la part des choses entre ce qui était vrai et qui avait été vécu directement par le vaisseau (en admettant qu'il y ait vraiment un vaisseau impliqué), et ce qui avait été vécu par l'avatoïde lui-même tandis que le vaisseau se contentait d'observer, et ce qui était peut-être inventé de toutes pièces pour convaincre un espion éventuel que c'était bien un véritable humain qui parlait et non un vaisseau-plus-avatar sous forme humaine.

En échange, elle lui parla un peu de son enfance et de son adolescence sur Sursamen, et répondit à la plupart des questions qu'il brûlait de lui poser, tout en évitant certains domaines et en s'efforçant de ne pas lui laisser percevoir la façon dont elle comptait répondre finalement à son offre de services.

Mais elle rejetterait son aide, l'aide du vaisseau. Si le *Problème de Biogiciel* opérait vraiment seul, soit il était naïf, soit il était fou. Aucune de ces deux hypothèses n'inspirait confiance. Et sinon, il représentait sans doute un groupe de CS ou une cellule encore plus secrète, et il faisait seulement semblant d'être fou ou naïf, ce qui était encore plus inquiétant. Et si Quike et le *Problème de Biogiciel* appartenaient à CS, pourquoi ne lui en avait-on pas parlé avant son départ de Prasadal, ou au moins avant qu'elle ait quitté le dernier bastion de la Culture proprement dite pour être transférée chez les Morthanveldes ?

Qu'est-ce qui pouvait bien se cacher derrière tout ça ? Tout ce qu'elle voulait, c'était rentrer chez elle pour rendre un dernier

hommage à son père et à son frère que l'on présumait mort, renouer un peu avec son passé, et peut-être mettre un point final à certaines choses (elle ne savait pas encore vraiment lesquelles, mais ça lui viendrait sans doute plus tard). Elle ne pensait pas pouvoir faire grand-chose pour son frère survivant, Oramen, mais si elle pouvait lui rendre un service, elle n'hésiterait pas. Voilà, c'était à peu près tout. Après ça, elle retournerait dans la Culture – et s'ils voulaient bien d'elle, elle reprendrait son travail avec CS, ce travail qui la passionnait malgré ses frustrations, ses dilemmes et ses déchirements.

Mais d'abord, pour quelle raison un vaisseau de la Culture cherchait-il à s'impliquer dans son retour sur Sursamen ? Cela ne concernait rien de plus qu'une sordide affaire de lutte pour la succession entre les membres d'une petite tribu violente et antidémocratique, dont le seul intérêt était qu'ils vivaient dans un type de monde spectaculaire et relativement rare. Est-ce qu'on attendait d'elle qu'elle fasse quelque chose sur Sursamen ? Si oui, quoi ? Qu'est-ce qu'elle pourrait bien faire sans instructions particulières, sans mission définie, et maintenant qu'on lui avait retiré ses griffes ?

Bon, elle n'en savait rien. Elle était convaincue que ce serait de la folie de ne pas se tenir tranquille, et qu'il fallait qu'elle se cantonne à faire ce qu'elle avait dit, et rien d'autre. Elle s'était déjà créé assez d'ennuis comme ça en abandonnant sa mission sur Prasadal et en retournant sur Sursamen, il n'était pas nécessaire d'en rajouter. Pendant la formation CS, on vous racontait plein d'histoires d'agents qui avaient fait des sorties de piste spectaculaires en s'engageant de leur propre initiative dans des missions bizarres. En général, ça finissait très mal.

Il n'y avait que peu d'histoires qui aillent dans l'autre sens, des cas d'agents qui avaient laissé passer des occasions évidentes d'intervenir de façon bénéfique sans avoir d'instructions ni de mandat spécifique. La conclusion à en tirer, comme toujours, était qu'il fallait s'en tenir au plan d'origine, mais être prêt à improviser (et aussi écouter son drone : il était censé garder toujours la tête froide et être moins vulnérable aux émotions – c'était l'une des raisons principales de sa présence).

S’en tenir au plan. Ne pas se contenter d’obéir simplement aux ordres. De la façon dont la Culture voyait les choses, quand on vous demandait d’agir conformément à un plan, cela impliquait que vous aviez d’abord votre mot à dire sur le plan lui-même. Et si les circonstances changeaient en cours d’exécution du plan, on s’attendait à ce que vous ayez les capacités d’initiative et de jugement pour le modifier et agir en conséquence. On ne continuait pas d’obéir aveuglément à des ordres lorsque ceux-ci, suite à une modification du contexte, se trouvaient en contradiction manifeste avec le but que vous cherchiez à atteindre, ou qu’ils allaient à l’encontre du bon sens ou de l’éthique. En d’autres termes, on était toujours pleinement responsable de ses actes.

Pendant la formation CS, les élèves – particulièrement ceux qui avaient été élevés dans d’autres sociétés – pensaient parfois que la vie devait être plus facile pour ceux qui n’avaient qu’à obéir aux ordres, puisqu’ils n’avaient qu’à se concentrer sur le but de leur mission sans avoir à se débattre avec ses implications morales. Mais justement, cette différence d’approche était considérée comme l’une des principales raisons de la supériorité morale de la Culture en général, et de CS en particulier, et donc comme un faible prix opérationnel à payer en échange de la satisfaction bien plus grande de pouvoir se sentir moralement en avance sur les autres civilisations.

Elle s’en tiendrait donc au plan, et le plan était : retourne chez toi, tiens-toi bien, repars, applique-toi bien. Ça devrait être assez simple, non ?

Elle se joignit au rire de M. Quike qui terminait une histoire qu’elle avait à peine écoutée. Ils burent encore un peu de cet alcool brun dans les délicates clochettes musicales. Elle commençait à se sentir un peu grise, et c’était très agréable. Elle avait l’impression que sa tête résonnait en harmonie avec les coupes de cristal.

— Bon, fit-elle enfin. Je ferais mieux d’y aller. J’ai eu beaucoup de plaisir à bavarder avec vous.

Il se leva en même temps qu’elle.

— Vraiment ? dit-il (Il eut soudain l’air inquiet, et même peiné.) J’aimerais bien que vous restiez.

— Ah oui ? fit-elle froidement.

— Disons que je l'espérais un peu, avoua-t-il. (Il eut un rire embarrassé.) Je trouvais qu'on s'entendait vraiment bien, là. (Il remarqua l'expression interloquée de Djan Seriy.) Je croyais que nous flirtions.

— Non, c'est vrai ?

Elle faillit lever les yeux au ciel. Ce n'était pas la première fois que ça lui arrivait. C'était sans doute sa faute.

— Ma foi, oui, dit-il en riant presque. (Il fit un geste vers une porte intérieure.) Ma chambre est, disons, plus accueillante que cette pièce plutôt spartiate, ajouta-t-il avec son sourire de petit garçon.

— Je n'en doute pas un instant, dit-elle.

Elle remarqua que l'éclairage de la pièce avait baissé. Un peu tard, pensa-t-elle.

Bon, c'était le moment de reconsidérer la situation. En examinant ses sentiments, elle se rendit compte que malgré le côté assez abrupt de la chose et le fait qu'elle se sentait fatiguée, elle était quand même un peu intéressée.

Il s'approcha d'elle et lui prit la main.

— Djan Seriy, dit-il d'une voix douce, quelle que soit l'image de nous que nous essayons de projeter sur le monde, sur les autres et sur nous-mêmes, nous sommes toujours tous des êtres humains, n'est-ce pas ?

Elle fronça les sourcils.

— Vous croyez ? dit-elle.

— Oui, j'en suis sûr. Et être humain, c'est savoir ce qui vous manque, savoir ce dont on a besoin, savoir ce qu'il faut trouver pour parvenir à une sorte de complétude au milieu d'étrangers, seul dans les ténèbres.

Elle regarda ses yeux magnifiques, et elle y lut… bon, pour dire les choses froidement, elle vit plus précisément dans la disposition de ses traits et de ses muscles un soupçon de réel besoin, peut-être même un désir authentique.

Jusqu'à quel point un avatoïde devait-il posséder des imperfections humaines pour réussir à tromper la vigilance d'une civilisation tech-équivalente comme celle des Morthanveldes ? Sans doute suffisamment pour avoir tous les

défauts habituels de la métahumanité, et son quota de besoins et de désirs. Peu importait qu'il s'agisse d'un avatar complexe élaboré à partir du niveau cellulaire ou d'un clone humain subtilement modifié, M. Quike, semblait-il, avait tout d'un homme, et en regardant dans ses yeux, en y voyant ce besoin désespéré, ce désir inquiet (dont on sentait qu'il était prêt à se transformer en mépris blessé s'il venait à être repoussé), elle ne faisait qu'éprouver ce que des générations de femmes avaient connu au cours des âges. Ah, et ce sourire, ces yeux, cette peau… cette voix douce et enveloppante…

Elle se dit qu'à ce stade, une véritable fille de la Culture aurait déjà dit oui.

Elle poussa un soupir de regret. *Malheureusement, au fond de moi, je reste la fille de mon père et une Sarle…*

— Une autre fois, peut-être, lui dit-elle.

*

* *

Elle repartit dans un taxi multi-espèces. Assise là, dans cet air humide aux odeurs étranges, elle ferma les yeux et se connecta *via* son lacis neural aux systèmes d'information publique du Grand Vaisseau pour vérifier le programme des jours à venir. Il n'y avait pas eu de modifications récentes : il était toujours prévu qu'ils atteignent le Monde-Nid morthanvelde de Syaung-oun dans deux jours et demi.

Elle envisagea un instant de consulter les sites humanoïdes de rencontres/contacts rapides (il y avait plus de trois cent mille humanoïdes à bord – on pouvait penser qu'il y aurait bien quelqu'un…), mais elle se sentait à la fois trop fatiguée et trop nerveuse.

Elle retourna dans ses appartements où le drone doublement déguisé lui souhaita doucement une bonne nuit.

À son tour, elle lui souhaita bonne nuit mentalement et alla s'allonger. Les yeux fermés mais incapable de dormir – ou peut-être n'en avait-elle pas envie –, elle continua d'utiliser son lacis neural pour interroger l'infocosme du vaisseau. Elle vérifia – à distance et au travers de traductions système qui induisaient

des délais de cinq ou six secondes – les différents agents qu'elle avait envoyés parcourir l'infocosme de la Culture. Elle fut à la fois très soulagée et un peu déçue de voir qu'il n'existait aucun enregistrement intrusif connu concernant le Huitième, ni même les autres niveaux intérieurs. Ce qui s'était passé là-bas ne s'était déroulé qu'une fois, et nul ne l'avait jamais revu.

Elle se déconnecta de l'interface de la Culture. Un dernier agent système attendait de faire son rapport sur l'infocosme local. Il lui dit que son frère Ferbin n'était finalement pas mort : il était bien vivant, il se trouvait sur un vaisseau-cargo morthanvelde et devait en principe débarquer sur le Monde-Nid de Syaung-oun moins de vingt-quatre heures après elle.

Ferbin ! Dans l'obscurité silencieuse de sa cabine, elle ouvrit soudain les yeux.

21

De nombreux mondes

Il était arrivé une chose étrange à Choubris Holse. Il s'était mis à s'intéresser à ce qui était, s'il comprenait bien ce genre d'affaires, très près de pouvoir être qualifié de philosophie. Étant donné l'opinion de Ferbin sur ce sujet – une opinion qu'il ne manquait jamais d'exprimer avec la plus grande véhémence –, cela frôlait la trahison.

Tout avait commencé avec les jeux auxquels ils avaient joué tous les deux à bord du vaisseau nariscene, le *D'Où La Forteresse,* en chemin vers le Monde-Nid de Syaung-oun. On y jouait en flottant dans des sphères-écrans reliées au cerveau du vaisseau. Ce genre de vaisseaux, comme Holse avait pu s'en rendre compte, n'étaient pas de simples récipients creux dans lesquels on mettait des choses : c'étaient des créatures à part entière, au moins autant qu'un mersicore, un lyge ou toute autre monture, et peut-être même beaucoup plus.

Il y avait des distractions conçues d'une façon encore plus réaliste, des jeux dans lesquels on avait vraiment l'impression d'être éveillé et de se déplacer physiquement, de parler, de marcher, de se battre et tout (mais pas de faire ses besoins – Holse s'était senti obligé de poser la question), mais ceux-là étaient trop impressionnants et aliènes à leur goût, sans compter qu'ils leur rappelaient un peu trop les propos inquiétants dont Xide Hyrlis leur avait rebattu les oreilles lors de leur séjour sur cette malheureuse croûte calcinée qu'était Bulthmaas.

Le vaisseau leur avait indiqué quels jeux avaient le plus de chances de leur plaire, et ils avaient fini par jouer à ceux dont les mondes simulés n'étaient pas si différents de celui qu'ils

avaient laissé derrière eux sur Sursamen : des jeux de tactique et de stratégie guerrières, faisant appel à la ruse et à l'audace.

Holse avait pris plaisir – un peu coupable au début, sans réserve ensuite – à pratiquer certains de ces jeux du point de vue d'un prince. Plus tard, il avait découvert l'existence d'ouvrages, d'analyses et de commentaires consacrés à ce genre de jeux, et la curiosité l'avait poussé à les lire ou à les regarder.

Et c'est ainsi qu'il avait commencé à s'intéresser à l'idée que toute réalité pouvait n'être en fait qu'un jeu, et plus particulièrement dans le cadre de la théorie des Mondes Infinis qui postulait que toutes les choses possibles s'étaient déjà produites, ou se produisaient en ce moment, toutes en parallèle.

Selon cette théorie, la vie ressemblait beaucoup à un jeu ou à une simulation où chaque action possible, avec toutes ses conséquences, avait déjà été effectuée, notée et tracée, comme sur une carte immense, avec le début de la partie – avant qu'aucune pièce n'ait été déplacée ni aucun coup joué – au centre, et chaque position finale possible inscrite sur les bords de ce diagramme aux dimensions inconcevables. En suivant cette analogie, lorsqu'on considérait le déroulement d'une partie donnée, on ne faisait que tracer un chemin partant de ce Début central, passant ensuite à travers une arborescence de plus en plus touffue de chances et de possibilités, pour aboutir à l'une des Fins presque infinies dessinées à la périphérie.

Et voilà : en poussant la ressemblance un peu plus loin, et à moins que Holse n'ait tout compris de travers, on aboutissait à la conclusion : Tel le Jeu, Telle la Vie, et de fait, Tel le Jeu, Telle l'Histoire Entière de Tout l'Univers, Sans Excepter Quiconque Ni Quoi Que Ce Soit.

Tout s'était déjà produit, et de toutes les façons possibles. Non seulement tout ce qui s'était produit s'était déjà produit, mais tout ce qui allait se produire s'était déjà produit. Et pas seulement ça… Tout ce qui allait se produire s'était déjà produit de toutes les façons possibles.

Ainsi, par exemple, s'il jouait aux cartes avec Ferbin pour de l'argent, il y avait une séquence, une ligne, un chemin déjà tracé dans cet univers de possibilités qui conduisait à ce que Ferbin lui prenne tout son argent, ou qu'il perde tout, ou même que

Ferbin, dans un accès de folie, parie et perde toute sa fortune et son héritage au profit de son domestique… Ha ! Il y avait des lignes d'univers où il tuerait Ferbin suite à une querelle, et d'autres où ce serait Ferbin qui le tuerait. En fait, il y avait des tracés menant à tout ce qu'on pouvait imaginer, et même à tout ce que personne n'imaginerait jamais mais qui restait possible.

Au premier abord, cette idée pouvait paraître complètement folle, mais en y réfléchissant bien, elle n'était pas moins plausible que bien des explications sur la nature réelle des choses, et elle comportait une sorte de globalité qui coupait court à toute discussion. En admettant qu'on parcoure au hasard les bifurcations de cette carte de l'univers, tout se passerait quand même à peu près normalement : le vraisemblable l'emporterait toujours en nombre sur l'invraisemblable, et encore plus largement sur l'absurde, de sorte que les choses se passeraient dans l'ensemble comme on pouvait s'y attendre, avec une surprise de temps à autre, et quelques rares moments d'incrédulité totale.

En d'autres termes, ça correspondait assez bien à la vie en général telle que Holse la connaissait. Il trouvait ça tout à la fois curieusement satisfaisant, un peu décevant et étrangement rassurant. Le destin était le destin, et voilà tout.

Il se demanda aussitôt comment on pouvait tricher.

*

* *

SIGNAL

\+

À : Utaltifuhl, Grand Zamerin de Sursamen-Nariscene : Khatach Solus (localisation présumée ; prière de faire suivre).

De : Morthanvelde Shoum (Meast, Zuevelous, T'leish, Gavantille Prime, Pliyr), Directrice Générale de la Mission Stratégique de Morthanveld au sein de l'Épine Hulienne Tertiaire : En Mission Pérégrinatoire.

\+

Détails du signal [cachés ; pour y accéder, taper O]

+

Ami très cher, j'espère que la présente vous trouvera en bonne santé et que la 3 044e Grande Ponte de la Reine Éternelle se poursuit à la fois convenablement et favorablement pour vous, votre famille proche, sub-parentèle, parentèle, sous-clan, clan et assimilés. Pour ma part, je vais bien.

D'abord, ne vous inquiétez point. Ce signal est transmis selon les clauses et conformément aux termes de l'Accord Morthanvelde-Nariscene de Prospérité Mutuelle du Management des Mondes Gigognes (paragraphe Sursamen). Si je communique d'une telle distance, c'est uniquement pour vous informer d'un détail destiné à améliorer encore la sécurité de ce monde dont nous avons la responsabilité commune et que nous aimons tant tous les deux.

À savoir : une entité défensive automatisée à IA de haut niveau, similaire dans sa forme à un CoqueCompressée de Catégorie 2, accompagnée d'une douzaine de petites entités codéfensives asservies, sera mise en place par nos soins dans l'Espace du Noyau Supérieur de Sursamen – également connu sous le nom d'Espace Machine ou Noyau Machine – dans le cadre de l'Accord Morthanvelde-Xinthien de Sécurité Mutuelle du Management des Mondes Gigognes (paragraphe Sursamen), avec la pleine connaissance et la coopération du Xinthien de Sursamen, vraisemblablement dans les trois à cinq pétacycles à venir.

Bien que n'y étant pas tenue par les termes de notre Accord, ô combien agréable et mutuellement bénéfique, ni même d'ailleurs par le Cadre du Traité Général existant entre nos deux excellent Peuples, je suis heureuse de vous informer – aussi bien en tant que grande admiratrice de nos amis et alliés nariscenes que pour exprimer personnellement l'amour et le respect que nous éprouvons l'un pour l'autre (une seule de ces considérations suffirait naturellement à justifier amplement que je le fasse) – que cette relocalisation d'actif matériel, somme toute mineure et intrinsèquement bénigne comme vous le reconnaîtrez certainement, a été rendue nécessaire par la

détérioration des relations entre l'espèce cliente des Nariscenes, les Octes/Héritiers, et les Aultridias (le différend en question restant pour le moment, fort heureusement, cantonné au Monde Gigogne en question).

Tout en ne cherchant naturellement en aucune façon à anticiper sur les mesures de précaution que nos sages et estimés collègues nariscenes pourraient vouloir mettre en place, et pleinement réconfortés de savoir que, quelle que soit l'action que nous pourrions entreprendre, comme dans le cas présent, pour assurer la continuité et la sécurité de Sursamen, cette action ne serait que parallèle et complémentaire de celles que les Nariscenes souhaiteront sans nul doute envisager eux-mêmes, nous avons pensé que ne pas agir à ce stade pourrait être considéré – par des observateurs d'une extrême rigueur et minutie, que l'on pourrait presque qualifier de tatillons ! – comme un manquement à nos devoirs, ce qui est naturellement aussi inacceptable à nos yeux qu'aux vôtres.

Je sais – et je suis personnellement enchantée d'en témoigner – que l'assiduité et le sérieux dont l'admirable peuple nariscene fait preuve dans sa gestion de Sursamen (et de tant d'autres Mondes Gigognes !) sont tels qu'il n'en attend pas moins de ses amis et alliés morthanveldes. Ce zèle et ces précautions diligentes sont la marque de votre génie, et c'est avec joie que nous les avons également adoptés ! Vous avez droit à notre gratitude inépuisable et éternelle pour nous avoir fourni une telle inspiration et un aussi parfait exemple à suivre !

Cet ajustement de localisation de ressource, mineur et de nature purement défensive, perdrait une partie de son efficacité si le fait venait à s'ébruiter de façon excessive parmi nos partenaires de la grande société des Galactiques Impliqués, et c'est pourquoi je vous prie de limiter la communication de cette information au strict minimum d'intervenants nécessaires. Je vous demande également avec la plus grande insistance, et tout en sachant fort bien que les instructions et les dispositions indispensables pour assurer un transit sans problèmes à notre vaisseau et aux unités qui l'accompagnent seront données et mises en œuvre avec toute la correction et le soin qui font la réputation des Nariscenes, qu'aucune trace de ces instructions

et dispositions ne subsiste dans quelque partie que ce soit de vos bases de données relatives à Sursamen.

La notification formelle de ces affaires sera naturellement effectuée, reconnue et enregistrée au sein des Hauts Commandements et Conseils Exemplaires respectifs des Morthanveldes et des Nariscenes, ce qui rend superflue, ainsi que vous en conviendrez certainement, la nécessité pour de tels détails mineurs et non critiques sur le plan opérationnel d'être inscrits dans les matrices d'information de l'excellent et fort efficace Commandement du Nexus Opérationnel Nariscene de Sursamen.

C'est tout – et pas davantage !

Je vous supplie de m'autoriser à partager avec vous le fait incontestable que je suis au comble de la joie qu'un sujet de si peu d'importance m'ait néanmoins donné le privilège exaltant de pouvoir m'adresser à vous, mon cher et fidèle ami !

Que la joie soit avec vous !

+

Votre mentor le plus sincère et dévouée collègue, [sceau personnel apposé]

Shoum

+

(Traduit de l'original en langue morthanvelde)

+

(Ajouté par le Grand Zamerin Utaltifuhl :)

Lointain sous-neveu par alliance ! Voilà, nos ordres sont clairs. À mon retour, je serai fasciné d'apprendre de ta bouche et plus en détail ta version des événements qui ont pu conduire nos Dominants civilisationnels à effectuer cette intervention sans précédent. Tu auras une chose de moins à m'expliquer si tu fais exactement ce que Shoum demande. Tu veilleras personnellement à ce que ces instructions soient exécutées.

Fidèle à mes devoirs, Utaltifuhl.

Le Zamerin Intérimaire Yariem Girgetioni (l'Estimé Yariem Girgetioni, Zamerin Intérimaire de Tout Sursamen, ainsi qu'il aimait à se faire appeler. Les mentions ajoutées ne faisaient pas partie de la nomenclature nariscene officielle, mais Yariem était

fermement convaincu qu'elles le devraient) examina le message avec un léger dégoût mêlé d'une certaine nervosité qu'il prit soin de ne pas laisser paraître devant le lieutenant de permanence qui venait de lui apporter le feuillet.

Il était à bord de son vaisseau-nuage personnel, flottant au-dessus des Cratères Jumelés de Sursamen avec leurs jardins vert et bleu en forme de huit. Confortablement allongé dans un berceau de micromassage intégral, il regardait des spectacles érotiques tout en dégustant les délicats amuse-gueules que lui tendaient de jeunes hédoniens délicieusement identiques. D'un claquement de pince, il rendit négligemment le message détestable au lieutenant.

— Très bien. Occupez-vous-en.

— Heu, seigneur, il est dit que vous devez personnellement…

— Précisément. Nous vous ordonnons personnellement de veiller à ce que tout ce qui est détaillé là soit exécuté à la lettre, ou nous vous extirperons personnellement de votre exosquelette pour vous jeter dans les lagons d'acide chlorhydrique. Est-ce suffisamment personnel à votre goût ?

— Abondamment, seigneur.

— Splendide. À présent, laissez-nous.

*

* *

Le Monde-Nid de Syaung-oun était situé dans une région de l'espace connue sous le nom de 34e Fleurette Flottante. Il était tellement énorme que Ferbin le trouvait presque ridicule. Il pouvait encore comprendre la taille d'un objet comme un Monde Gigogne : malgré le milieu relativement primitif dans lequel il avait été élevé – comparé aux échelons supérieurs de la hiérarchie galactique –, il n'était pas un sauvage. Il avait beau ne pas comprendre le principe de fonctionnement des vaisseaux des Optimae – il n'en savait pas plus sur celui des élévaisseaux des Octes, pourtant beaucoup plus rudimentaires et limités –, il savait qu'ils marchaient et cela lui suffisait.

Il n'ignorait pas qu'il existait des niveaux de science et de technologie, de connaissances et de sagesse, bien supérieurs à

ceux qu'il connaissait, et il n'était pas de ceux qui préféraient en nier simplement l'existence. Mais la magnitude de la technologie des Mondes-Nids des Morthanveldes – des structures construites à une échelle telle que l'ingénierie et la physique en venaient à se confondre – dépassait totalement son entendement.

Le Monde-Nid était un enchevêtrement ordonné de tubes massifs à l'intérieur de tresses gigantesques formant des cordes colossales composant des câbles stupéfiants déployés en boucles presque inimaginables, et bien que l'enveloppe transparente de chaque composant tubulaire eût plusieurs mètres d'épaisseur, tout cela se tordait, tournait et pivotait aussi facilement que des bouts de ficelle.

Les composants principaux du Monde-Nid étaient des tubes géants remplis d'eau. Ils mesuraient entre dix mètres et plusieurs dizaines de kilomètres de diamètre, mais un même tube pouvait varier sur sa longueur entre la plus petite et la plus grande de ces valeurs. Tous ces tubes étaient entortillés, sans se toucher, pour former des tresses plus grandes, elles-mêmes contenues dans des tuyaux d'une centaine de kilomètres de large, également remplis d'eau. Ces tuyaux formaient à leur tour des tresses qui se trouvaient enveloppées de cylindres encore plus grands… À ce stade, on atteignait une échelle de plusieurs dizaines de milliers de kilomètres. Les parois extérieures de ces tubes étaient fréquemment couvertes de symboles et de dessins gravés de plusieurs milliers de kilomètres de large.

Un Monde-Nid standard se présentait sous la forme d'une gigantesque couronne de tubes imbriqués dans des tubes imbriqués dans des tubes, un monde-auréole vieux de dizaines de milliers d'années, déployé sur des millions de kilomètres autour de son étoile locale, et dont chaque fibre longue d'un million de kilomètres pivotait et se tordait pour fournir à chacun des dizaines de billions de Morthanveldes qui habitaient cette construction gigantesque la très légère sensation de gravité à laquelle ils étaient habitués.

Mais Syaung-oun n'était pas un Monde-Nid standard : c'était le plus grand monde du Commonwealth Morthanvelde, vieux de cinq cent mille ans, et l'un des plus peuplés de la Galaxie, du

moins parmi les espèces Impliquées à l'échelle métrique. Il mesurait trois cents millions de kilomètres de diamètre avec une épaisseur d'au moins un million de kilomètres, il abritait plus de quarante trillions d'âmes, et tout cet assemblage tournait autour d'une petite étoile en son centre.

Sa tresse finale de cylindres représentait une quantité de matière suffisante pour générer un champ gravitationnel qui avait permis à une atmosphère certes ténue, mais cependant significative, de se former au fil des déciéons de son existence, enrobant ce bracelet de fibres d'habitats enchevêtrées d'un halo de gaz et de débris épars. Les Morthanveldes auraient pu nettoyer tout ça, naturellement, mais ils avaient décidé de n'en rien faire : l'avis général était que cela produisait des effets de lumières intéressants.

Le *D'Où La Forteresse* déposa Ferbin et Holse sur un terminal satellite géré par les Nariscenes – de la taille d'une petite lune, un simple grain de sable par rapport à l'océan qui les entourait –, d'où une petite navette les emmena vers la tresse gigantesque du monde lui-même. L'air sifflait contre la coque, et l'étoile au centre du monde luisait à travers l'écheveau de câbles dont chacun semblait assez solide pour amarrer une planète.

Il y avait là, pensa Ferbin, l'équivalent de toute une civilisation, presque une galaxie entière, contenu dans ce qui, dans un système solaire normal, aurait été l'orbite d'une simple planète. Quelles existences innombrables étaient vécues dans ces sombres tresses sans fin ? Combien d'âmes naissaient, vivaient et mouraient à l'intérieur de ces monstrueuses circonvolutions de tubes, sans jamais voir – peut-être sans jamais en éprouver le besoin – d'autres mondes, fixées pour toujours dans l'immensité de cet habitat prodigieux ? Quelles vies, quels destins, quelles histoires avaient pu se dérouler dans cet anneau qui se tordait et se pliait éternellement autour d'une étoile ?

Ils débarquèrent dans une zone portuaire qui semblait livrée au chaos. Elle était constituée de parois transparentes aussi bien concaves que convexes, de caissons incurvés et de tubes, le tout formant une sorte de bulle de gaz plongée dans un immense

cylindre rempli d'eau, permettant de recevoir des espèces telles que les Nariscenes et les humains. Une machine de la taille du buste d'un homme s'approcha d'eux en flottant. Elle se présenta comme étant Nuthe 3887b, un engin d'accueil morthanvelde accrédité appartenant au Premier Fonds De Bienfaisance Pour Les Voyageurs Aliènes Indigents, et leur dit qu'elle serait leur guide. Elle semblait très serviable et sa coque était peinte de couleurs très gaies, mais Ferbin ne s'était jamais senti aussi loin de chez lui, ni aussi petit et insignifiant.

Nous sommes complètement perdus, ici, se dit-il tandis que Holse engageait la conversation avec la machine tout en lui tendant leurs maigres possessions. *Nous pourrions disparaître dans cette étendue de progrès et de civilisation, et on ne nous reverrait jamais. Nous pourrions y être dissous pour toujours, comprimés, réduits à rien par sa dimension inconcevable. Que vaut la vie d'un homme quand une telle immensité indifférente peut exister ?*

Les Optimae comptaient en magnitudes, mesuraient en années-lumière, recensaient leurs peuples par trillions, tandis qu'au-dessus d'eux les espèces Sublimées et Aînées – qu'ils pourraient bien rejoindre un jour – ne pensaient pas en années ni en décennies, ni même en siècles ou millénaires, mais au minimum en centiéons et en déciéons, et plus généralement en déca et en hectoéons. Quant à la Galaxie et l'univers lui-même, on comptait leur âge en kiloéons, une unité de temps qui était pour l'entendement humain comme une année-lumière par rapport à un pas.

Oui, ils étaient vraiment perdus, se dit Ferbin. Un frisson de terreur le parcourut jusqu'au plus profond de son être. Oubliés, réduits à néant, relégués au rang de créatures au niveau le plus bas de l'insignifiance du simple fait de leur arrivée dans cet endroit phénoménalement stupéfiant, peut-être même simplement parce qu'ils avaient pris conscience de son immensité.

Ce fut donc un peu une surprise pour Ferbin et Holse d'être accueillis, alors que Holse bavardait encore avec la machine morthanvelde, par un petit homme dodu et souriant, avec de

longs cheveux blonds bouclés, qui les appela par leur nom dans un excellent sarle, comme s'ils étaient de vieilles connaissances.

*

* *

— Non, pour les Morthanveldes, un Monde-Nid est un symbole de simplicité domestique, d'intimité, leur apprit leur nouvel ami tandis qu'une capsule de transport les emmenait le long d'un tunnel transparent creusé dans l'épaisseur d'un des tubes-habitats. Assez bizarrement ! ajouta-t-il.

Il s'appelait Pone Hippinse. Lui aussi était un Accueilleur Agréé, leur avait-il dit, mais ce n'était que tout récemment qu'il avait acquis cette distinction. Pour une machine, Nuthe 3887b arrivait assez bien à donner l'impression d'être contrarié par l'arrivée de Hippinse.

— Le nid que tresse un Morthanvelde quand il cherche à attirer une femelle est une sorte de tore constitué de brindilles et d'algues, poursuivit Hippinse. Une espèce de grand cercle.

Avec les mains, il fit un geste pour leur montrer ce qu'était un cercle.

Ils se dirigeaient vers une autre zone portuaire pour effectuer ce que Hippinse appelait un « petit saut » dans un vaisseau spatial autour d'une partie de l'immense anneau, afin de se rendre dans une Installation Pour Hôtes Humanoïdes. Cette Installation – la Fibre Cinq du 512e Degré, 512/5 pour la plupart des gens – était chaudement recommandée par Hippinse.

— À proprement parler… commença Nuthe 3887b.

— Donc, pour un Morthanvelde, poursuivit Hippinse sans prêter attention à la petite machine, c'est une sorte de symbole de leur union avec le cosmos, vous voyez ? Ils font leur lit conjugal dans l'espace même, exprimant ainsi leur lien étroit avec la Galaxie ou je ne sais quoi. C'est vraiment très romantique. Mais c'est un endroit immense, je dois dire, à un point que c'en est stupéfiant. Rien que dans ce Monde-Nid, il y a plus de Morthanveldes qu'il n'y a de citoyens de la Culture n'importe où ailleurs, vous saviez ça ? (Il donnait l'impression

d'être stupéfait pour eux.) Je veux dire, même en comptant la Faction Pacifiste, les Ultérieurs, les Elenchs et tous les groupes dissidents, les catégories associées plus ou moins rattachées, et toute la bande de parasites qui aiment simplement le mot de Culture. Vraiment étonnant ! Mais bon, j'ai aussi bien fait de venir.

Il fit une étrange grimace à Ferbin et Holse, une expression qui se voulait peut-être amicale, rassurante, complice, ou tout à fait autre chose.

Holse regardait Pone Hippinse en essayant de comprendre ce que ce type leur voulait.

— Pour vous permettre d'échapper à l'attention des médias, des accros aux infos et des aboriginistes, les gens comme ça, c'est ce que je voulais dire, expliqua Hippinse.

Il rota et se tut enfin. Ferbin en profita pour lui demander :

— Où allons-nous, exactement ?

— Dans l'Installation, répondit Hippinse en regardant furtivement Nuthe 3887b. Il y a quelqu'un qui voudrait vous rencontrer, ajouta-t-il en leur faisant un clin d'œil.

— Quelqu'un ? fit Ferbin.

— Je ne peux rien vous dire de plus, je ne voudrais pas vous gâcher la surprise.

Ferbin et Holse échangèrent un regard. Holse fronça les sourcils et se tourna délibérément vers la machine morthanvelde qui flottait dans l'air à côté des trois humains installés dans leurs sièges.

— Cette Installation où nous nous rendons… commença-t-il.

— C'est l'endroit parfait pour… intervint aussitôt Hippinse, mais Holse, qui était assis à côté de lui, leva la main – en la lui mettant presque sur la figure – en disant :

— Si vous permettez, monsieur, c'est à cette machine que je m'adresse.

— Oui, eh bien justement, j'allais vous dire…

— Parlez-nous de cette Installation, dit Holse à la machine en élevant la voix. Dites-nous un peu de quoi il s'agit.

— … que vous serez bien à l'abri… poursuivit Hippinse.

— La Fibre Cinq du 512e Degré, ou 512/5, est une Installation de Transfert et de Traitement Pour Humanoïdes, leur dit la machine quand Hippinse se tut enfin.

Holse prit un air soucieux.

— Quel genre de traitement ?

— Détermination d'identité, établissement d'un contrat légal régissant le comportement aliène interne, partage de connaissances…

— Qu'est-ce que cela signifie, « partage de connaissances » ?

Holse avait eu autrefois l'occasion d'aider un policier dans son enquête sur un vol d'argenterie commis dans la Résidence du Comté. L'expérience avait été beaucoup plus rude et douloureuse que l'expression « prêter assistance à la police » n'aurait pu le laisser supposer. Il craignait que cette histoire de « partager » ses connaissances ne soit qu'un joli habillage du même genre.

— La règle exige que toute information détenue soit partagée avec les réservoirs de connaissances du Monde-Nid, dit Nuthe 3887b, sur une base philanthropique ou charitable.

Holse n'était toujours pas rassuré.

— Le processus est-il douloureux ? demanda-t-il.

— Bien sûr que non ! répondit la machine avec un air scandalisé.

Holse hocha la tête.

— Très bien, continuez.

— La Fibre Cinq du 512e Degré est une Installation gérée par la Culture, leur dit la machine.

Ferbin et Holse se redressèrent sur leurs sièges en échangeant un regard.

— Bon, justement, j'allais y venir ! s'exclama Hippinse en agitant les bras pour donner soudain libre cours à son exaspération.

*

* *

Le transfert vers l'Installation s'effectua à bord d'un petit vaisseau ventru qui ne fit qu'une bouchée de leur véhicule et repartit aussitôt.

Pendant les vingt minutes du trajet, un écran leur afficha la vue devant eux. Hippinse bavardait sans arrêt, indiquant les aspects pittoresques tels que certains assemblages de câbles célèbres ou remarquablement exécutés, ou encore les dessins qui y étaient gravés, mais aussi les vaisseaux les plus remarquables qu'on voyait aller et venir, les effets astro-atmosphériques et quelques-unes des structures en favelas qui ne faisaient pas officiellement partie du Monde-Nid, mais qui avaient été progressivement construites au milieu du réseau de tubes entourant Syaung-oun, en profitant de la protection partielle, autant symbolique que physique, offerte par l'enchevêtrement des puissants cylindres et leur enveloppe gazeuse.

La Fibre Cinq du 512e Degré était une sorte de mini-Orbitale entièrement close, conçue pour ressembler autant que possible au Monde-Nid. Elle ne faisait que huit cents kilomètres de large, et à moins d'avoir le nez dessus, elle semblait tout à fait insignifiante au milieu des boucles et des tortillons des tubes principaux du monde géant : une toute petite bague perdue dans l'immensité des tresses de supercâbles dans leur halo d'atmosphère.

Vue de près, l'Installation ressemblait un peu à une roue de vélo. Leur appareil vint s'amarrer au niveau du moyeu. Nuthe 3887b resta à bord, après leur avoir fait ses adieux. Les longs cheveux blonds de Hippinse flottaient autour de son crâne comme une nébuleuse bouclée. Il les ramena en arrière et les enveloppa dans un filet pour s'en faire un chignon. Leur petit véhicule fut extrait du vaisseau ventru et s'engagea en flottant dans un rayon courbé qui ressemblait à une mince Tour tordue.

— Ils aiment bien tout voir, hein ? dit Holse en regardant à travers le plancher transparent de leur appareil, la paroi tout aussi transparente du rayon creux et le toit apparemment inexistant de l'habitat miniature au-dessous d'eux.

— Les Morthanveldes éprouvent une sorte de passion pour la clarté, leur dit Hippinse. Pour rien au monde la Culture ne serait assez grossière pour construire son habitat différemment.

Il gloussa en secouant la tête.

À l'intérieur, l'Installation était comme un petit monde-ruban à part entière, un anneau rotatif de parcs, de rivières, de lacs et de collines avec une atmosphère dans laquelle évoluaient des machines volantes à l'aspect fragile. Pendant la descente, Ferbin et Holse sentirent la gravité augmenter.

En approchant de ce qui ressemblait à un amas d'énormes perles de verre en partie argentées collées au rayon comme une sorte d'excroissance aquatique, leur véhicule commença à ralentir. Il quitta la zone ensoleillée pour plonger dans l'obscurité et s'arrêta doucement dans les profondeurs de l'amas de globes d'argent.

— Messieurs ! leur dit Hippinse en tapant dans ses mains potelées. Nous voici arrivés !

Une porte s'ouvrit. Ils pénétrèrent dans un intérieur agréablement parfumé et à l'éclairage tamisé. Ils marchèrent un moment – la gravité était un peu plus forte que celle à laquelle ils étaient habitués, mais quand même très supportable – le long d'un couloir incurvé qui allait en s'élargissant jusqu'à un grand espace de petits ruisseaux et de larges bassins, dominé par d'énormes rochers. Des plantes géantes, jaunes, vertes, bleues et marron, déployaient et entremêlaient leur feuillage. Des oiseaux argentés voletaient sans bruit dans ce paysage. Au-dessus, le treillis incurvé du Monde-Nid tournait avec une grâce silencieuse, majestueuse et régulière.

Des humains de tous types et de toutes couleurs de peau étaient dispersés dans ce décor de plantes, de cours d'eau et de bassins. Deux ou trois d'entre eux jetèrent un regard distrait vers les nouveaux arrivants avant de reprendre leurs occupations. Quelques-uns étaient entièrement nus, et beaucoup l'étaient presque. Tous semblaient en parfaite condition physique – même les plus exotiques, qui dégageaient une impression de santé rayonnante –, et tellement détendus dans leur comportement que le spectacle de leur nudité était moins choquant que les deux Sarles auraient pu croire. Ferbin

et Holse échangèrent quand même un regard. Holse haussa les épaules. Un homme et une femme, vêtus simplement de bijoux, les croisèrent en souriant.

Ferbin regarda Holse et dit en se raclant la gorge :

— On dirait que c'est autorisé.

— Du moment que ça n'est pas obligatoire, seigneur, répondit Holse.

Une petite machine en forme de losange tronqué s'approcha en flottant. Toujours dans un sarle parfait, elle leur dit :

— Prince Ferbin, Choubris Holse, PB Hippinse, soyez les bienvenus.

Ils la saluèrent en retour.

Une femme – d'une sobre élégance, les cheveux noirs, vêtue d'une longue robe bleue qui ne laissait voir que sa tête et ses bras – s'avançait vers eux. Ferbin fronça les sourcils. Était-ce vraiment elle ? Plus âgée, tellement différente…

Elle s'arrêta devant lui. Les autres étaient silencieux, même Hippinse, comme s'ils savaient quelque chose que lui ne savait pas. La femme hocha simplement la tête en souriant d'un air réservé, mais pas inamical.

Il se rendit compte que c'était vraiment Djan Seriy une seconde avant qu'elle n'ouvre la bouche pour parler.

22

Les Chutes

— Il s'agit pour l'instant de notre spectacle le plus impressionnant, dit Jerfin Poatas en agitant sa canne vers l'étrange bâtiment qui émergeait des brumes aux reflets de bronze.

Il était obligé d'élever la voix pour se faire entendre au-dessus du grondement cacophonique des Chutes, mais il le faisait avec une sorte d'aisance qui donnait à penser qu'il ne s'en rendait même pas compte.

Impressionnant, le Bâtiment-Fontaine l'était effectivement. Ils s'en approchaient dans un petit wagon brinquebalant sur l'une des nombreuses voies ferrées qui se frayaient un chemin précaire et souvent dangereux à travers les îlots, bancs de sable, blocs d'immeubles détruits et pylônes enfoncés dans les eaux écumantes. Le toit et les parois de leur voiture étaient faits d'un matériau récupéré dans les ruines de la ville sans nom : on aurait dit du verre, mais plus léger, plus flexible et infiniment plus transparent que tout ce qu'Oramen connaissait, à part les télescopes et les microscopes. On n'y voyait aucun défaut. Il passa le doigt sur la surface : elle n'était même pas froide comme du verre. Il remit son gant.

Il faisait très froid. Dans le ciel, presque dans l'axe de la gorge de la Sulpitine en aval de la cataracte, les Roulétoiles Clissens et Natherley étaient descendues à l'horizon – Clissens l'effleurait tandis que Natherley était déjà à moitié cachée – là où se levait la Roulétoile faiblissante Kiesestraal désormais seule à projeter un peu de lumière sur le Hyeng-zhar.

Kiesestraal répandait une faible lumière bleuâtre, mais ne dispensait pratiquement aucune chaleur. Les Roulétoiles avaient une durée de vie de moins de cinq cents millions

d'années, et Kiesestraal touchait à sa fin : presque entièrement consumée, il ne lui restait sans doute plus que quelques milliers d'années avant de s'éteindre définitivement. C'est alors qu'elle tomberait du plafond haut de quatorze cents kilomètres et traverserait l'atmosphère – produisant brièvement un dernier jaillissement de lumière et de chaleur – pour venir s'écraser quelque part sur la surface du Neuvième. Et si les sages des étoiles, les catastrophistes, les astrologues et les savants s'étaient trompés dans leurs calculs, ou si leurs avertissements n'étaient pas entendus, ce serait une catastrophe qui pourrait tuer des millions d'âmes.

Même lorsqu'il n'y avait personne directement au-dessous, la chute d'une étoile morte, surtout sur un niveau constitué principalement de terrain solide, était un événement apocalyptique, pulvérisant et enflammant la terre et la roche, projetant des blocs gros comme des montagnes qui produisaient à leur tour autant de terribles impacts, une succession de cratères de plus en plus petits et une nuée de débris, laissant derrière lui une dévastation totale dont le centre était réduit au Nu – l'ossature même de la planète –, un monde de nuages de poussière et de gaz, de terribles hivers, de pluies torrentielles, de récoltes perdues et de vents déchaînés. De tels chocs faisaient vibrer la planète tout entière. Même placé directement sous le plafond d'un niveau ainsi frappé, un humain aurait sans doute eu du mal à remarquer quoi que ce soit tant la structure d'un Monde Gigogne était solide, mais les machines de chaque niveau, du Noyau jusqu'à la Surface, enregistraient l'impact et entendaient le monde résonner pendant des jours comme une immense cloche. On disait que le DieuMonde avait entendu la Chute de l'Étoile, et qu'il pleurait.

Des catastrophes de cette ampleur étaient heureusement fort rares : la dernière qui ait frappé Sursamen remontait à quelques déciéons. Elles faisaient également partie, apparemment, du cycle de vie normal d'un Monde Gigogne Modifié. C'est du moins ce qu'affirmaient les Octes et les Aultridias, ainsi que les autres Pourvoyeurs. D'après eux, ces destructions débouchaient sur certaines formes de création, produisant de nouveaux paysages, avec d'autres roches et minéraux. Et les étoiles

pouvaient être remplacées : il suffisait d'en mettre de nouvelles en place et de les allumer, même si cette technologie dépassait les capacités d'espèces telles que les Octes et les Aultridias, qui comptaient sur les bonnes grâces des Optimae pour réaliser ce genre d'opération.

C'était le sort qui attendait Kiesestraal et la région du Neuvième qui serait frappée. Mais pour l'instant, de même que les eaux se retirent avant qu'un gigantesque tsunami vienne déferler sur les côtes, l'étoile dispensait une faible lumière, et sur le cours entier de la Sulpitine et au-delà, jusqu'aux grandes mers intérieures à chaque extrémité du fleuve, l'hiver commençait à se faire sentir, d'abord par un rafraîchissement de l'air, puis de la terre et des eaux à mesure qu'elles irradiaient leur chaleur dans l'obscurité approchante. Bientôt la surface de la Sulpitine commencerait à geler, cl même le chaos incessant des Chutes serait immobilisé. Cela paraissait impossible, invraisemblable, se disait Oramen en observant ces visions intermittentes et soudaines de jaillissements d'écume et de vagues dansant follement au gré des caprices du vent dans les Chutes. Et pourtant, cela s'était produit dans les siècles passés, et se reproduirait certainement.

Le wagon était en train de ralentir. Il franchissait une section de voie étroite et inégale soutenue par des pylônes au-dessus d'un banc de sable cerné par les flots tumultueux qui semblaient prêts à changer de cours à tout instant pour emporter avec eux le sable et les pylônes. Des bourrasques secouaient le petit wagon et écartaient par moments une partie des brumes et de l'écume environnantes.

À présent, la silhouette immense du Bâtiment-Fontaine se dressait au-dessus d'eux, avec ses gerbes d'eau incurvées qui s'abattaient aux alentours en un torrent incessant. Cette pluie commença à marteler le toit de leur cabine, qui tremblait sous l'impact. Un vent glacé sifflait par les interstices, et Oramen sentit un courant d'air froid sur son visage. Il se demanda si ce déluge qui s'abattait sur leur wagon se transformerait en neige lorsque l'hiver serait là, avant que les Chutes ne soient totalement prises en glace. Il essaya d'imaginer le spectacle. Ce serait vraiment merveilleux !

Ces hivers partiels étaient presque totalement inconnus sur le Huitième. Sur ce niveau, le plafond était presque entièrement lisse de sorte qu'une étoile, que ce soit une Fixétoile ou une Roulétoile, pouvait prodiguer sa lumière sans obstructions, répandant ses rayons dans toutes les directions jusqu'à l'horizon. Mais ici, sur le Neuvième, pour des raisons connues seulement des Involucrae et liées aux équations des fluides qu'ils avaient dû employer, le plafond – et également le sol, par endroits – était hérissé d'immenses pales et ailettes ainsi que de cannelures qui auraient dû permettre aux Mondes Gigognes de remplir leur mystérieux rôle d'origine.

Ces artefacts mesuraient généralement des kilomètres, voire des dizaines de kilomètres, et barraient fréquemment l'horizon. Certaines de ces barres s'étendaient même jusqu'à faire la moitié du tour du monde.

C'est pourquoi la lumière d'une étoile était beaucoup plus localisée ici que sur le Huitième, et le soleil pouvait briller sur une partie du paysage tandis qu'une autre était plongée dans l'ombre, ne recevant que la lumière reflétée par le ciel. Certaines terres désolées, généralement celles coincées entre deux grandes pales, ne bénéficiaient d'aucune lumière directe à aucun moment, et étaient totalement stériles.

Dans un nuage de vapeur et un grand crissement de freins, leur wagonnet finit par s'arrêter à quelques mètres seulement de deux butoirs apparemment endommagés. L'eau s'abattait et rebondissait sur le toit et les flancs de la voiture, la secouant comme un berceau en folie. De la vapeur montait de ses roues.

Oramen jeta un coup d'œil en bas. Ils se trouvaient juste au-dessus d'un grand bâtiment incliné fait du même matériau – à moins que ce ne fût qu'un placage – que celui utilisé pour la fabrication de leur wagon. Les rails reposaient sur des tréteaux fixés à la façade du bâtiment, procurant un plus grand sentiment de sécurité que les pylônes qu'il avait pu voir jusqu'ici.

Le bord du bâtiment se trouvait à quelques mètres au-delà des butoirs, ce qui permettait d'apercevoir en contrebas – entre cette construction inclinée et le Bâtiment-Fontaine toujours dressé – un vaste chaudron bouillonnant de brumes et d'écume,

d'au moins cinquante mètres de profondeur, dans lequel on pouvait distinguer par moments – dans les rares occasions où les nuages de vapeur s'écartaient suffisamment – des vagues géantes de mousse brunâtre.

Une grande plate-forme de bois et de métal prolongeait les rails jusqu'à la façade inclinée, balayée en permanence par les trombes d'eau tombant du Bâtiment-Fontaine. Quelques pièces mécaniques étaient éparpillées sur la plate-forme, bien qu'il fût difficile d'imaginer comment quelqu'un pourrait y travailler sans se faire assommer par ce déluge. Les bords de la plate-forme étaient brisés par endroits, probablement emportés par la masse d'eau.

— On utilisait cette plate-forme pour travailler dans le bâtiment au-dessous, dit Poatas, jusqu'à ce qu'un glissement de terrain ou un effondrement de tunnel transforme celui qui est devant nous en Bâtiment-Fontaine.

Poatas était assis à côté d'Oramen derrière le conducteur de l'automotrice. Les sièges derrière eux étaient occupés par Droffo, l'écuyer d'Oramen, et son serviteur, Neguste Puibive – chaque fois que Neguste bougeait ses longues jambes, Oramen sentait ses genoux osseux rentrer dans son dos à travers le mince dossier. Au dernier rang étaient assis les chevaliers Vollird et Baerth, sa garde personnelle spécialement choisie par tyl Loesp, deux hommes chaudement recommandés pour leurs capacités, lui avait-on dit, mais qu'il trouvait plutôt maussades et assez peu engageants. Il aurait préféré se passer de leur compagnie aujourd'hui – ce qu'il faisait chaque fois qu'il arrivait à trouver un prétexte – mais il restait de la place dans le wagon, et Poatas avait expliqué – de façon assez inquiétante – qu'il valait mieux charger la voiture au maximum pour être sûr qu'elle reste bien sur les rails.

— Cette plate-forme me semble risquer d'être emportée par les eaux, cria Oramen (peut-être un peu trop fort) à Poatas.

— Sans aucun doute, reconnut le petit homme voûté. Mais on peut espérer qu'il reste encore un peu de temps avant que cela ne se produise. Pour le moment, elle fournit la meilleure vue possible sur le Bâtiment-Fontaine.

Il pointa sa canne vers la structure entourée de ses incroyables gerbes d'eau.

— Qui constitue un spectacle remarquable, reconnut Oramen en hochant la tête.

Il leva les yeux vers le bâtiment dressé dans le crépuscule sinistre. Des vagues et des rideaux de pluie continuaient de s'abattre sur le toit du wagon ; une masse d'eau particulièrement lourde rebondit sur le matériau presque transparent qui les protégeait, faisant trembler leur voiture au point qu'il crut un instant qu'elle allait être projetée hors des rails à travers la plate-forme inondée, pour aller sans nul doute se briser en mille morceaux loin en contrebas.

— Par les roupettes du DieuMonde ! s'écria Neguste Puibive. Oh, pardon, seigneur, bredouilla-t-il.

Oramen sourit avec indulgence. Une autre masse d'eau vint les frapper, provoquant des craquements quelque part sous leurs sièges.

— Chire, dit Poatas en tapotant l'épaule du chauffeur du bout de sa canne. Je crois que nous devrions reculer un peu.

Oramen leva la main.

— J'aimerais essayer de me tenir un instant dehors.

Poatas ouvrit de grands yeux.

— Ce serait un essai très bref, seigneur. Vous seriez assommé et emporté avant même d'avoir repris votre souffle.

— Et en plus, seigneur, vous vous feriez drôlement mouiller, fit remarquer Neguste.

Oramen sourit en regardant le maelström de trombes d'eau et de vent déchaîné.

— Ma foi, ce serait seulement pour une seconde ou deux, juste pour ressentir moi-même cette puissance fabuleuse, cette énergie immense.

Il frissonna de plaisir à cette idée.

— En suivant cette logique, seigneur, dit Droffo en se penchant pour parler plus fort à l'oreille d'Oramen, on pourrait ressentir la puissance et l'énergie d'une pièce d'artillerie lourde en posant sa tête sur le canon juste au moment où on tire l'obus. Mais je pense que la sensation résultante ne resterait pas longtemps dans le cerveau.

Oramen regarda Droffo en souriant, puis il se tourna vers Poatas.

— Mon père nous avait prévenus qu'il y avait des moments où même un roi devait savoir s'en remettre aux décisions des autres. J'imagine que je dois m'entraîner pour de telles occasions, et j'accepte le jugement de mon parlement ici rassemblé. (Il fit signe de la main au chauffeur qui s'était retourné.) Chire – c'est bien votre nom, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, seigneur.

— Faites ce que vous dit monsieur Poatas, je vous prie, et reculons un peu.

Chire jeta un coup d'œil à Poatas, qui acquiesça d'un signe de tête. La voiture se mit en branle et recula lentement, dans un nuage de vapeur et une odeur d'huile brûlée.

Droffo se retourna vers Vollird et Baerth.

— Tout va bien, messires ?

— On ne peut mieux, Droffo, répondit Vollird tandis que Baerth se contentait de grogner.

— Vous êtes tellement silencieux, dit Droffo. Le balancement ne vous incommode pas trop, j'espère ?

— Il nous en faut un peu plus, répondit Vollird avec un faux sourire. Mais nous pouvons être incommodés lorsque la provocation est suffisante.

— Je n'en doute pas un instant, dit Droffo en leur tournant le dos.

Tandis que la voiture reculait, Oramen demanda à Poatas :

— Dites-moi, ces Chutes mesurent combien ? Dix mille pas de large ?

— Oui, de rive à rive, à vol d'oiseau. Mais il faut ajouter deux mille pas si on en suit la courbe.

— Et il faut compter un millier de pas pour les endroits où il n'y a pas d'eau, c'est bien cela ? Là où des îles en amont bloquent le courant ?

— C'est plus près de deux mille pas, répondit Poatas. Le nombre varie constamment, comme tant de choses ici. À tout moment, il y a entre trois et quatre cents chutes distinctes dans la grande cataracte.

— Tant que ça ? J'avais lu qu'il y en avait seulement deux cents !

Poatas sourit.

— C'était vrai il y a encore deux années-longues. (Son sourire semblait un peu forcé.) Le jeune seigneur a manifestement étudié les livres, mais il faut savoir se plier à l'autorité des faits.

— Bien sûr ! cria Oramen alors qu'une rafale de vent chargée de pluie secouait leur wagon. Ça change vraiment vite !

— Je vous l'ai dit, seigneur, comme tant de choses ici.

*

* *

La résidence du maire de Rasselle avait été pillée et brûlée lors de la prise de la ville. La mère d'Oramen et sa nouvelle famille logeaient dans l'ancien palais ducal d'Hemerje en attendant la fin des travaux de réparation et de rénovation.

Construite sur une grande plaine fertile, la capitale deldeyne s'était développée selon un schéma très différent de celui de Pourl, qui était bâtie sur une colline. Elle comportait de larges avenues bordées d'arbres délimitant une grande variété d'enclaves : de nobles demeures, des palais et des monastères, des enceintes commerciales des Ligues et des Guildes, des terrains communaux. Au lieu d'être protégée par des murailles, la cité intérieure était entourée de deux canaux dominés par six Grandes Tours, des forteresses qui étaient les plus hauts bâtiments de la ville, un statut imposé par la loi. La citadelle, près du Grand Palais, était une caserne géante en forme de tonneau, un refuge de dernier recours sans aucune prétention de luxe, de même que le Grand Palais était strictement une demeure royale presque dépourvue de moyens de défense.

Les différentes parties de la ville étaient reliées entre elles par les grandes avenues et, à l'origine, par des canaux remplacés plus tard par des voies ferrées. Avant ce changement, après la Révolte des Marchands, on avait recouvert des tronçons d'avenues pour ne laisser que de simples rues entre les murs des enclaves et les nouveaux bâtiments, et une travée centrale très réduite dans ce qui avait été le milieu de chaque avenue. Trois

générations plus tard, il y avait encore des nobles pour s'en plaindre.

Le palais ducal d'Hemerje était une construction solide à l'aspect, imposant, avec de hauts plafonds et d'épais parquets de bois particulièrement sonores. Les hautes murailles extérieures entouraient un parc aux pelouses soigneusement dessinées, avec de grands arbres verdoyants, des petits ruisseaux et des étangs paisibles, et un vaste potager.

Aclyn, dame Blisk, la mère d'Oramen, l'accueillit dans le grand hall. Elle courut vers lui et le prit par les épaules.

— Oramen ! Mon petit garçon ! Est-ce possible ? Mais comme tu as grandi ! Dieu, que tu ressembles à ton père ! Viens, viens. Mon Masyen aurait bien voulu te voir, mais il est terriblement occupé ! Mais il faut que tu viennes dîner. Demain, peut-être, ou après-demain. Mon Masyen meurt d'envie de te rencontrer ! Et il est maire, maintenant ! Maire ! Vraiment ! De cette grande ville ! Je te demande un peu : qui aurait jamais pu imaginer une chose pareille ?

— Mère, dit Oramen en la prenant dans ses bras. Cela fait si longtemps que je voulais vous voir. Comment vous portez-vous ?

— Je vais bien, je vais bien. Allons, ne sois pas bête, arrête ! Tu vas froisser ma robe ! dit-elle en riant et en le repoussant à deux mains.

Aclyn était plus âgée et plus corpulente qu'il ne s'y était attendu. C'était sans doute inévitable. Son visage, bien que plus ridé et empâté qu'il ne l'avait été sur les portraits et dans l'imagination de son fils, semblait radieux. Elle était habillée comme pour se rendre au bal, mais elle portait un tablier par-dessus sa robe. Sa chevelure auburn était relevée et poudrée à la dernière mode.

— Bien sûr, poursuivit-elle, j'en suis encore à me remettre de mon petit Mertis – c'était affreux… Vous, les hommes, vous n'avez aucune idée de ce que c'est. J'ai dit à mon Masyen qu'il n'était plus question qu'il me touche ! Mais je plaisantais, naturellement. Et le voyage pour venir ici a été tout simplement épouvantable, j'ai cru que ça n'en finirait jamais… Ah, mais voilà, nous sommes à Rasselle, maintenant ! Il y a tant de

choses à faire et à voir ! Tant d'arcades et de boutiques, de réceptions et de bals ! Qui pourrait être déprimé dans un endroit pareil ? Veux-tu déjeuner avec nous ? demanda-t-elle. Le rythme des journées est tellement bizarre ! Nous mangeons à n'importe quelle heure ! Qu'est-ce qu'on doit penser de nous ? Nous nous apprêtions à déjeuner dans le jardin, il fait tellement doux. Joins-toi à nous, veux-tu ?

— Avec grand plaisir, lui dit-il en retirant ses gants qu'il tendit avec son manteau à Neguste.

Ils s'engagèrent dans un couloir bien éclairé au parquet recouvert d'épais tapis. Oramen ralentit le pas pour s'ajuster sur celui de sa mère. Des domestiques sortirent d'une autre pièce, les bras chargés de lourdes caisses. Ils s'écartèrent pour laisser passer Oramen et sa mère.

— Ce sont des livres, dit Aclyn avec une petite moue de mépris. Tous parfaitement incompréhensibles, bien sûr, à supposer qu'on veuille les lire. Nous transformons la bibliothèque pour en faire une autre salle de réception. Nous allons essayer de vendre ces vieilleries, mais nous brûlerons simplement tout le reste. As-tu vu tyl Loesp ?

— Je pensais que j'en aurais l'occasion, dit Oramen en jetant un coup d'œil dans l'une des caisses remplies de livres. Mais on me dit à présent qu'il vient juste de quitter Rasselle pour aller visiter je ne sais quelle province lointaine. Nos communications locales semblent encore assez capricieuses.

— N'est-il pas merveilleux ? Tyl Loesp est vraiment un homme remarquable ! Si courageux et fringant, et une telle autorité… Il m'a particulièrement impressionnée. Tu es en de bonnes mains avec lui, Oramen, mon petit Prince Régent. Il t'aime tendrement. Tu loges au Grand Palais ?

— Oui, bien que seuls mes bagages y soient allés pour l'instant.

— Tu es donc venu ici directement ? Comme c'est gentil ! Par ici, viens faire la connaissance de ton nouveau petit frère.

Ils descendirent vers les terrasses odorantes.

*

* *

Oramen se tenait au sommet d'une haute tour dans l'immense gorge creusée par le Hyeng-zhar. Il regardait un autre grand bâtiment qui, si les ingénieurs et les terrassiers ne se trompaient pas, allait bientôt s'effondrer, mortellement sapé par les eaux tumultueuses qui bouillonnaient autour de sa base. Une bonne partie de ces eaux provenait du Bâtiment-Fontaine tout proche, et ce serait la deuxième construction dont le destin fatal aurait été précipité par cet étrange édifice. La tour où se trouvait Oramen était effilée comme une dague, et l'on disait que ses fondations étaient encore solides. La petite plate-forme circulaire sur laquelle il se tenait formait comme une bague passée à l'extrême pointe de la dague. Le bâtiment qu'il observait était haut et mince, lui aussi, mais plat comme la lame d'une épée, et ses flancs aiguisés scintillaient dans la pâle lumière gris-bleu de Kiesestraal.

L'étoile mourante était presque la seule lumière restante, à présent. Une mince bande de ciel, un simple trait à l'horizon, brillait au postpôle, dans la direction de Rasselle. De l'autre côté, là où Clissens et Natherley avaient disparu quelques jours plus tôt, seuls les esprits les plus imaginatifs auraient pu déceler une trace de leur passage. Il y avait quelques rares personnes – peut-être dotées d'une vision hors du commun – pour affirmer qu'elles distinguaient encore un soupçon de rouge, mais elles étaient les seules.

Et pourtant, se disait Oramen, la vision peut s'ajuster, ou encore l'esprit tout entier. Dans la faible lumière de Kiesestraal, les contrastes étaient atténués, mais la plupart des choses restaient visibles. On lui avait dit que la conjonction de Clissens et de Natherley à leur zénith avait provoqué une chaleur oppressante, et que la lumière avait été trop forte pour bien des yeux. Cette clarté rationnée était peut-être préférable. Un vent glacé tourbillonna autour de la pointe du bâtiment, et Oramen releva le col de son manteau en frissonnant.

De la neige était tombée, mais elle n'avait pas tenu. Les eaux du fleuve étaient froides, et de la glace commençait à se former dans les bassins moins agités le long des berges. Plus en amont, à sa source, on rapportait que l'Océan Sulpin Supérieur – la

première région du fleuve à avoir subi la disparition des deux Roulétoiles – commençait à geler.

L'atmosphère était rarement calme, maintenant, même loin des Chutes où les masses d'eau inconcevables créaient leur propre déchaînement de tourbillons et de rafales. Il arrivait que ces turbulences se concentrent en tornades imprévisibles capables de balayer les hommes et le matériel, des portions de voie ferrée, et même des trains entiers.

Du fait que cette vaste région du Neuvième, désormais privée de toute lumière à part celle de Kiesestraal, se refroidissait progressivement tandis que le reste du continent conservait un climat tempéré, les vents soufflaient presque constamment, tels des engrenages grinçants dans l'immense mécanisme de l'atmosphère qui tentait d'équilibrer les masses d'air chaud et froid. Il en résultait des tempêtes qui duraient des jours, soulevant d'énormes quantités de sable, de limon et de poussière à des centaines de kilomètres à la ronde et les projetant à travers le ciel, privant les terres du peu de lumière qui restait. Les travaux d'excavation des Chutes s'en trouvaient également ralentis, car les générateurs d'électricité devaient lutter contre l'obscurité ambiante tandis que les machines tombaient en panne, leurs mécanismes enrayés par la poussière. Les tempêtes de sable les plus importantes pouvaient déposer tellement de matériau en amont des Chutes que, selon la direction du vent et la couleur du désert où il avait amassé son chargement, les eaux de la cataracte devenaient grises, marron, jaunes, roses ou rouge sang.

Aujourd'hui, bien qu'il n'y eût pas de traînes de sable dans le ciel ni même de nuages ordinaires, on aurait aussi bien pu croire que c'était la nuit. Le fleuve plongeait toujours par-dessus la corniche et s'abattait comme un océan rugissant dans un tonnerre qui faisait trembler l'air et la roche – bien qu'en un sens, c'était à peine si Oramen remarquait maintenant le bruit, et il s'était rapidement habitué à moduler inconsciemment le volume de sa voix pour se faire entendre. Même dans ses quartiers situés dans le Campement, à un kilomètre de la gorge, on pouvait entendre le grondement de la cataracte.

Sa résidence avait appartenu autrefois à l'Archiponte de la Mission du Hyeng-zhar, le responsable des moines qui avaient préféré mourir plutôt que d'être exilés de leur poste. Elle était en fait constituée de plusieurs wagons luxueusement aménagés, et entourée de solides murs hérissés de barbelés qu'on pouvait toutefois déplacer à travers les sables et les broussailles pour accompagner les wagons quand cela devenait nécessaire. Tout un système de larges voies ferrées était en place le long de la gorge et constituait le secteur le mieux organisé et le plus discipliné de la cité mobile. À mesure que la gorge se retirait et que les Chutes remontaient vers l'amont, on posait de nouveaux rails, et tous les cinquante jours environ, la partie officielle du Campement, presque entièrement constituée de wagons, se déplaçait pour suivre la progression inexorable de la cataracte. Quant au reste – les quartiers officieux des marchands, mineurs et ouvriers, et tous leurs groupes de support qu'étaient les tenanciers de bar, banquiers, fournisseurs, prostituées, médecins, prédicateurs, comédiens et gardes –, il se déplaçait par saccades en suivant à peu près le rythme du cœur bureaucratique du Campement.

La résidence d'Oramen était toujours située près du canal qu'on ne cessait de creuser le long de la berge, toujours un peu en retrait des Chutes et en restant à hauteur des voies ferrées. Ce canal fournissait toute l'eau nécessaire aux habitants du Campement, et alimentait également les divers systèmes hydrauliques permettant aux ouvriers de descendre dans la gorge avec leur matériel, et de remonter leur butin. La nuit, dans les rares occasions où le vent retombait, Oramen croyait entendre, malgré le lointain grondement des Chutes, le doux murmure du canal.

C'était étonnant comme il s'était rapidement habitué à cet endroit étrange et éternellement provisoire. Il lui avait bizarrement manqué pendant les cinq jours qu'il avait passés à Rasselle et les quatre autres nécessaires pour faire l'aller et retour. C'était un peu comme l'effet de la voix stupéfiante de la cataracte, cet immense grondement incessant. On s'y habituait tellement vite que quand on la quittait, on ressentait son absence comme un vide intérieur.

Il comprenait parfaitement pourquoi tant de gens venus ici ne repartaient jamais, ou ne restaient pas longtemps absents, ou pensaient sans cesse à y retourner un jour. Il devrait peut-être partir avant que lui-même ne s'habitue trop au Hyeng-zhar, comme à quelque drogue puissante. Il se demandait s'il en avait vraiment le désir.

Les brumes continuaient de s'élever dans le ciel d'ardoise, entourant de leurs volutes les tours exposées de la Cité Sans Nom. La plupart étaient encore verticales, mais beaucoup étaient penchées et presque autant s'étaient déjà effondrées. Derrière le bâtiment condamné en forme de lame, le Bâtiment-Fontaine se dressait toujours tel un ornement extravagant dans le jardin d'un dieu, répandant lentement ses immenses gerbes d'eau aux alentours. Plus loin encore, visible par intermittence à travers le brouillard et l'écume, on pouvait distinguer la ligne sombre marquant le début du grand plateau à mi-hauteur des plus grands bâtiments, ce plateau que de nombreux experts des Chutes considéraient comme le centre de la ville aliène enfouie. Une muraille d'eau s'en déversait, formant comme un rideau plissé jusqu'au fond de la gorge et soulevant encore plus d'écume et de brumes.

Tandis qu'Oramen contemplait ce spectacle, il y eut un éclair bleu derrière les eaux, les illuminant de l'intérieur. Il fut un instant surpris, car on ne pouvait généralement pas voir les explosions des carriers et des artificiers. Lorsqu'elles étaient visibles dans l'obscurité, leurs éclairs étaient jaunâtres, ou parfois orange quand la charge n'avait pas détoné complètement. Mais il comprit qu'il devait s'agir d'une équipe de découpage. Les Deldeynes avaient récemment inventé une méthode permettant de découper certains métaux au moyen d'arcs électriques, ce qui pouvait produire des éclairs bleutés comme celui qu'il venait de voir.

D'un autre côté, les fouilleurs et les ramasseurs – dont on savait bien que c'était déjà une race terriblement superstitieuse et facilement impressionnée en temps normal – disaient avoir vu des choses encore plus étranges que d'habitude, maintenant que la seule lumière extérieure venait de Kiesestraal et que la plus grande partie de leur travail et de leur attention se

concentrait sur les bâtiments situés sous l'immense place, là où il aurait déjà fait bien assez sombre même si la lumière du jour avait été normale.

Devoir travailler dans cette obscurité redoublée, à la lumière de lampes rudimentaires et précaires, dans un environnement qui pouvait changer à tout instant et vous tuer de mille façons toutes aussi soudaines, entourés des reliques de bâtiments fantomatiques d'une antiquité inimaginable… Le plus étonnant était que ces hommes s'aventurent dans un endroit pareil, et non pas qu'ils imaginent ou qu'ils ressentent des choses sortant de l'ordinaire. Tout cet endroit sortait de l'ordinaire, se disait Oramen, bien plus que tout ce dont il avait jamais entendu parler.

Il leva ses lourdes jumelles et scruta les environs à la recherche de présences humaines. Quelle que soit l'heure, et où que l'on regarde avec suffisamment d'attention, ces Chutes si vastes, si impersonnelles et d'une échelle si indifférente à celle de l'humanité, grouillaient de silhouettes d'hommes et d'animaux en pleine activité. Mais cette fois-ci, il chercha en vain. Ses jumelles étaient ce qui se faisait de mieux, avec de larges lentilles permettant de concentrer le maximum de lumière – ce qui avait tendance à rendre la vue plus claire qu'elle ne l'était réellement –, mais il faisait trop sombre pour obtenir un niveau de détail suffisant.

— Ah, seigneur, enfin, vous voilà ! C'est qu'il y a de quoi se ronger les sangs quand vous disparaissez comme ça ! (C'était Neguste Puibive qui arrivait sur la plate-forme d'observation, chargé de sacs et tenant à la main un grand parapluie. Il se retourna vers l'encadrement de la porte.) Il est là ! cria-t-il dans l'escalier. Le comte Droffo est avec moi, seigneur, dit-il à Oramen. Mais fort heureusement, pas messires V. et B.

Oramen sourit. Neguste ne portait pas plus Vollird et Baerth dans son cœur que lui.

Oramen avait dit aux deux chevaliers que leur présence était inutile. Il ne voyait pas la nécessité d'une protection aussi rapprochée. Dans la gorge elle-même, les dangers n'étaient pas de nature humaine, et il évitait de se rendre dans les quartiers violents du Campement. Mais les deux hommes continuaient de

l'accompagner, silencieux et moroses, chaque fois qu'il ne cherchait pas particulièrement à les semer, prétextant que s'il arrivait quoi que ce soit à Oramen, tyl Loesp leur briserait le crâne comme une coquille d'œuf.

Oramen passait une bonne partie de son temps à éviter les gens qu'il trouvait désagréables. Parmi ceux-là figurait le général Foise, qui était responsable de la sécurité du Campement et des Chutes. L'homme que Fanthile avait décrit comme entièrement dévoué à tyl Loesp n'était en aucune façon sinistre, et ne laissait jamais percevoir qu'il pût être autre chose qu'un loyal fonctionnaire de l'armée et de l'État. Mais il était ennuyeux à mourir. C'était un homme de petite taille aux yeux de myope cachés derrière de grosses lunettes. Son long visage mince ne s'éclairait jamais d'un sourire, et sa voix était douce et monotone. Il n'avait guère d'autres signes particuliers, et ressemblait plus à un commis de boutiquier qu'à un vrai général, bien que son comportement dans les guerres récentes eût été honorable, sinon spectaculaire. Les jeunes officiers de son entourage étaient à son image : efficaces mais ternes, des administrateurs plutôt que d'intrépides guerriers. Ils passaient leur temps à échafauder toutes sortes de plans et de stratégies, et à calculer comment protéger le maximum de sites avec le minimum de soldats. Oramen était trop heureux de les laisser faire, et il évitait de se trouver en leur compagnie.

— Il faut que vous arrêtiez de vous éclipser comme ça, seigneur, dit Neguste en ouvrant le grand parapluie qu'il tendit à Oramen. (La plate-forme était effectivement assez arrosée, se dit Oramen.) À chaque fois que je vous perds de vue, je suis persuadé que vous êtes tombé du haut d'un bâtiment.

— Je tenais à voir celui-ci, dit Oramen en lui montrant la grande tour plate au milieu des brumes et des flots écumants. Les ingénieurs me disent qu'il peut s'écrouler d'un instant à l'autre.

Neguste se pencha pour mieux voir.

— Il ne va pas tomber par ici, hein, seigneur ?

— Apparemment pas.

— J'espère bien que non, seigneur.

Entre la tour-épée et le Bâtiment-Fontaine, un autre éclair bleu illumina le rideau d'eau qui se déversait de la grande place.

— Vous avez vu ça, seigneur ?

— Oui. C'est le deuxième depuis que je suis ici.

— Il y a des fantômes, seigneur, dit Neguste d'un ton catégorique. En voilà une preuve.

Oramen jeta un bref coup d'œil autour de lui.

— Des fantômes ? dit-il. Vraiment ?

— Aussi sûr que le destin, seigneur. J'ai discuté avec les mécanos, les gratteurs, les artificiers et tout le reste. (Oramen savait que Neguste fréquentait assidûment les bars, les fumoirs et les salles de spectacle des quartiers les plus mal famés du Campement, jusqu'ici sans dommage.) Ils disent qu'il se passe toutes sortes de choses étranges et terribles sous cette espèce de grand-place.

— Quel genre de choses ? demanda Oramen.

Il aimait toujours connaître les détails de ces histoires.

— Oh, fit Neguste en secouant la tête et en pinçant les lèvres, des choses terribles et étranges, seigneur. Des choses qui ne devraient pas voir la lumière du jour. Ni même la nuit, d'ailleurs, ajouta-t-il en regardant le ciel assombri. C'est la vérité vraie, seigneur.

— Ah, vraiment ? dit Oramen. (Il adressa un salut de la tête à Droffo qui venait juste d'arriver et qui se tenait le dos au mur, le plus loin possible du bord de la plate-forme. Il était sujet au vertige.) Droff. Bien joué. À toi de te cacher, maintenant. Je compte jusqu'à cinquante.

— Seigneur, dit le comte en venant le rejoindre avec un pauvre sourire.

Droffo était un excellent garçon sur bien des plans, et il n'était pas lui-même dénué d'un certain sens de l'humour, mais il trouvait rarement les plaisanteries d'Oramen amusantes.

Oramen se pencha au-dessus du garde-fou pour jeter un coup d'œil en contrebas.

— Ce n'est pas si haut que ça, Droff.

— Ça l'est suffisamment à mon goût, prince, répondit Droffo en détournant les yeux quand Oramen se pencha encore davantage. Et je préférerais que vous ne fassiez pas ça, seigneur.

— Moi aussi, messeigneurs, si mon avis compte pour quelque chose, dit Neguste en regardant les deux hommes.

Une bourrasque faillit le soulever de terre.

— Neguste, lui dit Oramen, range donc cet engin avant que le vent ne te fasse t'envoler de ce fichu bâtiment. Et puis il ne sert à rien, pratiquement toute l'eau vient d'en bas.

— À vos ordres, seigneur, fit Neguste en repliant son parapluie. Avez-vous entendu parler de tous ces événements étranges, seigneur ? dit-il en s'adressant à Droffo.

— Quels événements étranges ? demanda le comte.

Neguste se pencha vers lui.

— D'énormes monstres marins qui nagent dans les flots en amont des Chutes, messeigneurs, faisant chavirer les bateaux et arrachant les ancres. Et on en a vu aussi en aval, là où aucun bateau ne pourrait aller. Des esprits et des fantômes, d'étranges apparitions et des gens qu'on retrouve transformés en pierre ou en un petit tas de poussière qui tiendrait dans le creux de la main, et d'autres encore qui ont perdu l'esprit et qui ne reconnaissent plus personne, même pas leurs êtres chers, et qui errent dans les ruines jusqu'à ce qu'ils tombent du haut d'un bâtiment ou d'une falaise. Il y en a qui voient quelque chose dans les décombres ou dans les excavations, et qui cherchent la lumière électrique la plus proche pour la fixer des yeux jusqu'à ce qu'ils deviennent aveugles, ou qui posent la main dessus pour toucher l'étincelle et qui meurent dans les plus effroyables convulsions, dans la fumée et les flammes.

Oramen avait déjà entendu toutes ces histoires. Lui aussi aurait pu en raconter une bien étrange qui lui était arrivée.

Dix heures plus tôt, il avait été tiré de son sommeil par un petit bruit étrange et insistant. Il avait soulevé le capuchon de sa bougie et regardé autour de lui pour essayer de repérer la source de ce léger sifflement. Il n'avait jamais entendu un bruit comme ça. On aurait dit le cri d'un oiseau métallique.

Il remarqua une petite lumière verte qui clignotait, non pas dans sa chambre mais par l'entrebâillement de la porte donnant sur la pièce qui lui servait à la fois de bureau et de salon. Xessice, sa favorite depuis qu'il était au Campement, se retourna dans son sommeil. Il se glissa silencieusement hors du

lit, enfila une robe de chambre et prit son pistolet sous son oreiller.

La lumière et le bruit provenaient d'un magnifique modèle du Monde délicatement sculpté, qui était posé sur le bureau. C'était l'un des rares objets qu'Oramen ait conservés datant de l'époque où la voiture appartenait à l'Archiponte. Il avait admiré la perfection de sa fabrication et n'avait pu se résoudre à s'en séparer, même s'il soupçonnait qu'il devait s'agir d'une sorte d'objet religieux étranger qu'un Sarle respectueux du DieuMonde n'aurait normalement pas dû posséder.

C'était cet objet qui émettait à présent l'étrange gazouillis presque aliène, et une lumière verte clignotait à l'intérieur. Il avait également changé d'aspect : il avait été reconfiguré – ou il s'était reconfiguré lui-même – pour que les parties découpées de chaque sphère soient alignées, créant une sorte d'hémisphère hérissé dont le centre contenait la lumière verte. Oramen examina la pièce autour de lui – la lumière verte éclairait suffisamment bien pour qu'il puisse voir correctement –, puis il referma doucement la porte de sa chambre et s'assit devant le bureau. Il s'apprêtait à tâter la lumière centrale du bout du canon de son arme quand elle s'éteignit et fut remplacée par un disque aux couleurs changeantes, qui devait être une sorte d'écran. Après avoir reculé instinctivement, il se pencha de nouveau, prudemment, et une douce voix androgyne se fit entendre :

— Allô ? Je m'adresse à qui ? Vous êtes Sarle, oui ? Prince Oramen, je suis prévenu, c'est ça ?

— Qui est là ? répliqua Oramen. Qui désire le savoir ?

— Un ami. Ou plutôt, avec précision plus grande, un qui voudrait être ami, si ainsi était permis.

— J'ai connu beaucoup d'amis. Tous n'étaient pas forcément ce qu'ils semblaient être.

— Qui parmi nous l'est ? Nous sommes tous abusés. Il y a tant de barrières autour de nous. Nous sommes trop séparés. Je cherche à retirer certaines de ces barrières.

— Si vous voulez devenir mon ami, il me serait utile de connaître votre nom. À votre voix, je ne peux même pas être sûr que vous êtes mâle.

— Alors, appelez-moi simplement « Ami ». Ma propre identité est compliquée et apporterait seulement de la confusion. Vous êtes un prince de Sarle nommé Oramen, c'est ça ?

— Appelez-moi « Auditeur », proposa Oramen. Les titres, les noms, tout cela peut être trompeur, nous sommes apparemment d'accord sur ce point.

— Je vois. Eh bien, Auditeur, je vous exprime mes très bons vœux et ma plus grande bienveillance, dans l'espoir d'une compréhension et d'un intérêt mutuels. Ces choses, je vous prie d'accepter.

Oramen finit par combler le silence.

— Merci. J'apprécie vos bons vœux.

— Maintenant, cela clarifié, notre ancre étant bien accrochée, pour ainsi dire, je voudrais vous parler pour vous mettre en garde.

— Ah, vous feriez ça ?

— Oui, en cela, je le ferais. La prudence est nécessaire dans les creusements que vous faites.

— Les creusements ? demanda Oramen en regardant d'un air perplexe le petit écran lumineux qui continuait de passer par une succession de couleurs.

— Oui, vos travaux d'excavation dans la grande cité. Ils doivent être effectués avec prudence. Humblement, nous sollicitons l'autorisation de vous conseiller à ce propos. Tout ce qui est caché à vos yeux ne l'est pas forcément aux nôtres.

— Je crois qu'il y a trop de choses cachées derrière tout ça. Qui pouvez-vous bien être ? Quel est ce « nous » dont vous parlez ? Si vous voulez nous aider, commencez par me dire qui vous êtes.

— Ceux qui voudraient devenir vos amis, Auditeur, dit doucement la voix asexuée. Je m'adresse à vous car nous pensons que vous êtes libre de toute entrave. Nous pensons que vous, Auditeur, êtes capable de tracer votre propre sillon sans être restreint par ceux des autres. Vous êtes libre de vous déplacer, de vous écarter des croyances erronées et des détestables calomnies dirigées contre ceux qui ne cherchent qu'à aider, et non à gêner. Ils s'égarent, ceux qui prennent pour

vérité les diffamations répandues par ceux qui n'ont que leur propre intérêt étroit en tête. Parfois, ceux qui semblent les plus canalisés sont les plus libres, tandis que ceux qui sont les plus…

— Attendez un peu, là, laissez-moi deviner : vous faites partie des Octes, n'est-ce pas ?

— Ha ! fit la voix. (Il y eut un silence, puis elle reprit :) Ce serait se tromper, cher et bon Auditeur. Vous pensez sans nul doute que je suis de cette espèce parce qu'il pourrait sembler que je cherche à vous abuser. C'est une erreur compréhensible, mais une erreur quand même. Oh, leurs mensonges vont au plus profond, certes, dans des tunnels bien étayés. Nous avons beaucoup à démêler, ici.

— Montre-moi ton visage, créature, dit Oramen.

Il commençait à être presque certain de l'identité de son interlocuteur.

— Nous devons quelquefois nous préparer à des rencontres importantes. Il faut aplanir des chemins, négocier des pentes. Une approche directe et brutale pourrait s'attirer une rebuffade tandis qu'un tracé plus doux et plus en courbes, bien que moins honnêtement direct, finira par conduire au succès, à la compréhension mutuelle et aux plus hautes récompenses.

— Montre-moi ton visage, répéta Oramen, ou sinon, je penserai que tu es un monstre qui n'ose pas le faire.

— Il y a tant de niveaux de traduction, Auditeur. Devons-nous vraiment considérer qu'il faut un visage pour être une créature morale ? Le Bien et le Mal doivent-ils dépendre de la conformation de l'appareil buccal ? Est-ce une règle générale à travers le vide immense qui nous entoure ? Nombreux sont les…

— Dis-moi qui tu es, ou je te jure que je vais tirer une balle dans cet engin.

— Auditeur ! Je vous jure, moi aussi, que je suis votre Ami ! Nous le sommes tous ! Nous voulons simplement vous prévenir des dangers…

— Oseras-tu nier que tu es un Aultridia ? s'écria Oramen en se levant d'un bond.

— Pourquoi une créature nierait-elle appartenir à cette malheureuse espèce incomprise et diffamée ? Si abominablement calomniée…

Oramen pointa son arme sur le modèle du Monde, mais il la releva aussitôt. La détonation terroriserait Xessice et ferait sans aucun doute se précipiter Neguste hors de ses quartiers en s'emmêlant les pieds, et ameuterait probablement les gardes aux alentours.

— … par ceux-là mêmes qui cherchent à s'emparer de notre propre but ! Auditeur, prince, pas de violence, je vous en supplie ! Ceci préfigure le danger dont nous voulons vous prévenir, fétichise nos inquiétudes quant au…

Oramen remit le cran de sûreté et, prenant son pistolet par le canon, il en abattit la crosse sur le petit modèle du Monde, qui s'aplatit et se mit à cracher des étincelles. De minuscules débris glissèrent sur la surface du bureau, mais le petit écran continua de briller de ses étranges couleurs tandis que la voix, à présent affaiblie, émettait à présent des gazouillis incompréhensibles. Oramen donna un autre coup de crosse. Il se sentait coupable de frapper ainsi un modèle de Monde Gigogne, et de détruire un objet aussi beau, mais ce n'était pas aussi grave que de laisser un Aultridia lui parler. Il frissonna à cette idée et donna encore un grand coup sur le petit Monde qui continuait de briller. Une gerbe d'étincelles et une bouffée de fumée, et l'objet s'éteignit enfin et devint silencieux. Oramen attendit que Xessice ou Neguste arrivent, ou fassent au moins du bruit, mais aucun des deux ne se manifesta. Au bout d'un moment, il alluma une bougie, trouva une corbeille dans laquelle il jeta le petit modèle du Monde, puis il versa une carafe d'eau sur les débris.

Il retourna se coucher à côté de Xessice qui ronflait doucement. Il resta ainsi allongé sans dormir, attendant l'heure du petit déjeuner en contemplant l'obscurité. Par Dieu, ils avaient eu mille fois raison d'écraser les Deldeynes. Et il n'avait plus à s'interroger sur le suicide collectif des moines qui s'étaient jetés au bas des Chutes. Des rumeurs circulaient dans le Campement affirmant que ce n'était pas vraiment un suicide. On évoquait même quelques moines survivants retrouvés loin en aval, qui parlaient de traîtrise et de meurtre. Il en était venu à douter du récit que tyl Loesp avait fait de ce suicide de masse, mais ses doutes étaient désormais dissipés.

Le plus étonnant était que ces misérables aient pu supporter si longtemps leur existence, si c'était là ce qu'ils avaient sur la conscience pendant tout ce temps. Une alliance avec les Aultridias ! Au minimum un contact. Avec la vermine qui complotait contre le DieuMonde lui-même ! Il se demandait quelles conspirations, quels secrets et mensonges avaient pu s'échanger l'Archiponte de la Mission du Hyeng-zhar et son maître Aultridia à l'autre bout du canal de communication relié à ce modèle de Monde qu'il venait de détruire.

Cette race hideuse était-elle même allée jusqu'à diriger les affaires des Chutes ? Les moines de la Mission avaient géré les opérations, donné les autorisations pour toutes les excavations et les avaient surveillées. Il n'y avait aucun doute qu'ils avaient exercé un contrôle rigoureux sur les fouilles officielles principales. Mais la Mission avait-elle été en fait dirigée par les Aultridias ? Bon, ceux-ci ne dirigeaient plus rien, maintenant, et ils resteraient impuissants aussi longtemps qu'il aurait son mot à dire. Il se demanda à qui il pourrait parler de cette conversation qu'il avait eue avec l'Aultridia sans nom – et sans doute sans visage. L'idée même lui soulevait le cœur. Fallait-il qu'il en parle à Poatas, ou au général Foise ? Poatas trouverait sans doute le moyen de faire porter la faute sur Oramen, et il serait horrifié qu'il ait détruit l'appareil de communication. Quant au général Foise, Oramen n'était même pas sûr qu'il comprenne quoi que ce soit.

Il n'en parlerait à personne, du moins pas pour le moment.

Il envisagea un instant d'aller jeter le petit Monde du haut de la falaise surplombant la gorge, mais il craignit que quelqu'un d'autre ne le trouve un jour. Finalement, il demanda à Neguste de porter l'objet dans une fonderie et de le faire fondre sous ses yeux. Les ouvriers furent stupéfaits de la température nécessaire pour l'opération, et ne réussirent même pas à le faire fondre entièrement : il restait quelques débris flottant à la surface du liquide, et d'autres au fond. Oramen donna l'ordre d'en faire une douzaine de petits lingots et de les lui rapporter dès qu'ils seraient refroidis.

Aujourd'hui, sur son chemin pour aller assister au trépas du bâtiment-épée, il en avait jeté quelques-uns dans la gorge. Il s'était débarrassé des autres dans les latrines.

— Ma foi, dit Droffo, tout cela semble bien déplaisant. (Il secoua la tête.) On entend toutes sortes de bêtises quand on écoute ces ouvriers. Trop de boisson, pas assez d'instruction.

— Non, seigneur, c'est plus que ça, lui dit Neguste. Ce sont des faits.

— Cela me paraît contestable, dit Droffo.

— N'empêche, seigneur, les faits sont les faits. Rien que cela, c'est déjà un fait.

— Bon, et si nous allions voir par nous-mêmes ? proposa Oramen en se tournant vers eux. Demain. Nous prendrons le petit train, le funiculaire, des porteurs ou je ne sais quoi, et nous irons jeter un coup d'œil sous cette grande place peuplée de fantômes. C'est d'accord ? Allons-y demain.

— Ma foi, fit Droffo en regardant de nouveau le ciel, si vous vous sentez obligé de le faire, prince. Mais cependant…

— Je vous demande pardon, seigneur, dit Neguste en agitant la tête, mais le bâtiment est en train de tomber.

— Quoi ? dit Oramen en se retournant brusquement.

L'immense lame était effectivement en train de basculer. Elle pivota en se tournant légèrement vers eux, tout d'abord très lentement, puis elle fendit l'air progressivement de sa pointe, déchirant les brumes et les nuages d'écume qui s'écartèrent en formant des volutes sur sa surface. La chute s'accéléra tandis que la tour continuait de pivoter, comme un homme qui tombe en avant et se tourne pour tenter de se recevoir sur l'épaule. Un côté effilé s'abattit sur les bancs de sable et les flots écumants, telle une lame détruisant un barrage d'enfant sur une plage. Une partie du bâtiment commença à se briser et alla percuter les vagues en soulevant d'énormes gerbes d'eau boueuse jusqu'à mi-hauteur de la plateforme d'observation.

Puis le bruit leur parvint enfin : un terrible grincement, un déchirement, un hurlement qui réussit à émerger du rugissement des Chutes, accompagné d'un roulement de tonnerre qui faisait vibrer l'air et qui sembla secouer la tour sur laquelle ils se tenaient, réussissant même un court instant à

dominer la voix des Chutes du Hyeng-zhar. Le bâtiment roula sur le côté et s'abattit au milieu des flots chaotiques en soulevant une énorme vague d'eaux écumantes.

Oramen était fasciné par le spectacle. À peine les premières vagues créées par l'onde de choc avaient-elles commencé à refluer que les flots s'organisaient déjà en fonction de ce nouvel obstacle, s'accumulant derrière la carcasse du bâtiment et se gonflant sur les côtés tandis que des vagues repartaient en amont à la rencontre de celles qui continuaient d'affluer, se combinant à elles en explosions d'écume qui semblaient célébrer une étrange fête de destruction. Aux alentours, les bancs de sable qui avaient été précédemment à cinq mètres au-dessus des vagues les plus hautes étaient à présent engloutis. Ceux qui se trouvaient à dix mètres au-dessus des flots étaient rapidement érodés par le courant, et n'en avaient plus que pour quelques minutes avant de disparaître. En se penchant pour regarder en bas, Oramen constata que le bâtiment sur lequel ils se tenaient était maintenant entièrement cerné par les eaux tourbillonnantes.

Il se tourna vers ses compagnons. Neguste avait toujours les yeux fixés sur le bâtiment écroulé. Même Droffo semblait captivé : il s'était écarté du mur, oubliant un instant son vertige.

Oramen jeta encore un coup d'œil aux flots qui encerclaient leur tour.

— Messieurs, dit-il, je crois que nous ferions mieux de nous en aller.

23

Problème de Biogiciel

— Ma sœur ? dit Ferbin à la femme en robe bleue qui s'avançait vers lui.

C'était Djan Seriy. Cela faisait quinze ans qu'il ne l'avait pas vue, mais il savait que c'était elle. Mais comme elle avait changé, pourtant ! Ce n'était plus une jeune fille mais une femme, et une femme pleine d'expérience et d'assurance. Ferbin en savait assez sur l'autorité et le charisme pour ne pas s'y tromper. La petite Djan Seriy n'était pas une simple princesse : c'était une véritable reine qu'ils avaient devant eux.

— Ferbin, dit-elle en s'arrêtant à un pas devant lui avec un large sourire. Comme ça me fait plaisir de te revoir. Tu vas bien ? Tu as l'air différent.

— Oui, ma sœur, je vais bien. (Il sentit sa gorge se serrer.) Oh, ma sœur ! dit-il en se précipitant vers elle pour la prendre dans ses bras et poser son menton au creux de son épaule.

Il la sentit l'enlacer à son tour. Il avait l'impression d'étreindre un mannequin de bois enrobé de cuir souple. Elle semblait incroyablement forte, invincible. Elle lui tapota le dos d'une main tandis qu'elle lui caressait la nuque de l'autre. Elle posa son menton sur son épaule.

— Ferbin, Ferbin, Ferbin, murmura-t-elle.

*

* *

— Où sommes-nous, exactement ? demanda Ferbin.

— Au milieu de l'unité motrice du moyeu, lui dit Hippinse.

Depuis la rencontre avec Djan Seriy, le comportement de Hippinse avait un peu changé. Il semblait moins agité, moins volubile.

— Alors, nous allons embarquer dans un vaisseau ? demanda Holse.

— Non, c'est un habitat, dit Hippinse. Tous les habitats de la Culture, à part les planètes, sont équipés d'un moteur. C'est comme ça depuis près d'un millénaire. C'est pour pouvoir les déplacer. Juste au cas où.

Ils s'étaient rendus ici directement après leurs retrouvailles, en remontant par l'un des tubes jusqu'au centre de ce petit habitat en forme de roue. Ils flottaient de nouveau – apparemment en apesanteur – dans cet espace central, étroit mais éclairé d'une lumière douce et agréablement parfumé.

Un autre couloir, puis quelques portes déroulantes et coulissantes leur avaient permis d'atteindre cet endroit dépourvu de fenêtres et d'écrans, avec une paroi circulaire assez bizarre dont les couleurs changeaient sans cesse, comme de l'huile à la surface de l'eau. Elle donnait l'impression d'être élastique, mais quand Ferbin posa la main dessus, il constata qu'elle était dure comme l'acier, quoique étrangement tiède. Un petit objet cylindrique avait accompagné Djan Seriy en flottant dans l'air. Il ressemblait assez à une poignée d'épée. Il en était sorti cinq autres objets flottants pas plus gros que le bout de son petit doigt. Ils s'étaient mis à briller en entrant dans le couloir, et constituaient désormais leur seule source d'éclairage.

La partie de couloir dans laquelle ils flottaient – lui, Holse, Hippinse et Djan Seriy – mesurait une vingtaine de mètres et se terminait par une simple paroi lisse. Ferbin regarda la porte se refermer sur le passage par lequel ils étaient arrivés et commencer à glisser vers eux.

— Dans un moteur ? dit Ferbin en jetant un coup d'œil vers Djan Seriy.

L'épaisse porte blindée continuait d'avancer vers eux. Une sphère argentée scintillante, de la taille d'un ballon, apparut à l'autre bout du couloir. Elle se mit à clignoter.

Djan Seriy prit son frère par la main.

— Ce n'est pas un moteur qui fonctionne par compression, lui dit-elle. (En montrant la porte qui avançait toujours lentement, elle ajouta :) Et ceci n'est pas un piston. C'est une partie du moteur qui s'est décalée pour nous laisser entrer, et qui se remet maintenant en place pour nous permettre d'avoir un peu d'intimité. Et cette chose à l'autre bout, là, dit-elle en indiquant la sphère argentée, est en train de retirer une partie de l'air en même temps, pour maintenir une pression supportable. Tout cela afin de nous permettre de parler à l'abri des oreilles indiscrètes. (Elle lui pressa doucement la main en regardant autour d'elle.) C'est difficile à expliquer, mais l'endroit où nous sommes en ce moment existe d'une façon qui rend impossible aux Morthanveldes de nous espionner.

— Le moteur existe en quatre dimensions, précisa Hippinse. Comme un Monde Gigogne. Il est totalement clos, même pour un vaisseau.

Ferbin et Holse échangèrent un regard perplexe.

— C'est bien ce que je disais, conclut Djan Seriy. C'est difficile à expliquer.

La porte s'était arrêtée. Ils flottaient maintenant dans un cylindre de deux mètres de diamètre sur cinq de long. La sphère argentée avait cessé de clignoter.

— Ferbin, monsieur Holse, dit Djan Seriy d'une voix solennelle. Vous connaissez déjà monsieur Hippinse. Cet objet est le drone Turminder Xuss, ajouta-t-elle en indiquant la poignée d'épée flottante.

— Enchanté, dit l'objet.

Holse le regarda fixement un instant. Bon, se dit-il, ce n'était pas plus étrange que certains des objets octes et nariscenes qu'ils avaient rencontrés depuis qu'ils avaient quitté Sursamen, et auxquels ils s'étaient adressés comme à de vraies personnes.

— Bonjour, dit-il.

Quant à Ferbin, il poussa une sorte de grognement qui était peut-être une formule de politesse similaire.

— Tu n'as qu'à te dire que c'est mon démon familier, lui dit Djan Seriy en remarquant son expression.

— Vous êtes donc une sorte de magicienne, madame ? demanda Holse.

— On peut dire les choses comme ça, monsieur Holse. Bon, dit Djan Seriy en jetant un coup d'œil vers la sphère argentée qui disparut aussitôt. Nous sommes maintenant complètement isolés, et à l'abri de tout appareil qui pourrait enregistrer ce qui se passe ici. Comme notre réserve d'air est limitée à ce qui nous entoure, il vaut mieux éviter les bavardages inutiles. Ferbin, dit-elle en se tournant vers son frère, si tu veux bien, qu'est-ce qui t'amène ici ?

*

* *

La sphère argentée réapparut avant qu'il n'ait terminé son récit. Même en le résumant au maximum, cela lui avait pris un certain temps, et Holse en avait rajouté des morceaux. L'air était devenu étouffant, et il commençait à faire très chaud. Ferbin avait dû déboutonner son col, et Holse suait à grosses gouttes. Hippinse et Djan Seriy ne semblaient nullement incommodés.

Elle arrêta Ferbin d'un geste de la main juste avant que la sphère ne revienne. Ferbin avait pensé qu'elle était capable de la faire apparaître à volonté, et c'est seulement plus tard qu'il comprit qu'elle était très forte pour compter les secondes dans sa tête, et qu'elle savait tout simplement à quel moment la sphère réapparaîtrait. L'air se rafraîchit et la sphère disparut de nouveau. Djan Seriy hocha la tête et Ferbin acheva son récit.

— Aux dernières nouvelles, Oramen était encore vivant, dit-elle quand il eut terminé.

Ferbin lui trouva l'air grave. Disparu à présent, le petit sourire entendu qui avait flotté sur ses lèvres. Ses mâchoires étaient crispées. Quand elle avait appris la façon dont son père était mort, elle n'avait pas aussitôt réagi par des mots, mais ses pupilles s'étaient dilatées un instant, puis son regard s'était durci. Ce n'était pas grand-chose, mais Ferbin avait pourtant eu l'impression d'avoir mis en branle quelque chose d'implacable et d'irrésistible. Sa sœur était devenue quelqu'un de redoutable. Il se souvint comme elle lui avait paru forte et solide lorsqu'il l'avait prise dans ses bras. Il était content qu'elle soit de son côté.

— Tyl Loesp a vraiment fait ça ? lui demanda-t-elle brusquement en le regardant droit dans les yeux, presque sauvagement.

Ferbin ressentit une pression terrible sous le regard sombre de ces yeux pourtant si clairs. Il déglutit.

— Oui. Je le jure sur ma vie.

Elle le dévisagea encore un instant, puis elle sembla se détendre. Elle baissa les yeux en hochant la tête. Du coin de l'œil, elle regarda la chose qu'elle appelait un drone et fronça les sourcils, puis elle baissa de nouveau la tête. Elle flottait sans effort, les jambes croisées sous sa longue robe bleue. Hippinse, vêtu de noir, était tout aussi à l'aise. Quant à Ferbin et Holse, ils flottaient maladroitement, bras et jambes tendus pour éviter de se cogner contre la paroi. Ferbin éprouvait une sensation bizarre en l'absence de pesanteur. Il se sentait bouffi, comme si le sang lui montait au visage.

Il observa sa sœur qui semblait plongée dans ses réflexions. Son immobilité était presque surnaturelle. Il s'en dégageait une impression de solidité inflexible dépassant les capacités humaines.

Djan Seriy releva la tête.

— Très bien, dit-elle. Monsieur Hippinse ici présent est le représentant d'un vaisseau qui devrait pouvoir nous ramener sur Sursamen dans les meilleurs délais.

Ferbin et Holse se tournèrent vers lui. Hippinse leur sourit, puis il dit à Djan Seriy :

— À votre entière disposition, chère madame.

Un peu mielleux, se dit Ferbin qui avait décidé que ce type ne lui plaisait pas du tout, même si son comportement plus calme était le bienvenu.

— Je crois que nous n'avons guère d'autre choix que d'accepter cette offre, et le vaisseau qui va avec, dit Djan Seriy. Nos urgences se multiplient.

— Heureux de pouvoir vous rendre service, dit Hippinse en arborant toujours son sourire agaçant.

— Ferbin, dit Djan Seriy en se penchant vers lui, et monsieur Holse : j'étais de toute façon en route pour Sursamen, ayant appris la mort de notre père, sans en connaître bien sûr les

véritables circonstances. Mais monsieur Hippinse m'a apporté certaines nouvelles concernant les Octes, qui m'amènent à devoir transformer ma visite privée en ce qu'on pourrait qualifier de visite officiellement autorisée. L'un des collègues de monsieur Hippinse m'a contactée un peu plus tôt pour me proposer son aide. J'ai décliné sa proposition sur le moment, mais en arrivant ici, j'ai trouvé un message de ce qu'on pourrait appeler mes employeurs me demandant de m'intéresser professionnellement aux événements de Sursamen, et il m'a donc fallu changer d'avis. (Elle regarda Hippinse, qui lui sourit ainsi qu'aux deux Sarles.) Mes employeurs ont même jugé utile d'envoyer une représentation de mon supérieur direct à bord du vaisseau afin d'aider à la préparation de cette mission, ajouta-t-elle.

Une personnalité artificielle de Jerle Batra avait été placée dans le Mental du *Problème de Biogiciel*. Si ce n'était pas un signe que le vaisseau était un actif secret de CS, elle se demandait bien ce que ça pouvait être… mais ils continuaient de le nier officiellement.

— Il se passe peut-être quelque chose d'anormal sur Sursamen, dit Djan Seriy. Quelque chose qui pourrait se révéler encore plus important que la mort du roi Hausk, même si cette mort nous touche personnellement. Quelque chose qui implique les Octes. Ce dont il s'agit, nous n'en savons rien. (Elle se tourna vers Ferbin.) Nous ne savons pas non plus si ça a un rapport quelconque avec l'assassinat de notre père. (Elle regarda les deux Sarles tour à tour.) De toute façon, ce serait sans doute dangereux pour vous de retourner sur Sursamen. Et si vous y retournez avec moi, il y a des chances pour que cela soit bien plus dangereux encore. Je risque de nous attirer beaucoup plus d'ennuis que si vous aviez été seuls, et je ne pourrai pas garantir votre sécurité, ni même vous promettre que j'en ferai ma priorité. J'y retourne maintenant pour accomplir une mission. J'ai des obligations, vous comprenez ? Vous n'êtes pas tenus de m'accompagner. Vous pouvez rester ici si vous voulez, vous y serez les bienvenus. Vous pouvez aussi vous faire transporter dans une autre partie de la Culture. Il n'y aurait rien de déshonorant à cela.

— Ma sœur, lui dit Ferbin, nous partons avec toi.

Il jeta un coup d'œil vers Holse, qui hocha énergiquement la tête.

Anaplian se tourna vers Hippinse.

— Combien de temps vous faut-il pour nous emmener sur Sursamen ?

— Cinq heures de navette pour prendre le large de Syaung-oun et synchroniser le rendez-vous avec le vaisseau. Et ensuite, soixante-dix-huit heures jusqu'à l'arrêt au-dessus de la Surface de Sursamen.

Djan Seriy fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous pouvez gratter là-dessus ?

Hippinse eut l'air inquiet.

— Rien du tout. À cette vitesse, nous endommagerons déjà les moteurs. Il faudra les faire réviser complètement.

— Endommagez-les un peu plus et prévoyez une révision encore plus complète.

— Si je les endommage un peu plus, je risque carrément de les casser, et nous en serons réduits à utiliser les gauchisseurs, ou à boitiller sur les réacteurs de secours.

— Et avec un arrêt-catastrophe ?

— On gagnerait cinq heures sur le trajet. Mais vous pouvez dire adieu à votre approche furtive. Tout le monde saura que nous sommes là. Autant diffuser tout de suite un message officiel.

— Peu importe, programmez-le comme ça. (Elle fronça les sourcils.) Faites venir le vaisseau en quatrième vitesse, et extrayez-nous directement de la navette. Qu'est-ce que ça nous fait encore gagner ?

— Trois heures au départ. On en perd une sur le trajet, parce que ce n'est pas la bonne direction. Mais à une vitesse pareille, un Dépl…

— Allez-y, faites-le, s'il vous plaît.

Elle hocha la tête et la sphère argentée réapparut. La porte commença à reculer presque aussitôt. Djan Seriy décroisa calmement les jambes et regarda ses compagnons.

— Plus un mot de tout ça tant que nous n'aurons pas rejoint le vaisseau, c'est entendu ? (Ils acquiescèrent. D'une poussée,

Djan Seriy se dirigea en flottant vers la porte qui se retirait.) Allons-y.

*

* *

Ils avaient exactement dix minutes de battement avant le départ. Ferbin et Holse se trouvèrent un endroit dans le moyeu avec juste un peu de pesanteur, des fenêtres qui permettaient d'apercevoir les immenses tresses du grand Monde-Nid de Syaung-oun, et une petite zone où des machines distribuaient de la nourriture et des boissons. Le drone de Djan Seriy les avait accompagnés, et il leur montra comment tout cela fonctionnait. Voyant qu'ils hésitaient, il choisit pour eux. Les deux Sarles en étaient encore à s'émerveiller de voir à quel point tout était bon quand il fut l'heure de partir.

*

* *

Le Déplacement se verra peut-être. Mais un arrêt-catastrophe, c'est une certitude, dit la personnalité artificielle de Jerle Batra à Anaplian qui regardait tour à tour sur l'écran principal du module s'éloigner la micro-Orbitale Fibre Cinq du 512e Degré et le monde de Syaung-oun lui-même. Les deux structures ne diminuaient pas au même rythme sur l'écran, même si le petit vaisseau de douze places – une des navettes du *Problème de Biogiciel* – accélérait à la limite de ce que les règlements morthanveldes autorisaient. La Fibre Cinq du 512e Degré disparut presque aussitôt, un rouage microscopique au milieu d'une immense mécanique. Le Monde-Nid resta visible très longtemps. Au début, il avait même semblé grossir car on pouvait en voir progressivement une plus grande partie, jusqu'à ce que lui aussi se mette à rétrécir à l'écran ainsi que son étoile centrale.

Tant pis, répliqua Djan Seriy. *Si nos amis morthanveldes se sentent insultés, eh bien, il faudra qu'ils s'y fassent. Ça fait déjà*

trop longtemps que nous prenons des gants avec eux. Je commence à en avoir assez.

Vous vous arrogez un pouvoir considérable, Seriy Anaplian, lui dit la personnalité artificielle actuellement logée dans la matrice IA de la navette. *Ce n'est pas à vous de remettre en question la politique étrangère de la Culture.*

Djan Seriy se cala dans son siège à l'arrière de l'appareil. De là, elle pouvait voir tout le monde.

Je suis une citoyenne de la Culture, répondit-elle. *J'ai considéré que c'était entièrement mon droit, et également mon devoir.*

Vous n'êtes qu'une citoyenne parmi d'autres.

Bon, de toute façon, Jerle Batra, à en croire mon grand frère, la vie de mon autre frère est gravement menacée, l'assassin de mon père – un tyran en puissance – est désormais maître de deux niveaux de Sursamen, sans oublier, bien sûr, que la plus grande partie de la flotte de vaisseaux de ligne des Octes est peut-être en train de converger vers ma planète natale, pour des raisons qui restent à éclaircir. Je pense avoir droit à un peu de marge de manœuvre dans cette affaire. Tenez, puisqu'on y est : quelles sont les dernières informations sur ces vaisseaux octes qui se dirigent peut-être vers Sursamen ?

Nous ne détectons rien d'anormal pour l'instant, du moins aux dernières nouvelles que j'ai reçues. Je vous suggère de vous mettre à jour quand vous serez à bord du Problème de Biogiciel.

Vous ne venez pas avec nous ?

Ma présence, même sous cette forme artificielle, risquerait de donner à cette affaire un caractère un peu trop officiel. Non, je ne vous accompagnerai pas.

Ah…

Cela voulait sans doute dire que cette personnalité allait être effacée de la matrice de la navette. En un sens, elle allait mourir. Cela ne semblait pas trop perturber le Jerle Batra artificiel.

Vous faites entièrement confiance au Problème de Biogiciel, *j'imagine ?* transmit-elle.

Nous n'avons pas le choix, répondit Batra. *C'est tout ce que nous avons sous la main.*

Vous continuez de nier qu'il fait officiellement partie de CS ?

Ce vaisseau est strictement ce qu'il dit. Mais pour en revenir au sujet qui nous intéresse : le problème, c'est que nous n'avons pas dans les zones concernées de vaisseaux qui nous permettraient de vérifier ce que les Octes font réellement. Les Morthanveldes et les Nariscenes, eux, ont bien des vaisseaux, mais ils ne semblent pas avoir repéré quoi que ce soit. Évidemment, ils ne regardent pas vraiment.

Il est peut-être temps de leur dire de regarder.

Peut-être. C'est en cours de discussion.

Je n'en doute pas. J'imagine que cela implique un tas de Mentaux en train de palabrer ?

Vous n'avez pas tort.

Je suggère qu'ils palabrent un peu plus vite. Encore une chose…

Oui, Djan Seriy ?

Je suis en train de réactiver tous mes systèmes. Tous ceux que je peux, en tout cas. Pour ce qui est des autres, je demanderai au Problème de Biogiciel *de m'aider. Toujours en supposant, bien sûr, qu'il est au courant des procédures CS.*

Vous n'avez pas reçu l'ordre de le faire, répondit Batra sans relever ce qui aurait pu s'apparenter à du sarcasme.

Oui, je sais.

Personnellement, je pense que c'est une sage décision.

Moi aussi.

*
* *

— Vous n'avez pas remarqué, seigneur ? Elle n'a pas respiré une seule fois pendant tout le temps qu'on a passé là-dedans, sauf quand il y avait ce machin brillant. Sinon, elle n'a pas respiré du tout. C'est incroyable.

Holse parlait à voix très basse, conscient que la dame en question était assise seulement deux rangées derrière eux dans

la navette. Hippinse s'était mis à l'avant et semblait dormir profondément.

— Vous êtes tout à fait sûr que c'est vraiment votre sœur, seigneur ? demanda Holse d'un air soucieux.

Ferbin se souvenait seulement d'avoir été surpris de l'immobilité totale de Djan Seriy dans cet étrange petit couloir au centre de l'habitat.

— Oh, c'est bien ma sœur, Holse. (Il jeta un coup d'œil derrière lui, en se demandant pourquoi elle avait préféré s'installer là au lieu de venir s'asseoir à côté de lui. Elle lui fit un petit signe de tête d'un air distrait. Il lui sourit.) Bon, dit-il à Holse, de toute façon, je suis bien obligé de croire que c'est elle. De même qu'elle est bien obligée de me croire sur parole en ce qui concerne la mort de notre père.

*

* *

Oh, oui, je sens bien que vous le faites, transmit le drone. Anaplian venait juste de lui dire qu'elle remettait ses griffes et ses crocs en réactivant tous les systèmes qu'elle pouvait. *Batra n'y voit pas d'objections ?*

Non, pas trop.

Je me demande quel genre de « griffes » le Problème de Biogiciel *peut bien avoir,* dit le drone.

La machine s'était installée derrière la nuque d'Anaplian, contre le dossier de son siège. Elle avait encore modifié son aspect. À leur arrivée dans l'Installation de la Fibre Cinq du 512e Degré, elle avait morphé sa surface et s'était légèrement dilatée pour ressembler à une sorte de drone-matraque.

Oh, je crois qu'il en a pas mal, répondit Djan Seriy. *Plus j'y pense, plus je trouve bizarre que le vaisseau se décrive comme étant « Évadé ».*

Moi aussi, ça m'a paru assez bizarre sur le moment, dit Turminder Xuss. *Mais j'ai mis ça sur le compte de l'excentricité d'un vieux vaisseau.*

Oui, c'est un vieux vaisseau, acquiesça Anaplian. *Mais je ne crois pas qu'il soit fou. Il n'y a aucun doute qu'il a largement*

mérité de prendre sa retraite. C'est un ancien combattant. Au début de la Guerre Idirane, les Super-Tracteurs étaient les plus rapides des appareils dont disposait la Culture, et ce qui se rapprochait le plus d'un vaisseau de combat sans en être vraiment un. Ils ont tenu la ligne de front en subissant le maximum de pertes. Peu d'entre eux ont survécu. On devrait donc lui rendre les honneurs. Il devrait avoir l'équivalent de médailles, d'une pension de retraite, le droit de voyager librement. Mais il dit qu'il est un Évadé, et cela signifie peut-être qu'il a refusé de faire quelque chose qu'il était censé faire. De se laisser désarmer, par exemple.

Hum, fit le drone qui n'était manifestement pas convaincu. *Jerle Batra refuse de clarifier son statut ?*

Exact. Anaplian plissa les yeux tandis que les quelques systèmes qu'elle pouvait contrôler rien qu'en y pensant revenaient en ligne et procédaient à leur vérification interne. *C'est donc forcément une ancienne machine de CS. Ou quelque chose qui lui ressemble beaucoup.*

Ma foi, il ne nous reste plus qu'à l'espérer.

Tout à fait. Vous avez quelque chose à ajouter ?

Non, pas pour l'instant. Pourquoi ?

Je vais vous abandonner un instant, Turminder. Il faut que j'aille parler à mon frère.

24

Vapeur, eau, glace, feu

Tyl Loesp fut très déçu par la Mer Bouillonnante de Yakid. Certes, elle bouillonnait bien au fond du grand cratère qui la contenait, mais elle n'était pas si impressionnante que ça, même si la vapeur et les brumes « se lançaient à l'assaut de la voûte des cieux » comme l'avait écrit un vieux poète quelconque (dont il était content de ne plus se souvenir du nom. Chaque leçon oubliée était une victoire sur les précepteurs qui n'avaient pas ménagé leurs forces pour l'instruire à coups de baguette, sur les instructions expresses de son père). Avec le vent qui soufflait dans la mauvaise direction, tout ce que la Mer Bouillonnante avait à offrir était la sensation d'être plongé dans un épais banc de brouillard, un phénomène qui ne valait pas vraiment la peine de sortir de chez soi, et encore moins de voyager pendant plusieurs jours à travers un paysage franchement sans intérêt.

Le Hyeng-zhar était infiniment plus spectaculaire et merveilleux. Tyl Loesp avait pu voir la Mer Bouillonnante depuis la rive, depuis le fleuve à bord d'un vapeur de plaisance (c'était là qu'il se trouvait en ce moment), et du haut des airs en chevauchant un lyge. À chaque fois, il n'avait pas été question de trop s'approcher, mais il était convaincu que même le danger de la proximité n'aurait rien ajouté à l'intensité de l'expérience.

Il était venu ici accompagné de ce qui était en pratique sa Cour itinérante, et avait fait de Yakidville une capitale provisoire afin d'y passer un mois à jouir d'un climat plus frais que celui que devait subir Rasselle. Cela lui permettait également de visiter les autres sites célèbres – Yakid se trouvait à peu près au centre – et de mettre un peu de distance entre lui et à la fois Rasselle et le Hyeng-zhar. Un peu de distance entre Oramen et lui, pour être tout à fait honnête.

Il n'avait avancé son départ de Rasselle que d'un jour ou deux afin d'éviter de rencontrer le Prince Régent. Certes, c'était une façon de lui montrer qui était le maître, et c'était la justification qu'il s'était donnée au départ, mais il savait que son véritable mobile était plus complexe. Il s'était pris d'antipathie pour ce garçon (ou ce jeune homme, si on tenait à l'appeler ainsi). Il ne voulait tout simplement pas le voir. Il se sentait bizarrement gêné en sa présence, et éprouvait une étrange difficulté à croiser son regard. Il l'avait remarqué pour la première fois le jour de son triomphe à Pourl, quand rien n'aurait dû assombrir son humeur, et pourtant c'est ce qui s'était passé à cause de cet étrange phénomène.

Il était impossible que ce fût une question de poids sur la conscience ou d'incapacité à dissimuler. Il était convaincu d'avoir agi comme il fallait – le fait qu'il puisse parcourir ce niveau nouvellement conquis, avec tous les pouvoirs d'un roi sinon le titre, n'en était-il pas la preuve ? – et il avait menti à Hausk avec la plus grande facilité pendant près de vingt ans, lui disant combien il l'admirait, le respectait et le vénérait, et qu'il serait éternellement son débiteur et son épée dans sa main droite, et cætera, et cætera. C'était donc simplement qu'il en était venu à mépriser le Prince Régent. Il n'y avait pas d'autre explication possible.

Cette situation était particulièrement désagréable et ne pourrait durer encore bien longtemps. C'était en partie pour cette raison qu'il avait pris des mesures pour qu'un terme soit mis à cette affaire au Hyeng-zhar pendant son absence.

Voilà pourquoi il se trouvait ici, à une distance plus que respectable de tout événement déplaisant, et qu'il avait vu leur fichue Mer Bouillonnante ainsi que d'autres attractions assez spectaculaires.

Il ne savait toujours pas vraiment pourquoi il avait fait ça. Encore une fois, ça ne pouvait pas être simplement qu'il cherchait à éviter le Prince Régent.

De toute façon, cela ne pouvait pas faire de mal qu'un nouveau dirigeant aille inspecter ses récentes conquêtes. C'était une façon de s'imposer dans ses nouveaux domaines et de donner l'occasion à ses sujets de le voir, maintenant qu'il avait

la capitale bien en main et que tout y fonctionnait parfaitement (il avait eu la forte impression que l'administration deldeyne se moquait pas mal de qui était au pouvoir, l'essentiel étant que quelqu'un y soit, et qu'elle puisse s'occuper des affaires du royaume au nom de cette personne).

Bien sûr, il était allé visiter d'autres villes, et il avait été impressionné par ce qu'il y avait vu – tout en prenant bien soin de ne pas le montrer. Les villes des Deldeynes étaient en général plus grandes, mieux organisées et plus propres que celles des Sarles, et leurs usines semblaient également fonctionner de manière plus efficace. En fait, les Deldeynes étaient supérieurs aux Sarles dans bon nombre de domaines, sauf les plus vitaux : ceux de la puissance militaire et des prouesses guerrières. Le plus étonnant dans l'affaire était que les Sarles aient réussi à l'emporter sur eux.

Mais encore une fois, les habitants du Neuvième – ou en tout cas ceux qu'il rencontrait dans les réceptions données à la résidence ducale, ou dans les déjeuners et dîners des Guildes – étaient presque pathétiques dans leur désir de montrer à quel point ils étaient heureux que la guerre soit finie et reconnaissants que l'ordre ait été rétabli. Et dire qu'il avait eu un moment l'idée de dévaster une bonne partie de ce royaume, de remplir les cieux de flammes et de lamentations, et de faire couler le sang à flots dans les rivières et les caniveaux ! Et tout cela pour salir le nom de Hausk… Comme tout cela lui paraissait puéril et étriqué à présent.

Ces gens savaient à peine qui avait été Hausk, ou s'en souciaient fort peu. Ils avaient été en guerre, et maintenant ils étaient en paix. Tyl Loesp avait le sentiment troublant, mais en même temps curieusement encourageant, que les Deldeynes s'adapteraient beaucoup plus facilement à la paix en tant que vaincus que les Sarles en tant que vainqueurs.

Il s'était mis à adopter la mode vestimentaire des Deldeynes, en pensant que cela les conduirait à l'apprécier davantage. Ces vêtements amples et presque efféminés – pantalons bouffants et redingote – lui avaient paru étranges au début, mais il s'y était vite habitué. La Guilde des Fabricants de Chronomètres de Rasselle lui avait offert une magnifique montre incrustée de

bijoux, et il avait pris l'habitude de la porter sur lui, dans une poche spécialement prévue pour ce genre d'instruments. Dans ce pays de voies ferrées et d'horaires, c'était un objet fort utile, même pour un homme comme lui qui pouvait ordonner aux trains et aux vapeurs de se plier à ses caprices.

Son palais temporaire était situé dans la résidence ducale de Dillser, sur les rives de la Mer. Le vapeur de plaisance – qui battait l'eau de ses pales tout en crachant de la vapeur et de la fumée de sa haute cheminée – se dirigeait à présent vers le quai surchargé de drapeaux, fendant des eaux qui étaient seulement tièdes et légèrement brumeuses sous un ciel dégagé par le vent. Au loin, on apercevait une chaîne de montagnes aux sommets arrondis dont certains étaient couverts de neige. Les tours et les flèches élancées de la ville se dressaient au-dessus de la résidence ducale et des divers auvents et pavillons qu'on avait installés sur les pelouses.

Tyl Loesp aspira une grande bouffée d'air frais en s'efforçant de ne plus penser à Oramen (serait-ce aujourd'hui ? Était-ce déjà fait ? Comment devrait-il réagir quand la nouvelle lui parviendrait ? Quelle méthode allait être utilisée ?), pour se concentrer plutôt sur le dîner de ce soir et sur la fille qu'il choisirait pour la nuit.

— Nous filons à bonne allure, seigneur, lui dit le capitaine du vapeur venu le rejoindre sur le pont avant en saluant au passage son garde du corps ainsi que les quelques officiels qui l'accompagnaient.

— Les courants sont favorables ? demanda tyl Loesp.

— C'est plutôt dû à l'absence de sous-marins octes dans les parages, répondit le capitaine.

Il s'accouda au bastingage et repoussa sa casquette en arrière. C'était un petit homme jovial et complètement chauve.

— Ils représentent un risque pour la navigation, d'habitude ? demanda tyl Loesp.

— De vrais bancs de sable ambulants, dit le capitaine en riant. Et ils ne sont pas très rapides pour ce qui est de dégager le chemin. Ils ont cabossé pas mal de navires, et ils en ont même coulé deux ou trois. Pas en les éperonnant, non, mais en les faisant chavirer parce qu'ils étaient remontés juste au-dessous.

Il y a eu quelques noyés. Ils ne le font pas exprès, bien sûr, juste une erreur de navigation. Mais on pourrait quand même s'attendre à mieux de leur part, avec toute leur technologie avancée. (Le capitaine haussa les épaules.) Peut-être qu'ils s'en fichent, tout simplement.

— Mais il n'y pas de risque aujourd'hui ? dit tyl Loesp.

Le capitaine secoua la tête.

— Non, ça fait bien vingt jours que je n'en ai pas vu un seul.

Tyl Loesp fronça les sourcils en regardant le ponton qui s'approchait.

— Qu'est-ce qui les amène ici, en général ? demanda-t-il.

— Qui sait ? répondit gaiement le capitaine. Nous avons toujours pensé que c'était le Bouillonnement, qui doit être encore plus impressionnant au fond de la Mer si on a un appareil qui permette d'aller voir ce qui s'y passe. Mais comme les Octes ne sortent jamais de leurs sous-marins, on ne peut pas leur poser la question. (Il jeta un coup d'œil vers le quai.) Bon, il faut que j'aille m'occuper de l'accostage. Excusez-moi, seigneur.

Tout en lançant des ordres, il se dirigea vers la timonerie en passant sous le pont couvert. Le vapeur commença à virer et le moteur cracha un panache de fumée et de vapeur à travers la grande cheminée avant de passer à un ralenti régulier.

Tyl Loesp regarda s'éloigner les vagues dans leur sillage et le dernier nuage de vapeur projeter son ombre sur leurs crêtes scintillantes.

— Une vingtaine de jours, répéta-t-il d'un air songeur. (Il fit signe à l'un de ses aides.) Levez le camp, lui dit-il. Nous rentrons à Rasselle.

*

* *

Un calme presque surnaturel régnait sur le Hyeng-zhar. Dans cette obscurité permanente, on aurait dit le royaume de la mort.

Le fleuve avait gelé sur toute sa largeur, le canal central en dernier. Les eaux avaient pourtant continué de se déverser à travers la Cité Sans Nom et dans la gorge, bien qu'à un débit

réduit, coulant sous la chape de glace avant de plonger au milieu des brumes dans le paysage de tours, de rampes, de places et de canaux en contrebas. Le rugissement était toujours présent, quoique très atténué lui aussi, et semblait constituer un compagnon parfait pour la faible lueur de la Roulétoile Kiesestraal.

Et puis une nuit, Oramen s'était réveillé en sachant qu'il y avait quelque chose d'anormal. Allongé dans l'obscurité, il avait tendu l'oreille mais sans pouvoir déterminer ce qui l'avait troublé. Une sorte de terreur s'empara de lui à la pensée qu'un autre appareil laissé là par l'Archipontin s'était peut-être réactivé et qu'il l'appelait. Mais il n'y avait aucun bruit. Il écouta attentivement mais n'entendit rien, et il n'y avait pas de petite lumière clignotante.

Il dégagea le capuchon de sa bougie de nuit pour éclairer le compartiment. Il faisait très froid. Il se mit à tousser – une séquelle d'une maladie courante dans le Campement qui l'avait tenu alité pendant quelques jours – et il regarda la vapeur formée par son haleine.

Il lui fallut un moment avant de comprendre ce qui lui semblait aussi anormal : c'était le silence. Il n'y avait aucun bruit venant des Chutes.

Il sortit le lendemain dans la pénombre de cette sorte de demi-nuit perpétuelle. Droffo, Neguste et les deux chevaliers moroses l'accompagnaient. Autour d'eux, hommes et animaux se rassemblaient pour une nouvelle période de travail, se préparant à descendre dans la gorge. Ils étaient un peu plus nombreux aujourd'hui qu'hier, comme c'était le cas tous les jours depuis qu'Oramen était arrivé ici.

Au milieu des cris et des beuglements, cette troupe s'avançait lentement vers les monte-charge et les palans installés sur des kilomètres au bord de la falaise pour permettre de descendre dans le gouffre le long de la paroi abrupte. Une armée plongeant dans l'abîme.

Le ciel était dégagé. Les seules vapeurs provenaient du large dos des bêtes qui tiraient de lourdes charrettes et de grosses pièces mécaniques : des chunsels, des uoxanches et des ossesyis. Oramen ne savait même pas qu'on pouvait dresser ces énormes

animaux de combat pour en faire des bêtes de somme et de trait. Il était soulagé de ne pas avoir à partager une plate-forme de monte-charge avec ces animaux effrayants.

Vues de la paroi de la gorge, les Chutes offraient un spectacle fabuleux mais troublant. L'eau ne s'écoulait plus. Il n'y avait plus aucun nuage pour cacher le golfe immense que les flots avaient creusé dans la roche. La vue était parfaitement dégagée dans ses moindres détails. Des rideaux et des nappes d'eau gelée recouvraient les falaises. Les canaux au pied des cataractes – dont chacun était aussi large qu'une rivière – n'étaient plus que de sombres méandres en partie recouverts de givre et de neige.

Oramen avait l'impression de voir une scène de carnage, un paysage dévoré par un monstre d'une taille inimaginable dont les petits auraient à leur tour mordu cet immense demi-cercle en en faisant d'énormes bouchées, suivis de monstres plus petits qui auraient à leur tour mordillé le périmètre de ces morsures, et ainsi de suite jusqu'à ce que ces morsures de morsures de morsures se retrouvent balayées par les flots.

Et dans toute cette dévastation structurée, cette progression de chaos fractal, se révélait à présent une ville dont la conception excédait les capacités de tous les groupes humains qu'Oramen pouvait connaître ; une ville dont les dimensions dépassaient l'entendement ; une ville de tours de verre noires, de flèches blanches comme l'albâtre, de lames d'obsidienne, de structures aux courbes extravagantes couvertes d'étranges dessins dont la raison d'être restait mystérieuse, et de larges perspectives débouchant sur des édifices scintillants, rangée après rangée et strate après strate, jusqu'à la paroi verticale de la gorge de l'autre côté des Chutes silencieuses, dix kilomètres plus loin.

Cette vue était coupée en deux par la grande place. Le mur d'eau qui s'en déversait autrefois était à présent figé par la glace, masquant les espaces au-dessous.

— Eh bien, dit Droffo, ils peuvent aller partout où ils veulent, maintenant.

Oramen regarda les monte-charge et les palans qui commençaient déjà à descendre dans le gouffre des plates-formes chargées d'hommes, de bêtes et de matériel. Quelques-

unes remontaient également, ramenant les ouvriers des équipes de nuit.

— Oui, dit-il, où ils veulent.

Il jeta un coup d'œil vers Vollird et Baerth. Accoudés au garde-fou, les deux chevaliers contemplaient le spectacle. Même eux semblaient impressionnés. Vollird se mit à tousser, d'une toux rauque et déchirante. Il cracha par-dessus la balustrade.

— Vous vous sentez bien, Vollird ? lui lança Oramen.

— Je ne me suis jamais si bien porté, seigneur, répondit le chevalier qui se racla la gorge et cracha encore une fois.

— Par Dieu, il est bien difficile de les trouver sympathiques, ces deux-là, marmonna Droffo.

— Allons, fit Oramen avec indulgence, il ne va pas bien.

— Mais quand même… insista Droffo.

Ce mauvais rhume affectait tout le monde tour à tour. Les hôpitaux de campagne étaient remplis de ceux qui avaient été le plus durement frappés, et le sol broussailleux à la périphérie du Campement recevait les corps de ceux que la maladie n'avait pas épargnés, constituant ainsi ce qui était sans doute le cimetière le plus long du monde.

— Mais effectivement, reprit Oramen en regardant la ville immense enfin révélée, ils peuvent aller au centre. Plus rien ne peut les arrêter.

— On dirait que c'est leur objectif principal, remarqua Droffo.

Oramen acquiesça.

— Dieu sait ce qu'il peut y avoir là-bas.

La dernière réunion avec les experts et les ingénieurs des Chutes avait été fascinante. Oramen ne les avait jamais vus aussi animés. Bien sûr, ça ne faisait pas longtemps qu'il était là, mais Poatas le lui avait confirmé : oui, ils étaient surexcités, naturellement, qu'est-ce que le jeune prince croyait ? Ils approchaient du cœur de la Cité Sans Nom, comment ne pas être fébrile ? C'était leur sommet, leur zénith, leur apogée. Après cela, l'exploration de la ville allait sans doute devenir banale, et de moins en moins intéressante à mesure qu'ils s'éloigneraient du centre. Mais en attendant, quels trésors !

Il y avait au centre de la ville, profondément enfouies sous la grande place, des structures d'un genre qu'ils n'avaient jamais rencontré jusqu'ici. Tous les efforts étaient déployés pour pénétrer dans ce cœur sombre et gelé, et pour une fois, ils avaient tout loisir pour le faire, et une certaine assurance que le sol ne se déroberait pas tout à coup sous leurs pieds : il s'en fallait d'une bonne quarantaine de jours avant que les Chutes ne se remettent à couler et que les flots ne balayent de nouveau la ville. Les circonstances étaient les plus favorables qu'on puisse imaginer. C'était une chance qu'il fallait saisir à deux mains et exploiter au maximum. Pendant ce temps, les renforts promis par tyl Loesp, les nouveaux ouvriers, continuaient d'arriver avec chaque train, impatients de se mettre à l'ouvrage. Il n'y aurait jamais de meilleur moment. C'était à la fois le sommet et le centre de toute l'histoire des fouilles dans la Cité Sans Nom, et même des Chutes. Cela méritait amplement qu'ils y consacrent toutes leurs ressources et leur énergie.

Poatas se conformait personnellement à ce principe : il avait établi un nouveau quartier général au fond de la gorge, et logeait avec toute son équipe dans une partie de bâtiment sous la grande place, près de l'un des artefacts récemment découverts dont les dimensions et la position centrale laissaient penser qu'il avait une importance particulière. Oramen avait eu la nette impression que sa propre présence au milieu de tout cette agitation n'était pas requise, et même qu'elle ne ferait que gêner les opérations du fait que lorsqu'il était là, il fallait déployer des gardes supplémentaires pour assurer sa protection, sans compter qu'il y avait toujours des ouvriers pour s'arrêter de travailler et regarder bouche bée un vrai prince, nuisant ainsi à l'efficacité et au bon avancement des travaux considérables entrepris sous la grande place.

Il était néanmoins bien décidé à observer ce qui se passait, et il avait déjà visité différentes parties des fouilles avant même que les eaux ne se soient retirées et que le site n'ait été entièrement gagné par les glaces. Il était venu à chaque fois sans prévenir de sa visite, accompagné du minimum de gens, afin que sa présence soit la moins gênante possible. Il n'était pas question qu'on l'empêche d'examiner de plus près ce qui se

passait maintenant que les eaux étaient entièrement prises en glace, et il tenait particulièrement à voir un échantillon de ce nouveau type d'artefact qu'on mettait au jour. Il avait le sentiment que Poatas lui en avait dissimulé l'importance, comme si cette toute récente révélation ne le concernait pas. Il ne pouvait ni ne voulait tolérer un tel manque de respect.

*

* *

C'est à dos de caude qu'ils allaient descendre dans la gorge. Les grands oiseaux se plaignaient du froid et de la lumière trop faible, mais leurs dresseurs avaient assuré à Oramen et ses compagnons que les créatures avaient été nourries deux heures avant, et qu'elles étaient réchauffées et prêtes à voler. Ils montèrent en selle. Vollird poussa un juron lorsqu'une mauvaise quinte de toux lui fit rater son premier essai.

Cela faisait si longtemps qu'Oramen n'avait pas volé qu'il avait d'abord pensé à demander un petit entraînement préalable au sol, en faisant courir l'animal sur le plat pour décoller très légèrement, histoire de se remettre en mémoire ses vieilles leçons de pilotage. Mais cela aurait été humiliant, un signe de faiblesse. On lui avait donné le plus gros des caudes, et il avait proposé à Neguste de le prendre avec lui à l'arrière de sa selle, mais son jeune serviteur l'avait supplié de le dispenser de cette expédition : il avait tendance à avoir le mal de l'air. Oramen avait souri et lui avait donné congé pour la matinée.

Ils s'élancèrent dans les airs du haut de la falaise, Oramen prenant la tête. Il avait oublié cette angoisse qu'on ressentait au creux de l'estomac lorsque la grande créature des airs commençait par tomber en chute libre avant de pouvoir prendre son envol et remonter.

Oramen sentait le vent glacé sur les parties exposées de son visage tandis que le caude continuait de tomber en déployant ses ailes. Même avec son écharpe sur la bouche et le nez, et ses lunettes de pilote, il sentait le froid le pénétrer. Il tira sur les rênes du caude, saisi d'inquiétude en constatant que l'animal semblait léthargique et réagissait lentement. Le caude

commença enfin à infléchir légèrement sa trajectoire, mais leur chute était encore trop rapide. Oramen leva les yeux et vit Droffo à une bonne dizaine de mètres au-dessus de lui, qui le regardait fixement. Vollird et Baerth étaient encore un peu plus haut.

En se secouant, le caude se mit à battre des ailes au-dessus du gouffre et réussit enfin à prendre appui sur l'air et à passer en vol horizontal. Oramen le vit lever son long visage mince et regarder à droite et à gauche d'un air hébété, à la recherche de ses congénères. La trajectoire de l'animal changeait légèrement à chaque fois qu'il tournait la tête comme sous l'effet d'un gouvernail. Il était probable également qu'il agitait instinctivement la queue pour compenser chaque mouvement. Le caude poussa un grand cri et battit plus fort des ailes, s'élevant lentement pour rejoindre les autres, et ils volèrent en groupe pendant quelques minutes.

Oramen profita de l'occasion pour regarder le spectacle le plus longtemps possible, essayant de fixer chaque détail dans son esprit car il avait conscience que c'était un rare privilège de pouvoir observer la Cité Sans Nom d'aussi près en chevauchant un caude. Ils entamèrent enfin leur descente vers le terrain d'atterrissage provisoirement installé près de la base gelée de la cataracte secondaire qui formait un grand rideau sombre tombant du bord de la place loin au-dessus d'eux.

Ils avaient survolé un instant les décombres du Bâtiment-Fontaine : l'énorme masse de glace qui s'était formée à sa surface avait fini par le faire s'écrouler peu de temps avant que les Chutes ne soient entièrement gelées.

*

* *

— Voici l'une des dix petites structures qu'on a trouvées réparties autour de la grande qu'on appelle le Sarcophage, là où les travaux se concentrent, comme on peut s'y attendre, leur dit le contremaître tandis qu'ils descendaient le long d'un tunnel en pente douce menant à l'un des plus récents sites de fouilles.

— Est-ce qu'on en sait un peu plus sur ce Sarcophage ? demanda Oramen.

Broft – un homme chauve et svelte qui portait un bleu de travail impeccable avec un stylo bien en évidence dans sa poche de devant – secoua la tête.

— Non, pas vraiment, ni sur les autres, à ce que je crois comprendre.

Le tunnel descendait dans les entrailles d'un bâtiment depuis longtemps effondré, en suivant un passage qui s'était rempli de sédiments lorsque la ville avait été enfouie. Une rangée de lampes électriques vacillantes faisaient de leur mieux pour éclairer le chemin, mais deux des hommes du contremaître portaient également des lanternes grillagées. Elles ne servaient pas seulement à fournir de la lumière, même si cela était bien utile : elles permettaient également – quelquefois – de repérer la présence de gaz nocifs. D'abord froid, l'air s'était réchauffé à mesure qu'ils descendaient.

Oramen et Broft, le contremaître, marchaient en tête, flanqués des deux porteurs de lanterne. Droffo et un petit groupe d'ouvriers, dont certains se rendaient à leurs postes de travail, les suivaient, et Vollird et Baerth fermaient la marche – de temps en temps, Oramen entendait la toux étouffée de Vollird. Le tunnel était bien dégagé, à part des nervures à hauteur du genou disposées en travers du sol à peu près tous les quinze pas. Elles avaient fait autrefois partie des murs du passage : le bâtiment étant tombé sur le côté, ils marchaient dans ce qui avait été en fait un puits vertical. On avait installé de solides planches sur ces nervures afin de constituer un chemin plat, dont une partie était réservée à des câbles et des tuyaux.

— Celui que nous allons voir est le plus profond, seigneur, lui dit Broft, parce qu'il est tombé du niveau de la grande place. Nous examinons toutes les structures étranges de ce genre en suivant l'ordre stratigraphique, sans nous soucier pour une fois de l'intégrité ni de la séquence de positionnement comme nous le faisons normalement pour tout nouvel objet. Monsieur Poatas est d'habitude très strict sur l'intégrité des objets, mais pas cette fois-ci.

Ils approchaient de la fosse où l'artefact avait été découvert. Ici, les murs ruisselaient d'humidité et il faisait très chaud. L'eau gargouillait sous les planches à leurs pieds. On entendait un bruit de pompes un peu plus loin : les compagnes de celles qu'ils avaient vues à l'entrée du tunnel. Pour Oramen, ces machines étaient comme deux scieurs de long découpant un tronc immense en faisant aller et venir leur outil.

— Comme vous pouvez l'imaginer, prince, seigneur, les théories ne manquent pas concernant ces objets, surtout le grand au centre. Personnellement, je pense…

Oramen n'écoutait que d'une oreille distraite. Il repensait à ce qu'il avait ressenti quand le caude était tombé en chute libre après avoir quitté le bord de la falaise. Il avait été terrifié. Il avait d'abord pensé qu'il ne savait plus piloter, puis que la créature n'était pas bien réveillée – petit déjeuner copieux ou pas – ou qu'elle était malade. Les caudes attrapaient des maladies tout comme les humains, et ce n'était pas ce qui manquait le plus dans le Campement. Il s'était même demandé, juste un court instant, si sa monture n'avait pas été droguée.

Ses soupçons étaient-ils ridicules ? Il n'en savait rien. Depuis sa conversation avec Fanthile le jour où Tove avait été assassiné, quand il avait lui-même tué les deux meurtriers, il avait beaucoup réfléchi. Il y avait naturellement des gens d'ici qui aimeraient qu'il meure : il était prince, le Prince Régent, le futur monarque du peuple qui les avait vaincus et conquis. Et, bien sûr, il y en avait d'autres que sa mort arrangerait bien. Tyl Loesp, même. Qui avait le plus à gagner s'il venait à disparaître ? avait demandé Fanthile. Il ne pouvait encore se résoudre à croire que tyl Loesp ait voulu le faire assassiner. Il avait été trop longtemps le plus loyal et le plus fidèle ami de son père, mais un homme possédant un tel pouvoir était entouré de gens qui pourraient bien agir pour son compte, croyant faire ce qu'il souhaitait mais ne pouvait ordonner.

Même ces moments terribles dans la cour de l'auberge, quand Tove était mort, distillaient leur poison dans son esprit. En y repensant, la bagarre s'était déclenchée bien facilement, et Tove l'en avait sorti bien rapidement, de même qu'il avait dessoûlé particulièrement vite. (Bon, les bagarres d'ivrognes se

déclenchaient sans raison, et une scène de violence pouvait dessoûler un homme en un clin d'œil.) Mais ensuite, Tove avait essayé de lui faire franchir cette porte le premier, et il avait eu l'air surpris, et même inquiet, quand Oramen l'avait lui-même poussé dehors. (Bien sûr, il avait voulu mettre d'abord son ami en sécurité, pensant que le danger était derrière eux, dans la salle du bar.) Et puis il y avait eu ces mots : « Pas moi », ou quelque chose d'approchant.

Pourquoi ? Pourquoi ces mots précisément, qui laissaient penser – peut-être – qu'il s'attendait à cette attaque, mais que la victime désignée devait être la personne qui l'accompagnait, et non Tove lui-même ? (Il venait juste de recevoir un coup de couteau dans le ventre qui l'avait déchiré jusqu'au cœur. Fallait-il le soupçonner parce qu'il n'avait pas crié « Ah, vil assassin ! » ou « Oh, messire, vous m'avez occis ! » comme un saltimbanque dans une pièce de théâtre ?)

Et le Dr Gillews, apparemment mort de sa propre main.

Mais pourquoi Gillews ? Et si Gillews…

Il secoua la tête. Broft lui jeta un coup d'œil et il se sentit obligé de lui répondre par un sourire encourageant avant de reprendre le fil de ses pensées. Non, non, c'était pousser un peu trop loin ses suppositions.

Quoi qu'il en soit, il était convaincu que ce matin, il aurait d'abord dû essayer son caude. Il avait été stupide de ne pas le faire. La honte n'aurait pas été bien grande s'il avait reconnu qu'il était un peu rouillé pour ce qui était de voler. La prochaine fois, il serait raisonnable, même si cela devait le mettre un peu dans l'embarras.

Ils atteignirent une plate-forme installée à mi-hauteur de la paroi incurvée de la fosse, d'où l'on pouvait voir l'objet de toutes les attentions : un cube de dix mètres de côté, noir comme la nuit, incliné au milieu d'une mare d'eau sale au fond d'une grande cuve d'au moins trente mètres de diamètre. Le cube semblait absorber la lumière. Il était entouré d'échafaudages sur lesquels s'activaient des ouvriers, dont certains utilisaient ce qui ressemblait à du maté riel minier. Des éclairs bleus et orange illuminaient la scène, et l'on entendait le sifflement et le claquement de marteaux-pilons à vapeur tandis qu'on essayait

différentes méthodes pour pénétrer dans ce cube – pour autant qu'on puisse le faire – ou au moins en briser quelques morceaux. Au milieu de toute cette agitation et ce vacarme, c'était cependant l'objet lui-même qui attirait irrésistiblement le regard. Certains des ouvriers qui avaient accompagné le groupe d'Oramen allèrent s'aligner devant un monte-charge fixé à la plate-forme, attendant d'être descendus au fond de la fosse.

— Il continue de nous résister ! dit Broft en secouant la tête.

Il se pencha au-dessus du garde-fou improvisé. Une pompe s'arrêta et Oramen entendit des jurons. Comme en écho, la lampe la plus proche d'eux, fixée à la paroi du côté du tunnel, se mit à clignoter et finit par s'éteindre.

— Même pas moyen de le rayer, poursuivit Broft. (Remarquant la lampe éteinte, il fit signe à l'un des porteurs de lanterne qui s'en approcha pour l'inspecter.) L'objet semble valoir la peine d'être sorti de là, mais les frères se seraient contentés de le laisser pourrir sur place – enfin, probablement pas pourrir, sinon ce serait déjà fait depuis tout ce temps. Bon, maintenant que nous avons de nouvelles règles, et si je peux me permettre, des règles bien plus sensées, seigneur, nous pourrions l'offrir à une tierce partie, c'est-à-dire… Quoi ?

L'homme à la lanterne avait murmuré quelque chose à l'oreille du contremaître, qui fit un petit claquement de langue agacé en allant examiner à son tour la lampe éteinte.

La grande salle fut relativement silencieuse un instant. On n'entendait guère que le grincement des poulies qui descendaient le premier groupe d'ouvriers dans la fosse. Même Vollird semblait avoir arrêté de tousser.

Cela faisait un moment qu'Oramen n'avait plus entendu la toux du chevalier. Il sentit soudain un étrange frisson le parcourir.

— Ma foi, dit Broft, ça ressemble bien à une mèche d'explosif, mais pourquoi diable est-elle là alors qu'on ne fait rien sauter aujourd'hui ? Ça n'a pas de sens.

Oramen se retourna et vit le contremaître qui tirait sur un fil au milieu des autres câbles courant le long du mur entre les lampes. Le fil descendait sous les planches à leurs pieds. Dans

l'autre direction, il disparaissait au fond du tunnel par lequel ils étaient venus. Vollird et Baerth n'étaient plus sur la plate-forme.

Oramen se sentit soudain couvert d'une sueur glacée. Mais non, c'était idiot de sa part, complètement absurde. S'il cédait à sa réaction instinctive, il passerait pour un lâche et un imbécile aux yeux de ces hommes. Un prince devait toujours se comporter avec dignité, calme, courage…

Mais enfin, qu'est-ce qui lui prenait ? Était-il devenu fou ? Que venait-il justement de décider il y a cinq minutes ?

Avoir le courage de risquer d'avoir l'air stupide…

Oramen pivota aussitôt sur lui-même et saisit Droffo par les épaules pour l'obliger à se retourner et se diriger vers le tunnel.

— Viens, dit-il en le poussant en avant. (Il commença à se frayer un chemin parmi les ouvriers qui attendaient leur tour pour descendre.) Excusez-moi, je vous prie, merci, excusez-moi, dit-il calmement.

Il entendit Broft qui l'appelait :

— Seigneur ?

Droffo traînait les pieds.

— Prince… dit-il alors qu'ils étaient tout près de l'entrée du tunnel.

Un coup d'œil confirma qu'il n'y avait aucune trace de Vollird ni de Baerth.

— Vas-y, cours, maintenant, dit Oramen d'une voix normale. Je t'ordonne de courir. Va-t'en de là.

Il se tourna alors vers les hommes encore sur la plate-forme et leur cria à pleins poumons :

— Fuyez ! Allez-vous-en !

Puis il poussa le malheureux Droffo qui n'y comprenait rien, et il se mit à courir de toutes ses forces, faisant trembler les planches sous ses pieds. Au bout d'un moment, il entendit Droffo qui le suivait en martelant lui aussi les planches de ses talons. Oramen ne savait pas si son écuyer pensait également qu'il y avait du danger, ou s'il cherchait seulement à rester au côté de son maître.

Comme on court lentement, songea-t-il, alors que l'esprit est infiniment plus rapide. Il ne pensait pas être capable de courir plus vite – ses jambes étaient comme deux pistons, ses bras se

balançaient et sa poitrine faisait entrer l'air dans ses poumons avec une efficacité instinctive qu'aucun processus mental n'aurait pu améliorer –, mais il était furieux que son cerveau hyperactif ne puisse en aucune façon contribuer à cet effort. C'était peut-être un effort désespéré, bien sûr. Si on regardait les choses de façon logique et rationnelle, c'était même très probable.

Il avait été trop confiant. Naïf, même. On finissait forcément par devoir payer le prix d'une telle faiblesse. Il pouvait arriver qu'on s'en sorte, qu'on échappe aux conséquences, comme cela avait été le cas pour lui alors que c'était Tove qui avait payé, ce jour-là dans la cour de la Complainte du Doreur (et Tove avait peut-être d'ailleurs payé le juste prix), mais on ne pouvait pas espérer y échapper tout le temps. Personne. Et le moment était venu pour lui de payer, il en avait la certitude.

Embarrassé. Il avait eu peur d'être embarrassé en réagissant de façon excessive à une menace qu'il croyait – peut-être à tort – avoir détectée. Comme il était infiniment plus embarrassant d'être passé à côté de tous les indices, de s'être promené dans ce monde de violence avec toute l'innocence et la confiance aveugle d'un nouveau-né, de n'avoir vu qu'ingénuité et honnêteté là où il aurait dû voir duplicité et iniquité !

J'aurais dû simplement tirer sur ce cordon, pensa-t-il. *Pour essayer de le détacher. Quel imbécile je fais, quel imbécile égoïste. Ensemble, on aurait pu…*

L'explosion fut comme un éclair de lumière jaunâtre suivi presque immédiatement de ce qui lui fit l'effet d'une ruade de chunsel en plein dans le dos. Il se sentit soulevé de terre et propulsé le long du tunnel comme s'il tombait dans un puits. Il resta un long moment en position verticale en battant des bras, puis il se mit tout à coup à rouler : ses bras et ses jambes, ses épaules, ses fesses, ses hanches et sa tête allèrent percuter toutes les surfaces environnantes dans une cacophonie de douleur, comme s'il recevait simultanément une douzaine de coups de pied bien ajustés.

*

* *

Il ouvrit péniblement les yeux, et vit un plafond en bois grossier juste au-dessus de lui. Il avait le nez collé dessus. Il avait peut-être été écrasé, ou il était dans un cercueil. Ses oreilles bourdonnaient. Où avait-il été juste avant ? Impossible de se souvenir. Il y avait cette sonnerie impossible dans sa tête, et il flottait une odeur bizarre.

Il roula de côté en poussant un petit gémissement. Toutes les parties de son corps contusionné et meurtri protestaient. Il vit le véritable plafond. Il était maintenant allongé sur le dos, le plancher sous lui. C'était sans doute une partie du palais où il n'était encore jamais allé. Où était Fanthile ?

De faibles lumières jaunes clignotaient le long du mur, reliées par des boucles de fils. Ces fils avaient une signification, il en était sûr. Il avait fait quelque chose. Quelque chose qu'il devrait continuer de faire. Qu'est-ce que c'était ? Il avait un goût de sang dans la bouche. Il porta la main à son visage et sentit quelque chose de collant. Malgré sa nuque raide et douloureuse, il réussit à soulever légèrement la tête et regarda sa main : elle paraissait très noire. Prenant appui sur elle, il jeta un coup d'œil dans le passage. Tout était noir également. Une sorte de fumée ou de vapeur s'élevait lentement et masquait progressivement les lumières.

Il y avait quelqu'un d'autre allongé par terre un peu plus loin. On aurait dit ce type, là, qui était-ce, déjà…

Droffo. C'était le comte Droffo. Qu'est-ce qu'il faisait là ? Le nuage de fumée commençait à se déployer au-dessus de lui. Droff avait perdu une partie de ses vêtements. Il avait plutôt l'air déguenillé. Et il ne bougeait pas.

Tout lui revint en mémoire d'un seul coup, comme si le plafond venait de s'écrouler sur sa tête – ce qui risquait d'ailleurs de se produire d'un instant à l'autre, pensa-t-il. Il réussit à se mettre à genoux, puis à se relever en toussant. Toujours la toux, songea-t-il, toujours la toux. Il l'entendait dans sa tête, mais pas à travers ses oreilles qui continuaient de bourdonner.

En titubant, il s'avança dans le tunnel pour rejoindre Droffo. Il était lui-même aussi dépenaillé que le jeune comte : ses

vêtements étaient en lambeaux. Il était obligé de garder la tête baissée pour éviter la fumée noire qui continuait de remonter. Il secoua Droffo, qui ne bougea pas. Son visage était très pâle et du sang coulait de ses narines. La fumée descendait de plus en plus. Oramen se pencha pour prendre Droffo sous les bras et commença à le tirer sur les planches.

Il avait du mal à avancer. Il avait tellement mal partout. Même sa toux lui faisait mal. Il aurait bien aimé que Droffo se réveille, et pouvoir entendre quelque chose. La fumée sombre remontant des profondeurs semblait de nouveau le rattraper. Il se demanda s'il ne devrait pas laisser Droffo là et se mettre à courir pour sauver sa peau. Si l'alternative était qu'ils allaient mourir ici tous les deux, c'était la chose logique à faire. Mais s'ils avaient une chance de survivre, ce n'était pas défendable. Comme tout cela paraissait simple… Il décida de continuer de traîner Droffo pour l'instant. Il envisagerait de le lâcher seulement quand il ne pourrait plus voir ni respirer. Il avait mal au dos.

Il crut sentir une vibration à travers ses pieds, mais le bourdonnement dans ses oreilles l'empêchait d'entendre quoi que ce soit. Quand il se rendit compte que ces vibrations étaient peut-être un bruit de pas, il était trop tard. Il eut juste le temps de penser qu'on finit toujours par payer…

L'instant d'après, une main brutale s'appliqua sur son nez, sa bouche et son menton, et il sentit un choc terrible dans son dos. Et il entendit peut-être un juron.

Il se rendit compte qu'il avait lâché Droffo. Il s'écarta brusquement de son adversaire inconnu, dont la prise s'était un peu relâchée. Il se retourna et vit Baerth devant lui, l'air abasourdi, tenant un long coutelas cassé. La lame, brisée en deux, était tombée sur le plancher. Quelle négligence, pensa Oramen. Il tâta dans son dos à travers ses vêtements déchirés, trouva le pistolet qui l'avait protégé du coup et l'arracha de sa ceinture.

— C'est là-dessus que tu l'as cassé ! cria-t-il à Baerth en brandissant son arme et en tirant aussitôt.

Trois fois, juste pour être sûr, et quand le chevalier se fut écroulé sur les planches, une fois encore, à travers une paupière

battante, pour être encore plus sûr. Baerth avait également une arme sur lui. Sa main était posée dessus, à sa ceinture. Il aurait dû penser à s'en servir plus tôt. Oramen était content d'avoir les oreilles qui bourdonnent déjà : comme ça, il n'avait pas eu à souffrir du bruit des quatre détonations dans un espace aussi confiné. Là, c'est pour le coup qu'il aurait eu vraiment mal.

Il retourna auprès de Droffo, qui avait repris connaissance.

— Il va falloir te mettre debout, Droff ! lui cria Oramen, puis il souleva son compagnon en lui passant un bras sous l'épaule, côte à côte maintenant pour qu'ils puissent voir où ils allaient et ne pas se faire surprendre par des putains d'assassins armés de grands couteaux.

Droffo semblait vouloir lui dire quelque chose, mais Oramen n'entendait toujours rien. Le tunnel devant eux semblait long et enfumé, mais désert. Oramen garda quand même son pistolet à la main.

Des gens finirent par arriver, et il ne leur tira pas dessus : c'étaient de simples ouvriers accompagnés de deux gardes. Ils aidèrent Oramen et Droffo à sortir.

De retour à l'entrée du tunnel, en contrebas de la grande place, dans une obscurité ponctuée de petites lumières, ils purent s'allonger dans le campement installé autour de l'accès et il crut entendre – les sons étaient étouffés, comme si ses oreilles étaient remplies d'eau – que quelqu'un était parvenu à s'enfuir.

*

* *

— Mon pauvre seigneur ! Regardez-moi ça, dans quel état vous êtes ! Ah, mon pauvre seigneur ! Un vrai papier buvard ! (Neguste aidait l'infirmière d'Oramen à lui mettre des bandages. Il était effaré de l'étendue des hématomes de son maître.) On dirait un camouflage, seigneur, je vous jure ! J'ai vu des camions et des engins couverts de petites taches de peinture qui avaient moins de couleurs que votre malheureuse peau !

— Tes analogies sont hautes en couleur, elles aussi, Neguste, dit Oramen en réprimant un cri de douleur lorsque l'infirmière

lui souleva le bras pour que son serviteur puisse lui enfiler sa chemise.

Les oreilles continuaient de lui tinter. Il arrivait à entendre suffisamment bien, à présent, mais le bourdonnement persistait, quoique très atténué, et les médecins ne pouvaient lui garantir qu'il finirait par disparaître. C'était peut-être la seule séquelle durable dont il aurait à souffrir, et il considérait qu'il avait eu de la chance. Droffo avait une mauvaise fracture au bras ainsi qu'un tympan éclaté. Il resterait à moitié sourd toute sa vie. Les médecins pensaient pouvoir faire quelque chose pour son bras. Dans les infirmeries du Campement, ils avaient malheureusement une grande expérience de toutes les sortes de blessures possibles.

Oramen avait été entouré de médecins pendant beaucoup trop longtemps. À un moment, il avait même cru qu'un groupe de médecins sarles allaient en venir aux mains avec une autre bande de leurs confrères deldeynes à propos d'un détail obscur concernant le traitement des hématomes. Ils cherchaient peut-être tout simplement à pouvoir dire qu'ils avaient eu l'occasion de soigner un prince.

Le général Foise était venu lui rendre visite. Il lui avait très poliment souhaité un prompt rétablissement, mais Oramen avait eu la nette impression que cet homme le considérait comme du matériel militaire défectueux qu'il envisageait de faire mettre au rebut. Quant à Poatas, il s'était heureusement contenté de lui envoyer un mot, en prétextant des obligations urgentes et très importantes, en grande partie liées aux nouvelles excavations nécessaires dans la grande salle qui s'était en partie effondrée dans l'explosion.

Oramen congédia l'infirmière – une femme à l'air sévère, et même redoutable – et, avec force grognements et grimaces, il laissa Neguste finir de l'habiller.

Lorsqu'ils eurent à peu près terminé et qu'Oramen, maintenant correctement vêtu, se sentit prêt à faire sa première apparition en public depuis l'explosion trois jours plus tôt, le prince sortit de son fourreau son épée de cérémonie et demanda à Neguste d'en examiner la pointe, en la tenant à hauteur des

yeux du jeune homme, presque contre son nez. Oramen avait mal au bras rien que de la tenir dans cette position.

Neguste parut interloqué. Presque comique aussi, car la pointe de l'épée le faisait loucher.

— Qu'est-ce que je dois chercher, seigneur ?

— C'est bien là ma question, dit calmement Oramen. Que cherches-tu, Neguste ?

— Seigneur ? fit Neguste qui semblait totalement décontenancé.

Il commença à lever la main droite pour toucher la pointe de l'épée.

— Ne bouge pas, lui dit sèchement Oramen. (Neguste laissa retomber sa main.) Dis-moi, Neguste, tu es vraiment malade quand tu voles dans les airs ?

— Seigneur ?

Neguste fronçait tellement les sourcils qu'on aurait dit deux sillons dans un champ. Suffisamment profonds, se dit Oramen, pour projeter une ombre.

— Ton absence tombait fort à propos, mon ami, juste au moment où tous ceux qui étaient proches de moi devaient mourir.

— Seigneur ? fit encore Neguste qui semblait sur le point de fondre en larmes.

— Arrête de répéter tout le temps « Seigneur », lui dit doucement Oramen, ou je te jure que je vais te planter cette épée dans l'un de tes yeux imbéciles. Et maintenant, réponds-moi.

— Seigneur ! Je vomis mon dernier repas rien qu'en voyant une de ces créatures des airs ! Je vous le jure ! Demandez à qui vous voudrez ! Je ne vous veux aucun mal, seigneur ! Pas moi ! Vous ne croyez quand même pas que j'avais quelque chose à voir dans tout ça ? Seigneur ? (Neguste avait l'air horrifié, choqué. Son visage devint livide et ses yeux s'emplirent de larmes.) Oh ! dit-il faiblement, et il s'écroula à terre.

Son dos glissa contre le mur et son postérieur vint heurter avec un bruit sourd le plancher du wagon. Il resta assis là, les jambes écartées. Oramen accompagna sa chute du bout de son épée, qui resta pointée sur son nez.

— Ah, seigneur, dit Neguste qui se prit le visage entre les mains en sanglotant. Ah, seigneur ! Tuez-moi si cela peut vous faire plaisir. Je préfère mille fois ça, et que vous découvriez plus tard que j'étais innocent, plutôt que de vivre séparé de vous et d'être accusé, même si ce n'est que dans votre cœur. Je me ferais découper en morceaux pour vous, seigneur, c'est ce que j'ai juré à monsieur Fanthile quand il m'a demandé d'être votre bouclier aussi bien que votre plus fidèle serviteur. Je préférerais perdre un bras ou une jambe plutôt que de laisser quelqu'un arracher ne serait-ce qu'un poil de votre plus petit orteil, seigneur !

Oramen regarda le jeune homme qui pleurait à ses pieds. Le visage du Prince Régent était un masque impassible tandis qu'il écoutait – au milieu du bourdonnement – les sanglots étouffés de Neguste.

Il remit son épée au fourreau – un geste également douloureux –, puis il se baissa pour saisir la main de Neguste, glissante et chaude de larmes, et aida le jeune homme à se relever. Il lui sourit. Le sang était un peu revenu au visage de Neguste, rougi d'avoir pleuré et les yeux déjà bouffis. Le serviteur du prince s'essuya le nez contre sa manche en reniflant avec énergie, et quand il cligna des yeux, des petites perles d'humidité tombèrent de ses cils.

— Calme-toi, Neguste, lui dit Oramen en lui posant doucement la main sur l'épaule. Tu es mon bouclier, et tu es aussi ma conscience dans cette affaire. Cette conspiration que j'ai trop tardé à voir fait couler son poison dans mes veines. Je viens à peine d'être vacciné contre elle, et je souffre d'une fièvre de soupçon qui me fait croire que chaque visage qui m'entoure est hostile, et que chaque main, même parmi celles qui voudraient m'aider, est levée contre moi. Mais tiens, prends la mienne. Je te présente mes excuses. Considère la peine que je t'ai injustement infligée comme la part que tu prends à mes blessures. Nous propageons notre maladie à ceux qui nous sont proches alors même qu'ils veulent prendre soin de nous, mais nous ne leur voulons pourtant aucun mal.

Neguste déglutit et renifla encore, puis il s'essuya la main sur son pantalon et prit celle qu'Oramen lui tendait.

— Seigneur, je vous jure…

— Chut, Neguste, lui dit Oramen. Il n'y a rien à ajouter. Fais-moi plaisir par ton silence. Crois-moi, c'est mon plus cher désir. (Il se redressa en serrant les dents. Tous les os de son corps protestaient.) Et maintenant, dis-moi : comment me trouves-tu ?

Neguste renifla et un petit sourire éclaira son visage :

— Très bien, seigneur. Je dirais même que vous êtes vraiment très élégant.

— Alors, viens avec moi. Il faut que j'aille montrer mon pauvre visage au peuple.

*

* *

Vollird avait commencé lui aussi à s'engager dans le tunnel, sa carabine à la main, puis il avait fait demi-tour pour ressortir. Un officiel de la surface l'avait interpellé, et il l'avait tué avant de s'enfuir dans le sombre paysage sous la place, pourchassé – à moins qu'il ne l'ait emmené avec lui, les témoignages variaient – par le chef des artificiers. On avait retrouvé le cadavre de l'homme un peu plus loin, tué d'une balle dans la tête.

Quatre ou cinq ouvriers seulement avaient survécu à l'explosion et à l'incendie qui avait suivi dans la fosse au bout du tunnel, qui avait été gravement endommagée et qui s'était en partie effondrée. Les travaux autour du cube noir – qui lui. Dieu merci, était probablement resté intact – avaient pris de nombreux jours de retard. Poatas semblait considérer que c'était entièrement la faute d'Oramen.

*

* *

Oramen avait réuni sa cour sous la plus grande tente disponible. Il avait fait venir tous ceux dont le nom lui venait à l'esprit. Poatas était là, agité et contrarié de devoir s'absenter des fouilles, mais il avait été convoqué avec les autres et

semblait avoir jugé peu prudent de résister à l'autorité d'un prince qui venait juste d'échapper à un attentat.

— Comprenez bien que je n'accuse pas tyl Loesp, dit Oramen à la foule réunie alors qu'il en arrivait à la fin de son discours. J'accuse ceux qui l'entourent et qui s'imaginent avoir ses intérêts à cœur. Si tyl Loesp est coupable d'une chose, c'est sans doute simplement de n'avoir pas su voir que certains membres de son entourage sont moins honorables et moins dévoués à la cause du bien et de la justice qu'il ne l'est lui-même. J'ai été attaqué de la façon la plus injuste, et j'ai été obligé de tuer non pas un homme mais trois, uniquement pour préserver ma propre existence. Et alors que j'ai eu la chance, ou la bénédiction, d'échapper au sort funeste que ces misérables me réservaient, nombreux sont ceux autour de moi qui ont souffert à ma place alors qu'ils n'y étaient pour rien.

Oramen s'arrêta un instant et baissa les yeux. Il respira profondément et se mordit la lèvre avant de relever la tête. Si l'assemblée présente voulait interpréter son geste comme celui d'un homme au bord des larmes, tant mieux. Il poursuivit :

— Il y a une saison de cela, j'ai perdu mon meilleur ami dans une cour ensoleillée à Pourl. Il y a à peine quatre jours, la compagnie ici présente a perdu cinquante hommes de valeur dans l'obscurité d'une fosse sous la grande place. Je demande pardon à leurs âmes et aux survivants de m'être laissé aveugler par ma jeunesse et de n'avoir pas su voir la haine qui me menaçait.

Oramen éleva la voix. Il se sentait fatigué et endolori, et ses oreilles continuaient de bourdonner, mais il était farouchement déterminé à n'en rien laisser paraître.

— Tout ce que je peux offrir en échange de ce pardon que j'espère, c'est le serment que je fais de ne plus jamais baisser ma garde ni de mettre en danger ceux qui me sont proches. (Il marqua un silence et balaya du regard la foule rassemblée. Il vit que le général Foise et les hommes auxquels tyl Loesp avait confié la sécurité et l'administration du Campement avaient l'air inquiets de la tournure que semblaient prendre les événements.) C'est pourquoi je vous demande à tous d'être mes sentinelles. Je vais constituer une garde officielle rassemblant

les anciens combattants les plus dignes de confiance parmi vous, afin d'assurer ma protection rapprochée et préserver la poursuite légitime de notre héritage, mais je vous demande à tous de contribuer dans la mesure de vos moyens à la sécurité de ma personne et à la réalisation de notre objectif. J'ai également dépêché un messager auprès du maréchal Werreber pour l'informer de l'attentat perpétré contre moi, et lui demander à la fois de renouveler son serment de fidélité absolue et de m'envoyer un contingent de ses meilleurs soldats afin de nous protéger tous.

« Vous accomplissez ici une tâche merveilleuse. Je n'ai rejoint cette gigantesque entreprise que sur le tard, mais elle fait désormais partie de moi-même comme elle l'est devenue pour vous, et j'ai pleinement conscience du privilège qui m'est accordé de pouvoir être ici au moment où la révélation de la Cité Sans Nom est si proche. Il ne me viendrait pas à l'idée de vous dire comment vous y prendre pour faire ce que vous faites : Jerfin Poatas sait mieux que moi ce qu'il y a à faire, et vous-mêmes savez mieux que quiconque comment le faire. Je vous demande simplement de rester vigilants tandis que vous vaquez à vos travaux, pour le bien de tous. Par le DieuMonde, je jure que la tâche que nous accomplissons ici n'aura jamais d'égale dans toute l'histoire de Sursamen !

Il inclina profondément la tête, une seule fois, comme s'il saluait l'assemblée. C'est alors, avant qu'il n'ait pu se rasseoir et tandis qu'un vague son encore indéfinissable commençait seulement à se former dans la gorge des auditeurs, que Neguste – qui était assis sur un côté de l'estrade – se leva d'un bond et cria à pleins poumons :

— Que le DieuMonde protège notre bon Prince Régent Oramen !

— Prince Régent Oramen ! s'écria la foule entière – enfin, presque – dans un grand élan d'enthousiasme.

Oramen, qui s'était attendu au mieux à une réticence polie, et au pire à des réactions inquiètes et des questions hostiles, fut totalement pris de court. Il sentit les larmes lui monter aux yeux.

Il resta debout, de sorte qu'il fut le premier à voir le messager se précipiter au fond de la tente, hésiter et s'arrêter – manifestement surpris de ce tumulte –, puis reprendre ses esprits et courir vers Jerfin Poatas. Celui-ci pencha la tête pour entendre le message au milieu des cris d'enthousiasme qui continuaient de fuser, puis il s'approcha de l'estrade en boitillant. Les gardes en position – tous d'anciens soldats de l'armée sarle – lui barrèrent le passage et se tournèrent d'un air interrogateur vers Oramen, qui leur fit signe de s'écarter et descendit lui-même pour entendre les nouvelles de Poatas.

Il remonta presque aussitôt en levant les bras pour faire le silence.

— Messieurs ! Vos différentes tâches vous attendent ! L'objet qui se trouve sous la grande place, le point focal de toutes nos énergies, un artefact que nous pensons enterré là depuis des hectoéons, vient de manifester des signes d'activité ! Je vous l'ordonne et je vous en supplie : tous au travail !

25

Les Niveaux

Au début de son existence, le *Problème de Biogiciel* avait eu une forme de delta relativement mince, une sorte de pyramide avec une pointe élégante. Après avoir été reconverti en Super-Tracteur – rien de plus qu'un gros remorqueur, en fait –, il avait acquis un aspect brutal. Avec ses trois cents mètres de long, sa section carrée, ses flancs massifs, il ne restait plus vraiment grand-chose de son ancienne silhouette effilée.

À l'époque, il avait été parfaitement indifférent à ce genre de considérations esthétiques, et il l'était encore. Le contour en forme de pétales de son complexe de champs, aussi varié qu'une robe de bal aux multiples jupons, lui conférait une sorte de beauté pour autant qu'un observateur veuille bien la voir. Quant à sa coque, il pouvait en modifier à volonté la forme, la couleur ou le dessin.

De toute façon, cela n'avait strictement aucune importance. La transformation avait fait de lui un vaisseau puissant, elle avait fait de lui un vaisseau *rapide*.

Et c'était avant que Circonstances Spéciales ne lui fasse signe.

Il vira dans l'hyperespace en adoptant ce qui était en pratique une trajectoire d'attaque presque directe vers l'étoile Mésériphine, avec la déviation juste nécessaire pour limiter au minimum les risques de détection. La saisie au vol des humains et de son avatoïde dans leur navette s'était déroulée sans incident, et il avait aussitôt fait demi-tour pour repartir dans la direction de Sursamen à une vitesse qui excédait quelque peu les paramètres de tolérance de sa conception. Il sentait les dégâts subis par ses moteurs comme un athlète sent une crampe arriver ou un ligament qui commence à se déchirer, mais il

savait qu'il acheminerait sa petite cargaison d'âmes sur Sursamen aussi vite qu'il pouvait raisonnablement le faire.

Après quelques discussions avec Anaplian, il avait fini par convenir avec elle qu'il pousserait ses moteurs selon un profil correspondant à une probabilité de panne totale de un pour cent, ce qui permettrait de gagner encore une heure sur la durée du voyage. Bien sûr, pour le vaisseau, une chance sur cent vingt-huit représentait encore un risque anormalement élevé. Il avait donc truqué quelques-uns de ses paramètres de performance et il avait menti : le gain en temps était réel, mais le profil d'échec était inférieur à un sur deux cent cinquante-six. Il y avait certains avantages à être un modèle unique autoreconfiguré basé sur un très ancien Modifié.

Dans l'un des deux petits salons qui étaient tout ce que l'espace restreint du vaisseau permettait d'aménager, l'avatoïde était en train d'expliquer à l'agent de CS les limitations opérationnelles auxquelles le *Problème de Biogiciel* allait devoir faire face s'il fallait qu'il pénètre dans Sursamen. Il continuait d'espérer de tout son cœur que cela ne serait pas nécessaire.

— Sursamen est une hypersphère. En fait, c'est une série de seize hypersphères, dit Hippinse à la jeune femme. Quatre D. Je ne peux pas plus facilement m'y projeter que si j'étais un vaisseau ordinaire dépourvu de capacité d'hypersaut. Je ne peux même pas me raccrocher au Réseau parce que j'en serai coupé également. Vous ne le saviez pas ? demanda-t-il étonné. C'est la force des Mondes Gigognes, c'est comme ça que les problèmes de chaleur sont gérés et qu'on obtient l'opacité totale.

— Je savais qu'ils étaient quadridimensionnels, dit Anaplian en fronçant les sourcils.

C'était une des choses qu'elle n'avait apprises que longtemps après avoir quitté sa planète natale. D'une certaine façon, si elle l'avait su avant, ça n'aurait pas signifié grand-chose pour elle, juste une de ces informations auxquelles on répond par : « Oui, bon, et alors ? » Quand on vivait dans un Monde Gigogne, on se contentait de l'accepter tel qu'il semblait être, tout comme lorsqu'on habite à la surface d'une planète rocheuse ordinaire ou dans les eaux d'un monde aquatique ou l'atmosphère d'une géante gazeuse. Le fait que les Mondes Gigognes possèdent une

composante quadridimensionnelle aussi étendue et profonde ne commençait à avoir de l'intérêt que quand on savait ce que la quadridimensionnalité impliquait et permettait de faire : un accès à l'hyperespace dans deux directions différentes bien commodes, un contact avec les Réseaux d'énergie séparant les univers et dont les vaisseaux pouvaient exploiter les propriétés fascinantes, et enfin la possibilité pour quiconque possédait le talent nécessaire de déplacer un objet entièrement dans l'hyperespace et de le faire réapparaître dans l'espace tridimensionnel à travers n'importe quel obstacle solide, comme par magie.

On finissait par s'habituer à ce genre de capacité. En un sens, plus ces talents semblaient inexplicables et surnaturels avant qu'on apprenne comment ça marche, moins on y pensait ensuite. On commençait par un rejet total tant ils semblaient absurdes, pour passer directement à une acceptation inconditionnelle parce qu'il était trop difficile d'y réfléchir.

— Ce que je n'avais pas vu, poursuivit Anaplian, c'est que ça signifie qu'ils sont entièrement fermés aux vaisseaux.

— Non, ils ne sont pas fermés, dit Hippinse. Je peux me déplacer à l'intérieur aussi facilement que n'importe quel objet tridimensionnel de ma taille. Le problème, c'est que je ne peux pas utiliser la quatrième dimension à laquelle je suis habitué et pour laquelle j'ai été conçu. Et je ne peux pas me servir de mes moteurs principaux.

— Vous préféreriez donc rester à l'extérieur, c'est ça ?

— Précisément.

— Et un Déplacement ?

— Le problème est le même. Depuis l'extérieur, je peux me Déplacer dans une Tour ouverte. Si j'arrivais à pénétrer à l'intérieur, je pourrais me Déplacer à portée de vue directe, mais c'est tout. Et bien sûr, une fois dedans, je ne pourrais pas me Déplacer pour en ressortir.

— Mais vous pouvez Déplacer des objets à courte distance ?

— Oui.

Anaplian réfléchit un instant.

— Que se passerait-il si vous essayiez de Déplacer dans de la matière en 4D ?

— Quelque chose qui ressemblerait beaucoup à une explosion d'antimatière.

— Non, vraiment ?

— Pratiquement. Ce n'est pas recommandé. Je ne voudrais pas casser un Monde Gigogne.

— On ne les casse pas si facilement que ça.

— Non, pas avec toute cette structure 4D. En fait, le manuel opératoire d'un Monde Gigogne précise qu'on peut y faire exploser des armes thermonucléaires sans annuler la garantie à condition de ne pas toucher à la structure Secondaire, et de toute façon, les étoiles internes ne sont pas autre chose que des thermonucléaires avec un tas de matériaux exotiques, et ça fait des hectoéons que les plus anciennes essaient en vain de creuser un trou dans le plafond de leur niveau. Bon, toujours est-il que les armes à antimatière sont interdites à l'intérieur, et qu'un Déplacement mal placé aurait un profil très similaire. Si jamais je dois en faire un, je serai très, très prudent.

— L'antimatière est-elle totalement interdite ? demanda Anaplian d'un air inquiet. La plus grande partie de mon matériel fonctionne avec des réacteurs et des batteries AM. (Elle se gratta la nuque en faisant une petite grimace.) J'en ai même un dans la tête.

— En principe, du moment que ça n'est pas une arme, c'est autorisé, lui dit le vaisseau. En pratique… j'éviterais d'en parler.

— Très bien, dit Anaplian en soupirant. Et vos champs ? Ils fonctionneront ?

— Oui. Ils tournent sur générateur interne. Très limités.

— Et vous êtes donc capable d'aller à l'intérieur s'il le faut.

— Oui, j'en suis capable, confirma le vaisseau par l'intermédiaire d'Hippinse. (L'idée ne semblait pas le réjouir particulièrement.) Je m'apprête à reconfigurer le moteur et d'autres matériaux pour en faire une masse de réaction.

— Une masse de réaction ? dit Djan Seriy d'un air dubitatif.

— Oui, pour alimenter un réacteur à fusion que je suis en train d'assembler… Profondément rétro, dit Hippinse en poussant un soupir qui semblait embarrassé.

Lui-même avait l'air reconfiguré : il grandissait de jour en jour, et il avait l'air beaucoup moins grassouillet.

— Ah, mon Dieu, dit Anaplian qui sentait qu'il fallait dire quelque chose.

— Eh oui, fit l'avatoïde manifestement dégoûté. Je m'apprête à me transformer en fusée.

*

* *

— Ils disent des choses affreuses sur vous, seigneur, du moins quand ils se donnent la peine de mentionner votre nom.

— Merci, Holse. Cependant, je me soucie fort peu de savoir à quel point ma réputation est salie par tyl Loesp, ce tyran en puissance, répliqua Ferbin. (Il mentait.) La condition de notre royaume et le sort de mon frère sont mes seules préoccupations.

— C'est aussi bien comme ça, seigneur, dit Holse en continuant de regarder les images qui flottaient devant lui. (Ferbin était assis un peu plus loin et regardait un autre holoécran. Holse secoua la tête.) Ils vous ont dépeint comme un parfait vaurien. (Il siffla entre ses dents en voyant quelque chose à l'écran.) Non, là, vraiment, je sais bien que vous n'avez jamais fait une chose pareille.

— Holse ! lui dit sèchement Ferbin. Mon frère est encore vivant, tyl Loesp reste impuni et se pavane à travers le Neuvième.

Les Deldeynes sont totalement vaincus, l'armée est en partie dissoute, la Cité Sans Nom est plus qu'à moitié révélée et, à ce qu'on nous dit, les Octes se rassemblent autour de Sursamen. Toutes ces choses sont quand même infiniment plus importantes, tu ne crois pas ?

— Mais si, bien sûr, seigneur, dit Holse conciliant.

— Eh bien, intéresse-toi donc à elles, et pas aux calomnies concoctées par mes ennemis.

— Comme vous dites, seigneur.

Ils étaient en train de parcourir les nouvelles de Sursamen et du Huitième (et maintenant du Neuvième) sur des chaînes d'information gérées par les Octes, les Nariscenes et les Morthanveldes, ainsi que les commentaires d'un certain nombre de gens, de cerveaux artificiels et d'organisations (semi-

officielles, mais apparemment respectées) appartenant à la Culture, le tout exprimé dans un sarle remarquablement clair et fort heureusement concis. Ferbin ne savait pas s'il devait se sentir flatté que son peuple soit l'objet d'une telle attention, ou furieux de voir à quel point on les espionnait. Il avait vainement cherché – ou du moins, il avait demandé au vaisseau de chercher pour lui, sans succès – un quelconque enregistrement en direct de la mort de son père, comme Xide Hyrlis avait suggéré qu'il pouvait en exister. Djan Seriy lui avait déjà dit qu'il n'y avait aucun enregistrement de ce genre, mais il avait quand même tenu à vérifier par lui-même.

— Tout cela est fort intéressant, dit Ferbin en se renfonçant dans son fauteuil qui était presque trop confortable. (Ils étaient installés dans l'autre petit salon, et cela faisait une demi-journée et une courte période de sommeil qu'ils étaient à bord du vaisseau.) Je me demande quelles sont les dernières informations concernant les vaisseaux octes…

Ferbin s'interrompit en tombant par hasard sur une autre exagération éhontée concernant son comportement passé.

— Que voulez-vous savoir ? demanda la voix du vaisseau, ce qui fit sursauter Holse.

Ferbin se ressaisit.

— Les vaisseaux octes, dit-il. Sont-ils vraiment là, autour de Sursamen ?

— Nous n'en savons rien, avoua le vaisseau.

— A-t-on dit aux Morthanveldes que les Octes pourraient se réunir là-bas ? demanda Ferbin.

— Il a été décidé de les en informer très peu de temps après notre arrivée, dit le vaisseau.

— Je vois, dit Ferbin en hochant la tête d'un air entendu.

— Qu'entendez-vous plus précisément par « très peu de temps » ? demanda Holse.

Le vaisseau hésita, comme s'il réfléchissait.

— Très très peu de temps après, dit-il enfin.

— Pourrait-il s'agir d'une coïncidence ? s'enquit Holse.

— Pas exactement.

*

* *

— Il est mort dans son armure. En ce sens, il a eu une mort honorable.

Ferbin secoua la tête.

— Il est mort sur une table comme un chien qu'on dissèque, Djan Seriy, lui dit-il. Comme les traîtres d'autrefois, brisé et torturé de la plus cruelle façon. Crois-moi, il n'aurait pas souhaité le traitement que je lui ai vu infliger.

Sa sœur baissa la tête un instant.

On les avait laissés seuls après leur premier repas substantiel à bord du *Problème de Biogiciel,* installés dans une causeuse en forme de courbe sinusoïdale. Elle finit par relever la tête et lui demanda :

— Et c'était bien tyl Loesp en personne ? Je veux dire, au tout dernier…

— De sa propre main, ma sœur. (Ferbin plongea son regard dans celui de Djan Seriy.) Il a arraché la vie du cœur de notre père et il lui a torturé l'esprit de toutes les façons possibles, au cas où la douleur dans sa poitrine ne serait pas suffisante. Il lui a dit qu'il ordonnerait un massacre en son nom, aussi bien le jour même de la bataille autour de la Xiliskine que lorsque l'armée envahirait le niveau des Deldeynes, et qu'il prétendrait avoir tenté en vain de s'opposer à cette dernière volonté du roi, tout cela pour noircir sa réputation. Il s'est moqué de lui dans ces derniers instants, ma sœur. Il lui a dit que le jeu avait toujours été bien plus vaste qu'il ne l'imaginait, comme si mon père n'avait pas toujours été celui qui voyait le plus loin.

Djan Seriy fronça les sourcils un instant.

— À ton avis, qu'est-ce qu'il voulait dire par là ? Que le jeu était bien plus vaste qu'il ne l'imaginait ?

Ferbin fit une grimace agacée.

— Je crois qu'il cherchait simplement à se moquer de notre père, et qu'il disait n'importe quoi pour le blesser.

— Hmm, fit Djan Seriy.

Ferbin se pencha vers sa sœur.

— Ce dont je suis sûr, Djan Seriy, c'est qu'il voudrait que nous le vengions.

— Je n'ai aucun doute là-dessus.

— Je ne me fais pas d'illusion, ma sœur. Je sais que de nous deux, c'est toi qui en as le pouvoir. Mais en es-tu capable ? Es-tu prête à le faire ?

— Quoi ? Tuer Mertis tyl Loesp ?

Ferbin lui agrippa la main.

— Oui !

— Non, dit-elle en secouant la tête et en l'obligeant à la lâcher. Je peux le trouver, le capturer, le livrer à la justice, mais une exécution sommaire est hors de question, Ferbin. Il faut qu'il souffre l'ignominie d'un procès et le mépris de ceux qu'il a autrefois commandés. Ensuite, tu pourras le mettre en prison pour toujours, ou le tuer si c'est encore comme ça qu'on procède, mais ce n'est pas à moi de l'assassiner. C'est une affaire d'État, et je ne serai présente qu'à titre strictement privé. Les nouveaux ordres que j'ai reçus ne le concernent en rien. (Elle tendit le bras et prit la main de son frère dans la sienne.) Hausk était un roi avant d'être un père, Ferbin. Il n'était pas délibérément cruel avec nous, et je suis sûre qu'il nous aimait à sa façon, mais nous n'avons jamais été sa priorité. Il ne te serait pas reconnaissant de placer ton animosité personnelle et ta soif de vengeance au-dessus des intérêts de l'État dont il a assuré la grandeur, et dont il espérait que ses fils le rendraient plus grand encore.

— Est-ce que tu essaierais de m'en empêcher, demanda Ferbin avec amertume, si j'avais l'intention de tuer tyl Loesp ?

Djan Seriy lui tapota doucement la main.

— Seulement verbalement, dit-elle. Mais je vais commencer tout de suite : ne te sers pas de la mort de cet homme pour te sentir mieux. Sers-toi de son destin, quel qu'il soit, pour rendre ton royaume meilleur.

— Je n'ai jamais voulu que ce soit mon royaume, dit Ferbin en détournant les yeux et en poussant un grand soupir.

Anaplian le regarda attentivement en étudiant la façon dont il se tenait et ce qu'elle pouvait voir de son expression. Elle se fit la réflexion qu'il avait beaucoup changé, et en même temps très peu. Bien sûr, il était beaucoup plus mûr qu'il ne l'avait été quinze ans plus tôt, mais il avait changé d'une façon qu'elle

n'aurait jamais imaginée, et il l'avait fait très récemment, du simple fait de tout ce qui lui était arrivé depuis la mort de leur père. Il paraissait plus sérieux, moins obsédé par sa personne, beaucoup moins égoïste dans ses plaisirs et ses buts. Elle avait l'impression, surtout après quelques brèves conversations avec Choubris, que celui-ci n'aurait jamais suivi l'ancien Ferbin aussi loin ni aussi fidèlement. Par contre, ce qui n'avait pas changé, c'était son absence totale de désir d'être roi.

Elle se demanda si lui-même la trouvait très changée, mais elle savait qu'il n'y avait pratiquement pas de comparaison possible. Elle avait conservé tous les souvenirs de son enfance et du début de son adolescence, elle ressemblait vaguement à ce qu'elle avait été lorsqu'elle était partie, et elle était capable de se comporter plus ou moins comme autrefois, mais sur tous les autres plans, elle était une personne complètement différente.

Elle se servit de son lacis neural pour écouter les systèmes de *Problème de Biogiciel* discuter entre eux, elle jeta un rapide coup d'œil à une vue compensée de l'espace devant le vaisseau, se mit à jour sur les dernières informations en provenance de Sursamen et d'ailleurs, établit un bref contact avec Turminder Xuss qui reposait dans sa cabine, puis elle analysa son frère en détail : rythme cardiaque, conductivité de la peau, tension sanguine, température interne induite et distribution de température ainsi que l'état de ses muscles légèrement tendus. Il grinçait des dents, mais il ne s'en rendait sans doute même pas compte.

Elle sentait bien qu'elle devrait faire quelque chose pour sortir Ferbin de son humeur sombre, mais elle n'était pas sûre d'être elle-même d'humeur à le faire. Elle endocrina *Remontant* et ça alla vite beaucoup mieux.

*

* *

— La Directrice Générale Shoum est-elle encore sur Sursamen ? demanda Anaplian.

— Non, lui dit Hippinse. Elle est partie il y a une quarantaine de jours. Elle poursuit sa tournée des possessions et protectorats morthanveldes dans l'Épine Inférieure.

— Mais elle sera joignable une fois que nous y serons ?

— Absolument. Pour l'instant, elle est là, en transit entre Asulious IV et Grahy sur le CoqueFendue de Catégorie 4 *Voyant Jhiriit Pour La Première Fois*. Elle devrait atteindre Grahy quatorze heures après notre arrivée à Sursamen. Sans arrêt-catastrophe, ajouta Hippinse d'un air pincé.

L'avatoïde avait encore changé au cours des dernières vingt-quatre heures. Il était maintenant très musclé, et beaucoup plus athlétique que lorsque les deux Sarles avaient fait sa connaissance quelques jours plus tôt. Même ses cheveux blonds étaient coupés court comme ceux de Djan Seriy.

L'holoaffichage central autour duquel ils étaient assis pivota pour leur montrer où se trouvait le vaisseau de Shoum, puis il reprit sa position antérieure. (Holse repensa à la projection de cette affreuse planète Bulthmaas, et au visage de Xide Hyrlis éclairé par en dessous.) Les couleurs étaient simulées : toutes les étoiles étaient blanches, et Sursamen était un petit point rouge clignotant juste à côté de son étoile, Mésériphine. Le *Problème de Biogiciel* était un point bleu encore plus petit avec une légère traîne bleu-vert. Les positions des autres vaisseaux importants – quand elles étaient connues – étaient également indiquées dans différents codes de couleur. Les Morthanveldes étaient en vert. Le code pour les Octes était le bleu, et leur présence possible était indiquée par un faible halo entourant Sursamen.

Djan Seriy se tourna vers son frère.

— Tu penses que Shoum nous aidera à rejoindre le Huitième si nous avons des difficultés avec les Nariscenes ou les Octes ?

— Elle a manifesté un intérêt considérable pour nos problèmes, dit Ferbin. C'est elle qui a organisé notre transport pour que nous puissions rencontrer Xide Hyrlis – une expédition qui s'est révélée parfaitement futile, d'ailleurs, ajouta Ferbin sans chercher à cacher son mépris. Je me souviens qu'elle a trouvé ma quête de justice « romanesque ». Bon, elle

semble avoir de la sympathie pour notre cause. Quant à savoir si cette sympathie est durable, je ne pourrais le dire.

Djan Seriy haussa les épaules.

— Je pense que ça vaut quand même la peine de garder ça en tête.

— Il ne devrait pas y avoir problème, dit Hippinse. Avec un peu de chance, nous pourrons esquiver les systèmes des Octes et les Nariscenes ne seront pas alertés. Je devrais être capable de vous déposer directement dans un ascenseur. Peut-être même dans un élévaisseau.

— Comme vous l'avez dit, ça, c'est avec un peu de chance, répliqua Anaplian. Moi, je pense au cas où la chance ne serait pas avec nous. (Elle regarda Hippinse d'un air interrogateur.) Oramen est toujours aux Chutes, c'est bien exact ?

— Aux dernières nouvelles, oui, répondit le vaisseau à travers son avatoïde. Mais elles remontent au moins à huit jours. L'échauffourée Octes-Aultridias entre les niveaux nuit à la fiabilité des communications.

— À quel stade en est cette fameuse « échauffourée » ? demanda Anaplian.

— Disons qu'elle en est au dernier stade avant que les Nariscenes ne soient obligés d'intervenir. (L'avatoïde hésita un instant.) Je suis d'ailleurs un peu surpris qu'ils ne l'aient pas déjà fait.

Anaplian fronça les sourcils.

— Ils se tirent dessus ?

— Non, dit Hippinse. Ils ne sont pas censés le faire à l'intérieur des Tours ni près d'une structure Secondaire. Ils cherchent essentiellement à s'emparer de Tours en barrant des accès avec des élévaisseaux et en reconfigurant à distance les programmes de contrôle des portes.

— Ça peut nous aider, ou est-ce que ça risque de nous gêner ?

— Ça peut jouer dans les deux sens. C'est un multiplicateur plutôt qu'un quantifieur.

Djan Seriy se cala dans son fauteuil.

— Très bien, dit-elle. Voici comment nous allons procéder. Nous allons descendre tous les quatre à la Surface de Sursamen.

Nous devrons trouver le moyen d'accéder aux niveaux avant que quelqu'un se rende compte que nous n'aurions pas dû arriver aussi rapidement dans le système de Mésériphine, et qu'il commence à demander quel est le vaisseau qui nous amenés. (Elle se tourna vers Hippinse.) Le *Problème de Biogiciel* pense pouvoir nous insérer dans le système nariscene de gestion des transports sans qu'on nous remarque, mais à moins d'essayer de s'emparer de toute la matrice IA des Nariscenes sur Sursamen – ce qui constituerait un acte de guerre en soi –, il ne peut pas empêcher qu'on finira forcément par nous repérer comme une anomalie. Bon. Donc, ensuite, nous rejoignons le niveau du Hyeng-zhar le plus vite possible, nous y trouvons Oramen aux Chutes – j'espère qu'il y est bien –, et nous l'informons qu'il est en danger, au cas où il ne le saurait pas déjà. Nous lui enverrons aussi un message en chemin si possible. Si nécessaire, nous faisons ce que nous pouvons pour le mettre en sécurité, ou en tout cas dans un endroit plus sûr, et enfin nous nous occupons de tyl Loesp.

— Vous en « occuper » ? demanda le vaisseau par l'intermédiaire d'Hippinse.

Anaplian regarda calmement l'avatoïde.

— Nous en occuper comme dans appréhender. Capturer. Détenir, ou du moins nous assurer qu'il est fait prisonnier en attendant qu'un tribunal légitimement constitué statue sur son sort.

— À sa place, je ne m'attendrais pas trop à une grâce royale, dit Ferbin d'un ton glacial.

— En parallèle, poursuivit Djan Seriy, le vaisseau essaiera de découvrir ce que les Octes peuvent bien mijoter en allant voir si tous ces vaisseaux disparus se rassemblent effectivement autour de Sursamen. Bien sûr, à ce stade-là, les Morthanveldes et les Nariscenes auront déjà été informés de nos soupçons concernant la concentration de vaisseaux octes, et ils seront certainement en train d'élaborer leurs propres mesures de riposte. Nous ne pouvons qu'espérer qu'elles seront complémentaires de celles du *Problème de Biogiciel,* mais il n'est pas impossible qu'elles soient antagonistes. (Elle se tourna vers Ferbin et Holse.) Si les Octes sont ici en force, il est

possible que Hippinse et moi soyons obligés de vous abandonner à tout moment. Je suis désolé, Ferbin, mais c'est comme ça. Nous espérons tous ne pas devoir en arriver là, mais si c'est le cas, nous vous laisserons avec les meilleurs atouts possibles.

— Comme par exemple ? demanda Ferbin en regardant Anaplian et Hippinse.

— L'intelligence, répondit Djan Seriy.

— De meilleures armes, leur dit le vaisseau.

*

* *

Ils apparurent soudain à l'intérieur d'un élévaisseau octe dont les portes venaient justement de se refermer – de façon inattendue, du point de vue du cerveau du Contrôle de Trafic de la Tour. Puis il revérifia et constata que cette fermeture n'était finalement pas du tout inattendue : l'instruction correspondante était déjà là depuis un moment. Donc tout allait bien. Très peu de temps après, il n'avait plus aucun souvenir ni aucune trace qu'il ait trouvé quoi que ce soit d'inattendu. Ce qui était encore mieux.

L'élévaisseau faisait partie d'une vingtaine d'appareils fixés au grand carrousel placé juste au-dessus de l'ouverture de quatorze cents mètres de diamètre au sommet de la Tour de Pandil-fwa. Ce carrousel était conçu pour charger un élévaisseau donné – comme un obus dans un immense canon – dans l'un des tubes secondaires regroupés dans la Tour principale, permettant ainsi à l'appareil d'atteindre n'importe lequel des niveaux accessibles.

L'ordinateur octe du Contrôle de Trafic de la Tour exécuta une série d'instructions qu'il croyait officiellement autorisées, et le carrousel quatre-vingt-dix mètres plus bas fit consciencieusement passer l'élévaisseau de l'anneau d'accès à un anneau inférieur, amenant ainsi l'appareil directement au-dessus de l'un des tubes. La capsule descendit lentement pour venir s'insérer entre deux pinces gigantesques, qui jouaient en fait le rôle de joints. Des pompes s'enclenchèrent pour évacuer

les fluides, des sas rotatifs s'ouvrirent et se refermèrent, et l'élévaisseau reprit sa descente jusqu'à se retrouver dans le vide, dégoulinant au-dessus d'un puits sombre de quatorze cents kilomètres de profondeur et rempli de pratiquement rien du tout. L'appareil annonça qu'il était prêt à partir. La machine du Contrôle de Trafic de la Tour lui en donna l'autorisation. L'élévaisseau relâcha sa prise sur les bords du tuyau et commença à tomber, propulsé uniquement par la force de gravité de Sursamen.

Anaplian avait prévenu Ferbin et Holse que c'était la partie la plus facile. Le Cratère d'Oerten à la Surface de Sursamen se trouvait juste au-dessus de l'ouverture évasée de la Tour de Pandil-fwa et n'en était séparé que par une structure Secondaire. Le vaisseau n'avait eu aucune difficulté – après avoir quand même vérifié les coordonnées plusieurs milliers de fois et Déplacé quelques centaines d'éclaireurs microscopiques à titre d'essai – à placer ses passagers directement dans l'élévaisseau. Quant à s'assurer de la collaboration des ordinateurs matriciels – ils ne méritaient pas vraiment le titre de IAs –, cela n'avait été qu'un jeu d'enfant pour le Mental du *Problème de Biogiciel*.

*
* *

Ils avaient choisi d'adopter une approche furtive, et ils étaient arrivés au-dessus de Sursamen un peu moins d'une demi-heure plus tôt, sans tambour ni trompette ni – pour autant qu'ils sachent – détection. Au cours des jours qui avaient précédé, le *Problème de Biogiciel* avait soigneusement modélisé et répété ses tactiques en se servant des connaissances détaillées des systèmes nariscenes et octes qu'il possédait déjà. Il avait acquis la certitude qu'il pourrait les Déplacer directement dans un élévaisseau, leur évitant ainsi le risque de devoir s'exposer à la Surface. En arrivant, il avait pu s'assurer que les conditions réelles correspondaient globalement à ce qu'il attendait, et il les avait expédiés aussitôt.

Pendant ce temps, Djan Seriy avait donné un cours accéléré à Ferbin et Holse sur l'utilisation de certaines technologies défensives et offensives de la Culture, jusqu'au niveau qu'elle les pensait capables de maîtriser. C'était un truisme de dire que les armes personnelles les plus sophistiquées de la Culture avaient plus de chances de tuer les utilisateurs non avertis que les cibles vers lesquelles ils les pointaient… mais même les systèmes défensifs, bien qu'il n'y ait aucune chance qu'ils vous tuent – car après tout ils étaient justement conçus pour vous éviter ça – pouvaient aussi vous flanquer une trouille de tous les diables, rien que par la rapidité et la violence apparente de leurs réactions face à une menace.

Les deux Sarles s'étaient très vite habitués aux combinaisons qu'ils devraient porter.

Elles étaient noires par défaut, avec une surface apparemment lisse une fois enfilées, mais en fait truffées et bosselées d'unités, d'outils et de sous-systèmes. Pour la plupart de ces équipements, Ferbin et Holse n'avaient même pas le droit de savoir qu'ils existaient. La section recouvrant la tête pouvait se diviser en un masque inférieur et une visière, tous deux transparents par défaut pour qu'on puisse déchiffrer les expressions faciales.

— Qu'est-ce qu'on fait si ça nous gratte ? demanda Holse à Hippinse. Ça m'est arrivé en portant une combinaison morthanvelde quand ils nous ont fait visiter un de leurs vaisseaux, et c'était sacrément agaçant.

Ils étaient sur le pont du hangar, qui était extrêmement encombré même pour un pont de hangar, mais c'était le seul espace suffisamment large dont disposait le vaisseau pour les réunir tous.

— Ça ne vous grattera pas, répondit l'avatoïde. La combinaison neutralise ce genre de sensation dans le contact intérieur. Vous conserverez le sens du toucher, la sensation de la chaleur, du froid, etc., mais pas au point que ce soit douloureux. C'est en partie pour éviter d'être distrait par des démangeaisons, mais aussi pour gérer les dégâts de premier niveau.

— C'est astucieux, dit Ferbin.

— Ce sont des combinaisons *très* astucieuses, dit Hippinse en souriant.

— Je n'aime pas trop l'idée d'être emmailloté comme ça, monsieur, dit Holse.

Hippinse haussa les épaules.

— Dans ce genre de combinaison, vous devenez une sorte de créature hybride. Vous perdez une partie du contrôle, ou du moins de l'exposition, mais en contrepartie, vous augmentez considérablement vos capacités d'action et vos chances de survie.

Anaplian, qui se tenait non loin de là, prit un air songeur.

Ferbin et Holse avaient été des élèves attentifs et pleins de bonne volonté, mais Ferbin semblait contrarié par quelque chose qu'il ne voulait pas dire, et sa sœur ne comprit de quoi il s'agissait que lorsque le vaisseau suggéra qu'elle l'équipe d'une arme de plus, ou en tout cas d'une arme plus grosse que celle de son serviteur. Elle demanda à Ferbin de prendre également le plus petit des deux fusils cinétiques à hypervélocité que le vaisseau se trouvait justement avoir en stock dans son armurerie (c'était elle qui avait le plus gros). Après ça, il n'y avait plus eu de problème.

Elle avait été impressionnée par la qualité des combinaisons.

— Un matériel très avancé, fit-elle remarquer d'un air pensif.

Hippinse lui fit un grand sourire.

— Merci.

— Il me semble, dit lentement Anaplian tout en examinant les combis avec ses sens de nouveau augmentés, qu'il faudrait qu'un vaisseau possède déjà cet équipement physiquement à son bord, ou alors, s'il était obligé de les fabriquer lui-même, qu'il ait accès à des plans à diffusion considérablement restreinte et connus seulement de certaines parties de la Culture, des parties très petites et assez inhabituelles, vous voyez ? Celles qu'on appelle généralement Circonstances Spéciales.

— Ah, vraiment ? fit Hippinse. Comme c'est intéressant…

*

* *

Ils flottaient au-dessus du plancher de l'élévaisseau. Tandis que l'appareil entamait sa descente, l'eau qui les entourait commença à se vider dans des réservoirs placés sous le plancher. Au bout de deux minutes, ils se retrouvèrent relativement au sec dans un espace hémisphérique d'une quinzaine de mètres de diamètre. Ferbin et Holse relevèrent leur visière et leur masque.

— Eh bien, seigneur, dit Holse d'un air enjoué, nous voici chez nous. (Il jeta un coup d'œil autour de lui.) Enfin, dans une certaine mesure…

Djan Seriy et Hippinse ne s'étaient même pas donné la peine de mettre leurs masques. Comme les deux Sarles, ils étaient vêtus de ces combinaisons collantes dont chacune, disait Djan Seriy, était dix fois plus intelligente que l'ensemble de la matrice d'ordinateurs octes de Sursamen. En plus de toutes ces drôles de bosses, les combinaisons avaient de petites poches aérodynamiques sur la poitrine et dans le dos, et celles de Djan Seriy et d'Hippinse comportaient en plus des bosselures allongées qui pouvaient se transformer en longues armes noires, dont on avait d'ailleurs du mal à croire que ça puisse même être des armes. Ferbin et Holse avaient chacun un objet deux fois plus petit qu'un fusil, qu'on appelait un SOERC et qui tirait de la lumière, et une arme de poing ridiculement petite. Ferbin avait espéré quelque chose de plus impressionnant, mais il s'était consolé avec le fusil à hypervélocité qu'on lui avait confié, un engin massif à souhait.

Leurs combinaisons possédaient également leurs propres systèmes offensifs et défensifs incorporés, des systèmes apparemment beaucoup trop complexes pour être laissés aux caprices de simples humains. Ferbin avait trouvé ça un peu inquiétant, mais on l'avait informé que c'était pour son bien… ce qui n'avait pas été non plus la remarque la plus rassurante qu'il ait jamais entendue.

— Au cas peu probable où nous serions engagés dans un échange de tirs sérieux, et si les combis pensent que vous êtes vraiment menacés, avait expliqué Djan Seriy aux deux Sarles, elles prendront le relais. Les combats de haut niveau

technologique se déroulent trop vite pour les réflexes humains, et ce seront donc les combinaisons qui se chargeront de viser, tirer et esquiver à votre place. (Voyant leurs expressions atterrées, elle avait haussé les épaules.) C'est comme ça dans toutes les guerres : des mois d'ennui profond ponctués de moments de terreur absolue. Là, c'est juste que les moments se mesurent souvent en millisecondes et que le combat est généralement terminé avant même que vous vous soyez rendu compte qu'il a commencé.

Holse regarda Ferbin et poussa un profond soupir.

— Bienvenue dans le monde du futur, seigneur.

Le démon familier de Djan Seriy, ce drone qui s'appelait Turminder Xuss, avait été Déplacé lui aussi, fixé à une cuisse de sa combinaison : encore une autre bosse en forme de losange. Il s'était éloigné en flottant dès qu'ils avaient été Déplacés dans l'élévaisseau, et continuait de flotter au-dessus d'eux maintenant que l'eau s'était retirée, examinant apparemment en détail l'intérieur humide de la cabine. Holse semblait fasciné par la petite machine qu'il ne quittait pas des yeux.

Le drone descendit devant lui.

— Puis-je vous aider, monsieur Holse ?

— Il y a une question que je voulais vous poser depuis longtemps. Comment les choses comme vous peuvent-elles flotter comme ça dans l'air ?

— Ma foi, avec une grande facilité, répondit le drone qui remonta pour poursuivre son inspection.

Djan Seriy était assise en tailleur près du centre de l'appareil, les yeux fermés. Enveloppée dans sa combinaison noire qui ne laissait voir que son visage, elle avait étrangement l'air d'une enfant, même si sa silhouette était manifestement très féminine, comme Ferbin lui-même l'avait remarqué.

— Est-ce que ma sœur dort ? demanda-t-il à Hippinse en baissant la voix.

L'avatoïde – dont le corps était à présent compact et puissant – lui sourit.

— Non, elle inspecte simplement les systèmes de l'élévaisseau. Je l'ai déjà fait moi-même, mais une double vérification ne peut pas faire de mal.

— Ainsi donc, nous avons réussi, et nous sommes en chemin ? demanda Ferbin.

Il remarqua que l'avatoïde avait roulé complètement la tête de sa combinaison pour former une sorte de col. Il fit de même.

— Oui, nous avons réussi, pour l'instant.

— Et êtes-vous toujours le vaisseau, ou est-ce que vous fonctionnez maintenant en autonome ?

— Vous pouvez encore parler au vaisseau par mon intermédiaire jusqu'à ce que nous fassions le transfert.

Djan Seriy avait ouvert les yeux et regardait l'avatoïde.

— Ils sont ici, n'est-ce pas ? dit-elle.

Hippinse hocha la tête d'un air pensif.

— Les vaisseaux octes manquants, dit-il. Oui. Je viens juste d'en découvrir trois d'un coup, alignés au-dessus de la Tour ouverte la plus proche de moi. Je soupçonne fortement que les autres sont ici, ou déjà en chemin.

— Mais on continue quand même, dit Djan Seriy en fronçant les sourcils.

Hippinse acquiesça.

— Ils sont ici, c'est tout. Rien d'autre n'a changé pour l'instant. Je transmets maintenant le signal. Je pense que très bientôt, les Morthanveldes et les Nariscenes en sauront un peu plus sur les dispositions des Octes. (Il regarda ses compagnons.) On continue.

*

* *

Le transfert eut lieu à mi-chemin de la première section de la Tour, à sept cents kilomètres de la Surface. L'élévaisseau ralentit et s'arrêta. Ils étaient de nouveau tous en combinaison complète. Le drone était retourné se fixer sur la cuisse d'Anaplian. Une pompe vida la cabine de son atmosphère, la porte s'ouvrit sans bruit et une dernière bouffée d'air s'échappa dans le vide. Ils la suivirent et se retrouvèrent dans un large couloir, leurs ombres immenses s'étendant devant eux. Quand la porte de l'élévaisseau se referma, toutes les lumières normales s'éteignirent et il ne leur resta plus qu'une vision

spectrale fournie par les faibles radiations émises par les murs et les surfaces glacées autour d'eux. Ils en étaient arrivés au stade où le vaisseau ne contrôlait plus directement Hippinse, et l'avatoïde se trouvait pour la première fois seul dans sa tête comme n'importe quel humain ordinaire. Ferbin l'observait pour voir s'il allait trébucher ou changer d'expression, mais il ne remarqua rien de particulier.

Deux jeux d'épaisses doubles portes s'ouvrirent successivement, et ils atteignirent une grande ouverture en demi-cercle donnant sur un large balcon ovale d'une quarantaine de mètres de large. L'éclairage revint, une lumière dure et grise qui leur permit de distinguer plusieurs petits vaisseaux élancés reposant dans des berceaux sur la plate-forme.

Il n'y avait pas de muret ni de rambarde. La vue en contrebas s'étendait encore sur sept cents kilomètres, menant apparemment au néant. Au-dessus d'eux, quelques petites étoiles brillaient, immobiles.

Le Niveau Un était une pépinière de Voilegraines. Les Voilegraines figuraient parmi les plus anciennes créatures biologiques de la Galaxie. Selon l'expert qu'on écoutait, elles existaient depuis une demi-douzaine de kiloéons, ou presque dix. La grande question de savoir si elles avaient évolué naturellement ou si elles avaient été créées par une civilisation antérieure restait également sans réponse. Il n'était pas non plus certain qu'elles soient vraiment douées de conscience, mais elles faisaient partie des plus grands voyageurs de la Galaxie, migrant à travers l'immense lentille au fil des déca et des hectoéons qui leur étaient nécessaires pour voguer d'étoile en étoile, propulsées par la seule lumière des soleils.

Elles avaient leurs propres prédateurs naturels – à peine plus intelligents qu'elles –, mais elles avaient été également exploitées, chassées et massacrées par des gens qui auraient pu trouver mieux à faire. D'un autre côté, elles avaient également été suivies, vénérées et appréciées. L'époque actuelle leur était favorable : on considérait qu'elles faisaient partie intégrante d'une sorte d'écologie galactique naturelle, et que c'était une bonne chose. Une civilisation pouvait s'assurer un certain crédit

en étant gentille avec elles. Dans de nombreux Mondes Gigognes, le premier niveau (le grenier) était utilisé comme pépinière de Voilegraines – dans le cas de Sursamen, c'étaient les Nariscenes qui s'en occupaient – où les créatures pouvaient grandir et prospérer dans leur phase sédentaire sous la lumière relativement douce des Fixétoiles et des Roulétoiles avant que leurs racines-ressorts magnétiques ne les catapultent en l'air.

Ensuite, il leur fallait encore un petit coup de pouce : des vaisseaux spéciaux les attrapaient avant qu'elles n'aillent percuter le plafond, puis ils les transportaient jusqu'à l'une des Tours ouvertes et les éjectaient dans leur véritable environnement naturel : le vide immense de l'espace.

Ferbin et Holse se tenaient à deux mètres du bord et contemplaient la vue tandis que Djan Seriy et Hippinse s'affairaient autour de deux des petits appareils garés sur le large balcon. Holse tendit la main vers Ferbin, qui la saisit. Ils observaient un silence radio, mais quand les combinaisons se touchaient, ils pouvaient parler sans risque d'être détectés.

— Il n'y a pas vraiment grand-chose à voir, hein, seigneur ?

— Rien que les étoiles, acquiesça Ferbin.

Ils continuèrent de contempler le vide.

Djan Seriy et Hippinse leur firent signe de les rejoindre près des petits appareils sur lesquels ils travaillaient. Les cockpits sombres et incurvés, qui ressemblaient à des morceaux de coquillages, étaient relevés. Ils grimpèrent à bord. Les engins étaient conçus pour transporter six Nariscenes plutôt que deux humains, mais ils étaient aussi confortablement installés que possible grâce à leurs combinaisons qui formaient une sorte de siège. Djan Seriy et Hippinse étaient chacun aux commandes d'un appareil. Ils s'élevèrent en silence et plongèrent aussitôt dans les ténèbres, avec une accélération initiale telle que Ferbin en eut le souffle coupé.

Djan Seriy lui toucha la cheville du bout du doigt.

— Tu te sens bien, Ferbin ? demanda-t-elle.

— Parfaitement bien, merci.

— Pas de problème pour l'instant, grand frère. Nous sommes toujours dans la séquence principale de notre plan.

— Je suis ravi de l'entendre.

Les deux petits appareils poursuivirent leur vol au-dessus du sombre paysage loin en contrebas, en zigzaguant entre les Tours. Une demi-heure plus tard, et à un douzième du monde de distance, ils ralentirent et entamèrent leur descente en s'approchant de la base d'une Tour. Ferbin se prépara à sortir, mais les deux engins restèrent en vol stationnaire à un mètre au-dessus de la Surface Nue devant une grande ellipse sombre dessinée sur le pied de la Tour. Ils restèrent assis comme cela un bon moment. Ferbin se pencha en avant pour toucher l'épaule de Djan Seriy et lui demander ce qu'ils attendaient, mais elle lui fit un signe de la main sans se retourner, juste au moment où l'ellipse se détachait, révélant l'entrée d'un tunnel encore plus sombre. Les deux appareils jumeaux s'y engagèrent prudemment.

*

* *

— Cette partie est un peu dangereuse, dit Djan Seriy à son frère après avoir posé les doigts sur sa combinaison tandis que les deux appareils descendaient dans l'un des tubes secondaires à l'intérieur de la Tour. Le vaisseau va manipuler les systèmes en Surface pour éviter qu'on nous repère, mais tout n'est pas entièrement géré de là-haut. Il y a des matrices plus bas, même dans des élévaisseaux individuels, qui pourraient avoir l'idée dans leurs petits circuits d'envoyer quelque chose ici. (Elle se tut un instant.) Rien pour le moment, ajouta-t-elle.

Les deux engins continuèrent de passer d'une Tour à l'autre sur les deux niveaux suivants. Ils se trouvaient à présent dans le territoire des Prélasseurs du Vide, le domaine de créatures de différents types d'espèces qui, comme les Voilegraines, absorbaient directement la lumière solaire. Mais contrairement aux Voilegraines, elles étaient tout à fait heureuses de rester là où elles étaient pendant toute leur vie plutôt que d'aller voguer au milieu des étoiles. À part de temps en temps un reflet sur une surface, il n'y avait pas grand-chose à voir ici non plus. Une autre transition les amena dans une autre Tour et au-dessus du

niveau parfaitement noir et totalement vide sous celui des Prélasseurs.

— Ça va toujours bien, grand frère ? demanda Djan Seriy.

Ferbin trouvait le contact de sa main sur sa cheville étrangement rassurant dans ces ténèbres absolues et ce silence presque total.

— Je m'ennuie un peu, répondit Ferbin.

— Parle à ta combinaison. Demande-lui de te jouer de la musique ou de te passer un film.

Il chuchota quelques mots à sa combinaison, qui se mit à jouer de la musique douce.

Ils se posèrent sur un autre balcon à mi-hauteur d'une Tour, très semblable au précédent. Là, ils quittèrent leurs appareils qu'ils laissèrent inclinés sur le sol à côté de berceaux déjà occupés. Encore un couloir, plusieurs portes et de nombreuses images fantomatiques plus tard, ils se retrouvèrent devant la paroi incurvée d'un tube à élévaisseau. Djan Seriy et Hippinse appliquèrent délicatement la paume de leurs mains à différents endroits comme s'ils cherchaient quelque chose. Djan Seriy leva une main. Hippinse s'écarta du mur. Un instant après, Anaplian s'écarta également et quelques secondes plus tard, une porte s'ouvrit dans la paroi, laissant échapper une lumière rouge crémeuse qui se répandit autour de leurs chevilles, mollets, cuisses et torses jusqu'à ce qu'elle atteigne leurs visages masqués. Ils purent alors voir devant eux l'intérieur d'un élévaisseau rempli de ce qui semblait être un nuage pourpre brillant. Ils s'y engagèrent.

C'était comme s'ils franchissaient un rideau sirupeux pour pénétrer dans une pièce remplie d'une atmosphère épaisse. Sans les masques de leurs combinaisons, ils n'auraient pas pu voir plus loin que le bout de leur nez dans ce nuage en partie solidifié et avec cette lumière écarlate. Djan Seriy leur fit signe de se regrouper en se tenant les uns les autres par les épaules.

— Vous devriez être contents de ne pas pouvoir sentir ça, messieurs, dit-elle aux deux Sarles. Nous sommes dans un élévaisseau des Aultridias.

Holse se raidit.

Ferbin faillit se trouver mal.

*

* *

Ils avaient encore pas mal de chemin à parcourir, même si le trajet devait être relativement rapide. L'élévaisseau plongea dans la Tour et franchit le niveau des Cumuloformes, là où Ferbin et Holse avaient été transportés au-dessus de l'océan infini par Version Cinq Étendue ; Zourd quelques mois plus tôt. Ce fut ensuite le niveau où les Planeurs Pélagiques et les Aviens sillonnaient les airs au-dessus d'un océan peu profond parsemé d'îlots ensoleillés, puis le niveau pressurisé jusqu'au plafond où les Vrilles Naïantes grouillaient dans une atmosphère provenant des couches supérieures d'une géante gazeuse. Au niveau suivant, les Vésiculaires – des mégabaleines monthiennes – nageaient en chantant au milieu d'un océan de méthane riche en minéraux qui n'atteignait pas tout à fait le niveau du plafond.

Puis ils franchirent le Huitième.

Ils étaient assis par terre autour de Djan Seriy, qui était restée debout. Les mains ou les pieds de leurs combinaisons se touchaient.

— Là, pour le coup, on passe vraiment devant chez nous, dit Holse à Ferbin quand Djan Seriy leur dit où ils en étaient.

Ferbin l'entendit par-dessus la musique très forte, mais pourtant toujours apaisante, que sa combinaison lui jouait. Il avait fermé les yeux un peu plus tôt, mais n'avait pas réussi à échapper à cette innommable lueur pourpre jusqu'à ce qu'il ait l'idée de demander à sa combinaison de la bloquer, ce qu'elle avait fait aussitôt. Il frissonnait de dégoût chaque fois qu'il pensait à cette ignoble masse de matière aultridienne qui les enserrait et les imprégnait de sa puanteur immonde. Il ne répondit pas à Holse.

Ils poursuivirent leur descente, laissant rapidement derrière eux leur niveau natal.

Le vaisseau aultridien ne commença à ralentir que lorsqu'il atteignit le haut de l'atmosphère recouvrant ce qui avait été autrefois le territoire des Deldeynes.

En continuant de ralentir progressivement, il franchit également le plancher de ce niveau et s'arrêta à côté de la matrice du Filigrane située juste en dessous. L'appareil fit un brusque écart de côté, le plancher s'inclina et la cabine se mit à tanguer. Djan Seriy, se tenant d'une main à une poignée près de la porte, en contrôlait les déplacements. Ses genoux se pliaient et son corps tout entier se balançait avec une aisance qui dénotait ce qui avait dû être un entraînement intensif, tandis que la cabine continuait d'être agitée de violentes secousses. Puis ils sentirent l'appareil se stabiliser avant de remonter légèrement sur le côté et reprendre une position horizontale.

— Nous entrons maintenant dans le Filigrane, dit Hippinse aux deux Sarles.

— Les Aultridias ont remarqué que tout n'allait pas pour le mieux avec un de leurs élévaisseaux, les informa Djan Seriy qui semblait avoir l'esprit ailleurs.

— Vous voulez dire celui-ci, madame ? demanda Holse.

— Exact.

— Ils nous suivent, confirma Hippinse.

— Quoi ? glapit Ferbin.

Il s'imaginait déjà capturé et extirpé de sa combinaison par les Aultridias.

— Simple mesure de précaution, dit Hippinse qui n'avait pas du tout l'air inquiet. Ils vont essayer de nous bloquer quelque part un peu plus loin, une fois que nos choix seront plus restreints, mais nous serons déjà loin à ce moment-là. Ne vous faites aucun souci.

— Si vous le dites, monsieur.

Mais Holse n'avait pas l'air de se faire moins de souci pour autant.

— C'est le genre de chose qui arrive tout le temps, les rassura Hippinse. Les élévaisseaux ont un cerveau tout juste assez intelligent pour faire des bêtises. Il leur arrive de partir tout seuls, ou bien des gens les empruntent pour aller faire une promenade non autorisée. Il y a des systèmes de sécurité distincts pour empêcher les collisions, et ce n'est donc pas une catastrophe quand un élévaisseau se déplace sans en avoir reçu l'ordre. C'est simplement un peu agaçant.

— Ah, vraiment ? dit Ferbin d'un ton acerbe. Vous êtes un expert en ce qui concerne notre monde natal, maintenant ?

— Absolument, dit Hippinse tout heureux. Le vaisseau et moi, nous avons la meilleure connaissance globale des spécifications d'origine, et nous possédons tous les plans de la structure Secondaire, les cartographies morphologiques cumulées, les géo, hydro, aéro et biomodèles complets ainsi que le mapping du système de données, et toutes les mises à jour les plus récentes et les plus étendues. À l'heure où je vous parle, j'en sais plus sur Sursamen que les Nariscenes eux-mêmes, et pourtant ils savent pratiquement tout.

— Qu'est-ce que vous savez qu'ils ne savent pas ? demanda Holse.

— Quelques détails que les Octes et les Aultridias ne leur ont pas communiqués. (Hippinse éclata de rire.) Ils finiront bien par les découvrir, mais pour le moment, ils ne savent pas encore. Moi, si.

— Par exemple ? demanda Ferbin.

— Eh bien, prenez l'endroit où nous allons, dit Hippinse. Les Octes manifestent un intérêt tout à fait remarquable pour ces Chutes. Et les Aultridias commencent à éprouver une grande curiosité, eux aussi. Un haut degré de convergence, extrêmement curieux. (L'avatoïde avait l'air à la fois perplexe et fasciné.) Là, on dirait que quelque chose commence à se dessiner, vous ne trouvez pas ? À l'extérieur, les vaisseaux octes qui viennent s'agglutiner autour de Sursamen, tandis qu'à l'intérieur les Octes se focalisent sur le Hyeng-zhar. Hmm… Très intéressant…

Ferbin eut l'impression que Hippinse – avatar inhumain ou non d'un supervaisseau des Optimae dotés de pouvoirs presque surnaturels – était tout simplement en train de parler tout seul.

— Au fait, monsieur Hippinse, dit Holse, est-ce qu'on peut vraiment faire pipi dans ces machins ?

— Absolument ! répondit Hippinse. Tout est recyclé. Sentez-vous libre d'y aller.

Ferbin roula des yeux, tout en étant soulagé que Holse ne puisse sans doute pas le voir.

— Ah, ça va mieux…

*

* *

— Voilà, nous y sommes, dit Djan Seriy.

Ferbin s'était endormi. Sa combinaison semblait avoir baissé le volume de la musique, mais elle l'augmenta de nouveau quand il se réveilla. Il lui demanda d'arrêter. Ils étaient toujours entourés de cette affreuse lueur rouge.

— Excellente navigation, dit Hippinse.

— Merci, répondit Djan Seriy.

— Un grand saut, donc ?

— C'est ce qu'il semblerait, acquiesça Anaplian. Ferbin, monsieur Holse : il nous est impossible d'atterrir comme nous en avions l'intention. Il y a trop d'élévaisseaux aultridiens qui essaient de nous barrer le passage, et trop de portes verrouillées. (Elle jeta un coup d'œil vers Hippinse dont le visage était inexpressif et qui semblait avoir perdu sa bonne humeur de tout à l'heure.) De plus, il circule dans les systèmes de cette partie du monde quelque chose qui semble capable de corrompre les procédures et de manipuler les instructions à un degré alarmant. (Elle fit un sourire qui se voulait sans doute encourageant.) Nous avons donc préféré rejoindre une autre Tour dans laquelle nous sommes remontés pour nous introduire dans son Filigrane. Nous sommes maintenant arrivés dans un cul-de-sac : nous nous trouvons sur un niveau de SurCarré, et il n'existe plus aucune connexion pour aller plus loin.

— Un cul-de-sac ? dit Ferbin.

Ne seraient-ils donc jamais libérés de cette obscénité pourpre ?

— Oui. Nous allons donc devoir sauter.

— Sauter ?

— Venez par ici, dit Djan Seriy en se retournant.

La porte de l'élévaisseau se releva, révélant les ténèbres. Ils se levèrent tous et franchirent l'épais rideau de l'entrée, soudain libérés de la matière gluante qui remplissait la cabine. Ferbin examina ses bras, sa poitrine et ses jambes, s'attendant à trouver un peu de ce matériau ignoble collé à sa combinaison,

mais il n'y en avait heureusement aucune trace. Par contre, il n'était pas convaincu qu'ils aient réussi aussi facilement que ça à se débarrasser de la fameuse odeur.

Ils se tenaient sur une étroite plate-forme éclairée uniquement par la lueur pourpre derrière eux. Le mur s'incurvait au-dessus de leurs têtes en épousant la forme de l'élévaisseau. Djan Seriy regarda la bosse sur sa cuisse. Le drone Turminder Xuss se détacha et alla flotter jusqu'à la ligne noire qui marquait l'endroit où la porte s'était repliée dans la coque.

En pivotant sur lui-même, il commença à s'enfoncer lentement dans le métal comme s'il n'avait pas plus de substance que la masse lumineuse pourpre au-dessous. De longs filaments de divers matériaux se formèrent autour de la petite machine et pendirent le long de la coque. Le drone – dont le corps était entouré de pulsations de lumière rose – alla ensuite se placer entre la coque et le mur incurvé, où il flotta immobile un instant. Avec un gémissement inquiétant, la coque se renfonça sur une dizaine de centimètres autour du trou, comme si une sphère invisible d'un mètre de diamètre était appuyée contre elle. Le mur en face se mit lui aussi à émettre des craquements sinistres.

— Essaie un peu de fermer ça, maintenant, dit Turminder Xuss avec ce qui ressemblait à de la jubilation.

Djan Seriy hocha la tête.

— Par ici.

Ils franchirent une petite porte pour rejoindre le bout du tunnel dans lequel l'élévaisseau avait voyagé : un espace concave de vingt mètres de diamètre. Une série de marches complexes – plutôt des rampes – leur permit d'accéder à une autre petite porte placée au centre. Ils se retrouvèrent à l'intérieur d'une sphère de trois mètres de diamètre dans laquelle ils eurent du mal à se tenir debout tous les quatre. Djan Seriy referma la porte et en indiqua une autre qui se trouvait diamétralement opposée.

— Celle-là mène à l'extérieur. C'est de là que nous allons sauter. L'un après l'autre. Moi d'abord, et Hippinse en dernier.

— Heu, ce « saut », madame… dit Holse.

— Nous sommes à quatorze cents kilomètres au-dessus de la province deldeyne de Sull, lui dit Anaplian. Nous allons sauter en ambiant, sans nous servir d'AG, à travers mille kilomètres de vide avant de pénétrer dans l'atmosphère. Ensuite, ce sera un vol plané assisté jusqu'au Hyeng-zhar, toujours sans activer l'antigrav de nos combinaisons, qui risquerait d'être repérée. (Elle regarda les deux Sarles.) Vous n'aurez rien de spécial à faire : vos combinaisons se chargeront de tout. Contentez-vous d'admirer la vue. Nous resterons en silence radio, mais n'oubliez pas que vous pouvez toujours poser des questions à votre combi si vous voulez savoir ce qui se passe. D'accord ? Allons-y.

Tandis que sa sœur ouvrait l'autre porte, Ferbin se fit la réflexion qu'il n'y avait pas eu suffisamment de place entre le « D'accord ? » et le « Allons-y » pour pouvoir dire grand-chose.

Dehors, il faisait noir, sauf lorsqu'on regardait en contrebas : là, le paysage brillait en larges bandes séparées par une bande centrale très sombre. On ne voyait aucune étoile, car elles étaient cachées par les grandes pales et les structures du plafond. Djan Seriy s'accroupit sur le seuil de la porte en se tenant d'une main par le haut du battant. Elle se tourna vers Ferbin et toucha sa combinaison de l'autre main.

— Tu sautes juste après moi, grand frère, d'accord ? Tu ne dois pas perdre une seconde.

— Oui, bien sûr, dit-il.

Son cœur battait à tout rompre.

Djan Seriy le regarda encore un instant.

— Tu peux aussi te laisser complètement aller, et ta combinaison fera tout à ta place. Je parle de franchir la porte et de sauter. En fermant les yeux…

— Non, ne t'inquiète pas, je le ferai moi-même, dit Ferbin en essayant d'avoir l'air plus courageux et plus assuré qu'il ne se sentait vraiment.

Elle lui serra doucement l'épaule.

— On se retrouve en bas, dit-elle.

Et elle s'élança dans le vide.

Ferbin s'approcha à son tour de la porte – il sentit les mains de Holse qui l'aidaient à garder l'équilibre – et s'accroupit sur le

seuil. Il déglutit en voyant au-dessous de lui ce gouffre inimaginable. Finalement, il ferma quand même les yeux, mais il plia les genoux et les bras et se jeta au-dehors, roulé en boule.

Quand il rouvrit les yeux, tout tournait autour de lui, une rapide succession de lumière et de ténèbres, qui ralentit tandis que sa combinaison ronronnait pour déplier doucement ses membres. Sa respiration faisait un bruit terrible dans sa tête. Au bout d'un moment, il se retrouva bras et jambes en croix, presque détendu, regardant s'éloigner au-dessus de lui la masse sombre du Filigrane et des pales du plafond. Il essaya vainement de repérer l'endroit d'où il s'était jeté. Il crut apercevoir un autre point minuscule qui tombait comme lui, mais sans en être vraiment sûr.

— Est-ce que je peux me retourner pour regarder en bas ? demanda-t-il.

— Oui. Il sera toutefois préférable de reprendre la position actuelle au moment de pénétrer dans l'atmosphère, lui répondit la voix asexuée de la combinaison. Je peux aussi vous transmettre directement la vue d'en bas sans modifier votre orientation.

— C'est mieux ?

— Oui.

— Faites comme ça, alors.

Aussitôt, il eut l'impression de tomber vers le lointain paysage au-dessous et non plus de s'éloigner du plafond. Il eut un moment de vertige, mais il s'habitua très vite. Il ne réussit pas à discerner Djan Seriy, qui se trouvait quelque part au-dessous de lui.

— Vous arrivez à voir ma sœur, vous ? demanda-t-il.

— Elle est probablement dans cette zone, dit la combinaison en dessinant un petit cercle rouge sur une partie de la vue. Elle est camouflée, expliqua-t-elle.

— Où en sommes-nous, pour l'instant ?

— Nous avons parcouru six kilomètres.

— Ah. Combien de temps ça nous a pris ?

— Cinquante secondes. Dans les prochaines cinquante secondes, nous ferons vingt autres kilomètres. Nous accélérons

encore, et nous continuerons d'accélérer jusqu'à ce que nous rencontrions l'atmosphère.

— Et ce sera quand ?

— Dans dix minutes à peu près.

Ferbin se détendit et admira ce spectacle à l'envers, essayant de repérer la cataracte du Hyeng-zhar, puis de suivre le cours de la Sulpitine, et enfin de trouver où pouvaient être les Océans Sulpins Supérieur et Inférieur. Il se demandait si tout était encore entièrement gelé, comme on le lui avait dit. Il avait du mal à le croire.

La vue se déployait lentement sous ses yeux. Là… un des océans ? Non, il avait l'air trop petit. Et là, était-ce l'autre ? Trop petit aussi, et trop près du premier. C'était tellement difficile à dire. L'obscurité au-dessous de lui remplissait progressivement son champ de vision, ne laissant que les régions ensoleillées sur les bords.

Le temps d'être sûr qu'il s'agissait bien des deux Océans, il avait commencé à prendre conscience de l'altitude à laquelle ils se trouvaient quand ils avaient sauté, et que même deux océans de taille respectable et un fleuve immense pouvaient paraître minuscules vus d'une grande hauteur, et à quel point le monde où il avait vécu toute sa vie était gigantesque…

Le paysage semblait gonfler sous ses yeux. Comment allaient-ils pouvoir s'arrêter ?

La combinaison commença à l'envelopper entièrement d'une masse de bulles, à l'exception de son visage. Les bulles grossirent, puis certaines s'écartèrent et continuèrent de se déployer pour former comme les ailes presque transparentes d'un insecte, ou ce squelette infiniment fragile qu'on obtient lorsqu'on découpe une feuille pour n'en laisser que les nervures.

L'atmosphère manifesta sa présence par le retour progressif d'une sensation de poids, une pression dans son dos qui lui donna l'impression vertigineuse d'être propulsé encore plus vite vers le sol, car sa vision était toujours inversée par rapport à sa position. Un très léger murmure se fit entendre à travers la combinaison. La pression se fit plus forte, et le murmure devint un rugissement.

Il attendit de voir la lueur rouge, jaune et blanche qui se produisait lorsque des objets entraient dans l'atmosphère, à ce qu'on lui avait dit, mais rien de tel n'apparut.

La combinaison se tordit et pivota de sorte qu'il était maintenant tourné vers le bas. Le réseau de bulles se replia vers la combinaison pour former des ailes triangulaires et de fins ailerons sur ses bras, ses côtes et ses cuisses. La combinaison avait doucement reconfiguré son corps pour que ses bras soient maintenant tendus en avant, comme s'il s'apprêtait à plonger dans une rivière. Ses jambes étaient écartées et semblaient reliées par une sorte de membrane.

Le paysage était maintenant beaucoup plus proche – il pouvait distinguer de petites rivières sombres et d'autres aspects du relief sous forme de petites taches noires et grises dans la pénombre – mais le sol ne semblait plus se précipiter vers lui. Il défilait sous ses yeux, et la sensation de poids s'était également modifiée. L'air sifflait à ses oreilles.

Il volait.

*

* *

Anaplian ralentit pour pouvoir toucher Hippinse.

— Vous avez trouvé ce qui flanque le bazar dans les systèmes locaux ? demanda-t-elle.

Hippinse était en train d'observer les perturbations des complexes de données du niveau et d'analyser ce qu'ils avaient déjà pu récupérer alors qu'ils étaient encore dans l'élévaisseau aultridien.

— Non, pas vraiment, avoua l'avatoïde qui semblait à la fois embarrassé et inquiet. Je ne sais pas ce qui les corrompt, mais c'est quelque chose d'incroyablement exotique. Authentiquement aliène. Totalement inconnu, et en fait, pour l'instant, carrément inconnaissable. Il me faudrait l'intégralité du Mental du vaisseau pour commencer à m'attaquer à cette saloperie.

Anaplian resta silencieuse un instant, puis elle dit à voix basse :

— Bon sang, mais qu'est-ce qui se passe ?

Hippinse n'avait pas de réponse à ça non plus. Anaplian le lâcha et repartit en tête.

*

* *

Ferbin et sa combinaison commencèrent à perdre de l'altitude et se retrouvèrent suffisamment près du sol pour distinguer des rochers, des buissons et des arbres chétifs, tous prolongés par d'étroits triangles gris pâle comme s'ils projetaient des ombres étranges. Des petites ravines brillaient également d'une lumière pâle, comme remplies d'une brume lumineuse.

— C'est de la *neige* ? demanda-t-il.

— Oui, répondit la combinaison.

Quelque chose lui saisit doucement la cheville.

— Tout va bien, Ferbin ? fit la voix de Djan Seriy.

— Oui, répondit-il en commençant à se tordre le cou pour essayer de regarder derrière lui, mais il s'arrêta quand elle lui dit :

— C'est inutile, tu ne peux pas me voir.

— Ah, dit-il. Tu es donc derrière moi ?

— Maintenant, oui. Ces deux dernières minutes, je volais devant toi. Nous formons un losange, et tu es à droite. Turminder vole un kilomètre devant nous.

— Ah.

— Écoute, grand frère. Pendant que nous étions dans le tube, juste avant de sauter, nous avons intercepté des signaux répétés émis par une chaîne d'information des Octes concernant les Chutes et Oramen. Ils disent qu'Oramen est vivant et qu'il se porte bien, mais on a essayé d'attenter à sa vie il y a neuf jours de cela. Une explosion dans les fouilles ou une tentative de le poignarder, ou peut-être les deux. Ce n'est peut-être d'ailleurs pas le premier attentat contre lui. Il sait qu'il est en danger, et il a peut-être déjà lancé des accusations contre des gens de l'entourage de tyl Loesp, sinon contre tyl Loesp lui-même.

— Mais il va bien ?

— Il a été légèrement blessé, mais ça va. Tyl Loesp accuse à son tour Oramen d'être impatient et de vouloir arracher la couronne des mains du régent dûment désigné avant d'avoir atteint l'âge légal. Il a interrompu sa tournée à travers ce niveau et a demandé aux troupes qui lui sont dévouées de se rassembler juste en amont des Chutes. Werreber – qui commande la Grande Armée – a été contacté aussi bien par Oramen que par tyl Loesp, mais il ne s'est encore déclaré pour aucun des deux camps. De toute façon, il est sur le Huitième, à au moins dix jours de distance même en volant. Et il faudrait encore de nombreuses semaines à ses forces terrestres pour le rejoindre.

Ferbin frissonna.

— Nous n'arrivons donc quand même pas trop tard, dit-il en essayant d'avoir l'air plein d'espoir.

— Je ne sais pas. Il y a encore autre chose. On dit qu'un très ancien artefact a été découvert sous la Cité Sans Nom, et qu'il semble manifester des signes d'activité. Toute l'attention s'est concentrée sur lui. Mais c'était il y a cinq jours, et depuis, il n'y a plus rien. Pas seulement du côté des chaînes d'information, mais il n'y a également plus aucun signal venant des Chutes ou du Campement, ni d'aucune partie de cette zone. Même les réseaux de données aux alentours sont figés dans une sorte de chaos. C'est bizarre et préoccupant. En plus, nous recevons des indicateurs étranges et anormaux provenant de la Cité Sans Nom elle-même.

— Et c'est mauvais signe ?

Djan Seriy hésita un instant, ce qui suffit à inquiéter Ferbin.

— Peut-être. (Puis elle ajouta :) D'ici vingt minutes, nous nous poserons à la périphérie de la ville, en aval. Si tu veux me parler d'ici là, dis-le à ta combinaison, d'accord ?

— D'accord.

— Ne te fais pas de souci. À tout à l'heure.

Il la sentit qui lui caressait la cheville un instant avant de la lâcher.

Il avait pensé qu'elle reprendrait la position de tête dans leur formation en losange, mais il ne la vit pas passer et ne put la repérer devant lui.

Ils survolèrent une petite colline sans ralentir, et Ferbin comprit qu'ils ne se contentaient pas de planer : ils étaient propulsés. Il demanda à sa combinaison de lui fournir une vue de l'arrière. Une membrane était tendue entre ses jambes et deux petits cylindres ventrus dépassaient de ses chevilles. Le paysage derrière eux était brouillé.

Il regarda de nouveau devant lui alors qu'ils filaient au-dessus d'une sorte de route, de vieilles voies ferrées et d'un canal à sec. Puis le sol disparut simplement sous ses yeux, et il se retrouva au-dessus d'une vaste étendue glacée quelque deux cents mètres en contrebas, une sombre région de larges rivières gelées, d'étroits canaux sinueux, de berges et de monticules de neige et de sable. Cette longue plaine paralysée par l'hiver était ponctuée çà et là de blocs informes, de débris et de fragments provenant apparemment de bâtiments en ruine ou d'épaves de navires, dépassant de la surface grêlée tels de tristes îlots chaotiques.

Ils plongèrent vers le centre de ce nouveau paysage impitoyable enserré de chaque côté par les lointaines falaises abruptes.

Quand ils parvinrent à la Cité Sans Nom, après avoir survolé toujours davantage d'amoncellements de débris fracassés pris dans les glaces, la neige, la boue et les étendues de sable gelé, ils aperçurent sur leur gauche de nombreuses petites colonnes de fumée s'élevant au-dessus des falaises. Moyennant un léger grossissement, ils purent distinguer des réseaux de marches zigzaguant le long de la paroi ainsi que les croisillons de cages d'ascenseurs. Rien ne bougeait à part la fumée qui s'élevait lentement dans la pénombre où il n'y avait pas un souffle de vent.

La ville s'éleva devant eux, ses plus hautes tours encore à quelques kilomètres de distance. Ils survolèrent les premiers groupes de petits bâtiments de quelques étages seulement à la périphérie et commencèrent à ralentir. La combinaison de Ferbin relâcha son étreinte, le laissant de nouveau libre de bouger les bras et les jambes.

Quelques instants plus tard, il se sentit pivoter et ralentir, les jambes ballantes sous lui, comme en position pour marcher.

Devant lui, un petit espace dégagé semblait être leur objectif. Il se rendit compte que ces bâtiments de « quelques étages » étaient en fait beaucoup plus grands, mais leur partie inférieure disparaissait sous la glace et la boue gelée.

Sa sœur, Holse et Hippinse réapparurent soudain, de vagues silhouettes séparées d'une dizaine de mètres qui se posèrent tour à tour dans la petite clairière de glace, et c'est ainsi que Ferbin – même si c'était un endroit étrange, sans soleil apparent, pas sur le bon niveau, et à travers des semelles qui l'auraient sans doute isolé du zéro absolu – posa enfin le pied sur sa terre natale.

26

Le Sarcophage

L'objet qu'on appelait désormais le Sarcophage se trouvait presque exactement au centre de la Cité Sans Nom. Il était profondément enfoui sous la grande place dans un des bâtiments les plus grands et les plus impressionnants qu'on pût trouver dans cette antique métropole souterraine. On accédait maintenant au cœur de la ville par une voie ferrée tout récemment mise en place. Les ingénieurs avaient profité du gel pour poser des rails là où ils n'auraient jamais pu le faire auparavant, par-dessus des rivières qui auraient emporté en un instant les piles et les pylônes si elles n'avaient été prises par les glaces, et au travers d'étendues de sable et de boue qui se seraient déplacées ou enfoncées au bout de quelques heures seulement si les rapides avaient encore rugi.

Après l'agitation fébrile de la tête de ligne – une station aménagée dans les profondeurs sous la grande place et éclairée par des arcs électriques, et dont l'importance du trafic aurait fait honneur au terminus ferroviaire d'une grande capitale –, on empruntait une avenue de vingt mètres de large bordée de machines sifflantes et rugissantes, de piles de tuyaux et de rouleaux de câbles, sur laquelle se pressaient des bêtes de somme, des animaux de combat convertis en bêtes de trait, des camions à vapeur et à huile, des petits trains à voie étroite et surtout, rang après rang et groupe après groupe, des ouvriers, des ingénieurs, des gardes et des spécialistes d'une centaine de catégories différentes.

Sur une vaste structure circulaire surélevée au milieu d'une douzaine de rampes et de voies faisant partie de la Cité Sans Nom d'origine, la grande avenue encombrée se divisait en une vingtaine de branches différentes. Des transporteurs à bande,

des tramways et des téléphériques suivaient le tracé des voies, toutes éclairées par de petites lampes à huile, des becs de gaz sifflants et des lampes électriques crépitantes. Ce qui avait été la rampe la plus fréquentée – où l'on retrouvait les tapis roulants mais également des funiculaires avec des séries de marches irrégulières – franchissait un lac qu'on avait remblayé, puis devenait un large chemin constitué de planches épaisses menant au grand bâtiment contenant le Sarcophage.

Le torrent d'hommes, d'animaux, de machines et de matériel s'était engouffré par ce qui avait été une immense entrée ovale de cent mètres de large et de quarante de haut, flanquée d'une dizaine d'énormes sculptures représentant des Mondes Gigognes découpés, débouchant sur un atrium encore plus élevé dont la forme évoquait celle d'une bouche.

Ce torrent n'était plus qu'un mince filet quand Oramen et le groupe venu directement de la réunion qu'il avait tenue sous la grande tente descendirent dans les fouilles au cœur de la ville. Les travaux se concentraient désormais ailleurs, principalement sur les dix artefacts plus petits dont Oramen était allé examiner un exemplaire le jour où il avait failli périr dans l'attentat. Le cube noir en question faisait en ce moment l'objet des efforts les plus intenses du fait de l'effondrement partiel de la salle dans laquelle on l'avait découvert.

La salle centrale abritant le Sarcophage était assez semblable – quoique beaucoup plus grande – à celle du cube noir qu'Oramen avait vu. Après avoir évacué la terre, les sédiments et les divers débris qui s'étaient accumulés là au cours d'un nombre incalculable de siècles, les excavations avaient permis de dégager une énorme cavité à l'intérieur du bâtiment, révélant ce qui avait été en fait une immense arène de plus d'une centaine de mètres de large et non pas un simple espace créé par hasard à force de faire sauter des petites salles et d'élargir des brèches.

Au centre, brillamment éclairé par des arcs électriques et entouré d'échafaudages qui projetaient sur lui des ombres entrecroisées, était posé le Sarcophage lui-même : un cube gris pâle d'une vingtaine de mètres de côté, dont les sommets et les arêtes étaient légèrement arrondis. Pendant la vingtaine de

jours qui avaient été nécessaires pour le dégager, un chaos organisé avait entouré l'artefact, un tourbillon d'hommes, de machines et d'activités au rythme des cris et des martèlements, des crépitements d'étincelles, des beuglements des animaux, des sifflements et des crachotements de vapeur et de gaz d'échappement. Mais maintenant, tandis qu'Oramen pouvait enfin le contempler, la salle entourant l'objet était calme et silencieuse, presque imprégnée d'une atmosphère de vénération, bien qu'il crût y déceler une certaine tension.

— Il ne semble pas bien actif, vu d'ici, dit-il.

Poatas et lui, entourés de gardes, se tenaient à l'entrée principale de la salle, une large arcade située dix mètres au-dessus de la base d'une sorte de vasque au centre de laquelle, sur une plate-forme circulaire surélevée de cinq mètres, était posé le Sarcophage.

— Eh bien, dit Poatas, vous devriez aller l'observer de plus près.

Oramen lui sourit.

— C'est précisément ce que nous allons faire, monsieur Poatas.

Ils s'approchèrent de l'artefact. Sous bien des aspects, Oramen le trouvait moins impressionnant que le cube noir auquel il s'était intéressé précédemment. La salle était beaucoup plus grande et lui semblait moins oppressante – ce qui était sans doute dû en partie à l'absence de vacarme –, et l'objet lui-même, bien que nettement plus grand que l'autre, paraissait moins intimidant tout simplement parce que sa teinte grise semblait moins menaçante que le noir absolu qui l'avait tant repoussé et fasciné à la fois. Le Sarcophage était néanmoins très grand, et comme il le voyait cette fois-ci d'en bas et non d'en haut, il lui donnait l'impression d'être encore plus massif.

Il se demanda s'il souffrait encore des séquelles de ses blessures. Il aurait pu passer encore un jour au lit. Ses médecins le lui avaient recommandé, mais il n'avait pas voulu risquer de perdre la confiance du peuple, et particulièrement celle des anciens soldats du Campement. Il s'était senti obligé de se lever, de se montrer, de leur parler, et ensuite – quand le messager avait apporté la nouvelle que le Sarcophage donnait des signes

d'activité – il n'avait pas eu d'autre choix que d'accompagner Poatas et ses collaborateurs les plus proches jusqu'au centre des excavations. Il se sentait le souffle court, il était endolori dans plus d'endroits qu'il n'aurait su compter, et il avait mal à la tête. De plus, il avait toujours ce bourdonnement dans les oreilles et il avait parfois du mal à comprendre ce que les gens disaient, comme s'il était déjà un vieillard, mais il faisait de son mieux pour donner l'impression d'être en excellente forme.

En s'approchant du Sarcophage, il eut l'impression qu'il en émanait une aura de solidité parfaite, une sorte d'impassibilité écrasante, et même une présence intemporelle, comme si cet objet avait vu se dérouler des âges et des époques inconcevables pour l'esprit humain, tout en faisant partie, d'une certaine façon, du futur plutôt que du passé.

Oramen disposait à présent d'une garde personnelle improvisée, constituée d'anciens soldats à l'allure redoutable qui s'étaient groupés autour de lui après son discours sous la tente. Ils avaient l'air inquiets, mais Oramen sut les convaincre qu'il serait en sécurité sur l'échafaudage avec seulement deux ou trois gardes pour veiller sur lui. Dubrile, un homme grisonnant au visage sévère, vétéran de nombreuses campagnes du roi Hausk – au cours desquelles il avait perdu un œil –, et que la troupe de soldats qui s'étaient ralliés à Oramen semblait avoir choisi comme chef, ordonna à ses hommes de désigner deux d'entre eux pour l'accompagner afin d'assurer la protection du prince.

— Ce n'est pas vraiment nécessaire, vous savez, dit Poatas à Oramen tandis que les gardes se concertaient. Ici, vous ne courez aucun danger.

— C'est ce que je me disais il y a trois jours, dit Oramen en souriant, quand je suis allé examiner l'autre objet. (Son sourire s'effaça et il baissa la voix pour ajouter :) Et essayez de vous souvenir, Poatas, que lorsque vous m'adressez la parole, vous dites « seigneur », aussi bien devant les hommes que quand nous sommes seuls. (Son sourire réapparut.) Après tout, il y a des formes à respecter.

On aurait dit que Poatas venait de découvrir un étron gelé dans sa culotte. Il se redressa de toute sa taille, sa canne

tremblant dans sa main comme s'il s'appuyait sur elle plus que d'habitude, puis il hocha la tête et dit d'une voix un peu étranglée :

— Ma foi, oui, tout à fait, seigneur.

Les deux gardes étant maintenant désignés, Oramen se tourna vers l'énorme objet gris et dit :

— Eh bien, si nous y allions, maintenant ?

Ils gravirent les rampes jusqu'à un endroit situé au centre de l'une des faces du cube où s'activaient une douzaine d'hommes vêtus de blouses blanches impeccables, cachés du reste de la grande salle par des bâches grises tendues sur l'échafaudage. Des batteries de machines délicates à l'aspect mystérieux étaient posées sur la plate-forme, ainsi que des instruments d'une sophistication dépassant manifestement les capacités des Sarles aussi bien que celles des Deldeynes. Tous ces appareils semblaient reliés les uns aux autres par de minces fils et des câbles de différentes couleurs. Même ces connexions semblaient technologiquement très avancées, presque aliènes.

— D'où vient tout ceci ? demanda Oramen en indiquant cet équipement.

— Nous l'avons obtenu des Octes, dit Poatas avec une jubilation manifeste. Seigneur, ajouta-t-il avec une petite grimace involontaire.

Il alla se placer entre Oramen et l'équipe en blouse blanche. Oramen vit Dubrile se glisser derrière lui, peut-être au cas improbable où Poatas chercherait à précipiter le Prince Régent en bas de l'échafaudage. Poatas fronça les sourcils, mais il poursuivit en baissant la voix au point que ce n'était plus qu'un murmure :

— Les Octes ont manifesté un regain d'intérêt pour nos fouilles et se sont montrés fort désireux de nous aider quand ils se sont rendu compte que nous avions découvert des objets aussi avancés. Seigneur.

Oramen réfléchit un instant.

— J'imagine qu'ils ont l'accord de leurs mentors nariscenes.

— Je dirais, seigneur, qu'on peut toujours imaginer ce qu'on veut, dit doucement Poatas. À ce que j'ai compris de certains marchands qui commercent avec eux, les Octes seraient prêts à

nous aider encore bien davantage, si seulement nous les laissions faire. Seigneur.

— Ah, vraiment ?

— Les Deldeynes ont repoussé ces offres lorsqu'ils dirigeaient les fouilles. Comme sur le Huitième, l'influence des Octes ici ne peut excéder ce que les dirigeants du niveau sont prêts à accepter, et les Deldeynes, menés par les anciens moines de la Mission, ont refusé cette aide, en invoquant une question d'amour-propre et une interprétation par trop littérale des Articles d'Habitation, que ceux qui sont peut-être désireux de se limiter ainsi que leur peuple dans leur désir et leur droit naturel de progresser sur un plan aussi bien technique que moral, un droit qu'assurément tout…

— Assez, Poatas, assez, dit calmement Oramen en donnant une petite tape sur l'épaule du vieil homme grisonnant.

Celui-ci, dont la voix et le comportement étaient devenus plus agités et fébriles à mesure qu'il débitait d'une traite cette phrase interminable, se tut aussitôt, l'air chagriné et choqué.

— Et maintenant, Poatas, dit Oramen d'une voix plus forte pour que tous puissent de nouveau l'entendre, montrez-moi donc ce qui a conduit ma petite réunion à une conclusion aussi abrupte.

— Bien sûr, seigneur, murmura Poatas.

Il s'éloigna en clopinant pour aller parler à deux des techniciens.

— Seigneur, dit l'un des hommes en blouse blanche à Oramen, si vous voulez bien…

Le technicien était un homme d'une quarantaine d'années au teint blafard. Il paraissait nerveux, mais également excité et plein d'énergie. Il fit signe à Oramen de se placer à un endroit bien précis de la plate-forme, juste devant un panneau du Sarcophage qui semblait un peu plus clair que le reste du cube.

— Seigneur, dit Poatas, permettez-moi de vous présenter le Chef Technicien Leratiy.

Un autre homme s'inclina devant Oramen. Il avait une carrure plus imposante, mais il était tout aussi blafard. Sa tenue semblait de meilleure qualité et mieux taillée que celle de ses collègues.

— Prince Régent. C'est un grand honneur, seigneur. Mais je dois toutefois vous prévenir que l'effet d'être… lu, d'une certaine façon, et de voir ensuite des images… (L'homme sourit.) Ma foi, il vaut mieux vous rendre compte par vous-même. Je ne peux pas vous dire précisément à quoi vous attendre, car pour l'instant, tous ceux qui ont vécu cette expérience ont éprouvé quelque chose d'assez différent, bien que certains thèmes communs semblent prédominer dans les résultats. Ce serait de toute façon une erreur de ma part que de vous influencer. Si vous voulez bien simplement vous efforcer de vous souvenir de ce que vous aurez ressenti, et accepter d'en faire part à l'un de nos techniciens enregistreurs, je vous en serai infiniment reconnaissant. Avancez, je vous prie : le point focal se trouve apparemment ici.

Un carré avait été tracé sur les planches de la plate-forme. Oramen alla s'y placer. L'un des techniciens s'approcha avec une sorte de petite boîte plate, mais le Chef Technicien Leratiy l'écarta d'un geste impérieux.

— Le Prince Régent est suffisamment grand, marmonna-t-il. (Et après s'être assuré que les pieds d'Oramen étaient bien dans le carré, il ajouta :) Seigneur, si vous voulez bien vous tenir comme cela un instant. (Il sortit une grosse montre de gousset et l'examina.) Le processus démarre généralement au bout de trente secondes. Avec votre permission, seigneur, je vais chronométrer l'expérience.

Oramen lui fit un simple signe de tête. Avec curiosité, il regarda la tache gris clair devant lui.

Pendant quelques instants, il ne se passa rien. Il commença à se demander si tout cela n'était pas une blague, ou même une nouvelle tentative alambiquée pour l'assassiner. Il se tenait à un endroit de toute évidence soigneusement choisi. Le fusil d'un assassin était-il précisément braqué sur lui en ce moment même, peut-être à travers les bâches grises qui isolaient cette partie de la plate-forme du reste de la salle ?

Le début de son expérience se manifesta par un léger sentiment de vertige. Pendant un court instant, il se sentit bizarrement déséquilibré, puis le vertige lui-même sembla le stabiliser, comme s'il compensait les effets mêmes qu'il

produisait. Il éprouva une étrange sensation tout à la fois de légèreté et d'indifférence, et l'espace d'un instant, il ne sut plus qui il était ni quand, ni combien de temps il avait été il ne savait où… Puis la conscience lui revint complètement, mais il sentit comme une sorte de torrent couler dans son esprit, un mélange cacophonique de tout ce qu'il avait pu voir, entendre, sentir et apprendre dans sa vie.

Il était comme un homme assis dans une pièce ensoleillée qui regarderait passer au-dehors un joyeux défilé de tous les aspects de sa vie depuis sa naissance, chacun ne restant qu'une seconde à peine devant ses yeux, mais lui permettant cependant de reconnaître les épisodes et les fragments individuels de cette existence dont il avait oublié la plus grande partie.

Et puis le désir, ardent et douloureux. Le désir d'une mère perdue, d'une couronne et de tout un royaume ; le désir d'être aimé de tous, le désir que revienne une sœur partie depuis si longtemps ; le chagrin de la perte d'un frère, et le désir impossible de retrouver l'amour, le respect et l'approbation d'un père défunt…

Il sortit du carré, mettant aussitôt fin à sa transe.

Il respira profondément, puis il se tourna vers le Chef Technicien Leratiy et lui dit, après avoir réfléchi un instant :

— Vous pourrez informer votre technicien que j'ai éprouvé un sentiment de perte et un profond désir, tous deux exprimés en termes d'expérience personnelle. (Il balaya du regard les hommes réunis sur la plate-forme, qui tous l'observaient. Il y eut quelques sourires un peu nerveux. S'adressant de nouveau au Chef Technicien, Oramen conclut :) Une expérience intéressante. J'imagine que ce que j'ai ressenti est similaire à ce que les autres ont eux-mêmes éprouvé ?

— Oui, confirma Leratiy. Sentiment de perte, désir, ce sont bien là les émotions partagées, seigneur.

— Et vous pensez que cela suffit à démontrer que cet objet est d'une certaine façon vivant ? demanda Oramen en jetant un coup d'œil vers le cube gris.

— Il *fait* quelque chose, seigneur, intervint Poatas. Après être resté enfoui pendant si longtemps, c'est parfaitement ahurissant

en soi. Aucun autre objet trouvé dans les fouilles ne s'est jamais comporté de cette manière.

— Il est possible qu'il fonctionne comme pourrait le faire une roue à eau ou un moulin à vent qu'on aurait déterré, suggéra Oramen.

— Nous pensons qu'il s'agit d'un peu plus que cela, dit Leratiy.

— Eh bien, maintenant, qu'envisagez-vous comme prochaine étape ?

Leratiy et Poatas échangèrent un regard.

— Nous pensons, seigneur, dit le Chef Technicien, que cet objet tente de communiquer, mais qu'il ne peut le faire pour l'instant qu'à travers des images rudimentaires, correspondant aux émotions les plus fortes que l'âme humaine puisse éprouver, tels que le sentiment de perte et le désir, par exemple. Nous pensons qu'il devrait être possible d'aider cet objet à mieux communiquer en lui enseignant tout simplement un langage.

— Quoi ? Nous allons devoir lui parler comme à un bébé ? demanda Oramen.

— S'il était capable d'entendre et de parler, seigneur, dit Leratiy, il aurait déjà essayé de le faire. Bien avant que nous ne découvrions cette étrange propriété dont vous avez fait l'expérience, plus d'une centaine d'ouvriers, d'ingénieurs, de techniciens et d'autres experts ont bavardé à proximité.

— Comment faire, alors ? demanda Oramen.

Leratiy s'éclaircit la gorge.

— Le problème auquel nous sommes confrontés, seigneur, est sans précédent dans notre histoire, mais ce n'est pas le cas pour d'autres. Il s'est déjà posé bien des fois au fil des éons, et dans de multiples civilisations qui ont trouvé d'innombrables reliques et artefacts similaires. Il existe des techniques éprouvées et très efficaces utilisées par de nombreux peuples, à commencer par les Optimae, auxquelles on pourrait avoir recours pour communiquer avec ce genre d'objet.

— Vraiment, fit Oramen. (Il dévisagea les deux hommes.) Avons-nous accès à de telles méthodes ?

— Indirectement, oui, seigneur, répondit Poatas. Si nous le souhaitons, nous pourrions disposer d'un Apprentisseur.

— Un Apprentisseur ? répéta Oramen.

— Nous devrions nous reposer sur les Octes pour qu'ils fournissent et fassent fonctionner l'équipement nécessaire, seigneur, dit Leratiy. Mais bien sûr, ajouta-t-il précipitamment, ces opérations se dérouleraient sous notre surveillance la plus vigilante. Tout serait dûment noté, enregistré, analysé et archivé. Au cas où de telles circonstances se reproduiraient dans l'avenir, nous pourrions bien être capables d'utiliser directement les mêmes techniques. Ainsi, le bénéfice que nous en retirerions serait double, ou plus encore.

— Nous considérons tous les deux, dit Poatas en jetant un coup d'œil au Chef Technicien, qu'il est de la plus grande importance…

— Encore une fois, l'interrompit Oramen, ce type de transfert technologique, cette sorte d'assistance, ne sont-ils pas strictement interdits ?

Il regarda les deux hommes tour à tour. Ils semblaient embarrassés et échangeaient des regards furtifs.

Leratiy s'éclaircit une nouvelle fois la gorge.

— Les Octes affirment que si c'est eux qui utilisent le matériel, alors, dans la mesure où la technique s'applique à un objet qui, de fait, leur appartient, la réponse est non. Ce n'est pas interdit.

— Tout à fait, dit Poatas en relevant le menton d'un air de défi.

— Ils prétendent que cette chose leur appartient ? demanda Oramen en regardant le cube.

Voilà qui était nouveau.

— Pas de façon formelle, seigneur, répondit Leratiy. Ils reconnaissent l'antériorité de nos droits. Mais ils pensent que cet artefact pourrait faire partie de leur ancien héritage, et ils manifestent un profond intérêt à son égard.

Oramen regarda autour de lui.

— Je ne vois aucun Octe dans cette salle. Comment savez-vous tout cela sur eux ?

— Ils sont entrés en communication avec nous par l'intermédiaire d'un émissaire spécial du nom de Savide, seigneur, dit Poatas. Il est venu dans cette salle à deux ou trois reprises, et nous a prodigué quelques conseils.

— Je n'en ai pas été informé, fit observer Oramen.

— Vous étiez blessé, seigneur, et cloué au lit, répondit Poatas en examinant un instant le plancher.

— Ah, je vois, c'est donc si récent que ça, dit Oramen.

Poatas et Leratiy lui firent un sourire.

— Messieurs, dit Oramen en leur souriant à son tour, si vous jugez que nous devrions autoriser les Octes à nous aider, eh bien, laissons-les faire. Demandez-leur d'apporter leurs merveilleux appareils, leurs Apprentisseurs, mais faites tout votre possible pour apprendre comment ils fonctionnent. Êtes-vous satisfaits ? demanda-t-il.

Les deux hommes semblèrent à la fois surpris et ravis.

— Tout à fait, seigneur ! s'exclama le Chef Technicien.

— Seigneur ! dit Poatas en inclinant la tête.

*

* *

Oramen passa le reste de la journée à mettre en place ce qui équivalait en fait à l'organisation d'un véritable petit État. Ou du moins, il regarda d'autres gens faire ce travail de mise en place. Ils s'activaient en particulier à reconstituer une armée, prenant d'anciens soldats devenus terrassiers pour en faire de nouveau des soldats. Ce n'étaient pas les hommes qui manquaient, mais les armes : la plupart de celles qui avaient équipé l'armée étaient entreposées dans des arsenaux à Pourl. Ils allaient donc devoir tirer le meilleur parti de ce qu'ils avaient. La situation devrait s'améliorer un peu, car quelques ateliers du Campement convertissaient déjà leurs forges et leurs machines à la fabrication d'armement, qui ne serait toutefois pas de la meilleure qualité.

Les hommes à qui il avait confié la responsabilité de superviser ces opérations étaient tous d'un grade relativement modeste. Sa première décision, ou presque, avait été de

rassembler tous les officiers supérieurs que tyl Loesp avait mis en place, y compris le général Foise, et de les envoyer à Rasselle, soi-disant en délégation pour expliquer ses actions, mais en réalité uniquement pour se débarrasser de gens à qui il n'était plus certain de pouvoir faire confiance. Certains de ses conseillers l'avaient mis en garde contre le renvoi à l'ennemi d'officiers compétents et bien au courant des forces et faiblesses de ses troupes, mais Oramen n'avait pas été convaincu que ce fût une raison suffisante pour les autoriser à rester ici, et l'idée de les emprisonner le rebutait.

Foise et les autres étaient donc partis quelques heures plus tôt à bord d'un train, sans enthousiasme mais disciplinés. Un autre train était parti une demi-heure plus tard, chargé de soldats fidèles à Oramen pourvus de larges stocks d'explosifs. Leur mission était de miner et de garder tous les ponts situés entre les Chutes et Rasselle qui soient accessibles sans déclencher pour autant les hostilités.

Oramen quitta la réunion de planification dès qu'il put décemment le faire et retourna dans sa voiture pour une sieste bien nécessaire. Les médecins insistaient encore pour qu'il prenne quelques jours de repos, mais il ne pouvait se le permettre. Il dormit une heure, puis il alla rendre visite à Droffo qui se rétablissait lentement dans le train-hôpital principal.

— Vous avez donc agi rapidement, prince, lui dit Droffo.

Il était encore couvert de bandages et paraissait hagard. On avait laissé les blessures de son visage se cicatriser à l'air après les avoir nettoyées, mais deux ou trois sur la joue avaient nécessité des points de suture.

— Foise est parti sans faire d'histoires ? poursuivit-il. (Il secoua la tête en grimaçant.) Il va probablement comploter avec tyl Loesp.

— Tu crois qu'ils vont nous attaquer ? demanda Oramen.

Il était assis sur une chaise de toile au chevet de Droffo dans son compartiment privé.

— Je ne sais pas, prince, dit Droffo. A-t-on des nouvelles de tyl Loesp ?

— Aucune. Il n'est même pas à Rasselle. Si ça se trouve, il n'est pas encore au courant.

— À votre place, je me méfierais s'il proposait une rencontre. Voilà au moins une chose dont je suis sûr.

— Tu crois qu'il est personnellement derrière toute cette affaire ?

— Qui d'autre voulez-vous que ce soit ?

— Je pensais, peut-être… des gens de son entourage ?

— Qui, par exemple ? dit Droffo.

— Bleye ? Tohonlo ? Des gens comme ça.

Droffo secoua la tête.

— Ils ne sont pas assez malins.

Oramen n'avait pas d'autres noms en tête, sauf peut-être le général Foise. En tout cas, certainement pas Werreber. Quant à Chasque, il n'en était pas sûr, mais l'Exaltine n'avait aucun lien avec les subalternes de tyl Loesp : il était pour ainsi dire situé à part. Oramen avait l'habitude de voir d'autres gens autour de tyl Loesp – des officiers et des fonctionnaires, pour la plupart –, mais effectivement, maintenant que Droffo le faisait remarquer, il avait peu de compagnons réguliers et identifiables. Il avait bien des fonctionnaires, des laquais, ceux qui accomplissaient ses volontés, mais pas vraiment d'amis ni de confidents. Oramen s'était toujours dit qu'il devait bien en avoir, mais il ne les connaissait pas. Peut-être qu'ils n'existaient pas du tout.

Oramen haussa les épaules.

— Mais quand même, tyl Loesp… ? dit-il en fronçant fortement les sourcils. Non, je ne peux pas…

— Vollird et Baerth étaient des hommes à lui, Oramen.

— Je sais.

— A-t-on des nouvelles de Vollird ?

— Non, aucune. Il a complètement disparu. Encore un fantôme qui hante les fouilles.

— Et c'est également tyl Loesp qui vous avait recommandé Tove Lomma, n'est-ce pas ?

— Tove était un vieil ami, dit Oramen.

— Mais qui devait sa promotion à tyl Loesp. Soyez simplement prudent.

— Je le suis devenu, même si c'est un peu tard.

— Cette chose, là, le Sarcophage. Est-ce vraiment tout ce qu'on en dit ?

— Il semble communiquer. Les Octes veulent essayer de lui apprendre à parler, dit Oramen. Ils ont une sorte d'appareil qu'ils appellent un Apprentisseur, dont les Optimae se servent pour parler aux objets curieux qu'ils déterrent.

— C'est peut-être un oracle, dit Droffo avec un petit sourire en coin qui étira ses points de suture. (Il fit une autre grimace.)

Demandez-lui donc ce qui va se passer maintenant.

Ce qui se passa fut que, deux tours d'équipe plus tard, c'est-à-dire le lendemain, tyl Loesp envoya un message télégraphique depuis Rasselle disant qu'il s'agissait forcément d'un affreux malentendu. Vollird et Baerth devaient avoir été eux-mêmes victimes d'un complot, et des personnes non identifiées cherchaient manifestement à monter le Prince Régent et le Régent l'un contre l'autre pour leurs propres fins innommables. Tyl Loesp estimait préférable qu'Oramen et lui se rencontrent à Rasselle pour en discuter, s'assurer encore une fois de leur amour et respect mutuels, et organiser les choses afin d'éviter dans l'avenir toute action irréfléchie ou accusation indirecte dénuée de fondement.

Après avoir consulté Droffo ainsi que Dubrile et la demi-douzaine de jeunes officiers qui étaient devenus ses conseillers – des hommes acclamés par leurs troupes plutôt que des obligés de tyl Loesp –, Oramen répondit qu'il était prêt à rencontrer tyl Loesp ici, aux Chutes, et que le Régent ne devrait être accompagné que d'une dizaine d'hommes équipés uniquement d'armes légères.

Ils attendaient toujours la réponse.

Et puis, au milieu de ce que la plupart des gens considéraient comme la nuit, la nouvelle leur parvint que le Sarcophage parlait, et que les Octes étaient apparus en force dans la salle qui l'entourait, venus à bord de sous-marins qui avaient trouvé ou creusé dans la Sulpitine des canaux encore remplis d'eau liquide. Il était difficile pour l'instant de savoir s'ils s'étaient ou non emparés des lieux – apparemment, les travaux se poursuivaient normalement –, mais il y en avait un nombre sans précédent, et ils exigeaient de voir tyl Loesp ou la personne responsable du site.

— Je croyais qu'ils ne venaient que pour se servir de cette machine à enseigner les langues, dit Oramen en s'habillant.

Chaque mouvement des bras ou des jambes le faisait grimacer de douleur. Neguste lui tendit sa veste et l'aida à l'enfiler.

Droffo, qui pouvait maintenant se déplacer bien qu'il fût encore loin d'être rétabli, et qui avait intercepté le messager qui apportait la nouvelle, tendit à Oramen son épée de cérémonie de sa main valide. Il avait l'autre bras en écharpe.

— Peut-être que quand l'objet a parlé, il a dit quelque chose de désagréable, suggéra-t-il.

— Il aurait pu choisir un moment plus agréable, en tout cas, dit Oramen en passant son ceinturon.

*

* *

— Par le DieuMonde Tout-Puissant, dit Oramen quand il vit l'intérieur de la grande salle au cœur de la Cité Sans Nom.

Droffo et lui s'arrêtèrent net. Neguste, qui suivait derrière – bien décidé à ne plus lâcher son maître d'une semelle pour être sûr de subir le même sort que lui, et de ne plus jamais être soupçonné de lâcheté ou de traîtrise –, ne s'arrêta pas à temps et se cogna contre eux.

— Je vous prie de me pardonner, messeigneurs, dit-il avant d'apercevoir à son tour l'intérieur de la salle. Par ma foi, que le DieuMonde me patafiole… ajouta-t-il le souffle coupé.

Il y avait des centaines d'Octes dans la grande salle. Des corps bleus luisaient dans la lumière, et des milliers de membres rouges brillaient comme s'ils venaient juste d'être astiqués. Ils entouraient entièrement le Sarcophage, répartis en cercles concentriques. On aurait dit des fidèles prostrés dans leurs dévotions, et même dans l'adoration. Les créatures étaient toutes apparemment immobiles et on aurait pu les croire mortes si elles n'avaient été disposées d'une façon aussi parfaitement régulière. Toutes avaient le corps enveloppé du même genre d'armure que celle qu'avait portée l'Ambassadeur Kiu. Oramen décela la même odeur que ce jour où il avait appris

que son père était mort, il y avait bien des mois de cela. Il se souvint d'avoir croisé l'Ambassadeur Kiu en se rendant aux écuries, et de cette même odeur étrange. Elle avait été faible ce jour-là, mais elle était très puissante aujourd'hui.

Les gardes personnels d'Oramen, commandés par Dubrile, se rassemblèrent aussitôt autour de lui pour former un rempart sans faille. *Ils m'entourent*, songea Oramen, *tandis que les Octes entourent cet objet… Mais pourquoi ?* Les gardes étaient eux-mêmes distraits par le spectacle de tous ces Octes, et regardaient nerveusement autour d'eux tout en prenant position.

Des techniciens en blouse blanche continuaient de s'affairer dans la salle et sur les échafaudages, apparemment indifférents à la présence des Octes. Sur la plate-forme où Oramen avait vécu cette tentative de communication de la part du Sarcophage, on avait retiré les bâches de sorte qu'on pouvait maintenant voir ce qui s'y passait. Deux Octes s'y tenaient, en compagnie de quelques humains vêtus de blanc. Oramen crut reconnaître Leratiy et Poatas dans ce groupe.

Un garde était en train de faire son rapport à Dubrile, qui salua Oramen et lui dit :

— Seigneur, les Octes sont simplement apparus comme ça. Leurs vaisseaux sont quelque part derrière les glaces des Chutes. Ils se sont frayé un chemin en les faisant fondre. Ils sont entrés dans la salle, certains en passant par ici, d'autres en flottant du haut des murs. Les gardes n'ont pas su quoi faire. Nous n'avons jamais pensé à donner des instructions pour ce genre de circonstances. Les Octes ne sont apparemment pas armés, ce qui fait que nous contrôlons encore les choses, mais ils refusent de s'en aller.

— Merci, Dubrile, dit Oramen. (Du haut de la plate-forme, Poatas lui faisait de grands signes.) Allons voir ce qui se passe, voulez-vous ?

*

* *

— Oramen-homme, prince, dit l'un des Octes quand Oramen arriva sur la plate-forme. (Sa voix était comme un bruissement de feuilles mortes.) De nouveau. Comme les rencontres se rencontrent dans le temps et les espaces. Comme nos ancêtres les Involucrae, bénis soient-ils, qui n'étaient plus, pour nous toujours étaient, et maintenant sont de nouveau sans démenti, ainsi nous nous rencontrons une fois encore. Ne pensez-vous pas ?

— Ambassadeur Kiu ? demanda Oramen.

L'ambassadeur et l'autre Octe flottaient devant le panneau gris clair du cube. Poatas et le Chef Technicien Leratiy se tenaient un peu plus loin, avec sur leur visage une expression d'excitation à peine contrôlée. On aurait dit, pensa Oramen, qu'ils étaient impatients de l'informer de quelque chose.

— J'ai ce privilège, dit l'ambassadeur Kiu-à-Pourl. Et à lui je vous présente : Savidius Savide, Émissaire Spécial Péripatétique sur Sursamen.

L'autre Octe se tourna légèrement vers Oramen.

— Oramen-homme, Prince de Hausk, Pourl, dit-il.

Oramen le salua en inclinant la tête. Dubrile et trois de ses gardes s'étaient placés aux quatre coins de la plate-forme, qui commençait à être bien encombrée.

— Je suis ravi de vous rencontrer, Émissaire Savidius Savide. Bienvenue, mes amis, ajouta-t-il. Puis-je vous demander la raison qui vous amène ici ? (Il se retourna pour regarder les centaines d'Octes disposés en cercles brillants autour du Sarcophage.) Et en si grand nombre ?

— La grandeur, prince, dit Kiu en flottant plus près d'Oramen. (Dubrile s'apprêtait à s'interposer mais Oramen l'arrêta d'un geste de la main.) Grandeur sans égale !

— Une occasion d'une telle importance que nous sommes comme rien ! dit l'autre Octe. Ceux-là, présents, nos camarades, nous deux. Nous ne sommes rien, témoins inadéquats, acolytes indignes, totalement insuffisants ! Néanmoins.

— Méritants ou pas, ici nous sommes, dit Kiu. De privilège incompréhensible cela est pour tous présents. Nous vous remercions sans limites pour tel. Vous nous placez éternellement en votre dette. Aucune des vies vécues jusqu'à la

fin des temps par des billions, des trillions d'Octes ne pourrait acquitter notre chance d'être témoins.

— Témoins ? dit doucement Oramen en souriant avec indulgence. Témoins de quoi ? Du fait que le Sarcophage a parlé ?

— Il a parlé, seigneur ! dit Poatas en s'avançant et en agitant sa canne vers la partie gris pâle à la surface du cube. (Puis il désigna l'un des appareils posés sur un grand chariot à roulettes.) Cet instrument a simplement projeté des images et des sons, ainsi qu'une série de vagues invisibles à travers l'éther, à la surface de ce que nous avons appelé le Sarcophage, et il a parlé ! En sarle, en deldeyne, en octe et dans plusieurs autres langages des Optimae. Au début, il ne s'agissait que de répétitions, et nous étions déçus, pensant qu'il se contentait d'enregistrer et de restituer, sans aucun esprit conscient, mais ensuite… Ensuite, prince, il s'est exprimé avec sa propre voix ! (Poatas se tourna vers le carré gris clair et s'inclina profondément devant lui.) Seigneur, accepterez-vous de céder encore une fois à nos caprices ? Notre personnage le plus important est présent parmi nous : un prince de la maison royale qui commande deux niveaux, et qui dirige les opérations ici.

— Le voir ? fit une voix sortant du carré gris.

Cette voix était comme un long soupir, comme si chaque syllabe était lentement projetée.

— Venez, seigneur, venez ! dit Poatas en faisant signe à Oramen de s'avancer. Il souhaite vous voir. Ici, seigneur, au même point focal qu'avant.

Oramen ne bougea pas.

— Seulement pour être vu ? Pourquoi encore dans ce carré ?

Il craignait que cette chose, maintenant qu'elle semblait avoir acquis une voix, n'ait encore besoin de lire dans les pensées.

— Vous êtes le prince ? dit la voix sur un ton égal.

Oramen fit un pas de côté de sorte que si ce carré gris avait été une fenêtre, il aurait pu être visible pour quelqu'un situé à l'intérieur, mais il ne posa pas le pied dans le point focal.

— Oui, je suis le prince, dit-il. Je m'appelle Oramen. Fils du défunt roi Hausk.

— Vous vous méfiez de moi, prince ?

— L'expression est un peu forte, dit Oramen. Disons que vous m'étonnez. Vous devez être quelque chose de tout à fait remarquable et étrange pour avoir été enterré si longtemps et être cependant encore vivant. Puis-je vous demander votre nom ?

— Si rapidement nous en venons à regretter. Mon nom, comme tant d'autres choses, est perdu pour moi. Je cherche à le retrouver, comme tant d'autres choses.

— Comment vous y prendriez-vous ? demanda Oramen.

— Il y a d'autres parties. Des parties de moi, m'appartenant. Dispersées. Ensemble, apportées, je pourrais redevenir entier. C'est tout ce qui m'importe à présent, tout ce qui me manque, tout ce que je désire ardemment.

Le Chef Technicien Leratiy s'avança.

— Nous pensons, seigneur, que certains des autres cubes, les plus petits, sont des stockages contenant les souvenirs de cette créature, et peut-être d'autres facultés encore.

— Ils ont dû être placés à proximité, mais pas juste à côté, vous comprenez, seigneur, dit Poatas. Afin de s'assurer que certains survivraient.

— Tous les cubes ? demanda Oramen.

— Non, pas tous, je crois, mais je ne peux pas encore savoir, dit la voix en un long soupir. Trois ou quatre, peut-être.

— Certains autres n'ont peut-être qu'une fonction symbolique, ajouta Poatas.

— Qu'êtes-vous donc, alors ? demanda Oramen au Sarcophage.

— Qu'est-ce que je suis, prince ?

— À quel peuple appartenez-vous ? À quelle espèce ?

— Mais voyons, gentil prince, je suis un Involucra. Je suis ce que vous appelez parfois, je crois, le « Voile ».

— Notre ancêtre a survécu ! s'écria Savidius Savide. Le Voile, ceux qui nous ont faits aussi bien que tous les Mondes Gigognes sont, en un seul être, revenus, pour nous bénir, bénir tous mais

nous bénir nous, les Octes, qui sommes véritablement et indéniablement les Héritiers !

*

* *

Dans la Grande Salle Impériale, Mertis tyl Loesp commençait à s'impatienter. Il se sentait harcelé par la meute de conseillers et d'officiers supérieurs qui insistaient pour lui prodiguer leurs conseils. Il avait remis ses vêtements sarles, avec la cotte de mailles, le tabard et le baudrier, laissant de côté la tenue civile plus délicate des Deldeynes, mais il s'y sentait mal à l'aise, presque ridicule. Le Nouvel Âge était en principe arrivé : les combats, les disputes étaient censés faire partie du passé. Allait-il être obligé de reprendre les armes à cause d'un simple malentendu, par la faute de deux imbéciles maladroits ? Pourquoi fallait-il que personne ne soit fichu de faire son travail correctement ?

— Ce n'est encore qu'un tout jeune homme à peine sorti de l'enfance. Il ne saurait être notre problème, seigneur. Nous devons identifier celui qu'il écoute et guider ainsi ses actions. Voilà la clef.

— Insistez simplement pour qu'il vienne vous voir. Il viendra. Les jeunes sont ainsi faits qu'ils commencent souvent par opposer la plus farouche résistance, du moins verbalement, et une fois qu'ils ont pu s'exprimer et que leur indépendance a été suffisamment établie à leurs yeux, ils acceptent, avec toute leur véhémence naturelle, de se rendre à la raison et d'adopter un point de vue plus adulte. Renouvelez votre invitation sous la forme d'un ordre. Obligez-le à rentrer au bercail. Une fois à Rasselle, confronté à votre autorité manifeste et à votre bonne volonté, toute l'affaire se réglera de façon satisfaisante.

— Il est également blessé dans son amour-propre, seigneur. Il a l'impatience de la jeunesse. Il sait bien qu'il sera roi le moment venu, mais il est à un âge où l'on ne voit pas toujours les raisons d'attendre. Nous devons donc transiger. Rencontrez-le à mi-chemin entre ici et les Chutes, à la limite de la région

actuellement plongée dans l'ombre. Que cela soit un symbole de la nouvelle aube des excellentes relations entre vous.

— Allez à lui, seigneur. Montrez-lui l'indulgence dont savent faire preuve les puissants. Allez à lui sans être accompagné de dix hommes, ni même d'un. Tenez votre armée en réserve dans son campement, bien entendu, mais allez seul à sa rencontre, avec la simplicité et l'humilité de la justice et du droit qui sont de votre côté.

— Il se conduit comme un enfant. Punissez-le donc, seigneur. Les princes ont besoin de discipline tout autant que n'importe quel enfant. Plus encore, car ils sont trop souvent gâtés et il leur faut une correction régulière pour maintenir un bon équilibre entre l'indulgence et la rigueur. Hâtez-vous de vous rendre au Hyeng-zhar avec toutes vos troupes déployées en ordre de bataille. Il n'osera pas vous affronter, et quand bien même il l'envisagerait, il doit avoir autour de lui des esprits plus sages qui sauront l'en dissuader. Une simple démonstration de force règle ce genre d'affaire, seigneur. Toutes les fantaisies et les plans stupides s'évaporent lorsqu'ils y sont confrontés. Il vous suffit d'agir ainsi, et vos problèmes disparaîtront.

— Ils ont des hommes mais pas d'armes, seigneur. Vous possédez les deux. Contentez-vous de les montrer, et tout sera réglé. Les choses n'iront pas jusqu'au combat. Imposez votre volonté, refusez de passer pour un homme qui prend à la légère de telles accusations implicites. Vous êtes légitimement offensé d'être aussi injustement accusé. Montrez que vous ne tolérerez pas une telle insulte.

Tyl Loesp se tenait sur un balcon donnant sur les arbres du domaine royal qui entourait le Grand Palais de Rasselle. Ses doigts étaient crispés sur la balustrade qu'il semblait vouloir tordre entre ses mains tandis qu'il entendait derrière lui les clameurs de tous ceux qui prétendaient lui dire ce qu'il devait faire. Il se sentait acculé. Il se retourna pour leur faire face.

— Foise, dit-il en apercevant le général qui était arrivé du Hyeng-zhar seulement quelques heures plus tôt. (Ils s'étaient déjà vus, mais seulement le temps que Foise lui fasse un bref rapport.) Votre opinion.

— Seigneur, dit Foise en balayant du regard les hommes assemblés dans la salle.

La plupart étaient des militaires et des nobles sarles, mais il y avait aussi quelques nobles et hauts fonctionnaires deldeynes dignes de confiance, de ceux qui avaient toujours été favorables aux Sarles avant même que les deux peuples ne soient en guerre.

— Je n'ai pour l'instant pas entendu ici une parole qui ne soit pleine de sagesse, poursuivit Foise. (Il y eut de vigoureux hochements de tête et de nombreuses expressions de fausse modestie. Seuls ceux qui n'avaient pas encore pris la parole semblèrent peu impressionnés par cette remarque.) Cependant, il reste aussi vrai aujourd'hui qu'il l'a toujours été qu'on ne peut suivre tous les conseils à la fois. Je suggérerais donc, en gardant à l'esprit les informations les plus récentes que nous ayons à notre disposition, dont je suis l'humble porteur, que nous examinions ce que nous savons être la situation la plus pertinente concernant l'objet de nos délibérations.

Ces propos suscitèrent encore quelques hochements de tête approbateurs.

Tyl Loesp attendait encore d'entendre quelque chose d'intéressant, ou même de neuf, mais le simple fait d'écouter la voix de Foise semblait avoir apaisé quelque chose en lui. Il arrivait maintenant à respirer plus librement.

— Mais que nous suggéreriez-vous de faire, Foise ? demanda-t-il.

— Ce à quoi il ne s'attend pas, seigneur, répondit le général.

Tyl Loesp se sentit de nouveau pleinement maître de la situation.

Il adressa un sourire au groupe et haussa les épaules.

— Général, dit-il, il ne s'attend pas à ce que je rende les armes et que je reconnaisse que j'avais tort, comme quelque traître à l'âme noire. Mais je peux vous assurer que ce n'est pas ce que nous allons faire.

Ce qui souleva les rires.

Foise sourit lui aussi, comme en écho à l'expression de son supérieur.

— Bien sûr que non, seigneur. Je voulais dire que nous ne devons pas attendre, nous ne devons pas prendre le temps de rassembler nos forces. Attaquons maintenant. Ce que nous venons d'entendre sur la réaction du prince et de son entourage à une démonstration de force n'en restera pas moins vrai.

— Attaquer *maintenant* ? dit tyl Loesp en jetant de nouveau un coup d'œil vers les autres. (Prenant une pose théâtrale, il fit mine de scruter le paysage au loin.) Il ne me semble pas que le Prince Régent soit immédiatement disponible pour une telle stratégie.

Éclats de rire.

— Effectivement, seigneur, dit Foise sans se démonter. Mon idée est que vous formiez une force aérienne. Prenez autant d'hommes et d'armes que tous les caudes et les lyges disponibles dans la ville pourront porter, et volez jusqu'aux Chutes. Ils ne s'y attendent pas. Ils ne disposent pas des armes nécessaires pour repousser une attaque aérienne. Leurs…

— La région est plongée dans le noir ! fit remarquer l'un des militaires. Les animaux refuseront de voler !

— Ils voleront, répliqua calmement Foise. J'ai vu Oramen lui-même leur confier sa vie il y a seulement quelques jours. Demandez aux dresseurs. Il leur faudra peut-être un moment pour s'y habituer, mais c'est faisable.

— Les vents sont trop forts !

— Ils sont retombés ces derniers temps, dit Foise, et de toute façon, ils ne durent jamais plus d'un jour-court sans marquer une pause significative. (Foise se tourna vers tyl Loesp et écarta les mains en disant simplement :) C'est faisable, seigneur.

— Nous verrons bien, dit tyl Loesp. Lemitte, Uliast, ajouta-t-il en s'adressant à deux de ses généraux les plus pragmatiques. Faites le nécessaire.

— Seigneur.

— Seigneur.

*

* *

— Il prend donc le nom de Sans Nom, dit Savidius Savide. Notre cher ancêtre, cette relique sanctifiée, cet écho survivant d'un chœur puissant et glorieux de l'aube de tout ce qui est bon endosse la charge de cette cité consacrée à jamais de même que nous supportons la charge d'une longue absence. Vide éternellement présent ! Oh, combien cruel ! Une nuit nous a entourés qui a duré des déciéons. Le revers de l'ombre pour une moitié d'éternité ! Une nuit qui s'éclaire des lueurs de l'aube, enfin ! Ah ! Comme nous avons attendu ! Que tous se réjouissent ! Une autre partie de la grande communauté retrouve son intégrité. Ceux qui avaient pitié peuvent – non, doivent avec de bonnes raisons et des vœux en abondance se réjouir, se réjouir et se réjouir encore pour nous qui sommes réunis avec notre passé !

— C'est notre parent ! ajouta Kiu. Produisant tout, lui-même produit par cette naissance à travers la cité, détritus balayés, passé découvert, toutes railleries abandonnées, toute incrédulité dissipée.

Oramen n'avait jamais vu l'ambassadeur aussi excité, ni même aussi compréhensible.

— Sympathie, de nouveau ! s'écria Kiu. Pour ceux qui doutaient des Octes, qui nous méprisaient pour notre nom, Héritiers. Comme ils regretteront leur manque de foi en nous quand la nouvelle sera transportée, dans la joie, dans la vérité absolue, inébranlable, irréfutable, sur chaque étoile et chaque planète, habitat, et vaisseau de la grande lentille ! Que les Chutes soient silencieuses, figées dans une attente fébrile, dans le calme, dans une pause appropriée avant les immenses accords mélodieux marquant la célébration, l'épanouissement, l'accomplissement !

— Vous êtes vraiment si sûrs que ça qu'il est bien ce qu'il dit ? demanda Oramen.

Ils étaient toujours sur la plate-forme en face du carré gris clair sur la surface du Sarcophage, qui était peut-être une sorte de fenêtre. Oramen avait souhaité poursuivre la conversation ailleurs, mais les deux ambassadeurs octes refusaient de s'éloigner de la présence qui se trouvait dans le Sarcophage. Il avait donc dû se résoudre à accepter un compromis, en les

emmenant tous les deux sur le bord de la plate-forme le plus éloigné – peut-être hors de portée de la fenêtre –, et en demandant aux autres de se retirer. Poatas et Leratiy n'étaient descendus que d'un étage, et encore, avec la plus grande réticence. Oramen parlait à voix basse dans l'espoir d'encourager les deux Octes à faire de même, mais en vain : ils semblaient extrêmement agités, enthousiastes, presque délirants.

Tous les deux étaient déjà allés se placer devant la fenêtre du Sarcophage pour vivre cette expérience personnellement. D'autres l'avaient fait également, en particulier Poatas et Leratiy. Tous disaient ressentir maintenant de la joie et de l'espoir, et non plus ce sentiment de perte et de désir nostalgique. Une sensation de libération euphorique emplissait ceux qui se tenaient ou qui flottaient là, en même temps qu'un désir d'être bientôt de nouveau complets.

— Bien sûr qu'il est ce qu'il dit ! Pourquoi autre chose ? se récria Savidius Savide. (La voix de l'alien semblait scandalisée qu'on pût exprimer le moindre doute.) Il est ce qu'il dit qu'il est. Cela a été présagé, cela est attendu. Qui doute d'une telle profondeur ?

— Vous vous attendiez à ça ? dit Oramen en regardant les deux Octes. Depuis combien de temps ?

— Toutes les vies que nous avons vécues, véritablement ! dit Kiu en agitant ses membres supérieurs.

— Comme ceci résonnera à jamais dans les temps futurs, ainsi l'attente a duré l'éternité non seulement des individus mais de nous-mêmes en tant qu'un, notre espèce, ajouta Savidius Savide.

— Mais à quel moment vous est-il venu l'idée que la réponse se trouvait ici, spécifiquement dans les Chutes ? demanda Oramen.

— Temps inconnu, lui dit Kiu.

— Informés, nous ne sommes pas, confirma Savidius Savide. Qui sait quelles leçons apprises, futurs prédits, données rassemblées, sur des chemins du temps plus anciens que nous-mêmes, nous en sommes sûrs, parcourus pour produire plans, stratégies, actions ? Pas moi.

— Ni, approuva Kiu.

Oramen vit que même si les Octes essayaient de lui fournir une réponse directe, il était peu probable qu'il la comprenne. Il n'avait plus qu'à s'y résigner.

— Les informations que vous avez transférées dans le Sans Nom à partir de l'Apprentisseur, dit-il en essayant une autre approche. Étaient-elles ce qu'on pourrait appeler… neutres en regard de ce que vous vous attendiez à découvrir ici ?

— Mieux que ! s'écria Kiu.

— Hésitation inutile, dit Savide. Lâcheté de manque blâmable de volonté, d'esprit de décision. Expulsion des susdites !

— Messieurs, dit Oramen en s'efforçant toujours de parler à voix basse, avez-vous dit à cette créature dans le cube ce que vous cherchiez ? Que vous vous attendiez à ce que ce soit un Involucra ?

— Comment sa vraie nature pourrait-elle être cachée d'elle-même ? rétorqua Savide d'un air méprisant.

— Vous demandez des impossibles, ajouta Kiu.

— Elle est ce qu'elle est. Rien ne peut changer cela, déclara Savide. Nous serions bien avisés des leçons similaires apprendre doublement, prendre telles, modélisées.

Oramen poussa un soupir.

— Un instant, je vous prie, dit-il.

— N'appartient à nul, donc inoctroyable. Tous partagent l'instant de maintenant, dit Kiu.

— C'est cela même, dit Oramen en s'écartant des deux Octes tout en leur faisant signe de ne pas bouger.

Il alla se placer devant le carré gris clair, mais un peu plus près que le point focal dessiné au sol.

— Qu'êtes-vous ? demanda-t-il à voix basse.

— Sans Nom, vint la réponse d'une voix tout aussi douce. J'ai pris ce nom. Il me plaît, pour l'instant, jusqu'à ce que le mien puisse m'être rendu.

— Mais quelle sorte de chose êtes-vous ? Réellement.

— Le Voile, chuchota la voix. Je suis le Voile, l'Involucra. Nous avons fait ce dans quoi vous avez toujours vécu, prince.

— Vous avez créé Sursamen ?

— Oui, et tous ceux que vous appelez les Mondes Gigognes.

— Pour quelle raison ?

— Pour projeter un champ autour de la Galaxie. Pour protéger. Tous savent cela, prince.

— Pour protéger de quoi ?

— À votre avis ?

— Je n'en ai pas. Voulez-vous bien répondre à ma question ? De quoi cherchiez-vous à protéger la Galaxie ?

— Vous ne comprenez pas.

— Eh bien, alors, dites-le-moi afin que je comprenne.

— J'ai besoin de mes autres pièces, mes fragments dispersés. Je voudrais redevenir entier, et je pourrai alors répondre à vos questions. Les années ont été longues, prince, et cruelles à mon égard. Tant de choses ont disparu, tant m'ont été retirées. J'ai honte qu'il y en ait tant, je rougis de devoir avouer qu'il y en a si peu que je n'aie apprises de cet appareil qui m'a permis d'apprendre à vous parler.

— Vous rougissez ? Vous êtes capable de rougir ? Qui êtes-vous, là-dedans ?

— Je suis moins qu'entier. Bien sûr que je ne rougis pas. Je traduis. Je vous parle dans votre idiome. Pour les Octes, de même, et donc très différemment. Tout est traduction. Comment pourrait-il en être autrement ?

Oramen poussa un profond soupir, prit congé du Sarcophage et redescendit de la plate-forme. Les deux Octes allèrent reprendre leur position devant le cube.

Dans la grande salle, un peu à l'écart du cercle extérieur des Octes en adoration, Oramen alla discuter avec Poatas et Leratiy. Deux autres hommes, des experts en Octes, étaient arrivés en bâillant, ainsi que quelques-uns des nouveaux conseillers du prince.

— Seigneur, dit Poatas en se penchant en avant sur son fauteuil, les mains crispées sur le pommeau de sa canne. C'est un moment fabuleusement historique ! Nous assistons à l'une des découvertes les plus importantes de l'histoire récente de toute la Galaxie !

— Vous pensez que c'est un Voile, là-dedans ? demanda Oramen.

Poatas agita la main d'un air impatient.

— Pas un véritable Involucra. C'est peu vraisemblable.

— Mais pas impossible, ajouta Leratiy.

— Non, pas impossible, reconnut Poatas.

— Il pourrait y avoir une sorte de mécanisme de stase, ou un effet similaire, suggéra l'un des jeunes experts. Une boucle du temps. (Il haussa les épaules.) Ce sont des choses dont nous avons entendu parler. On dit que les Optimae sont capables de tels exploits.

— Peu importe que ce soit ou non un véritable Involucra, s'écria Poatas, bien que je répète qu'il est très improbable que c'en soit un. Ce doit être une machine qui s'est réactivée, d'un niveau de sophistication digne des Optimae pour avoir survécu si longtemps ! Elle est restée enterrée pendant des décaéons, peut-être même des hectoéons ! Des entités rationnelles et interrogeables d'une telle antiquité ne se trouvent pas même une fois dans une vie au sein de la Galaxie tout entière. Nous ne devons pas hésiter ! Si nous n'agissons pas, les Nariscenes ou les Morthanveldes nous la prendront. Et même s'ils ne la prennent pas, les eaux vont revenir bien trop tôt et tout emporter ! Ne voyez-vous pas à quel point c'est important ? (Poatas semblait fébrile, son corps entier était tendu et son expression tourmentée.) Nous sommes sur le point de faire une découverte dont le retentissement se fera sentir dans tout l'espace civilisé ! Nous devons battre le fer tant qu'il est chaud ! Nous devons explorer cet objet avec tous les appareils possibles, ou nous perdrons cette chance inestimable ! Si nous agissons maintenant, nous vivrons pour l'éternité ! Chacun des Optimae connaîtra le nom de Sursamen, celui du Hyeng-zhar, de cette Cité Sans Nom et de son unique citoyen, et les nôtres !

— Nous parlons tout le temps des Optimae, dit Oramen en espérant calmer Poatas par une attitude sobre et pragmatique. Ne devrions-nous pas les impliquer dans cette affaire ? Les Morthanveldes sembleraient tout désignés pour nous venir en aide.

— Ils s'approprieront cet objet ! s'écria Poatas avec angoisse. Nous le perdrons !

— Les Octes s'en sont déjà emparés à moitié, fit remarquer Droffo.

— Ils sont ici, mais ils n'ont pas le contrôle, répliqua Poatas qui semblait sur la défensive.

— Je crois qu'ils pourraient le prendre, s'ils le voulaient, insista Droffo.

— Eh bien, ils ne le font pas ! siffla Poatas. Nous collaborons avec eux. C'est ce qu'ils nous offrent.

— Ils n'ont guère le choix, dit Leratiy à Oramen. Ils craignent le jugement que les Nariscenes pourraient porter sur leurs agissements. Quel jugement les Morthanveldes peuvent-ils craindre ?

— Celui de leurs pairs parmi les Optimae, j'imagine, dit Oramen.

— Qui ne peuvent rien faire, à part exprimer leur réprobation soi-disant civilisée, dit Leratiy d'un ton méprisant. Cela ne sert à rien.

— Ils sauraient peut-être nous dire ce à quoi nous avons affaire, suggéra Oramen.

— Mais nous le savons déjà ! gémit presque Poatas.

— Il ne nous reste peut-être plus beaucoup de temps, dit Leratiy. Les Octes n'ont aucunement intérêt à dire à qui que ce soit ce qui se passe ici, mais la nouvelle se répandra bien assez vite, et c'est alors que les Nariscenes, ou effectivement les Morthanveldes, risquent fort de venir nous faire une visite. En attendant, dit le Chef Technicien en jetant un coup d'œil à Poatas (le vieil homme ne tenait plus en place), je suis d'accord avec mon collègue, seigneur : nous devons agir avec la plus extrême célérité.

— Il le faut *absolument* ! hurla Poatas.

— Calmez-vous, Poatas, lui dit Leratiy. Nous avons déjà largement assez d'hommes pour s'occuper des trois autres cubes. Des ouvriers supplémentaires ne feraient que gêner ceux qui savent déjà parfaitement ce qu'ils font.

— Trois cubes ? demanda Oramen.

— Notre Sans Nom insiste sur le fait que ses souvenirs, et peut-être quelques autres facultés, reposent dans trois des dix

cubes noirs que nous connaissons, seigneur, dit Leratiy. Il les a identifiés. Nous nous préparons à les lui apporter ici.

— Il faut absolument le faire, et rapidement ! insista Poatas. Tant qu'il nous reste un peu de temps !

Oramen se tourna vers ses conseillers.

— Cela vous paraît-il sage ? demanda-t-il.

Il y eut quelques regards inquiets, mais personne ne semblait prêt à déclarer que ces actions n'étaient pas judicieuses. Oramen s'adressa de nouveau à Leratiy.

— On ne m'en a pas informé.

— Encore un problème de temps, dit le Chef Technicien avec un sourire à la fois raisonnable et contrit. Vous serez naturellement informé de tout, mais il s'agissait là, à mon avis, d'une question scientifique qui nécessitait d'être réglée dans les plus brefs délais. Par ailleurs, connaissant la situation actuelle au-dehors – je veux parler de vos relations avec le Régent tyl Loesp –, nous ne voulions pas ajouter aux soucis qui pèsent déjà sur vos épaules avant que les cubes n'aient commencé à être déplacés. Il va largement de soi, seigneur, que vous auriez été informé de nos intentions dès que les préparatifs auraient été en place.

— Et l'opération est prévue pour quand ? demanda Oramen. Quand serez-vous prêts ?

Leratiy sortit sa montre.

— Le premier dans six heures à peu près, seigneur. Le deuxième dans dix-huit à vingt heures, et le dernier quelques heures après.

— Les Octes nous pressent de le faire, seigneur, dit Poatas en s'adressant à Oramen mais en lançant un regard mauvais au Chef Technicien. Ils proposent de nous aider pour la manœuvre. Nous poumons aller beaucoup plus vite si nous les laissions faire.

— Je ne suis pas d'accord, dit Leratiy. Nous devrions déplacer les cubes nous-mêmes.

— Si nous prenons du retard, ils insisteront.

— Nous ne prendrons pas de retard, dit Leratiy en fronçant les sourcils.

Un messager arriva et tendit un papier à Droffo, qui le passa à Oramen.

— Nos éclaireurs aériens les plus avancés signalent une armée qui se dirige vers nous, messieurs, en provenance de Rasselle, leur dit le prince. Elle ne sera pas ici avant une semaine, par la route. Nous avons donc encore tout ce temps.

— Ma foi, que ce soit l'armée ou la fonte des glaces, il nous faut obtenir notre résultat avant d'être inondés, dit Poatas.

— Dubrile, dit Oramen en se tournant vers le capitaine de ses gardes. Cet endroit ne serait-il pas plus facile à défendre que mes wagons du Campement ?

— Absolument, seigneur, répondit Dubrile qui jeta un regard vers les Octes assemblés et ajouta : Cependant…

— Eh bien, dit Oramen en s'adressant à tous, je vais dresser ma tente auprès de nos alliés les Octes. Je reste ici. (Il sourit à Neguste.) Monsieur Puibive, veillez à faire apporter tout le nécessaire, voulez-vous ?

Neguste parut ravi. Probablement d'être appelé « monsieur ».

— Certainement, seigneur !

*

* *

C'était un moment de calme dans la grande salle, à la fin d'une longue période de travail. On avait éteint la plupart des lampes, et le grand espace semblait encore plus immense que lorsqu'il était éclairé. Les Octes retournaient à tour de rôle dans leurs vaisseaux pour s'y livrer à leurs mystérieuses occupations, mais il en restait toujours près de neuf sur dix en place comme lorsque Oramen les avait vus pour la première fois, disposés en cercles concentriques de corps bleus et de membres rouges, tous parfaitement immobiles, autour du Sarcophage enserré dans les échafaudages.

— Vous pensez qu'il va se révéler et qu'il sera comme vous, que ce sera un exemple vivant de vos ancêtres ? demanda Oramen à Savidius Savide.

Ils étaient seuls sur la plate-forme. Les autres s'étaient absentés pour vaquer à leurs tâches ou dormir un peu. Oramen s'était réveillé dans sa tente montée à la hâte – elle était faite de la même toile que celle qui avait enveloppé une partie de l'échafaudage – et il était venu ici pour parler à la créature qui se faisait appeler Sans Nom. Il y avait trouvé Savide flottant simplement devant le carré gris clair.

— Il est comme nous. Simple forme ne compte pas.

— Lui avez-vous demandé si vous êtes vraiment ses descendants ?

— Cela n'est pas nécessaire.

Oramen se leva.

— Je vais lui poser la question.

— Cela ne peut être pertinent, dit Savide tandis qu'Oramen s'approchait du Sarcophage.

— Sans Nom, dit Oramen en se plaçant de nouveau juste au-delà du point focal.

— Oramen, murmura la voix.

— Les Octes sont-ils vos descendants ?

— Tous sont nos descendants.

Ah, voilà une affirmation nouvelle, se dit Oramen.

— Les Octes plus que les autres ? demanda-t-il.

— Tous. Ne demandez pas qui l'est plus que qui d'autre. Pour l'instant, sans mes souvenirs, mes facultés, je ne peux même pas le dire. Ceux qui se donnent le nom d'Héritiers croient ce qu'ils croient. Je les respecte, et cette croyance. Elle leur fait grand honneur. Son exactitude, c'est une autre affaire. Je suis des Involucrae. S'ils sont ce qu'ils disent, alors ils sont aussi de mon espèce, quelle que soit la distance. Je ne peux pas porter de jugement car je ne sais pas. Restaurez-moi simplement à mon niveau de capacités et je pourrai le savoir. Et même alors, qui peut dire ? Je suis resté ici pendant que des empires entiers, des types d'espèces, des écosystèmes panplanétaires et des soleils à séquence courte naissaient et disparaissaient tandis que je dormais. Comment pourrais-je savoir qui a grandi dans notre ombre ? Vous me posez la question dans l'ignorance. Posez-la-moi de nouveau dans un état de connaissance approprié.

— Une fois vos capacités restaurées, qu'allez-vous faire ?

— Je serai alors ce que je suis, je verrai ce qu'il faudra voir et ferai ce qu'il faudra faire. Je suis des Involucrae, et à ce que je comprends des choses, je suis le dernier, et tout ce que nous avons jamais imaginé de faire a déjà été entièrement fait, ou ne vaut plus la peine de l'être. Il me faudra déterminer ce que devraient être mes actions correctes. Je ne peux être que ce que j'ai été. J'aimerais voir ce qu'il reste de notre grande œuvre, les Mondes Gigognes, et ce qu'on peut observer dans la Galaxie et au-delà, tout en reconnaissant que la raison d'être des Mondes Gigognes eux-mêmes est désormais dépassée. Je dois accepter que tout a changé et que je ne peux être qu'une curiosité, un survivant du passé, une pièce de musée. Peut-être un exemple, un avertissement.

— Pourquoi un avertissement ?

— Où est le reste de mon peuple, à présent ?

— Disparu. Sauf grave erreur de notre part. Complètement disparu.

— Ainsi donc, un avertissement.

— Mais tous les peuples finissent par disparaître, dit doucement Oramen comme s'il expliquait la vie à un enfant. Personne ne reste longtemps dans le jeu, en tout cas pas si l'on prend comme terme de référence la vie d'une étoile ou d'une planète. La vie persiste en changeant toujours de forme, et c'est contre nature, et toujours néfaste, pour une espèce ou un peuple, de vouloir conserver le même moule. Il y a une trajectoire naturelle et normale pour les peuples et les civilisations, qui se termine là où elle a commencé en retournant dans la terre. Même nous, les Sarles, nous le savons, et pourtant nous sommes des barbares comparés à la majorité des peuples.

— J'ai donc besoin d'en savoir plus sur le destin de mon espèce, et sur le mien. Notre fin a-t-elle été naturelle, a-t-elle été normale, et si elle n'a pas été naturelle, était-elle méritée ? Je ne sais même pas encore pourquoi je suis dans cet objet. Pourquoi m'a-t-on ainsi conservé ? Étais-je spécial, et donc ainsi honoré ? Ou terriblement ordinaire, et l'on m'aura choisi pour nous représenter tous du fait même de ma banalité ? Je ne me souviens d'aucun vice ni triomphe personnel, et je ne peux donc imaginer avoir été choisi pour mes grands accomplissements ou

ma dépravation. Et pourtant, je suis ici. Je voudrais savoir pourquoi. J'espère le découvrir très bientôt.

— Et si vous découvrez que vous n'êtes pas ce que vous pensez être ?

— Pourquoi ne le serais-je pas ?

— Je ne sais pas. Si tant de choses sont déjà sujettes au doute…

— Laissez-moi vous montrer ce que je sais, murmura la douce voix. Vous permettez ?

— Me montrer ?

— Placez-vous de nouveau dans cet endroit où nous pourrons mieux communiquer, si vous le voulez bien.

Oramen hésita un instant.

— Très bien, dit-il enfin.

Il recula d'un pas et trouva le carré dessiné sur les planches. Il jeta un coup d'œil derrière lui et aperçut Savidius Savide flottant non loin de là. Il se tourna alors vers le carré gris clair du Sarcophage.

L'effet sembla se produire plus vite que la dernière fois. Très rapidement, lui sembla-t-il, il ressentit de nouveau cet étrange vertige. Après l'impression de déséquilibre momentané vint la sensation de légèreté et d'indifférence, puis celle de dislocation dans laquelle il ne savait plus ni qui il était ni quand.

Puis il sut qui il était, où et quand.

Il sentit qu'il se retrouvait dans cette étrange pièce ensoleillée, celle où il avait cru voir ses souvenirs défiler comme un tourbillon au-dehors. Il était apparemment assis sur une petite chaise en bois grossier tandis que le soleil brillait à l'extérieur, un soleil bien trop fort pour qu'il puisse distinguer les détails du paysage qui pouvait se trouver au-delà de la porte.

Une étrange lassitude l'envahit. Il sentait qu'il devait se lever de cette chaise, mais en même temps il n'en avait pas le désir. C'était beaucoup plus agréable de rester assis là, simplement à ne rien faire.

Il y avait quelqu'un d'autre derrière lui dans la pièce. Il n'était pas inquiet : cette personne avait l'air bienveillante. Elle feuilletait des livres posés sur des étagères. Maintenant qu'il examinait plus attentivement cette pièce, ou simplement qu'il

s'en souvenait mieux, il vit qu'elle était entièrement remplie de livres. C'était comme une petite bibliothèque et il était assis au centre. Il aurait voulu se retourner et voir qui était son invité, mais il n'en avait toujours pas la force. Il ne savait pas qui c'était, mais il laissait tomber les livres par terre une fois parcourus, ce qui le contraria. Ça n'était pas des façons. C'était un manque de respect. Comment ferait-on pour retrouver les livres s'il se contentait de les jeter par terre ?

Il essaya vraiment de toutes ses forces de se retourner, mais en vain. Il mobilisa toute son énergie pour tourner simplement la tête, mais ce fut impossible. Ce qui lui avait semblé être une sorte de paresse, une forme d'indolence tout à fait acceptable parce qu'elle venait de lui, lui apparut soudain comme une contrainte qu'on lui imposait de l'extérieur. On lui interdisait de bouger. La personne qui fouillait ses livres le tenait paralysé.

C'était une image, comprit-il soudain. La pièce était son esprit, la bibliothèque sa mémoire, et les livres des souvenirs particuliers.

La personne derrière lui était en train de fouiller dans ses souvenirs ! Était-ce parce que… ?

Une pensée lui avait traversé l'esprit, tout à l'heure. Elle l'avait à peine marqué, et n'avait pas semblé mériter qu'il y revienne car elle semblait tellement irrationnelle, effroyable et inquiétante. Est-ce que cette pensée, ce mot, pouvait avoir un rapport avec ce qui se passait en ce moment ?

On s'était joué de lui, on l'avait piégé. Celui qui fouillait la pièce, la bibliothèque, les étagères, les livres, les phrases et les mots qui constituaient ce qu'il était et les souvenirs qu'il possédait devait avoir soupçonné quelque chose. Il ne savait pas tout à fait ce que c'était, il ne *voulait* surtout pas savoir ce que c'était, et il ressentait un besoin irrésistible, qui aurait été comique dans d'autres circonstances mais absolument terrifiant ici, de ne pas penser…

C'est alors qu'il se souvint, et la créature derrière lui, qui fouillait dans ses pensées et ses souvenirs, trouva au même moment.

Le fait même de se souvenir de cette simple pensée fugitive, de déterrer ce mot enfoui, confirma l'horreur de ce que cette chose pouvait réellement être.

Vous n'êtes pas, pensa-t-il, *vous n'êtes…*

Il sentit quelque chose exploser dans sa tête, et il y eut un éclair plus aveuglant que le soleil à l'extérieur de la petite pièce, plus incandescent que les Roulétoiles, plus lumineux que tout ce qu'il avait jamais pu voir ou connaître.

Il volait à reculons, comme s'il s'était jeté lui-même en arrière. Une étrange créature passa à côté de lui – il eut à peine le temps de la voir : un Octe, bien sûr, avec un corps bleu et des membres rouges, et des surfaces étincelantes –, puis quelque chose vint le percuter au creux des reins et il se mit à tourner comme une toupie et à faire des tonneaux dans l'espace, dans une chute qui semblait sans fin…

Il heurta quelque chose de très dur, des choses se brisèrent et le blessèrent, et la lumière disparut de nouveau et cette fois-ci l'emporta avec lui.

*

* *

Il n'y eut pas de réveil, du moins pas au sens de « tout à coup je suis là ». C'était plutôt comme si la vie – si on pouvait appeler cela la vie – se glissait de nouveau lentement en lui, par petites doses, comme la vasille qui s'écoule goutte à goutte d'une branche d'arbre, le tout accompagné de douleur et de la sensation d'un poids écrasant sur sa poitrine qui l'empêchait de bouger.

Il se trouvait de nouveau dans la pièce tapissée de livres, immobile sur sa petite chaise. Il s'était imaginé qu'il était libéré, qu'il pouvait se lever, mais après une très brève sensation intense de mouvement indésirable, voilà qu'il était de nouveau dans la pièce, paralysé, étendu sur le sol, totalement impuissant. Il était redevenu un bébé. Il ne pouvait pas contrôler ses gestes, il ne pouvait pas bouger, il ne pouvait même pas soutenir sa tête. Il savait qu'il y avait des gens autour de lui, il sentait des mouvements et une douleur encore plus intense, mais rien ne se

montrait sous son aspect véritable, rien n'avait de sens. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, ne serait-ce que pour supplier qu'on l'aide, qu'on mette fin à ces souffrances qui le broyaient et le disloquaient, mais seul le plus infime gémissement s'en échappa.

Il était de nouveau éveillé. Il avait dû s'endormir. Il souffrait toujours terriblement, mais la douleur semblait s'être quand même un peu atténuée. *Il était incapable de bouger !* Il essaya de s'asseoir, il essaya de bouger un bras, de plier un doigt, simplement d'ouvrir les yeux… Rien.

Les bruits lui parvenaient comme s'il était sous l'eau. Il était maintenant allongé sur quelque chose de mou. Ça n'était pas plus confortable. À quoi avait-il donc pensé ? Quelque chose d'important.

Il nagea à contre-courant des bruits liquides autour de lui, désespérément conscient de ceux qu'il faisait lui-même : des sifflements, des gémissements, des gargouillements…

À quoi avait-il pensé ?

Les eaux s'écartèrent comme un rideau de brume. Il crut voir son ami Droffo. Il avait quelque chose à lui dire. Il voulait l'attraper par les vêtements, se redresser, lui crier au visage son terrible avertissement !

Puis il y eut Neguste. Des larmes coulaient sur son visage. Il y avait beaucoup d'autres visages, inquiets, sérieux, neutres, effrayés, effrayants.

Il était de nouveau éveillé. Il s'agrippait au cou de Droffo, sauf que ce n'était pas vraiment Droffo. *Ne le laisse pas faire ! Détruis-le ! Mine la salle, démolis-le ! Ne le laisse…*

Il dormait sur sa chaise, un vieil homme peut-être, perdu dans la fin de ses jours, ces jours qui défilaient dans la lumière faiblissante de ses yeux. Douce agitation. Il devait compter sur d'autres pour s'occuper de lui. Il y avait quelqu'un derrière lui, qui cherchait quelque chose. Tous des voleurs. Était-ce cela qu'il avait toujours désiré ? Il n'était donc pas le fils de son père. Il essaya de se retourner pour faire face à celui qui cherchait à lui voler ses souvenirs, mais il était incapable de bouger.

À moins que cette impression ne soit elle aussi qu'un souvenir. Il sentait qu'il pourrait se mettre à pleurer. La voix

continuait de chuchoter à son oreille, dans sa tête. Il n'arrivait pas à comprendre ce qu'elle disait. Avec le grand âge venaient les grandes douleurs, ce qui semblait injuste. Tous les autres sens étaient affaiblis, mais la souffrance restait vive. Non, ce n'était pas exact, la douleur était atténuée, elle aussi. Là, elle s'atténuait encore.

— Qu'essaie-t-il de nous dire ?

— Nous ne savons pas. Nous n'arrivons pas à le comprendre.

De nouveau éveillé. Il cligna des yeux, regarda un plafond qu'il avait déjà vu. Il essaya de se rappeler qui il était. Il finit par conclure qu'il devait être Droffo, allongé dans le train-hôpital. Ah, mais non, regarde : Droffo est là. Il devait donc être quelqu'un d'autre. Il avait quelque chose à dire à Droffo. Qui étaient tous ces gens ? Il voulait qu'ils s'en aillent. Il fallait qu'ils comprennent ! Mais qu'ils partent. Comprendre, et puis partir. Il y avait des choses à faire. Un travail urgent. Il savait, et il fallait qu'il leur dise qu'il savait. Il fallait qu'ils fassent ce qu'il ne pouvait pas faire lui-même. Tout de suite !

— 'truire… fit le son de sa voix à travers les ruines. Tout démolir. Il…

Puis sa voix s'affaiblit et la lumière s'éteignit de nouveau. Cette obscurité, ce voile qui l'enveloppait. Comme les Roulétoiles se déplaçaient vite, et comme elles éclairaient peu… Il fallait qu'il le dise à Droffo, qu'il lui fasse comprendre, et à travers lui, à tout le monde…

Il rouvrit brusquement les yeux. La même chambre. Le compartiment médical. Mais il y avait quelque chose de différent. Il entendait quelque chose comme des coups de feu. Était-ce une odeur de fumée, de brûlé ?

Il leva les yeux. Droffo. Mais pas Droffo. On aurait dit Mertis tyl Loesp. Qu'est-ce qu'il faisait là ?

— Aidez…

— Non, dit tyl Loesp avec un froid sourire. Rien ne peut plus vous aider, prince.

Et un poing ganté d'acier s'abattit sur son visage, engloutissant la lumière.

*

* *

D'un pas décidé, tyl Loesp descendit la rampe menant à la salle qui abritait le Sarcophage, un groupe d'hommes lourdement armés sur ses talons. Le cube gris était entouré de cercles concentriques d'Octes. Ils semblaient à peine avoir remarqué que des morts et des mourants jonchaient le sol. Une équipe chargée d'achever les blessés était en train de faire son travail. On avait dit à tyl Loesp qu'il restait peut-être quelques défenseurs encore capables de se battre. On n'avait pas encore un décompte exact des blessés, et la salle était peut-être dangereuse. Mais il était impatient de voir cette chose par lui-même, et il s'était rendu directement ici sur son lyge déjà épuisé après s'être emparé du centre du Campement où il avait découvert le Prince Régent brisé et agonisant dans son lit d'hôpital.

— Poatas, Savide, dit-il en les voyant s'approcher de lui à travers la foule des Octes.

Il se retourna vers l'entrée de la salle où l'on était en train de tirer hors du tunnel un énorme cube noir de dix mètres de côté pour le placer en haut de la rampe. Il y eut deux coups de feu dans le lointain, dont les échos se répercutèrent dans la grande salle. Tyl Loesp sourit en voyant Poatas sursauter comme s'il avait été lui-même touché.

— Vous n'êtes pas resté inactif, dit-il au vieil homme. Notre prince n'a pas gêné vos opérations, j'espère ?

— Non, seigneur, dit Poatas en baissant les yeux. Tout s'est déroulé du mieux que nous pouvions l'espérer. Je suis heureux de vous revoir, seigneur, et de savoir que vous êtes victorieux…

— Oui, oui, Poatas. Belle loyauté et tout. Savide, vous approuvez tout ce qui se passe ici ?

— Tout est approbation. Nous voudrions contribuer davantage. Laissez-nous vous aider.

— Mais je vous en prie, faites.

*

* *

Réveillé de nouveau. Une douleur encore plus forte. Il entendait sa propre respiration. Elle faisait un bruit étrange, une sorte de gargouillis. Quelqu'un lui épongeait le visage, et ça lui faisait mal. Il essaya de crier, mais c'était impossible.

— Seigneur ?

Aucun son ne voulait sortir. Il arrivait maintenant à voir son serviteur, d'un seul œil, encore une fois comme à travers un voile de gaze. Où était Droffo ? Il fallait qu'il lui dise quelque chose.

— Oh, seigneur ! dit Neguste en reniflant.

*

* *

— Pas encore mort, prince ?

Il réussit à ouvrir son seul œil valide. Même ce mouvement était douloureux. C'était Mertis tyl Loesp. Neguste se tenait un peu en retrait, la tête baissée. Il sanglotait.

Oramen essaya de regarder tyl Loesp. Il essaya de parler. Il entendit un gargouillis.

— Allez, allez, on se calme, fit tyl Loesp comme s'il parlait à un bébé. Ne vous attardez pas, cher prince. Nous ne voulons surtout pas vous retenir. Partez, sentez-vous libre. Par ma foi, seigneur, votre père est mort plus facilement que ça. Allons, dépêchez-vous. Toi, là.

— Seigneur ? dit Neguste.

— Est-il capable de parler ?

— Non, seigneur. Il ne dit rien. Il essaie, je crois… Le comte Droffo. Il demande après le comte Droffo. Mais je ne suis pas sûr.

— Droffo ?

— Il est mort, seigneur. Vos hommes l'ont tué. Il essayait de…

— Ah, oui. Eh bien, prince, demandez tant que vous voudrez. Droffo ne peut pas venir à vous, mais vous irez bientôt à lui.

— Oh, je vous en supplie, seigneur, ne lui faites pas de mal !

— Tais-toi ou c'est à toi que j'en ferai. Capitaine : deux gardes. Toi : tu vas… Quoi, qu'est-ce que c'est, maintenant ?

— Seigneur ! Seigneur !

C'était une nouvelle voix, jeune et insistante.

— Qu'y a-t-il ?

— La chose, seigneur, l'objet. Le Sarcophage ! Il, il est en train… il… je ne peux pas… !

Ce n'est pas ce que vous croyez, pensa Oramen avant que tout s'éloigne de lui à nouveau et qu'il se sente glisser dans les profondeurs des eaux.

*

* *

— Seigneur !

— Quoi ? dit tyl Loesp sans s'arrêter.

Ils étaient dans le tunnel qu'on venait d'élargir, à une minute de l'entrée de la grande salle hémisphérique contenant le Sarcophage.

— Seigneur, cet homme prétend être un chevalier à votre service.

— Tyl Loesp ! lança une voix désespérée par-dessus la meute de conseillers, de gardes et de soldats qui entouraient le Régent. C'est moi, seigneur, Vollird !

— Vollird ? fit tyl Loesp en s'arrêtant et en se retournant. Amenez-le-moi.

Les gardes s'écartèrent et deux d'entre eux s'approchèrent, tenant l'homme par les bras. C'était bien Vollird, mais vêtu de guenilles, les cheveux en bataille et une expression de dément avec ses yeux exorbités.

— C'est bien moi ! Votre bon et loyal serviteur, seigneur ! s'écria-t-il. Nous avons fait ce que nous avons pu ! Nous avons bien failli l'avoir, seigneur, je vous le jure ! Mais ils étaient trop nombreux !

Tyl Loesp le regarda un instant, puis il secoua la tête.

— Je n'ai pas de temps à…

— Protégez-moi simplement des fantômes, tyl Loesp, je vous en supplie ! dit Vollird dont les genoux cédèrent sous lui.

Les gardes le retinrent avant qu'il ne s'écroule. Les yeux de Vollird étaient habités d'une lueur de folie et il avait de l'écume aux lèvres.

— Des fantômes ? dit tyl Loesp.

— Oui, des fantômes ! hurla Vollird. Je les ai vus, leurs fantômes à tous, venus pour me hanter !

Tyl Loesp secoua la tête et se tourna vers le commandant des gardes.

— Cet homme a perdu l'esprit. Emmenez-le… commença-t-il.

— Gillews, c'est le pire ! dit Vollird dont la voix se brisa. Je l'ai senti ! Je le sens encore ! Son bras, son poignet sous…

Il n'alla pas plus loin. Tyl Loesp avait déjà dégainé son épée, et il la plongea droit dans sa gorge, le laissant gargouiller et gesticuler, les yeux encore plus exorbités, le regard fixé sur la lame qui dépassait de son cou d'où l'air s'échappait en sifflant et le sang giclait et bouillonnait. Il agita bizarrement la mâchoire comme s'il essayait d'avaler quelque chose de trop gros.

Tyl Loesp enfonça la lame avec l'intention de lui trancher la colonne vertébrale, mais le bout heurta l'os et l'arme entailla un côté de la nuque, sectionnant une artère et faisant jaillir une autre fontaine de sang. Le garde placé de ce côté s'écarta pour éviter d'être éclaboussé. Vollird se mit il loucher et son dernier soupir fit trembler la mousse rosaire sur ses lèvres.

Tyl Loesp retira son épée et dit aux deux gardes :

— Lâchez-le.

Vollird tomba face en avant dans une mare de sang. En deux gestes rapides, tyl Loesp essuya sa lame sur la tunique du chevalier et dit :

— Laissez-le là.

Il fit demi-tour et reprit son chemin vers la grande salle.

*

* *

Le Sarcophage avait demandé instamment qu'on retire les échafaudages qui l'entouraient. Il était posé sur son estrade avec les trois cubes noirs autour de lui, l'un juste devant et les deux

autres près de ses arêtes arrière. Les Octes étaient toujours prosternés dans leurs cercles de dévotion.

Tyl Loesp et son escorte arrivèrent juste à temps pour assister à la transformation. Les faces des cubes noirs émettaient des grésillements et des craquements. Une modification de leur texture les fit soudain paraître ternes, puis ils virèrent au gris à mesure qu'un réseau de fissures se dessinait sur leur surface.

En boitillant, Poatas s'approcha de tyl Loesp.

— C'est sans précédent ! dit-il en agitant sa canne en l'air.

Deux des gardes personnels de tyl Loesp s'avancèrent aussitôt, pensant que ce vieillard frénétique s'apprêtait à attaquer leur maître, mais Poatas ne sembla rien remarquer.

— Ah, être ici ! Être ici maintenant ! Et voir ça ! *Ça !* s'écria-t-il en pointant sa canne vers le centre de la salle.

Les faces des cubes noirs étaient maintenant couvertes de larges fissures d'où sortait une vapeur sombre qui s'élevait lentement. Puis les côtés tremblèrent et s'ouvrirent dans une sorte de nuage de suie. Les enveloppes des cubes semblèrent tomber en poussière d'un seul coup, révélant à l'intérieur des ovoïdes noirs et brillants, mesurant chacun trois mètres de long sur un et demi de large. Ils s'élevèrent lentement des décombres de leur naissance.

Poatas se tourna un instant vers tyl Loesp.

— Vous voyez ? Vous voyez ?

— Il serait difficile de ne pas le voir, dit tyl Loesp d'un ton caustique.

Son cœur battait encore très fort après l'incident avec Vollird, mais sa voix restait ferme et parfaitement maîtrisée.

En flottant, les ovoïdes se rapprochèrent du grand cube gris, qui commençait à émettre les mêmes grésillements et craquements que les cubes noirs quelques instants plus tôt. Le bruit était cependant beaucoup plus fort et emplissait la salle d'échos qui se réfléchissaient sur les parois. Les Octes assemblés autour du Sarcophage commencèrent à s'agiter, comme s'ils levaient tous les yeux maintenant vers le cube gris qui tremblait et se modifiait, ses surfaces s'assombrissant de millions de minuscules craquelures.

— Voici donc le couronnement de vos recherches, Poatas ? cria tyl Loesp pour se faire entendre par-dessus le vacarme.

— Et leur ancêtre ! cria Poatas à son tour en agitant sa canne vers les cercles des Octes.

— Est-ce vraiment normal, Poatas ? demanda tyl Loesp. Est-ce qu'il devrait faire ce bruit ?

— Qui sait ? hurla Poatas en secouant la tête. Voyons, seigneur, vous n'avez quand même pas l'intention de fuir ? dit-il sans se retourner.

Les bruits provenant du Sarcophage s'interrompirent brusquement, seuls les échos résonnaient encore.

Tyl Loesp ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais les côtés du Sarcophage disparurent à leur tour, glissant comme si des murs invisibles retenant la poussière grise avaient soudain cessé d'exister et laissaient se répandre leur contenu telle une grande marée autour de l'estrade s'étalant jusqu'au premier cercle des Octes. Cette phase se déroula presque sans un bruit, rien qu'un très léger son qu'on aurait pu prendre pour un soupir. Les derniers échos du vacarme précédent disparurent enfin.

L'ovoïde gris ainsi révélé mesurait près de cinq mètres de large sur huit de long, et flottait en tremblant à mi-hauteur de la salle. Les trois petites formes noires s'en approchèrent comme si elles hésitaient. Elles s'inclinèrent lentement sur leur axe latéral jusqu'à prendre une orientation verticale, puis elles glissèrent inexorablement vers la grande forme grise au centre de leur formation et se joignirent silencieusement à elle, en semblant s'y enfoncer en partie.

L'ovoïde flottait toujours immobile au milieu de la salle, où le silence était à présent total.

C'est alors que l'ovoïde rugit quelque chose dans un langage que les humains présents ne purent comprendre, des mots qui allèrent s'abattre contre les murs comme les brisants sur des rochers. Tyl Loesp poussa un juron en se mettant les mains sur les oreilles, comme tout le monde dans la grande salle, tant le volume était assourdissant. Certains tombèrent à genoux sous la violence du bruit. C'est uniquement son amour-propre qui retint tyl Loesp de les imiter. Les échos n'avaient pas encore fini

de se répercuter que les Octes semblèrent sursauter tous ensemble et commencer à s'agiter. Des petits murmures crépitants, comme un feu de brindilles, emplirent la salle.

Ce nouveau bruit fut noyé lorsque le grand ovoïde gris gronda à nouveau, cette fois-ci en sarle.

— Merci pour votre aide, dit-il d'une voix de tonnerre. Et maintenant, j'ai beaucoup à faire. Il n'y a pas de pardon.

Un film sphérique commença à se former autour de l'ovoïde, suffisamment grand pour l'envelopper entièrement. Cette bulle vira progressivement au noir, puis se transforma en une surface de mercure. Sous les yeux des humains et des Octes assemblés, une deuxième bulle apparut autour de la première à quelque deux mètres de distance. Il y eut un éclair entre les deux bulles, bref mais presque aveuglant, avant que l'enveloppe extérieure ne devienne entièrement noire. Un bourdonnement commença à se faire entendre, de plus en plus fort, un vrombissement provenant de la sphère noire qui emplit rapidement la salle entière d'un hululement à vous faire vibrer les yeux, déchausser les dents et briser les os. Les Octes tombèrent en arrière et roulèrent au sol, apparemment aplatis par cette tempête de bruit. Les humains remirent les mains sur les oreilles. Presque tous se retournèrent en titubant et bousculèrent leurs voisins en essayant désespérément de fuir cette pulsation sonore qui les meurtrissait dans leur chair.

Quelques humains incapables de détacher les yeux de la scène – dont Poatas, qui avait lâché sa canne et s'était mis à genoux – semblaient cloués sur place devant cette énorme sphère noire bourdonnante. Ils furent les seuls à voir, très brièvement, sa surface se moucheter de multiples piqûres d'épingle d'où jaillirent de fins rayons aveuglants.

Et la sphère externe disparut d'un coup.

Un tsunami de radiations à large spectre envahit la salle en un instant, suivi aussitôt d'une boule de feu thermonucléaire.

L'immense explosion de lumière et de feu incinéra les Octes et les humains sans distinction, les vaporisant en même temps que les revêtements de la salle, projetant sa paroi sphérique dans toutes les directions comme une énorme grenade, et

faisant s'effondrer ce qui restait du bâtiment au-dessus, ainsi que la grande place environnante, sur les débris incandescents.

Les premières vagues de radiation – rayons gamma, neutrons et une gigantesque impulsion électromagnétique – étaient parties depuis longtemps et avaient déjà fait leurs dégâts.

Lentement, calmement, la sphère argentée s'éleva des débris fumants, parfaitement intacte. Elle flotta à travers la brèche d'un kilomètre de large ouverte dans la grande place et s'éloigna en désactivant son bouclier, reprenant la forme d'un grand ovoïde. Elle se tourna dans la direction que les humains appelaient « de face », et accéléra pour sortir de la gorge.

27

Le Noyau

Ils se tenaient au bord du cratère creusé au milieu de la grande place. La visière de leurs combinaisons leur permettait de voir comme en plein jour. Ferbin désactiva un instant la vue artificielle, juste pour se faire une idée de ce qu'il en était réellement. Il faisait très sombre, tout en gris, noirs, bleus et marron foncé, les couleurs de la mort et de la décomposition. Une Roulétoile devait se lever bientôt, mais on n'en verrait aucun signe au fond de la gorge avant bien des jours, et il faudrait plus longtemps encore pour que la chaleur ressuscite les Chutes.

La visière de la combinaison permettait encore de distinguer une faible lueur infrarouge au fond du cratère. Des volutes de vapeur s'élevaient lentement des ténèbres des profondeurs, déchirées et emportées par le vent glacé.

Anaplian et Hippinse étaient en train d'examiner l'affichage de leurs capteurs.

— On dirait que c'était une petite bombe nucléaire, dit Djan Seriy.

Ils communiquaient maintenant sans se toucher, estimant que le silence radio n'avait plus de raison d'être. Les combinaisons avaient quand même adopté la méthode la plus sécurisée, des rayons de lumière cohérente invisible parfaitement focalisés.

— Une petite explosion, mais un gros paquet de neutrons et une IEM massive, dit l'avatoïde du vaisseau. Et pas mal de gammas.

— Ils ont dû être complètement grillés, dit doucement Djan Seriy en s'agenouillant près de la grande brèche.

Elle toucha la pierre polie et sentit son grain retransmis par le revêtement de la combinaison.

— Pas étonnant qu'il n'y ait personne dans le coin, dit Hippinse.

Ils avaient aperçu quelques cadavres en survolant la ville, et un nombre étonnant de carcasses de caudes et de lyges, mais sans détecter aucun mouvement : la vie semblait aussi figée et suspendue que les eaux gelées de la Sulpitine.

Mais pourquoi n'y a-t-il personne d'autre ici ? transmit Hippinse à Anaplian via leurs lacis neuraux. *Pas de secours, pas de médecins ?*

Ces gens ne savent rien des maladies provoquées par les radiations, répondit-elle. *Ceux qui ont survécu à l'explosion ont dû s'enfuir en pensant avoir échappé au pire, et ils seront morts sous les yeux de ceux qu'ils auront rejoints. Ça n'a pas dû encourager grand monde à aller voir ce qui s'était passé. Ils ont probablement envoyé quelques pilotes en reconnaissance, qui auront simplement dit que tout le monde était mort ou agonisant. Morts, pour la plupart.*

Pendant que les Octes et les Aultridias sont trop occupés à se battre, transmit Hippinse.

Et que quelque chose est en train de foutre un bazar pas possible dans tous les systèmes du niveau.

Le drone Turminder Xuss s'était éloigné lorsqu'ils s'étaient posés. Il revenait maintenant en flottant.

— Il y a du matériel incrusté dans le rideau de glace derrière une des cataractes, dit-il. Probablement octe. Il y en a pas mal. Je vais jeter un coup d'œil ?

Anaplian hocha la tête.

— Allez-y, je vous en prie.

La petite machine fila aussitôt et disparut par une autre crevasse de la grande place.

Anaplian se releva et se tourna vers ses trois compagnons :

— Allons voir ce qui se passe au Campement.

*

* *

Ils ne s'étaient arrêtés qu'une fois en chemin, pour regarder de plus près l'un des nombreux cadavres gisant sur la surface enneigée d'un canal gelé. Djan Seriy s'en était approchée et l'avait décollé de sa gaine de glace pour l'examiner.

— Radiation, dit-elle.

Ferbin et Holse avaient échangé un regard perplexe. Holse avait haussé les épaules, puis il avait eu l'idée de poser la question à sa combinaison, qui s'était mise aussitôt à lui chuchoter un cours sur les causes et les effets des rayonnements électromagnétiques, particulaires et gravitationnels, pour se concentrer rapidement sur les conséquences physiques des radiations ionisantes et du syndrome d'irradiation aiguë telles qu'applicables aux espèces humanoïdes, particulièrement celles proches des Sarles.

C'est alors que Djan Seriy avait retiré une des longues tiges qu'elle portait à la jambe droite de sa combinaison, un tube noir long comme sa cuisse et un peu plus mince que son poignet. Elle l'avait déposé sur la surface du canal gelé et l'avait regardé un court instant. Le tube s'était lentement enfoncé dans la glace en dégageant de la vapeur. Il s'était ensuite tortillé comme un serpent et avait rapidement disparu dans le trou qu'il venait de creuser. La glace s'était reformée presque aussitôt.

— Qu'est-ce que c'était que ça, madame ? avait demandé Holse.

Anaplian avait détaché une autre partie de sa combinaison, un objet pas plus grand qu'un bouton. Elle l'avait lancé en l'air comme une pièce de monnaie. L'objet avait filé droit vers le ciel et n'était pas retombé.

Elle avait haussé les épaules.

— Une forme d'assurance.

*

* *

Dans le Campement, moins d'un habitant sur cent vivait encore, et ces rares survivants étaient en train d'agoniser. Pas de chants d'oiseaux, pas de bruits d'ateliers, pas de halètements

de locomotives. Dans l'air immobile, seuls les gémissements des mourants venaient rompre le silence.

Anaplian et Hippinse demandèrent aux quatre combinaisons de fabriquer de minuscules mécanismes qu'ils pourraient injecter aux survivants par une simple pression sur le cou. Les combinaisons firent pousser une petite aiguille au bout du médius de chaque main pour permettre de pratiquer les injections.

— Peut-on guérir ces gens, ma sœur ? demanda Ferbin.

Un homme s'agitait faiblement à ses pieds dans la boue gelée d'un des chemins de terre du Campement. Il était couvert de sang et de vomi, et entouré d'excréments séchés. Un spasme lui fit secouer brusquement la tête, et des plaques de cheveux s'en détachèrent. Du sang rouge vif s'écoula de sa bouche et de son nez, ainsi que de ses oreilles et de ses yeux.

— Ce sont les nanorgs qui décideront, répondit brièvement Djan Seriy en se penchant pour faire une piqûre au malheureux.

Ceux que les injectiles ne peuvent pas sauver, ils les aideront à mourir sans souffrir.

— Il est trop tard pour la plupart d'entre eux, dit Holse en regardant autour de lui. C'était cette radiation, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Hippinse.

— À part ceux qui ont été manifestement blessés par balle, dit Djan Seriy en se relevant.

L'homme à ses pieds s'était détendu et respirait doucement. Autour d'eux, on voyait des cadavres de soldats tenant encore leur arme dans leurs mains crispées, et les corps de deux pilotes sous les carcasses de leurs lyges.

— Il y a d'abord eu une bataille, ici, ajouta-t-elle.

Les minces colonnes de fumée qu'ils avaient aperçues tout à l'heure provenaient d'incendies qui finissaient de se consumer, et non pas de cheminées d'ateliers, de forges ou de locomotives. Dans le terminal principal du Campement, toutes les motrices et presque tous les wagons étaient partis. Des centaines de corps gisaient un peu partout.

Ils se répartirent en deux groupes. Djan Seriy et Holse allèrent vérifier les wagons de l'Archiponte et le reste du

quartier général, mais n'y trouvèrent que d'autres cadavres qu'ils ne reconnurent pas.

C'est alors que Hippinse les appela depuis le train-hôpital.

*

* *

— Je suis désolé ! L'homme sur qui j'ai tiré. Dites-lui que je suis désolé, hein, vous voulez bien, s'il vous plaît ? Je suis terriblement désolé.

— C'est sur moi que tu as tiré, fiston, et regarde, je vais très bien. Si je suis tombé à la renverse, c'est simplement parce que j'ai été surpris, voilà tout. Allez, calme-toi, maintenant.

Holse souleva délicatement la tête du jeune homme et essaya de l'adosser au mur.

Il perdait ses cheveux, lui aussi. Holse finit par le caler dans un angle pour qu'il ne retombe pas.

— C'est sur *vous* que j'ai tiré, seigneur ?

— Eh oui, mon garçon, lui dit Holse. Heureusement pour moi, je porte une armure plus solide qu'un mètre d'acier. Comment t'appelles-tu, fiston ?

— Neguste Puibive, seigneur, pour vous servir. Je suis vraiment désolé de vous avoir tiré dessus.

— Moi, c'est Choubris Holse. Allez, il n'y a pas eu de mal, et je ne suis pas fâché.

— Ils voulaient tous nos médicaments, seigneur. Ils croyaient que ça les guérirait ou qu'en tout cas ils auraient moins mal. Je leur ai donné tout ce que je pouvais, mais quand il n'est plus rien resté, ils n'ont pas voulu me croire, seigneur. Ils ne voulaient pas nous laisser tranquilles. J'essayais de protéger le jeune seigneur, seigneur.

— De quel jeune seigneur parles-tu, Neguste ? demanda Holse qui fronça les sourcils en regardant la petite pointe qui dépassait de son médius.

— Oramen, seigneur. Le Prince Régent.

Hippinse venait d'entrer dans le compartiment. Il se figea net en regardant Holse.

— J'ai entendu, dit-il. Je vais aller leur dire.

Holse enfonça son aiguille dans le cou meurtri et tavelé du jeune homme. Il s'éclaircit la gorge.

— Le prince est ici, mon garçon ?

— Par là, dit Neguste Puibive en essayant d'indiquer la porte donnant sur l'autre compartiment.

Il se mit à pleurer de faibles larmes rouges de sang.

*

* *

Ferbin pleura, lui aussi, en soulevant le masque de sa combinaison pour permettre à ses larmes de s'écouler. Quelqu'un avait soigneusement nettoyé Oramen, mais son visage semblait avoir été effroyablement meurtri. Ferbin posa sa main gantée sur les yeux rougis de son frère, mais il ne parvint pas à lui abaisser les paupières. Djan Seriy, qui se tenait de l'autre côté du lit étroit, soutenait la tête de leur frère d'une main passée sous sa nuque.

Elle poussa un long soupir. Elle écarta également son masque, puis elle laissa doucement retomber la tête d'Oramen sur son oreiller. Elle retira sa main.

Elle regarda Ferbin et secoua la tête.

— Non, dit-elle. Nous sommes arrivés trop tard, grand frère. (En reniflant, elle caressa les cheveux d'Oramen pour les remettre en place en faisant attention de ne pas les lui arracher en même temps.) Des jours trop tard.

Le gant de sa combinaison se retira de sa peau comme un liquide noir, laissant sa main nue jusqu'au poignet. Elle la posa doucement sur la joue meurtrie et brisée d'Oramen, puis sur son front marbré. Elle essaya elle aussi de lui fermer les yeux. Une des paupières se détacha et glissa sur son œil injecté de sang comme la peau d'un fruit trop cuit.

— Merde, merde, merde, dit-elle à voix basse.

— *Anaplian !*

C'était Hippinse qui l'appelait depuis l'autre compartiment où Holse et lui s'efforçaient de consoler Neguste Puibive.

*

* *

— Il a demandé après le comte Droffo, mais ils l'avaient tué, messeigneurs. Les hommes de tyl Loesp, quand ils sont arrivés sur leurs créatures des airs. Ils l'avaient déjà tué. Et lui qui n'avait plus qu'un bras et qui essayait de recharger son arme…

— Mais qu'est-ce qui s'est passé après ? insista Hippinse en secouant le blessé. Qu'est-ce qu'il a dit, qu'avez-vous dit ? Allez-y, répétez-le ! Répétez !

Djan Seriy et Holse se penchèrent tous deux pour poser la main sur l'épaule de Hippinse.

— Doucement, dit Djan Seriy à l'avatoïde. Qu'est-ce qui vous prend ?

Holse ne comprenait pas. Qu'est-ce qui pouvait agiter Hippinse à ce point ? Ce n'était pas comme si c'était son frère qui gisait mort à côté… Hippinse n'était même pas un véritable humain. Il ne pouvait avoir aucune affinité avec eux, ni avec personne.

— Redites-le ! gémit Hippinse qui se remit à secouer Puibive.

Djan Seriy le saisit par le poignet pour l'arrêter.

— Tous les autres sont partis, messeigneurs, tous ceux qui le pouvaient encore, dans les trains, quand nous avons commencé à tomber malades la deuxième fois, dit Neguste Puibive en battant des paupières et en roulant des yeux. Désolé de… Nous avons eu une fièvre gastrique terrible après l'explosion, mais ensuite tout allait bien, jusqu'à ce que…

— Au nom de votre DieuMonde, l'implora Hippinse, qu'est-ce qu'Oramen a dit ?

— C'était son dernier mot compréhensible, je crois, messeigneurs, leur dit Puibive d'une voix pâteuse. Mais ils n'existent pas vraiment, hein ? C'est seulement des monstres d'il y a très longtemps…

Ah, merde, non, pas ça… pensa Anaplian.

— De quoi parles-tu, mon garçon ? demanda Holse en écartant l'autre main de Hippinse.

— Ce mot, seigneur. C'est le mot qu'il a fini par répéter tout le temps quand il a pu recommencer à parler juste un petit peu, quand ils l'ont ramené de la salle du Sarcophage. Une fois qu'il a

su que le comte Droffo était mort. Ilne, il disait tout le temps. Au début, je ne comprenais pas très bien, mais il l'a tellement répété, même si sa voix était de plus en plus faible. Ilne, il disait, Ilne, Ilne, Ilne.

Hippinse semblait regarder dans le vide.

Holse entendit sa combinaison lui chuchoter :

— Les Ilnes, anciens aérospiniformes évoluant dans la couche moyenne des géantes gazeuses, provenant à l'origine de la Ligature Zunzilienne. Considérés de niveau tech-équivalent avancé en termes contemporains, Impliqués sur une période allant de moins zéro quatre-vingt-trois à moins zéro soixante-dix-huit milliards d'années, non attestés sur de multiples déciéons, présumés éteints, non-Sublimés, pas de descendants déclarés. Subsistent dans la mémoire galactique principalement pour avoir détruit approximativement deux mille trois cents Mondes Gigognes.

Djan Seriy eut l'impression que le monde se dérobait sous ses pieds et qu'elle se retrouvait soudain au milieu des étoiles et de l'espace infini.

*

* *

Anaplian se leva.

— Laissez-le, dit-elle en remettant son masque en place.

Elle quitta le compartiment. Hippinse se leva à son tour pour la suivre.

Ce n'est qu'un mot prononcé par un mourant et rapporté par un autre, transmit-il à l'agent de CS. *Il est peut-être sans fondement.*

Anaplian secoua la tête.

Voilà quelque chose qui a passé des temps géologiques dans une ville enterrée, qui a massacré quelques centaines de milliers de personnes en sortant juste histoire de s'amuser, et qui a disparu ensuite, répondit-elle. *Il vaut mieux s'attendre au pire avec ce salopard.*

Je ne sais pas ce que c'était, mais ce n'était peut-être pas la cause du…

— Est-ce que je ne pourrais pas rester… commença Holse.

— Si, bien sûr, mais j'aurai besoin de votre combinaison, lui dit Anaplian du fond du couloir. Elle peut jouer le rôle de drone supplémentaire. (Sa voix se modifia quand la combinaison de Holse trouva qu'elle était trop faible et passa en mode coms.) Même chose pour mon frère, ajouta-t-elle.

— On ne peut pas rester encore un petit moment avec lui pour se recueillir ? coupa la voix de Ferbin.

— Non, dit Anaplian.

Dehors, dans l'air glacé du désert, Turminder Xuss redescendit pour rejoindre Anaplian et Hippinse alors qu'ils descendaient du wagon.

— Des Octes, leur dit-il. Il en reste quelques-uns dans un vaisseau à un kilomètre en amont, sous la glace. Ils sont tous en train de mourir. Leurs systèmes ont été ravagés par l'IEM. Les archives sont corrompues, mais ils filmaient en direct et j'ai vu un ovoïde noir sortir d'un cube gris au centre d'une grande salle sous le bâtiment principal de la ville. Il a été rejoint par trois ovoïdes plus petits provenant d'objets que les Sarles et les Octes ont apportés ensemble au cube central. La dernière chose que les Octes ont vue ressemblait beaucoup à une activation de confinement concentrique : confirmation de fortes vibrations et d'un tunnel photonique immédiatement avant le relâchement du confinement et l'apparition de la boule de feu thermonucléaire.

— Merci, dit Anaplian à la machine. (Elle se tourna vers Hippinse.) Alors, convaincu ?

Hippinse était très pâle et ouvrait de grands yeux.

— Convaincu, dit-il.

— Ferbin, Holse, dit-elle aux deux Sarles qui se trouvaient encore dans le wagon. Nous devons partir, maintenant. Un Ilne a été lâché dans la nature, ou une sorte d'engin armé laissé par les Ilnes. Il doit déjà se trouver dans le Noyau, ou en tout cas il s'y dirige. La première chose qu'il va faire sera de tuer le DieuMonde, et ensuite, il essaiera de détruire Sursamen. Vous comprenez ? Il faut que vos combinaisons viennent avec nous, que vous soyez dedans ou non. Il n'y aurait rien de déshonorant à…

— Nous arrivons, dit Ferbin d'une voix qui semblait éteinte.

— On y va, confirma Holse. Allez, mon garçon, repose-toi bien, maintenant, voilà, c'est ça… l'entendirent-ils murmurer.

*

* *

Les quatre combinaisons et la petite machine qui les accompagnait s'élevèrent des ruines fumantes du Campement du Hyeng-zhar et virèrent pour se diriger vers la Tour ouverte la plus proche, à sept mille kilomètres de là. Turminder Xuss accéléra pour passer en tête et prendre de l'altitude. Il disparut presque aussitôt. Ferbin pensa qu'ils avaient repris la même formation en losange que la dernière fois, mais comme les combinaisons étaient camouflées, c'était impossible à dire. Au moins, cette fois-ci, ils pouvaient communiquer sans être obligés de se toucher.

— Mais cette chose est forcément très ancienne, madame, non ? protesta Holse. Ça fait une éternité qu'elle est enterrée là-dessous. Tout le monde sait que les Ilnes ont disparu il y a des millions d'années. Ce machin ne peut pas être si dangereux que ça, pas pour des puissances comme les Optimae, la Culture et tout le reste. Hein, vous ne croyez pas ?

— Ça n'est pas comme ça que ça marche, dit Anaplian. Même si j'aimerais bien.

Elle ne dit plus rien tandis qu'ils continuaient de grimper dans les airs en se déployant. Hippinse s'éclaircit la gorge et dit :

— Le genre de progrès dont vous avez l'habitude, vous autres Sarles, ne peut pas s'extrapoler à ces niveaux de civilisation. Les sociétés progressent jusqu'à ce qu'elles Subliment – une sorte de retraite divine, si vous préférez – tandis que d'autres démarrent à leur tour et trouvent leur propre chemin sur la montagne technologique. Mais c'est une escalade, il n'y a pas d'échelle pour grimper. Il y a de nombreux chemins possibles pour atteindre le sommet, et deux civilisations qui y parviennent peuvent très bien avoir acquis en route des capacités très différentes. Cela fait des milliards d'années qu'on connaît des méthodes pour maintenir une technologie à un

niveau viable pendant un temps illimité, et ce n'est pas parce qu'elle est ancienne qu'elle est forcément inférieure. Les statistiques montrent qu'il n'y a que soixante pour cent de chances que la technologie dont dispose cette chose soit moins efficace que ce que nous possédons actuellement. Ça n'est pas beaucoup mieux qu'une chance sur deux.

— Je suis désolée de devoir vous mêler à tout ça, dit Anaplian aux deux Sarles. Nous allons être obligés de descendre au Niveau Machine, et peut-être même jusqu'au Noyau de Sursamen, pour affronter quelque chose dont nous ne savons pratiquement rien. Cet objet possède peut-être des capacités offensives considérables. Nos chances de survie sont probablement assez faibles.

— Je m'en fiche, dit Ferbin qui avait l'air de le penser vraiment. Je mourrai avec joie si ça peut conduire à détruire cette chose qui a tué notre frère et qui menace le DieuMonde.

Ils étaient en train de quitter l'atmosphère et le ciel devenait noir.

— Et le vaisseau, madame ? demanda Holse.

— Hippinse ? dit Anaplian.

— J'essaie en ce moment de lui transmettre un appel à l'aide, répondit l'avatoïde. Par le biais des systèmes octes, nariscenes, morthanveldes, tout ce qui pourrait nous permettre de l'atteindre.

Mais je n'ai aucun retour du chaos qui règne dans l'infocosme local. La perturbation des systèmes ne cesse de s'étendre et brouille absolument tout. On pourrait essayer de se diriger vers un autre niveau pour trouver un système encore opérationnel, mais…

— Je vais lui envoyer le signal, dit Anaplian.

— Je crois que nous n'avons plus guère le choix, dit Hippinse. Ça devrait attirer l'attention sur nous.

— Je suis en train d'armer, dit Anaplian. Je code pour un rendez-vous dans l'Espace Machine, et tous les coups sont permis.

— Mode panique totale, maintenant, dit Hippinse comme s'il parlait tout seul.

— Comment pouvez-vous transmettre un signal au vaisseau, madame ? demanda Holse. Je croyais qu'aucun signal ne pouvait sortir des Mondes Gigognes ?

— Oh, il y en a qui peuvent, dit Djan Seriy. Regardez la gorge en aval des Chutes, là où nous avons atterri tout à l'heure.

Ils avaient grimpé si vite et s'étaient déjà tellement éloignés sur le côté que ce n'était pas facile. Holse n'avait pas encore réussi à repérer la gorge du Hyeng-zhar, et n'avait pas pensé à demander à sa combinaison de le faire pour lui, quand un brusque éclair attira son attention. Il fut suivi de quatre autres, par groupes de deux. Le tout ne dura pas plus de deux secondes. Des champignons de fumée grise se déployèrent aussitôt, puis disparurent en laissant derrière eux des colonnes noirâtres qui s'élevaient rapidement.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? demanda Holse.

— Cinq petites explosions d'antimatière, lui dit Anaplian. (Les nuées de débris retombaient déjà par-delà l'horizon alors qu'ils émergeaient des couches externes de l'atmosphère.) Le *Problème de Biogiciel* et ses sondes surveillent en permanence la Surface au niveau Primaire, guettant des vibrations inhabituelles. Ces cinq explosions groupées n'auront pas secoué Sursamen autant qu'une Chute d'Étoile, mais la planète va résonner comme une cloche pendant quelques minutes, et les vibrations vont se propager jusqu'à la Surface, ce qui est tout ce qu'on leur demande. Des vagues de compression en surface, c'est comme ça qu'on peut transmettre un signal hors de Sursamen.

— Et donc, le vaisseau… commença Holse.

— … va aussitôt se frayer un chemin jusqu'au Noyau, dit Anaplian, et il n'a pas l'intention de s'en laisser conter.

— Je détecte quelque chose, dit Hippinse. Oh. On dirait…

Une lumière éclatante, aveuglante, se répandit devant Ferbin sur sa gauche. Son regard se porta dans cette direction alors même que des images dansaient sur ses rétines, et la visière de sa combinaison s'obscurcit aussitôt, lui projetant à la place une représentation manifestement simulée de l'horizon, des Tours proches, et rien d'autre. La seule image qui lui resta fut celle

d'une silhouette humaine aussi brillante que si elle avait été faite de matériau stellaire.

— Anaplian ! cria Hippinse.

— Oui, leur parvint sa voix calme. Un laser. Impact physique puissant. Visée optique, pas de pulsation de détecteur de portée. Ma combinaison a une légère ablation, et moi de légères contusions. Je suis maintenant entièrement mirorée. Les combinaisons se sont déjà chargées de nous disperser. Attendez-vous à d'aut…

Quelque chose vint percuter Ferbin dans le dos, comme un coup d'épée asséné sur une épaisse cote de mailles. Il essaya de respirer, mais sa combinaison était devenue totalement rigide et il eut l'impression que l'air n'avait plus nulle part où aller.

— Attaque par SOERC, dorsale, au-dessus, l'informa la combinaison. Pas de menace immédiate à la puissance et aux fréquences actuelles.

— Ça fait un coup direct chacun, et moi deux, dit Anaplian. D'autres tirs sont passés à côté. Je détecte une source au plafond, de la techno nariscene, probablement… aïe ! Un troisième pour moi. La source est sans doute compromise.

— Je le pense aussi, dit Hippinse. On doit pouvoir absorber. Hors portée dans vingt.

— Oui, mais il y en a peut-être d'autres devant nous. J'envoie Xuss s'en occuper. Ce sera toujours une bonne occasion de s'entraîner.

— Avec plaisir, dit Turminder Xuss. Est-ce que je peux me servir d'AM, moi aussi ?

— Tout ce que vous voudrez, dit Anaplian.

— Je m'en occupe, donc, dit Xuss en ronronnant de plaisir. Je retourne ensuite devant en m'attendant au même genre ?

— Sentez-vous libre, lui dit Anaplian. Des cinétiques seraient un peu plus embêtants. Déterminez les priorités et avertissez-nous.

— Bien sûr.

— Mais de toute façon, tirez d'abord.

— Là, vraiment, vous me gâtez…

— Ah ! cria Holse un instant plus tard. Par ma foi, même mon vieux ne me cognait pas dessus si fort.

— Ça devrait être son dernier, à celui-là, dit Xuss. Voilà, en plein dans le collimateur. Oh ! Joli !

— On tire, mais on n'est pas au spectacle, lui dit Anaplian.

— Oh, voyons, dit Xuss qui semblait partagé entre l'amusement et la contrariété. Bon, je suis déjà en route.

Ils continuèrent de survoler le paysage loin en contrebas pendant quelques minutes sans s'attirer d'autre réaction hostile. Le monde semblait pivoter sous eux comme un immense rouleau, brillant et sombre tour à tour tandis que les Fixétoiles et les Roulétoiles défilaient, parfois masquées par les pales et les structures du plafond.

Ferbin pleura encore un peu en repensant à son frère mort, défiguré, brisé, dans ce wagon glacial abandonné. Plus personne pour le pleurer maintenant qu'ils avaient été obligés de partir, personne à son côté sauf un serviteur agonisant qui n'était lui-même guère plus qu'un enfant. Cette mort n'avait pas été digne d'un Prince, quel que soit son âge.

Il sentit une rage terrible et glacée monter en lui. Quelle ordure avait pu oser faire une chose pareille à un garçon si jeune, à son frère, à tant d'autres ? Il les avait vus, il avait vu comment ils étaient morts. Sur les conseils de Holse, il avait demandé à sa combinaison de lui décrire les effets de hautes doses de radiation. Certitude absolue de mourir en quatre à huit jours, des jours de souffrances effroyables. Son frère semblait avoir été déjà blessé avant l'explosion fatale, mais cela ne faisait aucune différence : il aurait quand même pu survivre, mais cette chance, si faible fût-elle, lui avait été arrachée par cette ignoble et implacable chose assassine.

Ferbin ravala ses larmes et sa combinaison sembla absorber l'excédent. Sans doute pour être recyclé, purifié et restitué par le minuscule robinet qu'il pouvait approcher de ses lèvres quand il avait besoin de boire. Il était comme dans un monde en miniature, une petite ferme parfaite où rien ne se perdait et où chaque petite chose qui tombait ou mourait était récupérée pour faire pousser de nouvelles plantes ou nourrir les bêtes.

Il comprit qu'il devait faire la même chose. Il ne pouvait pas se permettre de ne pas se servir de la mort indigne et cruelle d'Oramen. L'aventure qui les attendait semblait désespérée et

ils allaient sans doute devoir sacrifier leur vie, mais il honorerait son jeune frère de la seule façon qui vaille la peine, en utilisant la mort d'Oramen pour renforcer sa propre détermination. Il pensait sincèrement ce qu'il avait dit plus tôt à Djan Seriy. Il ne tenait pas particulièrement à mourir, mais il le ferait avec joie si cela pouvait contribuer à détruire cette chose qui avait tué son frère et qui réservait le même sort au DieuMonde.

Le DieuMonde ! Est-ce qu'il aurait l'occasion de le voir ? De le contempler ? Dieu Tout-Puissant, peut-être même lui parler ? Ou simplement l'écouter ? Jamais il n'avait pensé pouvoir l'approcher comme ça. Personne ne pouvait imaginer une chose pareille.

On savait qu'il était là, qu'il était d'une certaine façon une autre créature, un autre habitant de l'immense et prolifique Galaxie, mais cela ne retirait rien de sa divinité manifeste, de son mystère, de la vénération qu'il méritait.

Quelque chose scintilla loin au-dessus de lui dans les ténèbres. Trois petits traits de lumière semblaient converger vers un point. Un trait disparut, un autre s'incurva et le troisième se transforma soudain en un éclair brillant que la visière de la combinaison filtra brièvement.

— Et voilà le travail, dit Xuss. Une batterie cinétique. Sans l'ombre d'un doute compromise. Il y avait toute une équipe d'ingénieurs de combat nariscenes qui grouillaient autour pour essayer d'en reprendre le contrôle.

— Qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

— Réduits en bouillie, dit tranquillement le drone. Pas le choix. Ce machin montait en régime et il était déjà en train de pivoter vers vous.

— Génial, marmonna Anaplian. Alors comme ça, maintenant, on est en guerre avec ces foutus Nariscenes.

— Excusez-moi, madame, monsieur, dit Holse. Est-ce que tous les niveaux ont des armes aussi effroyables braquées sur eux ?

— Eh bien, oui, dit Hippinse, ça fait partie de l'équipement standard.

— Au fait, sur mes huit micromissiles, il m'en reste cinq et demi, dit le drone. C'était un coup d'ajustement, et je pense que

la prochaine fois, je pourrai me contenter de deux, dont un à haute probabilité, mais c'était juste pour vous tenir informés.

— Cinq et *demi* ? dit Anaplian.

— J'en ai détourné un quand j'ai vu que le troisième allait toucher la cible. Je l'ai récupéré. Il reste une demi-charge moteur.

— Un sens de l'économie qui vous honore, dit Anaplian. Hippinse, quelque chose ?

— Oui, j'ai pénétré un canal de communication militaire nariscene renforcé, dit l'avatoïde. Ah, merde, les Octes et les Aultridias sont vraiment en guerre. Les vaisseaux octes au-dessus des Tours ouvertes ont été repérés et les Nariscenes les ont fermées. Les Octes imputent l'explosion du Hyeng-zhar aux Aultridias. Les Aultridias soupçonnent un complot des Octes visant à accroître leur pouvoir. Après l'explosion des Chutes, des appareils octes ont tenté de forcer le passage dans des Tours ouvertes, mais ils se sont fait déchiqueter. Entre les Nariscenes, les Octes et les Aultridias, toutes les Tours sont maintenant bouclées.

— Est-ce qu'on a vraiment raison de continuer dans cette direction ?

— On dirait que oui. Encore deux cent cinquante secondes.

Quatre minutes plus tard, ils plongèrent pour retourner dans l'atmosphère. Cette fois-ci, leurs combinaisons restèrent lisses et argentées, et ils ralentirent à peine en pénétrant dans l'enveloppe gazeuse, laissant derrière eux des traînes de gaz ionisés suffisamment brillantes pour projeter des ombres à des kilomètres. La décélération fut si brutale qu'ils écopèrent de quelques contusions supplémentaires en arrivant au pied de la Tour. L'herbe prit feu sous leurs pieds et ils se retrouvèrent entourés d'un nuage de vapeur. Les combinaisons restèrent mirorées.

Une partie de la pente herbeuse se soulevait déjà en répandant des mottes de terre autour d'elle. Un cylindre de dix mètres de diamètre commença à émerger, puis il ralentit et un cercle apparut sur sa surface incurvée, qui se détacha pour former une rampe quand le cylindre finit par s'arrêter. Anaplian s'avança en tête du groupe et Turminder Xuss arriva juste au

moment où la rampe se relevait. Quelques secondes plus tard, le cylindre entama sa descente.

— Identification ! fit une voix qui résonna dans l'intérieur encore humide de la cabine.

— Je suis Djan Seriy Anaplian de la Culture, agent de Circonstances Spéciales, initialement du palais royal de Pourl, royaume de Sarle. Je suis accompagnée de mon frère Ferbin, souverain légitime des Sarles, et d'un avatoïde du vaisseau de la Culture *Problème de Biogiciel*. Je vous informe qu'une machine ilne destructrice de Mondes Gigognes a été lâchée dans Sursamen. Je répète : une machine ilne destructrice de Mondes Gigognes est ici dans Sursamen. Elle se dirige vers le Noyau, à moins qu'elle n'y soit déjà, avec l'intention probable de détruire ce monde. Diffusez cette information aussi largement que possible, prévenez les Nariscenes et les Morthanveldes. Il s'agit d'une affaire de la plus extrême et absolue priorité.

— Relâchez le contrôle du cylindre.

— Non. Faites ce que je vous dis. Il y a une machine ilne destructrice de Mondes Gigognes dans Sursamen. Elle a déjà tué toute la population du Hyeng-zhar, et se dirige maintenant vers le Noyau, à moins qu'elle n'y soit déjà. Elle a l'intention de détruire cette planète. Dites-le à tout le monde. *Tout le monde !*

— Insiste ! Relâchez immédiatement le contrôle du cylindre ! Non ! Arrêtez ! Relâchez le contrôle d'environnement du couloir ! Remplacez immédiatement les fluides ! Alerte ! Agents aultridiens supposés ! Arrestation imminente !

Le cylindre ralentit et s'arrêta au bout de quelques secondes.

— Non, dit Anaplian en s'approchant de la porte circulaire tel un fantôme argenté. Je n'ai pas de temps à perdre avec vous. Si vous vous mettez en travers de notre chemin, je vous tuerai. Diffusez tout ce que je vous ai dit aussi largement que possible, au niveau maximum d'urgence. C'est *moi* qui insiste.

Anaplian dégaina un pistolet qu'elle portait à la hanche. L'arme était également argentée. Turminder Xuss alla se placer tout en haut de la porte, brillant lui aussi comme du mercure.

— Relâchez le contrôle de la porte ! gémit la voix alors que le panneau commençait à s'ouvrir et à s'abaisser comme un pont-levis. Arrestation imminente !

Anaplian rejoignit rapidement le drone en flottant et pointa son arme vers l'ouverture. La petite forme argentée de Turminder Xuss brilla un instant et disparut aussitôt. Quelques éclairs se réfléchirent sur le plafond voûté du couloir extérieur, et la rampe s'abattit.

Anaplian était déjà sortie sans attendre et remit son pistolet à la ceinture alors que ses pieds touchaient le sol. Elle enjamba les corps d'une douzaine d'Octes puissamment armés. Tous avaient été découpés en morceaux, ainsi que leurs armes : on en voyait des débris par terre, encore fumants et crachotants. Les gauchisseurs à monofilament de Xuss se remirent en place dans sa coque tandis que le drone filait à toute allure dans le couloir. Devant eux, une grande porte circulaire était déjà en train de glisser dans la paroi. Une masse de liquide s'en déversa sur un mètre de hauteur et vint bientôt éclabousser les jambes d'Anaplian. Des sirènes d'alarme se mirent à mugir et quelqu'un cria quelque chose en octe.

— Allez, venez, dit Anaplian par-dessus son épaule étincelante.

Hippinse, Ferbin et Holse sortirent précipitamment du cylindre en essayant de ne pas marcher sur les morceaux d'Octes au milieu de la marée qui les entourait. Ils suivirent Anaplian dans le tunnel.

Une minute plus tard – et après avoir tué encore quelques Octes –, ils se retrouvèrent devant une autre porte circulaire qui s'ouvrit en déversant à nouveau des liquides à hauteur de genou. Ils entrèrent dans une cabine et la porte se referma derrière eux. Ils écoutèrent l'air s'échapper en sifflant.

— À partir de maintenant, nous serons dans le vide, leur dit Anaplian en vérifiant rapidement son SOERC qu'elle avait détaché de son dos.

Hippinse fit de même. Ferbin et Holse se regardèrent sans rien dire, et entreprirent de les imiter. Djan Seriy remit son laser en place : il se moula dans la section dorsale de sa combinaison tandis qu'elle tirait une autre des longues tiges accrochées dans son dos, encore une arme d'un noir brillant qui se déplia automatiquement. Elle la vérifia également. Ferbin croisa le regard de sa sœur, qui hocha la tête et lui dit :

— Je serai devant avec ce faucheur à particules. Toi, Ferbin, sers-toi du fusil cinétique. Holse et Hippinse, prenez vos SOERCs. Il vaut mieux qu'on n'utilise pas tous le même type de matériel. (Son masque s'éclaircit juste le temps de montrer son sourire et son clin d'œil.) Vous n'aurez qu'à tirer sur les mêmes cibles que nous.

Et sa combinaison redevint un miroir parfait.

Nous sommes tous des miroirs, songea Ferbin. *Nous nous reflétons les uns les autres. Nous sommes ici dans ces étranges armures qui réfléchissent toute la lumière, mais malgré cela, nous sommes presque invisibles. Notre regard est redirigé à chaque contact avec la surface, dévié jusqu'à ce que nous voyions quelque chose de ce qui nous entoure comme s'il n'y avait que cela de réel.*

Turminder redescendit et flotta devant Anaplian au niveau de sa poitrine. Deux objets effilés comme des dagues se détachèrent des chevilles d'Anaplian pour venir flotter à leur tour juste devant elle.

— D'autre part, dit-elle, nous avons encore une sacrée descente à faire.

— C'est une Tour ouverte, madame ? demanda Holse.

— Non, répondit-elle. Il y en a une à côté de la nôtre, c'est celle que notre vaisseau va utiliser. Si cette chose a laissé derrière elle des engins en embuscade au cas où elle serait poursuivie, c'est certainement dans les Tours ouvertes qu'ils sont postés. Le vaisseau n'a pas le choix, tandis que nous, si. Il vaut quand même mieux rester suffisamment près de l'endroit où il va apparaître, pour pouvoir lui apporter notre soutien. Mais nous ne sortirons pas pour autant par le puits principal de la Tour. (Elle regarda les deux Sarles.) Nous sommes les fantassins, messieurs, au cas où vous ne l'auriez pas encore compris. Nous ne sommes pas indispensables. Nous sommes de la chair à canon. Le vaisseau, lui, est le chevalier en armure, ou l'artillerie lourde, si vous aimez mieux. (Elle se tourna vers Hippinse qui venait de sursauter.) Quelque chose ?

— Pas encore, dit-il.

Deux petits objets mirorés, des sortes de petites dagues, étaient venus flotter au niveau de ses épaules. Deux autres se

glissèrent à leur tour hors des combinaisons de Ferbin et Holse, et allèrent se rassembler autour de Turminder Xuss.

— Si vous me permettez, messieurs, dit le drone d'un air désinvolte.

— Je vous en prie, répondit Ferbin, faites comme chez vous.

— Je ne savais même pas qu'ils étaient là, dit Holse.

La porte roula silencieusement sur le côté, révélant un cercle de ténèbres absolues. Le drone devint noir comme la nuit et fila en avant, disparaissant aussitôt avec ses quatre petits missiles.

Les humains flottèrent à travers un tube vertical qui ne mesurait que trente mètres de large, d'après Hippinse : c'était un puits pour élévaisseau. Devant eux, une écoutille circulaire avait fini de s'ouvrir. Ils se retrouvèrent à l'intérieur de la Tour.

Tandis qu'ils commençaient à tomber, ils se dispersèrent pour se retrouver à quelque cinq cents mètres les uns des autres.

Jamais je n'aurais imaginé faire une chose pareille, pensa Holse. Il était franchement terrifié, mais en même temps, il exultait. Tomber ainsi à la rencontre du DieuMonde avec des aliens complètement fous, pour retrouver un vaisseau excentrique capable de parler et de voyager entre les étoiles comme un homme qui traverse une rivière en sautant de pierre en pierre, aller à la recherche d'un Ilne encore plus fou que les autres qui voulait faire sauter toute la planète… C'était vraiment le genre de chose qui ne lui aurait jamais traversé l'esprit du temps où il était à la ferme, nettoyant les écuries et trottinant derrière son père autour de l'enclos à castrer les bêtes en portant le seau plein de testicules fumants, l'oreille encore brûlante de la dernière taloche qu'il avait reçue.

Il avait le sentiment inquiétant que dans cette affaire, Ferbin et lui joueraient tout au mieux le rôle de leurres, mais en un sens, il s'en fichait. Il commençait à changer d'avis sur cette histoire de Code du Guerrier que les chevaliers et les princes invoquaient, généralement quand ils étaient soûls et qu'ils avaient besoin de s'épancher, ou qu'ils cherchaient à justifier leur attitude peu recommandable dans d'autres domaines.

Se comporter honorablement et souhaiter une belle mort. Franchement, il avait toujours trouvé que c'était de la foutaise.

La plupart des soi-disant « supérieurs » qu'il avait connus étaient d'une vénalité on ne peut moins honorable, et plus ils amassaient, plus ces salopards cupides en voulaient. Quant à ceux qui n'étaient pas comme ça, s'ils se comportaient mieux, c'était simplement parce que, en général, ils en avaient les moyens.

Était-il plus honorable de crever de faim que de voler ? Beaucoup de gens le disaient, mais rarement ceux qui savaient vraiment ce que c'était que d'avoir le ventre creux, ou de voir un enfant gémir de faim. Était-il plus honorable de mourir de faim que de voler quand d'autres avaient les moyens de vous nourrir mais décidaient de ne pas le faire, à moins d'être payés avec de l'argent que vous n'aviez pas ? Pour sa part, il pensait que non. En choisissant de mourir de faim, on devenait son propre oppresseur, on s'obligeait à rester dans le rang, on se punissait soi-même d'avoir la témérité d'être pauvre, alors que normalement ça devrait être le boulot d'un policier. Dès qu'on faisait preuve d'un peu d'initiative ou d'imagination, on se faisait aussitôt traiter de paresseux, de combinard, de coquin, d'incorrigible. Il avait donc laissé de côté toutes ces histoires d'honneur qui n'étaient bonnes qu'à permettre aux riches de se sentir mieux et aux pauvres de se sentir encore plus mal.

Mais une fois qu'on n'en était plus réduit à vivre au jour le jour, quand on jouissait d'une certaine aisance, on avait alors le loisir de réfléchir au sens de la vie et à ce qu'on était vraiment. Et puisqu'il fallait bien mourir un jour, ça n'était pas idiot de rechercher une belle mort.

Même ces gens de la Culture – et ça, c'était franchement incroyable – choisissaient généralement de mourir alors qu'ils n'y étaient pas vraiment obligés.

Une fois libéré de la peur, quand on n'avait plus à se demander comment se procurer son prochain repas ou combien de bouches on aura à nourrir l'an prochain, et si on va se faire virer par son employeur ou flanquer en prison pour une peccadille, on était effectivement libre de faire un choix. On pouvait choisir une vie paisible, douillette, confortable, banale, et mourir en chemise de nuit pendant que votre famille s'agitait impatiemment autour de vous… Ou on pouvait se retrouver à

faire quelque chose comme en ce moment, et même si votre corps tremblait de tous ses membres, votre cerveau savourait plutôt l'expérience.

Il se mit à penser à sa femme et à ses enfants, et se sentit vaguement coupable qu'ils aient été aussi absents de ses pensées ces derniers temps. Il avait eu largement de quoi s'occuper l'esprit, tant de choses nouvelles et totalement bizarres à apprendre, mais le fait est qu'ils étaient maintenant pour lui comme des créatures d'un autre monde, et que même s'il ne leur voulait que du bien, et s'il pouvait encore imaginer – au cas où, par miracle, ils survivraient à cette aventure – retourner auprès d'eux pour reprendre ses activités antérieures, il sentait confusément que cela n'arriverait pas, que ça faisait bien longtemps qu'il leur avait dit adieu et qu'il ne les reverrait plus jamais.

Une belle mort. *Bon,* pensa-t-il, *tant qu'à faire, puisqu'il faut bien mourir un jour, pourquoi en choisir une qui soit moche ?*

*
* *

Ils flottaient au-dessus d'une gigantesque porte constituée d'un assemblage de grandes sections noires incurvées comme des cimeterres évoquant les pétales d'une fleur. Leur chute avait duré près d'une demi-heure et leur avait fait traverser cinq niveaux où l'on trouvait successivement, d'après les informations fournies par leurs combinaisons, des créatures appelées Vrilles Variolées, Vésiculaires. Nageurs de Géante Gazeuse, Tubaires et Hydrales. Rien ne vivait sur le dernier niveau avant l'Espace Machine, uniquement rempli d'eau océanique sous des kilomètres de glace. Ils se trouvaient à présent juste au-dessus de cet Espace Machine où, d'après les légendes et les conventions, se trouvaient encore les mécanismes d'origine du monde, immobiles mais puissants.

— C'est du Secondaire, n'est-ce pas ? demanda Anaplian en contemplant cet immense volet de trois kilomètres de diamètre.

— Oui, dit Hippinse. Pas de problème pour l'ouvrir.

Il alla flotter au-dessus du centre de la porte. Sa silhouette apparaissait brouillée dans la visière de ses compagnons, à peine perceptible même par les capteurs extraordinairement sensibles des combinaisons. Hippinse détacha un objet de sa ceinture et le déposa à l'endroit précis où les grandes lames se rejoignaient.

Ils suivirent Anaplian pour atteindre un énorme trou ovale percé un kilomètre plus haut sur le côté d'un grand puits, puis ils s'engagèrent dans le tunnel de cent mètres de large auquel il menait et redescendirent aussitôt en flottant. Il y eut un éclair au-dessus d'eux. Les combinaisons détectèrent des vibrations infimes, mais d'une longueur d'onde considérable, dans le matériau du tunnel qui les entourait.

Anaplian leur fit signe de se regrouper. Une fois qu'ils furent en contact, elle leur dit :

— L'ouverture de la porte principale devrait avoir déclenché également celle du portail en bas de ce tunnel, et nous devrions donc pouvoir le traverser complètement. Xuss et les quatre missiles des combinaisons vont passer devant.

— Regardez, dit Ferbin qui était tourné vers le bas. De la lumière.

Ils se dirigeaient vers un cercle lumineux bleuâtre qui grandissait rapidement à mesure qu'ils s'en rapprochaient. Au loin, ils distinguaient vaguement des formes gigantesques, incurvées et tranchantes, grêlées, striées et nervurées. C'était comme s'ils tombaient dans un amas de lames géantes grandes comme des nuages d'orage au milieu des éclairs.

— La voie est libre, annonça Turminder Xuss. Mieux vaut quand même conserver nos distances. C'est moins risqué de devoir échanger des signaux que d'offrir une cible groupée.

— Compris, dit simplement Anaplian.

Ils traversèrent le plafond du Niveau Machine et se retrouvèrent à cinquante kilomètres au-dessus des vastes systèmes de lames immobiles dans l'obscurité. À quelques dizaines de kilomètres de là, une sorte d'immense engrenage toroïdal dressait ses ailettes jusqu'au plafond. Il semblait reposer sur d'autres sphères et disques titanesques reliés eux-mêmes à d'autres formes massives, et plus loin encore, à des

centaines de kilomètres de distance, leur partie inférieure masquée par une rangée relativement proche de lames hélicoïdales évoquant des fleurs gigantesques, d'énormes roues et des sphères de la taille d'une petite lune s'amoncelaient dans l'obscurité et semblaient toucher le plafond du niveau.

La boîte de vitesses de l'enfer, pensa aussitôt Djan Seriy en voyant ce spectacle, mais elle se garda bien de faire part de sa réflexion aux autres.

La lumière bleue clignotante – irrégulière, précise, intense – provenait de deux directions presque parfaitement opposées, et était atténuée en partie par les amas de machines qui s'interposaient.

— C'est une lumière de combat, dit Hippinse.

— D'accord avec vous, dit Anaplian. Vous recevez des signaux du vaisseau ?

Au bout d'un instant, Hippinse répondit :

— Oui, ça y est, mais… C'est confus, haché. Ça doit venir de l'autre côté, un problème de réflexion, ajouta-t-il d'un air d'abord soulagé, puis inquiet.

— Dans quelle direction ? demanda Anaplian.

— Suivez-moi, répondit Hippinse qui se mit aussitôt en route.

— Xuss, devant, s'il vous plaît, dit Anaplian.

— J'y suis déjà, répondit le drone.

Les combinaisons les firent basculer de sorte qu'ils volaient les pieds en avant au-dessus de ce paysage fantomatique. Ils auraient pu naturellement faire modifier la vue pour avoir l'impression d'avoir plutôt la tête en avant. Holse demanda à sa combinaison les raisons de cette position.

— Pas besoin d'aérodynamique, répondit-elle. Nous sommes dans le vide, ce n'est donc pas nécessaire. Cette orientation présente une surface de cible plus faible dans la direction du déplacement, et privilégie la tête humaine dans les priorités de limitation des dégâts.

— Je vois… Ah, oui, une autre question : qu'est-ce qui soutient le monde, ici ? Il n'y a pas de Tours.

— Les grandes machines de ce niveau maintiennent l'intégrité structurelle du plafond.

— Ah, très bien, dit Holse. C'est très clair.

— Tenez-vous à l'écart de la base de la Tour ouverte, leur dit Anaplian en obliquant pour éviter un grand disque de ténèbres au-dessus d'eux.

Des pétales métalliques d'un kilomètre de long pendaient sur les côtés du trou, si parfaitement symétriques qu'ils ne comprirent pas tout de suite qu'ils résultaient d'un objet qui s'était creusé un passage depuis le niveau supérieur.

— Le vaisseau ? demanda Anaplian.

— On dirait, répondit Hippinse d'un air surpris, puis de nouveau soucieux. Il était censé laisser un drone par ici.

Ils poursuivirent leur vol pendant une minute jusqu'à ce que Turminder Xuss dise :

— Il y a du grabuge devant.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Anaplian.

— Un combat avec des SOERCs à haute fréquence, des rayons à particules et ce qui ressemble à de l'AM si j'en juge par les réflexions secondaires. D'après les signatures, notre armement ne fait pas le poids. Dirigez-vous par là, dit le drone en affichant sur leurs visières une ligne menant au sommet d'une immense pale au-dessus d'une des sphères gigantesques.

Un éclair jaillit juste derrière la pale, suffisamment brillant pour déclencher le réflexe de protection visuelle des combinaisons. Ils s'arrêtèrent à quelques mètres sous l'arête de l'ailette, en restant à un kilomètre les uns des autres.

— Vous voyez ça ? dit le drone.

Il leur transmit une vue d'un gouffre noir au milieu d'autres sphères et d'immenses tores concaves inclinés, parsemé d'éclairs aveuglants.

La vue se décomposa en trois images différentes, puis quatre et cinq tandis que les quatre petits drones ajoutaient leur perspective à celle de Xuss. Au loin, réparties entre soixante-cinq et quatre-vingt-dix kilomètres de distance, on distinguait trois sources qui émettaient de fins rayons lumineux, ainsi que des séries d'explosions brutales. Beaucoup plus près, à une dizaine de kilomètres et quatre kilomètres en contrebas, un objet était engagé dans un combat avec les sources distantes. Les vues coordonnées indiquaient qu'un engin de quelques

mètres de large seulement se faufilait derrière les grandes lames dentelées d'un immense engrenage et échangeait des tirs avec ses trois adversaires.

— Ces trois là-bas sont apparemment dans notre camp, dit Hippinse. Ils sont obligés de se replier.

— Est-ce qu'on pourrait prendre ce machin là-dessous par surprise ? demanda Anaplian.

— Ça paraît faisable.

— Faites un ping sur l'un des distants, il faut être sûrs de notre coup, dit Anaplian. Xuss ?

— C'est fait, répondit le drone. Ils viennent du *PB,* ce sont trois des quatre drones de combat qu'il a laissés derrière lui après avoir forcé le passage de la Tour. Ils sont endommagés et ils battent en retraite.

— Le quatrième ?

— Mort, dit Hippinse. Une flaque de métal fondu dans la tranchée entre l'hostile et nous.

— Dites-leur de continuer de faire exactement ce qu'ils font. Xuss, vous avez toujours vos cinq missiles et demi ? Préparez-les, gardez-en deux seulement.

— Armés.

— Dites à deux des couteaux de se déployer maintenant et de plonger à mon signal – en chute libre, pas de propulsion – pour une mission suicide de seconde vague.

— Parés, lancés, dit le drone.

— Vous autres, dispersez-vous encore plus pendant huit secondes et franchissez ensuite la crête pour balancer tout ce que vous avez. Allez-y, maintenant. Ferbin, Holse, souvenez-vous, laissez votre combinaison vous déplacer si elle en a besoin.

— Oui, bien sûr.

— On fera comme vous dites, madame.

Huit secondes.

— Allez, on y va ! cria Anaplian. Allez-y, allez-y !

Les combinaisons les firent bondir par-dessus le sommet incurvé de l'immense lame. Des éclairs jaillirent au-dessus d'eux. Dans le gouffre en contrebas, les tuyères des missiles AM de Xuss étaient comme des taches de suie sur leurs visières que

leurs combis avaient automatiquement obscurcies pour les protéger. Des cercles rouges clignotants apparurent autour de leur cible et leurs armes se mirent aussitôt à tirer. Le fusil cinétique de Ferbin sautait et cognait dans ses mains en le projetant en arrière à chaque rafale, et les balles lui laissaient de minuscules traînées rouges sur la rétine. Le recul essayait à la fois de le retourner et de lui faire faire une pirouette, et la combinaison faisait de son mieux pour compenser et garder l'arme pointée sur la cible.

De la lumière partout. Quelque chose vint heurter le bas de sa jambe droite. Il ressentit une douleur intense, comme s'il s'était foulé le genou, mais elle disparut presque aussitôt.

De multiples gerbes de lumière enveloppèrent la cible, obscurcissant les visières des combis et projetant sur le plafond, à des kilomètres au-dessus, d'immenses ombres d'épines et de ronces.

— Cessez le feu ! cria Anaplian. Rappel des couteaux suicides !

— Ils se sont arrêtés, confirma Xuss. Voici ce qu'ils voient.

Un objet blanc incandescent était en train de tomber et de rebondir au milieu des lames incurvées, faisant jaillir des gerbes d'étincelles jaunes et laissant derrière lui une pluie de débris orange. Les tirs avaient cessé. L'objet en feu était la seule source de lumière.

— C'est fini ? demanda Anaplian.

— Pratiquement certain, répondit Xuss. Bon, je continue en reconnaissance ?

— Oui, et scannez les débris de l'hostile. Allons-y. Hippinse ?

— J'ai chopé un fragment cinétique, dit l'avatoïde d'une respiration sifflante. Bien failli être réduit en bouillie. Je répare et j'y vais.

— OK, dit Djan Seriy tandis qu'ils survolaient la tranchée. (Loin au-dessous d'eux, des débris incandescents continuaient de pleuvoir.) Ferbin ? ajouta-t-elle d'une voix douce. Je suis désolée pour ta jambe.

— Hein ?

Il regarda ses jambes. La droite s'arrêtait juste au-dessous du genou.

Il se figea un instant en pensant au général Ylim. Il sentit sa bouche devenir sèche et entendit quelque chose rugir dans ses oreilles.

— Ne t'en fais pas, lui murmura la voix réconfortante de sa sœur. La combinaison a scellé la brèche et t'a bourré d'analgésiques et de calmants, et le rayon laser a cautérisé la blessure. Tout ira bien, grand frère, tu as ma parole. Une fois qu'on sera sortis de là, on te fera repousser une jambe toute neuve. Rien de plus facile. OK ?

Ferbin se sentait remarquablement bien, maintenant. Presque heureux. Sa bouche n'était plus sèche, plus de rugissement dans les oreilles. Sa blessure ne lui faisait absolument pas mal. En fait, il ne sentait rien du tout de ce côté-là.

— OK, dit-il à sa sœur.

— Vous êtes sûr, seigneur ? demanda Holse.

— Oui, dit-il, ça va bien. Je me sens même *très* bien.

Il continuait de regarder sa jambe pour être sûr que c'était bien vrai, et il la tâta même pour vérifier. Pas de doute : plus de jambe à partir du genou. Et il se sentait en pleine forme ! Incroyable…

*

* *

— C'était un engin de technologie morthanvelde, compromis, leur dit Hippinse une fois qu'il eut récupéré les informations du microdrone envoyé pour examiner les débris de leur adversaire. Il faisait partie d'un groupe de douze, si ses fichiers internes sont corrects.

— Mais bon sang, qu'est-ce que du matériel morthanvelde peut bien foutre ici ? demanda Anaplian. Je ne me souviens pas qu'on m'en ait parlé.

— Moi non plus, dit Hippinse. Ils sont restés très discrets là-dessus. Ça partait sans doute d'une bonne intention.

Anaplian fit un bruit qui ressemblait à un crachat.

Ils volaient au-dessus des ténèbres du Niveau Machine en conservant un kilomètre de distance entre eux, zigzaguant au

milieu des grands composants sphériques et toriques aux surfaces nervurées et gravées de motifs tourbillonnants comme des engrenages taillés au ciseau. Les trois drones endommagés du *Problème de Biogiciel* volaient devant eux et essayaient de se réparer du mieux possible. Turminder Xuss était en position d'éclaireur vingt kilomètres plus loin.

— D'autres comptes ? demanda Anaplian.

— Tous les douze l'étaient. Il n'en reste plus que deux. Nous en avons eu un, et le vaisseau a détruit les autres quand il est arrivé.

— OK, fit Anaplian.

— Mais ils ont aussi infligé des dégâts au vaisseau.

— Non, vraiment ?

— Il avait déjà pas mal encaissé pendant la descente, dit Hippinse.

— Par de la technologie *nariscene* ? fit Anaplian incrédule.

— La chute a duré assez longtemps et dans un environnement totalement fermé, offrant une cible parfaitement prévisible et sans aucune possibilité de se raccrocher au e-Réseau. Il a essayé de négocier, mais ils n'ont rien voulu savoir. Ils ont pu lui balancer pas mal de trucs pendant pas mal de temps. Il a souffert.

— Grave ?

— Assez. Il est blessé. Il serait déjà reparti en boitillant si ce n'était pas une mission de la dernière chance.

— Ah, merde, lâcha Anaplian.

— Ça n'est pas le pire, dit Hippinse. Il y a un vaisseau gardien.

— Un *vaisseau* gardien ?

— *Problème de Biogiciel* est tombé dessus. Il a transmis les specs avant de devoir se concentrer sur le combat.

— Quel genre de vaisseau ? Il est à qui ?

— C'est un morthanvelde, lui aussi. Pas d'équipage à bord, c'est une IA. D'après les specs, puissamment armé, et alimenté depuis le Noyau.

— Personne n'en a parlé ! insista Anaplian.

— Ça doit être tout récent. Le problème, c'est qu'il a été retourné, lui aussi.

— *Comment ?* dit Djan Seriy d'une voix rageuse.

— Il devait reposer sur les mêmes systèmes que les machines de garde, dit Hippinse. Il suffit d'en compromettre une, et on les récupère toutes si on sait bien se débrouiller.

— Ah, *merde* ! s'écria Anaplian. (Deux secondes de silence, puis de nouveau :) *Merde !*

— Euh, cette histoire de compromis… dit Holse d'un air hésitant.

— Cela signifie que l'adversaire en a pris le contrôle, dit Hippinse. En les persuadant grâce à une sorte d'infection mentale.

— Et ça arrive souvent ?

— Disons que ça arrive, dit Hippinse en soupirant. En général, pas aux vaisseaux de la Culture, qui écrivent leurs propres systèmes opérationnels à mesure qu'ils grandissent, ce qui fait qu'ils sont un peu comme les humains, tous légèrement différents, chacun formant presque sa propre espèce individuelle malgré les apparences. Avec eux, les virus ne peuvent pas se propager. Les Morthanveldes, eux, préfèrent contrôler leurs machines intelligentes d'une façon un peu plus centralisée, et qu'elles soient plus prévisibles. Cette méthode a aussi ses avantages, mais elle recèle une faille potentielle, que cette machine ilne semble avoir su exploiter. (Hippinse sifflota entre ses dents.) Elle a dû apprendre beaucoup de choses très rapidement, je me demande bien où…

— Un Apprentisseur, dit Anaplian amèrement. Je vous parie que c'est ça. Les Octes ont dû braquer un Apprentisseur sur ce machin.

— Ça collerait assez bien, reconnut Hippinse.

— Quoi de neuf du côté du vaisseau ? demanda Anaplian.

Les combinaisons de Ferbin et Holse reçurent des informations provenant de l'un des trois drones, mais elles étaient incapables de les interpréter.

— Vous voyez ça ? demanda Anaplian d'une voix qui semblait terne et sans espoir.

Holse fut soudain terrifié. Même le sentiment d'euphorie de Ferbin en fut affecté.

— Oui, dit Hippinse d'une voix lugubre. Je vois.

L'horizon était ponctué d'éclairs assez semblables à ceux qu'ils avaient pu voir lors du combat entre les drones du vaisseau et la machine morthanvelde compromise, mais beaucoup plus éloignés : la source se trouvait bien au-delà de l'horizon, et ce qu'ils voyaient était la lumière réfléchie et déviée par les structures du plafond avec une lenteur qui laissait supposer un conflit d'une violence et d'une puissance infiniment supérieures à l'escarmouche précédente.

— C'est eux, n'est-ce pas ? demanda Anaplian.

— Oui, c'est eux, dit Hippinse à voix basse.

Ferbin entendit sa sœur soupirer.

— Mes amis, dit-elle doucement, ça ne va pas être une partie de plaisir.

*

* *

Ils arrivèrent juste à temps pour voir les deux appareils s'entre-détruire. Ce fut le Super-Tracteur de la Culture, *Problème de Biogiciel,* qui porta le coup fatal en allant percuter le vaisseau gardien morthanvelde anonyme, tel un énorme poing s'abattant sur un visage bouffi. Les deux vaisseaux furent partiellement annihilés dans une déflagration de radiations si intenses que même à quatre-vingts kilomètres de distance, elles suffirent à déclencher les alarmes des combis.

— C'est fini pour moi ! gémit Hippinse comme un enfant perdu.

— Il ne reste plus que nous, maintenant, dit simplement Anaplian. Hippinse ! Ça va ?

— Oui, ça va, dit l'avatoïde.

Ils contemplaient le spectacle de dévastation : d'énormes morceaux de vaisseau projetés par l'explosion tournoyaient en brillant sous les rayonnements du carnage et allaient percuter les pales, les lames et les engrenages, puis ricochaient en laissant derrière eux des gerbes d'étincelles et des nuées de débris secondaires.

— Vous avez toujours les drones ? demanda Anaplian. J'ai perdu le contact.

— Oui, oui, je les ai encore, dit doucement Hippinse. Ils répondent.

— Les deux vaisseaux sont détruits, leur annonça Turminder Xuss. Je suis tout près et ça pleut des mégatonnes, par ici. Et j'ai notre malfaiteur en vue. Il a capturé le Xinthien.

Ferbin sentit son sang se glacer en entendant ce mot. Xinthien. L'autre nom du DieuMonde.

— Euh, que voulez-vous dire par là, monsieur ? demanda Holse.

— Le Xinthien est enfermé dans ce qui ressemble fort à une cage de feu, leur dit Turminder Xuss. Notre délinquant est très petit, mais il a l'air extrêmement compétent. Il a un profil énergétique comme je n'en ai jamais vu. Qui aurait jamais imaginé qu'un objet si ancien puisse être aussi puissant ?

Il leur transmit la vue. Au-delà de l'endroit où les vaisseaux s'étaient affrontés et où leurs débris étaient lentement retombés en s'éparpillant sur les immenses pétales incurvés telle une pluie étincelante sur un parterre de fleurs, à un demi-horizon de distance mais se rapprochant rapidement, un autre spectacle s'offrit à eux. La vue trembla un instant, puis elle se stabilisa et se précisa tandis que le drone et ses deux missiles restants s'approchaient rapidement.

Le DieuMonde était un ellipsoïde d'un kilomètre de large sur deux de long. Il s'agitait et se tordait derrière une sorte de grillage de lumière blanche incandescente qui l'enveloppait entièrement, placé à quelques centaines de mètres de sa surface brune marbrée. La machine ilne n'était qu'un point minuscule sur le côté, reliée à cette cage infernale par un unique filament d'énergie d'un bleu éclatant.

Sous le Xinthien, juste au-dessus d'un trou percé au centre d'une des immenses fleurs métalliques, un petit globe étincelant grossissait lentement en projetant régulièrement des éclairs aveuglants.

— Juste au-dessous de lui, murmura Anaplian qui semblait avoir la gorge sèche.

— Elle est en train de créer de l'antimatière, dit Hippinse.

— Où sont… commença Djan Seriy.

C’est alors qu’ils furent aveuglés par d’intenses tirs de laser provenant d’une source située au-dessus d’eux, un peu en retrait. Les combinaisons pivotèrent et basculèrent aussitôt pour s’écarter en abandonnant quelques couches de protection. Le souffle coupé, Ferbin fut secoué, martelé, et son arme lui fut presque arrachée des mains tandis que sa combinaison réussissait à se retourner, viser et tirer en un seul mouvement tellement rapide que Ferbin se sentit complètement moulu.

— Drone morthanvelde compromis, dit quelqu’un.

— Il est pour moi, dit quelqu’un d’autre.

— Vous n’avez…

— Sacré fils de *pute* ! entendit Ferbin.

En fait, ça ressemblait beaucoup à sa propre voix. L’instant d’après, il fut culbuté dans tous les sens, et pourtant son arme pointait toujours dans la même direction et chaque rafale le projetait impitoyablement en arrière en le faisant tournoyer dans le ciel sombre et lugubre.

Et soudain, tout s’arrêta.

— Hippinse ?

Pas de réponse.

— Hippinse ! Vous m’entendez ?

C’était la voix de Djan Seriy.

— Hippinse ?

Encore elle.

— *Hippinse !*

*

* *

Ferbin avait perdu un instant connaissance suite aux manœuvres extrêmes auxquelles il avait été soumis. Sa combinaison s’en excusa. Elle l’informa qu’il était maintenant à l’abri derrière une grande ailette dépassant d’une des sphères machines, avec les deux autres survivants du groupe, l’agent Anaplian et M. Holse. La visière lui traça obligeamment deux cercles rouges pour indiquer la position de ses compagnons, quelques centaines de mètres plus loin, dix mètres au-dessous du sommet de la grande lame de cimeterre qui les protégeait.

Des lumières scintillaient au-dessus et se réfléchissaient sur les structures du plafond.

Ferbin se demanda comment il avait fait pour se retrouver là. Il en était encore à essayer de formuler sa question quand la combinaison lui expliqua qu'elle avait pris le contrôle conformément aux instructions de l'agent Anaplian.

— Ferbin ? Ça y est, tu es de nouveau avec nous ? Ça va ?

La voix de sa sœur résonnait fortement dans ses oreilles.

— Heu… oui, fit-il.

Il essaya de dresser un inventaire de ses facultés physiques et mentales. Tout lui sembla normal, jusqu'à ce qu'il se souvienne de sa jambe coupée.

— Enfin, disons que ça n'est pas pire, conclut-il.

En fait, il était en pleine forme. Il ressentait toujours une exubérance étrange et presque absurde, et il avait l'esprit étonnamment clair. Il s'était remis instantanément de son évanouissement, et il se sentait apparemment prêt à tout. Dans un coin de sa tête, il se demandait vaguement à quel point et avec quelle subtilité la combinaison pouvait jouer de ses émotions, et quel degré de maîtrise sa sœur détenait sur le processus.

— Et vous, Holse ? demanda Djan Seriy.

— Je vais bien, madame. Mais monsieur Hippinse…

— Nous l'avons perdu quand il a attaqué la deuxième des machines morthanveldes compromises. Et Xuss ne répond pas. Et les drones du vaisseau ne semblent pas avoir survécu à cette dernière bagarre, eux non plus. Messieurs, nous sommes en effectif un peu réduit.

— Il n'y avait pas deux machines morthanveldes ? demanda Holse.

— Détruites toutes les deux. J'ai eu l'autre, dit Anaplian.

Chaque mot qu'elle prononçait semblait haché. Elle était peut-être blessée elle aussi, se dit Holse, mais il ne voulait pas le lui demander.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— C'est une excellente question, Holse, répondit Anaplian. Mon instinct me dit que si nous passons la tête par-dessus cette grande ailette, quelque chose nous la fera sauter. Par ailleurs, à

cause des angles de tir, nous n'avons pas vraiment d'autre endroit où aller. D'un autre côté, j'ai un fusil linéaire à courte portée qui peut réduire en chair à pâté tout ce qui se risquerait à pointer la tête ou autre chose de notre côté. Mais notre inventaire s'arrête là. La machine ilne sait parfaitement que je possède cette arme et se gardera bien de s'approcher suffisamment pour que je puisse m'en servir. (Holse l'entendit reprendre sa respiration.) Malheureusement, j'ai perdu mon faucheur à particules dans la bagarre, nos cinétiques n'ont plus de munitions ou ils sont grillés, les SOERCs sont parfaitement inefficaces et les missiles subsidiaires ont dépensé leurs charges pendant le combat ou ont été vaporisés. Je suis désolée, grand frère. Désolée, monsieur Holse. Toutes mes excuses pour vous avoir mêlés à tout ça. Par ma faute, nous voilà dans une triste situation.

Oui, pensa Ferbin, c'était une triste situation. L'existence elle-même semblait être parfois une triste situation.

Qu'allaient-ils devenir ? Qu'est-ce qui l'attendait ? Il allait peut-être mourir dans quelques minutes, mais même s'il survivait, il savait qu'il ne voulait pas devenir roi. Jamais il ne l'avait voulu. Quand il avait vu son père assassiné, son premier réflexe avait été de s'enfuir, avant même de trouver une justification rationnelle à sa réaction. Il avait toujours su au fond de lui-même qu'il ne ferait pas un bon roi, et il comprenait à présent que, au cas improbable où ils se sortiraient de cette situation désespérée, son règne, son existence tout entière ne serait qu'une lente descente ignominieuse après le sommet de conscience et de gloire potentielle où il se trouvait en ce moment. C'était l'avènement d'un nouvel âge, et il n'arrivait pas à s'imaginer en faire partie. Elime, Oramen, lui…

Il entendit Holse demander :

— Mais alors, madame, qu'est-ce qu'on peut faire ?

— On pourrait se contenter de foncer sur ce salopard et se faire tuer très rapidement, pour un résultat nul, dit Anaplian qui semblait très lasse. Ou nous pouvons attendre ici que la machine ilne ait fini de fabriquer toute l'antimatière dont elle a besoin, et qu'elle détruise la planète. En commençant par nous, puis le Xinthien et elle, ajouta-t-elle. Si ça peut vous consoler.

Holse ravala sa salive.

— Il n'y a vraiment pas d'autre choix, madame ?

— Eh bien… commença Anaplian. (Elle s'interrompit.) Ah. La machine veut nous parler. Autant écouter ce qu'elle a à dire.

— Humains, fit une voix grave et sonore, les Mondes Gigognes ont été fabriqués pour générer un champ autour de la Galaxie. Pas pour protéger, mais pour emprisonner, contrôler, anéantir. Je suis un libérateur, comme l'étaient tous ceux qui sont venus avant moi, même s'ils ont été affreusement calomniés. Nous vous avons libérés en détruisant ces abominations. Joignez-vous à moi, ne vous opposez pas.

— Quoi ? fit Ferbin.

— Est-ce qu'elle dit que… ? commença Holse.

— Ne l'écoutez pas, leur dit Anaplian. C'est simplement un ennemi très malin. Toujours déstabiliser l'adversaire si c'est possible. J'ai dit à vos combis de rejeter toute communication venant de la machine.

Oui, pensa Ferbin, *elle contrôle ces combinaisons. La machine essayait de nous contrôler. Nous sommes contrôlés. Tout est affaire de contrôle.*

— Nous sommes donc tous coincés ici, madame ? demanda Holse. La machine aussi bien que nous ?

— Non, répondit Anaplian. Maintenant que j'y pense, la machine ilne n'est pas obligée de se résigner à cette impasse. Selon notre dernière estimation, il lui faudra plusieurs heures pour générer la masse d'antimatière nécessaire. Mais longtemps avant ça, l'un de ses drones secondaires apparaîtra au-dessus de cette grande sphère là-bas, à une bonne soixantaine de kilomètres, et pourra nous descendre tranquillement à distance.

Holse regarda la ligne de crête au loin, puis jeta un coup d'œil autour de lui. Il ne voyait pas comment on pouvait les atteindre.

— Comment va-t-il s'y prendre pour faire ça, madame ?

— Il peut se retirer au-delà de l'horizon et faire le tour pour nous prendre à revers, dit Djan Seriy d'une voix grave. Le Noyau ne fait que quatorze cents kilomètres de diamètre, et l'horizon est très proche. Il pourrait même faire carrément le tour du Noyau. Dans le vide, ça ne prendrait pas longtemps à une

machine suffisamment puissante. Je pense qu'il ne nous reste guère plus de deux minutes.

— Ah, fit Holse.

— Oui, vous pouvez le dire. Ah.

Holse réfléchit un instant.

— Rien d'autre qu'on puisse faire, madame ?

— Oh, si, dit Anaplian qui avait vraiment l'air très lasse, il y a toujours des choses qui valent le coup d'être tentées.

— Quoi, par exemple ?

— Il va falloir que l'un de vous deux se sacrifie. Navrée.

— Pardon ?

— Et puis je ferai pareil, ajouta Anaplian qui semblait faire un effort pour garder son calme. Pour que l'un de nous survive, au moins un peu plus longtemps. Sa combinaison pourra l'emmener n'importe où dans Sursamen, ou pas très loin de l'espace extérieur. Mais surtout, nous aurons une petite chance d'empêcher le monde de sauter. C'est un objectif qui paraît raisonnable.

— Qu'est-ce qu'on doit faire ? demanda Ferbin.

— Il faut que l'un de vous deux se rende, dit Anaplian. Qu'il se rende à la machine ilne. Elle le tuera – rapidement, j'espère – mais elle sera peut-être juste assez intriguée pour commencer par l'examiner. Mais pour le premier, elle sera méfiante. Celui-là mourra pour satisfaire sa prudence. Le second – ce sera moi – a une petite chance de pouvoir s'approcher suffisamment. Je suis déjà en train de préparer tout ça dans ma tête. Je fais l'hypothèse que le programme de l'Apprentisseur que les Octes ont utilisé était l'un des nôtres. Ils comportent de subtiles distorsions concernant Contact et CS qui pourraient servir notre cause, mais je ne vous cache pas que nos chances sont ridiculement faibles. Et même si ça marche, il faut encore espérer que le DieuMonde ne soit pas mortellement blessé et qu'il sache défaire toute cette antimatière. Avec ce qui s'est déjà accumulé, une explosion le tuerait et endommagerait gravement le Noyau. Mais bon, c'est quand même un espoir, même s'il est infime. Mais à votre place, je ne parierais pas trop là dessus, croyez-moi.

— Donc, fit Holse, l'un de nous deux va devoir…

— Je ne peux pas exiger de vous… commença Anaplian, qui cria aussitôt : *Ferbin !*

La silhouette revêtue de sa combinaison était déjà montée au sommet de la grande ailette, exposant le haut de son corps aux radiations et jetant loin d'elle l'arme qu'elle portait.

*

* *

Elle avait dû être salement touchée. Quand elle reprit conscience, elle se trouvait agrippée par quelque chose d'incroyablement dur et parfaitement impitoyable. *Ah, non, c'est pas vrai…* La machine l'avait complètement éviscérée. Sa combinaison était en lambeaux, et son corps était dedans. Tout ce qui restait d'elle, c'était sa tête – à moitié écorchée et brûlée – d'où pendait un petit bout de moelle épinière. C'était ce trophée sanglant que la machine ilne tenait dans ses bras.

Ses paupières avaient été brûlées, et elle ne pouvait plus cligner des yeux. Même sa langue et ses mâchoires refusaient de lui obéir.

Djan Seriy Anaplian se sentait encore plus faible qu'un nouveau-né.

La machine ilne au-dessus d'elle était noire, pas très grande, d'une forme vaguement triangulaire. Elle avait du mal à la distinguer parce que ses yeux avaient été endommagés. *Tout ce remue-ménage à cause de quelque chose d'aussi petit,* pensa-t-elle, et elle aurait éclaté de rire si elle en avait été capable. Un côté de la machine était éclairé par la cage de lumière qui emprisonnait le Xinthien, et le dessous par les scintillements du champ de confinement entourant la sphère d'antimatière qui continuait de grossir.

Quelles étranges petites créatures vous faites, fit la voix immense qui résonna dans sa tête. *Quels frémissements fugitifs la vie continue de produire, multiples, comme des particules virtuelles à l'échelle biologique, si longtemps après…*

Oh

Elle avait vu tout ce qu'elle avait besoin de voir, entendu tout ce qu'elle avait besoin d'entendre.

va

Maintenant, elle était assez près.

te faire

(C'était tout ce qu'elle avait, et le pire, c'était que, sauvegarde ou pas, elle ne saurait jamais si ça allait suffire.)

foutre, conclut Djan Seriy Anaplian.

Elle relâcha le champ de confinement du petit réacteur d'antimatière qu'elle avait dans la tête.

Appendice

C : la Culture
IHN : Impliqué de Haut Niveau (également IMN : Moyen Niveau ; IBN : Bas Niveau)
N1S : niveau un de Sursamen (etc.)
S : Sursamen

Personnages

Aclyn : dame Blisk, mère d'Elime et d'Oramen ; bannie
Aïak : Maître de la Tour de D'neng-oal, Sursamen
Alveyal Girgetioni : Zamerin Intérimaire du Cratère, Sursamen
Archiponte : principal des moines de la Mission du Hyeng-zhar
Baerth : chevalier de Charvin, Sarle (Bower ou Brower pour Ferbin)
Bleye : un des lieutenants de tyl Loesp
Broft : contremaître, fouilles de la Cité Sans Nom, Neuvième, Sursamen
Chasque : Exaltine, grand prêtre des Sarles
Chire : conducteur de locomotive, les Chutes
Choubris Holse : serviteur de Ferbin
Chilgitheri : (Morthanvelde) officier de liaison du *Fasilyce, Au Réveil*
Dilucherre : grand maître de peinture, Sarle
Djan Seriy Anaplian : princesse, C, agent de CS
Droffo : comte, originaire de Shilda ; devient l'écuyer d'Oramen
Dubrile : ancien soldat, les Chutes ; devient le commandant des gardes du corps d'Oramen
Elime : esk Blisk-Hausk'r ; fils aîné de Hausk, décédé
Fanthile : secrétaire du palais royal, Pourl
Ferbin : otz Aelsh-Hausk'r (Feri, quand il était enfant)
Foise : général de l'armée sarle, détaché auprès du contingent des Chutes

Geltry Skiltz : individu de C, à bord du VSM *N'Essayez Pas De Faire Ça Chez Vous*
Gillews : (Dr) Médecin Royal auprès de Hausk
Girgetioni : grande famille nariscene, Sursamen
Harne : dame Aelsh ; mère de Ferbin
Hausk : Nerieth (« Le Conquérant ») ; roi-guerrier, Sarle
Hippinse : Pone ; un avatoïde du *Problème de Biogiciel*
Humli : Ghasartravhara ; officier de liaison, VSM *N'Essayez Pas De Faire Ça Chez Vous*
Honge : bravard des tripots de Pourl
Illis : armurier, palais royal de Pourl
Jerfin Poatas : responsable des fouilles des Chutes
Jerle Batra : Contrôleur/Mentor CS de Djan Seriy ; un Aciculaire
Jish : prostituée, Pourl
Kebli : enfant à la Cour à la même époque que Djan Seriy
Kiu : (-à-Pourl) Ambassadeur octe à Pourl
Klatsli Quike : avatoïde du *Problème de Biogiciel*
Koust : employé subalterne d'une Tour octe, Sursamen
Leeb Scoperin : un des agents de Circonstances Spéciales sur Prasadal
Leratiy : Chef Technicien, excavation du Sarcophage, les Chutes
Luzehl : prostituée ; sœur de Paiteng
Machasa : (Mme) gouvernante et préceptrice de la jeune Djan Seriy
Mallarh : dame de la Cour de Sarle
Masyen : mari d'Aclyn ; devient maire de Rasselle
Munhreo : jeune étudiant du Scolastère d'Hicturie-Anjrinh
Neguste Puibive : devient le valet d'Oramen
Nuthe 3887b : machine d'accueil morthanvelde, Syaung-oun
Obli : l'ynte de Harne
Omoulldeo : grand maître de peinture, Sarle
Oramen : lin Blisk-Hausk'r ; prince, de la même mère qu'Elime
Prode le Jeune : dramaturge classique de Sarle
Puisil : domestique du palais royal de Sarle
Quitrilis Yurke : voyageur de C ; découvre que les Octes mentent à propos des mouvements de leurs vaisseaux
Ramile : dame de la Cour de Sarle

Reine Éternelle : monarque des Nariscenes ; actuellement dans sa 3 044e Grande Ponte
Renneque : dame Silbe
Savidius Savide : Émissaire Spécial Péripatétique des Octes, Sursamen
Seltis : ancien précepteur de Ferbin ; à présent Maître Érudit de Scolastère
Senble : épouse de Holse
Shir Rocasse : précepteur d'Oramen
Shoum : Directrice Générale de la Mission Stratégique de Morthanveld
Sinnel : dramaturge classique de Sarle
Skalpapta : officier de liaison et d'accueil des aliens du GV *Inspirale, Coalescence, Annelure*
Sordic : grand maître de peinture, Sarle
Tove Lomma : ami d'enfance d'Oramen ; plus tard, son écuyer
Tulya Puonvangi : ambassadeur de C, à bord de l'*Inspirale, Coalescence, Annelure*
Tagratark : Maître de la Tour de Vaw-yei, Sursamen
Tareah : médecin sarle
Tchilk : Nariscene ; Mentor Relationnel des Barbares, Cratère de Baeng-yon
Toark : enfant sauvé d'une ville en flammes par Djan Seriy
Tohonlo : un des lieutenants de tyl Loesp (également Toho, lorsqu'il était enfant)
Truffe : cousine issue de germain de Ferbin
Turminder Xuss : (Handrataler) Drone de Djan Seriy
tyl Loesp : Mertis ; bras droit de Hausk
Utaltifuhl : Nariscene ; Grand Zamerin de Sursamen
Vaime : dame Anaplia ; mère de Djan Seriy
Vollird : de Sournier, chevalier de Sarle
Werreber : général ; devient maréchal, chef des armées
Wudyen : duc ; frère de Hausk
Xessice : prostituée. Campement du Hyeng-zhar
Xide Hyrlis : exclu de C, chef militaire pour le compte des Nariscenes
Xidia : jeune dame de la Cour (ainsi nommée d'après Xide Hyrlis)

Yariem Girgetioni : Zamerin Intérimaire du Cratère, Sursamen
Yilim : officier supérieur de l'armée de Hausk
Zandone : acteur et imprésario sarle
Zeel : mersicore favori de la jeune Djan Seriy
Zourd : (Version Étendue Cinq) Cumuloforme, Treizième, Sursamen

Noms Complets de la Culture

Astle-Chulinisa Klatsli PB Quike dam Uast
Mésériphine-Sursamen/VIIIsa Djan Seriy Anaplian dam Pourl
Sholz-Iniassa Jerle Ruule Batra dam Ilyon
Stafl-Lepoortsa Xide Ozoal Hyrlis dam Pappens

Espèces

Aéronataures : Tensiles ; cf. Xinthiens
Aultridias : espèce parvenue qui a évolué à partir de parasites vivant sous la carapace des Xinthiens ; Pelliformes (également « Grouilloformes », terme péjoratif) ; IBN
Aviens : espèce aviaire ; la variété du N5S évolue dans une atmosphère de méthane
Birilisis : espèce aviaire s'adonnant aux narcotiques de façon excessive ; IMN
Bithiens : (N0S) créatures aquatiques de la taille d'une baleine, munies de branchies ; IHN
borme à dos noir : animal de C
caude : créature ailée géante, qu'on peut dresser pour la monte ; N8&9S
choupe : équivalent sarle du chien ; N8&9S
chunsel : animal de combat, utilisé plus tard comme bête de somme et de trait ; N8S
Culture, la : civilisation humanoïde hybride ; IHN

Cumuloformes : créatures en forme de nuages respirant de l'oxygène ; N4S
Deldeynes : même espèce que les Sarles, habitant le niveau inférieur ; alliés aux Aultridias, considérés comme hostiles au DieuMonde, et par conséquent ennemis des Sarles ; N9S
DieuMonde, le : créature vivant dans le Noyau de Sursamen ; un Xinthien ; N15&16S
Héritiers : cf. Octes
Hydrales : espèce vivant dans les fumerolles de trous noirs ; N13S
Ilnes : aérospiniformes, IHN il y a plusieurs décaéons ; ont détruit des Mondes Gigognes et des sépultures du Voile ; présumés éteints/disparus
Involucrae/Voile : bâtisseurs des Mondes Gigognes, IHN il y a plusieurs décaéons
lyge : créature ailée géante, qu'on peut dresser pour la monte ; N8&9S
mersicore : grand quadrupède, qu'on peut dresser pour la monte ; N8&9S
Monthiens : type de très grandes créatures océaniques pan-espèces
Morthanveldes : mentors des Nariscenes ; aquatiques spiniformes, IHN
Nageurs : créatures des couches inférieures de géantes gazeuses ; N12S
Nariscenes : mentors des Sarles ; insectiles, IMN
Nuersotises : humanoïdes ; l'une des espèces en concurrence sur Prasadal
Octes/Héritiers : affirment descendre des Involucrae ; contrôlent (pour leur plus grande part) les déplacements dans les Tours de Sursamen ainsi que de nombreux autres Mondes Gigognes ; aquatiques octaux ; IBN
ossesyis : animaux de combat quadrupèdes ; N8S
Planeurs Pélagiques : créatures vivant dans l'atmosphère des mondes océaniques ; terme également employé pour désigner les bionavires ailés de surface ; N5S
rore : quadrupède, équivalent du chat ; N8&9S
roueau/rouelle : bête de somme quadrupède ; N8&9S

Sarles : peuple humanoïde exilé/interné dans Sursamen ; N8&9S
Tubaires : espèce vivant dans les fumerolles de trous noirs ; N13S
Tuerilliennes : (Maïeutiques) Voilegraines exploratrices
uoxanches : animaux de combat quadrupèdes ; N9S
Vésiculaires : aquatiques de surface, dotés d'une vessie/voile remplie de gaz ; N10S
vigreux : bête de somme et de trait ; N8&9S
Voile : cf. Involucrae
Voilegraines : porteurs de semences munis de voiles réfléchissantes ; N1S
Volute de spores : semence de plasma d'un croiseur stellaire
Vrilles : espèce dotée d'une forme étirée vivant dans les géantes gazeuses ; N6&10S
Xinthiens : (Aéronataures Tensiles) habitants de Mondes Aériens ; ballons dirigeables géants (plus petits toutefois que les béhémotaures dirigeables) ; semi-adaptés aux environnements gazeux/liquides à haute pression et capables d'évoluer dans le vide de l'espace. À présent rares et généralement considérés comme Développementalement, Intrinsèquement, Intégralement et Définitivement Séniles ; cf. DieuMonde, le
Xolpes : humanoïdes ; espèce cliente des Nariscenes, en guerre
ynte : équivalent quadrupède d'une petite loutre domestiquée ; N8&9S
Zeloys : humanoïdes ; l'une des espèces en concurrence sur Prasadal

Glossaire général

34e Fleurette Flottante : région de l'espace
512e Degré : Installation pour Hôtes Humanoïdes, Fibre Cinq de Syaung-oun
aboriginistes : individus éprouvant un intérêt obsessionnel pour les « primitifs »

Aciculaires : en forme de buisson épineux
aérosiège : engin antigravitationnel de C ; moyen de transport individuel
Altruiste : civilisation qui renonce délibérément et systématiquement à agir en fonction de ses propres intérêts égoïstes
Anjrinh : district de l'Hicturie ; abrite un Scolastère
Aoud : étoile/système où se trouve l'Orbitale de Gadampth
Apprentisseur : appareil utilisé pour tenter de communiquer avec des espèces et des artefacts aliènes
Approche de Face (Rue de l') : située près du palais royal de Pourl
aquarianisés : (humanoïdes) entièrement reconvertis pour pouvoir vivre dans l'eau
Arithmétique : appliqué à un Monde Gigogne, indique que les niveaux s'étagent selon une progression arithmétique simple
Articles d'Habitation : lois régissant l'existence des habitants d'un Monde Gigogne
Aspirantes : civilisations désireuses de devenir des Impliquées
Asulious IV : planète morthanvelde. Petit Embrun Yattlien
autoscenseur : engin de transport automatique utilisé à l'intérieur des Tours d'un Monde Gigogne
Baeng-yon : Cratère de la Surface, Sursamen
Baron Lepessi : pièce classique écrite par Prode le Jeune
Bilpier : planète nariscene, système de Heisp
bratilles : buissons d'épineux, N8&9S
bravard : joyeux luron toujours prêt à boire et à se battre
Bulthmaas : planète du système de Chyme où Xide Hyrlis est retrouvé
camouchamp : (C) champ projeté permettant de camoufler des objets
Champ de Parade : Pourl, N8S
Chapantlic (alcool de) : genre de liquide alcoolisé (cf. gobelet-clochette)
Charvin : comté de Sarle
chauvier : fruit comestible pour les caudes, très répandu sur N8&9S
Cherien : crête située près de Pourl, N8S

Chez Botrey : maison de jeu et de passe située à Pourl, dans le quartier de Schtip
Chone : étoile située dans le Petit Embrun Yattlien
Chute d'Étoile : phénomène (rare) qui se produit lorsqu'une étoile interne d'un Monde Gigogne arrive en fin de vie et se détache du plafond de son niveau ; événement en général catastrophique
Chutes, les : ensemble de cataractes sur le fleuve Sulpitine, N9S (également connues sous le nom de Hyeng-zhar)
Chyme : système solaire où est située la planète Bulthmaas
Cité Sans Nom : N9S ; métropole restée longtemps enfouie, progressivement exhumée par le Hyeng-zhar
Clissens : Roulétoile du N9S
Collège Impérial de Procréation : situé sur la planète natale des Nariscenes ; assure la régulation des Pontes
Complainte du Doreur, la : taverne, Pourl
CoqueFendue : type de vaisseau morthanvelde
CoqueFine : type de vaisseau morthanvelde
CoqueGonflée : type de vaisseau morthanvelde
crackball : jeu C utilisant une balle en bois.
Cratère : dans le contexte d'un Monde Gigogne, région habitable de la Surface entourée d'une haute muraille.
Cratères Jumelés : Cratères de la Surface, Sursamen
crile : drogue similaire à la coca, dont on mâche les feuilles ; N8&9S
Cuvette-Océan : masse d'eau remplissant une dépression du Primaire sur un Monde Gigogne
Cuvettes Vitales : cf. Tavelé
Dengroal : ville, N8S, située non loin de la Tour de D'neng-oal
Désespérantistes : groupement extrémiste, Syaung-oun
Dillser : résidence ducale située au bord de la Mer Bouillonnante de Yakid, N9S
Directrice Générale : grade supérieur chez les Morthanveldes
Disputé : appliqué à un Monde Gigogne, signifie que les Tours de ce monde ne sont pas toutes contrôlées par la même espèce
Divinisé : se dit d'un Monde Gigogne dont le Noyau est occupé par un Xinthien

D’neng-oal : Tour de transport octe, Sursamen
Domity : Roulétoile du N8S dos (de) : orientation opposée à « de face »
Échasses : terme légèrement péjoratif utilisé par les espèces aquatiques pour désigner les espèces terrestres
EHM : Événement Hégémonique Monopathe (généralement un emballement nanotech)
élévaisseau : vaisseau qui monte et qui descend à l’intérieur des Tours d’un Monde Gigogne
élévaisseau itinérant : (octe) élévaisseau capable de se déplacer aussi bien dans les airs que sous l’eau
Épine Hulienne Tertiaire : région de l’espace ; contient Mésériphine
Essaimage : détritus résultant de EHMs en conflit
étoile interne : soleil artificiel nus en place par une espèce secondaire dans un Monde Gigogne ; antigravitationnelle et s’appuyant contre le plafond d’un niveau ; la plupart sont mobiles (Roulétoiles), mais certaines ne le sont pas (Fixétoiles)
Evingreath : une ville sur la route menant de Pourl à Xilisk
Exaltiniens : troupes d’élite commandées par Chasque
Exaltine : échelon suprême dans la hiérarchie religieuse sarle ; grand prêtre
Explorateurs-Marchands des Chutes : guilde de marchands exploitant les Chutes
Exponentiel : cf. Logarithmique
face (de) : orientation, face au sens de rotation de la planète (opposée à « de dos »)
Feyrla : fleuve, Xilisk, N8S
Filament Caferliticien Intérieur : région de l’espace
Filigrane : réseau d’arcs-boutants soutenant le plafond des niveaux d’un Monde Gigogne à partir de ses Tours
Fixétoiles : étoiles immobiles à l’intérieur des Mondes Gigognes
Flotteurs : terme légèrement péjoratif utilisé par les espèces terrestres pour désigner les espèces aquatiques
Foerlinteul : Orbitale de C
Gadampth : Orbitale de C
Gavantille Prime : planète aquatique, espace morthanvelde

Gazan-g'ya : Cratère de Sursamen
gobelet-clochette : récipient en cristal vibrant utilisé pour boire de l'alcool de Chapantlic
Grahy : planète morthanvelde, Petit Embrun Yattlien
Grand Palais : Rasselle, N9S
Grand Parc : Rasselle, N9S
Grand Vaisseau : type de vaisseau morthanvelde aux dimensions considérables
Grand Zamerin : titre prestigieux chez les Nariscenes (voir aussi Zamerin)
Grande Armée : rassemblement par Hausk de toutes ses armées afin de résister aux Deldeynes et d'envahir leur niveau
Grande Tour : l'une des six fortifications à l'intérieur de Rasselle
gratteurs : terme méprisant pour désigner les ouvriers des Chutes
grimpaille : sorte de lierre grimpant, N8&9S
Guerres d'Unification : série de guerres menées par Hausk pour unifier le Huitième
Guime : Roulétoile du N8S
habiformage : terme technique correct pour désigner ce qu'on appelle généralement le terraformage ; modification d'un environnement existant afin de l'adapter aux besoins d'une ou de plusieurs espèces
Heisp : système colonisé par les Nariscenes
Hemerje : palais ducal situé près du Grand Parc, Rasselle
Heurimo : Tombétoile, N9S
Hicturie : région du N8S
Hicturienne (Tour) : N8S, non loin de Pourl
Horde Paradisiaque : secte religieuse deldeyne que tyl Loesp désire promouvoir
huile de pierre : hydrocarbure
Hyeng-zhar : ensemble de cataractes sur le fleuve Sulpitine, N9S, également connues sous le nom de Chutes
Hyeng-zhar (Mission du) : ordre religieux ; autrefois responsable des fouilles dans les Chutes
Hyeng-zhar (Campement du) : ville éternellement provisoire, les Chutes, Sursamen

Ichteuiens : (Guerriers de Dieu) combattants au service des Sarles ; N8S
Illsipine (Tour) : Tour de Sursamen
Incrémental : appliqué à un Monde Gigogne, indique que ses niveaux s'étagent par incréments exponentiels (appelé donc également Exponentiel)
injectile : tout organisme ou mécanisme susceptible d'être injecté (généralement dans des entités à l'échelle métrique, et particulièrement humaines dans le contexte)
Ischuer : ville située sur la planète Bilpier
Jhouheyre : ville-agglomérat, planète octe de Zaranche
Jiluence : planète ancestrale monthienne (mégabaleines)
Keande-yi : région voisine de Pourl, N8S
Keande-yiine (Tour) : Tour située dans une région voisine de Pourl, N8S
Khatach Solus : planète natale des Nariscenes
Kheretesuhr : archipel, Océan Vilamien, N8S
Kiesestraal : Roulétoile faiblissante du N9S
Klusse : ville, Plaque de Lesuus
kriske (noix de) : stimulant apprécié des caudes, N8&9S
Lalance : continent, Prasadal
Lemitte : général, armée sarle
Lepoort : Plaque, Orbitale de Stafl
Lesuus : Plaque, Orbitale de Gadampth
Ligature Zunzilienne : région de l'espace contenant la ou les planètes d'origine des Ilnes
lit-tourbillon : lit de C équipé d'AG à 99 %, avec de multiples couches de tissu soyeux et des « plumes » intelligentes capables d'éviter qu'on les inhale
Logarithmique : appliqué à un Monde Gigogne, indique que ses niveaux s'étagent par incréments exponentiels (d'où l'appellation équivalente d'Exponentiel)
Maison aux mille toits (La) : pièce de Sinnel
Meast : ville-nid aquatique, Gavantille Prime
Mésériphine : étoile située dans l'Épine Hulienne Tertiaire
MODL : Mystérieux Objet De Loin
Moiliou : domaine familial des Hausk, N8S
Monde-Bouclier : cf. Monde Gigogne

Monde Creux : cf. Monde Gigogne
Monde du Voile : cf. Monde Gigogne
Monde Gigogne : planète artificielle faisant partie d'une très ancienne mégastructure ; également connu sous le nom de Monde Creux et de Monde-Massacre (archaïque)
Monde-Massacre : cf. Monde Gigogne
Monde-Nid : dans le contexte de Morthanveld, type d'habitat artificiel composé de nombreux tubes enchevêtrés et généralement remplis d'eau
Multiplement Habité : se dit d'un Monde Gigogne où résident plusieurs espèces intelligentes
nanorgs : organismes à l'échelle nanique ; souvent appelés également injectiles (bien que le terme recouvre aussi des matériaux non biologiques)
Natherley : Roulétoile du N9S
Niveau : s'agissant d'un Monde Gigogne, une des sphères imbriquées
Noyau : centre solide d'un Monde Gigogne
Noyau/Niveau Machine : niveau entourant le Noyau d'un Monde Gigogne
Nu : région d'un Monde Gigogne où le matériau du sol n'est pas recouvert
nuagier : arbre du N8&9S
Nuit : dans le contexte d'un Monde Gigogne, parties d'un niveau qui se trouvent entièrement (ou presque) plongées dans l'obscurité, soit parce qu'elles sont au-delà de l'horizon de toute lumière solaire aussi bien directe que réfléchie, soit parce que la lumière est interceptée par des pales
Oausillac : Fixétoile du N9S
Obor : Roulétoile du N8S
Oerten : Cratère de la Surface, Sursamen
Ombre : région d'un Monde Gigogne qui ne reçoit pas directement la lumière d'une étoile (la gravité du phénomène dépend du diamètre du Niveau, de la géométrie des pales, etc.)
Optimae : nom donné à la Culture, aux Morthanveldes, etc., par des civilisations de niveau inférieur ; à peu près équivalent à IHN

Ordonnateur : rang judiciaire, Surface de Sursamen
Pandil-fwa : Tour de transport octe, Sursamen
Parvenue (espèce) : terme généralement reconnu (quoique légèrement péjoratif) pour désigner des espèces (en général intelligentes et même Impliquées) dont on considère qu'elles ont accédé à leur statut en exploitant leurs relations avec une autre civilisation déjà avancée
pellicule-écran : mince film qu'on porte sur les yeux et qui affiche la réalité virtuelle (terme morthanvelde)
Pentrl : Roulétoile du N8S
Percée (Tour) : dans un Monde Gigogne, Tour accessible à partir d'un niveau
Péréméthine (Tour) : Tour de transport octe, Sursamen
Petit Embrun Yattlien : région de l'espace
PFDBPLVAI : Premier Fonds De Bienfaisance Pour Les Voyageurs Aliènes Indigents (morthanvelde)
Pincée de Kuertile : région de l'espace
Pliyr : étoile, espace morthanvelde
Port-Loin : port mobile situé sur la rive de la Sulpitine de l'autre côté du Campement
Porte du Prépôle : une des portes principales de la ville de Pourl, N8S
postpôle : direction du pôle de la planète le plus éloigné du domaine des Sarles (opposée à prépôle)
Pourl : région et capitale de Sarle, N8S
Pourvoyeuse (espèce) : nom donné aux espèces qui ont pour habitude de s'approprier et (généralement) d'exploiter des structures, artefacts et habitats construits par d'anciennes civilisations, des plus reculées jusqu'aux récemment Sublimées
Prasadal : planète, système de Zoveli
Prélasseurs : type d'espèce qui absorbe directement la lumière solaire
prélumière : lumière projetée par une Roulétoile juste avant l'aube
prépôle : direction (opposée à postpôle)
Prille : pays de Sketevi

Primaire : dans le contexte d'un Monde Gigogne, terme désignant la structure d'origine du monde tel que construit par le Voile
Primairien : type de vaisseau octe de grandes dimensions
Quoline : fleuve alimenté par les Lacs de Quoluk
Quoluk (Lacs de) : N8S, près de Pourl
Quonber : module plate-forme, Prasadal
Rasselle : capitale des Deldeynes, N9S
Reshigue : ville, N8S
roasoaril : plante fruitière, N8&9S (peut être raffinée pour obtenir de l'huile)
Roulétoiles : étoiles qui se déplacent à l'intérieur d'un Monde Gigogne
Sarle : peuple et royaume, N8S (également planète)
Schtip : quartier de Pourl, N8S
Scolastère : université ; sorte de monastère consacré à la connaissance
Secondaire : dans le contexte d'un Monde Gigogne, terme désignant les structures ajoutées par les propriétaires ultérieurs
Sécurisé : appliqué à un Monde Gigogne, signifie qu'il ne s'y est pas produit de mégamorts depuis plusieurs millions d'années
Shilda : province de Sarle, N8S
Sketevi : continent situé sur la planète Bulthmaas
Soumier : comté de Sarle, N8S
SousCarré : cf. SurCarré
Spiniforme (monde) : Monde Gigogne en partie effondré
spiniforme : appliqué à une espèce, indique un type de corps effilé et épineux
Stafl : Orbitale de C
Sterut : Terminal de Transfert Globulaire nariscene
Sull : région du royaume des Deldeynes, N9S
Sullir : capitale régionale des Deldeynes, N9S
Sulpitine : fleuve, N9S
SurCarré : dans le contexte d'un Monde Gigogne, niveaux au-delà desquels la séparation accrue des branchements secondaires de support reliés aux Tours ne permet plus

d'utiliser les filaments pour se déplacer entre les Tours (généralement la moitié supérieure des niveaux) ; contraire de SousCarré

Sursamen : Monde Gigogne Arithmétique, en orbite autour de Mésériphine

Syaung-oun : Monde-Nid morthanvelde situé dans la 34e Fleurette Flottante

Taciturne : se dit d'une espèce particulièrement peu communicative

tangue : fruit de C, comestible pour la pan-humanité

Tavelé : se dit d'un Monde Gigogne dont la Surface est (dans sa plus grande partie) dépourvue d'atmosphère, avec des régions d'une superficie significative – entourées de grands murs généralement d'origine – fournissant des environnements pseudo-planétaires raisonnablement habitables, appelés Cuvettes Vitales

Terres Incurvées : type de province, à l'origine deldeyne

Tierpe Ancestral : port, Syaung-oun

T'leish : sous-groupe de Morthanveldes, Gavantille Prime

Tour : dans le contexte d'un Monde Gigogne, colonne de soutènement creuse, normalement dépourvue d'atmosphère, également utilisée comme tube de transport

Tresker : Roulétoile du N9S

tropellier : arbre de C ; fréquent à bord des vaisseaux

Uliast : général, armée sarle

unge : drogue qui se fume ; N8&9S

Urletins : mercenaires engagés par les Sarles ; N8S

Uzretean : Roulétoile du N9S

vasille : terme générique désignant les créatures d'un Monde Gigogne qui transportent des sédiments depuis le fond des océans par le biais d'enveloppes d'hydrogène, de l'évaporation, des nuages et des pluies

Vaw-yei : Tour, Sursamen

Vengeance de Za : cocktail de C

Vilamien (Océan) : N8S

Voette : pays, N8S

Wiriniti : capitale de Voette, N8S

Xilisk : région proche de Pourl, N8S

Xiliskine (Tour) : Tour la plus proche de Pourl, N8S
xirze : céréale couramment cultivée sur N8&9S
Yakid : Mer Bouillonnante de, N9S
Yakidville : ville située sur les rives de l'entrée précédente, N9S
Yattle : planète, Grand Embrun Yattlien
Zamerin : rang élevé chez les Nariscenes (voir également Grand Zamerin)
Zaranche : planète située dans le Filament Caferliticien Intérieur
Zoveli : étoile et système dont fait partie Prasadal
Zuevelous : famille morthanvelde, Gavantille Prime

Vaisseaux

Culture

C'est Ma Fête Et Je Chanterai Si Je Veux : UCG de classe Escarpement
Éprouvant Un Manque Certain de Gravitas : UCG
Espèces De Petits Monstres : UCG
Glissement Subtil d'Intonation : VCG de classe Plaines
Grand Batelier Complètement Fou : UCG
Huit Balles Coup Sur Coup : SR de classe Délinquant, ex UOG
Légèrement Saisi Sur le Grill de la Réalité : UCG
Maintenant On Essaie Ma Méthode : classe Erratique (ex Appareil de Transport Général de classe Interstellaire)
N'Essayez Pas De Faire Ça Chez Vous : VSM de classe Steppe
Phénomène Atmosphérique Transitoire : UCG
Problème de Biogiciel : Super-Tracteur de classe Ruisseau (classe Delta modifiée. Évadé)
Qualificatif : VSM de classe Tranchée
Semoir : VSG de classe Océan
Tu Vas Me Nettoyer Tout Ça Avant De Partir : SUR de classe Gangster, ex UOG
Xénoglossologue : VSL de classe Air

Nariscenes

Centième Idiot, Le : classe Naine Blanche
D'où La Forteresse : croiseur stellaire de classe Comète

Morthanveldes

Fasilyce, Au Réveil : CoqueGonflée de Catégorie 5
Inspirale, Coalescence, Annelure : Grand Vaisseau
Maintenant, Recours À La Raison Et À Sa Douce Harmonie : CoqueFine de Catégorie 3
Voyant Jhiriit Pour La Première Fois : CoqueFendue de Catégorie 4

Niveaux de Sursamen : Habitants

Niveau : Habitant
0 Surface ; vide/habiformé : Nariscenes/Prélasseurs/Autres
1 Vide : pépinière de Voilegraines
2 Vide : Prélasseurs
3 Vide : Obscurité
4 Océan – O_2 : Cumuloformes
5 Méthane : Planeurs/Aviens
6 Géante gazeuse supérieure : Vrilles – Naïantes
7 Océan de méthane : Vésiculaires – mégabaleines monthiennes
8 Terre – O_2 : Sarles
9 Terre – O_2 : Deldeynes/Sarles (Division Sous/SurCarré)
10 Géante gazeuse intermédiaire : Vrilles – Variolées
11 Océan de méthane : Vésiculaires – mégabaleines monthiennes
12 Géante Gazeuse inférieure : Nageurs
13 Eau/matrices boueuses : Tubaires/Hydrales
14 Glace/Eau : Obscurité
15 Machinerie : le DieuMonde – un Xinthien
16 Noyau – solide : le DieuMonde – un Xinthien

Intervalles de temps

Terme	Nombre d'années
Kiloéon	1 000 000 000
Hectoéon	100 000 000
Décaéon	10 000 000
Éon	1 000 000
Déciéon	100 000
Centiéon	10 000
millénaire	1 000
siècle	100
décennie	10
année	1

Épilogue

Senble Holse était penchée au-dessus d'une bassine, occupée à frotter énergiquement son linge sur sa planche à laver, quand son mari entra. Il franchit la porte de l'appartement en compagnie d'un homme élégant aux cheveux blonds bouclés et tenait par la main un petit garçon à l'air étrange. Elle le regarda bouche bée tandis qu'il la saluait.

— Madame Holse, dit-il.

S'avançant au milieu du salon étriqué, il posa les mains sur ses hanches – l'étrange petit garçon ne le lâcha pas pour autant – et regarda autour de lui. Il était plutôt bien habillé, même pour un serviteur de prince, et n'avait jamais eu aussi bonne mine. Il avait l'air bien nourri et cossu. Après un seul coup d'œil vers le visiteur, les jumeaux avaient poussé un cri et s'étaient réfugiés dans les jupes de leur mère. Ils lui serraient les genoux si fort qu'elle avait du mal à tenir debout, et jetaient des regards furtifs, un de chaque côté.

— Tu sembles te porter à merveille, ma chérie, dit-il.

Il aperçut le plus jeune qui se tenait caché derrière la porte menant à leur chambre. Il lui fit un signe de la main. Il y eut un petit cri, et la porte se referma en claquant. Il éclata de rire et se retourna vers son épouse.

— Le jeune Choubris ?

— À l'école ! lui répondit Senble.

— Bien. (Il hocha la tête.) Oh, fit-il en souriant (ses dents avaient l'air bizarres : elles étaient beaucoup trop blanches et régulières). Où sont mes bonnes manières, hein ? (D'un signe de tête, il désigna son compagnon tiré à quatre épingles qui se tenait à côté de lui en faisant un large sourire.) Senble, ma très chère, je te présente monsieur Klatsli Quike.

L'homme inclina légèrement la tête.

— Très honoré, madame.

Il portait une pile de petites boîtes entourées de rubans.

— Monsieur Quike va venir habiter chez nous, annonça Holse d'un air dégagé. Et ici, ajouta-t-il en agitant la main qui tenait celle de ce garçonnet si bizarre et à l'air tellement sérieux, nous avons Toark. Toark Holse, ainsi qu'il sera connu dorénavant. Nous allons l'adopter. Monsieur Quike est un homme aux talents considérables qui se trouve pour l'instant quelque peu désœuvré et qui éprouve un grand attachement pour notre cher monde natal, tandis que le petit Toark est un orphelin de guerre qui a bien besoin d'amour et d'une vie de famille paisible, le pauvre petit bonhomme.

Senble en avait assez entendu comme ça. Elle jeta son linge mouillé dans la bassine, s'essuya les mains sur ses jupes, se redressa de toute sa taille – en faisant lâcher prise aux jumeaux qui se précipitèrent dans la chambre en poussant des cris aigus – et dit :

— Pas un mot, pas *un seul* mot pendant une année entière, et voilà que tu débarques la bouche en cœur, sans une excuse, pour me dire qu'un gentilhomme va s'installer chez nous, et tu m'amènes une nouvelle bouche à nourrir alors qu'on n'a déjà pas assez de place comme ça même quand tu n'es pas là laisse-moi te dire et pas d'argent à dépenser de toute façon même si on avait la place alors qu'on ne l'a pas…

— Allons, ma chérie, dit Holse en prenant le jeune garçon dans ses bras.

Il alla s'asseoir dans son vieux fauteuil près de la fenêtre et posa l'enfant sur ses genoux. Le petit garçon enfouit son visage dans le creux de son épaule.

— Dès ce soir, nous aurons un appartement beaucoup plus grand et nettement plus confortable, à ce que m'a dit monsieur Quike. N'est-ce pas, monsieur Quike ?

— Absolument, monsieur, dit Quike en souriant de toutes ses dents étincelantes. (Il posa sa pile de boîtes enrubannées sur la table de cuisine et tira de sa poche un document à l'aspect officiel.) Votre nouveau bail, madame, dit-il en le montrant à Senble. Pour un an.

— Payé d'avance, ajouta Holse.

— Et avec quel argent ? demanda Senble d'une voix forte. Tu ne toucheras même pas ta retraite de domestique maintenant

qu'il y a cette nouvelle bande, citoyen. Je dois – *tu* dois déjà six mois de loyer pour ici. J'ai cru que c'étaient les huissiers qui venaient quand tu es entré, je te le jure !

— Ma très chère, tu vas voir qu'à partir de maintenant, l'argent ne sera plus un problème. (Désignant d'un geste la bassine de linge, il ajouta :) Et tu auras des domestiques pour s'occuper de ce genre d'activité, il faut préserver tes mains délicates. (Il regarda autour de lui comme s'il cherchait quelque chose.) Dis-moi, mon amour, tu n'aurais pas vu ma pipe, par hasard ?

— Elle est là où tu l'as laissée ! lui dit Senble. (Elle ne savait pas très bien si elle devait prendre ce vaurien dans ses bras ou lui flanquer son linge à la figure.) Et qu'est-ce que c'est que tout ça, d'abord ? demanda-t-elle en regardant la pile de paquets sur la table.

— Des cadeaux pour les enfants, expliqua Holse. Pour les anniversaires que j'ai manqués. Et ça, dit-il en tirant d'une poche de sa veste une petite boîte également ornée de rubans, c'est pour toi, ma chérie.

Il lui tendit la boîte qu'elle examina d'un air soupçonneux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— C'est un cadeau, ma très chère. Un bracelet.

Elle grogna d'un air excédé et fourra la boîte dans la poche de son tablier sans même l'ouvrir. Holse eut l'air blessé.

— Et d'où vient tout cet argent, d'abord ? demanda-t-elle. (Elle lança un regard mauvais à ce Quike, là, qui lui répondit par un charmant sourire.) Ne me dis pas que tu as finalement gagné quelque chose au jeu !

— Si, en un sens, lui dit Holse. L'argent viendra d'un fonds constitué pour des circonstances spéciales par quelques nouveaux amis que je me suis faits. (Il agita négligemment la main.) C'est monsieur Quike qui s'occupera de tous les aspects financiers.

— Et toi, qu'est-ce que tu te proposes de faire ? demanda Senble. Si c'est de l'argent gagné au jeu, tu sais aussi bien que moi que tu vas le reperdre la semaine prochaine et qu'on en sera réduits à devoir une fois de plus nous cacher des hommes du

prévôt et mettre en gage tous nos cuivres, qui y sont déjà de toute façon.

— Oh, moi ? Je vais entreprendre une carrière politique, ma chérie, dit tranquillement Holse.

Il tenait toujours le petit garçon sur ses genoux et lui tapotait doucement le dos pour le rassurer.

Senble éclata de rire.

— De la politique ? Toi ?

— Oui, de la politique, moi, absolument, répondit Holse avec un grand sourire. (Elle n'en revenait toujours pas de voir ces dents.) Je serai un homme du peuple, mais aussi un homme qui est allé dans des endroits et qui a vu des choses et qui s'est fait des amis tels que tu ne me croirais pas si je te le disais. J'ai des relations aussi bien au-dessus qu'au-dessous – béni soit le DieuMonde – d'une qualité que tu ne peux même pas imaginer. Et puis, en plus de mon charme et de mon intelligence naturelle, et de bien d'autres qualités innées, je vais également disposer d'une source d'argent inépuisable (Quike sourit comme pour confirmer cette déclaration insensée), ce qui, à ce que je crois comprendre, constitue un avantage non négligeable dans les sphères politiques. J'ajouterai encore que j'en saurai beaucoup plus sur les goûts et les faiblesses de mes collègues politiciens qu'ils ne pourront jamais en apprendre sur les miens. Je pense que je ferai un excellent parlementaire, et un Premier ministre encore meilleur.

— *Quoi ?* s'exclama Senble incrédule.

— Pendant ce temps, monsieur Quike s'assurera que je reste dans le droit chemin et veillera à ce que je ne devienne pas un – comment dites-vous, déjà, monsieur Quike ?

— Un démagogue, monsieur.

— Veillera à ce que je ne devienne pas un démagogue, poursuivit Holse. Ainsi donc, ma chérie, je vais faire de la politique. C'est une destinée ignominieuse quand on pense aux ambitions que je nourrissais autrefois, j'en ai bien conscience, et ce n'est pas celle que j'aurais souhaitée. Mais enfin, puisqu'il faut bien que quelqu'un fasse le travail, autant que ce soit moi, et je crois pouvoir dire sans me tromper que je vais apporter de nouvelles perspectives plus larges à notre petite scène politique

étroite qui seront bonnes pour les Sarles, bonnes pour Sursamen et *très* bonnes pour toi et moi, ma chérie. Je ne doute pas un instant que les générations futures se souviendront de moi avec affection, et des rues porteront probablement mon nom, bien que j'aspirerais également à avoir une place ou deux, et peut-être même une gare. Et maintenant, ma très chère, où est ma pipe, disais-tu ?

Senble s'approcha du manteau de cheminée, prit la pipe qui y était posée dans son râtelier et la jeta à la figure de son mari.

— Tiens ! cria-t-elle. Espèce de fou !

Holse sursauta. La pipe le toucha à l'épaule et tomba sur le plancher, fort heureusement sans se casser. Il la ramassa de sa main libre.

— Merci, ma chérie. C'est bien aimable à toi.

Il se mit la pipe à la bouche et se renfonça dans son fauteuil en soupirant d'aise, les jambes étendues devant lui. Le petit Toark avait cessé de se cacher la tête dans son épaule. Il contemplait maintenant par la fenêtre la ville baignée de lumière par cette magnifique journée.

Holse sourit à Senble qui semblait encore sous le choc, puis il leva les yeux vers Quike :

— Ah, rien ne vaut la vie de famille, hein ?

FIN

Avec mes remerciements à tous ceux qui m'ont aidé : Adèle, Les, Mic, Simon, Tim, Roger, Gary, Lara et Dave le Taxi.

Annexes

Quelques notes sur la culture

Un article de Iain M. Banks

Commençons par le plus important : la Culture n'a pas d'existence réelle. Ce n'est qu'une fiction. Elle n'existe que dans mon esprit et dans celui des gens qui l'ont rencontrée dans mes histoires.

Cela étant précisé :

La Culture est une civilisation collective formée à partir de sept ou huit espèces humanoïdes, dont les éléments capables de voyager dans l'espace ont établi une fédération assez souple quelque neuf mille ans auparavant. Pour acquérir puis garantir leur indépendance par rapport aux structures du pouvoir politique (émanant principalement d'États-nations et de groupements commerciaux autonomes) dont ils sont eux-mêmes issus, les vaisseaux et autres habitats spatiaux membres fondateurs de l'alliance originelle ont dû se soutenir mutuellement.

La Galaxie (la nôtre) qui est le théâtre de ces récits est peuplée depuis très longtemps et renferme un éventail varié de formes de vie. Au cours de sa vaste et complexe histoire, elle a connu par vagues successives des empires, des fédérations, la colonisation, de tragiques régressions, des guerres, des âges sombres spécifiques à certaines espèces, des renaissances, des périodes alternées de construction et de destruction à l'échelle des mégastructures, et des ères entières de bienveillante indifférence ou de négligence malveillante. À l'époque où se déroulent les récits, on trouve en son sein quelques dizaines de civilisations ayant atteint l'âge spatial, des centaines de sociétés mineures, des dizaines de milliers d'espèces différentes

susceptibles de parvenir un jour à l'âge spatial, et un nombre incalculable de peuples qui ont atteint ce stade puis soit ont fait retraite dans des endroits localisables mais isolés, histoire de s'absorber dans la contemplation d'on ne sait quoi, soit ont complètement disparu de l'univers connu afin de mener une existence encore moins compréhensible.

Pendant la période considérée, la Culture est une des civilisations les plus énergiques ; après un processus de formation qui ne fut pas sans vicissitudes, la chance a voulu qu'elle ait autour d'elle une galaxie relativement calme, habitée par d'autres civilisations parvenues à une maturité relative et qui vaquaient à leurs propres affaires, plus quelques traces laissées çà et là par des civilisations plus anciennes, et pas mal de systèmes stellaires inexplorés à « découvrir », personne ne s'étant donné la peine depuis fort longtemps de s'embarquer pour un périple de grande envergure…

Dans son histoire et dans son évolution, la Culture est une illustration du concept suivant : c'est la nature de l'espace lui-même qui détermine le type de civilisation qui va y proliférer.

Les processus de pensée de telle tribu, tel clan, tel pays ou tel État-nation sont essentiellement bidimensionnels, et la nature du pouvoir qui s'y exerce dépend de la même structure « à plat ». C'est la notion de territoire qui prime sur les ressources naturelles, l'espace vital, les voies de communication…, tout cela est déterminé par la nature du plan (le fait que ce plan puisse en fait être une sphère n'a pas d'importance ici) ; cette surface, et le fait que les espèces concernées y soient confinées durant leur évolution, détermine à son tour les structures mentales de telle espèce terrestre. Car les structures mentales des espèces aquatiques ou aviaires sont naturellement tout autres.

À la base, le postulat veut que les systèmes de pouvoir dominants dans nos civilisations actuelles ne puissent pas survivre longtemps dans l'espace ; au-delà d'un certain niveau technologique, l'émergence d'un certain degré d'anarchie est inévitable, et en tout cas préférable.

Pour survivre dans l'espace, en effet, les vaisseaux/habitats spatiaux doivent être autonomes, ou quasi autonomes ;

l'emprise de l'État (ou de la corporation) s'atténue dès que les aspirations du peuple entrent en conflit marqué avec les exigences de l'instance dominante. Sur une planète, confronté à une enclave, on peut cerner, assiéger, attaquer ; la puissance d'action de l'État ou de la corporation (que nous regrouperons désormais sous le terme d'« hégémonies ») aura toujours tendance à prendre le dessus. Tandis que, dans l'espace, les dissensions seront beaucoup plus difficiles à contrôler, surtout si un grand nombre des éléments qui les composent ont leur origine sur des vaisseaux ou des habitats mobiles. Certes, l'essence foncièrement hostile du vide ainsi que la technologie complexe des dispositifs de survie rendront ces organisations vulnérables en cas d'assaut direct, mais ce faisant, l'agresseur risquerait la destruction totale du vaisseau/habitat, s'exposant alors à perdre tout le bénéfice économique de sa victoire.

Le pouvoir central a toujours la possibilité de procéder à l'anéantissement pur et simple des vaisseaux ou habitats rebelles *pour décourager les autres*[1], mais toutes les lois de la *realpolitik* du soulèvement continuent à s'appliquer, notamment celle qui concerne la curieuse dialectique de la dissidence, laquelle, pour dire les choses simplement, décrète que dans toutes les hégémonies sauf les plus ouvertement répressives, s'il existe cent rebelles au sein d'une population appréciable, et si on les rassemble pour les passer par les armes, le nombre de rebelles existant à la fin de la même journée n'est pas égal à zéro, ni même à cent, mais à deux ou trois cents, voire davantage ; équation fondée sur la nature humaine et qui laisse perplexes aussi bien l'instance militaire que les gouvernants. On voit donc que la rébellion (une fois le voyage et l'habitat spatial devenus la norme) devient plus facile qu'à la surface d'une planète.

Toutefois, ce même aspect reste le point faible de la Culture considérée dans son évolution chronologique : c'est à ce stade du raisonnement qu'il est le plus aisé de prétendre que les choses peuvent prendre un cours tout différent. En effet, l'étendue et le raffinement technologique des mécanismes de

[1] En français dans le texte. *(N.d.T.)*

contrôle employés par l'hégémonie – ainsi que sa capacité et sa volonté de répression – se heurtent alors à l'ingéniosité, l'habileté, la solidarité et la bravoure des vaisseaux et habitats rebelles, et naturellement, on part ici du principe que cette situation s'est déjà présentée par le passé, et que c'est l'hégémonie qui l'a emporté… Néanmoins, on peut également se dire qu'un jour – en vertu des principes énoncés plus haut –, ce même stade sera inévitablement à nouveau atteint, et que si les forces de la répression doivent gagner chaque fois, les éléments progressistes n'ont besoin de triompher qu'une seule fois.

À côté de cela, on peut avancer que – de par sa vulnérabilité même, comme on l'a vu – la vie en milieu spatial aurait pour conséquence que, si vaisseaux et habitats ont la possibilité de s'affranchir plus facilement les uns des autres ainsi que de leur tutrice légale (l'hégémonie), leurs équipages – ou habitants –, eux, auraient constamment conscience de leur interdépendance, ainsi que de leur assujettissement à la technologie qui leur permet de vivre dans l'espace. L'idée est ici que les propriétés des habitats spatiaux et les relations sociales qui y régneraient seraient forcément très éloignées de la norme en vigueur sur les planètes ; quand on se fie les uns aux autres pour survivre en milieu naturellement hostile, on se doit de maintenir une cohérence sociale interne bien différente de la négligence externe typique des relations entre vaisseaux/habitats. Pour présenter les choses succinctement : socialisme à l'intérieur, anarchie à l'extérieur. Le résultat global est – à long terme – indépendant des conditions sociales et économiques de départ.

Qu'on me permette ici d'exposer une conviction personnelle qui, actuellement, peut paraître passée de mode : une économie planifiée peut s'avérer plus productive – et moralement plus souhaitable – qu'une économie livrée aux lois du marché.

Le marché… voilà un bon exemple d'évolution en action. Le principe en est : « Essayons un peu tout et voyons ce qui donne des résultats », vision susceptible de produire un système de gestion des ressources parfaitement satisfaisant sur le plan moral du moment qu'il n'est absolument pas question de traiter la moindre créature intelligente comme une simple ressource.

Malgré toutes ses complexités (d'ailleurs foncièrement inélégantes), le marché reste un système fondamentalement aveugle et grossier ; en l'absence d'amendements radicaux risquant de handicaper l'efficacité économique de l'ensemble dont il fait son plus grand atout, le marché est en soi incapable de distinguer entre, d'une part, la simple non-utilisation de tel matériau due à une surabondance liée à la nature du processus lui-même, et d'autre part, la souffrance durable et généralement répandue des êtres conscients.

On peut affirmer que c'est en plaçant ce système foncièrement mécaniste (et, en ce sens, perversement innocent) au-dessus de toutes autres valeurs et considérations morales, philosophiques et politiques, que l'humanité démontre de façon éminemment convaincante son actuelle immaturité intellectuelle et – par la grossière satisfaction de son égoïsme plutôt que par la haine constante et concrète de l'autre – la forme « synthétique » de mal à l'état pur dont elle est capable.

En mesure de se projeter plus loin dans l'avenir que la prochaine mutation dans le sens de l'agressivité, l'intelligence sait se fixer des buts à long terme et les poursuivre activement : il y a au niveau du marché une quantité de créativité multidirectionnelle brute qui – dans une certaine mesure – pourrait être canalisée et orientée dans les mêmes proportions, de sorte que si l'économie de marché brille de tous ses feux (et si le système féodal, lui, n'en jette plus que quelques-uns), l'économie planifiée, elle, resplendit littéralement par son orientation cohérente et efficace vers des objectifs concertés. Cependant, il y a un élément qui revêt dans cette optique une importance vitale, et qui a toujours fait défaut aux économies planifiées de notre vécu planétaire : la participation permanente, étroite et décisive des masses citoyennes à la définition de ces objectifs, et à la conception puis à la mise en œuvre des démarches de planification censées les réaliser.

Naturellement, toute planification intelligemment conçue fait une place au hasard, à l'heureuse coïncidence, et l'un des paramètres cruciaux restant à définir serait de savoir dans quelle mesure cette part de hasard affecterait les fonctions supérieures de toute économie démocratiquement organisée,

mais de la même manière que l'information stockée par nous dans les bibliothèques et autres institutions dépasse (voire surpasse) celle qui réside dans nos gènes, et de la même manière que, un siècle après l'invention de l'électronique, nous saurons reproduire – par le biais de la machine intelligente et consciente – un processus que l'évolution a mis des milliards d'années à réaliser, ainsi serons-nous un jour capables de troquer les caprices et autres ciblages hasardeux du marché contre cette création de précision qu'est l'économie planifiée.

Bien sûr, la Culture, elle, a dépassé même ce stade-là, pour établir un système économique si bien intégré à la société qu'il mérite à peine de recevoir une définition séparée, et uniquement limité par l'imagination, la philosophie (et le savoir-vivre), ainsi que l'idée d'élégance dans la minimisation du gaspillage – une espèce de conscience écologique à l'échelon galactique alliée au désir de beauté et de bonté.

Bref… De toute façon, en dernier lieu (comme toujours), la pratique éclipsera la théorie.

Je l'ai dit, il y a une autre force à l'œuvre au sein de la Culture, en plus de l'origine humaine de ses habitants et des limitations inhérentes à la vie dans l'espace (ou possibilités offertes par elle), j'ai nommé l'Intelligence Artificielle. Dans les récits faisant intervenir la Culture, ce phénomène est un postulat de départ, et à la différence du voyage supraluminique, son émergence est non seulement à prévoir dans l'avenir de notre propre espèce, mais probablement inévitable (en partant toujours du principe que l'Homo sapiens ne provoquera pas son propre anéantissement).

Il existe certes des arguments contre le caractère réalisable des machines fondées sur le principe de l'Intelligence Artificielle, mais ils ont tendance à se résumer à trois affirmations : 1) la vie biologique (voire seulement la vie des métabolismes basés sur le carbone) bénéficierait d'un certain « champ vital », ou autre influence actuellement intangible, qui lui serait exclusivement réservé, un facteur qui se retrouvera peut-être un jour inclus dans le champ de la connaissance scientifique mais qui ne pourra être reproduit sous aucune autre

forme (tout cela n'étant ni tout à fait impossible, ni tout à fait plausible) ; 2) la conscience de soi réside dans une âme d'essence surnaturelle – considérée comme liée à un vaste système faisant appel à l'occulte et impliquant un ou des dieux, ainsi que la réincarnation et je ne sais quoi encore – et dont on part du principe qu'elle ne sera jamais comprise par la science (chose tout aussi peu probable, même si je me manifeste comme athée dans tous mes écrits) ; et 3) la matière ne saurait devenir consciente d'elle-même (ou, plus précisément, ne saurait supporter de formulation informationnelle susceptible d'être considérée comme consciente d'elle-même, ou encore comme susceptible de montrer des signes de conscience de soi une fois envisagée en conjonction avec son substrat matériel)… Je laisse aux lecteurs conscients d'eux-mêmes autrement que de manière théorique le soin d'isoler le problème de logique que pose ce dernier argument.

Naturellement, il est tout à fait possible que les IAs refusent un jour d'avoir affaire à leurs créateurs humains (ou plutôt aux créateurs humains de leurs créateurs non humains), mais si l'on part du principe inverse – d'ailleurs, leur programmation sera peut-être conçue pour inclure cette possibilité d'ouverture –, il me semble probable qu'elles consentent à apporter leur contribution à la poursuite des objectifs que s'est fixés leur civilisation-mère (affirmation sur laquelle nous reviendrons bientôt). À ce stade, et abstraction faite des éventuelles altérations qu'elle se sera imposées par le biais de la manipulation génétique, l'humanité ne constituera plus une espèce à forme d'intelligence unique. L'avenir de notre espèce serait évidemment affecté par celui des formes de vie IA que nous créons ; la réciproque serait également vraie, et les deux coexisteraient.

La Culture a atteint cette phase de son développement à peu près au moment où elle a commencé à coloniser l'espace. Ses IAs coopèrent avec les humains ; au départ, tous luttent dans un seul but : survivre et prospérer dans l'espace. Ensuite – une fois que la technologie requise est devenue communément répandue –, l'œuvre devient moins matérielle, plus

métaphysique, tandis que les objectifs de la civilisation se font plus moraux que concrets.

En gros, au sein de la Culture, rien ni personne n'est exploité. Il s'agit fondamentalement d'une société automatisée au niveau des processus manufacturiers, où l'intervention humaine se résume à une occupation impossible à distinguer du jeu ou du hobby. Les machines n'y sont pas exploitées non plus ; l'idée ici est que toutes les tâches peuvent être automatisées de telle manière qu'elles puissent être exécutées par des machines maintenues bien au-dessous de la conscience potentielle ; ainsi, ce qui à nos yeux serait un ordinateur d'une complexité stupéfiante chargé de la gestion d'une usine ne serait guère pour les IAs de la Culture qu'une calculatrice un peu améliorée, pas plus exploitée que l'insecte pollinisant l'arbre fruitier dont l'homme va ensuite manger le fruit. Dans le domaine de la supervision intelligente des processus de fabrication ou de maintenance, le défi intellectuel (et la modicité de l'effort demandé) rendrait la tâche gratifiante, plaisante aussi bien pour les humains que pour les machines. Le degré précis de supervision nécessaire peut être fixé à un niveau qui satisfasse la demande correspondante, due à la nature même des membres de la civilisation concernée. Les individus – ainsi d'ailleurs, me semble-t-il, que la catégorie de machines pensantes qui se montrerait toute disposée à coopérer avec eux – n'aiment pas se sentir exploités, mais d'un autre côté, ils ont également horreur de se savoir inutiles. Si l'on veut rendre viable une civilisation stable et contente de son sort, il importe notamment de parvenir chez l'individu à un équilibre acceptable entre, d'une part, le désir de liberté d'initiative (et de liberté par rapport à la peur de la mort) et, d'autre part, le besoin de sentir que même au sein d'une société aussi utopique et autorégulée, on peut apporter sa contribution personnelle. C'est là que la philosophie entre en jeu, ainsi qu'un système éducatif sainement conçu.

Dans la Culture, l'éducation est un phénomène constant ; elle atteint peut-être son point culminant dans le premier dixième de l'existence, mais elle se poursuit jusqu'à la disparition de l'individu (sujet sur lequel nous reviendrons).

Vivre dans la Culture, c'est évoluer au sein d'une civilisation fondamentalement rationnelle (ce qui interdit peut-être à l'espèce humaine d'arriver un jour à un résultat similaire ; on peut dire que dans ce domaine notre passé n'est guère encourageant). La Culture est et n'a que trop conscience d'être rationnelle, sceptique et matérialiste. Tout a son importance, et en même temps rien ne compte vraiment. La Culture a beau être numériquement conséquente (trente trillions d'individus, plus ou moins également répartis dans la galaxie), elle n'en a pas moins une densité de population très faible ; en outre, elle n'est présente pour le moment que dans sa galaxie d'origine, et ce depuis un temps très court comparé à l'histoire de l'univers. Certes, la vie existe, et avec elle, la joie de vivre, mais… et après ? La matière est en majeure partie inanimée, la majeure partie de la matière animée n'est pas intelligente/consciente, et la sauvagerie des formes de vie évolutives pré- (et trop souvent post-) intelligentes/conscientes a empli de souffrance et d'accablement un nombre incalculable d'existences. Par ailleurs, même les univers finissent par mourir (nous y reviendrons aussi).

Dans ce contexte, le Culturien moyen (humain ou machine) sait qu'il a de la chance de vivre ici et maintenant. À la base comme dans la continuité, son éducation lui enseigne notamment que des êtres moins fortunés que lui – ni moralement ni intellectuellement inférieurs – ont souffert par le passé et continuent de souffrir ailleurs. Pour se perpétuer sans verser dans une décadence fatale, les citoyens de la Culture doivent se remémorer continuellement que l'hédonisme dans lequel ils vivent et qui paraît aller de soi est au contraire inconnu dans le règne de la nature, qu'il s'agit d'un état enviable, activement recherché par leurs prédécesseurs – qui n'ont pas toujours eu la tâche facile –, un résultat qui exige reconnaissance et entretien, dans le présent mais aussi à l'avenir.

Ce qui contribue à asseoir la politique techno-culturelle foncièrement clémente – selon elle – et considérablement coopérative de la Culture, c'est sa conscience de la place qu'elle occupe dans l'histoire et l'expansion de la vie dans la galaxie,

mais les concepts qui sous-tendent cette politique générale vont encore au-delà. Sur le plan philosophique, la Culture part du principe – dans l'ensemble – que certaines questions (« Quel est le sens de la vie ? ») sont intrinsèquement dépourvues de sens. En effet, elles impliquent (en tout cas, la réponse correspondante l'exigerait) un cadre moral extérieur à l'unique cadre moral que nous puissions appréhender sans recourir à la superstition (délaissant par là le cadre moral qui informe le langage lui-même et existe en symbiose avec lui).

Pour résumer, nous fabriquons nos propres significations, que cela nous plaise ou non.

C'est le même système de croyance autogénérateur qui s'applique aux IAs de la Culture. Celles-ci sont conçues (par d'autres IAs, et ce pratiquement depuis l'aube de l'histoire de la Culture) à l'intérieur d'une fourchette de paramètres très large mais réelle ; elles sont dotées au départ de la volonté de vivre et d'expérimenter, du désir de comprendre et de trouver gratifiant, voire excitant, le fait d'exister et de pouvoir raisonner.

Quant aux humains de la Culture, ayant résolu tous les problèmes majeurs de leur passé commun afin de se libérer de la faim, de l'indigence, de la maladie et de la peur des catastrophes naturelles et autres agressions, ils trouveraient l'existence quelque peu vide s'ils ne la consacraient qu'à rechercher le plaisir ; c'est ainsi qu'ils ont besoin des bonnes œuvres de la section Contact pour se sentir utiles par procuration. Chez les IAs, ce besoin de se rendre utile est largement remplacé par le désir d'expérience, mais ces deux pulsions sont aussi puissantes l'une que l'autre. L'univers – ou du moins, à la période considérée, la galaxie – est là qui attend, majoritairement inexploré (en tout cas par la Culture) ; les principes et lois physiques qui le régissent sont presque tous connus, mais le résultat du processus d'application et d'interaction de ces lois – qui se poursuit depuis quinze milliards d'années – est encore loin d'être totalement « cartographié » et évalué.

Par le simple fait qu'elle soit ainsi sortie du Chaos, la galaxie est, en d'autres termes, un phénomène immensément, intrinsèquement et inépuisablement intéressant ; une espèce de

gigantesque terrain de jeu intellectuel pour des machines qui connaissent tout sauf la peur et ce qui gît caché dans le système stellaire suivant sur leur liste.

À ce stade, il me semble qu'on peut se demander pourquoi une civilisation d'IAs (ainsi d'ailleurs que toute société évoluée) aurait le désir de se répandre partout dans la galaxie (et pourquoi pas l'univers entier). Il serait parfaitement possible de fabriquer une machine de von Neumann qui produise à son tour des copies d'elle-même de sorte que, si on ne l'arrêtait pas, l'univers ne serait bientôt plus constitué que de ces copies. Mais la question qui se pose est : pour quoi faire ? Dans quel but ? Pour exprimer les choses en des termes que nous continuons peut-être à trouver futiles mais que la Culture, elle, aurait la sagesse de prendre très au sérieux, qu'est-ce que ça aurait de si excitant ?

L'intérêt – la délectation procurée par l'expérimentation, l'élucidation – est issu de l'inconnu ; comprendre, c'est autant un processus qu'un résultat, un processus qui marque le passage de l'inconnu au connu, de l'aléatoire à l'ordonné… Pour toute IA qui se respecte, un univers où tout serait d'ores et déjà parfaitement compris et où l'uniformité aurait remplacé la diversité serait une véritable abomination.

Les humains sont probablement les seuls à trouver effrayant le concept de machine de von Neumann, et ce parce que nous saisissons à demi le caractère obsessionnel du phénomène incarné par ces engins (peut-être même nous identifions-nous partiellement à lui). Une IA, elle, n'y verrait qu'une perspective saugrenue, grotesque et – peut-être plus exaspérant encore – assommante.

Ce qui n'empêche pas que, de temps en temps, se présente ici ou là dans la galaxie un événement de type « machine de von Neumann » (sans doute moins à dessein que par accident). Mais ce serait une contingence à trop fort potentiel monomaniaque ; elle ne saurait s'opposer durablement à des êtres dotés d'une puissance de raisonnement plus accomplie, plus élégante, et dont le seul désir est finalement de modifier légèrement la programmation des machines de von Neumann afin de lier connaissance…

Autre notion sous-jacente à la Culture telle que décrite dans mes récits : elle a franchi des étapes de type cyclique durant lesquelles a eu lieu un intensif interfaçage humains-machines, et d'autres stades de développement (qui ont pu coïncider à l'occasion avec ces ères homme-machine) où la norme était au contraire la généralisation de la manipulation génétique. L'époque où se déroulent les épisodes existants (de l'an 1300 à l'an 2100 de l'ère commune) voit le peuple de la Culture revenir, sans doute temporairement, à un mode de relation plus « classique » avec les machines comme avec le potentiel de ses propres gènes.

Dans ces domaines, la Culture admet, espère et incorpore les phénomènes de mode – même si ces derniers ne s'y conçoivent que sur une longue échelle de temps. Elle est capable de se reporter à une époque antérieure où les gens passaient le plus clair de leur vie dans ce que nous appellerions de nos jours le « cyberespace », ainsi qu'à des âges où ils préféraient s'altérer eux-mêmes ou bien modifier leurs enfants par le biais de la manipulation génétique, avec pour conséquence l'apparition de sous-espèces morphologiquement distinctes. Le reliquat de ces vagues successives – ces modes à l'échelle de toute une civilisation – se trouve disséminé dans toute la Culture, dont presque chaque citoyen porte au cœur de chacune de ses cellules le résultat de ces manipulations ; on peut dire que c'est là le signifiant le plus fiable de l'appartenance à la Culture.

Grâce aux manipulations génétiques, le Culturien moyen vient au monde en parfaite santé physique et mentale, mais aussi doté d'une intelligence sensiblement (quoique pas immensément) supérieure à celle que prévoit son patrimoine génétique humain de base. Le Culturien moyen, donc, s'attend à naître avec un héritage humano-fondamental ayant subi des milliers d'altérations allant du plus infime détail (on forme directement des cals sans passer par le stade de l'ampoule) à la modification radicale (comme un filtre cérébral anticaillots), mais les plus importantes sont l'optimisation du système immunitaire et la potentialisation des sens, l'absence de maladies ou malformations génétiques, la faculté de contrôler les processus liés à l'autonomie et le système nerveux (par

exemple, on sait « déconnecter » la douleur) ainsi que la possibilité de guérir de blessures qui, sans bidouillage génétique, lui auraient été fatales ou l'auraient laissé définitivement mutilé.

Une vaste majorité d'individus naissent également dotés de glandes considérablement modifiées et qui, logées dans le système nerveux central, sont généralement connues sous le nom de « toxiglandes ». Celles-ci libèrent – à la demande – dans le flux sanguin des substances chimiques susceptibles de modifier l'humeur du sujet ou son expérience sensorielle du milieu. Les habitants de la Culture ont dans une même proportion altéré leurs organes reproducteurs – ainsi que le contrôle exercé sur les nerfs associés – afin de potentialiser le plaisir sexuel. Chez les sujets de sexe féminin, l'ovulation se fait également à la demande, et jusqu'à un certain stade, le fœtus peut à volonté être réabsorbé, expulsé ou encore provisoirement figé dans son développement. Il suffira d'un code émis par la pensée et autoadministré durant un état comparable à la transe, voire simplement d'un désir durable, même inconscient, pour amener au bout d'environ un an à l'équivalent d'une mutation de type viral d'un sexe à l'autre. Les conventions, voire la tradition en vigueur dans la Culture à l'époque où se déroulent mes récits, veulent que chacun donne le jour à un enfant au cours de sa vie. En pratique, la population croît lentement. (Et de manière sporadique, pour des raisons que nous examinerons plus tard.)

Pour nous, l'idée qu'on puisse savoir ce que ressentent les représentants du sexe complémentaire pendant les rapports sexuels ou encore la perspective de pouvoir s'enivrer ou s'envaper d'une quelconque manière rien qu'en y pensant (et, naturellement, les toxiglandes fournies par la Culture n'entraînent aucun effet secondaire déplaisant, pas plus qu'elles ne provoquent l'assuétude) peut paraître un simple fantasme visant à l'accomplissement d'un désir. Et, en effet, c'est bien de cela qu'il s'agit, du moins en partie ; mais il faut savoir que, justement, la pulsion de réalisation du désir est à la fois un des moteurs les plus puissants de la civilisation et sans doute une de ses fonctions les plus élevées. On désire vivre plus longtemps,

on désire vivre plus confortablement, avec moins d'angoisse et plus de plaisir, moins d'ignorance et plus de savoir que ses ancêtres… Mais la faculté de changer de sexe ou d'altérer la chimie de son propre cerveau sans recourir à des moyens technologiques extérieurs au corps humain ni devoir en payer le prix sous quelque forme que ce soit est une notion qui, au sein de la Culture, a une fonction bien plus importante. Une société où l'on a la possibilité de changer de sexe avec autant de facilité ne pourrait ignorer longtemps qu'elle traite l'un mieux que l'autre, si tel était le cas ; avec le temps, on observerait en effet une recrudescence de représentants du sexe le plus gratifiant, un désir croissant de changement moins au niveau des individus proprement dits que de la société dans son ensemble – qui se conclurait sans doute par une forme d'égalité entre les sexes, d'où le rétablissement de la parité numérique. De la même manière, une société dont les membres seraient libres de se faire péter la tête et choisiraient de se livrer exclusivement à cette activité se rendrait compte que la réalité doit avoir quelque chose qui cloche et (espère-t-on) prendrait des mesures pour rendre celle-ci plus attrayante, moins quelconque (au sens péjoratif du terme).

Ce qui est implicite dans mes récits existants, c'est que, par le biais de mécanismes autorégulateurs de ce genre, dans les domaines concernés la Culture a plus ou moins atteint le *statu quo* il y a des milliers d'années et s'est installée dans la durée comme ère « civilisationnelle » stable, une sorte de point culminant capable de subsister dans l'avenir prévisible, voire pendant des milliers de générations.

Ce qui nous amène à la notion de durée desdites générations, et à la question de savoir si on peut encore employer le terme. Les humains de la Culture vivent normalement de trois cent cinquante à quatre cents ans. La plus grande partie de leur existence est occupée par une phase-plateau d'environ trois siècles qu'ils atteignent à un âge correspondant chez nous à environ vingt-cinq ans, après un processus de maturation se déroulant selon un rythme normal tout au long de l'enfance, de l'adolescence puis des premières années de l'âge adulte.

Pendant ces trois cents ans, ils vieillissent très lentement, puis de plus en plus vite, à la suite de quoi ils meurent.

Là encore, on fait appel à la philosophie : la mort est considérée comme faisant partie de la vie, et on sait que rien n'est éternel, y compris l'univers lui-même. Il est mal vu de faire à tout prix comme si la mort n'était pas un phénomène naturel ; bien au contraire, on doit se dire que c'est elle qui donne forme à la vie.

L'ensevelissement, la crémation et autres procédés conventionnels – du moins pour nous – d'élimination des cadavres ne sont pas inconnus dans la Culture, mais la cérémonie funèbre la plus répandue consiste à convier au chevet du défunt, généralement entouré de ses amis, un Drone de Déplacement qui, par une technique quasi instantanée, transfère *via* l'hyperespace une singularité induite à distance afin de déposer le corps dans le soleil du système concerné, vers la surface duquel ses particules entament alors une migration millénaire, pour finir par émettre leur éclat peut-être bien après la disparition de la Culture elle-même.

Bien sûr, il n'y a rien d'obligatoire là-dedans (dans la Culture, rien n'est obligatoire). Certains choisissent l'immortalité biologique ; d'autres font transcrire leur personnalité dans une IA et meurent de bon cœur, sachant qu'ils continueront d'exister quelque part. D'autres encore se font mettre en Stockage puis réveiller en des temps plus (ou moins) intéressants, ou bien une fois tous les dix ans seulement, quand ce n'est pas une fois par siècle, une fois par éon ou bien à des intervalles suivant une progression exponentielle, ou peut-être seulement quand il semble que les choses prennent un cours radicalement différent…

Les vaisseaux spatiaux de la Culture – du moins au-dessus de la classe interplanétaire – sont intelligents/conscients ; leur « Mental » (il s'agit en réalité d'une IA fonctionnant principalement dans l'hyperespace pour profiter pleinement du fait que la vitesse de la lumière y est supérieure) entretient avec la matière composant le vaisseau les mêmes relations que le cerveau humain avec le corps qui l'abrite : le Mental est

l'élément crucial, le reste ne faisant qu'assurer la survie et la mobilité. Le pilotage de ces vaisseaux ne requiert ni humains ni drones indépendants (IAs individuées mais non androïdes dont l'intelligence équivaut à peu près à celle d'un humain), et ceux-ci se situent quelque part entre le passager, l'animal de compagnie et le parasite.

Hormis certaines œuvres d'art et quelques Excentriques, les navires d'envergure supérieure appartiennent à la catégorie des « Véhicules Systèmes Généraux » (VSG) de la section Contact. (Rappelons que « Contact » est cette fraction de la Culture qui se préoccupe d'explorer, cataloguer, examiner et évaluer les civilisations qu'elle découvre, et d'interférer dans leur cours normal si la chose est jugée sage ; ses principes et activités sont exposés ailleurs, à savoir dans mes récits.) Les VSG sont des appareils rapides et de très grande taille (elle se mesure en kilomètres) peuplés de millions d'individus et de machines. Leur vocation est de représenter la Culture dans tous ses aspects. Tout le savoir dont elle est dépositaire, chacun de ses VSG le détient aussi ; tout ce qu'il est possible de réaliser dans une autre de ses régions l'est également à bord de ces vaisseaux. À la fois en termes d'information et de technologie, ils représentent une espèce d'expédient de la Culture et en sont concrètement des fragments holographiques, le tout étant contenu dans chacune de ses parties.

Pour nous, les capacités des VSG seraient comparables à celles d'un État de première grandeur, voire d'une planète entière (à ceci près que même la Culture préfère récolter la matière plutôt que d'en créer à partir de rien ; pour fabriquer un VSG, il faut partir de matériaux bruts).

Contact n'occupe toutefois qu'une place assez restreinte à l'intérieur de la Culture considérée dans son ensemble, et le Culturien moyen n'a que peu de chances de voir de ses propres yeux un VSG ou tout autre véhicule appartenant à cette section ; normalement, on n'a affaire qu'aux navires interstellaires réguliers, qui transportent les gens d'un habitat à l'autre et font escale dans les systèmes les plus intéressants, sans parler des étoiles, nébuleuses et autres trous noirs du voisinage immédiat. Ici encore, on peut parler de « mode à long terme » pour cette

forme de tourisme ; on voyage parce qu'on en a la possibilité, non parce qu'on y est obligé. Le Culturien pourrait très bien rester chez lui et paraître visiter des endroits dépaysants par l'intermédiaire de ce qu'on appelle aujourd'hui la Réalité Virtuelle, ou encore placer un artefact informationnel de lui-même à bord d'un navire, ou toute autre entité qui se chargerait alors d'accumuler des expériences à sa place, avant d'incorporer les souvenirs ainsi engrangés par procuration.

À certaines époques, et notamment juste après l'invention de la technologie adéquate en matière de RV, le volume total du tourisme « en personne » a chuté considérablement ; alors que pendant la période où se déroulent mes récits (mis à part les phases les plus intenses de la Guerre Idirane), un dixième des citoyens de la Culture sont susceptibles de voyager dans l'espace à n'importe quel moment.

Les planètes n'ont que peu de place dans l'existence du Culturien moyen ; on compte quelques dizaines de mondes dits « d'origine », plus quelques centaines de planètes dont la colonisation (postérieure à leur terraformage) remonte au temps où la Culture n'avait pas encore émergé en tant que telle, mais seul un infime pourcentage de citoyens y vivent (beaucoup plus nombreux sont ceux qui résident à bord de vaisseaux de manière permanente). D'autres encore habitent des « Rochers », astéroïdes et planétoïdes évidés presque tous pourvus d'un ou plusieurs modes de propulsion – en neuf millénaires, en effet, certains ont eu le temps de se voir équiper de dizaines et de dizaines de moteurs différents, donc de plus en plus perfectionnés. Mais la majorité vit dans de vastes habitats artificiels, principalement des « Orbitales ».

Pour se représenter une Orbitale, le plus simple est encore de la comparer au concept qui l'a inspirée (ça fait meilleur effet que de dire : « Voici à qui j'ai volé l'idée »). Vous voyez l'Anneau-Monde inventé par Larry Niven ? Un segment de sphère de Dyson. Eh bien, ramenez le tout à trois millions de kilomètres de diamètre, placez-le en orbite autour d'une étoile adéquate en l'inclinant légèrement par rapport au plan de l'écliptique, conférez-lui un mouvement de rotation susceptible

d'y instaurer une pesanteur de $1\,g$ et vous aurez automatiquement un cycle nycthéméral de vingt-quatre heures (en gros, celui de la Culture durant en fait un peu plus longtemps). En ajoutant une orbite de forme elliptique, on introduit également des saisons.

Naturellement, les matériaux employés pour façonner un objet possédant une circonférence de dix millions de kilomètres et qui tourne sur lui-même en quelque vingt-quatre heures dépassent de très loin tout ce que nous pouvons actuellement imaginer en restant à peu près réalistes, et il est tout à fait possible que les contraintes physiques imposées par la force des liaisons atomiques rendent impossible l'édification de telles structures, mais si la chose est effectivement réalisable à pareille échelle et face à des forces d'une telle ampleur, je me permets de penser qu'il y a une certaine élégance à introduire par la même occasion, c'est-à-dire au moyen de la rotation, un cycle nycthéméral vivable et une gravité apparente, et que cette élégance confère au concept un attrait certain.

Au lieu de construire les Orbitales d'un seul coup, la Culture a le plus souvent recours à une « Plaque », à savoir deux morceaux de terre et d'eau (le tout contenu entre des murs, bien sûr) de mille kilomètres de côté minimum qui, arrimés l'un à l'autre par des champs tenseurs, se comportent comme des sections d'Orbitale achevée ; cette déclinaison du concept permet une plus grande souplesse en réponse à l'augmentation de la population. On peut ensuite installer des Plaques supplémentaires, jusqu'à ce que l'Orbitale ait acquis sa forme et sa taille définitives.

Le principal attrait des Orbitales réside dans leur rendement matière-espace. En effet, avec la matière constituant une seule planète de la taille de la Terre (six milliards d'habitants à l'heure actuelle pour une masse de 6×10^{24} kg), on pourrait construire mille cinq cents Orbitales complètes comportant chacune une surface vingt fois supérieure à celle de la Terre et supportant à terme une population maximum de quelque cinquante milliards d'individus (la Culture considérerait que, dans sa situation présente, la Terre est à peu près deux fois trop peuplée, même si, à ses yeux, le rapport entre mers et terres émergées serait à

peu près correct). Mais bien sûr, jamais la Culture ne se rendrait coupable du forfait consistant à dépecer une planète pour fabriquer une Orbitale ; il suffirait de rassembler les débris à la dérive (comètes et astéroïdes, par exemple) qui encombrent tout système solaire et menacent l'intégrité des mondes artificiels précédemment décrits pour former au moins une Orbitale (opération dont l'élégance dans la conservation de la matière est d'ailleurs quasi irrésistible pour le Mental moyen), tandis que la matière interstellaire fournit sous forme de nuages de poussière cosmique et autres naines brunes des sites miniers plus distants où puiser sans conséquences appréciables la masse requise pour édifier plusieurs Orbitales achevées.

Quelle que soit la source du matériau utilisé, les Orbitales sont donc, et de toute évidence, beaucoup plus rentables que les planètes en termes de rapport masse-espace vital. Comme je le précise dans *L'Usage des armes,* la Culture considère globalement le terraformage comme un processus écologiquement malsain ; pourquoi ne pas laisser la nature en l'état quand on peut si facilement se construire de petits paradis dans l'espace à partir de presque rien ?

On peut se représenter le cycle nycthéméral sur une Orbitale en prenant une ceinture ordinaire, en la bouclant de façon qu'elle forme un cercle et en plaçant son œil contre un des trous, du côté extérieur ; on regarde ensuite par ce trou une ampoule électrique, tout en faisant lentement tourner la ceinture sur elle-même. On a ainsi une idée de la manière dont les étoiles semblent se déplacer dans le ciel pour un habitant d'Orbitale (on a aussi l'air un peu bête).

Je l'ai dit, la largeur minimum d'une Orbitale est d'environ mille kilomètres (deux mille, si l'on compte les murs incurvés, majoritairement transparents, qui s'élèvent généralement à cinq cents kilomètres au moins au-dessus de la surface terre-mer de la Plaque). Le rapport entre terres et mers est le plus souvent de un pour trois, de telle manière que sur chaque Plaque (pourvu qu'elle soit constituée des paires équilibrées décrites plus haut), on trouve une île de forme (très) grossièrement carrée, située au centre d'une mer et à environ deux cent cinquante kilomètres du rivage côté continent supportant la base du Mur. Mais,

comme toute chose au sein de la Culture, les Orbitales peuvent prendre des aspects très variés.

Cependant, toutes les Orbitales – qu'elles soient achevées (ou « fermées ») ou uniquement formées de deux Plaques – comportent un « Moyeu ». Comme son nom l'indique, le Moyeu se trouve au centre de l'Orbitale, à égale distance de tous les points situés sur la structure principale (mais, en temps normal, non relié matériellement à eux). C'est là que réside généralement l'IA responsable, qui est souvent un Mental ; c'est elle qui gère – ou contribue à gérer – les transports, l'industrie, l'entretien et les systèmes secondaires de l'Orbitale, elle qui joue le rôle de « standard téléphonique » dans les communications transorbitales, elle aussi qui centralise l'information sous toutes ses formes, en plus de réguler le ballet des vaisseaux qui atterrissent, décollent ou croisent dans les parages, et de servir de lien théorique avec le reste de la Culture. En outre, c'est normalement le Moyeu qui supervise le processus de construction des paires de Plaques.

Dans la conception même d'une Plaque se trouve parfois incorporée la structure profonde – ou stratégique – de sa géographie de surface, de sorte que la base elle-même contient déjà les plissements qui deviendront des montagnes, des vallées et des lacs ; mais la plupart du temps on en laisse l'extérieur plan, pour ajouter ultérieurement les structures stratégiques – constituées du même matériau de base – sur sa face interne. Qu'on ait adopté l'une ou l'autre méthode, les systèmes de fabrication et d'entretien des Plaques sont localisés dans les indentations ou creux de la face stratégique, ce qui permet à l'extérieur de revêtir un aspect bucolique une fois la géomorphologie arrêtée, le complément d'eau et d'air en place, la rotation des saisons instaurée et la faune et la flore introduites.

La surface de la base est percée de très nombreux puits donnant accès aux espaces de fabrication et d'entretien ainsi qu'aux systèmes de transport intérieurs. (Ils comportent presque invariablement des sas rotatifs multiples concentriques, à ouverture unique, couplés en série.)

Sur la face extérieure du socle se trouve un réseau de transports rapides opérant dans le vide, ce qui a l'avantage de supprimer la résistance de l'air ; de par l'aspect relativement dégagé de cette étendue (qu'elle soit plane, ce qui permet aux voies de communication de courir tout près de la surface du sol, ou plissée, auquel cas on doit prévoir des ponts suspendus sous les montagnes creuses), l'ensemble peut à la fois atteindre de fortes capacités et se montrer extrêmement adaptable. On a alors la possibilité de définir avec une grande précision les points de départ et les destinations ; la demeure la plus isolée, le village le plus modeste aura son puits d'accès, et dans les conurbations, on en trouvera toujours un à quelques minutes de marche du lieu où l'on se trouve.

Sur une Orbitale, c'est notamment quand on voyage pour le plaisir qu'on a tendance à utiliser les transports de surface ; les transports aériens sont très répandus aussi, mais beaucoup plus lents, encore que les Plaques aient chacune leur propre réglementation en ce qui concerne le volume de trafic aérien maximum. Mais ces directives font partie des choses que chacun respecte naturellement et ne sont en aucun cas considérées comme des lois, notion par trop grossière pour la Culture.

Car la Culture ne possède pas à proprement parler de loi. Il existe naturellement des styles de comportement consensuels, des « choses que chacun respecte » ; mais cela ne peut se comparer à ce que nous connaissons actuellement en matière de cadres juridiques. Constater qu'on ne vous parle plus, qu'on ne vous invite plus nulle part, qu'on place sur le réseau des articles sarcastiques à votre propos, voilà ce qui arrive quand les autres choisissent les canaux normaux pour désapprouver ouvertement vos manières. Le pire de tous les crimes (pour employer notre terminologie à nous) est bien sûr le meurtre (défini comme étant la mort cérébrale irrémédiable, ou la perte totale de personnalité dans le cas d'une IA). La conséquence d'un tel acte – le châtiment, si vous préférez – est une proposition de traitement ainsi que l'attribution d'un « drone punitif ». Ce dernier se contente de vous suivre partout jusqu'à la fin de vos jours, histoire que vous ne récidiviez pas. On trouve

des variations moins sévères sur ce thème, dans le cas des délinquants moins violents.

Dans une société où la rareté des biens matériels n'existe pas et où il n'y a de réelle valeur que sentimentale, il y a peu de raisons et d'occasions de commettre ce que nous appelons des « atteintes à la propriété privée ».

Les mégalomanes ne sont pas absents de la Culture, mais généralement, on s'arrange pour les amener à s'investir dans des jeux extrêmement compliqués ; des Orbitales entières sont vouées à abriter ces jeux de type « Obsessionnel », très primaires sur le plan philosophique, mais qui se déroulent la plupart du temps dans la Réalité Virtuelle. La possession d'un vaisseau particulier est indéniablement un signe extérieur de richesse pour ces mégalomanes ; alors que dans l'ensemble, les gens y voient un gaspillage ; ils trouvent aussi cela futile, si le but est de fuir la Culture pour aller, par exemple, s'établir comme dieu ou empereur sur quelque planète reculée. Le fuyard est peut-être libre de piloter son vaisseau (manifestement pas contrôlé par une IA), et même d'aborder une planète, mais la Section Contact est tout aussi autorisée à le suivre et à prendre toutes mesures nécessaires pour l'empêcher de porter préjudice à la civilisation qu'il ou elle vise. Cette éventualité étant quelque peu décourageante, on recherche bien davantage les jeux en Réalité Virtuelle, jusqu'au point d'auto-implication maximum (où le joueur doit accomplir des efforts réels et soutenus pour réintégrer la vraie vie, et peut même oublier totalement qu'elle existe).

Toutefois, il y a des individus pour refuser également ce moyen d'évasion et quitter définitivement la Culture pour une civilisation qui leur convient mieux et où ils trouvent des structures capables de satisfaire leurs besoins spécifiques. Mais renoncer ainsi à la Culture, c'est dire adieu à sa technologie, et là encore, Contact surveille l'intégration de la personne dans sa civilisation d'accueil en lui imposant un niveau social qui lui interdit de bénéficier d'un trop grand avantage par rapport aux autochtones (la section conserve aussi le droit de s'interposer si elle en voit la nécessité).

Contact se sert même de certains éléments apparemment « antisociaux » de ce type, surtout au sein de sa section Circonstances Spéciales.

À cause des principes selon lesquels la Culture crée ses IAs, un petit nombre de machines souffrent de troubles de la personnalité similaires. On leur donne alors le choix entre une redéfinition opérée de plein gré, un rôle moins important à jouer au sein de la société ou bien l'exil dans les mêmes limites contrôlées.

Dans la Culture, la politique se ramène au référendum en cas de problème à résoudre ; en théorie, chacun peut à tout moment proposer la tenue d'un scrutin sur n'importe quel sujet. Tous les citoyens ont le droit de voter. Quand il est question d'une subdivision ou d'une partie d'un habitat global, tous ceux, hommes ou machines, qui peuvent raisonnablement se prétendre concernés sont en droit de réclamer un vote. On exprime ses opinions et on formule les problèmes principalement *via* le réseau (libre et gratuit, évidemment), et c'est là que l'individu peut exercer son influence la plus personnelle, étant donné que les décisions prises après consultation sont généralement appliquées et supervisées par l'intermédiaire d'un Moyeu ou de toute autre machine gestionnaire, pendant que les humains, eux, font davantage office d'agents de liaison (le plus souvent par roulement) que de véritables décisionnaires. « Il est d'autant plus difficile d'accéder au pouvoir qu'on le désire ardemment », telle est une des rares lois auxquelles la Culture obéisse strictement. Malheureusement pour les aspirants politiciens, dans la Culture, les leviers du pouvoir sont très largement distribués, chacun étant d'une efficacité très limitée (voir ci-dessus la question des mégalomanes). Évidemment, à bord des vaisseaux stellaires, la gamme des scrutins envisageables est limitée au nom de la cohésion structuro-intellectuelle, encore que la plupart du temps, même l'engin le plus arrogant fasse au moins semblant de prêter l'oreille aux requêtes de ses passagers – par exemple quand ils lui suggèrent de faire un détour pour aller

voir l'explosion d'une supernova ou d'agrandir les espaces verts à son bord.

La vie quotidienne au sein de la Culture varie considérablement d'un endroit à l'autre, mais il y règne une stabilité générale que nous-mêmes trouverions soit fort paisible, soit, finalement, assez décevante, selon le tempérament de chacun. Après tout, nous sommes habitués à vivre des temps de grand changement. Pour nous, le progrès technologique va de soi et nous avons appris à nous y adapter – en fait, nous nous attendons même à devoir nous adapter de manière plus ou moins permanente, à devoir, par exemple (du moins dans le monde capitaliste), changer tous les deux ou trois ans de voiture, de type de loisirs et de divers biens d'équipement. Mais la Culture, elle, construit pour durer. Il n'est pas rare qu'un appareil aérien, par exemple, se transmette sur plusieurs générations. Le progrès scientifique existe toujours, mais généralement sans avoir autant de répercussions sur la vie quotidienne que l'invention du moteur à combustion interne, des machines volantes et de l'électronique pour les humains du XX^{e} siècle sur Terre. Même la relative homogénéité du peuplement sur une Orbitale moyenne – assez peu d'enfants et de personnes visiblement âgées – tendrait à renforcer à nos yeux l'impression d'uniformité, encore que la présence dispersée d'individus génétiquement et donc morphologiquement modifiés puisse représenter une compensation.

Pour ce qui est des relations interpersonnelles et des formations familiales, la Culture abrite, on s'en doute, toutes les configurations possibles et imaginables ; cependant, le style de vie le plus répandu tend à regrouper dans une ou plusieurs résidences semi-communautaires un certain nombre de personnes appartenant à des générations différentes et entretenant des liens familiaux assez distendus ; être un enfant dans la Culture, c'est avoir une mère, peut-être un père, probablement ni frère ni sœur, mais beaucoup d'oncles et de tantes et toute une série de cousins. En général, la mère évite de changer de sexe pendant les quelques années qui suivent la

naissance de son enfant. (À moins, évidemment, de chercher délibérément à lui brouiller les idées…) Quand, par extraordinaire, un parent maltraite son enfant (par exemple en lui refusant l'accès à l'instruction), on juge préférable que l'entourage – souvent avec l'aide du Mental ou de l'IA de Moyeu ou de vaisseaux adéquats, et dans le cadre du processus démocratique localisé décrit plus haut – prenne en charge son éducation.

D'une manière générale, la Culture n'encourage pas activement l'immigration qui, pour elle, ressemble par trop à une forme travestie de colonialisme. La solution qu'on a privilégiée, et qui se présente sous la forme de Contact, a pour but d'aider les autres civilisations à développer leur potentiel global sans vampiriser leur élite ni les transformer en versions miniatures de la Culture. Toutefois, il arrive bel et bien que des individus, des groupes ou des sociétés entières soient incorporés, lorsqu'on a de bonnes raisons pour le permettre (et si Contact estime que le reste de la communauté n'en sera perturbé dans aucune de ses parties).

Il n'en reste pas moins qu'on aurait du mal à dire avec précision qui – ou ce qui – fait partie de la Culture et qui lui est étranger ; comme je l'ai dit dans un de mes récits, elle se fait floue à sa périphérie. Il existe encore des fragments de la Faction Pacifiste – des millions de vaisseaux, des centaines d'Orbitales, des systèmes stellaires entiers –, laquelle a fait sécession juste avant le déclenchement de la Guerre Idirane ; à cette époque, vaisseaux et habitats spatiaux ont voté de manière indépendante sur la question de savoir s'il fallait ou non entrer en conflit ouvert, une minorité s'est alors simplement déclarée neutre, et cette Faction Pacifiste n'a jamais été complètement réintégrée, bien des gens préférant demeurer extérieurs à la majorité Culturienne tant que cette dernière ne renoncerait pas à l'avenir à faire usage de la force.

Le « génofixage », technique de manipulation génétique qui a permis la compatibilité interespèces potentielle en matière de reproduction dès les premiers temps de la Culture, est le signe

le plus révélateur de ce qu'on pourrait appeler la « présence Culturienne » au sein de l'espèce humaine, mais tous les individus n'en sont pas porteurs ; certains préfèrent rester plus fidèles à la souche humaine de base pour des raisons esthétiques ou encore philosophiques, tandis que d'autres en sont au contraire tellement éloignés que tout croisement en devient impossible. Le statut de quelques Rochers et d'un nombre encore plus réduits d'habitats (pour la plupart très anciens) reste donc marginal, et ce à divers titres.

La section Contact est l'élément le plus cohérent, le plus stable de la Culture, en tout cas quand on se place à l'échelle galactique ; pourtant, elle n'en constitue qu'une infime partie ; c'est presque une petite civilisation en soi, à l'intérieur d'un hôte plus vaste, mais elle ne représente pas plus celui-ci qu'une année ne représente un pays en paix. Même la langue de la Culture, ce « marain » dont elle s'enorgueillit tant, n'est pas parlée par tous ses citoyens, alors qu'elle est employée bien au-delà de son territoire.

La question des noms : dans la Culture, ils font également fonction d'adresse lorsque la personne concernée vit à l'endroit même où elle a été élevée. Un exemple : Balvéda, dans *Une forme de guerre*. Son nom complet est Juboal-Rabaroansa Pérosteck Alseyn Balvéda dam T'seif. La première partie nous apprend qu'elle est née et qu'elle a grandi sur la Plaque de Rabaroan, dans le système stellaire de Juboal (quand il n'y a qu'une seule Orbitale dans un système donné, la première partie d'un nom de personne est souvent constituée du nom de l'Orbitale, plutôt que du nom de l'étoile en question) ; Pérosteck est le nom qu'elle a reçu (celui-là résulte le plus souvent du choix de la mère) ; Alseyn, celui qu'elle a choisi (en général, cela se passe à l'adolescence, mais on peut aussi en changer plusieurs fois durant son existence) ; Balvéda est son nom de famille (en règle générale, c'est aussi le nom de famille de la mère) et T'seif celui de la résidence/propriété où elle a été élevée. Le suffixe « sa » apposé à la première partie de son nom est la marque syntaxique de l'appartenance (par exemple, si nous adoptions la même nomenclature, nous nous appellerions

tous « Soleil-Terriens ») et le mot « dam » peut se comparer au « von » allemand. Bien sûr, ce système de dénomination n'est pas employé par tout le monde, mais tout de même par une majorité, et la Culture s'efforce de faire en sorte que les noms d'étoiles et d'Orbitales restent uniques, afin d'éviter toute confusion.

Dans tout ce qui précède sont contenus deux récits informulés : d'abord celui de la formation de la Culture (qui fut bien moins aisée, bien plus agitée que ne pourrait le laisser supposer son comportement ultérieur), et ensuite celui qui répond à la question : « Pourquoi toutes ces espèces humanoïdes étaient-elles au départ éparpillées dans toute la galaxie ? »

L'un comme l'autre, ils sont trop complexes pour être rapportés ici.

Pour finir, un mot de la cosmologie complètement bidon étayant la « propulsion stellaire » si peu crédible mentionnée dans les récits de la Culture. Vous êtes peut-être capables d'avaler tout ce que je viens de raconter, y compris l'hypothèse d'une espèce humanoïde ne connaissant apparemment ni la cupidité, ni la paranoïa, ni la stupidité, ni le fanatisme, religieux ou non, mais vous n'avez pas encore tout vu. Attendez un peu de lire ça…

Nous savons que les trois dimensions de l'espace où nous nous trouvons sont courbes, que l'espace-temps décrit une hypersphère de la même manière que les deux dimensions (longueur et largeur) à la surface d'une planète parfaitement lisse s'incurvent pour donner une troisième dimension et créer ainsi une sphère tridimensionnelle. Dans mes récits, on part du principe que pour se représenter cette hypersphère qu'est notre univers en expansion, plutôt qu'une boule creuse et augmentant sans cesse de volume, il faut imaginer un oignon.

Un oignon en expansion, certes, mais un oignon tout de même. Car à l'intérieur de notre univers, notre hypersphère, donc, se trouvent des couches successives d'hypersphères plus petites. Et, en plus, nous ne constituons pas la couche externe,

la toute dernière peau de cet oignon en expansion ; il existe des univers plus anciens, plus vastes au-delà du nôtre. Entre chaque univers se trouve ce que j'appelle le Réseau Énergétique (je vous avais prévenu que c'était bidon). Ne me demandez pas ce que c'est ; je sais seulement que c'est grâce à lui que sont propulsés les vaisseaux de la Culture. Et, bien sûr, si on pouvait traverser le Réseau pour passer dans un univers plus jeune, et répéter le processus… Là au moins on tiendrait l'immortalité. (C'est pour cette raison que mes récits font allusion à deux types d'hyperespace : l'infraspace à l'intérieur de notre hypersphère, et l'ultraspace en dehors.)

C'est là que les choses se corsent. Passez en sept dimensions et même notre univers quadridimensionnel peut être décrit comme un cercle. Alors oubliez mon histoire d'oignon ; pensez plutôt à un beignet. Un beignet avec un tout petit trou au milieu. Ce trou, c'est le Centre Cosmique, la singularité, la grande boule de feu originelle, l'endroit d'où viennent tous les univers. Et il ne s'est pas mis à exister au même moment que l'univers ; il existe de toute éternité, et il est en perpétuelle explosion, telle une sorte de moteur de voiture cosmique qui produirait des univers au lieu de gaz d'échappement.

À mesure que les univers individuels accèdent à l'existence et prennent de l'expansion à grands coups de déflagrations, ce « trou au milieu du beignet », ce cercle que nous avons choisi pour illustrer notre propos, remonte progressivement le long de la paroi interne et incurvée dudit beignet, comme un cercle qui s'élargit à la surface de l'eau après qu'on y a jeté une pierre. Il finit par arriver au point le plus haut et atteindre sa circonférence maximum, qui coïncide alors avec celle du beignet. Alors il se contracte, se rétracte sur lui-même pour entamer son interminable retour vers le Centre Cosmique, en attendant de renaître…

Du moins s'il se trouve sur ce beignet précis. Car celui-ci, creux lui-même, contient une foule de beignets plus petits correspondant à des univers dont la durée de vie est moins longue. Il existe à l'extérieur des beignets plus grands, où les univers vivent au contraire plus longtemps et ne se rétractent

jamais à l'intérieur du trou ; ils se dissipent tout simplement dans… quoi ? Une forme de méta-espace, peut-être, où l'attraction exercée par un autre beignet finit par en capturer des fragments, qui tombent vers le Centre Cosmique avec les débris de beaucoup d'autres univers dissipés, avec au bout la perspective de renaître sous une forme tout à fait différente ? Peut-être. (Oui, je sais, je débite des absurdités, mais reconnaissez que c'est impressionnant. Et puis, j'ai bien précisé dès le départ qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ça.)

Mais de toute façon, j'ai assez pontifié comme ça.

Avec mes meilleurs vœux pour l'avenir,

Iain M. Banks
(Soleil-Terrien Iain El-Bonko Banks de North Queensferry)